
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

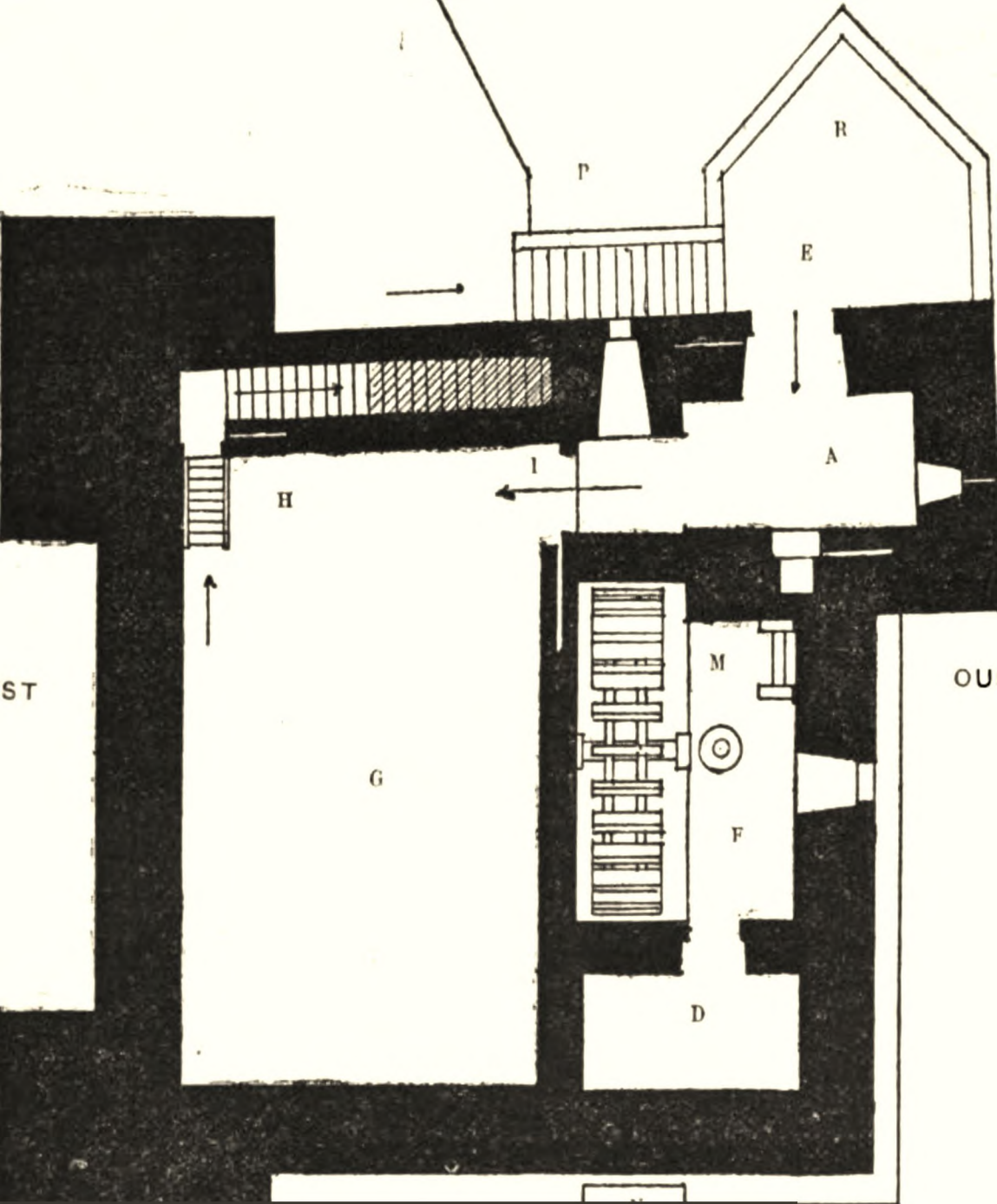
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

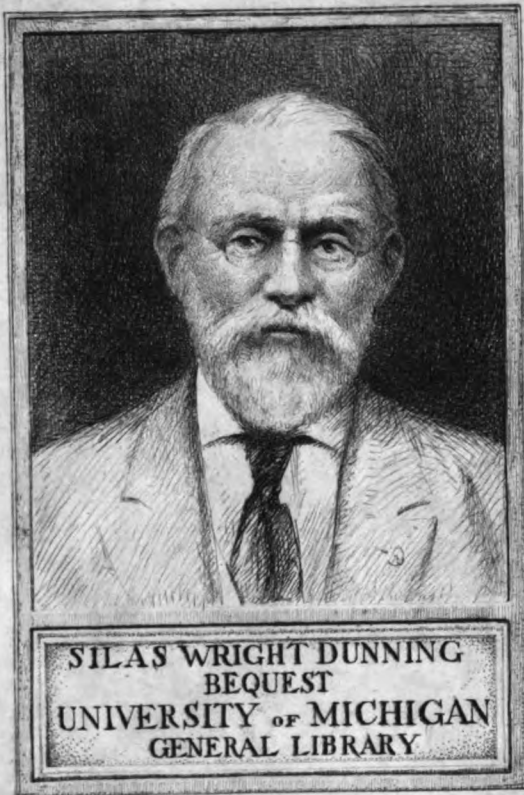
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Revue de l'Agenais

Société des sciences, lettres
et arts d'Agen, Société académique d'Agen



1910 Richard 1930

DC
. 611
H16
H2

REVUE DE L'AGENAIS

TOME XXX. — 1903.

DC
.611
H16
H2

REVUE DE L'AGENAIS

TOME XXX. — 1903.

REVUE DE L'AGENAIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

Tome Trentième. — Année 1903



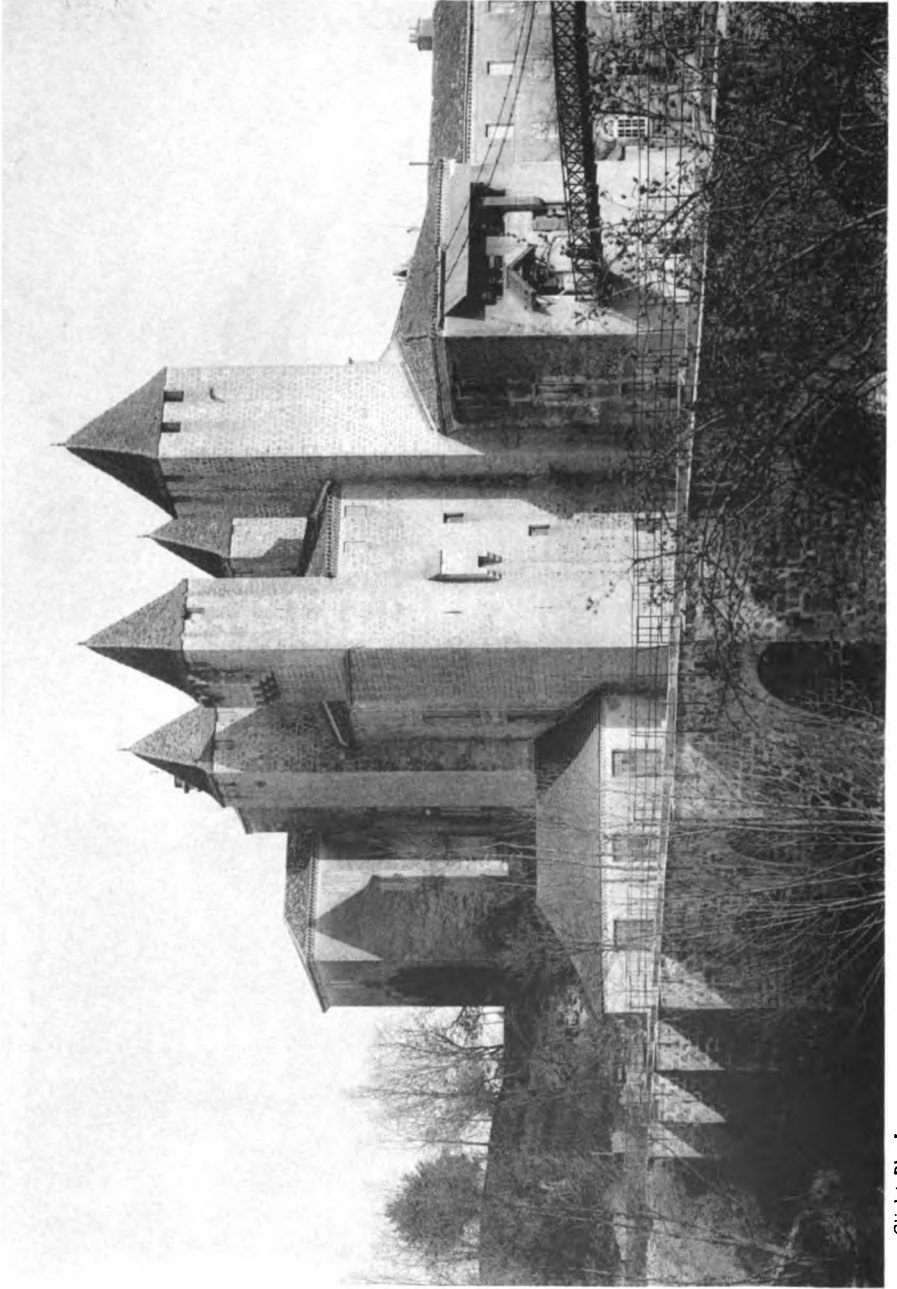
AGEN

IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

—
1903

200





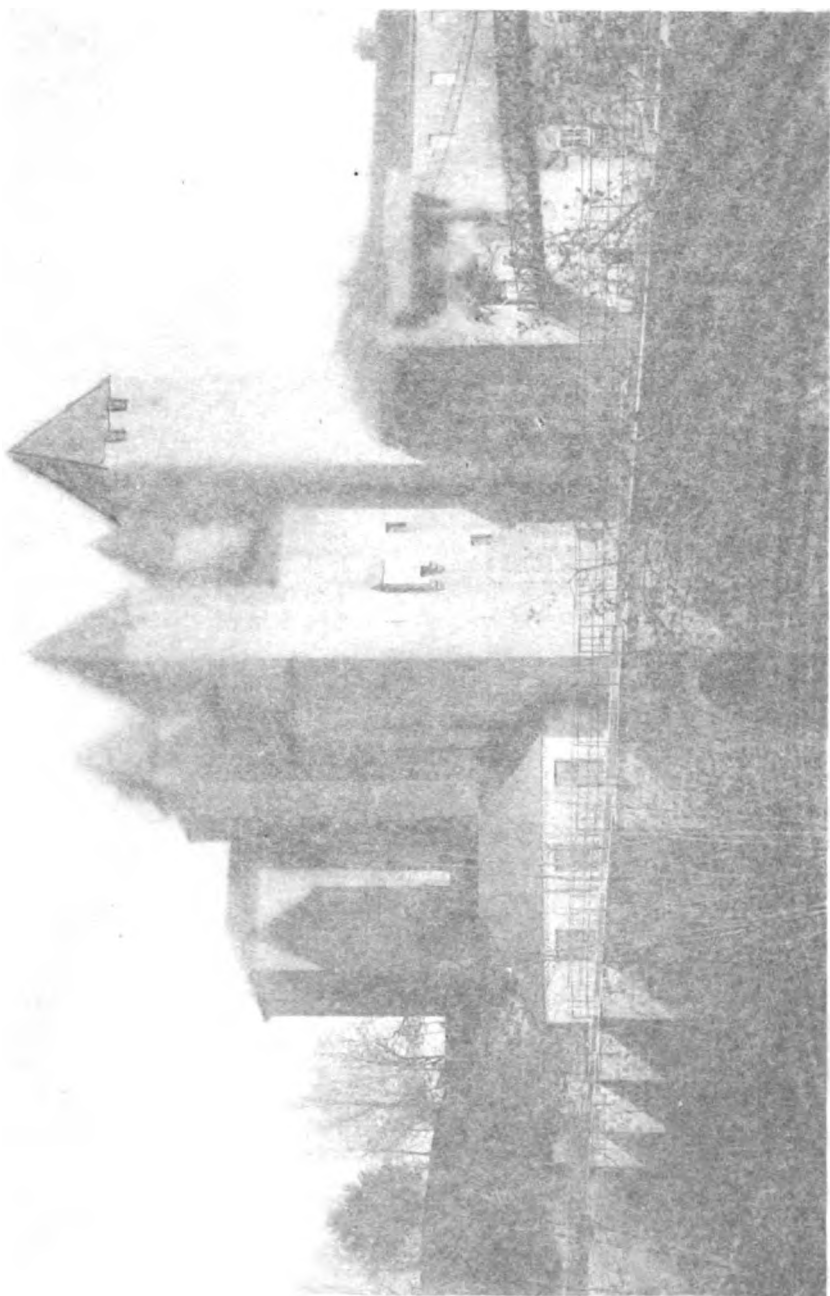
Cliche Ph. Laurun

PONT ET MOULIN DE BARBASTE

1. — L'ÉGLISE DE SAINT-ÉTIENNE.

On a pu remarquer, dans la description de l'église de Saint-Étienne, que nous en avons fait, au chapitre I, un croquis sommaire, et que nous avons dit que nous en publierions plus tard un plan plus complet. Ce plan, nous le publions aujourd'hui, et nous espérons qu'il sera utile à ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'architecture de la ville de Vienne. Il n'est pas, comme on pourrait le croire, le fruit d'une simple inspection visuelle, mais le résultat d'une étude minutieuse des plans, coupes, elevations, qui se trouvent dans les archives de la ville de Vienne. Ces documents, qui ont été relevés par le comte de Ségur, ont été publiés par lui dans son ouvrage sur l'architecture de la ville de Vienne. Nous regrettons que nous n'ayons pas pu utiliser les plans, coupes, elevations, qui se trouvent dans son ouvrage, toujours si artistique et si exact, mais nous avons pu comprendre l'intérêt capital qui s'y attache, et pour nous en faire connaître dans ses moindres détails ce curieux spécimen d'un genre de constructions généralement peu étudiées.

(1) La partie archéologique de cette étude a été publiée déjà dans le *Bulletin monumental*, année 1902, fascicule 6. La partie historique est inédite.



CHURCH OF THE LUTHER

Dunning
Nijhoff
10-11-26
13603

LE MOULIN DE BARBASTE ⁽¹⁾

[ARROND^t DE NÉRAC, LOT-ET-GARONNE]

On a beaucoup discuté sur l'origine du moulin de Barbaste. Mais nul encore n'en a écrit l'histoire, ni donné une description complète. Cette lacune est à combler.

De tous les moulins fortifiés du Sud-Ouest de la France, il est en effet celui qui se présente le mieux conservé, accusant les caractères les plus nettement tranchés de la fin du ^{xiii}e siècle. « Le moulin de « Barbaste, a écrit le savant archéologue Jules de Verneilh, me « paraît le plus ancien, le plus fort, le plus noble de France. » A ce point de vue déjà il mérite une monographie spéciale. Quand nous aurons dit qu'il a appartenu en propre à Henri IV et qu'il eût à subir dans le cours des siècles plus d'une attaque à main armée, que des documents nouveaux viennent d'être découverts sur la date de sa fondation, qu'il a été relevé enfin avec le plus grand soin par notre ami regretté Pierre Benouville et qu'il nous est donné de pouvoir aujourd'hui utiliser les plans, coupes, élévations qui sont sortis de son crayon toujours si artistique et si exact, nous aurons fait comprendre l'intérêt capital qui s'y attache, et pourquoi nous tenons à faire connaître dans ses moindres détails ce curieux spécimen d'un genre de constructions généralement peu étudiées.

(1) La partie archéologique de cette étude a été publiée déjà dans le *Bulletin monumental*, année 1902, fascicule 6. La partie historique est inédite.

I

En même temps que la Gascogne se couvrait dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle de forteresses féodales et de bastides ou villes neuves aux enceintes crénelées, la plupart des grands barons, riverains des principaux cours d'eau, ne dédaignaient pas d'y dresser de nombreux barrages, autant pour les rendre navigables à leur profit que pour pouvoir, au moyen de péages établis sur les passes, exercer tout à leur aise des droits souvent fort élevés.

Presque toujours à côté du barrage fut construit un moulin.

Ces moulins, où tous les habitants compris dans le ban étaient tenus de venir faire moudre leurs grains, furent généralement fortifiés. Il importait en effet qu'ils pussent défendre les passes et résister à un coup de main toujours à craindre en ces époques troublées.

Beaucoup furent bâtis sur des îlots ; quelques-uns à l'extrémité d'un pont, qui lui-même était fortifié. Ils devenaient ainsi tête du pont, le protégeaient et se trouvaient protégés par lui. Tel est le cas du moulin qui nous occupe.

Sur tous les affluents de la Garonne s'élevèrent à ce moment des moulins fortifiés.

Le long du Lot, M. G. Tholin a passé en revue les plus importants : Gaillardel, Fumel, Le Canal, Les Ondes, Lustrac, Rigoulières, etc. (1)

Dans son bel ouvrage, *La Guienne militaire*, Léo Drouyn n'a eu garde d'oublier la plupart de ceux que possède encore le département de la Gironde, notamment les moulins de Piis (canton d'Auros), de la Barthe et de Blasimont sur la Gamage (canton de Sauveterre de Guenre), et principalement le moulin de Bagas sur le Dropt (canton de La Réole) (2), dont Viollet-le Duc reproduit également l'image (3)

(1) *Notes sur la féodalité en Agenais*, par M. G. Tholin (*Revue de l'Agenais*, t. xxv, p. 172, 1898).

(2) *La Guienne militaire*, par Léo Drouyn, t. 1, p. 28-36, pl. xi et xii.

(3) *Dictionnaire d'architecture*, t. vi, p. 409.

et qui offre avec le moulin de Barbaste plus d'un point de ressemblance.

Sur la rive gauche du fleuve, les bords de la Baïse, de l'Osse, de la Gélise participèrent au mouvement général. Sur la première de ces rivières, Vianne, Lavardac, Nérac, Condom, l'abbaye de Flaran, etc., furent pourvus d'un moulin, sans oublier celui d'Herrebouc, encore debout et bien conservé. La plupart n'existent plus ou ont été modifiés entièrement. Seul a défilé les morsures du temps ou les atteintes des hommes le beau moulin de Barbaste, « les *Quatre Tours* ou les *Quatre Sœurs* », comme on les appelle encore communément dans le pays.

Le moulin de Barbaste est situé sur la rive droite de la Gélise, à mille mètres de son confluent avec la Baïse. Il fait partie de la commune de Nérac, à l'extrémité nord-ouest de laquelle il se trouve, servant de point d'intersection entre cette commune au sud, celle de Lavardac au nord, et la commune de Barbaste à l'ouest. Sa situation topographique est donc déjà fort importante.

Il commande en plus le pont jeté sur la Gélise à vingt mètres à peine en aval de sa dernière tour, lequel s'est trouvé être de tout temps l'un des passages les plus fréquentés de la région. On n'estimera point mauvais qu'avant d'aborder la description technique du moulin, nous nous arrêtions un instant sur ce monument, l'un des plus anciens qui se trouve en France.

1. *Le pont de Barbaste.* — Il est généralement adopté que la Ténarèse passait en cet endroit. Cette voie romaine, qui reliait les Pyrénées à la Garonne, desservait, on le sait, Eauze, Sos et Réaup, franchissait la Gélise à Barbaste, traversait Lavardac et Vianne et venait aboutir à Thouars où elle se réunissait à la grande voie de Bordeaux à Agen (1).

S'il est téméraire de faire remonter le pont de Barbaste à cette lointaine époque, il ne l'est pas d'affirmer que c'est à l'endroit même où plus tard il fut jeté que se trouvait le passage de la rivière, soit à gué, soit plutôt sur un pont romain, dont il ne reste plus de traces.

Le pont actuel nous paraît être de la fin du ^{xii}^e siècle. L'appareil

(1) Le tracé de la Ténarèse a été étudié dans ses moindres détails, d'abord par M. Samazeuilh, puis par M. Curie-Seimbres (*Recue de l'Aquitaine*, t. x, p. 545 et 601).

de ses piles, moins bien confectionné que celui du moulin, plus inégal plus irrégulier, lui est certainement antérieur de près d'un siècle. En outre, il possède dix arches, toutes cintrées. Sur chacune de ses piles, en amont comme en aval, s'ouvrent des avant-becs, qui sont autant de gares flanquantes et d'évitement des deux côtés du tablier. En section horizontale, ces avant-becs donnent un angle aigu.

Sur la rive gauche, le pont s'arrêtait à environ six mètres de la route. Bien qu'il n'en reste plus aujourd'hui aucun vestige, il est plus que probable qu'il était défendu, en cet endroit, par un pont-levis, établi au-dessus de la dernière pile et se rabattant sur le chemin.

Du côté opposé, on ne voit également trace d'aucune défense. Faut-il en conclure que le moulin suffisait pour protéger cette tête du pont, et que sur la rive droite il n'existait aucun ouvrage défensif, se reliant par une courtine aux quatre tours ? Ce serait contraire à toutes les règles, généralement établies à cette époque.

Enfin, nous ne serions pas éloigné de penser qu'il se trouvait aussi sur le milieu du pont un troisième barrage. On voit en effet au-dessus de la quatrième arche un rebord en maçonnerie qui n'existe pas sur les autres et qui pourrait bien être un reste de quelque ouvrage de défense (1).

Quoiqu'il en soit, le pont de Barbaste était sûrement muni d'un pont-levis. Nous n'en voulons pour preuve que le mémoire présenté, le 6 juin 1606, par Pierre Chastillon, dit Cézan, maître charpentier, au bureau des finances de la chambre des comptes de Nérac, et dans lequel il aurait fourni les objets suivants :

« Premièrement, *trois plattes du Pont-levy du Pont*, 45 sous ; —
« plus *la testière et le tour*, 40 sous ; — plus deux tables, 3 livres ;
« — plus les clous, 45 sous ; — pour faire porter lesdites choses de
« Nérac à Barbaste, 10 sous ; — pour la façon audit pont, 7 livres,
« 10 sous. Valeur totale, 15 livres, 10 sous (2). »

Le pont de Barbaste constituait donc avec le moulin, auquel il était étroitement uni, un ensemble défensif de premier ordre, qu'expliquait son importance au point de vue stratégique et commercial. N'était-ce point là qu'aboutissait la Ténarèse, c'est-à-dire la grande

(1) Ces considérations sur le pont de Barbaste nous ont été surtout fournies par M. C. Chaux, propriétaire du château historique de Xaintrailles, qui a bien voulu s'intéresser à notre travail.

(2) Archives départementales des Basses-Pyrénées, B. 1540.

route des Pyrénées et des Landes par laquelle se déversaient dans le bassin de la Garonne tous les produits de ces contrées ? N'était-il pas en outre le point extrême, au sud, de la baillie du Port-S^{te}Marie, et, au nord ouest, du territoire des sires d'Albret ? Et n'est il point mentionné comme tel, — d'abord dans les plus anciennes coutumes d'Agen : « Nul homme ne peut transporter du sel en Gascogne, au « delà du Pont de Barbaste » ; — puis dans l'acte de prise de possession de l'Agenais, en 1271, par le roi de France, où il est écrit : «... Et « durabat a dicto Castro de Lavardaco usque in Brulesium et usque « ad Pontem de Barbasta (1) » ; — plus haut enfin, en 1259, dans l'hommage rendu au comte de Toulouse par Ysarn de S^{te}-Marse pour toutes les terres qu'il possède en Agenais, « *inter pontem de Barbasta et Garonnan* (2). »

Ce pont existait, on le voit, déjà en 1259, présentant une importance exceptionnelle. Et ce ne fut qu'au ^{xiii}^e siècle, c'est-à-dire au moment où la plus petite construction fut munie d'une défense, qu'on songea à le protéger, en élevant la forteresse d'à côté.

2. *Le Moulin.* — Le moulin de Barbaste se compose d'un corps de logis à peu près carré, dont les angles sont empâtés par quatre tours également carrées, mais d'inégale hauteur (3). La plus haute, A, mesure 29 mètres, du niveau de l'eau à l'extrémité des merlons qui couronnent son dernier étage. Les trois autres varient de 2 à 3 mètres en moins. Trois de ces tours sont en saillie sur les façades ; les deux de l'est sur chacune de leurs faces ; la tour A, plus grosse que les autres sur deux faces seulement. La tour D se trouve enclavée jusqu'au quatrième étage dans le corps de logis principal.

L'appareil est l'appareil moyen, seul en usage dans nos contrées durant tout le cours du ^{xiii}^e siècle. Ses assises correspondant tout autour de l'édifice, on peut en conclure qu'il a été bâti d'un seul jet, dans un court espace de temps, la grosse tour, contrairement à ce qu'on a pu dire, ne semblant pas être plus ancienne que les trois autres.

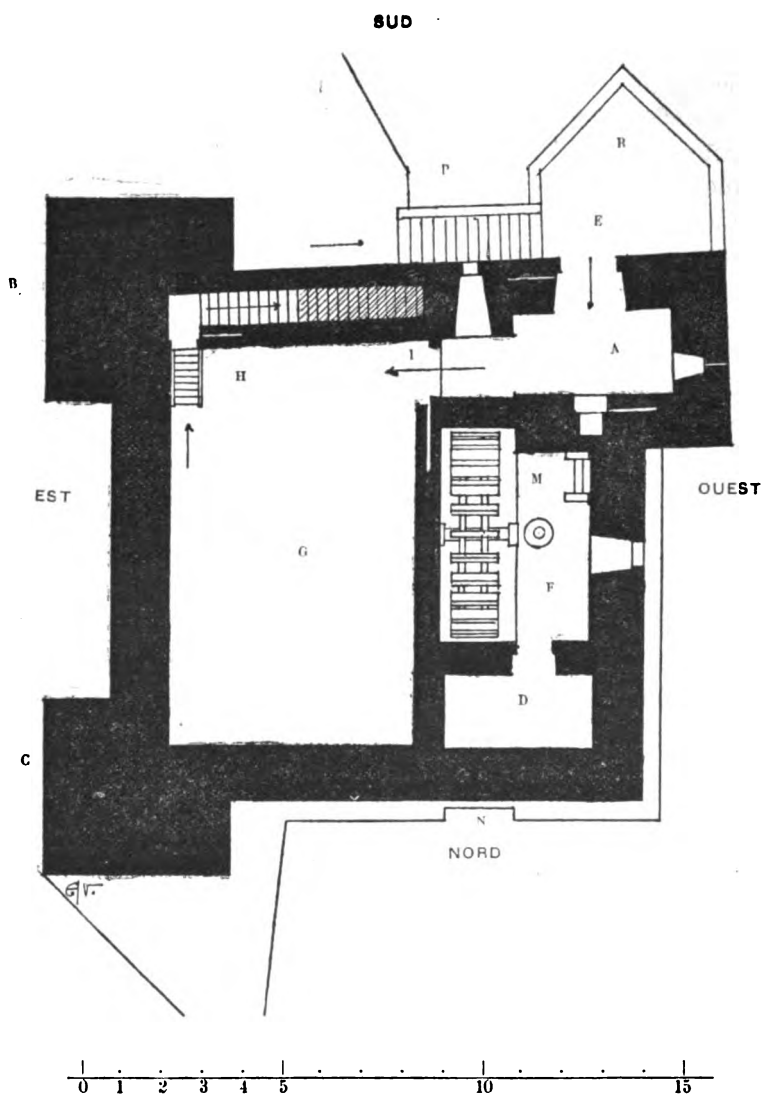
L'aspect en est des plus sévères. Hermétiquement clos au rez-de-

(1) *Recueil de la Société d'Agric., Sc. et Arts d'Agen*, t. XIII 2^e série, p. 80.

(2) *Idem.* t. XIII, 2^e série, p. 31.

(3) La tradition veut que « l'inégalité des tours de Barbaste soit l'emblème de « la différence de taille et d'âge des quatre filles du seigneur, ou du meunier, « qui les fit élever. »

chaussée, au premier et jusqu'au second étage, il n'était ajouré primitivement que par de rares meurtrières. Sa seule entrée était la porte E,



PREMIER ÉTAGE.

en tiers-point, s'ouvrant sur la plate-forme de l'éperon R (voir le plan du 1^{er} étage). La porte actuelle, que l'on voit entre les deux tours B et

C est moderne, ayant été percée récemment pour les besoins du service.

Une passerelle P, ou pont volant, facile à relever et à enlever en cas de danger, reliait la digue à l'éperon. C'était le seul moyen de pénétrer dans le moulin.

L'éperon R coupait en amont le courant de la Gélise et dirigeait ses eaux par un bief assez étroit vers une roue verticale M, posée aux deux tiers environ du moulin. En aval, les eaux s'échappaient par une unique ouverture N, qui, dans le cas où on les aurait arrêtées, constituait un accès facile à l'intérieur de l'édifice. Aussi le constructeur s'est-il empressé de protéger cet orifice par un mâchicoulis à trois compartiments, dont le linteau horizontal repose sur trois assises de consoles en retrait. Sa parfaite solidité a défié les injures du temps.

Ce mâchicoulis, placé sur la face supérieure nord de la tour D, est le seul qui se voit encore à l'extérieur du moulin. Le petit encorbellement adossé à la façade ouest, au-dessus de la rivière, n'a jamais servi que de latrines. Il en existait un autre cependant au-dessus de la porte d'entrée E, plus important puisqu'il renfermait quatre orifices, qui a été démoli, mais dont on distingue très nettement la place à la hauteur du quatrième étage de la grosse tour.

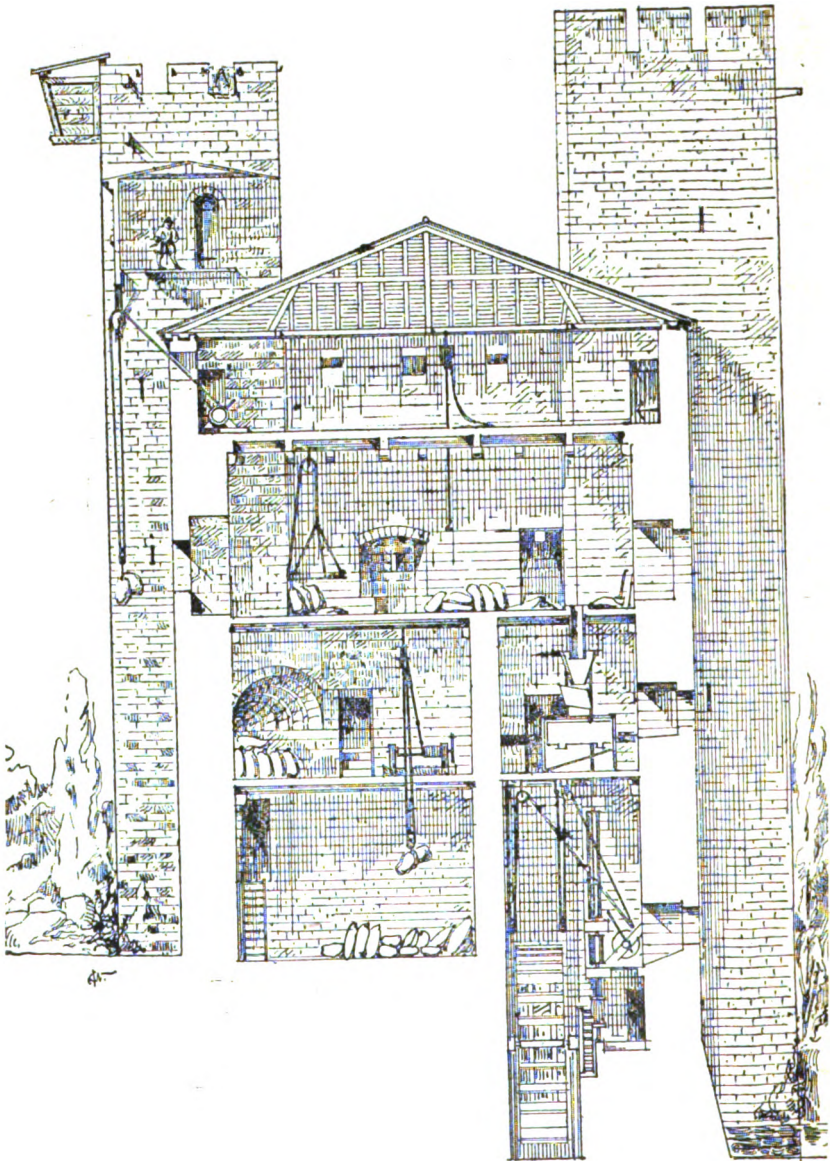
Tout un système de meurtrières, fort habilement établi, défendait les quatre côtés du moulin. Elles sont percées dans les tours, soit directement dans les faces, soit obliquement dans les angles. Le plan du troisième étage, que nous reproduisons à l'appui, les indique suffisamment. Ces meurtrières sont toutes à rainures droites, légèrement évasées à leurs extrémités. On n'en trouve aucune en forme de croix pattée, telles qu'elles se présentent déjà dans tous nos Châteaux Gascons des dernières années du ^{xiii}e ou du commencement du ^{xiv}e siècle. Cette disposition est une nouvelle preuve que le moulin de Barbaste a été construit antérieurement.

Enfin, à la partie supérieure tant du corps de logis que des quatre tours, un chemin de ronde, encore visible à l'intérieur, circulait tout autour, protégé par une ceinture de merlons, contre lesquels sont scellés de gros crochets de fer, destinés à suspendre des volets de bois mobiles qui fermaient et défendaient les créneaux.

Il n'existe aucune trace de hourds.

A l'intérieur, le moulin de Barbaste se compose de six étages, sans comprendre l'étage inférieur des roues que nous appellerons rez-de-chaussée.

Le corps de logis central a quatre étages, les tours deux de plus.



COUPE SELON C D

On en jugera par la coupe que nous en donnons suivant une ligne C D qui va de l'est à l'ouest.

Rez-de-chaussée. — Un seul bief, creusé entre la berge et l'éperon, et au-dessus duquel était jeté le pont volant, amenait l'eau sous la roue verticale M, qui faisait marcher toutes les meules. Cette eau ressortait par l'orifice N, défendu, nous l'avons dit, par le mâchicoulis encore existant et trois étages de meurtrières superposées.

Plus tard, ce passage d'eau ayant été jugé insuffisant, on établit à côté, en avancement sur la rivière, un second éperon, et par suite un second bief destiné soit à renforcer la force motrice du premier, soit à faire marcher une deuxième roue. Et on construisit alors au-dessus une annexe, adossée à la tour A, dont la cheminée unique permet de croire que ce corps de logis fut utilisé comme logement ou cuisine des meuniers. Ses murs, surtout du côté du nord, sont assez anciens. Mais, aveuglant les plus basses meurtrières de la tour A et une partie des défenses qui la protégeaient, il est sûr que cette adjonction ne fut effectuée qu'à une époque où toute attaque à main armée n'était plus à redouter.

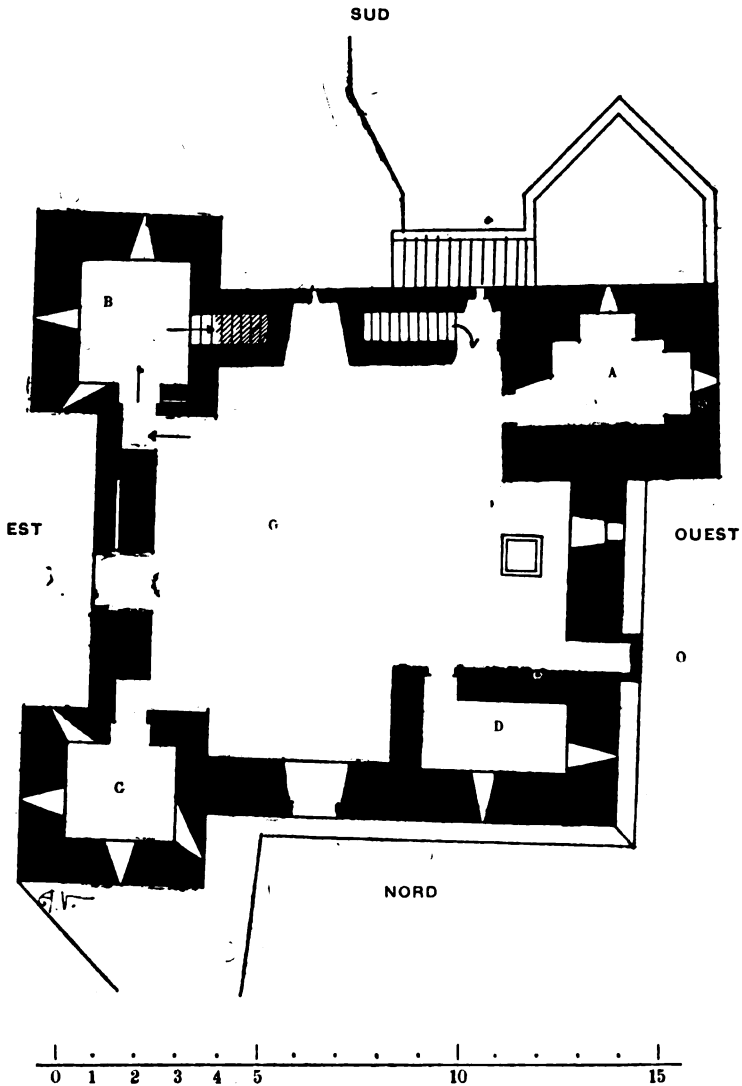
Deux pièces composent le rez de-chaussée du moulin primitif, en contre-haut de 2 mètres environ au-dessus de l'eau : — l'une, le couloir M, qui renfermait la roue avant qu'une turbine moderne ne l'eût remplacée ; — l'autre, la grande salle G, qui servait de cave ou de magasin et où neuf piliers supportaient le lourd dallage en pierre de l'étage supérieur.

Premier étage. — On n'accédait, nous l'avons dit, à cet étage ou *étage des meules*, premier étage du côté de la rivière, rez-de-chaussée du côté du chemin, que par la porte d'entrée E, percée dans le mur méridional de la tour A, sur l'éperon primitif. Cette porte, que termine un arc en tiers-point, mesure 2^m 60 de haut sur 1^m 20 de large. Quatre étages de meurtrières, toujours à rainures droites, et un mâchicoulis, aujourd'hui démoli, la protégeaient.

À côté, une petite ouverture, carrée à l'extérieur, évasée à l'intérieur, et barrée par une tige de fer, servait à surveiller et à défendre le passage de l'eau. Elle se retrouve aux étages supérieurs.

Un couloir I, dont la voûte est cintrée, sépare la tour A des deux compartiments F et G. La tour A n'est ajourée que par une étroite meurtrière à l'ouest. En F, on descend par une pente douce conduisant à l'étage de la roue. La tour D sert de caveau. La salle G, hermétiquement close comme tous les rez-de-chaussée de ce genre de constructions, renferme dans l'angle sud-est, mais à trois mètres environ au-dessus du sol, une porte H, à laquelle on n'aboutissait

jadis que par une échelle, et qui, percée dans le mur méridional, s'ouvre sur un escalier, dont les degrés en pierre, de 0^m 80 de large,



TROISIÈME ÉTAGE.

permettent d'accéder aux étages supérieurs. (Voir la coupe que nous en donnons selon A B.)

Deuxième étage. — Le second étage présente les mêmes dispositions. La tour A, précédée d'une petite porte en tiers point très accentué, est défendue sur chacune de ses faces nord, sud et ouest par une meurtrière des plus caractéristiques. Elle se compose d'une petite niche voûtée en berceau surbaissé, de 1^m 70 de large sur 0^m 50 de profondeur, précédant une ouverture pratiquée dans le mur, dont l'évasement mesure 0^m 50 de large sur 0^m 70 de profondeur, et qui aboutit à une rainure verticale droite légèrement évasée à ses deux extrémités. C'est le type, bien connu, des plus anciennes meurtrières, que Viollet-le-Duc fait remonter au xii^e siècle. (Voir la coupe selon A B.)

La tour D n'en possède que deux, une semblable au nord, une plus étroite à l'ouest.

Quant aux deux tours de la façade Est, B et C, on voit aux angles intérieurs de la salle G, six arcs de décharge en retrait qui les supportent, le plus grand de 3^m 50 de diamètre, le plus petit de 0^m 60 seulement (Voir coupe selon C D).

Une grande fenêtre au nord, moderne, ajoure cette salle. Elle a dû remplacer soit une simple meurtrière, soit peut-être une fenêtre géminée à arcatures trilobées. La façade Est est hermétiquement close, le moulin, de ce côté, se trouvant en contre-bas du terrain.

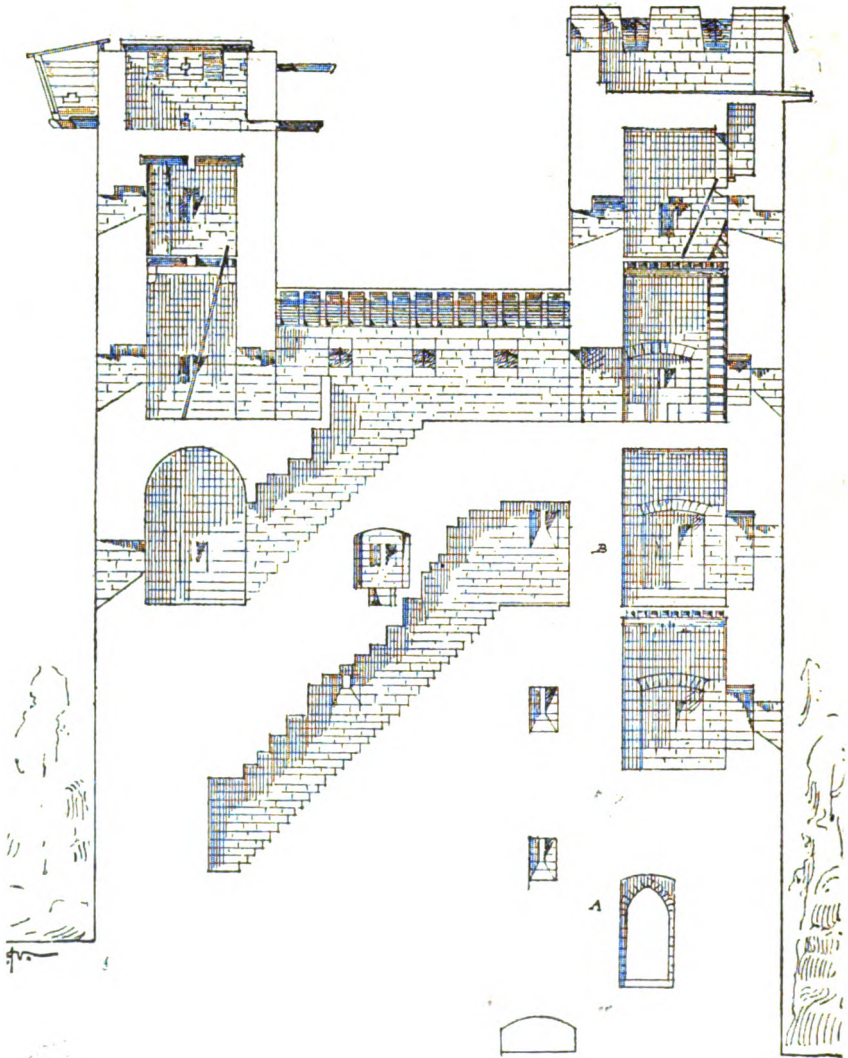
Troisième étage. — Au troisième étage, très bas de plafond, s'accroît nettement le système défensif du moulin. De nombreuses meurtrières sont percées dans les quatre tours. On en compte deux, précédées de niches, dans la tour A, deux plus étroites dans la tour D, trois simplement ébrasées dans la tour B, quatre dans la tour C, dont deux obliques, percées dans l'angle des murs (Voir le plan du 3^e étage).

Dans la grande salle centrale, ajourée par des fenêtres modernes, le mur de refend n'existe plus. Elle mesure de 10 à 11 mètres en carré, en y comprenant la tour D.

C'est à cet étage, entre la courtine ouest et la tour D, qu'a été adossé à l'extérieur l'encorbellement qui sert de latrines et qu'il est facile de prendre pour un mâchicoulis, o.

Quatrième étage. — Cet étage est le dernier du corps de logis central. Là encore, sur leurs faces comme dans les angles, les quatre tours sont percées chacune de trois meurtrières. La grande salle, aujourd'hui recouverte d'une toiture, était jadis à ciel ouvert, dallée, servant de plate-forme. Ses fenêtres ne sont que les anciens créneaux

desservis par un chemin de ronde dont on voit encore la trace. Sur chaque côté des créneaux sont scellés extérieurement ces crochets en fer, déjà signalés, qui servaient à supporter des volets en bois. C'est



COUPE SELON AB

par cet étage qu'était desservi également le machicoulis, placé au-dessus de la porte d'entrée.

L'escalier de pierre, percé dans le mur méridional, s'arrête également ici. On n'accédait que par des échelles aux deux étages supérieurs des tours.

Cinquième et sixième étages. — Au cinquième étage, les tours continuaient à être défendues par le même système de meurtrières, largement ébrasées à l'intérieur, mais démunies de niches. Une voûte cintrée recouvre le dernier étage de la tour A. Une voûte plate, celui des tours B et C. La tour D ne possède qu'un simple plancher.

Un petit escalier de pierre conduisait seul au sommet de la tour A. Là, huit créneaux défendaient chacune des tours A, B et C, cinq seulement la tour D, qui avait en plus le mâchicoulis du côté du nord. Comme au corps de logis, ce dernier étage était partout dallé et à ciel ouvert. Nous n'en voulons pour preuve que la gargouille que l'on voit encore contre le mur ouest de la tour A et qui avait mission de rejeter les eaux pluviales dans la rivière.

Aujourd'hui, des constructions modernes, bâties pour les besoins du service, sont venues nuire à l'effet si pittoresque que produisaient, isolées, les vieilles tours de Barbaste. Au nord, une galerie couverte a remplacé la petite allée qui menait au pont et peut être autrefois la courtine qui reliait ce dernier au moulin. Au sud, un grand corps de logis se rattache à la façade, la masquant presque entièrement et empêchant de distinguer nettement l'entrée de l'eau. À l'ouest enfin, l'annexe déjà signalée aveugle l'entrée primitive et la saillie si originale de l'éperon.

Tel qu'il se présente néanmoins encore, avec ses quatre tours intactes, dont les lignes pures et hardies s'élancent vers le ciel et se reflètent dans les eaux calmes de la Gélise, le moulin de Barbaste a très grand air. Et, à contempler ses teintes chaudes, alors que les dore un beau soleil d'octobre, on comprend combien y tenaient les sires d'Albret et l'affectionnait Henri IV, « *lou moulié de Barbasté* », ainsi qu'il s'appelait lui-même et qu'il signa, dit-on, quelques-unes de ses lettres les plus familières.

II

Lors du Congrès tenu à Agen en 1874, la Société française d'Archéologie, en revenant de la villa Bapteste, passa et s'arrêta devant les tours de Barbaste. A la vue de ce remarquable spécimen d'architecture militaire et industrielle à la fois, une discussion des plus serrées s'engagea sur la date probable de son origine.

M. Jules de Laffore, se basant sur les documents écrits, notamment l'acte de 1306, en vertu duquel Amanieu VII, sire d'Albret, acquit définitivement tous les droits que possédaient les abbés de Condom sur le territoire et le château de Nérac, soutint « que les tours de « Barbaste ne pouvaient être que de la première moitié du ^{xiv}^e siècle, « les sires d'Albret ayant seuls le droit de construire sur leur fief une « forteresse avec tours et créneaux, et voulant ainsi, du jour où ils « eurent la pleine propriété du Néracais, protéger leurs frontières de « ce côté, être maîtres du pont de Barbaste, assurer le péage de leurs « droits sur la rivière de Gélise, et posséder en même temps un mou- « lin qui ne chômât jamais. »

M. de Rancogne, d'Angoulême, leur attribua une origine plus récente ; et, les comparant à certains monuments de son pays, ne crut pas devoir les faire remonter au delà de la seconde moitié du ^{xiv}^e ou même de la première moitié du ^{xv}^e siècle.

Ces deux opinions furent vivement combattues par tout le camp des archéologues, MM. de Castelnau d'Essenault, de Roumejoux, Tholin, et surtout par Jules de Verneilh, qui, s'appuyant sur l'opinion de Viollet-le-Duc, de Léo Drouyn et de son frère le savant Félix de Verneilh, leur attribua la date de la première moitié du ^{xiii}^e siècle, allant même jusqu'à les faire remonter au règne de Philippe-Auguste (1180-1223) (1).

(1) Congrès arch. de France. Session de 1874, vol. xli, p. 122-129.

Aucun d'eux, croyons nous, n'était dans la vérité.

Hâtons-nous de dire que, revenant sur sa première manière de voir, Jules de Verneilh écrivait peu après à M. G. Tholin :

« Le rapport de M. J. de Laffore ne change rien à mon opinion
« relativement à la date du moulin de Barbaste, que je continue à
« attribuer à la première moitié du ^{xiii}^e siècle, — ou, s'il faut tenir
« compte du retard que mettaient les styles à parvenir dans le Midi,
« à la seconde moitié ; — mais c'est tout ce que je puis accorder ! Et
« si l'on voulait prendre un jury d'archéologues, j'entends de ceux
« qui, comme mon frère et moi, ont passé leur vie à étudier les
« monuments, à en analyser les formes et à en reconnaître les carac-
« tères distinctifs, je ne doute pas qu'il ne confirmât ma manière de
« voir, qui est, vous le savez, celle de Drouyn et de Castelnau, aussi
« compétents que possible en cette matière. »

Et réfutant chacun des arguments de M. de Laffore, notamment celui tiré de la citation du pont seul de Barbaste en 1271, ce qui prouverait d'après ce dernier que le château n'existait pas à cette époque, puisqu'il n'en est pas fait mention, J. de Verneilh démontre que cet oubli est tout naturel, le pont, limite des grandes circonscriptions, étant à cette époque la chose essentielle, et les tours seulement l'accèssoire, le complément ordinaire du pont. Et il ajoute en terminant :
« Existe-t-il des actes postérieurs au Saisimentum de 1271, où il soit
« fait mention et du pont et des tours ? Et puisque, d'après M. de
« Laffore, ces dernières ne sont que du ^{xiv}^e siècle, trouverait on
« quelques pièces relatives à leur fondation ? Je ne vous cache pas que
« je renoncerais bien à regret à voir dans ce curieux moulin le plus
« ancien, le plus fort, le plus noble de France, et que j'aurais un
« regret plus grand encore en m'apercevant que tout ce que mes amis
« et moi nous croyons savoir en fait de chronologie archéologique est
« à apprendre. Il y a des choses que donne seule l'expérience, jointe
« à une sorte de flair... Je persiste donc à croire qu'il y a dans l'aspect
« de la bastille de Barbaste des traits, des caractères, une physiono-
« mie auxquels il est impossible de se méprendre et qui la font plus
« vieille de 80 ou 100 ans que ne le dit mon savant contradicteur (1). »

Les actes demandés par M. J. de Verneilh viennent d'être trouvés. S'ils ne fournissent pas encore la date absolument précise de la fondation des Quatre Tours, ils éclairent du moins d'un jour nouveau

(1) *Revue de l'Agenais*, t. VII, p. 269-273 (1880).

cette question controversée et permettent de reconnaître qu'en les attribuant finalement à la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, le flair de l'éminent archéologue périgourdin n'était pas en défaut.

Les volumes 368, 369 et 370 de la collection Dupuy, aux manuscrits de la Bibliothèque nationale, contiennent l'*Inventaire des titres de la maison d'Albret* (1). A la page 223 du volume 368, répété à la page 169 du n° 370, nous lisons :

Contrat de cendition de deux partz du Moulin de Barbaste, faite à Amanieu, sire d'Albret, par Guillem de Lavardac, pour la somme de cinq cens livres, retenu par Jean de Latrenne, notaire, le onzième d'octobre 1308, — au dedans duquel y a autre instrument, retenu par Pierre de Petra, notaire de Castelgeloux, le dernier de mars 1309, de la cendition de la tierce partie dudit moulin, pour somme de deux cent cinquante livres tournois, faite audit d'Albret par Guillem-Arnaud de Bordes ; — et y a autre instrument au dedans contenant le prix fait pour l'édifice dudit monlin. — Cotté S. 5.

De ces trois actes malheureusement perdus, mais dont l'inventaire nous a conservé les cotes, il ressort clairement :

1° Que le moulin de Barbaste existait déjà en 1308 ;

2° Qu'il fut acheté à cette date par Amanieu VII d'Albret, non pas aux moines de Condom, ainsi qu'on l'avait toujours écrit jusqu'à ce jour, mais aux deux seigneurs de Lavardac et de Bordes, qui le possédaient chacun en partie inégale, ce dernier ayant donné son nom, lui ou sa famille, au pont voisin jeté sur la Baïse et dénommé encore le Pont de Bordes ;

3° Que s'il est fait, enfin, mention spéciale « de l'instrument contenant le prix fait pour l'édifice dudit moulin », c'est que cette construction était toute récente et que le sire d'Albret exigea qu'on lui en remit les pièces en même temps que l'acte d'achat qu'il venait de passer avec lesdits seigneurs.

Les présomptions de Jules de Verneilh se trouvent donc ainsi justifiées. Les quatre tours de Barbaste furent élevées dans les dernières années du ^{xiii}^e siècle. Aucun doute ne saurait plus subsister à cet égard.

Les familles de Lavardac et de Bordes sont souvent citées, à partir du ^{xiii}^e siècle, dans les annales de l'Albret, du Condomois, de l'Armagnac. Elles y possédaient de nombreuses terres, et ses membres y

(1) Signalé par M. Chaux, propriétaire du château de Xaintrailles.

contractèrent de riches alliances (1). A elles revient donc l'honneur, et non plus aux Bénédictins de Condom, ni même aux sires d'Albret, d'avoir construit l'intéressant moulin qui nous occupe.

Une fois en la possession des sires d'Albret, le moulin de Barbaste n'a pour ainsi dire plus d'histoire. Il suit la fortune toujours croissante de cette maison, depuis sa modeste origine jusqu'à sa prodigieuse élévation d'abord au trône de Navarre, puis au trône de France, et il lui appartient en propre jusqu'à l'aliénation par Louis XIV du duché d'Albret. Aussi son nom n'est il que rarement cité dans les actes publics.

En 1571, au plus fort des guerres religieuses, il sert de forteresse plutôt que de moulin. A cette date, noble Carbon de Faulong, nommé le 18 décembre intendant des chasses du roi de Navarre dans toute l'étendue de ses domaines de l'Albret, est qualifié « commandant pour le Roi des Tours de Barbaste. » Le même personnage était encore « commandant au château, appelé les Tours de Barbaste, » le 27 août 1588, où il donne quittance d'une somme de 17 écus sol et de 29 sols pour les gages à lui dus en cette qualité (2).

C'est toujours par les Tours de Barbaste que passait Henri de Navarre, chaque fois que de Nérac il se rendait à son parc de chasse de Durance; et plus d'une fois il s'y arrêta pour y prendre ses repas (3). Ne s'intitulait-il pas, en riant, « *lou mouliè de Barbasto* »; et n'est-ce pas comme tel que nous le représente une vieille chanson Gasconne, contant plus facilement fleurette sous ce déguisement aux jolies filles de la contrée ? (4)

On connaît l'anecdote du siège de La Fère (mai 1596) où, grâce à ce sobriquet, Henri IV évita d'être tué. « Un soldat Gascon, écrit M. de Villeneuve-Bargemont, qui l'un des premiers l'a racontée, servant « dans le parti de la Ligue, s'aperçut du haut du rempart où il était en « faction que le Roi de Navarre, occupé à observer les fortifications,

(1) Voir, entre autres : *Notes généalogiques* de M^{me} la comtesse de Raymond, de M. J. de Laffore, etc.

(2) D'Hozier : *Généalogie de Faulong* ; Cf : Samazeuilh, *Biographie de l'arrondissement de Nérac*, p. 288.

(3) *Itinéraire d'Henri IV*, par Berger de Xivrey. T. II des *Lettres missives*.

(4) Voir la chanson patoise : *Lou Mouliè de las Tous de Barbaste*, qu'a publiée l'abbé Dardy dans son *Anthologie populaire de l'Albret*, t. I, p. 128 (Agen 1898), et qu'a reproduites M. Nicolai dans ses *Maisons d'Henri IV*, p. 96.

« était placé sur une mine à laquelle on allait mettre le feu. Voulant
« sauver son prince qu'il aimait, quoique portant les armes contre lui,
« le soldat se mit à crier, en son patois que personne de la place ne
« pouvait comprendre : « *Mouliè de las Tous de Barbaste, pren gardo*
« *à la gato que ba gatoua.* » Ce qui veut dire : « Meunier des Tours de
« Barbaste, prends garde à la chatte qui va faire des petits. » Henri
« se rappela que le mot *gatto* désigne indifféremment en patois une
« chatte ou une mine, et il se retira promptement. Un instant après
« l'explosion se produisait (1). »

Ce qu'il y a de sûr c'est qu'Henri IV aimait son moulin de Barbaste, et qu'avant d'être roi de France, aussi bien qu'après, il ne négligea rien pour le maintenir en bon état de conservation.

Les archives des Basses-Pyrénées nous apprennent qu'en août 1579 il donna l'ordre à son trésorier général, M^e Jean de La Forcade, seigneur de Lafitte, et à M^e Joseph du Lavay, trésorier du duché d'Albret, d'employer 500 livres tournois « pour réparation des
« escluses et mollins de Barbaste et de Vyanne (2). » Et plus tard, en 1606, il enjoint à M^e Marc Jausselin, trésorier et receveur général d'Albret, d'avoir à payer, ainsi que nous l'avons dit, 15 livres 10 sols à Pierre Chastillon, dit Cézan « pour réparation au pont-levi du
« pont du mollin de Barbaste (3). »

N'avons nous pas vu aussi, dans les livres de Comptes de la Reine Marguerite de Valois, épouse d'Henri IV, que lors de son séjour au château de Nérac, en août 1580, cette aimable princesse donna 9 écus à un valet « pour avoir tiré l'eau soubz les mollins de Barbaste, pour
« faire bains pour ladite dame par trois fois qu'elle s'est baignée
« durant le présent été (4). » Par suite de quel caprice la jolie Reine préférât elle l'eau de la Gélise, prise sous le moulin de Barbaste, à celle de la Baïse, qui passe sous le château de Nérac ? Serait-ce simplement parce que, à ce moment, la Baïse était à sec et que la Gélise, on le sait, ne tarit jamais ?

« C'est du Pont de Barbaste, écrit Samazeuilh, d'après les Mémoires de d'Aubigné, qu'un Espagnol du nom de Loro, que l'on

(1) *Notice historique sur la ville de Nérac*, par le comte de Villeneuve-Bargemont, p. 104.

(2) Archives des Basses-Pyrénées, B. 237.

(3) Idem, B. 1540.

(4) *Itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne (1578-1586), d'après ses livres de Comptes*. Agen, 1902.

« accusait d'une tentative d'assassinat sur la personne d'Henri IV, « se jeta dans la Gélise, pendant qu'on le conduisait à Casteljaloux. « Mais ses gardes le repêchèrent à temps, et il fut mis à mort à Casteljaloux dans sa prison (1). »

C'est également près de Barbaste, sur la route de Nérac, que faillit avoir lieu à la même époque, entre d'Aubigné et le sieur de La Madeleine, ce fameux duel dont l'auteur des *Aventures du baron Fœneste* raconte si plaisamment les curieuses péripéties (2.)

En 1621, le moulin de Barbaste était occupé par ceux de la R. P. R. Il fut assiégé et pris par les capitaines Saintrailles et Flammarens, lieutenants du duc de Mayenne, chargé par le Roi de remettre le Néracais révolté en son obéissance (3). « Le lundy, 7 dudit mois de « juin, écrit en effet Jean de Lorman, dans son livre de raison, Lavar- « dac fust surprins par le sieur de Saintrailles, par l'intelligence « d'aucuns des habitans dudit lieu, et le même jour Faulon, qui « commandait aux dites *tours de Barbaste*, les livra au sieur de « Cauderoue. Le lendemain le duc de Mayenne arriva audit Lavar- « dac avec fort peu de gens (4). »

Dans les premiers jours de janvier 1653, lors des dernières convulsions de la Fronde, l'armée des rebelles s'empara par surprise du moulin de Barbaste et s'y établit solidement. « A la nouvelle de la « prise des Tours de Barbaste par les ennemis du Roi, les Jurats de « Mézin, est-il écrit dans leurs cahiers à la date du 14 janvier, ordon- « nent des mesures énergiques pour la garde de leur ville (5). »

Puis, le silence se fit jusqu'à nos jours, troublé seul par le bruit monotone des meules.

Le 2 mai 1641, l'Albret, et avec lui les quatres tours de Barbaste, fut d'abord engagé au prince Condé. Le 20 mars 1651, il fut définitivement cédé par le Roi au duc de Bouillon, en échange des principautés de Sedan et de Raucourt. Les ducs de Bouillon le gardèrent jusqu'à la Révolution.

(1) *Dictionnaire géographique de l'arrondissement de Nérac*, par Samazeuilh, p. 46, nouv. édition. Art. *Barbaste*.

(2) *Mémoires de d'Aubigné*.

(3) *Histoire de l'Agenais et du Condomois*, par Samazeuilh, t. II, p. 339.

(4) *Livre de raison de Jean de Lorman*. Revue de l'Agenais, t. XXIII, p. 279.

(5) Archives départementales de Lot-et-Garonne. E. Supplément, 2919. Commune de Mézin. — Cf. : Samazeuilh. *Dictionnaire géographique de l'arrondissement de Nérac*.

A cette époque, le dernier duc de Bouillon n'ayant pas émigré et ses possessions de l'Albret ne pouvant par suite être confisquées comme biens nationaux, la Convention, pour s'en emparer, trouva un autre moyen. Elle décréta, le 8 floréal an II, « que l'échange du « 20 mars 1651 entre le Roi et le duc de Bouillon était purement « révoqué. En conséquence de quoi, la République rentrerait dans la « jouissance de toutes les parties du domaine national qui ont fait « l'objet de l'échange, et Léopold La Tour d'Auvergne serait renvoyé, « comme étant aux droits de l'échangiste, en possession des biens « fonciers dont ce dernier jouissait à l'époque du 20 mars 1651... »

Un premier sequestre fut ainsi jeté sur les dépendances de l'Albret. Mais, les échangistes n'ayant pas été mis en possession des anciennes principautés échangées, le Conseil des Anciens, plus juste que la Convention, par décret du 7 nivôse an V, les réintégra dans les biens dont ils avaient été dépossédés.

Le Directoire cassa cet arrêté et réunit une seconde fois l'Albret, par arrêté du 9 fructidor an VI, au domaine national.

A son tour, le premier Consul, ne voulant pas sanctionner une telle injustice, rendit, le 1^{er} germinal an VIII, au duc de Bouillon son ancien domaine de l'Albret. Mais le duc étant mort sur ces entre-faites et la plupart de ses nombreux héritiers étant encore émigrés, un arrêté du 20 frimaire an XI confisqua pour la troisième fois le duché d'Albret et toutes ses dépendances, lesquels, par décret impérial du 3 janvier 1807, furent réunis définitivement au domaine de l'Etat (1).

Le moulin de Barbaste, qui avait suivi toutes ces fluctuations, fut presque aussitôt après mis en vente.

Le 20 novembre 1809 il fut procédé à sa visite et à son estimation.

« Le moulin à eau de Las Tous, est-il écrit dans le procès-verbal « de première enchère, à la date du 9 juin 1810, est situé ainsi que « ses dépendances dans la commune de Nérac et sur la rive droite « de la Gélise.

« Il se compose de quatre tours très élevées. Dans l'une de ces « tours est une meule à moudre les grains. A côté de ces tours, et « attenant du côté du couchant, est un emplacement où sont deux « autres meules au même usage que la précédente. Le dessus de ce

(1) *Dictionnaire géographique de l'arrondissement de Nérac*, par Samazeuilh, Art. *Albret*.

« bâtiment est sans plancher. A ces bâtiments et du côté du midi sont
« joints le logement du meunier et l'écurie, formant ensemble une
« contenance de quatre ares, trente-huit centiares.

« Une pièce de terre dépend dudit moulin, de la contenance de
« trente-sept ares. Le tout estimé au procès-verbal la somme de
« 1.900 francs en revenu, attendu que la minoterie occupe moins que
« précédemment. Mais tous ces objets sont affermés, moyennant
« 3.250 francs, qui, multipliés par 12, produisent une mise à prix de
« 39.000 francs, réduite, par décision de Son Exc. le ministre des
« finances du 28 avril 1810, à 28.800 francs. Ils proviennent de M. de
« Bouillon, comme échangeiste avec l'ancien gouvernement (1). »

Personne ne s'étant présenté aux premières enchères, le moulin fut attribué en dernier lieu, le 16 juin 1810, au sieur *Imbert* aîné, demeurant à Barbaste, pour la somme de 34.800 francs.

Mais ce dernier ayant déclaré faire élection de command, le moulin passa entre les mains du sieur *Jean-Joseph Ader* aîné, négociant, demeurant à Bayonne, qui le garda jusqu'en 1821.

Le 20 juin de cette année le moulin fut revendu 40,000 fr. à MM. *Sauriac* frères. Ceux-ci y apportèrent de nombreuses modifications et le cédèrent le 14 avril 1844 à MM. *Aunac et Remy*, banquiers à Agen, pour la somme de 143,000 francs.

Le 11 février 1848, M. *Bransoulié*, à son tour, s'en rendait acquéreur au prix de 150,000 francs. Il transforma tout l'outillage, le perfectionna dans chacune de ses parties, et le revendit, le 5 janvier 1864, avec un magasin à Nérac pour la somme de 280,000 fr. à la Société en formation des *Moulins d'Henri IV*.

M. *Edmond Caupenne* fut nommé directeur de cette grande entreprise, qui se monta au capital de 1,200,000 fr. Le vieux moulin des d'Albret atteignit alors l'apogée de sa prospérité. Ses produits, unanimement appréciés, obtinrent à toutes les expositions les plus flatteuses récompenses.

Mais, en abandonnant peu après la gérance des Moulins d'Henri IV, M. E. Caupenne précipita la décadence de cet établissement. Une liquidation s'imposa le 4 décembre 1880. M. *Conches*, banquier à Condom, se rendit adjudicataire des Quatre Tours pour la somme modique de 36.000 francs, et il les revendit peu après, le 22 avril

(1) Archives départementales de Lot-et-Garonne. Biens nationaux.

1885, moyennant 42.500 francs, à MM. *Duprat et Ducasse*, de Barbaste, qui en sont encore aujourd'hui propriétaires (1).

Nous ne saurions terminer cette étude sans rendre hommage aux derniers détenteurs du moulin d'Henri IV pour l'extrême obligeance qu'ils ont toujours mise à nous faire visiter leur demeure, cherchant par tous les moyens possibles à faciliter notre tâche. Qu'ils veuillent bien agréer ici l'expression de notre vive gratitude (2).

PH. LAUZUN.

(1) Nous empruntons tous ces détails à l'intéressante brochure de M. Jules Serret, *Les Grands moulins de la Baïse et de la Gélise*. Agen. Imp. Lamy, 1887. Petit in-8° de 44 pages.

(2) Par son site pittoresque et l'intérêt archéologique qui s'y rattache, le moulin fortifié de Barbaste a mérité d'être souvent reproduit. Nous citerons : 1° Une lithographie de M. Fréd. d'Andiran, parue dans ses *Excursions pittoresques dans l'ancien duché d'Albret*. In-folio, 1842 ; 2° Une autre lithographie, publiée dans *La Guienne historique et monumentale* de Ducourneau, tome 1, 2° partie, p. 150 (1843-1844) ; 3° Une lithographie, d'après un dessin fort exact de Jules de Verneilh, dans le volume du *Congrès Archéologique d'Agen et de Toulouse*, XLI^e session, 1875, p. 128 ; 4° Un fort joli dessin de M. Nicolai dans le texte de son ouvrage *Les Maisons d'Henri IV*. (Bordeaux, 1896) ; 5° Enfin, de nos jours, de nombreuses photographies, phototypies, simili-gravures, etc.

JOURNAUX DE MES VOYAGES

*Aux Isles du Vent et sous le Vent de lamerique
commencés le 19 octobre 1767, finis le 28 octobre 1769*

[SUITE *]

Le 24. — Le prince vient à bord du *Solitaire*. L'escadre le salue au bruit du canon.

Le 25. — Nous avons appareillé ce matin, mais le vent ayant refusé de nous servir, on est contraint de mouiller un quart d'heure après et de remettre la partie à demain.

Le 26. — L'escadre a mis à la voile ce matin avec un navire marchand qui nous suit à Léogane. Le vent qui s'est soutenu bon frais jusqu'à neuf heures nous a laissé en calme plat jusques à trois heures après midi qu'a commencé l'ourvari le plus violent qu'il ait fait depuis longtemps sur ces côtes, où ils sont très fréquents. Le *Solitaire*, l'*Hippopotame* et le *Cerf-Volant*, qui avoient pris de l'avance ce matin, ont mouillé avant le gros de l'orage, pendant lequel ils étoient fort tranquilles en rade, tandis que l'*Aurore*, la *Blanche* et le marchand qui nous avoient suivi, étoient à sec, lutant contre la mer qui, devenue furieuse, entroit par les fenêtres de notre grande chambre. Les éclairs et les coups de tonnerre étoient épouvantables, le feu du ciel tomba vingt fois entre la *Blanche* et nous, avec un fracas dont le souvenir me fait dresser les cheveux. J'ai vu dans ce moment d'horreur plusieurs personnes qui, sans être pieuses par caractère, prioient Dieu de très bon cœur, et surtout un capitaine du régiment, disant ses pate-notres avec beaucoup de dévotion. Mais si j'ay vu des hommes assez faibles pour pleurer, j'en ay vus d'intré-

* Voir *Revue de l'Agenais*, t. xxviii, p. 455.

pides qui n'ont pas quitté le pont un seul instant, voulant tout voir par eux-mêmes, et contempler à leur aise le plus beau tableau dont on puisse jouir. Ils vengeoient ainsi par leur courage le genre humain de la pusillanimité des autres, en présentant leur tête à la chute des éléments bouleversés. Nous en avons cependant été quittes pour deux heures de mauvais temps, la brise de terre ayant jeté l'orage sur la Gouave où il a grondé toute la nuit. Nous avons mouillé à dix heures du soir, par un temps fort calme, quoique très sombre.

Le 27. — Je me rapellerai toujours d'avoir souffert aujourd'hui la plus forte chaleur à laquelle homme puisse être exposé. Que ceux qui connoissent le chemin du bord de la mer, à Léogane, jugent s'il était doux de le faire à pied entre onze heures et midi ? d'être ainsi exposé à toute l'ardeur du soleil, qui étant presque à notre zénith nous envoyoit ses rayons perpendiculaires sans que la moindre ombre en diminuât la réflexion, encore augmentée par nos habits blancs. Tout étoit contre nous, jusques au vent qui, pour rendre la grillade complète, ne prenoit pas la peine d'agiter l'air du moindre souffle. Enfin, la chaleur fut si grande qu'un cerf que nous apportions de la Martinique, en mourut à moitié chemin, et que plusieurs de nos soldats tombèrent étourdis, comme assomés, au point qu'il falloit les emporter. Nous arrivâmes enfin à Léogane, où nous trouvâmes le reste du régiment qui avoit débarqué avant la forte chaleur, et une de nos compagnies qui étoit venue, deux mois avant nous, sur la *Blanche*, qui avoit, comme je crois l'avoir dit, touché à la Martinique, ainsi que l'*Ecureuil*, le *Cerf-Volant* et la *Gélinote*, qui ont apporté les six compagnies qui ont resté au Port-au-Prince. Nous laissons, outre cela, un détachement très fort sur l'escadre qui va croiser sur les côtes de l'isle, jusqu'à ce qu'on juge à propos de nous renvoyer en Europe.

La *Blanche* a continué sa route pour la Jamaïque, où elle va remercier les Anglais du secours qu'ils nous ont offert, lorsque les mouvements séditieux de cette isle sembloient présager une révolte ouverte.

Il est bon de vous dire que M. de Roquefeuil, depuis la réunion de son escadre, a arboré la cornette au grand mât. Sa commission est fort agréable. Il commande tous les vaisseaux français dans ces mers, et a carte blanche. Son escadre est d'ailleurs assez considérable et devoir être augmentée de la *Belle Poule*, de la *Perle* et de la *Seine* qui, lorsqu'elle sont partie de la Martinique, avoient ordre de l'attendre ici, si tout n'étoit pas entièrement arrangé.

Nous ressentons ici, le 14 août, à 7 heures du matin, une secousse assez forte de tremblement de terre. Il paroît aussi, depuis quelques jours, une comète dont la chevelure est très considérable (1).

L'air qu'on respire ici est empesté, surtout depuis quelque temps. Il n'y a point de maison qui n'ait ses malades, ce qui fait assez ressembler cette ville à un grand hôpital. Nous y perdons une très grande quantité de soldats, et si nous n'en partons pas bien vite, les six compagnies qui sont au Port-au-Prince, et qui s'y portent bien, pourront venir chercher le drapeau, sans que personne ne le leur dispute. On porte les soldats à l'hôpital, et de l'hôpital au cimetière par charretés. Il y a deux jours qu'il mourut en même temps, un détachement complet, composé d'un capitaine, de deux sergents, d'un caporal, de huit soldats et d'un tambour. Cela ne fait-il pas frémir ? Je veux bien croire qu'il y entre un peu de la faute de ces gens-là, qui ne savent se ménager, ni dans le travail, ni dans le plaisir, mais il semble que ce climat n'est pas fait pour les européens, où ceux qui ont le bonheur de résister, traînent une vie languissante, ou rapportent en Europe, avec un tempérament épuisé, le germe d'une maladie qui fut, dit M. de Voltaire, le premier fruit que les Espagnols retirèrent de leurs découvertes dans le Nouveau Monde, et qui est, à coup sûr, celui qu'on retire ordinairement de quelque temps de séjour dans ces climats. Ceci me rappelle des vers que j'ai lus quelque part et que voici :

Infortunés humains, pour combler vos misères,
Il vous falloit un mal ignoré par vos pères.
Colomb le fut chercher sous un ciel ennemi,
Où de ses flancs impurs, l'Enfer l'avoit vomi,
Ce génois intrépide a, du brûlant tropique,
Transplanté dans nos murs cette peste publique ;
Et la fatale boîte a produit moins de maux,
Qu'il n'en sortit du sein de ses affreux vaisseaux.
L'Amérique, il est vrai, sous nos lois est rangée ;
Mais son mal nous détruit : l'Amérique est vengée.

(1) En 1504 Avando ayant fini de soumettre l'isle espagnole établissoit, selon l'ordre de la cour, des villes et des bourgades dans les endroits les plus avantageux pour l'affermissement de la colonie. Il obligea les Espagnols, qui restoient dans la province de Xaragua, de se réunir, et il en forma une ville qu'il nomma Santa Maria de la Vera Pax. Elle étoit placée assez près du cap Xavagua à deux lieues de la mer, dont on la rapprocha dans la suite de Santa Maria del Puerto. Mais le nom de Yagana, que les indiens donnoient à ce lieu là, a pris le dessus, dans l'usage ordinaire, et les français en ont formé celui de Leogam (note tracée sur une feuille volante).

Aux maladies près, rien de si beau que Saint-Domingue, et, pour en avoir une idée, qu'on se figure seulement que son commerce fournit annuellement à l'importation et à l'exportation de près de quatre cents navires, partis des ports de France, et qui y rapportent des richesses immenses, dont le royaume en entier se ressent. Qu'on se représente les plus belles plaines du monde et les mieux cultivées. Ce pays est à la vérité, si étendu que, malgré l'activité industrielle des français, il reste encore des friches, des déserts et des forêts immenses qui ne seront vraisemblablement jamais habitées. Il y a plusieurs belles villes qui sont.... Mais je me rapelle heureusement que c'est un pays assez connu pour m'épargner la peine d'en faire la description. Je serais insensiblement entraîné à des sujets bien différents de ceux que je m'étois proposé dans ce journal. Il suffira donc de dire que le prince décida, voyant qu'on n'avoit pas besoin de nous, de nous renvoyer en France. Le *Solitaire*, ayant embarqué les six compagnies du Port-au-Prince, il vint à Léogane, avec l'*Hippopotame* sur lequel nous nous embarquâmes le 1^{er} d'octobre, jour d'heureuse mémoire ; c'est aussi de ce jour que je recommence le journal de mon retour en Europe.

Traversée de Léogane au Cap, sur le Vaisseau du Roy l' « Hippopotame » ou le « Cheval Marin »

Le 1^{er} d'octobre.

L'escadre arriva hier ; nous sommes à bord depuis ce matin.

Le 2. — On ne doit lever l'ancre que demain. Presque tous nos messieurs vont à terre et profitent du temps qui leur reste pour aller voir leurs connaissances libidineuses, qu'il est ici plus aisé d'avoir que dans aucun autre pays. On y est même si débordé et les mœurs y sont portées à un degré de dépravation si haut qu'on ne peut, même en le voyant tous les jours, se le persuader que difficilement. La religion y est même tout à fait tombée, et la façon dont elle y est suivie et administrée, fait trembler. En effet, ne tremblera-t-on pas lorsqu'on apprendra que des prêtres indignes de ce caractère ont refusé de confesser des moribonds qui n'avoient pas une piastre à leur donner. Je passe sous silence d'autres petits vices trop galants pour les oints du *Seigneur*, et qu'on regarde ici comme une plaisan-

terie dont on cause librement et qui n'est pas désavouée en public par ceux qui y ont donné sujet.

Le 3. — On a mis ce matin le signal du départ, qui a resté déployé jusques à ce soir, qu'on l'a amené, sans partir, à cause que la brise de terre n'a point été assez forte. Un petit mousse qui faisoit je ne sais quoi sur la vergue du petit hunier, vient de tomber à la mer et de s'écraser sur un canon. Ce qu'il y a de singulier c'est qu'on ne s'est aperçu de sa chute qu'en voyant le canon et la mer teinte de sang. On n'a su qui s'étoit qu'en faisant l'appel de l'équipage. Un matelot ayant plongé, dans l'instant, a rapporté cet enfant tout à fait moulu et défiguré. Le cœur lui battait encore et, quoiqu'il n'y eut aucune apparence qu'il en revint, on n'a pas laissé de le faire porter à l'hôpital à Léogane.

Le 4. — J'ai enfin cédé à l'exemple que tous ceux qui vont à terre me donnent tous les jours. J'arrive de la ville par un hourvari qui nous a mouillés comme des canards, et nous avons été fort heureux en arrivant au carenage de trouver un four allumé où nous nous sommes un peu séchés en attendant la chaloupe pour aller à bord. C'est bien la dernière fois qu'on me rattrape ici, où, par une fatalité singulière, j'ai failli mourir de chaud en débarquant, et où, le jour de mon réembarquement, un déluge d'eau dans la même route ne me laisse rien de sec sur le corps.

On appareille à neuf heures du soir, au signal de deux coups de canon précipités que tire le *Solitaire*.

Le 5. — Petit vent ; nous étions ce soir vis à vis Saint-Marc.

Le 6. — Le vent fraîchit, la mer s'élève. Nous passons à vue du môle Saint-Nicolas qui est un nouvel établissement proposé et exécuté par M. d'Estiny. Nos messieurs de l'*Hippopotame* qui y ont relâché dans leur croisière prétendent que c'est encore fort désert et fort malsain, et que le plus grand amusement des officiers de la légion, qui y sont détachés, est de chasser des bœufs sauvages, qui sont en assez grande quantité dans les bois, où, depuis les anciens boucanier, si connus dans l'histoire de Saint-Domingue, vraisemblablement personne n'a pénétré.

Le 7. — Le vent est devenu, cette nuit, tout à fait contraire. Nous étions, ce matin, entre la pointe du môle Saint-Michel, celle du Moisi de l'Isle de Cube et le cap Marie de la Jamaïque, qui forment un trépied dont nous occupons le milieu. Si ce temps

dure encore, nous ne verrons pas le Cap de longtemps, car nous n'en prenons pas la route à beaucoup près.

Le 8. — Le vent étoit furieux hier au soir et la nuit fort obscure pendant laquelle nous avons reçu grains sur grains, venant du S.-E., dont quelques-uns ont été assez forts pour nous obliger à fuir vent arrière, ce que le *Solitaire* marquait par deux coups de canon. Après une si mauvaise nuit, la clarté du jour a semblé ramener, pour un moment, un temps plus tranquille, pendant lequel nous avons remis en route et avons perdu de vue le cap du Moisi que le naufrage de la Bayonnoise a rendu assez célèbre pour que je n'en parle pas. Une embellie de quelques heures est bien courte; il faut cependant nous en contenter pour aujourd'hui, car voilà le temps qui se charge, un grain qui nous menace. Je ne sais quand les dieux cesseront de nous persécuter. Je vais me jeter sur mon lit en attendant qu'ils dérident leur front courroucé. Je me reposerai des fatigues de la mer qui me tracasse beaucoup.

Le 9. — On ne sait, en vérité, à quoi s'en tenir. Tout nous présageoit, hier au soir, une mauvaise nuit. Le tonnerre grondoit dans le lointin, les vents du sud faisoient rage, la mer sembloit vouloir se faire craindre. Le *Solitaire* ne paroissoit plus dans le brouillard. On auroit juré être à la veille de la tempête la plus terrible. Point du tout. Il a fait et fait encore le plus beau temps du monde. Le tonnerre est allé gronder ailleurs. Les vents du Sud ont cédé leur place à ceux de la partie Nord. La mer s'est prêtée de si bonne grâce à nos desseins que nous sommes maintenant mouillés en rade du Cap François. Nous avons couru quelques bordées avant d'y entrer pour attendre le *Solitaire*, à qui nous devons l'honneur du pas, et que nous avons laissé derrière. L'entrée de cette rade est fort dangereuse et bien défendue, à cause d'une barre de cayes, à fleur d'eau, qu'on nomme les Esques Vieilles, qui obligent les vaisseaux qui entrent ou qui sortent à passer sous le canon du fort Picolet. Ce fort n'a rien de bien redoutable, mais il ne laisse pas d'être très bien placé, quoiqu'on puisse voir des vaisseaux tout ce qui s'y passe dedans, étant bâti en amphithéâtre et accolé à une haute montagne sur laquelle on signale, comme à Brest, les vaisseaux qui passent en pleine mer. Outre ce fort, la rade est encore défendue par une belle batterie à barbette, en canons de bronze, qui battent presque à fleur d'eau, et qui pourraient être d'une grande ressource contre les coups de main où le passage de Picolet eut été forcé, ce qui ne peut se faire qu'en le prenant à l'imprévu, ou

avec des forces très supérieures. Il est vrai que dans ce dernier cas la batterie dont nous parlons, quoique très bonne, ne pourroit sauver la ville qui m'a parue, dans huit jours de séjour que j'y ai fait, très belle et très commerçante. Je n'y ai cependant pas trouvé une rue comparable pour la beauté et l'affluence du monde, à celle du Mouillage, à Saint-Pierre de la Martinique, qui ressemble plus un beau quartier de nos villes capitales en France, qu'une rue de ville de colonie. Ces deux villes rivales l'emportent à des égards différents l'une sur l'autre. On trouve la situation du Cap plus belle, les rues mieux alignées, le ton plus opulent ; mais en les comparant à Saint-Pierre, on est forcé de convenir que le séjour en est moins agréable, que tout y paroît triste et morne, que les rues sont désertes, quoiqu'il y ait peut être plus de monde, mais il est plus divisé. Les maisons n'y sont d'ailleurs, la plupart, qu'à un étage, en quoi Saint-Pierre l'emporte sur le Cap. Il est cependant nécessaire de remarquer qu'il s'en trouve ici quelques-unes de plus belles que les plus belles de Saint-Pierre, mais y étant en plus petit nombre, elles font un effet bien moins frappant qu'une longue suite d'autres qui, dans un ordre inférieur, ne laissent de l'emporter. Le Cap françois a, d'ailleurs, quelques édifices auxquels les Isles du Vent toutes ensemble ne trouveroient chez elles rien à comparer. C'est un corps de caserne bâti dans un goût à faire honneur à nos plus belles villes d'Europe. C'est l'ancien couvent des Jésuites, aujourd'hui le gouvernement, qui l'emporte de beaucoup sur l'hôtel de l'intendance de Saint Pierre, quoique ce dernier ne soit pas sans agréments. C'est une église qu'on élève maintenant et qui sera très belle, lorsqu'elle aura été achevée. Je pourrois encore parler de la Salle de spectacle qui est fort bien décorés, et où la troupe même est assez bonne ; mais comme on parlait à mon départ de la Martinique d'y en construire une, il faut attendre de pouvoir les comparer ensemble, pour juger de leur beauté respective. Puisque je suis à présent sur l'article de la comédie, je vais copier ici la parodie de la chanson que tout le monde sait, et qui commence ainsi : *Barbe l'amour te fit naitre*, etc. Cette parodie a été faite en impromptu dans une partie de plaisir, par un acteur qui ne manque point d'esprit. La voici :

Barbe, l'âge te fit naitre
Sans être utile au plaisir.
Et plus nous te voyons croître,
Moins tu charmes le désir.
A qui veut bien te comprendre,
Si Barbe amuse un instant,

Barbe pour un cœur bien tendre,
Est l'objet le moins charmant.

Sans Barbe il est à Cythère,
De très jolis passe temps ;
Et dans nos climats, pour plaire, (1)
Barbe n'a point d'agréments.
En public, en tête à tête,
Ici Barbe est sans appas.
Forme-t-on la moindre fête,
Barbe ne s'y trouve pas.

Le 15 d'octobre.

Nous devons partir demain et M. de Choiseul qui a donné, il y a quelques jours à l'occasion de l'escadre, une très belle fête, a fait prier, ce soir, tout le monde de se rendre à bord, au sortir de la comédie, pour éviter sans doute que les jeunes gens ne fissent du train, comme cela se pratique ordinairement, la veille d'un départ. Mais il n'a rien gagné : ni lui, ni la garde qui poursuivait les tapageurs dans les rues, n'ont pu l'emporter sur la force de l'habitude, d'autant mieux que, demain matin, on sera loin d'ici. Nous nous sommes amusés comme des rois. Il était minuit lors de notre retour. On préparait déjà tout pour lever l'ancre au point du jour. Après avoir écrit ceci, je vais me coucher dans l'espérance de ne plus voir demain à mon réveil cette terre que je quitte avec tant de plaisir.

Le 16. — L'extrême chaleur qu'il a fait cette nuit dans la sainte barbe a dérangé une partie de mes projets d'hier au soir. Je n'ai pu dormir et suis dans la galerie depuis quatre heures du matin, d'où j'ai vu appareiller au lever de la brise. Quarante-sept chaloupes marchandes nous ont mis dehors fort lentement et de fort mauvaise grâce; mais enfin, nous sommes sous voiles et ne respirons maintenant qu'après la France, où tout nous présage un heureux retour, surtout si le malheur que nous avons eu dans cette isle nous compte pour quelque chose.

A 11 heures, vue d'un navire en panne devant le Fort Dauphin, et d'un autre qui fait route pour le Cap.

Le *Solitaire* met ce soir en travers ; ne lui jugeons pas d'autre raison que celle d'attendre une goelette que le pilote qui doit nous embar-

(1) Saint-Domingue. Ceux qui y ont été seront au fait. (Note de l'auteur).

quer, avoit envoyé ici pour le ramener à Saint-Domingue. Il a fait, au reste, très beau temps toute la journée.

Le 17. — Le vent se soutient bon frais. Nous passons à trois heures après-midi tout près des Caïques. Surtout de celles du Nord que nous rangeons. Il y avoit, à la vérité, deux goelettes de mouillée dans une petite baye, et une pirogue qui doublait la pointe de l'est. Mais ce n'est pas celle que nous cherchons, et qu'on n'a plus d'espoir de trouver, si nous ne la voyons aujourd'hui. Notre pauvre pilote vient en France de l'aventure ; son sort me fait pitié. Le *Solitaire* met le cap sur Magano pour voir si le petit bâtiment de ce misérable n'y serait pas. On a vu cette isle à neuf heures du soir, et point de goelette. Son affaire est claire : il nous suivra en petite jaquette de toile légère, et sans le sou, ayant laissé sa maison ouverte au Cap et ses nègres sans avoir pris le moindre arrangement pour les faire vivre.

Les Caïques appartiennent à la France, ainsi que Magano qui est plus considérable, mais qui est déserte, ainsi que les Caïques et Juaque. Les isles Turques qui n'en sont pas éloignées, étoient autrefois nôtres, et maintenant sont aux Anglois, depuis que M. d'Estaing en envoya prendre possession au nom du roi, en 1763, ce que les Anglois trouvèrent mauvais et en firent leurs plaintes à la Cour, prétendant qu'elles leur appartenaient. C'eût été, je crois, très difficile à résoudre, mais il ne paroît pas que la Cour de France aye voulu conserver ces petites isles, car dès l'année suivante, deux frégates angloises y abordèrent, ruinèrent les habitations française (qui n'étoient pas à la vérité bien considérables) et y élevèrent une colonne avec un vers de Virgile, dont je ne me rappelle pas, mais qui ne signifioit à peu près que les abeilles ont chassé les bourdons qui venoient se nourrir de leur miel. Je tiens tout ceci d'un jeune homme que j'ay beaucoup vu à Léogane, et qui a été témoin oculaire de cet évènement. Il n'y a dans ces petites isles que des salines très abondantes dont les Anglois fournissent toute l'Amérique septentrionale. Les bâtiments qui en vont charger au mois de mars et au mois de septembre, sont en si grand nombre que le gouverneur qui passe pour un des plus riches des Indes Occidentales, n'a qu'un sou sterling par navire. Ils y sont pour trois ans, et ont ordinairement fait leur fortune au bout de ce temps.

Le 18. — Le vent est on ne peut plus favorable ; la mer est assez élevée quoiqu'elle ne soit pas forcée. Nous passons le tropique du

Cancer aujourd'hui. Nous voilà donc, pour le coup, loin de la brûlante zone sous laquelle nous avons tant troqué.

Le 19. — Le vent toujours bon, la mer toujours belle, mais nous recevons des mauvaises nouvelles du *Solitaire* par notre canot qui en revient et qui avoit été échanger un de nos matelots bretons pour un saintongeais. On nous envoie dire de ne pas nous écarter, et de suivre exactement la route qu'il tiendra, à cause d'une voie d'eau qui, de peu de chose qu'elle étoit en partant du Cap, devient plus considérable tous les jours, et fait appréhender qu'elle ne devienne tout à fait sérieuse, lorsque nous serons dans les mauvaises mers, et que le vaisseau travaillera.

Le 20. — Nous nous trouvons aujourd'hui par nos observations beaucoup plus avancés vers le nord que nous croyons l'être. C'est un tour que nous jouent les courants que forme le canal de Bahama, qui portent au large avec beaucoup de rapidité, jusqu'à une très grande distance en pleine mer. On raconte qu'un navire de La Rochelle débarquant l'année dernière par ce canal, reçut un coup de vent du N.-O. si violent qu'il fut forcé de faire vent arrière, pendant vingt-quatre heures. Mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsque, la tourmente ayant cessé, il crut être afalé sur les côtes de l'Isle de Cube, et qu'il se trouva débouqué et... quatre-vingt lieues en pleine mer. Malgré l'activité avec laquelle on débouque par ce canal, très peu de navires prennent ce chemin, à moins de n'y être forcés, à cause des risques que l'on court d'être maîtrisé par les courants et de surgir sur quelques-unes des petites isles Bahama ou sur les Lucayes, vers lesquelles on peut se trouver entraînés par cette force irrésistible, qu'on ne sauroit ralentir quand même on y opposerait celle du vent, comme l'aventure de ce navire de La Rochelle doit le prouver.

Le 21. — Le temps assés beau, la mer grosse et rabotteuse, comme disent les marins (quoique fort improprement). On jette un homme à la mer. Le nombre de nos malades s'accroît tous les jours. Le climat de Saint-Domingue nous poursuit-il encore ?

Le 22. — Le vent toujours assez bon. Nous jetons encore un homme à la mer.

Le 23. — Nous avons passé l'après-midi dans des transes affreuses au sujet du *Solitaire* qui, ayant changé de route à trois heures, et mis le cap directement sur la Martinique, nous donnoit lieu de croire par cette manœuvre que sa voie d'eau étoit plus considérable, et que, ne pouvant plus tenir la mer, il faisoit route pour cette isle

dans le dessein de se radoubier. Un coup de canon qu'il a tiré quelque temps après, que nous n'avons point entendu à cause de l'éloignement, et dont nous avons seulement vu le feu, nous a confirmés dans cette idée qui nous paroissoit d'autant plus plausible qu'il seroit maintenant pour nous beaucoup plus aisé de gagner les isles du Vent que de rattraper Saint-Domingue. Nous avons resté dans ces appréhensions jusques à sept heures du soir, qu'étant venus par son travers, nous lui avons parlé, et avons appris, à notre grand contentement, qu'il n'avoit changé de route que pour éviter la fausse Bermude dont il se faisoit fort près ce matin, quoique l'opinion de nos pilotes soit qu'on en est à seize grandes lieues et qu'il y ait d'autres gens dans le vaisseau qui nient tout à fait l'existence de cette fausse Bermude. Ce qu'il y a de vrai, c'est que personne ne l'a vue, et que ceci est une preuve d'une très grande prudence à qui quelques-uns de nos marins de Rochefort, toujours rivaux des Bretons, donnent le nom de fausse manœuvre.

Le 24. — Le vent est devenu contraire pour la route que nous tenons, et seroit fort bon pour la route que nous devrions tenir. Cependant M. de Roquefeuil s'obstine à vouloir éviter cette Bermude dont il sera bientôt à cent lieues s'il continue. Tout le monde jure après lui.

Le 25. — Le vent est plus contraire qu'hier parce qu'il est plus violent. La mer est aussi plus agitée. Nous sommes aussi, par une suite naturelle et nécessaire, de plus mauvaise humeur.

Le 26. — Nous repassons le tropique pour aller en Afrique, où nous partons maintenant. Il faisoit aujourd'hui aussi chaud qu'en partant du Cap. Notre navigation sera longue, si nous continuons ainsi.

Le 27. — Enfin le *Solitaire* porte en vraie route, et paroît ne plus craindre cette fausse Bermude qui lui faisoit tant de pœur. Mais le vent refuse de nous conduire et, comme s'il étoit fâché de ce qu'on n'a pas voulu profiter de sa bonne volonté, il est variable de tous les points du compas et nous envoie toute la journée grain sur grain, qui tapent à bord fort dru et nous donnent beaucoup d'occupation pour nous tenir sur la défensive.

Le 28. — Il a fait, cette nuit, un temps épouvantable. La mer étoit furieuse, le vent violent et variable, comme hier. Une pluie d'orage mêlée d'éclairs et de coups de tonnerre à faire frémir, rendoient la fête complète. Les feux de Castor et Pollux ont paru en plusieurs

endroits du vaisseau, mais se sont fixés si longtemps au haut des mâts du *Solitaire* que quelques-uns de nos soldats croyoient bonnement qu'ils avoient allumé des fanaux à sa girouette. D'autres disoient que les étoiles y étoient descendues, et trouvoient cela un prodige très étonnant qui devoit pronostiquer quelque malheur. Je n'ai pas besoin de dire que ces feux ne sont autre chose qu'une exhalaison visqueuse allumée par le choc et l'agitation des parties sulphureuses et bitumineuses que contiennent les eaux de la mer.

Ce gros temps a été dur, à la vérité, mais c'est une crise favorable car le vent est devenu bon depuis ce matin.

Le 29. — Nous sommes en bonne route, dans une belle mer, par un vent bon frais. Quel plaisir ! Le *Solitaire* fait signal à trois heures qu'il veut nous parler. Nous lui parlons à quatre. On se demande son point réciproquement. Leur voie d'eau n'a point augmenté depuis quelque temps. On a aperçu cette après-midi, un vaisseau derrière nous, ayant le cap au N. O., qui a été jugé aller de la Martinique en Europe, ou peut-être est-ce la *Blanche* que nous avons laissée au Cap français, avec le *Cerf-Volant*, et qui doivent rapporter le Prince en France.

Le 30. — Assez beau temps, quoique le ciel soit chargé de nuages.

Le 31. — Même temps qu'hier. Nous tenons le plus près et chicanons le vent. Un navire anglais faisant route, à ce qu'il nous a paru, pour la Virginie, ou la Carroline, a passé ce matin près de nous. Il a mis son pavillon pour nous engager sans doute à mettre le nôtre et savoir quelles gens nous étions. Nous l'avons fait d'assez mauvaise grâce, d'autant mieux qu'on a été longtemps à le trouver, un pilotin l'ayant emporté dans son lit pour lui servir de linceuil. Le *Solitaire* a arboré sa cornette et l'a presque emmenée tout de suite, ainsi que nous ; ce que voyant, l'anglais, il a aussi serré ses couleurs. Ce navire étoit démâté de ses mats de perroquet, ou bien les avoit-il emmené à cause du gros temps ; je n'en sais rien et peu m'importe.

Monsieur de Vaudreuil, qui est fort dévot, nous fait aujourd'hui tous jeûner. Je remarque en passant que c'est une très mauvaise habitude à la mer.

Le 1^{er} de novembre, jour de Tousaint.

Temps sombre et nuageux ; la mer paroît vouloir faire la mauvaise ; le vent se renforce : on pare du ris et on emmène les vergues de perroquet sur le pont, opération que le *Solitaire* a fait hier. Tout ceci nous marque que nous entrons dans des parages où la mer est moins

comode que dans tous ceux où nous avons navigué jusques à présent. Allons, tenons bon ! Nous y voilà dans ces mers du Nord si redoutées.

Le 2. — La mer rude, mais le vent bon. Nous faisons aujourd'hui beaucoup de chemin. Les lames balaient le pont que c'est un plaisir.

Le 3. — Le vent est venu du nord dans la nuit et comme il étoit violent, nous l'avons passé à la cape. Il semble, à la vérité, vouloir devenir meilleur ce matin, mais il foiblit et comme la mer est fort agitée, nous roulons beaucoup ; les taquets de nos tables se sont démarrés pendant qu'on dinoit, ce qui a occasionné du brouhaha, des bouteilles et des assiettes cassées.

Le 4. — Le vent nous permet, ce matin, d'avoir le cap à l'est, mais il devient N. E. cette après-midi, tout à fait contraire, en fraichissant.

Le 5. — Le vent s'étant apaisé peu à peu depuis hier soir, nous sommes aujourd'hui dans un calme plat. Nos vaisseaux, qui ne gouvernent plus, se montrent tantôt la proue et tantôt la poue. Nous sommes cependant fort tracassés malgré cette tranquillité apparente où l'on doit être dans un calme. Il y a beaucoup de houle qui nous fait rouler et tanguer comme si nous étions en temps forcé. C'est le voisinage du grand banc de Terre-Neuve qui nous procure cette lame sourde et désagréable. On fait aujourd'hui l'expérience d'une bouteille vide qu'on plonge très profond dans la mer et qu'on doit, dit-on, retirer pleine d'eau douce. Monsieur de Vaudreil a plongé lui-même la bouteille et n'en a remonté que le gouleau demi-heure après. Elle s'est cassée, dit-on, à cent-vingt brasses sur des pointes de rochers. Pour moi, qui ne peux raisonnablement convenir que cette bouteille aye dû aller en droite ligne à une si grande profondeur, ou vraisemblablement un poids mille fois plus considérable ne parviendrait pas, j'aime mieux croire qu'elle se soit cassée en la descendant le long du gouvernail, à moins que Neptune ne l'ait mise en pièces d'un coup de son strident.

Le 6. — Le vent se réveille et n'en devient que plus fort après s'être reposé. Il passe au S. S. O. et nous mène vent arrière, grand frais. La mer s'émeut aussi peu à peu, et parvient même à nous faire assez bien rouler vers le soir, où nous recevons quelques grains qui sont autant de coups d'éperons.

Le 7. — A peine avois-je fini hier d'écrire que le vent changea subitement, et par une avalaison subite dont il y a peu d'exemple, il passa au nord-est d'abord violent, ensuite calme plat, mais la mer

toujours grosse. Il a venté cette nuit de la partie du nord, il s'y soutient aujourd'hui, mais faible. Nous le chicanons et portons à l'est.

Le 8. — A peu près le même temps dont nous profiterions mieux si nous étions seuls.

Le 9. — La mer se calme un peu. Le vieux *Solitaire* est une vraie charrête.

Le 10. — Petit vent, mais assez bon.

Le 11. — Il s'augmente et nous fait assez bien siller vers le soir.

Le 12. — Le *Solitaire* nous a envoyé son canot pour venir chercher de l'argent en cas que sa voie d'eau l'oblige à relacher quelque autre part qu'en France. On nous envoie aussi quatre pages de nouveaux signaux pour les atterrages d'Europe. Tout le reste de la semaine, le vent a été variable, plus souvent mauvais que bon ; temps fort ennuyant. On a prétendu passer à quinze ou à dix lieues de Mœda et le 16 plus près de l'isle Verte, dont plusieurs de nos marins nient l'existence, disant que, par leur point, ils ont souvent passé sur l'une et sur l'autre sans les avoir vues. Cela n'empêche pas qu'un garde de la marine ne soutienne en avoir passé à une portée de canon, il y a deux ans. Ces terres, toutes indécises qu'elles paroissent être, sont cependant marquées sur la carte, et mériteroient peut-être qu'on en tint plus de compte qu'on ne fait, puisqu'il se peut très bien être que ces rochers soient bas, à fleur d'eau, et que la haute mer vienne à les couvrir, puis qu'on aille donner du bec dessus. Ce naufrage serait d'autant plus terrible que tout y périroit sans espoir de secours étant si éloigné de toute terre habitée.

Le 19. — Le vent qui jusqu'ici nous a mené de mauvaise grâce, semble depuis ce matin vouloir tout de bon pendre soin de nous. Deux vaisseaux auprès desquels nous nous sommes trouvés ce matin étoient, ainsi que nous, en calme plat, lorsqu'un petit nuage, d'abord fort éloigné à l'horizon, nous a procuré un bon coup de vent qu'on voyoit venir et qu'on suivoit pied à pied sur la surface de la mer. Ces deux vaisseaux qui étoient au vent à nous, ont été les premiers dans la brise. Le tour du *Solitaire* est venu un moment après, puis enfin le nôtre. Le tableau du calme plat s'est ainsi si bien animé que nous allons ce soir très bon train. Le vent paraît même se hâler de l'arrière. Dieu veuille qu'il s'y tienne et qu'il nous pousse en France. Nous sommes maintenant au bord des Azores. On se fait

environ à trente lieues de Corvo et Flores qui sont les plus occidentales de ces isles.

Le 20. — Il se soutient bien : nous allons grand largue et la dérive pour nous, quoique le vent soit violent, la mer est si belle que nous porterions nos bonnettes, mais le commandant n'en fait rien. Je le répète, si l'*Hippopotame* était seul, nous serions à trois cents lieues de l'avant. Le marquis de Vaudreuil m'a dit aujourd'hui très poliment ; « Nous sommes aujourd'hui, Monsieur, chez vous, dans votre climat » (c'est-à-dire par les degrés de latitude, car la longitude est bien différente.) Je remarque ceci par la raison qu'il ne m'avoit pas adressé la parole depuis longtemps, étant fâché contre moi, parce qu'un jour il m'a trouvé lisant assez haut avec un de mes camarades la *Philosophie de l'Histoire*. Sa haute dévotion en fut blessée. Il me le fit même sentir d'une manière qui m'engagea dès lors à fermer ce livre que je n'ai plus rouvert depuis. Il craint peut-être maintenant que je ne conserve un peu de rancune, mais il devrait savoir que quand bien même j'en aurois le sujet, il me seroit impossible d'en avoir contre une si belle âme que la sienne.

- *Le 21.* — Nous sommes orientés au plus près avec un vent grand frais. La lame commence à se former, la mer devient haute et mauvaise. Nous apercevons à dix heures, à tribord sous le vent, un navire portant sa bonnette de bas. Nous l'avons gagné à vue d'œil et le perdons enfin tout à fait dans la brume à sept heures du soir.

Le 22. — La mer est, aujourd'hui, extrêmement haute, le temps nuageux et sombre, le vent violent et par rafales, mais de la partie du nord-ouest heureusement pour nous. Un navire marchand, par le temps qu'il fait, seroit mangé par les lames que nous regardons du haut de notre grandeur. On a cependant été forcé de fermer les sabords de la Sainte Barbe à neuf heures du matin, une lame ayant monté à deux doigts de la galerie où j'étois, avec beaucoup d'autres personnes. Nous avons eu peur d'être emportés, et avons regagné bien vite la grande chambre d'où je ne sors plus que pour aller sur le pont, tout le temps que ceci durera.

Le 23. — Il y avoit grand bal pour les vaisseaux, cette nuit, dans ces mers-ci. Nous y avons dansé comme des fous, et le *Solitaire*, tout vieux qu'il est, s'en donnoit si bien qu'il en a cassé son grand mât, où il ne porte aujourd'hui point de voile. Il a même amené sur le pont son mât de hune et sa grande vergue. Voilà un accident qui le

retardera encore, et dont il n'avoit pas besoin, étant d'ailleurs assez éclopé.

Je n'ay jamais vu la mer au point où elle est aujourd'hui. Nous roulons comme des diables. En outre, point de marmite sur le feu, point de pain tendre. Heureusement pour nous, que le maître d'hôtel avoit prévu ceci, et qu'il avoit gardé de la veille quelques morceaux de viande froide que nous mangeons avec plaisir à diner. On fait pour le soir une grande gamelle de ris, à la hâte, que nous avons trouvé excellent, n'ayant pas autre chose. Mais comment essayer de dormir ? Tous nos lits sont bouleversés à la Sainte-Barbe et suivent, malgré les cordes dont ils sont amarrés, les mouvements du roulis, qui les jette de bâbord à tribord, en les mettant en pièces. Je retiens, voyant cela, une place sur les canapés de la grande chambre, où je passerai la nuit, plus mal à mon aise, à la vérité, mais bien sûr que mon lit ne dérapera pas. Je m'attacherai, s'il le faut, de peur d'être renversé sur le parquet. Cela vaudra toujours bien un lit de camp et je dormirai toujours aussi bien que lorsque je monte la garde. Ceci à l'air d'un dérangement qui amuse parce qu'on porte à route et nous promet de nous faire voir la France dans peu de jours. Nous n'avons cependant pas pris hauteur depuis la semaine dernière à cause du temps sombre.

Le 24. — La mer n'est pas, aujourd'hui, tout à fait aussi grosse qu'elle l'étoit hier, mais le vent est toujours le même. Nous avons pris hauteur et rédigé notre estime, en nous faisant à 130 lieues d'Ouessant, à sept heures du matin. A neuf heures, vue de deux navires dont l'un, qui nous paroît gros, se perd dans la brume. Nous donnons la chasse à l'autre qui a mis le pavillon blanc, et que nous attrapons bientôt. C'est un petit brigantin de Saint-Malo venant de Terre-Neuve, parti de Saint-Pierre depuis vingt-huit jours. Son point s'est trouvé à peu de chose près conforme au nôtre. A deux heures après-midi, le *Solitaire* s'est mis en travers, sonde, mais ne trouve rien.

Le 25. — Le temps nous a permis de parler au commandant. Nous lui avons rendu compte du point du Malouin. Il ressonde, mais aussi infructueusement qu'hier.

A neuf heures du soir, grande nouvelle : on a trouvé fond, je ne saurois vous dire à combien de brasses, mais les pilotes qui regardent le sable que la sonde a rapporté, avec beaucoup d'attention, prétendent que nous atterrissons sur le *Ras des Saints*.

Le 26. — Le vent souffle toujours grand frais de la partie du N. O. Nous allons un train de diable et irions bien mieux si le *Solitaire* étoit en état de nous suivre. Nous causions, ce matin, dans la grande chambre, sur l'agrément qu'il y auroit d'être, dimanche prochain, à Brest. L'un le souhaitait pour aller à la promenade, l'autre pour aller à la comédie. M. de Vaudrenil, qui est venu se mêler dans la conversation, a souhaité d'y être pour aller à vêpres.

Le 27. — Comme après avoir fait, hier, force de voile, nous n'avions pas vu la terre à l'entrée de la nuit, le *Solitaire* a jugé à propos de mettre en travers, d'autant mieux que la dérive étoit pour nous, et qu'elle nous faisait faire environ une demi lieue par heure. C'étoit fort bon ; mais le vent s'étant jeté au N.-E. le commandant tire trois coups de canon pour faire servir. Nous venions d'apercevoir à l'instinct, les feux de la tour d'Ouessant, que nous avions vue ce matin, ainsi que la côte bretonne, depuis Le Conquet jusques à la baye *Douardarnès* (?), mais le vent vient à l'est. Quelle misère ! Nous restons à la porte, et mouillons dans l'Isoire, cette après-midi, devant cette terre promise où nous ne pouvons mettre le pied. Les moines de Saint Mathieu qui nous voient de leur couvent, nous ont déjà signalés. Dans demi heure on saura notre arrivée à Brest. Nos messieurs, qui reviennent du *Solitaire*, nous racontent que, par un hasard qui n'est peut-être jamais arrivé que cette seule fois, on a retiré à bord de ce vaisseau une dent humaine du fond de la mer, au bout de la sonde, la première fois qu'on a trouvé terre.

Le 28. — Le vent qui passe au N. 1/4 N.-O. et la marée nous invitent à appareiller, à 7 heures. Nous entrons dans le goulet, à 11, et sommes enfin affourchés à 2, devant la rade de Brest.

C'est dans ce port, qu'en sureté,
Ma barque ne craint point l'orage,
Qu'un autre, à son tour emporté,
Au gré de sa cupidité,
Des vents, aille affronter la rage,
Je ris de sa témérité,
Et lui souhaite un bon voyage.

(Œuvres de Grécourt.)

DEUX SÉDITIONS A LAUGNAC

I

Vers la fin du règne de Louis XIV, on publia une série d'estampes, représentant l'homme de guerre, l'artisan, l'homme de village. Au bas de cette dernière, on lit ces vers :

Tous les jours au milieu d'un champ,
Par la chaleur, par la froidure
L'on voit le pauvre paysan
Travailler tant que l'année dure,
Pour amasser par son labeur
De quoy payer le collecteur !

La situation de ces pauvres travailleurs n'était guère enviable. Non-seulement, le collecteur réclamait le paiement des tailles, mais le fermier du seigneur exigeait durement les rentes souvent, plus lourdes que les impôts.

Aussi, dès les premières années du XVIII^e siècle, les paysans cherchèrent-ils à améliorer leur sort. Déjà, en 1614, lors des Etats-Généraux, ils avaient réclamé contre l'augmentation arbitraire des rentes seigneuriales (1). Plusieurs seigneurs, en effet, à la faveur des troubles

(1) Dans le *Cahier du Tiers-Etat d'Agenais* de cette époque, publié par M. Tholin, on lit : « Et d'autant que sous divers prétextes et contre tout droit, plusieurs seigneurs et autres de la noblesse augmentent tous les jours leurs cens et rentes et contraignent les emphytéotes de leur rendre de devoirs plus grandz que ceux quy leur sont deubz, soit courvées ou autres choses, dont vostre paouvre peuple n'oze faire plainte, qu'il plaize à Vostre Majesté enjoindre très estroitement a voz procureurs généraux ou leurs substitutz d'en faire la recherche et poursuivre les contrevenans pour les faire punir soit par privation de leurs fiefz ou autrement par la rigueur du droict et de voz ordonnances et les contraindre de réduire leurs rantes aux anciennes balliettes ou aux moindres recognoissances. » (*Recue de l'Agenais*, t. X, p. 248.)

en avaient élevé le taux (1). Voyant disparaître, en quelques heures, ce qu'une terre ingrate leur donnait avec parcimonie, nos pauvres paysans, oubliant que *la raison du plus fort est toujours la meilleure*, entreprirent contre leurs puissants suzerains, des procès interminables, qui bien souvent n'eurent aucun résultat.

Les tenanciers du comté de Laugnac (2) suivirent cet exemple et entrèrent en lutte avec leur seigneur. En 1621, ils avaient passé une reconnaissance générale et rendu la rente uniforme pour tous. Agréé par le comte et par les habitants, cet acte fut renouvelé en 1684. Ce *modus vivendi*, dura jusqu'en 1713.

A cette époque, la famille de Montpezat-Laugnac étant tombée en quenouille, la seigneurie passa aux mains du marquis de Chazeron (3). Les tenanciers crurent le moment opportun pour réclamer contre une rente qu'ils avaient acceptée par deux actes publics, mais qu'ils trouvaient maintenant trop lourde. Ils opposèrent donc un refus formel à Jean Bourdelle, fermier de la seigneurie, lorsqu'il en réclama le paiement. Peu après, ayant nommé un syndic, ils ont recours au Sénéchal d'Agenais, qui, par une sentence du 17 décembre 1713, fait défense de les contraindre.

Le marquis de Chazeron, informé de cette levée de boucliers, veut soutenir ses droits. Il obtint une sentence, le 25 mai 1719, par laquelle les tenanciers de Laugnac étaient déboutés de leur demande et condamnés à payer la rente selon les transactions de 1621 et 1684 (4).

(1) Les tenanciers de Laroque-Timbaut, entre autres, prétendaient que François de Durlfort, sénéchal d'Agenais, avait forcé les gens de ses terres à lui reconnaître une rente plus élevée que celle qu'ils devaient. Vers 1719 commença un procès en réduction de rente, soutenu par les tenanciers contre Jules César de Raffin, seigneur de Laroque-Timbaut.

(2) Les baronnies de Laugnac et Frégimont furent érigées en comté par lettres patentes du roi Louis XIII, en janvier 1615, en faveur de Messire Honorat de Montpezat-Laugnac, ancien capitaine des Quarante-cinq, l'un des mignons d'Henri III.

(3) Le marquis de Chazeron était devenu seigneur de Laugnac, par le décès de sa sœur dame Gilberte-Charlotte de Monestay de Chazeron, veuve de Charles de Montpezat, III^e du nom, dernier seigneur de Laugnac.

(4) Cette rente consistait par carterée, en « un sol quatre deniers maille en argent, trois picotins trois quarts de picotin de froment, deux picotins une moitié d'avoine, un seizième de chapon, un huitième de poule et un autre huitième de manœuvre. Ce qui faisait à peu près, selon les anciennes lièves, 50 livres 4 sols d'argent, 91 sacs trois quarts de froment, 60 sacs deux quarts d'avoine, 47 chapons, 94 poules, 91 manœuvres.

Pendant ces débats les esprits s'étaient échauffés. Cette condamnation mit le comble au mécontentement et à l'excitation. Aussi, lorsque au mois de novembre suivant, Raymond Delprat, huissier de la ville d'Agen, voulut se rendre à Laugnac pour signifier la sentence au syndic des tenanciers, ceux-ci lui firent-ils une mauvaise réception.

Réunis au nombre de plus de cent, armés de fourches, de faux, de serpes, de faucilles ou de bâtons, ils lui barrèrent le chemin. Ils lui auraient fait un mauvais parti sans l'intervention du curé de Laugnac (1). Celui-ci réussit à les calmer. Pendant ce temps Raymond Delprat se réfugiait à l'auberge où il resta jusqu'au lendemain.

Dès que le jour parut, il voulut repartir pour Agen. A peine sorti du village, il rencontre une troupe de séditieux armés comme la veille et s'opposant à son passage. L'huissier décontenancé suit le curé qui, en ce moment, se rendait à l'église. Mais ces hommes excités, furieux, y pénétrèrent à leur tour. C'est avec peine que l'on parvint à les apaiser.

Après la messe, pendant que le curé adressait à ses paroissiens des paroles de paix, Delprat sortit de Laugnac. Cette foule en délire s'en aperçoit et se met à sa poursuite en criant : « Au voleur ! au voleur ! tue ! tue ! » Grâce à la vitesse de son cheval, l'huissier arriva sur la juridiction de Madaillan, où la poursuite cessa. Arrêté au lieu du Cheval blanc, il put dresser le procès-verbal qui suit.

« Le quatorsiesme jour du mois de novembre, mil sept cens dix neuf, à la requeste de Messire François Amable de Monnetey chevallier seigneur marquis de Chaseron, lieutenant général des armées du Roy, gouverneur de Brest et des illes Douezan, lieutenant des gardes du corps de Sa Majesté, au nom et comme héritier par bénéfice d'Inventaire de défunte Dame Gilberte Charlotte Françoise de Monnetey de Chaseron sa sœur, au jour de son décès, veuve de Messire Charles de Monpesat, chevallier, comte de Laugniac, et en cette qualité, seigneur de la terre et seigneurie de Laugniac, habitant de la ville de Paris, rue du Bac, paroisse Saint-Suplice, faux bourg Saint Germain, qui a esleu son domicile dans la ville d'Agen, maison et personne de M^e Jaques Bissière, procureur ès cours de lad. ville, y habitant, rue Porte Neuve, paroisse Saint-Estienne, et en tant que de besoin seroit dans le bourg de Laugniac, maison et personne de

(1) C'était M^{tre} Flouran. Depuis environ 1701, il était à la tête de cette paroisse qu'il dirigea jusqu'à l'année 1737.

Guilhem Castelneraq hoste y habitant, Nous Raymond Delprat, huissier audiencier en la Cour de l'élection d'Agennois pourveu par le roy, habitant lad. ville d'Agen, rue du Cat, susd. paroisse Saint-Estienne, soubssigné, certiffions qu'en conséquence d'une sentence de Nosseigneurs des requestes de l'hotel du Roy à Paris, obtenue par le Seigneur marquis de Chaseron, contre les tenanciers dud. Laugniac, portant condamnation contre iceux de la rante y exprimée, du 26 may 1719, signée Ramier, collationnée et signifiée aux procureurs des partyes le 25 juin suivant, par Morel huissier ausd. requestes et d'un pareatis prins sur ladite sentence de la Cour de M. le Senechal d'Agennois du 31 octobre dernier, signé de M. de Coquet juge-mage et Bouseran greffier deuement scellé, Sommes partis à l'heure de sept heures du matin, avec nos assistans bas nommés en compagnie de sieur Charles Issard ageant dud. Seigneur marquis de Chaseron, porteur de la procuration, pour recevoir la rante en laquelle lesd. tenanciers ont esté condamnés par lad. sentence contradictoirement randue, pour nous rendre aud. Laugniac y estant arrivés vers les dix heures du matin, et ayant prins notre logement ches led. Castelnerac hoste, et vers une heure apres midy et reprenant les exploits de commandement cy-devant fait ausd. tenanciers, ayant voulu proceder au faict de notre commission, et pour cet effect nous transporter au domicile du nommé Bacles pre-tandu syndic desd. tenanciers et pour cet effet estans sortis du logis dud. Castelnerac et estans arrivés à la sortie du village, nous nous sommes aperceus qu'il y avoit entre le boix dud. Seigneur marquis de Chaseron au carrefour de la croix de la bourguine (1) et la maison du nommé Lhorman jurat dud. Laugniac, un attroupement de plus de cens cinquante personnes, hommes ou fammes, les tous armés de fourches de fer, serpes de main et autres serpes manchées et batons et sercles et autres batons et barres, qui bordoint le grand chemin de tous cottés, ou nous devions passer pour aller ches led. Bacles, pour procéder au faict de notre commission ne pouvant passer ailleurs, ses gens attrouppés nous ont dit brusquement qu'ils se moquoient de la condamnation dont nous estions porteurs, que sy nous avancions un pas ils nous metroint en mille pièces, et se seroient jettés sur nous,

(1) Ce nom a disparu et malgré toute l'amabilité de M. Rieucros, percepteur à Laugnac, et de M. Armand, instituteur, qui tous deux connaissent si bien le pays, nous n'avons pu l'identifier.

avec une fureur extraordinaire, ce qui nous auroit obligés pour garantir notre vie de nous jeter dans un champ, a meme temps ses gens attroupés se mirent a crier a hauts cris : « Au volleur ! Au murtre ! Alherthe ! Tue, tue ! » Et a ses cris nous vimes sortir du boix dud. Seigneur, un autre attroupement de plus de soixante personnes armés de même et de pelles, ou des personnes quy venoint de toutes parts aussi armés ce qui nous auroit obliges pour garantir notre vie de nous retirer au plus viste dans l'auberge dudit Castelnerac hoste. Et cet attroupement nous suivit jusques a la porte du village dud. Laugniac. Et ayant rencontré le sieur curé dud. Laugniac nous le priames de nous garantir la vie et d'empescher que cet attroupement n'entrât, led. sieur curé seroit d'abord allé a la porte dudit village pour les empescher d'entrer, il y reussit en leur disant : « Vous n'estes pas sages et vous tirés a vous faire pandre, retirés vous mes enfans. » Ce qui fit que cet attroupeman ne passa pas outre, mais ils resterent sur le bord des fossés du chateau aud. Seigneur, jusques a nuit cloze environ plus de cinq cens personnes. Il nous feut dit au logis dud. Castelnerac par une personne a nous incogneue que les chefs de cette révolte, estoient les nommés Roussilhe de la Linotte, Chadirac jurat, Guilhem Mataly sabotier, Jean Castelneraq jurat du lieu de Couilhé, Jean Marliac tisserant, le nommé Brugièrre, Bernard Roche, les nommés Granet pichounet gendre de Despaux, Pierre Barbier de Feydic, Jean Deltord de Menaud, Jean de Gleize, la femme du patron, Jeanne Barbier femme de Delprat peigneur de chanvre, la femme de Jean Castelnerac jurat, la nommée Tiremelegue, la femme de Jean Deltord, la femme du Grellé, le nommé Bouissés forgeron de Laugniac, le fils aîné du maréchal Delboscaud, le nommé Vic postulant dud. Laugniac, et autres que cet incogneu ne veut pas nommer, de quoy et de tout ce dessus avons dressé le present proces verbal pour servir a telles fins que de raison. Fait aud. Laugniac dans l'auberge dud. Castelnerac led. jour quatorsiesme novambre mil sept cens dix neuf a sept heures du soir ez presance de Antoine Malcayren, Antoine Ricard et Estienne Dupon archers de la marechaussée d'Agennois et Condomois habitans de lad. ville d'Agen temoins signés avec nous.

(Suivent les signatures.)

Et advenu le landemain quinsiesme dudit present mois de novambre aud. an mil sept cens dix neuf, nous estans levés entre cinq et six heures du matin pour nous retirer avec led. sieur Issard et nos dits

assistans, et estans parvenus à la porte dud. village nous sommes aperceus qu'il estoit investy par plus de trois cens personnes hommes ou femmes armés de même que le jour de hier, et il y en avoit un grand nombre qui avoient de faux a faucher les pres manchées a lanvers. en criant hautement. « Il leur faut couper la teste et les metre en mille pieces. » Ce qui nous auroit obligé de nous retirer dans la maison dud. Castelnerac, et ledit sieur curé dud. Laugniac estant venu pour dire la sainte messe entre sept et huit heures du matin, nous lavons suivi pour l'entendre et pour le prier de nous procurer notre liberté pour nous retirer. Cet attroupeman s'estant aperceu que nous entrions dans leglise, ils y sont accourus en foule, armés de même, jusques là que le sieur curé estant dans la sacristie auroit esté obligé de sortir en battant des mains, disant a cet attroupeman d'estre sages et de ne rien faire. Et la messe estant dite, le sieur curé seroit sorty de leglize et il leur auroit parlé et il nous dit que nous pouvions nous retirer, estans montés à cheval, cet attroupemans a même que nous nous sommes sortis du village se seroit mis a nous suivre a course, en criant : « Au volleur, tue, tue ! » Et il sassembloit des gens de tous cottés quy crioient de même, et nous auroint poursuivis jusques hors la juridiction dud. Laugniac et au lieu appelle du Cheval blancq. juridiction de Madaillan, a une petite lieue dud. Laugniac. Et parmi l'attroupeman de ce matin il a esté recogneu, le nommé Chanier de Lasfargues, Jean Jean qui demeure pres la metterye du Seigneur, led. Bacles syndic, et de tout ce dessus avons dressé le present procès verbal audit lieu de Cheval blancq led. jour quinsiesme novambre aud. an mil sept cens dix neuf vers lheure de midy. En presence desd. Malcayran, Ricard et Dupon archers de lad. marechaussée d'Agennois et Condomois habitans de la ville d'Agen, temoins signés avec nous.

MALCAYRAN, RICARD, DELPON, DELPRAT *huissier*.

II

A soixante-dix ans d'intervalle, les Laugnacais retrouvèrent toute leur ardeur séditieuse. Les fils avaient hérité la rancune de leurs pères et dès les premiers troubles révolutionnaires, ils se mêlèrent au mouvement.

Les évènements, dont Paris fut le théâtre en 1789, eurent une grande

répercussion en province, et ils y causèrent une vive effervescence. La prise de la Bastille (14 juillet) et surtout la suppression des droits féodaux et des privilèges (4 et 12 août) remuèrent profondément le peuple.

En juillet avait éclaté dans toute la France, et presque à la même heure, une panique incompréhensible. « Tout le monde s'armait, nous dit un médecin de Monclar (1), de fusils, de faux, de fourches de fer. Dans nos campagnes, les femmes et les enfants fuyaient à droite et à gauche, les hommes se réunissaient pour aller au devant d'un ennemi qui n'existait que dans l'imagination. »

On trouve des traces de cette folle terreur dans quelques registres paroissiaux. C'est ainsi que le curé de Monbahus, frère du médecin (2) que j'ai cité, écrit dans les registres de sa paroisse. « Le 30 juillet 1789, une terreur panique s'empara de presque tout le monde ; on sonna le tocsin dans toutes les paroisses. Ce fut vers trois heures du soir que cette épouvante arrive à Monbahus, les uns disaient qu'une armée anglaise dévastait tout le pays, les autres soutenaient que c'était plusieurs milliers de brigands, on apprenait que Lauzun était à feu et à sang, que ces destructeurs, après avoir pillé et saccagé Maurillac et Salabès, étaient déjà sur la paroisse. J'eus beau représenter à mes paroissiens que la chose était impossible, différents personnages nous annonçaient que le malheur n'était que trop vrai, et m'enlevaient la confiance que le peuple paraissait avoir en moi, et malgré moy on continua le tocsin. J'avoue même que si je n'eus point peur, j'eus du moins le cœur bien serré (3). »

L'inquiétude régna dans la campagne jusqu'à la fin de l'année. Pendant ce temps le brigandage devint général. Des bandes de factieux armés parcoururent le pays, notamment le Périgord et le nord de l'Agenais. Ils en voulaient aux seigneurs et à ceux qui avaient payé les rentes. Ils faisaient une véritable guerre aux girouettes des châteaux et aux bancs des églises. « Tous ces désordres, écrit le même médecin, n'ont pas été entièrement réprimés. En quelques

(1) Ce médecin était Antoine Fournier. Il écrivit un livre de raison que son fils, médecin comme lui, continua jusqu'au XIX^e siècle. Ce livre de raison abonde en détails intéressants sur tout le pays et mériterait à mon avis d'être publié.

(2) Joseph Fournier fut vicaire de Monbahus avant d'en être le curé. Il mourut en l'année 1801.

(3) Mairie de Monbahus. Registres paroissiaux, 1790.

endroits, les honnêtes gens réunis en petit nombre, mais poussés à bout, se sont déterminés à faire feu sur ces divers tas de canailles. Il y en eut par cy par là un bon nombre de tués et de blessés. Il y a lieu de croire que quelques innocents ont été victimes, parce que ces paysans ainsi égarés par les méchants faisaient marcher avec eux tous ceux qu'ils rencontraient. C'est ainsi que leur troupe allait en grossissant de paroisse en paroisse. »

Au commencement de l'année 1790, ces désordres continuèrent. A côté de nous les habitants de Madaillan se soulevèrent. Ils marchèrent contre le château, prirent la recette et la pillèrent. Après cet exploit, ils se dirigèrent, nombreux et armés, sur Saint-Hilaire et Lusignan. Prayssas reçut leur visite, qui fut épargnée à Montpezat (1). Ces bandes de pillards furent anéanties et dispersées à Port-Sainte-Marie, au moment où elles allaient passer la Garonne et se diriger sur le château de Xaintrailles (2). Ces événements se passèrent au mois de février 1790.

Les habitants de Laugnac ne le cédaient en rien à ceux de Madaillan. Comme eux ils avaient eu un procès à soutenir contre le seigneur, comme eux ils étaient fatigués de payer la rente, et comme eux et à la même date ils se soulevèrent.

Pendant trois jours Laugnac devint le théâtre d'une véritable révolution. Des gens inconnus, à la mine patibulaire, sortis on ne savait d'où, se montrèrent et excitèrent la foule. Les personnes paisibles restèrent chez elles, ne faisant rien pour apaiser le tumulte. S'il n'y eut aucune effusion de sang, ce fut grâce à la prudence et, disons-le, aussi à la lâcheté du fermier de la seigneurie de Laugnac.

Ces mauvais jours passés, par devant notaire, Castelnéra et Colombié, firent leur déposition dont ils firent dresser le procès-verbal qui suit :

Par devant le notaire de la ville d'Agen en Guienne soussigné présents les témoins bas nommés, ont comparu Jean Castelnérac, laboureur et Jean Colombié M^e, habitants de la paroisse et juridiction de Laugnac.

Lesquels après avoir levé main et juré à Dieu de dire vérité, ont

(1) M. Tholin a publié une relation de cette sédition. *Revue de l'Agenais*, t. xxvii (1900), p. 419.

(2) M. Chaux a trouvé dans les archives du château de Xaintrailles une lettre où nous voyons la fin tragique de cette rébellion.

dit que le jour de lundy dernier huitiesme du courant ils auroient reçu avis que les censitaires de la juridiction de Bajamont appartenants aux enfants mineurs de très haut et très puissant seigneur Charles François de Monestay, marquis de Chazeron, dont dame Henriette Louise Geoffrine de Baschy (1) leur mère et tutrice honoraire, vouloient se porter le lendemain jour de mardy au château de Bajamont pour réclamer les rentes acquittés avec menace de brûler ledit château si personne netoit là pour leur rendre la rente ; que ledit Colombié en qualité de cofermier solidaire avec ledit Castelnérac par contrat passé devant Lhutier notaire dudit Agen de la susdite terre de Bajamont sy seroit transporté le lendemain pour éviter autant qu'il seroit en son pouvoir leffet des menaces dont il avoit reçu la nouvelle ; mais que bien loin d'appaier la multitude des séditieux, il se vit forcé de céder a ce qu'elle voulut pour sauver ses jours en dangers ; que les censitaires maîtres du château se portèrent à la recette, forcèrent ledit Colombié à délivrer la quantité de rente à chacun de ceux qui en avoient fait le payement, en remettant au sieur Colombié les quittances qu'il avoit fourny de cette rente. Que le lendemain mercredi les censitaires de la juridiction de Laugnac appartenante aux mêmes enfants mineurs et dont lesdits comparants sont aussi fermiers, se soulevèrent étant exciter par des personages inconnus mais que lesdits comparants croient être des juridictions voisines et peu éloignées à cause que leur idiome patois ne differe pas de celui du pays. Qu'au nombre d'environ cinquante personnes la troupe se porta chez ledit Castelnérac l'un des comparants et le requit de faire abatre les girouettes qui étoient sur le château et sur le moulin. Ce a quoi ledit Castelnérac se vit obligé de céder en l'ordonnant au nommé Chales charpentier habitant de Laugnac qui soudain descendit les girouettes esperant par là de calmer ces séditieux ; mais que bien loin qu'ils vinsent tranquilles, un habitant de la juridiction de Madaillan prit la parole et luy dit de rendre la rente aux censitaires de Laugnac, qu'il lavertissoit que si sur le champ il ne la

(1) Le contrat de mariage de Charles-François de Monestay, marquis de Chazeron, avec dame Henriette-Louise-Geoffrine de Baschy, avait été passé dans le château de Versailles en présence du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, de toute la famille royale et de la cour, le 30 mars 1772. Leur fille, Pauline-Henriette, se maria après la Révolution avec Louis-Albert de Brancas, duc de Céreste.

rendoit pas, il viendrait le lendemain avec un plus grand nombre pour faire rendre justice. A quoy ledit Castelnérac répondit que les habitants de Laugnac sauroient bien entr'eux se regler sans que ceux de Madaillan fissent une excursion pareille et celle dont il venoit d'être menacé, et de fait s'adressant aux habitants de Laugnac il leur dit : « J'arrive d'Agen de ches M. Laroche procureur fondé de Madamé la Marquise, il m'a dit que je rende la rente si lon me force, et que je demande mes quittances et une déclaration qui prouve que j'ai été forcé. » A quoy il fut répondu qu'il falait rendre les rentes sans déclarations. Que cependant la troupe se sépara ce jour là sans autre entreprise.

Que le lendemain jeudi le tocsin fut sonné comme il l'avoit été la veille que tous les censitaires accompagnés des mêmes étrangers au nombre de trois cents se portèrent à Laugnac ; que ledit Castelnérac percista dans la même rezolution de la veille et que M. le Curé de Laugnac (1) se portant pour médiateur fit le modèle d'une déclaration que la populace rejetta, mais il fut promis par ceux des tenanciers, qui avoient payé de soumettre à rendre la rente si elle étoit due. Que cependant ledit Castelnérac resistoit toujours lorsque toutes les cloches des parroisses circonvoisines sonnèrent le tocsin, il courroit de toutes parts une plus grande troupe. Qu'un murmure continuel se faisoit entendre contre luy Castelnérac « sous prétexte qu'il avoit demandé la rente sachant qu'elle netoit plus exigible, qu'il ne faisoit pas pour la nation, qu'il étoit un traître. » Que ces murmures fermentèrent à ce point que la troupe se porta avec des outils pour enfoncer la porte du château, que pour la calmer ledit Castelnérac lui avança qu'il étoit prêt à remettre la rente, ce qui eut son effet instantané, qu'alors les étrangers à la juridiction demandèrent l'audit Castelnérac à boire. Castelnérac répondit qu'il n'avoit pas de vin, mais promit de payer sa cote part de lecot avec les censitaires pourvû qu'ils alassent au cabaret. Qu'il fut bu par ces gens là une barrique de vin et que le soir l'attroupement cessa chacun s'étant retiré. Que le lendemain vendredy les censitaires se présentèrent à la recette pour recevoir les rentes déjà payées et qu'en même tems il se présenta quatre étrangers avec des fuzils, que ledit Castelnérac croit avec assurance être bien connus des tenanciers. Lesquels ceux-ci ne paroissoient pas soutenir ces quatres personnages serigerent en juges de police ; ils ordonnèrent

(1) Le curé de Laugnac s'appelait à ce moment Dézalons, il l'était depuis l'année 1784.

la remise du Blé et déterminèrent la quantité que chacun des¹ tenanciers devoit avoir, et firent consommer la remise entière de tout ce qui avoit été reçu. Que ces quatre personnages exigèrent qu'on les payât disant qu'ils avoient gardé la recette pendant la nuit et qu'il leur faloit du blé en payement. Ce que ledit Castelnérac refusa avec obstination, ce qui lui attira la menace souvent réitérée d'être pendu, ce qui porta ledit Castelnérac à leur donner la somme de trente-une livres pour leur salaire et encore à payer au cabaretier qui avoit fourny le vin, la somme de cinquante-deux livres, et ce à valoir sur rentes en argent déjà perçues. Que les censitaires qui avoient reçu la restitution de la rente en blé bien loin d'avoir voulu rendre les quittances ainsy qu'ils l'avoient promis, les refusèrent sous prétexte que ledit Castelnérac ne vouloit pas encore payer la dépense qu'avoient fait les séditieux toujours avec l'argent perçu pour la rente de cette espèce. Que les quatre exitateurs cy dessus désignés annoncèrent ensuite qu'il ne faloit plus désormais des serrures aux recettes des seigneurs et que quelqu'un deux soudain s'occupa d'enlever la serrure et de la faire perdre, qu'ensuite on enleva la table sur laquelle l'on étoit d'usage décrire et elle fut mise en pièces dans la recette.

Et d'autant que ces séditions populaires ont cauze aux comparants les plus grands désastres et les mettent dans le cas de ne pouvoir plus profiter de l'effet des deux baux a ferme passés entr'eux et lesd. enfants mineurs qu'il seroit du plus grand danger de reclamer une obole de rente des censitaires des deux juridictions susdites, Lesd. comparants se sont retirés devers nous notaire pour faire leur denonciation protestations et sommation au cas requises. En conséquence ils dénoncent le tout ce dessus, à M. M^e François Laroche con^r du Roy, commissaire général receveur et controlleur des deniers des saizies reelles de la presente senechaussée, demeurant aud. Agen, en qualité de procureur fondé de la Dame marquise de Chazeron tutrice honoraire, et de M^e Jean Joseph des Chambeaux, ancien notaire au Chatelet de Paris tuteur honoraire desd. enfants mineurs, luy declarant que des cet instant lesd. comparants ne sont plus fermiers, qu'ils abandonnent la regie des biens, ainsy que la perception des droits et devoirs seigneuriaux, aux perils risques et fortunes des propriétaires et lesquels ils somment en la personne du S^r Laroche, d'avoir a faire proceder par experts convenir entre parties dans le delay de trois jours au decabalement des metairies si mieux lesd. enfants mineurs, ou quoy que ce soit lad. Dame leur mère et led. sieur des Chambeaux n'aiment les faire jouir paisiblement et tranquillement des

objets affermes ; protestant au cas contraire d'agir et se pourvoir ainsy que de raison pour obtenir l'effet de leurs protestations tout comme leurs depens dommages et intérêts actifs et passifs.

De quoy et de tout ce dessus lesd. comparants ont requis acte a nous notaire pour être notifié ou signifié, octroyé.

Fait et passé aud. Agen en l'étude de nous notaire l'an mil sept cents quatre vingt dix et le quinze fevrier avant midy, en presence de Sr François Lamoulère charcutier, et de François Teyssié praticien habitants dud. Agen, temoins a ce requis qui ont signé a la minutte des présentes dument cont^{lle} au Bureau dud. Agen avec lesd. comparants et nous not^{re} signé. FONTANIÉ notaire.

Notifié le même jour a la requette desdits Castelnérac et Colombié fermiers solidaires, a mondit sieur Laroche en qualité de procureur fondé de ma ditte Dame marquise de Chaseron et de mondit sieur des Chambeaux les tous dénommés et qualifiés dans l'acte denonciatif dont coppie est cy-dessus et des autres parts ecrite et ce aux fins que led. sieur Larroche audit nom ne l'ignore et auquel parlant dans son domicile aud. Agen a été baillé et laissé la présente coppie et déclaré controlle par le notaire de la ville d'Agen soussigné.

FONTANIÉ.

J. MARBOUTIN.



EN CORÉE

PROMENADE A SÉOUL. — LES VIEUX PALAIS

Mai 1902. — Le premier coup d'œil sur Tchémoulpo nous révèle d'immenses progrès accomplis depuis quatre ans, surtout dans le quartier japonais. En sortant des foules malpropres vêtues d'une étoffe jadis blanche, il est délicieux de tomber sur une petite mousmé en « kimono (1) » de couleur, serrée dans un « obi » soyeux, et coiffée avec un art charmant. D'adorables « mouskos » font des taches éclatantes dans les jardinets piqués de cerisiers et de pêcheurs en fleurs. N'étaient quelques mendiants affligés de maladies horribles, ou des estropiés lamentables qui psalmodient des prières sans fin, on se croirait dans le pays du Soleil-Levant. Il est frappant de voir combien les Japonais ont su conserver leur caractère et leurs habitudes au milieu d'une population indigène plus nombreuse. Ce sont les mêmes petites cases de bois qu'à Nagasaki, les mêmes nattes irréprochables, le même sourire éternel sur des visages avenants.

Dans la ville Coréenne, un marché à poisson étale, à côté des montagnes de raies, de soles, de langoustes et de thons, des variétés plus rares, à faire délirer un Vatel. Acheteurs et vendeurs ont de rudes visages sous le petit chignon raide qu'abrite le chapeau transparent en fibres de bambou. Le costume est une blouse courte et un pantalon serré aux chevilles. Les bourgeois endossent par dessus une robe d'étoffe blanche légère, qu'un nœud coquet ferme sur le sein droit.

Ainsi fermée, la robe s'évase et donne au Coréen la majesté d'une cloche ambulante.

(1) *Kimono* : robe japonaise ; *obi* : large ceinture.

Les femmes portent des bandeaux à la vierge, des pantalons bouffants ou des robes sans corsage. Une camisole très courte couvre seulement le haut de la poitrine, favorisant une exhibition qui n'est pas toujours agréable à l'œil.

Rien à dire des masures : chaumes, torchis, pisé ; l'enfance de l'habitation. Des troglodytes en voudraient à peine.

Ce n'est pas sans surprise qu'au sortir du village antédiluvien on débouche sur une ligne de chemin de fer. Elle a l'air d'un anachronisme. C'est la ligne de Séoul.

Détail caractéristique : en vertu d'un traité, l'écartement des rails est le même que celui des lignes russes. Cela en dit long sur les vûes de nos alliés, en dépit de l'indifférence momentanée qu'ils affectent et des progrès de la colonisation japonaise. La poire n'est pas encore mûre. Les Russes ont pris un procédé particulier pour s'implanter ici. Ils favorisent l'expansion française. N'ayant pas de colonies dans le voisinage, nous ne portons ombrage à personne. Il y a deux cents européens à Séoul. La moitié sont français. Nos officiers réorganisent l'armée. Tous les ministres coréens ne sont que des paravents. Derrière eux se tiennent de véritables ministres français, chargés de recréer tous les services de l'Etat.

Il était temps d'ailleurs. A mon premier passage à Séoul, il y a cinq ans, la cour était celle du roi Pétaud. Les ministres auraient fait l'admiration des nôtres pour leur agilité à grimper au faite des honneurs, et à en dégringoler. L'instabilité de leur tête les empêchait, d'ailleurs de savourer les douceurs du pouvoir. Un ministre déchu ne se retirait pas tranquillement dans ses foyers, avec ses économies, de nombreuses décorations et la consolation d'orner de son ancien titre ses cartes de visite. Du pouvoir à l'emprisonnement, au jugement et à l'exécution, il n'y avait qu'un pas. C'était le plus souvent pendant les réunions du Conseil que pleuvaient faveurs et disgrâces. Aussi, chaque fois qu'une question scabreuse devait être mise sur le tapis, c'était à qui se prémunirait d'une maladie pour échapper à la délibération. Pendant ce temps un collègue gérait le département en détresse. Un jour il ne resta plus qu'un ministre ; il avait réuni tous les portefeuilles. Il était tellement vieux qu'il ne vivait que par la force de l'habitude. Ce n'était plus la peine d'aider la Parque à trancher le fil de ses jours.

Une Pompadour coréenne consolait alors le roi de son vœuvage récent. Son influence politique a cédé le pas à celle de la Russie ; et les finances ne s'en trouvent pas plus mal.

Aucune barrière ne protège la voie ferrée. Les enfants jouent au

milieu des rails. Ils n'ont pas l'air d'ailleurs de se faire écraser plus qu'en France.

Sur le quai de la gare des coolies circulent, le dos orné d'un petit échafaudage assez pratique pour le transport des lourds fardeaux. On les retrouve dans le port où Japonais et Coréens travaillent de conserve dans leurs costumes nationaux.

Un commandant japonais en civil, ganté, presque élégant, rencontre deux de ses matelots qui en reconduisent un troisième dans cet état que l'on a tant reproché au père Noé. Sans ôter ses gants, il lui administre une volée de coups de canne, qui nous montre toute la différence entre la discipline neuve de l'Asie et les règlements abattardés de l'Europe civilisée.

En route pour Séoul. Dans le « car » de construction américaine j'ai pour compagnon quatre anglais. La campagne est terne sous le ciel gris. Quelques rizières, quelques jardins potagers, des brousses, des sentiers pierreux où passent de bibliques Coréens blancs, conduisant de pacifiques petits taureaux. La ligne débouche sur la rivière de Séoul un peu en amont de Yung-san. Elle la franchit sur un beau pont métallique. Le pays devient plus accidenté, les villages plus nombreux. C'est une banlieue de grande ville. J'aperçois dans une gare la haute silhouette et la barbe rutilante de mon ami Z., et je descends. Des pousse-pousse nous emportent à travers une grande rue bordée de masures, où circule l'ironie des rails et des fils d'un tramway électrique.

Voici les vieux murs aux créneaux démantelés ; sur un seuil un peu plus élevé, la vieille porte coiffée d'un toit recourbé et sombre. Les arêtes sont hérissées de monstres semblables aux gargouilles de nos cathédrales gothiques.

Un flot humain monte et descend, s'engouffre sous la voûte, se répand dans la ville dont les toits de chaume se déroulent à perte de vue, gris, poussiéreux, lugubres, au fond d'une vallée que dominent d'un côté des collines boisées, de l'autre une montagne de rocailles tourmentées, étranges, cauchemar d'une nature en délire.

Sur les collines des habitations européennes émergent des carapaces grises. Des pavillons les surmontent ; ce sont les légations. Celle de Russie, fortifiée, occupe tout un mamelon. Le roi de Corée s'y était réfugié il y a cinq ans, après l'assassinat de la reine par les Japonais. La légation française, plus petite, a l'aspect coquet d'une villa. La

France s'est montrée grande dame. L'ameublement vient de Chenonceaux et du garde-meuble. Il est exquis. Trop élégante et trop raffinée peut-être pour ce pays de sauvages, cette légation est du moins une consolation délicate pour ceux qui ont eu le regret de voir combien font médiocre figure certains de nos consulats lointains.

En revanche l'hôtel français — le meilleur — manque absolument de confortable. Trois ou quatre chambres sont occupées en permanence par des employés de ministère. Dès que le nombre des touristes dépasse la demi-douzaine, il faut improviser un dortoir. Cuisine atroce. Salle de petite auberge de village. Nous ne nous sommes même pas aperçus qu'un vieux monsieur bavard, à qui l'on avait réservé la place d'honneur à la table du gérant, était le ministre de la justice. Ah, si nous avions su !

Une partie de la matinée se passe à la mission. Mgr Mutel, ancien directeur du séminaire de Saint-Sulpice, nous fait un accueil charmant. C'est aujourd'hui sa fête, et nous nous rendons à l'orphelinat où cent cinquante à deux cents jeunes coréennes se préparent à la célébrer.

Elles sont toutes là, debout, dans une sorte de parloir. Un grand fauteuil a été préparé pour l'évêque sur un piédestal recouvert du plus luxueux tapis de l'établissement ; des deux côtés, des chaises pour nous. Derrière se rangent les cornettes blanches des religieuses et des novices ; car il y a des novices indigènes, toutes jaunes, avec les yeux baissés. De jeunes choristes se groupent autour d'un harmonium. Je m'aperçois alors qu'il y a des orphelins des deux sexes. Vous me direz que j'aurais pu faire cette observation plus tôt. Détrompez-vous ! Rien ne ressemble tant à une petite coréenne qu'un petit coréen. Plus tard le sexe gracieux reprend ses droits. Le chignon des femmes se replie derrière une figure que l'âge rend bientôt hideuse ; les rudes crins du sexe masculin se tordent sur le sommet du crâne en petite queue verticale raide comme du bois.

Les garçons sont à droite, les filles à gauche. Les premiers sont moins nombreux et tous en bas âge ; on leur donne la volée dès qu'ils peuvent se débattre contre la vie. Les filles sont différenciées en trois classes par les couleurs bleues, vertes et rouges d'un corsage ou d'un baudrier. Entre les bataillons qui se font face sur plusieurs rangs, les tout petits et les toutes petites sont assis par terre, avec de minuscules figures drôles, de grands yeux ahuris ou ensommeillés.

Une sympathique cacophonie éclate. Ce sont les petites coréennes qui chantent un compliment cantique à la louange de Monseigneur.

O Wagner ! quelles géniales dissonances ! Puis trois élèves de la grande classe s'avancent. La première tient une enveloppe de cinquante centimètres de longueur, les autres des bouquets. Plongeons, révérences... et bénédiction. La jeune personne à l'enveloppe en tire avec précaution un long papier plié en accordéon, couvert de signes cabalistiques. Elle se met à chanter, sur un rythme monotone et lugubre, un long compliment plein de tournures ingénieuses et de pensées délicates, symbolisées par ces hiéroglyphes noirs. La romance terminée, elle remet avec soin le long compliment dans la longue enveloppe ; puis les trois grâces sont admises à baiser l'anneau pastoral et à déposer, entre les mains de l'évêque, discours et bouquets. La cérémonie se répète pour la moyenne et la petite classe. Il n'y a que la couleur du papier qui change. Le premier discours était rouge, le second bleu, le troisième vert. Les représentantes des toutes petites s'approchent à leur tour timidement. Ici, il n'y a que des bouquets : laissons parler les fleurs ! Une des ambassadrices a l'air un peu fâché. Elle laisse tomber sa gerbe aux pieds de Monseigneur ; toutes les trois font une petite moue peu enthousiaste à l'anneau apostolique, et... vont s'asseoir. La supérieure emporte dans ses bras maternels une minuscule coréenne dont ce cérémonial paraît exaspérer le système nerveux.

Voici les garçons. Cette fois la romance devient un lied guerrier. Nouveau morceau de musique. Puis l'évêque remercie les bonnes religieuses en quelques mots bien sentis qui mettent un peu d'émotion sous les cornettes blanches ; et nous partons ravis. C'est qu'on nous a chanté quelques mots de français, et qu'il y a toujours là pour nous une secrète musique, même sous les dissonances des instruments imparfaits. C'est aussi que l'œuvre des orphelinats est belle ; c'est qu'on y respire le sacrifice et le dévouement de ces humbles sœurs, venues de France s'ensevelir dans ce coin de terre perdu, à trois mille lieues du cher pays qu'elles ne reverront jamais. D'autres peuvent le représenter avec plus d'éclat ; elles ont le secret pour le faire aimer.

Nous voici dans les larges rues poussiéreuses, moitié voies publiques, moitié marchés. Des caravanes de petits ânes défilent parmi les paniers de poisson et de légumes. Un monde de Coréens s'agite, gesticule, s'accroupit en fumant de longues pipes, tandis que passent, solennels, de riches bourgeois vêtus de robes immaculées et soyeuses.

Un tramway électrique traverse la ville, en suivant une rue large comme un boulevard, sur laquelle s'amorcent les avenues des vieux palais. Les wattmen, habillés à l'Européenne, ont adopté la chevelure en brosse des Japonais. Ils leur ressemblent prodigieusement. Un peu moins de laideur toutefois, et surtout d'arrogance.

Déposés en pleine campagne, nous revenons vers la ville en escadant des collines aux roches bizarres. Ça et là poussent de belles violettes qui ressemblent aux pensées de France. La population paraît douce et tranquille. Un léger étonnement se manifeste quand on nous voit traverser des hameaux, où sans doute les Européens ne viennent guère, et entr'ouvrir la porte d'un petit oratoire blotti dans le roc, où une lampe brûle devant un dieu accoudé sur un tigre : le génie local, un Bacchus coréen.

La muraille de Séoul déroule sur les crêtes ses créneaux dentelés. Nous rentrons dans la ville. De lourds nuages s'amoncellent ; une tempête de poussière s'élève dans l'immense avenue, poudrant de noir les étoffes blanches, agitant désespérément sur la tête des femmes le manteau vert qu'elles portent en guise de voile, et dont elles ne passent les manches que pour mourir.

A l'hôtel, apéritif déplorable aux sons criards d'un graphophone qui nous hurle successivement la *Dernière Rose* de *Martha*, la *Gloire éternelle de nos aïeux* et quelques autres fantaisies ultramodernes. Pendant ce temps, d'obséquieux marchands à figure plate viennent nous offrir des tortues de bronze, de la vaisselle chinoise et des arcs en nerf de bœuf.

A deux heures, rendez-vous à la légation. Une demi-heure après nous descendons du tramway sur l'avenue du Palais des Mûriers. Deux grands boulevards de France y seraient à l'aise, tant elle est large. Pas un arbre d'ailleurs ; et, pour bordure, des constructions basses qui sont, paraît-il, des ministères et que gardent des soldats dépenaillés. Tout au bout, la porte apparaît triple, surmontée de deux toits recourbés. L'étrange montagne en rocailles qui la domine en diminue un peu l'effet monumental. A droite et à gauche les remparts fuient en échelons. Les tombeaux des caniches de Sa Majesté gardent le passage de leurs silhouettes à demi ensablées. Une chaise verte nous croise : c'est un ministre. A peine le temps de voir deux yeux noirs au dessus d'une belle cravate sombre.

On nous introduit par une porte latérale de l'enceinte, sur présentation du permis impérial. De grandes esplanades vertes que bornent

des murs capricieux surmontés de toits en vagues grises. On est allé chercher l'ennuque de garde. Quelques femmes en robe verte s'éclipsent dans le lointain.

Des enceintes, des enceintes, des communs abandonnés, de la vieille peinture et du bois vermoulu : une ruine lamentable. Puis, brusquement, au milieu d'une immense cour dallée, sur une terrasse de marbre aux balustrades ouvragées, garnie aux quatre coins de brûle-parfums de bronze, un temple à la toiture gigantesque, aux portes rouges closes, et dont un filet de métal emprisonne la charpente pour la protéger des oiseaux. Des lions de pierre veillent sur les escaliers. C'est la salle du trône. Elle est dans l'axe même du palais. A travers les portes sans battants de l'enceinte, nous apercevons une enfilade de cours rectangulaires bordées de logements ruinés, à perte de vue. Une mélancolie profonde naît de cet abandon, du silence de ces vastes espaces où passent, de loin en loin, quelque robe blanche de gardien, quelque enfant minuscule et perdu. C'est l'impression d'un palais de *Belle au bois dormant* découvert au fond d'une forêt, après des siècles de sommeil. Nous ne réveillerons pas les petites princesses jaunes ; elles ne nous diront pas leur secret, la mélancolie monotone de cette existence d'oiseaux au fond d'un vieux parc de contes de fées.

La clef a grincé dans la serrure rouillée ; les lourds vantaux ont tourné sur leurs gonds. Il y a de la poussière et bien des toiles d'araignées dans la haute salle sombre où jouent les reflets d'or des phénix et des dragons qui se tordent dans les caissons du plafond. C'est une imitation pauvre du Palais d'hiver. Une terrasse a remplacé la colline de marbre. Le trône est misérable, et le Fils du Ciel n'eût jamais accepté les sculptures grossières du paravent de laque rouge placé derrière lui.

De cour en cour, de pavillon en pavillon, notre guide nous conduit à l'appartement des femmes, révélé par une décoration exclusive de phénix : l'oiseau sacré des impératrices d'Extrême-Orient. « Ça y en a madames », dit-il, en nous montrant les nattes plus moelleuses, les vitraux de papier moins avariés, les couchettes minuscules empilées les unes sur les autres en attendant une réinstallation problématique, les boudoirs morcelés à l'infini par des paravents à coulisse, et surtout la grande glace où chacun des Coréens de notre escorte vient adresser à son effigie un sourire de satisfaction.

Brusquement, nous débouchons sur un large bassin rectangulaire presque à sec, où parmi les tiges flétries des lotus d'hier quelques

taches vertes révèlent ceux qui fleuriront demain. Toute la grâce du printemps s'épanouit déjà dans une petite île ensevelie sous une neige rose et blanche, et dans les verdure jeunes des arbres séculaires qui se penchent sur les rives. Un large pavillon se dresse au milieu du lac. Sur des colonnes un peu lourdes repose une salle aérienne bordée de balcons charmants, coupée de cloisons en dentelle de bois. Une cour babillante et bigarrée a du venir s'y asseoir bien des fois, boire de minuscules tasses de thé, écouter les vers des poètes, au dessus des vagues vertes des lotus, en face du moutonnement des bois vénérables, où un dessinateur raffiné a ménagé de délicieuses perspectives d'allées qui serpentent, de ponts aux arches sveltes, de kiosques élégants blottis dans des bosquets d'amoureux.

Ce réveil du printemps dans ce vieux palais désert est une féerie. Pourquoi n'avons-nous pas le temps de laisser durer le rêve !

Un des visiteurs gémit ; il est déjà fatigué. Il ne comprend rien à la belle nature. Il aimerait mieux la contemplation des jarretières diamantées d'Otero, ou d'une figure exténuée de ballerine ensevelie sous une couche de blanc gras. Il est venu ici pour raconter en France qu'il a vu les palais de Pékin ! On lui a dit qu'ils ressemblaient à ceux-ci ; et comme il est marseillais dans l'âme... Quel concierge ! préférer l'automne postiche d'une femme hivernale à la divine jeunesse de ce printemps ! Car tout est exquis. Voici des roses sauvages autour d'une vieille lanterne de pierre qui mériteraient un poème ; et dans un délicieux cadre de saules légers et d'azalées en fleurs, des laveuses en bandeaux noirs, en draperies claires, qui sont un rêve de lumière et de fraîcheur. Il y a des oiseaux dans les branches, une immense vibration de jeunesse dans l'air. Tout chante... et ce niais qui gémit parce qu'il est fatigué, et qui n'ose pas revenir seul parce qu'il a peur de se perdre !

Nous ne l'écoutons pas. Nous longeons un mur élevé derrière lequel de très beaux pins abritent un mystère qui ne nous sera jamais révélé ; nous franchissons une porte monumentale ; on nous montre un champ de navets où repose, paraît-il, un Coréen de la haute origine — heureux navets ! — puis le tir à l'arc de Sa Majesté ; et nous rentrons par un chemin d'école buissonnière dans l'enclos réservé de la dernière impératrice.

Encore des pavillons charmants, je ne sais quoi de plus coquet et de plus soigné qui trahit la main d'une femme de goût. Celle-ci était un esprit remarquable. C'est ce qui l'a tuée. Elle avait laissé tomber sa quenouille pour relever le sceptre aux mains de l'empereur sans

volonté. Elle était jeune et séduisante ; elle avait l'ardeur et l'audace des êtres qui veulent vivre et se sentent supérieurs. La haine du régent et l'infamie du gouvernement japonais la livrèrent aux poignards des sicaires de Miura. Une nuit, ils ont pénétré dans cette retraite dont les gardes étaient corrompus. Ils ont arraché l'infortunée souveraine à son pavillon de nattes et de laque ; ils l'ont traînée sanglante jusque sous les arbres du petit bois où des serviteurs trouvèrent le lendemain son cadavre défiguré. On a élevé à cette place un monument. Mais les cierges jaunis, que j'ai vu brûler il y a quatre ans dans la petite chambre du crime, sont éteints ; éteint le souvenir de la morte dans la mémoire de celui dont elle avait voulu faire un roi. Au lendemain de l'attentat, il s'est réfugié dans les bras du ministre de Russie ; puis il s'est fait construire un nouveau palais à proximité et à l'abri de cette délégation amie. De la petite reine oubliée et remplacée — combien de fois ! — il ne reste plus qu'un kiosque exquis dans une corbeille de fleurs, au centre d'un petit lac d'émeraude enfoui dans une débauche de printemps.

Nous avons traversé de nouvelles cours ruinées. Par les brèches des murailles, un enfant conduisait au pâturage de tranquilles petits taureaux. Il n'avait certainement nul souci de ce qu'il a pu tenir de gloire ou de tragédie dans cette solitude maintenant livrée aux bêtes.

A la porte d'entrée, une gratification d'un dollar à notre guide nous vaut les saluts bienveillants de tout le poste de garde. Pas un de ces guerriers qui ne soit ce soir dans les vignes du Dieu des Coréens.

La promenade a été longue ; la caravane se scinde ; mais je réussis à entraîner Y. et Z. au deuxième palais. Il est assez loin, quoique dans la même partie de Séoul, au pied des montagnes. Des maisons basses bordent des ruelles pleines d'enfants. Ils jouent sous les yeux de leurs pères accroupis et ensevelis sous le gigantesque chapeaux nattés qui les fait ressembler à de fabuleux champignons. Des vieux fument de longues pipes avec recueillement.

Voici le palais. Encore un amas de masures éboulées, vaguement groupées avec symétrie. A noter le panneau symbolique de la salle du trône, où deux lunes égales — évidemment Leurs Majestés — règnent dans un ciel pur, au dessus de montagnes d'un violet uniforme, d'où ruissellent deux cascades argentées identiques ; symbole de la prospérité que fait descendre sur les peuples la bienveillance de leurs souverains.

Tout est dans un état de délabrement auprès duquel l'autre palais

pourrait passer pour neuf. Le guide nous montre des traces de balles dans le chambranle d'une porte absente. Les Japonais ont passé là. Ils ont fait comme les Turcs de Victor Hugo.

Rien de curieux dans ce village impérial abandonné. Nous allons regretter d'être venus. Mais le sentier que suit notre guide s'enfonce tout à coup dans des bosquets roses d'azalées, descend dans la fraîcheur de vallons où de petits temples dorment au bord des lacs de lotus, tandis que des pins immenses découpent leur dentelle sombre sur le ciel mauve, au-dessus de la verdure infiniment variée des collines. Encore un parc merveilleux aux sites imprévus, aux savantes perspectives. Est-il bien vrai que nous soyons en Corée ? Voici un kiosque ravissant. L'escalier de marbre plonge dans un étang où gisent de vieux sampangs coulés. Délicieux rendez-vous d'amour, le soir, au clair de lune tamisé par les grands pins. L'air embaume. De grands oiseaux planent dans la lumière au-dessus des futaies. De temps en temps leur cri tombe sur cette solitude.

Encore des vallons, encore des fleurs, encore de l'ombre. Une impression poignante vient de ne pouvoir connaître celles dont les petits pieds ont erré par ces belles allées mystérieuses, de ne pouvoir plonger dans les ténèbres de ce passé asiatique. Car vraiment il ne reste plus que poussière de ces entassements de bois vermoulu, de tous ces monuments d'une civilisation qui fut trop précoce et vieillit trop vite, des innombrables grimoires où les vieux sages se sont perdus dans l'inextricable fourré des caractères chinois, des héros et des belles qui fleurirent et qu'ils chantèrent au « Pays du Matin Calme » ; et l'on se prend à regretter les hiéroglyphes de Ménès ou les briques de Sennachérif, tandis que des âmes de jadis semblent passer dans le grand murmure des pins, pareil à celui de la mer.

Eh bien, non ! le passé n'est pas mort ; car voici, au fond d'un ravin charmant, dans un merveilleux paysage d'azalées, un kiosque léger et svelte. Des femmes y sont assises, fleurs entre les fleurs. Elles sont presque toutes jeunes et jolies. Elles ont de soyeuses robes vertes, de beaux yeux noirs sous les bandeaux soigneusement lissés, une épingle ou une fleur tremblante dans leur chignon coquet. La petite camisole trop courte bombe sur de jeunes seins trop fiers pour se cacher. Elles nous regardent et sourient de toutes leurs dents blanches, un peu effarouchées d'abord, puis franchement amusées par notre surprise et l'impression à n'en pas douter favorable qu'elles produisent sur ces « diables d'étrangers. »

Ce sont des dames de la cour en partie fine. Une collation délicate

est servie dans le kiosque où elles sont rassemblées ; et elles mangent des friandises, tout en riant et babillant, du bout de leurs bâtonnets.

L'heure est tardive. Il faut nous arracher à cette jolie vision d'un autre âge. Dans quelques années, si nous revenons, il y aura peut-être une noire cheminée d'usine à la place de ce kiosque inutile et charmant ; les petites princesses écraseront leur taille souple entre les baleines d'un corset ; et la camisole devenue corsage ne laissera plus voir aux profanes ce qu'en Europe il est d'usage de ne pas montrer.

Les parfums deviennent plus pénétrants dans le soir ; les allées sont plus mélancoliques ; nous reprenons à pas lents ce chemin que nous ne suivrons sans doute jamais plus. A la porte du palais, nous trouvons une dizaine de chaises à porteurs élégantes : ce sont celles des petites fées du vieux parc.

Puis nous retombons sur l'interminable avenue, sur la poussière et la foule sordide, sur l'hôtel mal tenu où nous absorbons à la hâte un diner improvisé ; et le clair de lune nous trouve, à dix heures du soir, dans un sampan perdu sur l'immense rade de Tchemoulpo, rapidement poussés vers le large par les godilles de deux robustes coréens.

J. DE LA J.



GRACIEUSETÉS ROYALES

Le vieil adage « les petits cadeaux entretiennent l'amitié » a toujours été mis en pratique par les puissants du jour.

Mais la mode à laquelle rien n'échappe a gouverné les gracieusetés officielles comme toutes autres choses.

Sans parler des rubans de nuances diverses, nous voyons actuellement les rois donner leurs portraits plus ou moins enrichis de pierres précieuses ; naguère les tabatières étaient en faveur.

Si nous remontons en arrière de quelques siècles, à une époque où le velours, le brocart et la soie coûtaient cher, nous voyons les grands seigneurs accepter avec reconnaissance, des mains royales, qui des robes, qui des manteaux, voire même des chapeaux, leur permettant de faire bonne figure dans les réunions fastueuses de la cour.

Poton de Xaintrailles, notre illustre compatriote, que nous nous représentons revêtu de son armure, casque en tête et lance au poing, quittait parfois son harnais de guerre pour devenir homme de cour, ainsi que nous en avons trouvé trace dans un registre des comptes de l'argentier du roi Charles VII pour les années 1458-1459 (Arch. Nat., KK. 51, folio 91, v^o).

Nous voyons dans ces comptes que le duc de Bretagne, le comte de Dunois et divers autres grands seigneurs avaient reçu des manteaux ou des robes d'apparat, et que dans cette occasion Poton reçut un chapeau.

Evidemment, on peut dire qu'il y a chapeau et chapeau et que celui-ci n'avait rien de commun avec notre moderne gibus ; on jugera par la quittance du fournisseur :

Jehan de Beaune reconnaît, le 6^e jour, de febvrier de l'année 1459 avoir reçu de l'argentier du roi :

« Dix escus vallant XIII livres XV sols tournois pour une trippe de velours vert (1) délivré au tailleur pour couvrir ung aultre feustre et faire ung aultre chapeau à Poton de Saintrailles.

« XV sols tournois pour un quartier de satin plain (2), délivré audit tailleur pour doubler le dedans de la testière du dict feutre.

« LXV sols tournois audict tailleur pour le feutre et la façon dudict chapeau. »

Nous voyons par la mesure des matières employées et leur prix que ce chapeau ne laissait rien à envier comme dimensions à ceux qui sont reproduits dans les miniatures de l'époque.

Enfin si l'on estime, que la valeur de l'argent était au moins vingt fois plus grande alors qu'aujourd'hui, on peut dire que ce chapeau de 16 livres 15 sols représenterait une somme d'environ trois cent cinquante francs de notre monnaie, ce qui est un prix respectable pour un chapeau.

C. CHAUX.

(1) La trippe de velours était une étoffe veloutée en fil et laine.

(2) Le satin plain veut dire satin uni.

STATISTIQUE

DU DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE

POUR L'ANNÉE 1789 ET L'AN IX

[SUITE*]

Couvertures et Molletons de Coton

Cette petite branche d'industrie eut quelque éclat dans la ville d'Agen avant la Révolution ; mais cet éclat fut passager, soit que la matière première devint rare, soit, et cela est plus vrai, parce que nos fabricants n'avaient pas plus adopté le métier à l'Anglaise que la navette volante.

Quoiqu'il en soit, en 1789, la fabrique des couvertures et molletons employa 828 quintaux de coton, dont les trois quarts en rame, venus de Bordeaux et de Marseille, et filés ensuite dans le département ; et l'autre quart, tout filé, pris dans les départements de l'Aveyron et de la Lozère.

Cette quantité de coton fut divisée, savoir : 108 quintaux en couvertures et 720 en molletons.

Les couvertures, évaluées à 2.900 aunes et vendues à 12 francs l'aune, produisirent la somme de 34.800 francs. Les molletons s'élevant au nombre de 1.800 pièces, qui, calculées à 45 aunes par pièces, forment 81.000 aunes, furent vendus au prix moyen de 2 fr. 90 l'aune ; et, par conséquent, pour 234.900 francs. Total 269.700 francs.

Sur cette somme, la consommation intérieure monta à 169.800 fr.

(*) Voir tome XXIX, page, 500.

L'exportation monta à 99.900 francs.

Cette fabrication donnait encore 10 0/0 de bénéfice. Elle occupait 300 ouvriers, dont 250 fileuses ou dévideuses et 50 tisserands.

Le travail, le bénéfice, l'exportation et la consommation, tout éprouva bientôt une diminution progressive ; au point que les divers fabricants n'employèrent, en l'an IX, que 60 quintaux de coton, tout en molletons, ensemble 9.000 aunes, lesquelles, consommées dans l'intérieur et au prix de 4 fr. 25 l'aune, ont produit seulement 38.250 francs.

Maintenant, an XII, cette fabrication est réduite à 20 quintaux et vraisemblablement elle ne tardera point à s'éteindre.

Il serait cependant bien à souhaiter que la ville d'Agen possédât une manufacture de ce genre, montée en grand et usant de tous les nouveaux procédés. Cette manufacture aurait d'autant plus de succès dans le département qu'elle pourrait au besoin alimenter en toiles les fabriques d'indiennes qui y sont établies.

Tabac

Qui eut prévu, il y a trente ans, qu'une plante vénéneuse, inconnue jusqu'alors dans notre hémisphère, deviendrait, un jour, pour la plupart des hommes un besoin impérieux et l'objet d'une continuelle jouissance ? C'est ainsi que sous l'œil de la Providence, et par l'effet de l'industrie humaine, le commerce étend ses rapports, lors même qu'il ne se compose que des matières les plus étranges et les plus viles en apparence. C'est ainsi que des feuilles détachées d'une plante grossière contribuent par leur exportation au rapprochement des Deux Mondes et entrent dans les éléments de la puissance et de la prospérité des Etats.

Personne n'ignore que le *Tabac*, originaire de l'Amérique Continentale, après avoir été porté en Europe, où il éprouva d'abord quelques contrariétés, a fini par y être d'un usage universel ; que la culture de cette plante ne tarda point à s'établir dans plusieurs contrées de la France, notamment dans l'*Agenais* ; que le tabac, acquérant chaque jour plus de vogue, le gouvernement français s'en appropria l'entier débit ; qu'en conséquence il en proscrivit sévèrement la plantation, en convenant avec la *ferme générale* qu'elle

fabriqueraït désormais ses tabacs seulement avec des feuilles étrangères.

On raconte qu'en 1620 un particulier de *Clairac*, nommé *Labat*, fut le premier en France qui cultiva la *Nicotiane* pour en faire du revenu.

Cette priorité de date et cette particularité de lieu n'étaient pas les seules causes de la célébrité du tabac de *Clairac*. Ce qui le distinguait sur tout autre était la force, la suavité de son parfum ; et cette qualité qu'il possédait éminemment, il la devait à la fois à la bonté des terrains sur lesquels on faisait la culture et aux différents soins qu'on employait à sa fabrication.

Les habitants de nos belles plaines, qui s'étendent depuis le Port-Sainte-Marie jusqu'à Tonneins, entreprirent bientôt, à leur tour, cette branche d'industrie agricole. Ce fut avec un égal succès, parce que la qualité de leurs terrains et tous leurs procédés étaient les mêmes.

La culture, la fabrication et la vente du tabac demeurèrent libres jusqu'en 1674. Mais la vente cessa alors de l'être par l'effet du privilège exclusif qu'en obtint la *Compagnie d'Occident*. Quant à la fabrication et à la culture, après avoir été restreintes, par l'ordonnance de 1681, à quelques provinces de la France et à une partie de l'*Agenais*, elles furent enfin supprimées l'une et l'autre dans tout le royaume par des arrêts du Conseil de 1719 et 1720. C'est ainsi que, sous de faux prétextes de bien public, toute plantation de tabac fut même prohibée en France.

C'est vers cette époque que la Ferme générale établit sa manufacture à *Tonneins*. En plaçant là cet atelier, on présumait sans doute que les tabacs qui en sortiraient, quoique composés de feuilles exotiques, mais fabriqués près d'un lieu déjà célèbre pour cet objet, hériteraient, du moins en partie, de la réputation des tabacs de *Clairac*. L'on ne se trompa point. Soit en effet que les anciens ouvriers eussent porté dans le nouvel établissement leurs talents et leur expérience, soit que les directeurs missent une attention particulière dans le choix des feuilles, il est très vrai que la manufacture de Tonneins s'accrédita en peu de temps et qu'elle eut souvent de la peine à suffire aux demandes qui lui étaient faites.

Ses produits s'élevèrent en 1789 à la quantité de 14.000 quintaux et à la valeur de 4.690.000 francs. Ses prix étaient de 3 fr. 60 la livre du rapé et de 3 fr. 10 celle du ficelé. Le dixième était consommé dans le département ; le reste était exporté pour la France, l'Italie et jusque dans le Levant.

Cette manufacture occupait alors 14 à 1.500 ouvriers de tout âge et de tout sexe.

Elle tirait ses feuilles de la Hollande, de l'Allemagne, mais principalement de la Virginie. Ces dernières lui étaient fournies par le commerce Anglais ou Anglo-Américain.

Il était temps de s'affranchir d'un tribut qui pesait sur la France depuis près d'un siècle ; tribut d'autant plus pénible que l'habitude de la jouissance avait rendu la privation plus amère. Il eût été difficile à l'ancien gouvernement de justifier sa conduite à cet égard ; aussi n'a-t-elle trouvé des apologistes qu'en Angleterre ou parmi les fermiers généraux.

Le jour de la liberté reparut enfin. Le tabac rendu à l'agriculture et à l'industrie nationales fut accueilli avec transport. Plusieurs riverains du Lot-et-Garonne redevinrent planteurs. Mais ce bien que le département recouvrait, ce bien dont la perte avait excité tant de regrets et sur lequel on fondait déjà de si douces espérances, n'eut d'abord que de tristes résultats. Les anciens rudiments étaient dans l'oubli. Peu de personnes se rappelaient la manière dont la plante était autrefois cultivée et soignée ; les feuilles furent cueillies sans ordre, sans choix ; elles furent séchées sans précaution, enfermées sans prévoyance ; il s'en gâta une partie ; le reste était au dessous du médiocre.

Les manufactures qui, sur les débris de la ferme générale, s'étaient établies à Tonneins, vers la quatrième année de la Révolution (1793), et qui, à des prix modérés, trouvaient des feuilles étrangères dont elles connaissaient les qualités, craignirent de compromettre leur réputation naissante, en admettant le mélange des feuilles du pays. Cette difficulté commença à dégoûter nos planteurs. La rareté des bras, la hausse des prix du chanvre, des grains et des autres denrées finirent par leur faire abandonner la partie du tabac. Ils préférèrent, avec raison, s'en tenir aux cultures ordinaires, dont les produits leur offraient un débit plus facile et plus avantageux.

Cependant quelques particuliers, plus industrieux et plus persévérants que les autres, étaient parvenus à fabriquer eux-mêmes d'assez bon tabac avec les seules feuilles qu'ils avaient récoltées dans leurs domaines. Leurs succès donnèrent insensiblement de l'émulation. La feuille étrangère étant devenue rare, on soigna davantage celle du pays, et les fabricants ne tardèrent pas à la rechercher ; mais ils ne l'employèrent d'abord qu'avec réserve, préférant toujours, même à des prix supérieurs, celle qui leur était familière et qu'ils travaillaient avec confiance.

Pendant tout le temps qu'a duré cet état d'incertitude, le tabac indigène n'a été reçu dans les ateliers qu'en petites parties. Nous étions déjà parvenus à l'an VI, sans que la culture se fut accrue sensiblement. La quantité de ses produits ne dépassait point mille quintaux; mais les droits qui furent imposés en l'an VII sur la feuille exotique, ayant encouragé la plantation intérieure, son produit s'éleva alors à trois mille quintaux. Il fut double en l'an VIII. Depuis cette époque, la culture du tabac a toujours été croissant.

On ne comptait dans le département en l'an IX que quatre manufactures remarquables, toutes les quatre établies à Tonneins et dont les entrepreneurs étaient : *Laperche aîné Laville et Cie*, — *Lenourry et Cie*, — *Mathieu, Artaud, Laporte et Cie*, — *Duffau fils aîné et Cie*.

Passant sous silence les petits ateliers dispersés ailleurs, et dont les produits méritent peu d'attention, je me borne à tracer le tableau du travail de l'an IX des quatre grandes manufactures.

MANUFACTURES DE TABACS ÉTABLIES A TONNEINS LEUR TRAVAIL EN L'AN IX

Matières en feuilles.

Tabac étranger (1) ..	10.930 quint.	prix 102 fr.	mont. 1.114.860 fr.
Tabac du pays.....	1.560	— — 50	— 78.000
Port du premier à			
Tonneins.....	10.930	— — 2	— 2.868

Frais de fabrication.

Epouillardage.....	12.490 q ^x ;	0 fr. 25, montant	3.122 50
Mouillage (2).....	—	0 30 —	3.747
Ecotage (3).....	—	1 » —	12.490
Boudineurs.....	11.240	0 50 —	5.620
Robeuses.....	—	0 60 —	6.744
Feuillistes.....	—	0 25 —	2.810
Fileurs.....	—	1 » —	11.240
Tourneurs.....	—	0 40 —	4.496

(1) On prend généralement le tabac étranger dans les magasins de Bordeaux, où il vient d'Amérique.

(2) Le mouillage a pour objet de donner de la souplesse aux feuilles trop sèches, par l'eau ou des liqueurs composées.

(3) L'écotage emporte un cinquième de poids de la feuille, mais l'humectation lui rend une partie. Déchet : 1 dixième.

Roleurs	11.240 q ^x ;	0 fr. 20	montant	2.248
Presseurs pour les carot-				
tes de (I).....	5.620	1	»	5.620
Ficeleurs.....	—	0	75	4.215
Pareurs	—	0	25	1.405
Hacheurs pour le rapé de.	4.996	0	50	2.498
Moulineurs.....	—	15	»	74.940
Tamiseurs	—	0	25	1.249
Ouvriers à l'année....	nombre 10	700	»	7.000
Femmes	— 5	300	»	1.500
Portiers.....	— 4	500	»	2.000
Chefs d'ateliers.....	— 6	1.000	»	6.000
Serruriers, menuisiers				
charpentiers etc. (2)	— 8			10.000

Frais généraux.

Corde et ficelle évaluées à.....	8.000 fr.
Eclairage évalué à.....	3.000
Loyer des bâtiments évalué à.....	10.000

Frais de vente.

Commis de magasin	nombre 8	1.200 fr.;	montant	9.600
Commis voyageurs.....	— 6	1.200	—	7.200
Frais de voyage évalués à.....				24.000
Frais de bureau évalués à.....				8.000
Port de lettres évalués à.....				4.000
Futailles perdues évaluées à.....				4.000
Droits payés à l'enregistrement, suivant les relevés fournis,				69.727 fr.
Pertes ou avaries sur le produit de la vente à 3 0/0,				56.483 fr. 40.
Bénéfice ou intérêt des capitaux à 15 2/3 0/0,				295,105 fr. 10
Total général :				1.882.780 francs.

Balance par la vente.

Prix moyen de la vente du tabac :

En carotte ou rapé, 10.616 quintaux à 175 francs, total 1.857.800 fr.
 Coses extraites du tabac, 2.498 quintaux, à 10 francs, total, 24.980 fr.
 Total général : 13.114 quintaux, montant 1,882. 780 francs.

Ce tableau donne lieu à quelques observations : la première que sur la somme de 1.882.780 fr. dont se compose l'entier produit du travail

(1) On divise la fabrication, moitié en carotte, moitié en rapé.
 (2) Matériaux compris.

de l'an IX, il en a été payé à l'étranger pour les feuilles qu'il a fournies 1.114.860 fr. ; en France pour droits, frais de voyage, pertes, etc. 197.070 fr. 40; et enfin que le reste appartient au département, savoir : 78.000 fr. à son agriculture, pour les feuilles récoltées sur les lieux, et 492.849 fr. 60, à son industrie, tant pour les frais de main-d'œuvre et autre que pour le bénéfice du fabricant.

La seconde, que ce bénéfice qui s'élève à plus de 15 0/0 paraîtra moins haut, si l'on considère que la feuille étrangère est payée comptant et que l'approvisionnement en est quelquefois très considérable, attendu que toute feuille de tabac a besoin d'être gardée et soignée longtemps avant qu'elle puisse être mise en œuvre.

Ce n'est pas tout : d'après les renseignements que j'ai recueillis et sur lesquels je suis fondé à croire qu'il n'y a point de doute à former, les capitaux employés par les entrepreneurs se portaient déjà en l'an IX à plus de 1.500.000 francs. En ôtant de leur bénéfice l'intérêt de leur mise à raison de 10 0/0, on voit qu'il reste peu de chose pour le prix de leurs travaux et de leurs sollicitudes.

On a dû s'étonner que dans cette fabrication de l'an IX, il n'ait été ajouté aux feuilles étrangères qu'une septième partie des nôtres. De là on a pu croire qu'il fallait que les proportions de ce mélange demeuraissent telles, ou du moins que la feuille américaine devait toujours prédominer dans notre tabac. Le mélange, sans doute, sera encore nécessaire durant quelques années ; mais des gens instruits, que j'ai consultés, sont dans l'opinion que si les colons du département se perfectionnent dans l'art de la dessiccation et de la fermentation de leurs propres feuilles, rien n'empêchera qu'on ne cesse bientôt d'avoir recours à l'étranger pour cet objet ; ils ajoutent que notre tabac soigneusement fabriqué avec des feuilles préparées avec attention, ne sera ni moins onctueux, ni moins suave que tout autre ; que ce qui pourrait distinguer celui de Lot-et-Garonne serait la force de son parfum ; mais qu'il y aura toujours moyen d'adoucir ce parfum davantage et de faire en un mot des sortes de tabac, tant pour tous les lieux que pour tous les goûts.

Leur opinion est fondée sur ce que, dans les premiers temps de la culture, il y a 150 ans, les feuilles étrangères étaient exclues de tous les ateliers de ce pays-ci et que néanmoins ses tabacs étaient renommés sous le nom de *Tabac de Clairac* chez tous les peuples qui nous environnent ; et, en effet, dix-sept communes, situées autour de cette petite ville, en fabriquaient alors 80.000 quintaux, dont les trois quarts étaient expédiés dans les autres provinces et principalement

hors de France. Il semble donc que le mélange de la feuille étrangère n'est pas absolument indispensable, et qu'il ne dépend que de la nation française de s'affranchir du tribut qu'elle paie à d'autres, depuis si longtemps, pour cet objet.

En perdant une partie de nos colonies, nous avons perdu de grands moyens d'échange ; et si le commerce du tabac en peut suppléer quelques-uns, notre intérêt, notre gloire, tout nous oblige à nous en ressaisir. C'est dans ces vues salutaires qu'on a déjà imposé des droits sur le tabac qui entre en France. En écartant ainsi les produits de la culture étrangère, c'est nous inviter à agrandir, à perfectionner la nôtre ; c'est dire enfin qu'il ne tient qu'à nous de reprendre une branche d'industrie agricole qui enrichit nos ennemis, depuis qu'ils nous l'ont ravie, et qui peut-être est la seule par le moyen de laquelle il nous soit possible de relever la balance du commerce tombée depuis quelque temps à notre désavantage.

On ne calculait autrefois la consommation annuelle du tabac qu'à raison de 10 à 12 onces par individu ; mais l'usage s'en est accru de moitié depuis un siècle, et tout porte à croire que si cette denrée était à plus bas prix, la consommation en deviendrait encore plus forte. En l'estimant donc à une livre par personne, il en faudrait pour la France seule 300.000 quintaux. Il n'en faudrait certainement pas moins pour l'exportation. Qu'on juge maintenant de la quantité de numéraire qu'on pourrait retenir en France et de celle qu'on pourrait attirer de l'étranger.

Il serait facile au département de Lot-et-Garonne d'entrer pour un tiers dans cet accroissement général de culture et de fabrication. La centième partie de son territoire suffirait à la plantation, et cette plantation pourrait s'effectuer sans nuire sensiblement aux autres cultures. Il semble au surplus que la fabrication du tabac soit la seule naturelle, la seule propre à ce département ; et, en effet, pour cette branche d'industrie, plutôt que pour tout autre, on trouverait ici tout réuni, l'esprit de ce commerce, les matières premières, des ouvriers exercés et les facilités pour l'exportation.

Déjà, depuis l'an IX, la culture s'en est beaucoup étendue. On a estimé que le produit de l'an XII s'était élevé à plus de 40.000 quintaux. C'est une preuve évidente que la feuille indigène acquiert chaque jour plus de faveur dans nos manufactures. Puisse bientôt cette branche d'industrie agricole consoler le département de celles qu'il exploitait naguère avec succès et qui sont tombées dans une langueur déplorable, en laissant peu d'espoir d'une prochaine régénération !

Je n'ai pas cru devoir parler des procédés de la culture ni de ceux de la fabrication usités dans ce pays-ci. Ces détails se trouvent dans plusieurs livres. Il m'a paru d'ailleurs convenable d'attendre à cet égard le résultat du programme relatif au tabac, que la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen a publié pour sujet du prix de l'an XIII. Si, comme je l'espère, les mémoires qui seront présentés au concours, contiennent de nouvelles vues, des procédés avantageux, quelques expériences utiles, je m'empresserai d'en donner connaissance au Gouvernement.

Toile à Voile

La ville d'Agen possède une manufacture de toile à voile créée et dirigée par M. Gounon. Elle a été construite, il y a environ 40 ans, au bout du faubourg Porte-Neuve et assez près de la rivière. L'architecture en est d'un bon genre ; il est dommage que la façade demeure encore à faire. Les ateliers de tisserands y sont à demi souterrains et tous voûtés. Ils contiennent 256 métiers. On trouve dans le reste du bâtiment toutes les pièces nécessaires aux autres détails de fabrication.

La toile à voile qu'on y fabrique est presque toute destinée pour la marine nationale. Ce n'est qu'à son défaut que cette manufacture travaille pour le commerce, et encore est-ce pour peu de chose, parce que les armateurs des villes maritimes préfèrent le bas prix à la qualité.

Celle des toiles d'Agen est en effet supérieure. Elles doivent leur beauté à la nature du chanvre qui se cultive dans le département et principalement au filage à la quenouille, le seul usité dans ce pays-ci pour le chanvre et le lin.

Les pièces ont chacune 47 aunes de longueur sur une laize de 21 à 24 pouces. Il faut, le fort portant le faible, un quintal de chanvre brut pour faire une pièce.

Le chanvre récolté dans le département n'a pas toujours suffi à cette manufacture. Elle a été souvent obligée d'en faire venir de Russie et d'Italie, et même au besoin elle a tiré des fils des autres départements de la France. Sa situation, singulièrement avantageuse, sur le fleuve de la Garonne qui lie les deux mers l'une à l'autre au moyen du canal du Midi, lui procure toutes les facilités nécessaires pour ses

importations et ses exportations. Elle peut, au gré du gouvernement, expédier à peu de frais, soit aux ports de Marseille et de Toulon, soit à ceux de Brest et de Rochefort.

Le chanvre en rame et brut, tel qu'il est lorsqu'il sort des mains de nos cultivateurs, ne se trouvant pas suffisamment teillé et broyé, a besoin d'être passé sous la meule avant d'être livré au peigneur. Le moulage d'un quintal de chanvre occupe un homme le quart d'un jour. Il faut ensuite à un ouvrier 3 jours et $\frac{3}{4}$ de jour pour peigner ce chanvre. La journée du peigneur, dont le travail est pénible et incommode, est plus chère que celle de tout autre ouvrier servant dans la manufacture.

Le chanvre, après avoir été moulu et peigné, rend : savoir : en premier brin, 26 livres ; en second brin, 34 livres ; en étoupe grossière, 22 livres. Déchet : 18 livres. Total : 100 livres.

Les premier et second brin sont destinés à la filature. L'étoupe sert à faire de la grosse toile pour riz, pour café, pour divers emballages, etc., ou se vend en nature aux tapissiers, aux matelassiers, et au prix de 4 à 5 sols la livre.

Le filage du premier brin devant être plus soigné, parce que le fil en est destiné pour les chaînes, coûte 8 à 10 sols la livre, tandis que celui du second brin destiné pour les trames, ne coûte que 5 à 6 sols.

Une fileuse ordinaire emploie 17 jours à filer les 26 livres premier brin, et seulement 14 jours pour les 34 livres second brin.

Les 60 livres de fil, provenues d'un quintal de chanvre, sont lessivées et blanchies. Il faut pour ce travail une journée d'homme et deux de femme. Cette opération est dispendieuse comme partout ailleurs. Il est vrai que le bois brûlé pour le chauffage des chaudières fournit beaucoup de cendres à la manufacture. Néanmoins la plus grande économie ne dispense pas de l'obligation d'en acheter pour 30 sols de plus par chaque 60 livres de fil gris.

Par l'effet du blanchissage, ces 60 livres de fil, ayant perdu un cinquième, se trouvent réduites à 48 livres, qui, du fort au faible, servent à la fabrication d'une pièce de 47 aunes de toile à voile.

Ce fil est ensuite dévidé dans l'espace de 4 jours par des femmes ou des enfants. Après quoi une femme ourdit la chaîne dans une demi-journée ; et enfin le tisserand la monte sur le métier et l'achève dans l'intervalle moyen de 9 jours.

Il faut un grand train d'ustensiles et des locaux très vastes pour une manufacture aussi considérable. Ce n'est pas trop en élever la dépense

que de supposer qu'il en coûte 3.750 fr. par an, pour le loyer et l'entretien des batiments; et le double de cette somme pour celui des métiers et ustensiles, les matériaux compris.

Pour conduire et entretenir cette manufacture, le directeur doit nécessairement s'entourer de beaucoup d'agents. C'est pourquoi celle de M. Gounon a un premier commis au traitement de 2.400 fr. par an, deux sous-commis à celui de 900 fr. chacun, deux contremaîtres à celui de 1.500 fr. et enfin six chevaux, savoir : cinq pour les travaux de l'intérieur de la fabrique et un pour les voyages.

Elle a encore, en divers lieux du département, des magasins et des préposés pour activer la filature et recueillir les fils; ce qui ne l'empêche pas d'avoir un commis-voyageur constamment en tournée pour la surveillance de cette partie; et, en outre, le directeur, lorsque sa manufacture prend une certaine activité, se trouve obligé de faire un ou deux voyages par an aux ports maritimes.

Dans le cours de l'année 1789 la manufacture a fabriqué 7.500 pièces, savoir : 7.300 pour le gouvernement et 200 pièces pour le commerce, le tout conformément au tableau qui suit.

Savoir :

880	pièces, 3 fils 1 ^{re} qualité, laize. 21	pouces 2 8	2.112 fr.
620	— 3 fils 2 ^e qualité..... — —	2 8	1.488
1.000	— 2 fils 1 ^{re} qualité..... — —	2 6	2.300
1.200	— 2 fils 2 ^e qualité..... — —	2 6	2.760
700	— malis double..... — —	2	1.400
1.000	— malis simple fort.... 24	— 1 19 6	1.975
1.200	— bonnette..... — —	1 19 3	2.355
300	— doublage..... — —	1 13	495
300	— prélarde..... — —	2 14	495
100	— fines pour draps de lit		
	des hôpitaux..... 40	— 2 14	270
7.300	pièces, prix moyen à 2 liv. 2 fr. 8 c. 2/3.		15.650
200	— des mêmes genres mais d'une		
	qualité inférieure, vendues au		
	commerce..... 1 17		370
7.500	pièces		16.020

NOTA. — Ce tableau est calculé comme si les pièces ne tiraient qu'une aune; et, en effet, puisqu'elles ont chacune une longueur égale de 47 aunes, il est indifférent pour en chercher le prix moyen de les calculer par une aune ou par 47.

Le prix moyen étant trouvé de 42 sols, 8 c. $2/3$ l'aune, ou autrement de 2 fr. 135 613/640, et les frais de la fabrication étant bien connus, il m'a été facile de composer dans la forme qui suit le tableau du travail de cette manufacture en l'année 1789 :

MANUFACTURES DE TOILES A VOILES D'AGEN

FABRICANT : AUGUSTE GOUNON

TRAVAIL EN 1789. — COMPTE D'UNE PIÈCE

Chanvre brut, 1 quintal ; prix 36 fr. 50, montant 36 fr. 50.

Frais de fabrication.

Moulage ou passage du chanvre brut sous la meule, $1/4$ de jour, à 1 fr. 52, montant 0 fr. 38.

Peignage, $3\ 3/4$ de jour, à 2 fr., montant 7 fr. 50.

Filage du premier brin pour la chaîne, 26 livres, à 0 fr. 45, montant 11 fr. 70.

Filage du second brin pour la trame, 34 livres, à 0 fr. 28, montant 9 fr. 52.

Lessivage et blanchissage du fil, 60 livres, à $5\ 2/3$, montant 3 fr. 40.

Devidage, 48 livres, à $6\ 1/4$, montant 3 fr.

Ourdissage de la chaîne et de la trame, $1/2$ jour, à 1 fr. 75, montant 0 fr. 50.

Tissage des pièces, 9 jours, à 1 fr. 75, montant 15 fr. 75.

Total : 51 fr. 75.

Ustensiles entretenus par le menuisier, serrurier, charpentier, chaudronnier, maçon, charron, maréchal-ferrand, journées et matériaux compris, par pièce, 1 franc.

Ingrédients.

Cendres pour blanchissage, 10 livres pour 60 livres de fil, à 1 fr. 15, montant 1 fr. 50.

Suif pour l'apprêt, $1/2$ livre pour 48 livres fil, à 0 fr. 60, montant 0 fr. 30.

Résine pour l'apprêt, $1/2$ livre pour 48 livres fil, à 0 fr. 10, montant 0 fr. 05.

Combustible.

Bois à brûler pour le lessivage des fils, $1/7$ de stère pour 60 livres de fil, à 9 fr. 52, montant 1 fr. 36.

Total : 4 fr. 21.

Frais généraux.

Loyer et entretien des bâtiments, ateliers, à raison de 3.750 fr. par an, à 0 fr. 50, soit 0 fr. 50.

1 Commis de 2.400 fr., à 0 fr. 32.

2 Sous-commis de 900 francs, chacun, 0 fr. 24:

2 Contre-maitres de 1.500 francs, chacun, 0 fr. 40.

5 Chevaux pour la fabrique et 1 pour les voyages, à raison de 300 fr. chacun, 0 fr. 24.

Voyages dans le département et aux ports, 3.000 fr. par an, 0 fr. 40.

Magasins et préposés pour la filature à Auwillars, Valence, Astaffort, Fumel, etc., ensemble 6.000 francs par an, 0 fr. 80.

Avaries, pertes, accidents évalués à 1 0/0, 0 fr. 97.

Total, 3 fr. 87.

Bénéfice ou intérêt de l'argent à 9 1/2 0/0, 9 fr. 12

Total général, *compte d'une pièce* : 105 fr. 45.

Soit pour 7.500 pièces, $105,45 \times 7.500 = 790.875$ francs.

Balance par la vente.

Prix moyen de la vente de :

Toile, 47 aunes à 2 fr. 135 613/640, égale 100 fr. 39.

Etoupes, 22 livres à 0 fr. 23, égale 5 fr. 06.

Total, pour une pièce, 105 fr. 45.

Et pour 7.500 pièces, 790.875 francs.

Ce tableau nous donne le produit d'un quintal de chanvre réduit en une pièce de toile ; et aussi celui de 7.500 pièces.

On y voit encore que le produit de la vente de 7.500 pièces faite par la manufacture dans le cours de cette année 1789 s'est élevé à 790.875 francs, dans laquelle somme l'agriculture du département est entrée pour plus de 270.000 francs, son industrie pour 400.000 francs et les bénéfices de l'entrepreneur pour 68.400 francs. Ce dernier article ne doit pas surprendre, vu l'importance et l'étendue des opérations d'un aussi grand atelier. Tout d'ailleurs n'est pas profit. Pour mettre en mouvement et alimenter une pareille manufacture, il faut des fonds, soit propres, soit étrangers, d'autant plus considérables que la matière première est même achetée comptant ; et qu'ensuite sa valeur est presque triplée par la main-d'œuvre, qui, comme partout ailleurs, est payée ici au fur et à mesure du travail.

Il convient aussi d'observer que le coût des édifices, ateliers et ustensiles, pouvant raisonnablement être évalué à une somme de 200.000 francs, il est juste que le propriétaire retire un intérêt quel-

conque de ce capital. Ainsi et d'après ces modifications, le gain du fabricant paraîtra médiocre. Ce gain diminue encore lorsqu'il y a du retard dans la rentrée des avances.

Il s'en faut au reste que cette manufacture ait eu constamment la même activité depuis son établissement. Elle a été quelquefois délaissée par le ministère.

Sartine ne cessa de la protéger. Ensuite et pendant la Révolution, elle occupa quelques métiers. Mais elle serait dans une parfaite oisiveté depuis l'an V, si le gouvernement, jaloux d'unir la gloire maritime à la gloire continentale, n'avait jeté en l'an XI ses regards sur elle et ne lui avait donné de fortes commissions. Il ne m'est donc pas possible de faire mention de son travail de l'an IX, puisqu'elle était fermée à cette époque.

Cette longue inactivité a fait éprouver à l'agriculture et à l'industrie du département une perte annuelle de 600.000 francs. Il lui serait donc avantageux qu'un établissement, qui lui est aussi honorable qu'utile, ne suspendit jamais ses travaux.

Témoin du zèle, de l'intelligence, de l'ordre qui y règnent, j'ose penser qu'il mérite de jouir, sans interruption, de la confiance et de la faveur du Gouvernement (1).

CLAUDE LAMOUROUX.

(1) M. Granat vient de publier, on le sait, dans cette même revue, une étude aussi intéressante qu'approfondie sur l'histoire de *La Manufacture de toiles à coiles d'Agen*. (Tirage à part, Agen, Imp. Moderne. In-8° de 31 pp.)

ARCHÉOLOGIE AGENAISE

XIX. — *Inscriptions tumulaires des XVII^e et XVIII^e siècles.*

Celles dont je veux parler ici sont toutes modestes, humbles épitaphes de pauvres gens dont les maigres héritiers ont retenu le faible prix sur leur nécessaire.

M. le curé de Saint-Hilaire d'Agen a découvert la première dans les terres, au flanc de l'église et l'a offerte au Musée.

Gravée sur de la mauvaise pierre blanche du pays, par un maçon sans goût, elle est ainsi conçue :

IEAN
BARIÉS ET
LES SIENS
1650

Au-dessous le monogramme J. H. S. surmonté d'une croix.

J'ai retrouvé dans les réserves du Musée une seconde inscription gravée sur une épaisse tuile grise, haute de 0^m205 et large de 0^m175. Les lettres ont été tracées avant la cuisson et sont assez bien formées. Voici sa teneur :

P. M. LOME. T. j. J.
1787
GIMBREDE A
PANDELEE.

Est-ce bien réellement une inscription funèbre ? Il est difficile de l'affirmer.

M. Granges, major de la police, a donné au Musée une toute petite plaque de marbre blanc — 0^m22 de hauteur sur 0^m175 de largeur — sur laquelle est gravée l'inscription suivante :

TOVMBEAV
POVR. IV
LLIEN. C
ASTAING
POVR. LVY
E. LES. SIE
NS. 1681

Au-dessous un cœur percée de deux flèches et surmonté d'une croix.

XX. — *La Vénus en bronze de la collection Saint-Amans*

Un archéologue éminent entre ceux qui se sont attachés à parfaire l'œuvre de Winckelmann, M. Furtwaengler qui excelle, selon l'expression de Stace, à retrouver les œuvres des maîtres dans les marbres anonymes et mutilés.

Et non inscriptis auctorem reddere signis.

M. Furtwaengler, dis-je, reconnut, un jour, une admirable réplique de l'Athéna Lemnienne de Phidias dans une statue du Musée de Dresde dont le haut du corps provenait d'une statue grecque de basse époque, la tête, d'un atelier romain et le cou, trop gros, d'un restaurateur aussi moderne que maladroit.

Cette découverte nous est revenu en mémoire, en retrouvant bien inopinément le torse d'un charmant petit bronze, signalé jadis par Saint-Amans, dans une grotesque figurine du Musée d'Agen.

En pied, mais heureusement sans bras, cette étrange statuette avait la prétention de représenter Vénus ; mais quelle étrange idée elle donnait de la déesse de la beauté ! Démesurément longue — douze têtes au moins — elle se dressait sur d'interminables jambes, sèches comme les tarses d'un héron et empâtées aux attaches de singulières boursoufflures faisant songer à cette reine de Poun, célèbre parmi les Egyptiologues pour les traces d'éléphantiasis que porte son effigie au Musée de Boulak. Sa tête, lipue comme celle d'une négresse, se

rattachait à un long cou gouatreux autour duquel s'enroulait une sorte de tresse de cheveux pareille à un boa de fourrure qui aurait trop longtemps servi. Seul le torse laissait entrevoir quelques jolies lignes sous l'enduit fangeux d'une pseudo patine indéfinissable comme couleur...

Cette horreur, on ne saurait lui donner un autre nom, provenait de la cession générale faite au Musée par feu M. Sabatier, de la collection d'antiques formée par Florimond Boudon de Saint-Amans. Pas de doute possible à cet égard. Mais, avec tout autant d'assurance, on pouvait affirmer que jamais l'éminent archéologue n'avait truqué les bibelots de son cabinet, et, en outre, qu'il n'avait jamais parlé dans ses écrits d'une Vénus qu'on put rapprocher de cette caricature, ce qui revenait à dire qu'elle lui était entièrement étrangère. D'autre part, il avait donné assez de preuves de goût pour qu'on pût affirmer en toute sincérité qu'il n'eut pas voulu admettre chez lui ce malséant petit objet.

Que faire en cette conjecture ? Interroger, sonder, analyser ce bronze suspect. A peine tentée, l'essai donna des résultats prodigieux. La pointe du canif, maniée avec la plus prudente réserve, effleura à peine la fausse patine, que celle-ci s'écroula comme des écailles de lèpre, et la patine véritable apparut, sombre et chaude comme une olive mure, mais marquée de larges et profondes entailles qui avaient gravement attaqué le vieux bronze lui-même. Avec les squammes de la pseudo patine disparaissaient les loupes et les goîtres et la véritable nature des parties malades se manifestait. Les jambes d'échassier goutteux, le cou d'anseriné étaient en métal fusible, de la vulgaire soudure taillée au petit bonheur... En un rien de temps ces malencontreuses restitutions avaient rejoint les fragments de cette patine que Théophile Gautier n'eut pas hésité à qualifier de braineuse, et alors apparut, très mutilé, mais admirable, un torse de Vénus qu'il était aisé de reconnaître. Saint-Amans l'avait publiée au n° 6 de la planche XXIII de sa huitième notice sur les antiquités du Lot-et-Garonne. Forme, attitude, dimensions, tout est identique. Il restait seulement à recourir au texte descriptif pour être définitivement renseigné ; le voici : « Torse d'une figurine de Vénus, remplie de grâce et d'élégance, qu'un fanatisme barbare mutila presque sous mes yeux. Je ne penserai, jamais sans une sainte colère, au zèle outré qui détruisit alors le plus charmant petit objet d'antiquité qu'aient jusqu'ici recelé nos contrées. Cette figurine avait été trouvée aux

environs d'Auvillars. Elle était montée sur une base aussi en bronze, qui s'est égarée (1) ».

Certes, on doit partager l'indignation rétrospective de Saint-Amans contre le vandale qui s'acharna sur l'innocente statuette, mais je demande que beaucoup de cette indignation soit rapportée sur l'odieux faussaire qui avait travesti ce bijou artistique de la façon que j'ai décrite. Le premier tirait son excuse de la sincérité outrée de ses convictions ; mais quelles circonstances atténuantes peut-on faire valoir en faveur du second ?

Saint-Amans ne parle pas de la tête de la Vénus d'Auvillars. Nous croyons pourtant que c'est celle que le faussaire avait grimée en négresse, sans vouloir toutefois l'affirmer. Nous l'avons fixée à tout hasard sur le socle qui supporte le tronc de l'Anadyomène mutilée, mais toujours victorieuse, de par l'inéluctable pouvoir de l'art et de la beauté.

XXI. — *Inscriptions agenaises.*

Notre savant confrère et ami, M. le baron de Rivière, dans sa nouvelle gerbe d'INSCRIPTIONS, SENTENCES ET DEVISES RECUEILLIES SUR DES PORTES D'ÉGLISES ET DE MAISONS en a signalé une qui rentre dans le cadre de ces chroniques :

« AGEN (Lot-et-Garonne) rue des Colonels-Lacué, une tablette barlongue de pierre montre la légende que voici :

SPES MEA
DEVS
I D
1565.

« C'est la devise de plusieurs maisons nobles, notamment des Chastenet-Puysségur (2) ».

Nous donnerons de loin en loin quelques autres inscriptions que nous avons pu relever directement nous-même et dont on n'a peut-être pas fait mention jusqu'ici.

(1) *Essai sur les Antiquités du département de Lot-et-Garonne.* — Agen 1899, page 200, n° 6.

(2) *Bulletin Monumental*, tome XV (1901), p. 332.

A Vianne, sur le linteau d'une cheminée de la fin du ^{xv}^e siècle ou du commencement du ^{xvi}^e.

IHS		SPES	MEA		A
MA		A	I V V E N T V T E		M

XXII. — *Le Château d'Estillac.*

C'est avec un bien vif regret que nous apprenons la mise en vente du château d'Estillac, et ce n'est pas sans appréhension que nous songeons au sort réservé dans un avenir plus ou moins lointain à la demeure historique de Blaise de Monluc. Ne laissons pas échapper cette occasion de revoir les fiches bibliographiques que nous avons pu réunir sur cet intéressant édifice, pour compléter l'ample liste de références donnée par M. Georges Tholin dans son excellent *Abrégé de l'histoire des communes du Lot-et-Garonne*.

C'est d'abord la vue du château d'Estillac, signée Louis Clavel, publiée dans la *Mosaïque du Midi* (5^e année, 1841, p. 390) pour illustrer au long article intitulé *Blaise de Montluc* (sic), *maréchal de France*, article signé Isidore Dougados. Le château s'y présente par sa façade postérieure, la gravure n'en est pas mauvaise, mais nous doutons qu'elle soit bien fidèle. Un assez étrange portrait de Monluc jeune, élégant et pensif, accompagne cet article.

Dans la 101^e livraison du VOYAGEUR EN FRANCE (*Route de Paris à Bagnères-de-Bigorre*), consacré au *Département de Lot-et-Garonne*, nous n'avons pas trouvé la moindre mention de Monluc ou de son château, mais, comme compensation, une bonne gravure de Ransonnette d'après un dessin de Brécy. Si ce dessin est exact, et nous avons assez connu personnellement son auteur pour n'en pouvoir douter, le monument était alors placé sur un cube de maçonnerie qui en doublait la hauteur. Au bas, sous les pieds de la statue, était placé un chien ou un lion supportant un écusson armorié. Comme fond une masse d'arbres et un saule pleureur.

La meilleure vue du cénotaphe de Monluc est assurément celle qui a été donnée dans le MAGASIN PITTORESQUE (tome XIV, année 1846), et qui est signée F. Brissot. Le monument est vu de côté, ombragé par le saule pleureur déjà indiqué par Brécy, avec, au-dessus, une des tours du château. L'animal héraldique n'y figure pas et l'épais

soubassement de pierre y paraît presque entièrement cachée par la terre. L'article qui l'accompagne, intitulé *Blaise de Montluc*, n'est pas signé ; je n'y relèverai pas quelques erreurs, mais je crois devoir en transcrire la fin : « Montluc avait été fait maréchal de France en 1574. Il mourut au mois de juillet 1577, à Estillao, avant d'avoir pu exécuter le projet qu'il avait conçu de se retirer dans un ermitage situé au milieu des montagnes. On l'ensevelit avec honneur, et sa famille lui éleva un tombeau aux lieux où il était mort. La verdure des saules et des cyprès forme aujourd'hui un berceau funèbre au-dessus des ruines du monument. L'effigie du terrible guerrier est couchée sur la table de marbre, la tête nue, les bras croisés sur la poitrine, le visage rude et fier, avec de longues moustaches, le corps couvert tout entier de son armure, brassarts et cuissarts. C'est là pour la première fois qu'il trouva la paix, celui qui ne connut *onc repos* durant cinquante années de batailles et d'aventures ; là il dort après de si dures fatigues, après tant d'agitations et de traverses.

« Selon quelques historiens, le cœur de Montluc fut enseveli à part dans la cathédrale de Condom. »

N'est-ce pas le fait de l'inhumation du cœur du maréchal à Condom qui fit prendre le change à Dupleix qui, y ayant assisté dans sa jeunesse, pouvait affirmer en toute sincérité, dans ses vieux jours, qu'il avait vu lui-même les funérailles solennelles de l'illustre défenseur de Sienne ?

Mais à quelle source avait puisé le rédacteur du *Magasin Pittoresque* ? Il serait intéressant de le savoir.

M. Tholin, dans l'ouvrage cité plus haut, mentionne les mauvaises planches qui, dans les *Essais sur les Antiquités du Lot-et-Garonne* de Saint-Amans, représentent le château d'Estillac et le tombeau de Montluc. Nous avons sous les yeux le dessin original qui a servi pour graver celui-ci. Il a été exécuté à la plume avec un soin minutieux, au simple trait. Le chien git aux pieds mais privé de l'écu armorié ; toutes les mutilations, toutes les cassures du vieux marbre sont reproduites avec un soin peut-être exagéré. Ce dessin n'est pas signé, mais nous en avons également entre les mains une reproduction faite évidemment en vue du graveur — elle est retournée — qui porte dans le haut de la feuille les indications suivantes écrites en sens inverse : *Planche VII. Copié sur le dessin de M. Michel.*

Ce M. Michel fut un moment célèbre par un legs falot qu'il avait crû devoir faire à la Société Académique d'Agen ; on le connaît moins comme archéologue et comme artiste. Quelques documents heureuse-

ment retrouvés nous permettront de faire revivre l'originale figure de ce vieil ami de Boudon de Saint-Amans.

Notons enfin la vue d'Estillac qui accompagne la petite notice sur la mise en vente du domaine, et les deux cartes postales de la phototypie Perret (Agen) représentant le château et la tombe de son illustre maître. Ce sont d'excellentes reproductions dont la valeur documentaire sera grande dans quelques années.

J. MOMMÉJA.

BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE

G. THOLIN. — *Catalogue du Fonds de Bellecombe légué et conservé aux Archives départementales de Lot-et-Garonne, suivi d'un index de la Collection de portraits.* — Auch, imp. Léonce Cocharaux, 1902. In-8° de XXXVII-310 pp.

En trois volumes, chers dès leur apparition aux érudits Agenais. M. G. Tholin a publié tout ce qui était utilisable des formidables manuscrits de M. L. de Bellecombe sur l'histoire de sa province natale. Il est à peine besoin d'ajouter que le meilleur de cette œuvre revient tout entier à la science et à la touchante abnégation de son éminent éditeur. En acceptant pour la Bibliothèque départementale de Lot-et-Garonne les legs de M. de Bellecombe, M. Tholin s'est cru obligé de couvrir de sa haute sanction les travaux de ce gascon égaré sur les traces des annalistes Chinois, et il y a réussi, car rien n'est impossible à son ardente charité et à son universelle connaissance de l'histoire locale. N'est-il pas éminemment subjectif de constater que grâce à cette abnégation le nom de M. Bellecombe ne sera pas perdu, alors que le prodigieux labeur de sa chimérique Histoire universelle était impuissant à le sauver de l'oubli ? M. Tholin nous donne aujourd'hui le complément de l'œuvre à laquelle il s'était consacré, c'est le Catalogue du Fonds de Bellecombe aux Archives départementales de Lot-et-Garonne, et ce gros volume de trois cent cinquante pages est peut-être le plus éclatant exemple que l'on puisse citer de dévouement à un labeur généreusement accepté quoique ingrat entre tous.

Le Fonds de Bellecombe est essentiellement composé d'une collection de portraits répartis entre soixante-trois volumes in-folio enfermant quarante-cinq mille pièces environ. Jamais collection plus

mélée, jamais assemblage plus incohérent et plus dénué de critique n'avait été formé ; tout s'y trouve, depuis les merveilles les plus inestimables de l'art du graveur et les pièces rarissimes jusqu'aux essais aussi inexpérimentés que fantaisistes d'un crayon manié par la main d'un enfant, à moins que ce ne soit celle d'un vieillard retombé en enfance. Dans cette série d'effigies soi-disant historiques tous les noms se rencontrent, Adam et Eve comme Odin et Fryaga, les neuf musés et les neuf preux... Je n'insiste pas sur la méthode puérile qui a présidé à la formation de ce recueil, mais ce serait injustice de ne pas dire que, à partir du *xvi^e* siècle, les portraits les plus authentiques y figurent en grand nombre, presque tous en gravures contemporaines, dont certaines sont de véritables merveilles, dont un grand nombre sont d'une incomparable rareté. S'il était possible de dégager l'ivraie du bon grain, on aurait encore quinze mille pièces formant une collection dont le plus prévenu ne saurait nier sans injustice la haute valeur et l'extrême importance documentaire. Peu de grandes villes en France peuvent se vanter de posséder quelque chose de comparable, sauf peut-être Lyon avec sa collection Chenavard.

C'est ce recueil immense dont M. Tholin publie le catalogue ou, pour mieux dire, l'index onomastique. Pour tout travailleur, c'est là une besogne qu'on n'entreprend que poussé par le plus impérieux devoir et qu'on ne conduit pas à sa dernière page sans une excessive fatigue. Or elle fut entreprise alors que notre courageux ami n'aspirait plus qu'après un repos bien gagné par trente années de travaux féconds et de publications révélatrices qui ont fait date, pour la plupart, dans l'érudition agenaise, certaines, même, dans l'archéologie française. N'avais-je pas raison de déclarer que le courageux archiviste s'était dévoué, sacrifié, sans compter, à la mémoire de M. de Bellecombe.

J. M.





J.B. BORY DE SAINT VINCENT
(Voyageur, Zoologiste, Botaniste et Géographe),
Membre correspondant de l'Académie
des Sciences de Paris etc.

BORY DE SAINT-VINCENT

ET SA CORRESPONDANCE

INTRODUCTION

Pour tous, sa figure est si originale que celle de Bory de Saint-Vincent.

Nature originale, souple, élastique, ondoillante et diverse, si on veut, mais il est fait d'une vivacité d'esprit extraordinaire, d'un talent naturel, d'une érudition, fécond en saillies humoristiques, passionné pour ce qu'il est d'instinct naturel et particulièrement l'histoire, embrassant la carrière des armes alors qu'en ces premières années du XIX^e siècle les armes étaient tout, ne renonçant pas à commencer plus tard dans la politique quand elle devint le mode, sans aucune foi religieuse, ne pratiquant que le culte de la nature, mais considérant l'amitié comme un bienfait des Dieux, serviable, généreux jusqu'à la prodigalité, d'une susceptibilité exagérée, dur aux fatigues physiques, obscur au travail, traitant tous les sujets avec la même incroyable facilité, Bory de Saint-Vincent a joué un rôle très considérable à Paris dans la première moitié du dernier siècle. Il est, après 1815, le vrai type de l'officier demi-solde, mais double d'un écrivain et d'un savant.

Agénaïs, il fut fort apprécié de ses contemporains. Néanmoins à cent ans de distance, son souvenir s'est lentement effacé, si bien que très peu de gens connaissent aujourd'hui quelle a été son œuvre. En cherchant à la rappeler, en extrayant de l'oubli sa personnalité étrange, en reproduisant



GORY DE SAINT-VINCENT
(Ingénieur, Zoologiste, Botaniste et Géographe),
membre correspondant de l'Académie
des Sciences de Paris, etc.

BORY DE SAINT-VINCENT

ET SA CORRESPONDANCE

INTRODUCTION

Il n'est pas de figure plus originale que celle de Bory de Saint-Vincent.

Nature mobile, impressionnable, ondoyante et diverse si jamais il en fut, d'une activité d'esprit extraordinaire, d'un talent merveilleux d'assimilation, fécond en saillies humoristiques, passionné pour l'histoire naturelle et particulièrement la botanique, embrassant la carrière des armes alors qu'en ces premières années du *xix^e* siècle les armes étaient tout, ne craignant pas de se lancer plus tard dans la politique quand elle devint à la mode, sans aucune foi religieuse, ne pratiquant que le culte de la nature, mais considérant l'amitié comme un bienfait des Dieux, serviable, généreux jusqu'à la prodigalité, d'une susceptibilité exagérée, dur aux fatigues physiques, obstiné au travail, traitant tous les sujets avec la même incroyable facilité, Bory de Saint-Vincent a joué un rôle très considérable à Paris dans la première moitié du dernier siècle. Il est, après 1815, le vrai type de l'officier demi-solde, mais doublé d'un écrivain et d'un savant.

Agenais, il fut fort apprécié de ses contemporains. Néanmoins à cent ans de distance, son souvenir s'est lentement effacé, si bien que très peu de gens connaissent aujourd'hui quelle a été son œuvre. En cherchant à la rappeler, en exhumant de l'oubli sa personnalité étrange, en reproduisant en

tête de ces pages son portrait devenu rare, nous voulons faire revivre sa mémoire qui à tant de titres mérite d'être conservée, revendiquant pour lui une place de choix dans la galerie déjà longue des illustrations de notre pays.

Cependant, avouons-le, nous n'eussions peut-être jamais songé à le réveiller du sommeil dans lequel il était plongé, si deux de ses lettres, épaves de sa correspondance avec Saint-Amans, n'avaient été récemment publiées par M. Fernand Donnet, administrateur de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, dans le Bulletin de la Société royale de Géographie de cette ville.

Une obligation s'imposait à nous : celle de ne point laisser passer inaperçues ces pages fort curieuses, qui, malgré leur valeur, n'auraient sans doute jamais franchi de leurs propres ailes la distance qui sépare Anvers de notre pays, si M. F. Donnet, faisant droit à notre demande, ne nous avait fort gracieusement permis de les reproduire.

Et comme ces lettres ne pouvaient paraître seules, qu'il en existe un peu partout, Bory de Saint-Vincent s'étant énormément prodigué toute sa vie tant en paroles qu'en écrits, en volumes qu'en correspondances, nombreuses sont les portes auxquelles nous avons frappé, qui toutes se sont ouvertes à notre appel. Voilà comment les lettres de Bory, conservées soit au Muséum d'histoire naturelle de Paris, soit aux Archives départementales de Lot-et-Garonne, soit dans des collections particulières, et toutes inédites, se sont ajoutées aux deux premières déjà publiées.

Certes, notre bagage nous semblait suffisant pour pouvoir, en une simple plaquette, présenter convenablement ainsi la figure et l'œuvre de notre compatriote, quand une dernière bonne fortune est venue couronner nos efforts.

Nous voulons parler de la correspondance de Bory de Saint-Vincent avec son meilleur et son plus fidèle ami, le docteur Léon Dufour, de Saint-Sever, que son fils, M. le docteur Albert Léon Dufour, sur la demande que lui en a faite de notre part son beau-frère, notre confrère et ami M. Adrien Planté, inspecteur de la Société française d'Archéologie, n'a pas hésité à

nous communiquer en nous autorisant à la publier. Qu'ils veuillent bien, tous deux, agréer ici l'expression de notre vive gratitude.

Plus de cent cinquante lettres, toutes inédites, ont donc été copiées par nous, présentant un intérêt capital. Car, écrites pendant les campagnes du premier Empire, sur les champs de bataille d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, plus tard de la Galice, ou bien au lendemain des batailles d'Orthez, de Tarbes et de Toulouse, ou encore aux époques tragiques des deux Restaurations et des Cent-jours, dans l'exil, sur la terre étrangère, autour de 1830, lors de l'expédition scientifique de Morée ou de missions en Algérie, elles éclairent d'un jour nouveau ces époques passionnantes, en même temps qu'elles fourmillent de renseignements précieux et d'appréciations personnelles, qu'il eut été grand dommage de ne point livrer à la publicité.

C'est donc une grande partie de la correspondance de Bory de Saint-Vincent, en tous cas la plus importante et la plus sincère, puisque ses lettres à Léon Dufour écrites chaque mois, souvent même chaque jour, constituent en quelque sorte le véritable journal de sa vie si mouvementée, que nous allons reproduire, sûr d'avance que les botanistes dans les comptes-rendus de ses herborisations à travers l'Europe, les militaires dans l'appréciation des campagnes de Napoléon, les hommes politiques enfin dans les jugements qu'il porte sur les événements de 1814, de 1815, de 1830, y trouveront de quoi satisfaire leur curiosité.

Soldat, politicien, mais toujours et avant tout naturaliste, tels sont les aspects divers sous lesquels nous allons étudier Bory de Saint-Vincent, les documents nouveaux que nous avons été assez heureux de pouvoir découvrir nous permettant de présenter cette biographie comme beaucoup plus complète que toutes celles déjà publiées.

I

Bory de Saint-Vincent naquit à Agen, le 6 juillet 1778 et non en 1780 comme tous les auteurs l'ont écrit. Son acte de naissance porte qu'il était fils de noble Géraud de Bory et de Madeleine de Journu (1). Sa famille paternelle était une des plus considérées de la ville d'Agen, où elle habitait la rue Lalande, paroisse de Saint-Caprais. Quelques-uns de ses membres jouèrent dans cette ville, pendant et après la Révolution, un rôle important, tant au barreau et dans la magistrature que dans l'armée ou encore dans l'exercice des fonctions municipales (2).

(1) « Le 6 juillet 1778 naquit Geneviève-Jean-Baptiste-Marcelin Bory de Saint-Vincent, fils naturel et légitime de noble Géraud de Bory et de dame Magdeleine de Journu, et fut baptisé le lendemain du susdit mois et an, du consentement de M. le Curé de la paroisse, par moi curé de Saint-Cyr, sous. signé. Parrain a été noble Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, et marraine dame Geneviève d'Aubert de Journu. A son absence, a tenu pour elle demoiselle Angelique de Bory. Présents les soussignés : Bory de Saint-Vincent, parrain, Angelique Bory, Bory père, Bory curé de Saint-Cyr. » (Extrait du registre des actes de naissance de la paroisse Saint-Caprais d'Agen pour l'année 1778. Etat civil de la Mairie d'Agen.) Seul, dans sa *Bibliographie de l'Agenais*, J. Andrien a donné la date exacte de la naissance de Bory de Saint-Vincent.

(2) *Raymond Bory*, frère de Géraud, fut successivement, à Agen, avocat en 1789, procureur de la commune en 1790, président du tribunal criminel de 1793 à 1815, puis, jusqu'en 1820, président de chambre à la cour royale.

Son fils *Jean-Baptiste Bory* exerça la profession d'avoué près le tribunal de cette même ville. Il fut élu second adjoint municipal de 1801 à 1815, donna sa démission aux Cent-jours, mais revint occuper le même poste au retour des Bourbons, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée le 5 juin 1826. C'est lui qui écrivit au citoyen Fr. Robert d'Agen cette très curieuse lettre, datée « du 3^e jour sans-culottide de l'an II de la République française », alors qu'il était capitaine dans l'armée de Sambre-et-Meuse au premier bataillon des volon-

Bory étudia d'abord au collège d'Agen. Mais bientôt il fut recueilli par son oncle maternel Journu-Auber qui habitait Bordeaux, et continua, sous sa direction et dans cette ville, ses études à peine ébauchées. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans la dédicace de son premier ouvrage, *Essai sur les Iles Fortunées de l'antique Atlantide*, adressée à son oncle, le citoyen Journu-Auber, sénateur, demeurant à Paris, rue de la Loi. « Ce sont les prémices de ma plume. Je t'offre ce faible « hommage de ma tendre amitié. Je ne puis la prouver autrement à celui qui m'éleva avec ses enfants et que je reverrai « toujours comme un père. »

Il avait du reste à peine douze ans que la Révolution éclatait, interrompant ses classes, renversant tous les établissements d'instruction publique, détruisant tout. S'il apprit donc quelque chose en ces heures troublées, il le doit à sa seule famille, et aussi à la fréquentation de jeunes gens de son âge, Jean-Vincent-Félix-Lamouroux, Chaubard, qu'il rencontra à Agen, et de maîtres plus âgés mais qui aimaient à inculquer aux jeunes leur goût pour les sciences, Saint-Amans, Vivens, Lacépède, Lacuée, d'Audebart de Ferrussac, etc.

A telles leçons son goût pour l'histoire naturelle, la botanique, la géographie se développa rapidement. Il n'avait

taires de Lot-et-Garonne, dont il raconte la belle conduite, et qui fut imprimée par ordre de la Société populaire d'Agen du 12 vendémiaire an III. Cette lettre, signalée déjà par J. Andrieu, a été imprimée depuis, en 1895, dans le Tome xxii, page 253, de la *Recue de l'Agenais*.

« J. B. Bory, écrit Andrieu, commandait, plus tard, en septembre et octobre 1800, « les soixante Agenais incorporés dans la colonne mobile, chargée de la répression du brigandage dans la région du Sud-Ouest ».

Bory de Saint-Vincent eut également un frère, plus jeune que lui, qui entra dans les bureaux de la Banque de France à Paris et y fit toute sa carrière, brusquement interrompue par une cécité presque absolue, contractée à la suite d'une imprudence. Forcé de prendre sa retraite à Agen, il y vécut dans une maison de la rue Saint-Antoine jusqu'à sa mort, survenue à l'ancien couvent du Paravis, où il se trouvait en villégiature chez son cousin M. Legrix de Tustal. Quelques personnes se souviennent encore de ce vieillard de belle prestance, à la figure intelligente, que conduisait dans les rues de la ville une gouvernante, et dont la conversation enjouée, pleine de verve et d'humour, ne le cédait en rien à celle de son frère le Colonel.

pas dix-huit ans qu'il envoyait déjà à l'Académie de Bordeaux deux mémoires qui furent remarqués : l'un *sur les genres Conferca et Byssus du chevalier Linnée* ; l'autre, sur le *Défrichement des Landes* (1).

C'est l'époque où, grâce déjà à son influence auprès des puissants du jour, il fut, avec Dargelat, assez heureux pour faire rayer de la liste des déportés en Guyanne, dressée par le Gouvernement après le coup d'Etat de fructidor (4 septembre 1797), le nom de Latreille, ancien prêtre, condamné comme tel à Bordeaux, mais entomologiste distingué, qui s'était lié avec Bory de Saint-Vincent à la suite de l'envoi d'un nouvel insecte qu'il avait découvert, le *Necrobia ruficolis*. Un tel service ne pouvait que lui assurer une éternelle reconnaissance. Aussi les deux savants restèrent-ils liés jusqu'à la fin de leurs jours.

L'activité de Bory ne s'accommodant pas de la vie de province, il embrassa cette même année la carrière des armes, s'engagea dans l'armée de l'Ouest, fut distingué par le général Brune, et, grâce à la recommandation de Lacuée son compatriote, nommé bientôt sous-lieutenant. Lacépède également le protégeait en haut lieu. Aussi, peu de mois après, tandis que le jeune officier commandait un détachement au fort de Belle-Ile en mer, l'illustre savant obtenait-il qu'il fut désigné comme botaniste pour être attaché à l'expédition de découvertes autour du monde qu'allait entreprendre le capitaine Baudin.

Sous le coup de la joie qu'il éprouve en apprenant qu'il était du nombre des élus, Bory de Saint-Vincent écrit aussitôt, de Paris, une lettre à Saint-Amans, où il lui fait part de ses espérances et lui jure une amitié « pour laquelle les aux de la « mer du Sud ne seront point celles du Léthé (2). »

(1) Bordeaux, impr. Louis Cavazza. An V. (1796). La *Conferca*, dont Bory s'occupa toute sa vie avec prédilection et dont le nom se retrouvera constamment sous sa plume, est une plante aquatique, de la famille des algues, plus voisine de l'éponge que de la mousse. (Linn. mcccxxxi).

(2) Lettre I, du 15 septembre 1798. — Bory mit toujours très mal l'orthographe. Nous croyons néanmoins, en publiant sa correspondance, devoir respecter, pour aussi grossières qu'elles soient, les fautes qu'il commet.

Tout alla bien les premiers mois. Capitaine de vaisseau expérimenté, Nicolas Baudin avait frêté trois goëlettes, le *Naturaliste*, le *Géographe*, et la *Casnarina*. Il partit vers la fin de 1799 et se dirigea vers le Sud, en longeant les côtes occidentales de l'Afrique et en s'arrêtant à Madère, aux Canaries, aux Iles du Cap Vert. Il doubla ensuite le Cap de Bonne-Espérance et gagna l'Ile Bourbon et l'Ile de France (1). Mais là, une partie de son équipage refusa de continuer la route. Bory de Saint-Vincent était à la tête des mécontents. Quel en fut le véritable motif ? Plusieurs versions ont été émises. Léon Dufour écrit que « ce fut par un coup de tête « que Bory de Saint-Vincent se sépara de l'expédition scientifique (2). » D'autres affirment « que pour des raisons relatives à la « conduite du capitaine, la discorde se mit dans son « Etat-Major, ce qui fit que la moitié des officiers et savants « l'abandonnèrent à l'Ile de France (3). » Bory de Saint-Vincent est plus explicite. Dans sa lettre à Bosc, écrite de l'Ile de France le 26 pluviôse an X (15 février 1802), il traite Baudin de gueux, d'intrigant, d'ignorant honteux, « et il lui « apprend qu'heureusement une affection de poitrine l'a retenu « ici (4). » Mêmes raisons données à Saint-Amans, dans la lettre du 28 vendémiaire an XI, où il lui explique « qu'ayant « au départ moins consulté son tempérament que ses goûts, « et n'ayant pu supporter la mer, ni l'indigne nourriture salée « dont on l'a nourri pendant une traversée de cinq mois, il « a été forcé dès son arrivée dans l'Ile de France d'entrer à « l'hôpital où il est demeuré deux mois. C'est alors, ajoute-t-il, « que la botanique, l'aimable botanique m'a guéri. Oui, mon « cher maître, la science m'était déjà bien chère ; mais maintenant je m'en occuperai par reconnaissance, quand mon

(1) Cette expédition a été racontée par Pérous, un des collègues de Bory, dans son *Voyage aux terres Australes* (4 vol. in-4°. Paris 1824).

(2) *Souvenirs d'un savant français. A travers un siècle (1780-1865). Science et histoire*, par Léon Dufour. (Paris, J. Rotschild, 1888. In-8° de 348 pp.)

(3) *Journal de Lot-et-Garonne*, du 29 décembre 1846. Art. nécrologique sur Bory de Saint-Vincent.

(4) Lettre II.

« cœur et le plaisir de correspondre avec vous ne m'y portaient pas (1). »

Reducit d'abord aux plus modiques ressources, Bory de Saint-Vincent demeura assez longtemps dans ces deux îles, « pour « suivant seul et à mes frais, écrit-il, les fonctions dont le gouvernement m'avait chargé et qu'il était de mon devoir de « remplir ». Il s'adonna avec passion aux recherches d'histoire naturelle, « dessinant, récoltant, décrivant, collectant dans « les trois règnes. Et, comme il n'y avait pas encore de plan « exact de l'île Bourbon, pays le plus extraordinaire qui soit, « il m'a falu en faire un, mais un comme le veut le naturaliste, « où les moindres anfractuosités du sol soient senties, où les « pentes et les escarpements des monts soient exprimés (2) ». Il établit son domicile sur le volcan, alors en pleine éruption, et il rédige un long mémoire qu'il envoie à Ramond. Puis, sa tâche terminée, il retourne en Europe.

Ce ne fut pas toutefois sans s'arrêter à Sainte-Hélène. Un secret pressentiment l'avertissait que ce rocher sauvage deviendrait un jour célèbre. Comme à la Réunion, il en dresse la carte avec beaucoup de soin, il herborise, il collectionne et en rapporte un papillon magnifique, jusque-là inconnu, qu'il décrit vingt ans plus tard dans les *Annales générales des sciences physiques*. « Napoléon, écrit à ce sujet dans le Lot-et-Garonne l'auteur anonyme de l'article nécrologique, prisonnier des Anglais, a nommé ce papillon Prométhée, du nom « de ce grand mortel qui ayant dérobé un rayon de soleil pour « répandre la lumière parmi les hommes fut attaché au « rocher par les Dieux jaloux. »

Une note fort curieuse, insérée dans le dossier de ses Lettres aux Archives départementales de Lot-et-Garonne et contemporaine de ces événements, nous apprend en ces termes ce qui arriva à Bory de Saint-Vincent au sujet de sa carte de Sainte-Hélène :

(1) Lettre III.

(2) Idem.

« Bory de Saint-Vincent fut envoyé au commencement du
« Consulat avec d'autres savants pour faire le tour du monde.
« A son retour en France, il apporta ses ouvrages ainsi que
« toutes ses cartes au premier Consul. Le Premier Consul
« le chargea de porter au bureau de la guerre toutes les cartes.
« Il retint seulement auprès de lui le *plan de l'île de Sainte-*
« *Hélène* en lui disant *qu'il avait des raisons pour garder ce*
« *plan*. En 1815, l'Empereur, au bord de Bellérophon, dans la
« rade de Plymouth, fit la demande de tous les objets concer-
« nant sa bibliothèque et recommanda bien de ne pas négli-
« ger de lui envoyer la carte de l'île Sainte-Hélène faite par
« Bory de Saint-Vincent. On dit que plus tard l'Empereur y
« avait tracé de sa main au crayon rouge les changements
« qu'on a faits depuis dans cette île (1).»

De retour en France, Bory séjourna quelque temps à Bordeaux où il avait débarqué, et d'où il écrivit à Saint-Amans cette longue lettre pleine de détails sur la Flore des îles Mascareignes (2). Puis il regagna Paris et bientôt Rennes, où était son régiment et d'où il fit part, toujours à Saint-Amans, de ses projets de publication (3).

A ce moment en effet (1804), il publia son *Essai sur les Îles Fortunées de l'Antique Atlantide ou Précis de l'histoire générale de l'Archipel des Canaries* (4), ouvrage où il émet les idées les plus étranges au sujet des Guanches, peuples primitifs qui habitaient ces îles, « cherchant, dit M. F. Donnet, à identifier les différents points des Canaries, de l'île Madère, des îles du Cap-Vert, avec les Hesperides et autres contrées plus ou moins fabuleuses, dont ont parlé les historiens de l'antiquité. » La même année paraissait également son *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du Gouvernement pendant les années IX et X (1801-*

(1) Archives départementales de Lot-et-Garonne. — Lettres de Bory de Saint-Vincent.

(2) Lettre III.

(3) Lettre IV.

(4) Paris, Baudouin, an XI (1803). In 4° avec 7 planches et 3 cartes.

1802) avec l'histoire de la traversée du capitaine Baudin jusqu'au Fort Louis de l'île Maurice (1).

Bien que ces deux ouvrages manquent d'originalité et ne soient au fond qu'une compilation d'autres travaux manuscrits ou antérieurement publiés sur ces contrées (2), ils donnent, au point de vue géographique, physique et botanique, assez d'aperçus nouveaux pour qu'ils aient valu à leur jeune auteur le titre flatteur de Correspondant de l'Institut que Bonaparte venait alors de fonder.

Cette année-là également (1802), Bory de Saint-Vincent épousa une jeune fille de Rennes, où il se trouvait en garnison. Mais, bien qu'il en ait eu deux filles, ce mariage ne fut pas heureux. Léon Dufour nous le dit dans la partie de ses Souvenirs qui est restée inédite. Lui-même en parlera plus tard dans une de ses lettres les plus confidentielles (3), apprenant à son ami « que d'un mariage contracté trop jeune pour qu'il put « être heureux », il eut deux filles. Néanmoins il écrit l'année suivante à Bosc, « que sa femme et lui voulaient lui aller faire « visite, mais qu'ils sont tombés malades tous les deux, elle « d'un rhume afreux qui lui donne la fièvre, lui d'une fièvre « très forte et d'une migraine qui ne lui permet pas de s'occu- « per (4). » Ce sont les deux seules fois, dans sa volumineuse correspondance, qu'il parle de son épouse.

Vers la même époque, Bory de Saint-Vincent fit la connaissance de Léon Dufour avec lequel il se lia d'une amitié qui ne devait finir qu'avec sa vie.

« Bory de Saint-Vincent, écrit l'aimable entomologiste « Landais, fut mon ami pendant quarante ans. Du même âge, « nés sous le même ciel, lui à Agen, moi à Saint-Sever, tous « deux amants passionnés de Flore, nos sympathies s'établi- « rent bien vite et durèrent toujours, ainsi que le témoigne

(1) Paris, Buisson, 1803, 3 vol. in-8° et atlas in-4°.

(2) Bailly, marquis de Nava, Colugant, Pérous, Rochon, Ciré, Monneron, L'Islet-Geoffroy, etc.

(3) Lettre CXXXV, du 16 décembre 1827.

(4) Lettre V, du 19 janvier 1803.

« notre correspondance active (1). J'ai suivi toutes les phases de sa vie si accidentée.

Et ici, un portrait frappant de Bory de Saint-Vincent écrit, il est vrai, longtemps après cette époque, que les éditeurs des Souvenirs de Léon Dufour n'ont pas jugé à propos de reproduire, mais que nous croyons ne devoir pas demeurer plus longtemps inédit :

« Petit de taille, incliné d'un côté avec la prétention d'être droit, teint pale, décoloré; physionomie vive et mobile, humeur gaie, enjouée, passionné pour la musique et fredonnant très bien tous les airs, infiniment d'esprit naturel, remarquable facilité de parole sans être pourtant bavard, grâce exquise pour conter une histoire ou une anecdote, fort aimable et ambitionnant de le paraître, ami du monde et de l'ostentation, instruit, mais effleurant beaucoup de sciences et en approfondissant peu, donnant souvent dans le faste pour la dépense et habituellement sans le sou, ambitieux de titres qu'il usurpait parfois, écrivant bien d'un premier jet et au galop, mais blessant parfois l'orthographe, quoique marié, vivant en garçon, faisant des maîtresses et des dettes partout, ayant eu plusieurs enfants avec l'actrice M^{lle} Gros qui le suivit en exil ; vie individuelle, vie du jour et non du lendemain. »

« Ce fut en 1802 que je fis la connaissance de Bory au retour de son voyage à l'île Bourbon et à l'île de France, où il s'était séparé par un coup de tête de l'expédition scientifique commandée par le capitaine Baudin. Nous passâmes plusieurs mois à arranger, à classer ses nouvelles conquêtes botaniques. Durant ce travail, il ne cessait point de chanter et d'improviser des couplets ou des rimes sur les noms scientifiques des plantes qui passaient par nos mains. Il avait pour cela un véritable talent drolatique. »

« J'ai connu peu d'hommes aussi doués que Bory d'une heureuse successibilité dans les idées, d'une ductilité de caractère et

(1) C'est celle que nous avons la bonne fortune de pouvoir publier ici.

« d'esprit aussi prompte à s'accommoder de la situation du
« moment. Un jour, il me rendit dans une même matinée le
« témoin d'une triple scène que j'ai souvent contée à mes amis
« et aux siens. Pendant que nous procédions au maniement
« des plantes, il reçut, d'abord, la visite d'Elleviou, le célèbre
« acteur et chanteur de l'Opéra-Comique, qu'il avait connu à
« Rennes, où lui, Bory, avait pris sa femme légitime (que j'ai
« connue à Paris). A entendre Bory causer comédies et actri-
« ces on l'eut cru un familier de coulisses. A Elleviou succéda
« un des savants botanistes de l'époque, Ventenat, membre de
« l'Institut. La conversation roula avec gravité sur la végéta-
« tion tropicales des îles de Bourbon, de France et de Téné-
« riffe, ainsi que sur la structure géologique. L'académicien
« était dans l'admiration, dans l'extase, sur la facilité du jeune
« savant à rendre ses impressions et sur les immenses matériaux
« qui témoignaient de son incroyable activité. A peine Ven-
« tenat nous avait-il quittés, qu'à ma très grande surprise je
« vis entrer un Evêque; à cette époque de 1804, c'était un per-
« sonnage assez nouveau. Le prélat, qui avait lu une publica-
« tion récente et peu orthodoxe de Bory sur les îles Canaries,
« s'était décidé à venir en conférer avec l'auteur. Je fus aba-
« sourdi en voyant Bory appeler l'Evêque Monseigneur à
« pleine bouche; c'était pour la première fois que j'entendais
« semblable appellation. Une conversation sérieuse s'engagea
« et Bory y mit tant de convenance, tant de courtoisie que le
« prélat se retira enchanté de sa visite; quand nous nous trou-
« vâmes seuls en face de nos plantes, Bory voyant mon muet
« étonnement se prit à rire aux éclats, puis à fredonner ses
« improvisations burlesco-scientifiques (1). »

Bien plus souvent à Paris qu'à Rennes où il avait laissé sa jeune femme, Bory s'occupait activement de l'impression de son *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique*, lorsqu'il fut obligé d'en abandonner inopinément la direction pour se rendre, comme militaire, au camp de Boulogne.

(1) *Souvenirs d'un savant français*. Manuscrit, passage inédit.

« Il me confia ses manuscrits, écrit Léon Dufour, et me chargea
« de surveiller cette publication, ainsi qu'il le dit dans sa pré-
« face. J'entrepris là une rude besogne, un rôle fort pénible
« de conciliateur entre l'auteur, l'imprimeur et les graveurs.
« Le libraire Buisson, qui avait acheté le manuscrit pour six
« mille francs, faillit en perdre la tête à cause des exigences de
« Bory. Sans mon intervention, il y aurait eu certainement pro-
« cès entre les deux. Je menai pourtant à bonne fin cette entre-
« prise. Seulement la correspondance fut un peu onéreuse pour
« le pauvre étudiant. »

De 1805 à 1814, Bory de Saint-Vincent suivit toutes les campagnes de Napoléon. On verra dans sa curieuse correspondance les très nombreux et très intéressants détails qu'il donne sur le camp de Boulogne, la campagne de 1805, les pays qu'il traverse, les travaux graphiques qui lui sont confiés, l'accueil enthousiaste qu'il reçoit, quoique ennemi, des savants allemands (1). Il fait partie de la Grande Armée, d'abord comme attaché à l'état-major du maréchal Davoust, puis comme capitaine au 5^e régiment de dragons. Mais il ne se fait point illusion sur les beautés de la guerre. « Si notre état est glo-
« rieux, écrit-il à la veille d'Austerlitz, il est aussi bien
« affreux. Figurez-vous les villages, les fermes désertes, les
« portes enfoncées, les maisons sans dessus-dessous. Les incen-
« dies, les inondations nous suivent ou nous précèdent. Ici
« c'est une escarmouche, là une affaire plus sérieuse qui ren-
« verse dans la boue des champs et des chemins le cheval et
« le cavalier, sur lesquels passent des soldats, des charriots,
« des canons. L'un est mort et dépouillé par ses camarades ;
« l'autre percelanue de ses cris et attend le trépas sans secours.
« Des blessés ne sont ramassés que le lendemain ; nous allons
« si vite que les ambulances et les docteurs n'arrivent quel-
« quefois que le surlendemain. Voilà, mon cher, une miniature
« de la guerre. Je n'y réfléchis pas que je ne sois furieux contre
« les Rois, qui pour je ne sais quelles querelles, font répandre

(1) Lettre VI — XIII.

« tant de sang et de larmes. Et en vérité si je n'avais pour eux
« une haine et un mépris philosophique, je crois que l'humani-
« tés me suggérerait tous ces sentiments contre eux. Mais
« aussi, il est bon, après une journée pénible, couvert de boue
« et de sueur, malgré la neige et la gelée, après avoir essuyé
« un feu où quelques voisins sont demeurés, de rentrer le soir
« au quartier général, que depuis huit jours nous plasons chez
« des moines ou des boïars riches, d'y trancher du grand
« comme si l'on était chez soi, de se faire donner du cerf, du
« faisan, du chevreuil, souper, accompagné de bon Tokay et
« autres vins de Hongrie, de carresser les jolies filles du lieu
« sans qu'on ose le trouver mauvais, d'emprunter de l'argent
« et des chevaux qu'on ne rend pas et d'être bien remonté
« lorsqu'on part, de n'en pas avoir fait davantage et ne pas
« avoir mis le feu au parloir, après avoir cassé les membres
« aux propriétaires (1).» Suit une peinture saisissante des
atrocités commises par les Russes chez leurs alliés les Autri-
chiens, lesquels, au dire de Bory, accueillent les Français
comme des sauveurs.

Par ce court extrait d'une de ses lettres, le lecteur jugera de l'intérêt qui s'attache à sa correspondance. Outre qu'elle nous fait voir à ce moment en cet officier de fortune le type du traîneur de sabre enorgueilli de ses succès, sous les bottes duquel tout doit céder, elle nous révèle en même temps en lui les qualités inhérentes à la race française, la bravoure, l'audace, la générosité.

Bory se trouvait à Austerlitz, le 2 décembre 1805. « Rien
« n'égale, écrit-il à Dufour, notre victoire sur les Russes. Ils
« ont fui de toutes parts. Ces hommes si redoutables n'ont
« guère tenu. Nous en avons tué 13.000 et pris plus de 20.000.
« L'empereur d'Allemagne a demandé grâce, et sans doute il
« l'aura (2).» Puis il revient à la botanique, raconte ses visites
chez les savants de Vienne, ses promenades aux serres de

(1) Lettre XIV, de Steyer en Autriche, du 5 novembre 1805,

(2) Lettre XVI.

Schœnbrun, et n'a qu'une idée, lorsque la paix sera conclue, d'entreprendre avec son ami un voyage scientifique dans les contrées tropicales.

Mais la paix ne fut pas d'assez longue durée. Et tandis que Léon Dufour quittait Paris pour venir, au commencement de 1806, exercer paisiblement la médecine à Saint-Sever et consacrer ses loisirs à l'entomologie de son pays, Bory demeurait en Allemagne, levait la carte de la Franconie et de la Souabe, puis repartait pour combattre la Prusse dans la mémorable campagne de 1806-1807. Il est curieux de lire comment quinze jours après Iéna et l'affaire de Prenslow auxquelles il assistait, il était reçu à bras ouvert à Berlin par son collègue en botanique, Wildenow, et comment il faillit pourtant se brouiller avec lui, quand son fils, tirant par hasard son sabre qu'il avait posé pour dîner, le montra tout sanglant encore à ses parents(1).

Bory demeura de longs jours à Varsovie dont il déteste les habitants. Il n'était pas à Eylau, mais il suivit l'Empereur à Friedland et séjourna tout l'été de 1807 autour de Tilsitt, écrivant de Mariembourg, d'Elbing, de Dantzick, de longs mémoires à Léon Dufour sur la topographie du pays, ses richesses en histoire naturelle, et lui racontant comment, en repassant par Berlin, tous les savants allemands ont continué, à lui faire fête, Wildenow en tête, le comblant de précieux cadeaux (2). Enfin, il put rentrer à Paris au commencement de 1808 ; mais il n'y resta pas longtemps, la guerre contre l'Espagne ayant été déclarée et l'Empereur l'ayant attaché à l'état-major du maréchal Ney.

Imbu des idées républicaines, détestant l'ancien régime, Voltairien à outrance, Bory ne pouvait voir dans les prêtres et les moines Espagnols, fidèles aux Bourbons, qu'il était chargé de combattre dans la Péninsule, que les pires ennemis. Sa lettre du 13 avril 1809, écrite de la Corogne à son vieil ami Bosc, en fait foi. « Les Espagnols, dit-il, sont revenus de leur

(1) Lettre XXII.

(2) Lettres XXIII à XXXV.

« exaltation. Ils apprécient à leur juste valeur les Bourbons et
« Fernando VII. Si l'on s'y fut mieux pris, c'eût été à mer-
« veille. Aujourd'hui il n'y a plus en vérité que les moines,
« les prêtres et les paysans contre nous. J'entrevois un
« avantage dans tant de calamités, c'est la destruction totale
« de toutes les têtes à tonsure (1). »

Bory de Saint-Vincent demeura en Espagne de 1809 à 1813. Le 6 octobre 1809, il écrivait à J.-V.-F. Lamouroux une lettre que ce dernier rappelle en annonçant à Saint-Amans le départ de son frère Jeannin pour l'armée d'Espagne. « S'il
« arrive heureusement à Madrid, il y trouvera des amis. Bory
« de Saint-Vincent, qui m'a écrit en date du 6 octobre, le
« servira sous le triple rapport de botaniste, d'Agenais et de
« notre ami (2). » Mais Bory n'était plus à ce moment avec le maréchal Ney. Il avait été attaché à l'Etat-Major du maréchal Soult, qu'il ne devait plus quitter, et se trouvait avec lui à Séville.

Nous avons peu de renseignements sur le séjour de Bory de Saint-Vincent en Espagne. Sa correspondance avec Léon Dufour s'interrompt en effet durant cinq années, le jeune médecin de Saint-Sever n'ayant pu résister au courant et s'étant lui aussi engagé comme médecin ordinaire au quartier général du corps d'observation des côtes de l'Océan, sous les ordres du maréchal Moncey (3). Longtemps les deux amis cherchèrent à se voir. Ils ne purent y arriver. « En 1812, écrit
« Léon Dufour, Bory obtint une mission pour se rendre auprès
« du maréchal Suchet à Valence, dans l'espoir de m'y voir. A
« la même date une mission médicale me porta loin du quartier
« général de l'armée d'Aragon et nous ne pûmes nous serrer
« la main. Ce fut là une déception vivement sentie de part et
« d'autre. Les revers de nos armées, ajoute-t-il, sur les divers

(1) Lettre XXXIX.

(2) Lettre publiée dans notre travail sur les *Lamouroux*, p. 130.

(3) Voir : *Ma campagne médico-militaire à la guerre d'Espagne (1808-1814)*. Chap. V des *Souvenirs d'un savant français*.

« points de la Péninsule et la défaite de Vittoria ramenèrent
« Bory en France. »

Bory n'assistait point cependant à cette dernière bataille, bien qu'il y eut perdu une partie de ses bagages. Dans une lettre postérieure, il nous apprend qu'il se battait à ce moment à Wurschen sur les confins de la Silésie (1). Mais à la nouvelle de la retraite du maréchal Soult, il dut revenir en toute hâte dans la Péninsule et il prit part à la bataille d'Orthez (27 février 1814) « d'où, écrit Léon Dufour, suivant avec « Soult le mouvement rétrograde, il vint faire une courte « visite à ma famille à Saint-Sever, lorsque j'étais encore à « Girone. » Lui-même du reste narre à son ami tous les incidents de cette dernière campagne de France, dans sa lettre de Toulouse du 23 mars, où il lui parle de sa famille qu'il a rassurée et qui est en bonne santé, lui donne quelques détails sur la bataille de Tarbes, et se plaint de ce que « la désertion « perd l'armée française. Il ne nous reste pas un soldat des « départements envahis et je ne vois plus de moyen d'y « rentrer, dans l'état actuel des choses. »

« A la honte de notre nation, ajoute-t-il, les ennemis se
« conduisent mieux que nous dans notre pays, tandis que nos
« soldats pillent et commettent les plus grands désordres, que
« notre administration vole sans honte et que nous écrasons
« les habitans de contributions..... *Quoiqu'il en soit, je suis*
« *décidé à m'en aler en partisan et à faire quelques derniers*
« *efforts pour ma patrie, avant que de me soumettre.* Si vous
« voulez venir me joindre, vous serez le médecin et le *thrè-*
« *sorier de la partida.* Dès que ma jambe sera rétablie, je
« compte demander à son Excellence cent chevaux qui seront
« mon noyau. Je croiserai entre Bayonne et Bordeaux, entre
« Bordeaux et Toulouse. Je m'enfoncerai dans les Landes où
« je menerai la vie de Bédouin. Il y a bien loin de là à nos
« goûts favoris ; mais il faut tout ajourner (2). »

(1) C'est la bataille de Bautzen, du 21 mai, tandis que la bataille de Vittoria est du 21 juillet 1813. (Lettre CXXI, du 10 février 1826.)

(2) Lettre XL.

Bory se trouva à la bataille de Toulouse (10 avril) comme aide de camp du maréchal Soult. Le lendemain il recevait de ce dernier l'ordre de se rendre à Agen et d'y organiser, conformément à ses idées, un corps d'éclaireurs. Il avait alors le grade de major de cavalerie.

Il arriva dans sa ville natale le lundi soir 11 avril, encore sous le coup des impressions de la sanglante bataille de la veille. Il ignore ce qui se passe à Paris, et il cherche aussitôt à remplir la mission qui lui est confiée. A cet effet il s'abouche avec Florian, le fameux chef de partisans, qui depuis trois mois tient la campagne sur les confins des Landes, et il lui donne rendez-vous à Agen. Il équipe en même temps sa petite troupe, la revet d'uniformes de drap brun, la coiffe de shakos à cocardes tricolores, et se met à la disposition du général baron Gaussard, commandant le département de Lot-et-Garonne sous les ordres du général de division Despeau, en résidence à Périgueux.

Mais, le mercredi 13 avril, on apprend à Agen l'abdication de l'Empereur, son départ pour l'Île d'Elbe, le retour des Bourbons. Une importante manifestation s'organise, tant de la population entière que des pouvoirs publics, pour applaudir au nouvel état de choses. De sentiments diamétralement opposés, Bory hésite, quand il reçoit du maréchal Soult l'ordre de surseoir à son premier projet, toute résistance devenant inutile.

Proché dans ses *Annales* (1) et le comte de Villeneuve-Bargemont dans son *Journal* (2) ont raconté dans tous leurs détails les événements mémorables qui se succédèrent à Agen, du mardi 12 au mardi 19 avril et combien « la présence de « Bory de Saint-Vincent dans la ville fut utile pour le maintien de la tranquillité publique. »

(1) *Annales de la ville d'Agen* par Proché, p. 155 et suiv. (Agen 1881).

(2) *Journal des Evénements qui se sont passés à Agen, lors du rétablissement des Bourbons sur le trône de France* (1814), par le comte de Villeneuve-Bargemont, manuscrit original donné aux Arch. départ. de Lot-et-Garonne par M. Jules Serret et publié dans la *Revue de l'Agenais* (T.xxvii, 1900, p. 380-398).

Du mauvais parti que les Agenais, indignés de sa conduite, faillirent faire à Florian (1) le jeudi 14 avril, à l'occasion de sa capture à Aiguillon de deux Anglais amenés par lui à Agen et dont le peuple réclamait la mise en liberté, nous ne dirons rien qui ne soit connu, pas plus que du sang-froid que montra Bory de Saint-Vincent, le surlendemain 16, à propos de l'affaire de M. Baradat, à qui un soldat avait arraché la cocarde blanche et qui pour ce fait fut grièvement blessé par lui à la tête, sinon que M. de Villeneuve proclame hautement dans son journal qu'en ces diverses circonstances, « M. le Major de « cavalerie Bory, aussi recommandable par ses talents que par « ses sentiments, vint à l'hôtel-de-ville pour assurer les magis- « trats qu'il était prêt à se dévouer, avec les hommes dont le « commandement lui était confié, à l'exécution des mesures « que l'autorité croirait devoir prendre et qu'il s'en acquitta « avec la plus grande loyauté. »

De son côté, voici comment, deux ans après, dans le célèbre mémoire qu'il écrivit pour justifier sa conduite politique et dont nous reparlerons plus au long, Bory de Saint-Vincent rappelle les services qu'il rendit à ce moment à la cause de l'ordre :

« J'en appellerai surtout à ma ville natale, où le hasard me « conduisit avec un corps de soldats irréguliers et bien diffi- « les à maintenir, au mois d'avril 1814. Je dirai, sans crainte « d'être démenti, que j'ai préservé mon pays des horreurs d'un « funeste mouvement, quoiqu'en aient dit quelques imbéciles « qui, dans un pamphlet ridicule, m'ont appelé *Usurpateur* « *d'Agen*, et ont prétendu que *j'organisais le brigandage dans*

(1) Il y aurait beaucoup à dire sur Florian, qui tint, on le sait, plusieurs fois en échec, avec la troupe de Basques commandés par le général Harispe, les bandes Espagnoles du général Mina, condottière comme lui. Dans le T. VI de la Revue de l'Agenais, M. Bladé avait annoncé un grand travail sur son compte. Il s'en est tenu à la Préface, c'est-à-dire au récit de la campagne bien connue du maréchal Soult et de Wellington. Les intéressants documents dont il devait se servir sont demeurés inédits. Nous espérons pouvoir les reprendre un jour et faire connaître en détail les faits et gestes de ces aventuriers qui constituèrent la 1^{re} et la 2^e bande de Florian.

« *le Midi*. Le duc d'Angoulême en visitant l'Aquitaine connut
« par lui-même le bien que j'y avais fait. Je conserve les lettres
« que son Altesse me fit écrire pour m'en remercier, en m'en-
« gageant dans les termes les plus flatteurs à continuer de
« maintenir l'ordre jusqu'à ce que le général en chef, dont je
« tenais mes pouvoirs, me rappelât auprès de lui (1). »

Et de fait, malgré ses opinions toujours libérales et anti-monarchiques, Bory de Saint-Vincent sut mettre à ce moment au dessus d'elles l'intérêt de sa patrie. Un mois ne s'était pas écoulé, qu'il rompait ouvertement avec Florian et sa bande de vauziens et qu'il assistait, toujours comme major de cavalerie, à l'entrée du duc d'Angoulême dans Agen (7 mai 1814). Il accompagna le Préfet et le Général aux limites du département de la Haute-Garonne, et il escorta le prince jusque dans notre ville. Bien plus, il fut du petit nombre d'invités au dîner de la Préfecture, qui s'assit à sa table, à côté de Monseigneur l'Evêque, du Général baron Gaussart, de M. de Sevin, maire de la ville, et du colonel de Bazignan, commandant la Cohorte Urbaine (2).

Bory de Saint-Vincent continua à suivre la fortune du maréchal Soult. Lorsque, après une courte disgrâce, ce dernier à son tour se fut rallié au nouveau gouvernement et qu'il eut accepté de Louis XVIII le portefeuille de la guerre (3 décembre 1814), il appela auprès de lui son ancien chef d'état-major, le nomma colonel et lui confia le dépôt des cartes et archives de son ministère, fonctions qu'il conserva jusqu'au retour de l'Empereur (3).

« Peu après mon arrivée à Paris, écrit-il lui-même, on pensa
« que mes travaux topographiques pouvaient me mériter une
« place au dépôt de la guerre. J'entrai dans cet établissement
« où je crois avoir acquis l'estime des officiers qui le compo-

(1) *Justification de la conduite et des opinions politiques de Monsieur Bory de Saint-Vincent*. Bruxelles, 1816. In-12 de 88 pages.

(2) *Relation du passage de S. A. R. M. le duc d'Angoulême dans le département de Lot-et-Garonne*. Agen. Impr. R. Noubel In-8° de 24 pages. Très rare. Cf. Proché, p. 163.

(3) Lettre XLIV.

« sent et qui tous sont si recommandables par leur talent et
« par leur amour pour l'ordre. Je ne suis plus sorti de cet
« établissement. Comme au dépôt de la guerre on n'a rien de
« commun avec l'état militaire que par la partie scientifique
« de l'art, je n'ai pu ni dû prendre la moindre part aux
« armées depuis un an. Et me bornant au strict exercice de
« mes fonctions, je n'ai point été au-devant de Bonaparte
« triomphant ; je ne l'ai point poursuivi vaincu... (1). »

Nous croyons savoir que c'est à ce moment que Bory se lia à Paris avec l'actrice Mademoiselle Gros, dont parle Léon Dufour. Il entra aussi alors, en compagnie d'Étienne, de Jouy et d'Harel, à la rédaction du *Nain jaune*, « revue hebdomadaire
« dont le succès ne fut peut-être jamais égalé par celui d'aucun
« écrit de ce genre (2). » Il le présente et le recommande de la façon la plus spirituelle à son ami Léon Dufour : « Il n'y a
« pas de ministre, écrit-il, qu'il ne fasse trembler, d'actrice
« qu'il ne désespère, d'auteur qu'il ne fasse entrer en fureur,
« de poète qu'il n'égratigne. C'est bien le plus comique journal
« qui ait jamais paru. Il est essentiel de le répandre, car il est
« constitutionnel et pétillant d'esprit..... Le chancelier de
« France qui est son ennemi capital, ainsi que le ministre de
« l'Intérieur, ont fait le diable pour le faire supprimer. Mais
« le roi a dit : « *Ce petit journal m'apprend une foule de
« choses que me cachent mes ministres. Je le protège.* » Aussi la cour est-elle obligée de caresser ce petit aspic (3).

Bien aspic en effet, où Bory ne se gênait guère, surtout en exil, pour cribler d'épigrammes les ultras ; ce qui faisait dire de lui, « qu'après avoir fait la guerre à coups d'épée, il la fait maintenant à coups d'épingles ».

Le retour de l'île d'Elbe bouleversa l'existence de Bory de Saint-Vincent.

(1) *Justification*.... p. 9.

(2) *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Art. *Bory de Saint-Vincent*. signé E. G. de Monglave.

(3) Lettre XLVI.

A peine eut-il appris la marche triomphale de l'Empereur qu'il se déclara ouvertement pour lui, non qu'il approuvât son système de gouvernement autocratique, mais parce qu'il ne voyait en celui qu'il avait accompagné quinze ans sur tous les champs de bataille de l'Europe que l'ennemi des Bourbons, le continuateur de la Révolution, le porte-drapeau des couleurs nationales. Il le dit franchement dans sa *Justification* :

« Les vieux serviteurs de l'armée de Condé ou des bandes
« vendéennes avaient revu avec attendrissement l'antique
« bannière sous laquelle ils marchèrent pendant deux ou trois
« ans ; et ils ne concevaient pas que les soldats français
« revissent avec des transports d'allégresse ces couleurs natio-
« nales que pendant vingt campagnes ils avaient fait respec-
« ter de l'Europe entière. Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est
« pas Bonaparte que l'armée saluait Empereur vers Grenoble,
« mais celui qu'elle crut le restaurateur des libertés publiques
« et qui lui rendait des insignes regrettés avec le droit de ne
« plus se reprocher ses exploits (1). »

Aussi le département de Lot-et-Garonne sanctionna-t-il sa manière de voir politique, en le nommant, le 15 mai, son député.

A peine à la Chambre, Bory se range parmi les libéraux. Il réclame une Constitution et prononce un discours remarquable, dont l'idée première avait déjà paru en une brochure, devenue fort rare, sous le titre d'*Examen de l'opinion publique sur la Constitution* (2).

« C'est à cette époque, où je montai pour la première fois à
« la tribune. L'un de mes honorables collègues, mû par un
« sentiment patriotique qui me paraît mal calculé, lut une
« proposition tendant à ce qu'on ajournât toute discussion sur
« la révision des Actes Constitutionnels et qu'on ne s'occupât
« que des moyens de sauver la patrie. Cette proposition pou-
« vait convenir aux vues ultérieures d'un monarque naturel-

(1) *Justification*, p. 32.

(2) Paris, Imp. Fain, avril 1815. In-8° de 16 pp.

« lement porté à faire de ses victoires un moyen d'oppression.
« Au risque de lui déplaire, et il était alors tout puissant, je
« m'opposai fortement à l'ajournement demandé. Je pensai
« qu'une bonne constitution était l'un des moyens de salut
« public qu'on devait prendre avant tout autre ; que
« les sacrifices qu'on réclamait de nous pour sauver l'état ne
« devaient point empêcher que nous ne songeassions à lui don-
« ner une forme immuable. J'insistai pour qu'on s'occupât sur
« le champ et sans relache de ce que je croyais être le but prin-
« cipal de notre mission, le seul contrat obligatoire entre la
« nation et le prince, et le frein salutaire à tout abus d'autorité,
« que nos commettans eussent eu le droit de nous reprocher,
« si nous en avions laissé commettre (1). »

Bory n'était pas à Waterloo, son mandat de député le rete-
nant au Corps Législatif. Mais il n'en paya pas moins sa dette
à la patrie. Les 22 et 23 juin, il adjure les Chambres de ne point
capituler. La situation n'est plus la même que l'année précé-
dente. 70.000 hommes de ligne sont réunis sous les murs de
la capitale. 25.000 braves sur 30.000 citoyens qui composent la
garde nationale ne demandent qu'à résister. Certes, il ne veut
pas faire de Paris une seconde Sarragosse. Mais d'une résis-
tance désespérée à une soumission précipitée, la distance est
grande, et l'on peut désirer un honorable milieu entre ces
deux extrêmes, sans former un vœu criminel (2).

Cependant les nouvelles arrivent à chaque instant plus alar-
mantes. « La cause publique me parut compromise, écrit-il
« toujours ; mais le désespoir général m'indignait, parceque je
« concevais encore des moyens d'échapper à l'humiliation de
« passer sous les fourches caudines. »

Dans ces moments d'angoisse, la Chambre résolut d'envoyer
quelques-uns de ses membres aux armées « pour voir quelles
« ressources présentaient leurs forces et leurs dispositions. »
Bory fut délégué le 30 juin. « Partout, écrit-il dans son rap-

(1) *Justification*, p. 63.

(2) *Idem*, p. 66-70.

« port, nous fumes accueillis tant par les soldats que par les « citoyens des faubourgs que nous traversâmes avec des *acclamations convulsives*. » La tradition veut qu'il ait profité et même abusé de son mandat pour haranguer à ce moment les troupes « campées sur les hauteurs de Belleville et de La « Vilette », et les exhorter à demeurer fidèles à l'aigle impériale et à ne point désespérer de l'Empereur. Toujours est-il que sa présence provoqua en elles un grand enthousiasme.

Bory, dans sa *Justification*, se tait sur ces accusations. Bien plus, il cherche à prouver que, même en ce moment solennel, il ne s'opposait pas au retour des Bourbons, mais qu'avec l'immense majorité des Français il ne voulait à aucun prix de la contre-révolution (1). Et ici encore il est sincère. Car au discours qu'il prononça à la Chambre des Représentants, le 6 juillet, dans lequel il évoquait le spectre de l'ancienne noblesse, des privilèges, des abus de toutes sortes, affirmant qu'il venait de voir dans Paris « des gardes du corps, des mousquetaires, » des membres de l'ancienne maison du Roi, avec leurs uniformes (2), il faut opposer sa belle lettre du 26 juin à Léon Dufour confidentielle celle-ci, représentant ses vrais sentiments, puisque, écrite à son meilleur ami, elle n'était pas destinée à la publicité, à laquelle, il est vrai, on ne s'attendait guère, et où, après un tableau saisissant de tout ce qui vient de se passer, il abandonne Napoléon et fait l'apologie de Louis XVIII et de sa charte constitutionnelle, mais se montre toujours implacable « contre cette noblesse ignorante et orgueilleuse, qui a vieilli « dans l'infortune, et dont le Roi, s'il revient, ne saurait « désormais s'entourer (3). »

Napoléon renversé, Louis XVIII ramené, cette noblesse, devenue toute puissante, ne pardonna point à Bory de Saint-Vincent ses attaques répétées. Les pamphlets les plus violents furent aussitôt dirigés contre lui. « Comme son maître écrivait-

(1) *Justification*, p. 71-78.

(2) *Moniteur* du vendredi 7 juillet 1815.

(3) Lettre XLVII, du 26 juin 1815, époque où l'Empereur est vaincu, mais où le Roi n'est pas encore remonté sur son trône.

« on, faisant allusion à ce qu'à la Chambre il avait pris Carnot
« pour modèle, il s'empresse de nous parler de ses vertus,
« de son goût pour les sciences, de sa modestie ; mais aussi
« comme son maître, il se hâte d'accuser ceux qui l'accusent,
« et par une audace inouïe, au lieu d'implorer l'excessive clé-
« mence du monarque, il brave sa justice et finit ironiquement
« par lui offrir ses services... »

Et plus loin, «... Retenez bien, si vous le pouvez, ce que je
« vais vous dire, Monsieur l'ex-colonel, l'ex-législateur. Désor-
« mais, des bottes à talons bruyants, les rubans de Buonaparte,
« deux épaulettes, la tête haute, le regard impudent, le ton
« brusque et tranchant, ne suffiront point à un homme de votre
» trempe pour arriver aux premières places de l'État. A Buona-
« parte usurpateur, tyran, traître, farouche, impudent, de tels
« serviteurs devaient convenir ; mais à Louis XVIII, souverain
« légitime, sage, éclairé et surtout honnête homme, il en faut
« d'autres, M. Bory, et vous me permettrez de douter, d'après
« la formation de ses Chambres, de son ministère, de sa mai-
« son et de sa garde, que le tour de vos pareils revienne (sic)
« de longtemps (1).

Le 8 juillet, Bory écrit à Léon Dufour que Louis XVIII est à Paris depuis la veille, que 30.000 Prussiens et Anglais avec du canon à toutes les portes occupent jusqu'aux moindres avenues des Tuileries et forment la seule garde du monarque, que les gardes de corps et autres gens du roi ne parlent que de tuer et de punir, mais qu'il ne craint rien (2).

Cependant, il est dénoncé de toutes parts, « comme pouvant
« contribuer à troubler la tranquillité publique. » Il envoie alors à M. Decaze, préfet de police, une profession de foi dans laquelle il rappelle qu'il a toujours été un amant pas-

(1) *Macédoine révolutionnaire pour servir à l'histoire de nos jours, ou la vérité toute nue sur nos malheurs, sur les grands coupables, et sur les trois mille individus entre les mains desquels Bonaparte a déposé les sept cent millions que les puissances étrangères nous demandent aujourd'hui*, par J. V. *** (du Midi). (Passage reproduit par M. F. Donnet.)

(2) Lettre XLVIII.

sionné de la liberté, mais que depuis qu'il l'a vue irrévocablement sombrer dans les derniers évènements, il renonce à tout jamais à jouer un rôle politique. Vains efforts. Ses ennemis l'emportent; et il est compris dans l'Ordonnance du 24 juillet 1815, prescrivant que « les 38 individus dont les noms
« suivent (1) sortiraient de Paris dans les trois jours et se retireraient dans le lieu qui leur serait indiqué et où ils resteraient en surveillance, en attendant que les Chambres statuent
« sur ceux d'entre-eux qui devront ou sortir du royaume ou
« être livrés à la poursuite des tribunaux.»

Le rôle politique de Bory de Saint-Vincent était fini. Mais, au milieu de ses malheurs, il lui restait la science, qui, ainsi que nous le verrons, allait devenir, le reste de sa vie, sa suprême consolation.

PH. LAUZUN.

(A suivre.)

(1) C'étaient : le maréchal Soult, Alix, Excelmans, Bassano, Marbot, Felix Lepelletier, Boulay de la Meurthe, Méhée, Fressinet, Thibaudeau, Carnot, Vendamme, Lamarque, Lobau, Harel, Piré, Barère, Arnault, Pommereuil, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Arrighi (de Padoue), Dejean fils, Garrau, Réal, Bouvier-Dumolard, Merlin (de Douai), Durbach, Dirat, Defermont, Bory de Saint-Vincent, Félix Desportes, Garnier (de Saintes), Mellinet, Hullin Cluys, Courtin, Forbin-Janson (fils aîné), Le Lorgne-Dideville.

UN PROCÈS DE SORCELLERE A AGEN

AU XIV^e SIÈCLE



Dans un recueil de pièces relatives à l'histoire de l'Inquisition au XIV^e siècle et tirées par M. l'abbé Vidal des archives du Vatican, figure, sous le n^o 65, une commission donnée par le pape Jean XXII au cardinal Bertrand de Montfavez à l'effet de terminer le procès de Bertrand d'Andiran, chanoine de St-Caprais d'Agen, accusé de s'être livré aux pratiques de la magie, de l'alchimie et autres superstitions. (Avignon, 23 août 1326. — *Reg. Vat.* 113 (*Secr. Joan.* XXII, tom. V.) N^o 1096). De ce document dont je me borne à donner une brève analyse, résultent les faits suivants qui ne sont peut-être pas dépourvus de tout intérêt pour notre histoire locale (1).

Le bruit public, *fama publica* (2), avait porté à la connaissance de l'Evêque d'Agen, Amanieu de Farges, que Bertrand d'Andiran, chanoine de l'église de St-Caprais, se livrait à la pratique des sciences occultes avec des *familiares et complices* (3) qu'il réunissait en divers

(1) J'exprime à M. l'abbé Vidal tous mes remerciements pour l'obligeance avec laquelle il m'a permis d'utiliser ce document sur la demande de mon cher confrère et ami, M. le docteur de Santi ; mes remerciements s'adressent aussi à ce dernier,

(2) Sur la *diffamatio* dans la procédure canonique du Moyen Age, cf. notamment le remarquable ouvrage de mon collègue P. Fournier, *Les officialités au Moyen-Age*, 1880, p. 262.

(3) *Familiaris* signifie, en général, personne de la maison, familier, domestique. Cf. Du Cange, v^o *familia*. Ici, le mot semble pris dans une acception un peu large ; car notre document constate que ces *familiares* tiennent des réunions dans la maison d'habitation de Bertrand d'Andiran.

lieux et surtout dans sa maison d'habitation sise dans la ville d'Agen. Sans respect pour la foi catholique, pour le droit canon et le droit civil (c'à.d. le droit romain), ils accomplissaient des actes contraires aux bonnes mœurs et préjudiciables à beaucoup. Aucune précision n'est faite au sujet de ces actes; s'agit-il de délits à proprement parler, de faits matériels comme serait un empoisonnement? S'agit-il de simples maléfices indépendants de délits ordinaires? Je suis porté à croire qu'il est question uniquement de maléfices (1), sans quoi on n'eut pas manqué de spécifier les crimes et délits reprochés à Bertrand d'Andiran et à ses complices (2).

La première accusation nette portée contre eux est celle de se livrer à l'alchimie; ils possèdent tout l'attirail de l'alchimiste; on a découvert dans la demeure de Bertrand d'Andiran des *casa citrea, terrea, lignea*, et d'autres appareils à l'aide desquels ils composent des poudres et des liqueurs suspectes, quelques unes reconnaissables, semble-t-on dire, à leur odeur fétide, d'autres inoffensives en apparence, mais sans doute non moins redoutables; ils obtiennent même d'autres damnables produits, *alia quamplura dampnata et illicita*. Pour les guider dans leurs opérations clandestines, ils ont des livres et des écrits. Quels sont-ils? On nous le dit pas et nous ne pouvons que former des conjectures sur ce qui composait cette bibliothèque d'alchimiste (3).

L'alchimie ne suffisait pas au chanoine de S^t Caprais et à ses amis; ils trouvaient sans doute que les résultats qu'elle donnait n'étaient guère en rapport avec la peine prise et les risques encourus, On les

(1) La pratique des arts magiques devait s'associer presque toujours à une vie peu régulière et à des délits de droit commun. Pas un magicien ou sorcier qui se proposât d'atteindre un but licite. De là vient, en partie, la répulsion inspirée par la sorcellerie. Mais si tout magicien était un individu peu recommandable, voire même un malfaiteur, on pouvait faire servir son art à atteindre des résultats approuvés par la morale; il y avait de bons sortilèges, tel celui dont parle Hostiensis et qui eut pour effet d'assurer à une femme la fidélité de son mari. Hostiensis, *Summa aurea*, lib. iv, de frigidis, 8 (p. 316, éd. 1568).

(2) Dans le procès de Guichard, de Troyes, les accusations sont précises. A. Rigault, *Le procès de Guichard*, évêque de Troyes, 1308-1313, dans la collection des *Mémoires et documents publiés par la Société de l'Ecole des Chartes*. 1896, p. 58.

(3) Sur l'alchimie, les ouvrages des alchimistes, cf. M. Berthelot, *Grande Encyclopédie*, v^o Alchimie (*bibliographie*); du même, *Collection des anciens alchimistes grecs*, 1887-1888.

accuse d'invoquer les démons et les esprits malins, de les associer à leur œuvre malfaisante et, grâce à eux, de commander en maîtres, à la foudre, aux éclairs, à l'orage, à la grêle, de mettre à mort ceux qu'il leur plaît de frapper et de causer par là des maux sans nombre. C'étaient là des griefs ordinaires dirigés contre ceux qui passaient pour magiciens ; on les prenait tellement au sérieux que les accusés eux-mêmes finissaient par se persuader qu'ils s'étaient rendus coupables de ces crimes imaginaires ; et le fait est que, si c'est l'intention qui fait le crime, nul ne méritait mieux d'être puni ; ainsi celui qui envoûtait son ennemi ou faisait dire contre lui la messe de *Sent Secari* ne différait guère du malfaiteur qui manque son coup (1).

En certains lieux, au lieu de frapper ces hommes dangereux, on avait pris un autre parti ; les pouvoirs publics n'hésitaient pas à se les attacher et à rémunérer leurs services ; c'est ainsi que Moissac avait un *tempestarius* (2) chargé de faire la pluie et le beau temps dans la région ou tout au moins de détourner l'orage, *cira la malino*, comme on dit dans mon patois local (3). Mais, à la suite de l'inquisition et surtout depuis les bulles de Jean XXII (4), l'Eglise se montra fort rigoureuse contre les magiciens. Au lieu des vieilles pratiques superstitieuses usitées de tout temps, le XIII^e siècle avait vu se répandre dans le sud de la France, l'art plus savant de l'Italie et de l'Espagne. L'effroi causé par les sciences occultes dans toutes les classes de la société s'accrut tout à coup ; nul ne semble en avoir été hanté à un plus haut degré que le pape Jean XXII lui-même ; il en vint à trouver les inquisiteurs un peu tièdes et à prendre leur place dans les procès de sorcellerie. Ce point n'est pas inutile à signaler pour expliquer la suite de notre pièce.

(1) On ne recourait aux procédés magiques que lorsque les moyens ordinaires avaient échoué ou qu'on ne pouvait les employer sans courir trop de risques.

(2) Lagrèze-Fossat, *Etudes historiques sur Moissac*, t. II, p. 297.

(3) Sur les pratiques de magie et de sorcellerie, cf. surtout J. Hansen, *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprocess im Mittelalter*, 1900 ; *Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwahns und der Hexenverfolgung im Mittelalter*, 1901. M. Hansen a mis en relief le lien qui s'établit entre l'hérésie et la sorcellerie, on pourrait même ajouter avec les crimes contre nature. Cf. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, *Dictionnaire général de langue française*, v^e bougre. Beaumanoir, *Coutumes de Beauvoisis*, éd. Salmon, n^o 312, 833, 1137.

(4) Les principales bulles papales contre la sorcellerie sont reproduites par Hansen en tête de ce dernier ouvrage. Cf. Constitution *Super illius specula* de Jean XXII (en l'année 1326).

A l'instigation de Bertrand d'Andiran, — s'il faut en croire notre document, — deux de ses familiers, un laïque, Pierre d'Auriac, et un clerc, Jean du Pont de Limoux (*Johannes de Ponte, clericus de Limosio*), allèrent de nuit enlever aux fourches patibulaires d'Agen deux têtes et un bras arrachés à des corps de suppliciés. On ne dit pas s'ils profitèrent de l'occasion pour faire provision de corde de pendu, mais le fait est que leur macabre expédition tourna mal. Comme ils rentraient dans la ville, les gardes placés aux portes les arrêtèrent et découvrirent, sans doute mal dissimulés sous leurs vêtements, ce fardeau accusateur. Pierre d'Auriac, simple laïque, fut reconnu coupable par la juridiction séculière et condamné à la peine du feu ; pris en flagrant délit, il fut jugé et exécuté sans retard (1). Pour Jean du Pont, sa qualité de clerc le rendait justiciable de l'évêque d'Agen ; on se contenta de l'enfermer dans les prisons épiscopales.

Bertrand d'Andiran n'avait point figuré dans l'expédition nocturne de ses deux acolytes ; mais la prudente réserve dans laquelle il s'était tenu ne le sauva point. Fut-ce à la suite des aveux de Pierre d'Auriac et de Jean du Pont, fut-ce à raison des relations qu'il entretenait avec eux, on le soupçonna d'avoir machiné l'affaire ; il fut incarcéré lui aussi dans les prisons de l'évêque et on informa sur son cas. Mais la gravité de l'accusation portée contre lui et le désir de lui voir infliger une peine proportionnée à son crime amenèrent l'évêque d'Agen à se dessaisir au profit de la Papauté (2). Le prisonnier fut conduit sous bonne garde à Avignon où résidait le pape Jean XXII et enfermé dans les geôles pontificales. Deux cardinaux, Pierre Tissier (de Saint-Antonin) et Bertrand de Montfavez, furent chargés de vive voix par le pape de faire une enquête et un rapport sur l'affaire de Bertrand d'Andiran. (3) Le premier étant mort en juin 1325, le second termina seul l'enquête et reçut, en août 1326, la mission de juger le prisonnier *prout de jure fuerit* (4) et *secundum Deum*.

(1) Sur la compétence des tribunaux séculiers et des tribunaux ecclésiastiques, cf. Hansen, *Quellen und Untersuch.*, p. 445-516 ; *Zauberwahn*, p. 212 et s.

(2) C'est ce que notre texte déclare positivement. Cf. dans Hansen, *Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwahns*, p. 6, la bulle du 4 novembre 1330 prescrivant aux archevêques de Toulouse et de Narbonne et aux inquisiteurs de ces deux villes de lui expédier les pièces des procès intentés contre des magiciens.

(3) Les aveux des accusés leur étaient fréquemment arrachés par la torture. Bertrand d'Andiran y fut-il soumis ?

(4) Allusion au droit romain qui contenait déjà des prescriptions contre la magie.

Nous ignorons si l'accusation parut fondée à Bertrand de Montfavez. La sentence qu'il prononça fut-elle une sentence d'absolution ou de condamnation ? Notre document ne le fait point pressentir d'une façon sûre. Contre le chanoine de Saint-Caprais il semble n'y avoir que des bruits ; ses relations suspectes ne sont pas une preuve sûre ; on ne l'a pas surpris comme Pierre d'Auriac et Jean de Limoux transportant à son domicile des mains et des têtes de pendus pour se livrer à des opérations magiques. Voyant que les faits positifs faisaient défaut contre lui, il dut se garder de compromettants aveux ; il répondit peut-être à ses accusateurs qu'il n'était pas un alchimiste, mais un simple curieux ; que ses cornues et ses matras n'avaient servi qu'à d'innocentes préparations ; que ses livres ne ressemblaient point aux grimoires des nécromanciens et que nul ne l'avait trouvé en colloque avec les démons pour acquérir la maîtrise des éléments. Un jury populaire l'eut condamné avec le même aveuglement qui lui fait excuser aujourd'hui les crimes passionnels. Mais il n'est pas impossible que Bertrand d'Andiran ait réussi à persuader à un esprit éclairé comme le cardinal de Montfavez qu'il était une victime de la crédulité publique (1). Nul n'est prophète dans son pays, mais on a toujours assez d'envieux pour y passer pour sorcier, même et peut-être surtout quand les sorciers sont brûlés.

J. BRISSAUD.

APPENDICE

M. l'abbé J.-M. Vidal a bien voulu détacher le document que nous venons d'analyser de son recueil et nous autoriser à le

(1) En 1453, des femmes furent mises à la torture et brûlées comme sorcières à Marmande ; les consuls de cette ville avaient laissé la multitude appliquer à ces malheureuses ce que nous pourrions appeler, par anachronisme, la loi de Lynch ; ils furent poursuivis pour ce fait devant le Sénéchal d'Agen ; mais que leur reprochait-on au juste ? Ce n'était pas d'avoir manqué d'humanité et d'avoir permis qu'on infligeât des peines à des femmes accusées d'un crime imaginaire ; leur faute était d'avoir « été présents au procès... sans observer aucun ordre de droit. » *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. V, 2^e série, p. 372. Tamizey de Larroque, *Notice sur la ville de Marmande*, 1872, p. 66.

reproduire intégralement. Nous le donnons d'après son manuscrit; c'est donc lui qui en est l'éditeur.

Dilecto filio Bertrando, sancte Marie in Aquiro diacono cardinali (1). Dudum ad venerabilis fratris Amaneri (2), episcopi Agennensis, notitiam fama publica deferente perducto quod Bertrandus de Andirano(3), canonicus ecclesie sancti Caprasii Agennensis, et quidam sui familiares et complices eo presente sciente et permittente flierique faciente, ac postmodum ratum habente, nedum in domo quam idem Bertrandus in civitate Agennensi inhabitabat sed aliis locis, pluribus et diversis dampnatis scientiis et artibus non absque transgressione fidei catholice jurisque canonici et civilis usus seu abusus fuerat in sue perniciem anime diutius et frequenter contra bonos mores, et in detrimentum plurium utebatur, quodque ipse ad usum, seu abusum scientiarum seu artium prohibitarum huiusmodi, diversos libros, scripturas ac vasa vitrea, terrea et lignea et alia instrumenta diversa cum quibus varios pulveres et liquores tam fetidos, quam alios, et alia quamplura dampnata et illicita composuerat ac etiam componebat.

Et insuper quod idem Bertrandus, dictis utendo seu abutendo scientiis et artibus, demum temptare demones et malignos spiritus invocare, conjuria et alia illicita et dampnata ad illum finem committere satagebat quod exinde tremenda tonitrua, coruscationes, fulgura, tempestates, grandines, demoniorum percussiones, invasiones ac mortes hominum et alia dampna innumera sequerentur. Item quod eodem Bertrando mandante ac fieri faciente, Petrus de Auriaco (4) laicus, et Johannes de Ponte, clericus de Limosio (5), familiares dicti Bertrandi, de furchis patibularibus civitatis predictae duo capita et unum brachium hominum suspensorum in furchis eisdem de nocte ceperant et apportaverant ad civitatem eandem; qui capti cum eisdem capitibus et brachio extiterunt per custodes seu vigiles civitatis

(1) Bertrand de Montfavez, chanoine de Lyon, promu au cardinalat le 18 décembre 1316; mourut le 1^{er} décembre 1342. (Ciacconius, col. 411-412; Baluze, *Vitae*, col. 728-731; EUBEL, *Hier.* I, p. 11.)

(2) Amanieu de Farges, promu à Agen en 1311; mort en 1357. (*Gallia Chr. II*, col. 921; EUBEL, *Hier.*, I, p. 76.)

(3) Andiran (Lot-et-Garonne), arr. et cant. de Nérac.

(4) Auriac (Lot-et-Garonne), cant. de Duras, arr. de Marmande.

(5) Limoux (Aude).

eiusdem, eodem Petro ex sua confessione flammaram incendiis iusto iudicio tradito et prefato Johanne in carceribus memorati episcopi mancipato. Et preterea quod dictus Bertrandus in domo sua receptaverat multociens, ac etiam receptabat plures personas que dictis scientiis et artibus utebantur conversando publice cum eisdem ; quodque de predictis omnibus erat et fuerat prefatus Bertrandus apud civitatem eandem multipliciter diffamatus. Prefatus episcopus nolens premissa sic enormia incorrecta conniventibus oculis pertransire contra dictum Bertrandum propter hoc suis carceribus mancipatum incepit inquirere diligenter. Et tandem propter criminum enormitatem huiusmodi et ut exhiberetur plenius super hiis iusticie complementum, ipsum Bertrandum ad sedem apostolicam sub fida custodia transmittere procuravit. Nos autem super predictis et ea tangentibus volentes plenius informari tibi ac bone memorie Petro tituli sancti Stephani in Celio monte (1), presbitero cardinali, ut veritatem solerter inquirere nobisque referre quod repereritis in hac parte fideliter curaretis commisimus viva voce. Cuius quidem commissionis auctoritate ad actus non nullos dum adhuc dictus Petrus cardinalis vitam in humanis ageret in predicto negotio procedere curavistis. Et subsequenter eodem cardinali sicut Domino placuit vita functo, tu de mandato nostro vive vocis oraculo tibi facto, super premissis ad actus alios, prout eiusdem exigebat qualitas negotii, processisti. Volentes itaque negocium huiusmodi exigente iusticia fine debito terminari, ac de tue circumspectionis exquisite providentia plenam in Domino fiduciam obtinentes, discretioni tue per apostolica scripta committimus et mandamus quatinus resumptis omnibus processibus tam per te ac eundem cardinalem simul, quam per te solum et quosvis alios super predictis habitis eisque completis et perfectis, si perfecti forsitan non fuerint et completi, habendo pro oculis solum Deum, prefatum Bertrandum, qui propter predicta nostris detinetur mancipatus carceribus, absolvendo vel condemnando, prout de iure fuerit et secundum Deum tibi videbitur studeas dictum negocium finaliter terminare. Datum Avinione X kalendas septembris, anno decimo.

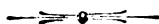
(6) Pierre Tissier, de Saint-Antonin, vice-chancelier de la S. Eglise Romaine ; créé cardinal, le 19 décembre 1320 ; mort en juin 1325. (BALUZE, *Vitae*, col. 719 ; CIACCONIUS II, col. 416-417 ; ECBEL, *Hier.* I, p. 15.)

Remarque. — Sur ces notes de M. l'abbé Vidal, je me permettrai de faire observer qu'il n'est pas certain que l'identification des localités d'Andiran, Auriac et Limoux soit exacte.

J. B.

LES PERTES DE L'AVANCE

ET LA GROTTE DES FÉES



Le ruisseau de l'Avance prend sa source dans les marais du Clà, à trois kilomètres à l'ouest de Durance et à 116 mètres d'altitude.

Le sol de cette région, composé de sable, absorbe avec rapidité les eaux qui coulent à la surface. Au dessous, le sous-sol est formé par des sables ferrugineux, agglomérés par une matière organique, qui ont reçu le nom d'aliôs. Cette couche passe pour imperméable à cause des marécages des landes, mais ne l'est pas complètement. Sous cet aliôs, le géologue rencontre une autre assise de sable mêlée de graviers d'une puissance variable, et encore au dessous un banc de calcaire tendre, dit de la côte 109, parce qu'il recouvre toute la région à 109 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans cette quatrième assise, se sont creusés les lits des ruisseaux souterrains de cette partie de la lande.

En sortant des marais du Clà, et jusqu'à La Tailhade, le ruisseau de l'Avance voit ses bords ombragés par les pins ; les bruyères, les fougères poussent sur ses rives, les jones et les nénuphars sont bercés par le cours de ses eaux. Il passe près de Durance, draine les eaux des marais environnants et arrose l'ancienne tour fortifiée de la Tour d'Avance.

Continuant son cours, il actionne le moulin de Trillé, puis le moulin Neuf, et après avoir traversé le chemin vicinal empierré, n° 1, de Lapalanque à Moncassin, il reçoit à droite le canal d'assèchement des marais de Verneuil. C'est bien avant d'arriver à cet endroit, que l'Avance a, contrairement aux autres rivières, vu peu à peu le volume

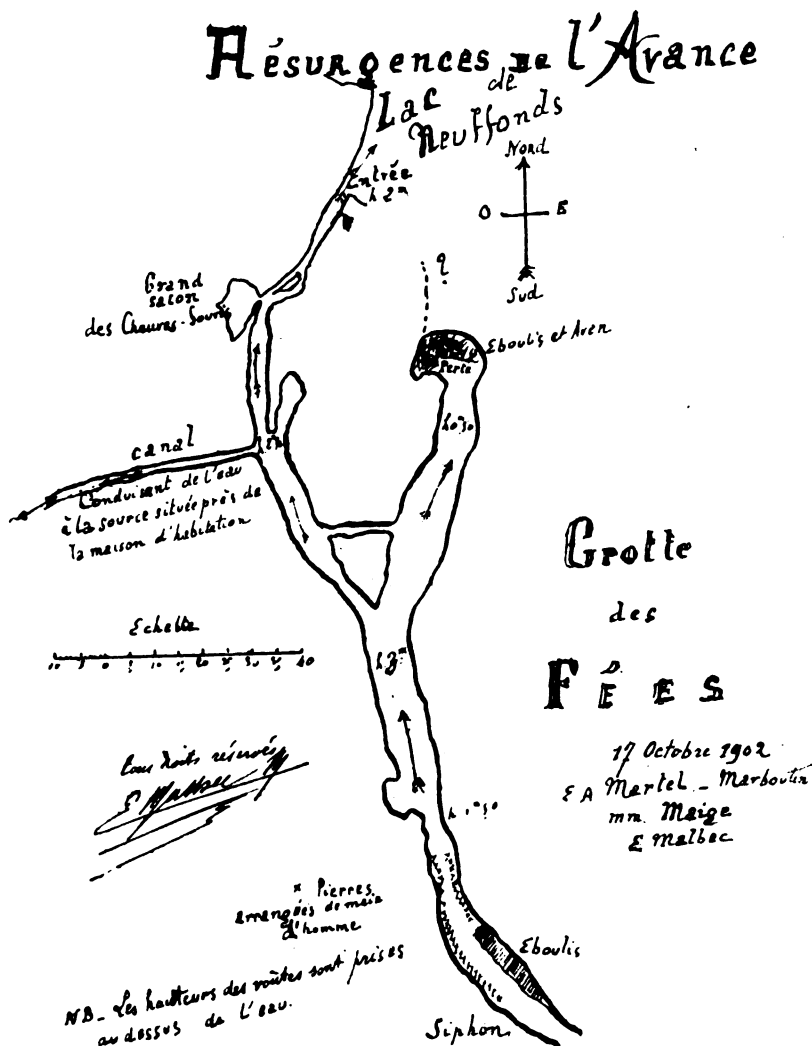
de ses eaux diminuer, pour, trois cents mètres avant ce confluent, disparaître insensiblement dans le sous-sol.

Et l'Avance, ironie des noms d'ici-bas, au lieu de voir grossir l'importance de son débit, et d'avancer en grosseur, si l'on me pardonne ce mauvais jeu de mots, voit au contraire ses eaux diminuer : d'importantes qu'elles étaient à un kilomètre de là, elles s'amoindrissent peu à peu et bientôt disparaissent complètement.

A partir du canal d'assèchement de Verneuil, environ à deux kilomètres de La Tailhade, le lit de l'Avance, le jour de notre visite, était à sec. Mais en hiver, et surtout au printemps, après les forts orages, les eaux plus abondantes n'étant pas absorbées par les sables continuent leur cours en plein air ; le ruisseau débordant envahit le voisinage et forme un immense marais. De là, il passe par La Tailhade, et, sous le nom de Ruisseau Rouge, va se jeter dans le lac de Neuffonds, à côté de la résurgence des eaux englouties en amont.

Samazeuilh dans sa géographie de l'arrondissement de Nérac, dit :
« Aux sources de Neuffonds et de Clarens, l'Avance reçoit un volume
« d'eau décuple de celui qu'elle avait avant de se perdre à La Tailhade.
« On présume que cela provient de plusieurs autres ruisseaux qui
« disparaissent également dans les sables en amont de la papeterie
« de Clarens, comme des forges de Neuffonds, tels que, sans compter
« l'Avance venue des marais, ou lac du Cla : 1^o la petite Avance qui
« naît comme la grande dans la commune de Boussès et se perd en
« aval du moulin de Poumeyrol, commune de Pompogne ; 2^o du ruis-
« seau de La Mouliate, lequel n'a qu'un cours fort restreint dans la
« même commune ; 3^o le ruisseau de Ladous, qui naît aussi dans la
« commune de Pompogne et y disparaît non loin de l'église de cette
« localité en aval du moulin de Ladous et des prairies qui baignent
« ses eaux ; et 4^o le ruisseau de Pindères, qui vient en partie du quartier
« de Sarpout et en partie des lacs de Pindères, baigne cette commune,
« reçoit les eaux d'une belle source voisine de ce village, et va se
« perdre en aval de deux moulins à blé, qu'il fait mouvoir. »

Il n'y aurait rien d'extraordinaire que cette théorie, émise par Samazeuilh, fût vraie, car l'Avance à La Tailhade est à 82 mètres d'altitude et à l'embouchure du ruisseau de Verneuil à 88 mètres. Tandis que la résurgence probable de ses eaux se trouve à 74 mètres seulement, soit une différence de 14 mètres, pente bien suffisante pour, sur une espace de 4 kilomètres, permettre l'écoulement des eaux.



Communiqué par la Société de Spéléologie.

L'altitude des pertes des autres ruisseaux signalés par Samazeuilh, oscille entre les côtes 90 et 103. Neuffonds n'étant qu'à 74 mètres, la même observation peut s'appliquer à ces rivières. Mais, on ne sera absolument sûr que ces ruisseaux de la lande ont leur résurgence à Neuffonds, qu'en voyant la coloration jetée dans les eaux de ces rivières reparaitre à la grotte des fées.

L'Avance, au sortir de la roche, forme le lac de Neuffonds et sert de force motrice aux machines de la papeterie de M. Maige. Puis, recevant les ruisseaux de Douès, de Rioncourt, du Martinet et de Bretagne, celui-ci venant des landes de Saint-Martin de Curton, elle baigne Casteljaloux, traverse les cantons de Bouglon, du Mas-d'Agenais et de Meilhan, et se jette dans la Garonne à Cantecourt, commune de Gaujac, en amont du bourg de Couthures, après un cours d'environ cinquante-huit kilomètres, dont dix-huit depuis les marais du Clà jusqu'à La Tailhade, quatre pour son cours souterrain et trente depuis Neuffonds jusqu'à son embouchure.

M. E. A. Martel, le savant secrétaire général de la Société de Spéléologie de Paris, après avoir visité la grotte tertiaire des Tournelles, près de Sainte-Colombe de Villeneuve, manifesta l'intention d'étudier les pertes de l'Avance et de colorer les eaux de cette rivière à la fluorescéine. Marboutin et moi, nous offrîmes de l'accompagner, trop heureux d'étudier ces pertes, qui se trouvaient dans le champ de nos explorations, avec un maître tel que E.-A. Martel.

Nous les visitâmes le 17 octobre 1902. Marboutin a raconté, dans un article très intéressant et fort poétique, nos pérégrinations à travers la lande à la recherche des pertes du ruisseau.

« Ce fut, dit-il, par une belle matinée d'octobre, que nous quittâmes Casteljaloux pour nous enfoncer dans la Lande. L'air était vif, de légers brouillards s'élevaient de l'Avance, qui déroule dans le vallon son ruban argenté. Dans les prairies, des troupeaux de vaches paissaient tranquillement au bruit de leurs clochettes. Ça et là, les laboureurs remuaient la terre fumante, et dans le fond, disparaissant peu à peu, la ville élevait au-dessus de la verdure son clocher et ses toits dorés par le soleil levant. Quelques nuages blancs comme des flocons de laine se traînaient lentement à l'horizon.

« Bientôt le paysage changea. Autour de nous, rien que du sable, le long de la route des chênes-liège à l'enveloppe rugueuse, ou des

« pins aux larges entailles, donnant raison à ces vers de Théophile
« Gautier :

On ne voit en passant par les landes désertes,
Vrai Sahara français, poudré de sable blanc,
Surgir de l'herbe sèche et des flaques d'eaux vertes
D'autre arbre que le pin, avec sa plaie au flanc.

« Mais, nous voici à Neuffonds, véritable oasis au milieu des pins.
« Nous quittons bientôt la route pour prendre des chemins sablon-
« neux. La marche devient pénible. Nos pieds s'enfoncent dans le
« sable, le soleil est devenu chaud et ses rayons tombent d'aplomb sur
« nos têtes. L'air est lourd, l'atmosphère étouffante, les nuages
« s'amoncellent menaçants vers l'ouest.

« A La Tailhade, nous rencontrons le lit à sec de l'Avance. Nous le
« remontons pendant deux ou trois kilomètres. Devant nous s'étend la
« forêt sombre et sans fin, à droite et à gauche parfois s'ouvrent de
« vastes marais desséchés, d'où émergent des bouquets d'ajoncs. A
« notre approche des perdrix s'envolent au-dessus des pins, les merles
« partent en sifflant et dans le lointain, par intervalles, nous perce-
« vons les clochettes de quelque troupeau.

« Cette marche à travers bois est charmante. La cime des arbres
« remuée par le vent murmure comme la mer. Nous respirons à
« pleins poumons l'odeur saine des pins et le parfum aromatique des
« menthes et des bruyères. Autour de nous, la solitude. On dirait une
« caravane au milieu du désert. »

Peu après la ferme de La Tailhade, en remontant le lit à sec de l'Avance, nous traversons des marais desséchés à cette époque de l'année, et au milieu desquels végètent de maigres jones, roussis par la chaleur et le manque d'eau.

Puis nous cheminons de nouveau au milieu des pins. Notre course est souvent arrêtée par les ronces qui nous barrent la route, ou par les troncs d'arbres morts que nous sommes obligés de franchir. Quelques-uns tombés sous la hache du bûcheron sont couchés, au travers du lit du ruisseau ; ponts rustiques et fragiles reliant, en temps de pluie, une rive à l'autre. Une mince barre de pin de deux mètres de long reste encore aux côtés de l'une de ces sommaires passerelles : elle servait d'aide aux paysans pour franchir ce pas difficile.

A deux kilomètres de La Tailhade, nous rencontrons enfin un mince filet d'eau, qui devant nous, vient disparaître dans un trou de quarante centimètres seulement de profondeur.

S'imbibant dans le sable, sans nul remous, comme absorbées par une éponge, les eaux s'enfoncent dans le sol ; si l'on ne les voyait arriver et s'arrêter là, nul ne se douterait que le sous-sol est perméable et boit la rivière.

A droite de ce point d'absorption, existe un lit de ruisseau à sec, nous préférons, n'ayant pas de renseignements, chercher le cours de l'Avance en remontant le filet d'eau qui meurt à nos pieds.

De loin en loin, nous rencontrons des trous pareils au premier, il nous est facile, ainsi, de comprendre le mécanisme des pertes de ces eaux. C'est une multitude de petites fissures absorbantes qui diminuent progressivement l'importance du débit de la rivière, pour finalement, la faire disparaître en entier.

A cinq cents mètres de la dernière perte, le volume du cours d'eau que nous remontions était déjà abondant. E. A. Martel le jugeant assez fort, le colora avec un kilogramme de fluorescéine. L'opération dura une demi-heure environ, pendant laquelle, penchés sur le lit du ruisseau, une branche fourchue à la main, nous agitions le liquide pour dissoudre complètement le colorant. Ce travail terminé, les eaux parurent toutes vertes ; le coup d'œil était féérique.

Au milieu du ton feuille morte donné par l'automne aux fougères, le ruisseau semblait un ruban d'émeraude, couché dans un chatoyant écrin mordoré. Au-dessus, l'azur du ciel vu dans les branches, donnait l'illusion de lapis-lazulis enchassé dans un fond d'or vert, tandis qu'autour de nous, les fleurs jaunes des ajones, piquaient de notes gaies l'uniformité de la Lande. Le soleil se glissant à travers les pins, éclairait tout cela, plaquant la bruyère de reflets lumineux, et se jouait en scintillant sur les eaux vertes qu'il dorait.

Croyant notre visite terminée, nous nous préparions à revenir sur nos pas, lorsqu'un paysan, qui avivait la plaie saignante des pins, pour en faire couler la résine, nous prévint que nous n'étions pas sur l'Avance, mais bien sur un de ses affluents ; le ruisseau d'assèchement du canal de Verneuil. Du geste il nous indiqua, vers le sud, la direction de la rivière.

Après l'avoir remercié, nous voilà repartis à la découverte, mais au milieu de la désespérante uniformité des pins, nous cherchons vainement notre chemin. Apercevant, au loin, un vieux berger coiffé d'un bonnet de coton jadis blanc, qui, monté sur des échasses, gardait ses moutons en tricotant des bas, nous lui demandâmes notre route.

Sur ses indications, nous trouvâmes bientôt la route de Pompogne

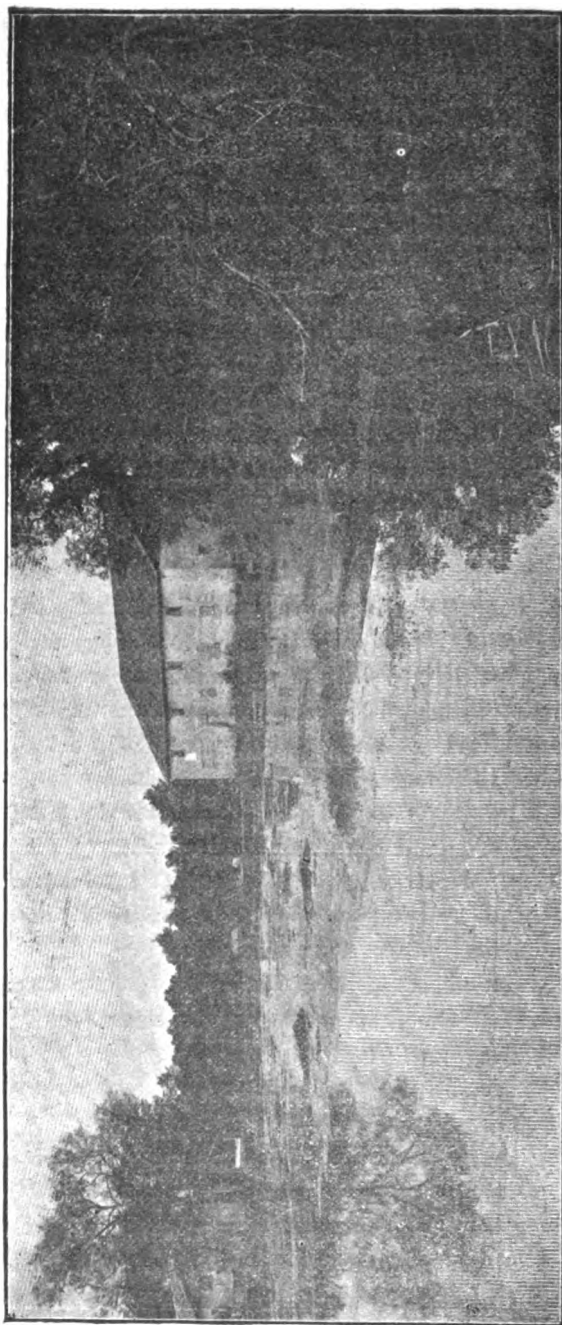


Photo E. A. Martel.

SOURCE DE NEUFFONDS

Communiqué par la Société de Spéléologie

à Fargues, qui nous conduisit à l'Avance. Sous le pont qui la traverse, le débit de la rivière a déjà diminué et à trois ou à quatre cents mètres en aval, nous rencontrons la dernière perte. Nous nous trouvons alors à trois cents mètres environ de l'embouchure du canal d'assèchement des marais de Verneuil. C'était le lit desséché de l'Avance, qu'à notre arrivée à la première perte décrite, nous avons laissé à notre droite.

Ordinairement, les pertes des ruisseaux se font par des gouffres appelés, suivant les pays, « gouffios, » « bétoures, » « goules, » « katavothres, » etc., et les eaux disparaissent soudain dans une fente bien visible de la roche. Ici, en partie imbibées dans les sables, elles ont cependant des points principaux d'absorption, qui font comprendre facilement le mode de diminution de l'Avance, et sa disparition totale.

A ces points principaux, on n'aperçoit pas de remous, ni de mouvements dans le sable. Nous pensons, qu'au dessous de ces petites pertes, doivent s'ouvrir dans la roche des paraclases permettant aux eaux de s'écouler dans un réseau de galeries souterraines creusées dans le calcaire, aboutissant à un canal collecteur, dont la résurgence probable serait à Neuffonds.

En rentrant, nous suivions le cours à sec de l'Avance ; nous pûmes constater que l'eau colorée par la fluorescéine atteignait juste à notre arrivée la dernière perte à l'embouchure du canal de Verneuil.

D'après les calculs de E. A. Martel, si sous terre l'eau avait la même vitesse qu'à l'air libre, la fluorescéine aurait dû arriver à Neuffonds dans quarante huit heures ; soit une vitesse de sept mètres par minutes. Malheureusement notre expérience n'a pas eu de succès. La surveillance active des points probables de la résurgence, faite par M. Maige et sa famille, n'a pas donné de résultat.

Aux environs de La Tailhade existent plusieurs « goules » où disparaissent les eaux, au moment des débordements.

Nous avons consacré l'après-midi à visiter les neuf sources de Neuffonds, résurgences probables de l'Avance. Neuffonds est un petit hameau à quatre ou cinq kilomètres de Casteljaloux. L'Avance renaît là à la lumière par neuf fontaines dont les eaux réunies font marcher une importante fabrique de papier de paille, appartenant à M. Maige. Le site est enchanteur. Deux bassins aux eaux limpides sont encadrés par de beaux arbres dont la cime ondoyante chante et murmure. Une falaise calcaire sert de fond au décor ; et sous les

clématites et les églantiers s'ouvre une profonde caverne. C'est la grotte des fées.

Cette grotte est l'émergence principale du ruisseau souterrain qui y coule en flots abondants. L'entrée, arrangée de main d'homme, présente l'aspect d'une porte ordinaire en partie cachée par la verdure. Une chaussée bâtie du côté droit permet au visiteur de pénétrer dans les méandres mystérieux de cette ténébreuse retraite.

La profondeur d'eau sur la chaussée mesure quarante centimètres et en dehors un mètre dix. Le canal bâti a, depuis l'entrée, environ vingt mètres de long, il se divise ensuite en deux bras se rejoignant quatre mètres plus loin.

A droite, trois mètres après, existe une vaste salle formée par un Aven communiquant autrefois avec l'extérieur. Une nuée de chauves-souris en ont fait leur demeure. D'où le nom de « Grand Salon des Chauves-Souris », donné à cette excavation par Messieurs Maige fils.

Trente mètres après, un tunnel de un mètre de hauteur conduit une partie des eaux, coulant dans la grotte, vers une source qui sort quelques mètres plus loin au-dessous de la maison d'habitation et à l'ouest de la grotte des fées.

A cet endroit, le couloir prend une direction nord-ouest sud-est et à trois mètres à gauche se trouve un conduit de dix mètres de longueur. La galerie principale se continue dans la même direction et arrive à une bifurcation quarante mètres après. Là, sur la gauche, une seconde galerie, à la largeur imposante, à l'eau profonde, aboutit au bout de soixante mètres, à un aven bouché. A travers les éboulis, nous découvrons une perte inconnue jusqu'à ce jour, que M. Maige espère capter dans l'intérêt de son usine. Au deux tiers de ce couloir, on rencontre un conduit venant se souder à la galerie principale et permettant à un homme de le suivre facilement.

Du carrefour, que nous avons quitté, nous marchons vers le sud, remontant, pendant quatre-vingt-seize mètres environ, un ruisseau, dont l'eau profonde miroite et scintille sous la lumière de nos bougies.

D'une manière générale les couloirs ont une dizaine de mètres de largeur et de deux à trois mètres de hauteur. Dans le fond, le rocher s'abaisse et vient effleurer le courant. C'est la fin pour ce moment de la partie pénétrable. Lorsque les vannes de la papeterie seront levées on pourra peut-être aller plus avant.

A notre avis, le ruisseau principal est le canal collecteur de toutes les eaux de cette région de la Lande et il n'a d'extraordinaire que

'importance de son volume d'eau, assez fort pour faire marcher une usine dès sa résurgence.

Contrairement à tous les ruisseaux souterrains de Lot-et-Garonne, par nous connus, il forme à sa sortie un delta dans la roche et voit le jour en neuf points différents.

Notre excursion étant terminée, nous partîmes de Casteljalous après avoir pris congé de la famille Maige à qui nous devons bien des renseignements relatés plus haut.

Il faisait une nuit superbe pour notre retour. Au-dessus de nos têtes, le ciel étendait sa voûte d'azur piquée de clous d'or, et vers l'orient la lune montait lente et majestueuse comme dans une apothéose. A notre droite, nous entendions une voix douce, mélodieuse et au timbre sonore, égrener les notes mélancoliques de la *Chanson de Fortunio* :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer.

E. MALBEC.



LES MÉMOIRES

D'ANTOINE DE BUARD

I

Les troubles religieux, apaisés sous le règne de Henri IV, ne tardèrent pas à recommencer, après l'assassinat de ce prince. Les grands s'agitèrent sous la régence. Condé ayant levé une petite armée fit appel aux protestants du Midi et la guerre reprit.

L'Agenais, plus que d'autres provinces, eut à souffrir de ces hostilités nouvelles. Dans les années 1621 et 1622 surtout, notre pays fut ravagé et ruiné par le passage incessant des armées ennemies. On se battait partout, à Nérac, à Clairac, à Tonneins, à Caumont, à Monflanquin, à Monheurt. La ville d'Agen fut préservée, grâce à la vigilance de ses consuls. Sa situation cependant n'était pas enviable. Placée sur la route des gens de guerre, les réquisitions s'abattirent sur elle avec une rapidité effrayante. Les autres villes de la région n'étaient pas épargnées (1). Il arriva bientôt, dans les années de disette, comme en 1621, qu'aux horreurs de la guerre vinrent s'ajouter celles de la misère et de la famine, fatalement suivies de la peste, à des intervalles plus ou moins rapprochés.

(1) Il faut lire l'ouvrage de M. le docteur Couyba : *La Misère en Agenais de 1600 à 1629 et la Grande Famine de 1630-1631* (Villeneuve-sur-Lot, R. Leygues, 1902), pour se faire une idée de l'état du pays à ce moment. Voir, à la page 91, les emprunts occasionnés à la ville d'Agen par les opérations de la guerre.

Les témoins de tous ces événements tragiques en étaient fortement impressionnés. Aussi, plusieurs voulant transmettre à leurs enfants le souvenir de ces malheurs, écrivirent-ils des Mémoires. C'est ainsi, que nous possédons ceux du Consul Trinque, de Lorman, du notaire Redays et le journal de Malebaysse. Nous pourrions y ajouter, désormais, ceux d'Antoine de Buard, qui vont suivre.

Antoine de Buard appartenait à une famille très ancienne de Port-Sainte-Marie. Sa généalogie remonte jusqu'aux dernières années du XV^e siècle ? Je n'ose, en effet, admettre comme authentiques des pièces du XIII^e et XIV^e siècles, que feu M. de Buard, chirurgien militaire, auteur de la généalogie en question, attribue à ses ancêtres. Quoiqu'il en soit, dès 1487, nous trouvons un Antoine de Buard établi à Port-Sainte-Marie. De son fils Raymond, marié en 1530 avec Marie Darqué, naquit, en 1565, Antoine de Buard, qui nous intéresse.

Il vint se fixer à Agen, vers l'an 1593, et deux ans après (1595), il se mariait avec demoiselle Jeanne de Laborde. Nous savons qu'il était marchand, mais nous ignorons l'objet de son commerce. Peut-être vendait-il du vin ? Nous trouvons souvent, dans les papiers qu'il a laissés, des mentions de barriques de vin blanc ou rouge qu'il fournissait aux consuls.

Inscrit comme bourgeois d'Agen, il ne tarda pas à arriver aux premières charges de la cité. Dès l'année 1600, nous le voyons figurer au nombre des consuls. Il exerce les mêmes fonctions en 1628 comme troisième et en 1635 comme deuxième. Il fut encore syndic de la navigation pour les rivières de Garonne, Lot et Aveyron.

Apparenté et lié d'amitié avec les principales familles d'Agen, il avait aussi de fréquentes relations avec les grandes maisons du pays. Son fils aîné entra dans la compagnie du marquis de Lauzun, dont il parle souvent. Le baron de Fumel descendait chez lui lorsqu'il se rendait à Agen(1). Plusieurs fois, de grands seigneurs, plus riches en quartiers de noblesse qu'en argent, faisaient appel à sa bourse. Antoine de Buard dont les affaires prospéraient leur venait en aide. C'est ainsi que le

(1) Nous trouvons dans les papiers de Buard, la note suivante du 20 décembre 1613 : « Monsieur le baron de Fumel myt ledit jour 20 dudit mois, page son fils eyné chez Monsieur Dépernon, gouverneur de Guienne et ce jour print labyt de page et entra en l'exercice de page ordinaire. Dieu lassiste de tout ce que luy est necessere, tent en sa fonsion qu'en quelque bonne fortune digne de sa condition et que son père luy pouroyt déziner. Ledit sieur de Fumel etoyt logé chés nous en ce temps ».

comte de Laugnac, le fameux Honorat de Montpezat, ancien capitaine des Quarante-cinq, lui avait emprunté 600 livres.

Serait-ce pour une semblable raison que le Prince de Condé lui accorda le permis de chasse suivant ?

« Henry de Bourbon, prince de Condé, duc Dangin, comte de Sois-
« son, Clermont et Valery, premier prince du sang, premier pair de
« France, Gouverneur et Lieutenant général pour le roy en son pays et
« duché de Guyenne, Nous, soubz le bon plaisir de sa Majesté, avons
« permis et permettons à Anthoine Buard marchand bourgeois et
« cappitaine en la ville et cité d'Agen, avec un homme de ses domes-
« tiques à la charge den respondre, de tirer de l'harquebuse sur toutes
« sortes de gibier, non deffendu par les ordonnances. Et ce en lestan-
« due de sa maison et possessions aux champs et autres lieux aux
« environs sans quilz en puissent abuser. Si mandons et enjoignons à
« tous quil appartiendra de ne donner aud. Buard ny a sond domes-
« tique aucun empeschement au contraire.

« Donné audit Agen ce XXVI^{me} jour daoust 1611.

« HENRY DE BOURBON. »

Par Monseigneur premier prince du sang et premier pair de France,
(*Secrétaire du Prince*) (*Illisible*)

Lors de la grande famine de 1629, Antoine de Buard fut plusieurs fois prié par les consuls de s'intéresser aux affaires (1). Il le fit toujours avec une scrupuleuse fidélité. Le peuple Agenais le connaissait et avait grande confiance en lui.

En 1635, il était consul, lorsqu'eut lieu, le 17 juin, une émeute à cause de la gabelle. Pendant deux jours, la populace soulevée commit des atrocités. Les consuls s'employèrent à ramener le calme. « Messieurs de Buard et Méja, dit le journal des consuls, ayant eu avis de ce bruy, courent aussy tost. Leur présence appaise ce bruit en quelque façon ». Le lendemain, de Buard et Méja chargent à la tête d'une troupe fidèle, une bande de boute-feux et pillers » qui voulaient mettre le feu à la maison du sieur d'Espalais,

Quelque temps après, un groupe de ces bandits force Antoine de Buard de marcher à leur tête. « Davantage une troupe de ces mutins estoit allé quérir M. Buard second consul et le créèrent leur capitène,

(1) Cf. Dr Couyba, *La Misère en Agenais...* p. 23.

Il marchoit à la teste destre troupe, avec son espée au costé, son chaperon en escharpe et une baguette en main et comme cella, ils fezoient la rebue par la ville. Comme ilz furent devant St^t Stienne, ilz trouvarent que mondiet sieur l'archidiacre fesoit l'exortation. Ilz se mirent à genous devant St^t Stienne. Après que l'exortation fust parachevée le poeuble se retira, mondiet sieur de Buard se vouloit aussy retirer ce qu'il ne peult obtenir de ceux de sa troupe. C'estoit sur l'hœure d'onze hœures et demye, qu'il étoit encore en juin. Il les pria de le laisser aller à sa maison prendre un peu de réfection, ce qu'il ne peult obtenir deulx sans qu'ils heussent esgard au bon homme quy est desja chargé de vieilles années et le firent marcher comme auparabant (1).»

Cette émeute dura deux jours, et il y eut 18 personnes tuées, 10 maisons pillées, 1 maison et 6 métairies pillées et brulées. Les plus coupables des émeutiers furent pendus.

Jeanne de Laborde, femme d'Antoine de Buard, mourut en 1639. Il y avait eu deux enfants de ce mariage, Marc-Antoine et Guillaume.

L'ainé, Marc-Antoine de Buard de Bréda, d'abord homme d'armes, se fit prêtre dans la suite, et devint chanoine prébandier du chapitre Saint Etienne. Il mourut vers 1645.

Guillaume de Buard prit la succession de son père. Il fut consul plusieurs fois, notamment en 1642 et 1650. Il fut marié deux fois, la première fois en 1630 avec Jacqueline Dufour, la deuxième avec Suzanne Ichard. Lors de ce dernier mariage, Antoine de Buard, écrivit :

« Premier mars 1642, sera pour mémoire que la barrique vin blanc rapé a esté persée ledit jour et a bon escien le mesme jour fort vizitée et pressée a rendre sa liquir et substance et par ordonance des medesins à se tesmoinz. La musique, les nocces suivront la trasse a lhonneur de la feste de mardy gras on en verra la fin, par ce moyen elle sera myze fort bas. Nous en prendrons nostre part avec layde de Dieu.

Nostre filz marchand et consul en la présente année 1642, épousa sa seconde famme, le lundy veylle de mardy gras, en l'église de Saint Anthoine aux Penitens bleus et fust espousé par M. de Cayrou chapelain et estimé fort bon prêtre et homme menant bonne vye. »

Antoine de Buard, mourut en 1650, âgé de 85 ans.

(1) *Journal de Malebagasse*. Voir cette relation publiée par M. Magen dans le *Recueil de la Société des Lettres, Sciences et Arts d'Agén*. 1^{re} série t. VII pp. 196 à 221.

Les mémoires de Buard racontent des faits déjà connus, mais ils m'ont paru intéressants, car ils complètent ou rectifient les relations parues jusqu'à ce jour. Pour les rendre plus utiles et plus clairs, j'ai cru devoir grouper au tour des événements qu'ils rapportent le plus de renseignements possibles. Pour la même raison, on trouvera en appendice le procès-verbal de l'entrée de Louis XIII à Agen, et neuf lettres ou ordonnances de ce roi, du maréchal de Bassompierre et de Thimenes, encore inédites, et qui pourront servir de pièces justificatives aux Mémoires de Buard.

Ecrits sur des feuilles volantes, ces Mémoires nous sont parvenus incomplets. Ils sont conservés dans les archives du château de Fontirou. M. du Repaire les a mises à ma disposition, avec une amabilité et une libéralité pour lesquelles je tiens à le remercier.

II

Le jung 1621 Monseigneur le duc de Mayenne (1) mande à Messieurs les consuls d'Agen que luy envoyassent les deux coulobrines au Port (2) avec deux cens bouletz, et serteine poudre avec tout autant domes de guerre quilz pourroyent ramasser de la ville. Se qui feust à linstant exécuté. Et furent chargé dens ung basteau, avec deus cens homes byen armés, ou je Buard (3) feus employé pour la

(1) Henri de Lorraine, fils de Charles, duc de Mayenne, et de Renée de Savoie, fut duc d'Aiguillon en 1597. Entré dans une ligue contre Luynes (1620), il s'était attiré l'animosité du roi. Au commencement de 1621, il rentre en grâce. Etant à Bordeaux, il apprend la prise de Nérac par Rohan et La Force. Après une conférence avec d'Epernon, à Cadillac, il prend la résolution d'attaquer et de réduire cette place. Il écrit, le 8 juin, une lettre aux consuls d'Agen, pour demander « deux collovaines qui estoient dans la maison commune de ladite ville, avec munitions, meches, bouletz et deus cens soldatz. » Cf. : *Mémoires des choses passées en Guyenne* (1621-1622), rédigés par Bertrand de Vignoles et publiés par Ph. Tamizey de Larroque. Bordeaux, 1869, p. 37-38. *Mémoires de La Force*, publiés par le marquis de La Grange, t. II, p. 138-139. *Mercurie Français*, t. VII, p. 601.

(2) Port-Sainte-Marie, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Agen.

(3) On lit dans les comptes des consuls d'Agen, CC. 356 : « Plus a été payé à Monsieur Buard bourgeois pour le remboursement des fraix, despens qu'il a fait pendant le siège de Nérac où il demeura avec led. sieur Langelier consuls pour tenir en debvoir les soldatz de la compagnie de la ville... cinquante livres. »

conduite diceux. Et alames coucher au Port. Et la première nuyt, couchames à Lassalle, et le lendemeyn on nous loga à St-Laurent(1), par tiquets (2). Messieurs de Las de Gayon et Langelyer (3) consulz vindrent jusques à Fauguerolles (4) et sen retournarent Agen et je demura seul, ou je fus accompagné pendent quelques jours par Lafar. Et fumes logés, le premier jour que aryvames à l'armée, au vylage [blanc] près de Nérac, ny ayant daultres troupes, du costé du Petyt Nérac (5), que nous au nombre de deus cens, pendant quelques jours. Ledyt sieur de Langelier, revynt peu de jours après et nen bouga jamés jusques à ce que le siège feust levé de devant Nérac, qui feust le [blanc] jour de juilhet 1621 (6), quilz se rendirent. Et sortyrent tabour (*sic*) batent, les enseignes dépliés et la mèche alumée (7). Après, fumes congédys et nous donarent à nous, nos coloubaines à conduire jusques Agen, ce qui fust fayet.

Du depuis, le roy arybe a Thonens (8) et serne Cleyrac (9) et

(1) Saint-Laurent, commune du canton de Lavardac, sur la rive gauche de la Garonne, en face de Port-Sainte-Marie.

(2) Ce mot aurait-il été français avant d'être anglais ?

(3) Messire Joseph de Las, écuyer, sieur de Gayon, gentilhomme de la Chambre du roi, et François de Langelier, avocat, étaient consuls d'Agen en cette année 1621.

(4) Feugarolles, commune du canton de Lavardac, arrondissement de Nérac.

(5) Le *Mercuré Français*, t. VII, p. 601, décrit ainsi la ville de Nérac : « On divise Nérac en trois, en Grand Nérac, le Petit Nérac et le chasteau... Elle est capable de souffrir un siège royal et résister à quatre mil coups de canon. » Vignolles nous apprend que les troupes manquaient en effet du côté du Petit Nérac, p. 48.

(6) Les articles de la capitulation furent signés le 7 juillet 1621. M. Lesueur de Pérès les a publiés dans la préface de la *Chronique d'Isaac de Pérès. Recue de l'Agenais*. 1879, t. VI, p. 50, 51.

(7) Nous lisons dans la capitulation : « L'infanterie sortira en ordre simple, de quatre en quatre, avec leurs armes, chevaux et bagages, tambour batant et enseigne déployée, la mèche allumée. » *Ibid.*, 50.

(8) Le 17 juillet, Louis XIII, partant de Bergerac, va coucher à Eymet. Le 18, dimanche, il se rend à Saint-Barthélemy, où il avait l'intention de rester tout le lundi, pour attendre les troupes en retard. Le 19, il renonce à son projet et part pour Tonneins. Un orage, ayant fait déborder le Tolzat, Louis XIII, ne pouvant passer, se réfugie au château d'Hautesvignes. Le 20, il arrive à Tonneins, et, le 21, il se décide à faire le siège de Clairac. V. *Mercuré Français*, t. VII.

(9) Le siège de Clairac commença le 23 juillet. Pendant ce siège, le maréchal de Termes fut tué. Voir à ce sujet, *Deux lettres inédites du Père Arnould*

envoya Monsieur le Duc de Mayenne vers Mauvezin et Lile en Jourdan et le Mas de Verdun qui a l'instant se rendent, de mesme que Thonens, Sainte-Foy, Brageyrac (1) ou le roy met garnison partout et tout comme il se verra quelques jours ~~de~~ Lestoyre qui en sera faicte.

Le 23 juilliet 1621, mon filz Anthoine cest a dyre leyné partit d'Agen avec Monsieur le marquis de Lauzun (2) pour sen aler à son régiment de l'armée de Monseigneur le duc de Mayenne à Montauban.

Monsieur frère du Roy aryva le dernier de juilliet 1621 Agen. Et ne luy fust autre entrée, que simplement savoyr. Messieurs les consuls en robe rouge, le resurent à la porte Saint Anthoyne, accompa-

sur la mort du baron de Termes devant Clairac, par M. Ph. Tamizey de Larroque, dans la *Revue des Questions historiques*, 1872, p. 528-529. Clairac se rendit le 4 août. Après le siège, le *Mercure Français* publia les vers suivants :

Que pour sestre rebellez
Ils estoient tous defformez
A Saint-Jean demantelez,
Pons villageois changez,
A Bergerac estonnez,
A Sainte-Foy pardonnez,
A Tonneins pris et pressez,
A Nérac tous degradez,
A Caumont plusieurs brulez,
A Clerac penduz, noyez,
A Castres desesperez,
A Montauban desolez,
A la Rochelle bloquez,
Priez pour les trepassez.

(1) « Après avoir été bien reçu à Tonneins, nous dit Vignolles, le duc de Mayenne dès le lendemain est renvoyé pour préparer les voyes et projet de Montauban que le Roy avoit à cœur. Il s'achemine donc avec huit mille hommes de pied et douze cens chevaux droit au Mas de Verdun qu'il mit sans coup férir, en l'obéissance du Roy. » *Loro cit.*, p. 52.

Mauvezin, chef-lieu de canton, arrondissement de Lectoure (Gers). V. *Mercure Français*. t. VII, p. 657.

Lisle-en-Jourdain, arrondissement de Lombez (Gers). V. *Mercure Français*. t. VII, p. 658.

Verdun sur Garonne, arrondissement de Castelsarrazin (Tarn-et-Garonne).

Sainte-Foy la Grande, chef-lieu de canton, arrondissement de Libourne (Gironde).

(2) Gabriel Nompar de Caumont, II^e du nom, marquis de Puyguilhem, comte de Lauzun, vicomte de Monbahus, seigneur de Puydauphin, etc.

gnés de la Jurade et avet environ deux cens hommes en armes, mys en haye, depuis le pont de dessa molin Saint Gorge, jusques à la porte, dune part et dautre, estens à la teste pour Saint Estyenne moy Buard ; pour Saint Caprasi Monsieur Prevert, pour Saint Ilère Monsieur de Corne ; pour Sainte-Foy M. Vacqué, et fust logé ledit sieur chés Monsieur de Roques, ayant pour son gouvernur Monsieur Dordane (1). Pour cette reseption il y eut letre de Monsieur de Fylipeaux à Messieurs les consulz particulièrement et non à aultre.

NOTA : Que Messieurs les Présidiaux furent en quelque volonté altérer ladite reception ; et fust Monsieur le Président particulièrement à la mezon de ville en dire ses résons et se qui avoyst esté arresté par leur corps. Et la dessus la Jurade assemblée, fust délybéré, qu'on yrait vers ledit sieur président ; et luy dire qu'on le pryet de ne suivre leur résolution. Enfin fut trubé bonne la délybération de la Jurade, et ne feust ryen de tout leur désein, mes furent voyr, comme aussi Monsieur d'Agen, Monsieur au Port, et à leur arybée à son logis, comme aussy avayt déjà fayet Messieurs les consulz. La letre dudit sieur Fylipeaux fust donnée le mesme jour que ledit sieur entra Agen, jugez syl falayt altérer ryen de sa subztance. Et a séjourné dans Agen cinq ou six jours.

Le roy fit son entrée Agen le mardy jour de Saint-Laurent en aoust, fezant mauvés tems, et neust moyen de voyr les troupes d'Agen au Grevyer (2). Séjournà jusques au judy quel partyst, et ala coucher à Valense (3).

Et le vendredy suivant la reyne et Monsieur frère du roy partyrent et alarent coucher audit Valense.

Je feus prié par Messieurs les consuls d'Agen, par commandement du roy (4), aler avec deux comisères de l'artilherye voyr les chemyns pour fere passer le canon jusques à Moyssaq (5), qui après avoyr veu

(1) Le maréchal Alphonse d'Ornano.

(2) L'entrée du roi à Agen se fit le 10 août. Celle de la reine avait eu lieu la veille. V. Archives d'Agen, BB. 14, f. 295, 296. Appendice.

(3) Valence-d'Agen, chef-lieu de canton, arrondissement de Moissac (Tarn-et-Garonne).

(4) Comptes des consuls de 1621. CC. fol. 356. « Plus feust baillée à Monsieur Buart bourgeois, la somme de dix-neuf livres quatre solz, pour les frais du voyage qu'il fist par commandement du Roy vers Montauban, pour la conduite de l'artilherie de Sa Maïesté. » Appendice.

(5) Moissac, chef-lieu d'arrondissement de Tarn-et-Garonne.

et rechercher tous les endretz où on pourroyet juger que le canon pouret passer fust aresté que ledit canon passeroyet dret à Grandfons (1) et au dessubz de Prades (2) dret à Lamagistère (3).

Sela résouleu, fusmes donner advis au roy du tout à Valense qui, de sa bouche me comenda de men revenir Agen, toute la nuyt, pour fère partyr tout le canon, en nombre de seze pieces, avec grande quantité datalages, et me fit me depecher Monsieur de Chambelin conte-rolleur de l'artilherye. Et azybé Agen à quatre hures du matin ou à mesme temps ledyt canon part et fumes coucher à Goulfech, que fust le vendredy 13 aoust 1621.

Et le samedy suivant fumes coucher au haut de la montagne de Moyssaq, ayant tenu nostre chemyn de Goulfech dret à Valense, et sortant de la porte, ou ung peu plus haut tornames à meyn dret, à la montée de Saint-Vincent et dret à Lacapelle Lauzieres, la lessent à meyn gauche, et de la dret un beau et grand chemin, à Moyssaq où arétames au haut de la montée, pour le temps quil fust juger falloyr à desendre ledit canon aveq tout l'équipage.

Le lendemeyn, 15 dudit moys, fust désendu ledit canon, avec tout e reste et mys dens le parq, au-dessus Moyssaq, au lieu nommé à la Prade.

Le Roy et la Reyne séjournet audyt Moyssaq, tout aultant quil leur plet, atendant toute l'armée rassemblée, pour aler fère les aproches de Montauban, qui fust le [] aoust audit an (4).

Cependant, Monsieur du Meyne, d'un autre cousté, avec son armée presse les vyilles qui son du cousté de Saint-Anthonyn, force les hunes prent les autres par composition (5).

Force Albyas ou d'un cousté et daultre mortz et blessés, mon filz eyné, estent avec Monsieur le marquis de Lauzun, est blessé dune mosquetade à la cuyssse fort favorable (6).

(1) Grandfons, hameau de la commune de Castecueillier.

(2) Prades, petit château renaissance, dans la commune de Saint-Pierre de Clairac, d'où est sorti le poète gascon Cortète de Prades.

(3) La Magistère, commune de l'arrondissement de Moissac (Tarn-et-Garonne.)

(4) Montauban fut investi le 18 août 1621.

(5) Ces villes sont Négrepelisse, Réalville, Caussade, Courbarieu.

(6) Albias, commune du canton de Négrepelisse, arrondissement de Montauban. Sur ce fait d'armes v. Vignolles, *Les Mémoires de Castelnaut*, t. iv, p. 188, *Le Mercure Français*, t. vii, p. 659. Les auteurs du temps l'appellent le Béjas.

Cependant, du long de la rybyère, montée sept canons, cantité de munitions venent de Bourdeaux ou Clérac.

Je feus au camp devant Montauban l'espace de quinze jours ou ma retréte feust au logement de M. de Fumel, et men revyns Agen, après avoyr veu lassaut à la Villeborbon, par ceux de l'armée de M. du Meyne, qui furent repoussés, et quantité d'hommes perdus entre autres pour personne de marque M. le marquis d'Estampes et plusieurs autres seigneurs et capitènes.

Du depuis, et audigt moys, a esté tué Monsieur le duc de Mayene, perte remarquable, pour toute la France et particulièrement pour la vylle d'Agen et de toute la Guyenne. Dieu luy fasse peys (1).

Le bruit est, que au gouvernement de Guyenne et en son lieu et plasse, le Roy a baylhé pour gouverneur, Monsieur son frère du Roy ; on croyt que M. de Luxembourg, frère de M. de Luynes, a present connétable, sera son lyeutenant au lieu et plasse de M. de Roquelaure maréchal.

Le de septembre audyt an 1621, le corps dudit sieur duc, passa dans Agen, conduit dens ung chariot, tout couvert de velours avec les croyx jusques à terre, tout bardé, tiré par six chevalz blans, toutz bardés de velours jusques à terre, et son cheval de bataylhe devent, bardé de mesme avec la grand croyx, conduit par les officiers de sa mezon et sa compagnie de gendarmes, estens tous ses officiers abyhlés en deuilh. Séjorna une nuyt dens Agen et fust mys le corps dans leglyse Saint Estienne. Le lendemeyn, monsieur de Sauveur fyt lorézon funèbre, après le service de leglize fayet, où assista la justisse en corps et messieurs les consuls en robe rouge, avec le corps de la Jurade, et après fust remys sur son chariot et fust accompagné jusques hors la vylle en le mesme ordre que a son entrée, qui fust par la porte du Pin avec toutes les sérémonies de leglize (2).

(1) Le duc de Mayenne fut tué d'un coup d'arquebuse. Le marquis de Castelnaud raconte que, le roi voyant le projectile, qui avait frappé le duc, dit : « Que c'était Castelnaud qui devait avoir fait le coup et qu'il connaissait le calibre de son arquebuse. » *Mémoires*, t. iv, p. 270.

(2) Sur ces honneurs funèbres, voir le *Mercuré François*, t. vii, p. 848-849. « Partout où il passa, les peuples témoignèrent un grand ressentiment de sa mort. Quoique le temps fust fort incommode pour les pluyes continuelles qu'il faisoit, tout le clergé en corps, la justice et les consuls avec les principaux de la ville d'Agen, suivis de tout le peuple, le furent recevoir iusques hors la ville, et les rues estoient bordées de femmes et d'enfants pleurans, en si grand nom-

Le 6 novembre 1621, la Reyne femme du Roy, passa dans Agen et y séjourna le dimanche, estoyet conduite par Monsieur le duc Duzès, avec fort peu de tren. Et d'Agen ala coucher à Eguilhon où de là sen ala à Bourdeaux estant assistée et conduite par escorte de vylle en vylle (1).

Monurt (2), qui demeuret calme, ne fezent pas la guerre, soubz la garde de Monsieur de Boyesse (3) qui se dizet serviteur du Roy, ayant tousiours demuré au siege de Montauban, sen estant veneu en sa mézon, il est tué par seus de son party et sur sa mort ses enfens semparent dudit Monurt et se declarent pour le party des huguenots, ou sela estant la Reyne demure troublée en son passage. M. le maréchal de Roquelaure (4) la prent à Eguilhon et la conduit.

Cependant le siège se lève de Montauban audyt temps et en novembre 1621.

Et le siège levé dudit Montauban, le roy envoie quatre régimens de gens de pié conduitz par Mons. de Basompierre (5), qui couche dens Agen le 15 novembre 1621 et part le 16 dudit. Lesdyts régimens logarent depuis Lafox jusques Agen et partent d'Agen sen vont coucher

bre, que les cœurs plus fermes ne se pouvoient empescher de participer à leurs larmes. Le lendemain on fit en toutes les églises d'Agen, des services solennels pour luy, par le commandement de l'évesque. »

(1) Les consuls d'Agen envoyèrent une escorte de 400 hommes pour protéger la Reine, depuis La Magistère jusqu'à Aiguillon, Archiv. d'Agen, BB. 41, CC. 357.

(2) Monheurt, commune du canton de Damazan, arrondissement de Nérac.

(3) Pierre d'Escodeca, baron de Boisse, de Pardaillan, d'Allemands et autres lieux, conseiller du roi en ses conseils d'Etat et privé, capitaine de cinquante hommes d'armes, maréchal des camps et armées de sa Majesté, gouverneur de Bourg en Bresse, puis de Sainte-Foy et de Monheurt. Etant au siège de Montauban, il apprend la révolte de ces deux dernières places. Il part aussitôt, reprend Monheurt et se dirige vers Sainte-Foy. Il fut tué à Gensac (Gironde). Voir *Récit de l'assassinat du sieur de Boisse Pardaillan et de la prise de Monheurt*, publié avec avertissement, notes et appendice par Ph. Tamizey de Larroque, Paris, H. Champion, 1890.

(4) Antoine de Roquelaure était lieutenant-général du roi en Guienne, depuis 1610, maréchal de France depuis 1611. Il mourut à Libourne, le 9 juin 1625, âgé de 81 ans.

(5) François de Bassompierre, marquis d'Harouel, maréchal de France, colonel général des Suisses et Grisons. Il a laissé des Mémoires fort intéressants, dont une des meilleures éditions a été donnée par le marquis de Canterac pour la Société de l'Histoire de France. En Appendice une lettre de Bassompierre.

en la terre de Lésignan et de Clermont. Ils parurent tous en bataille au Grevyer (1).

Et sen vont serner Monurt, où M. le maréchal de Roquelaure se trouve par commendement an atendant le Roy.

Et sepandant, le Roy s'achemine dret à Thoulouze, où il fet son entrée le de novembre 1621, et part le lendemeyn ou peu de jours après et vint coucher à Grenade (2) et lendemeyn à Veumont (3) ou estant congédye le père Arnoult jesuyte son confesseur (4). Chescun discourt sur se congè.

(1 *à suivre*)

J. MARBOUTIN.

(1) Il faut lire dans les *Mémoires* de Bassompierre, les incidents qui signalèrent son passage à Agen. « Le lundi 15 [nov.] je m'en vins à Agen, où je trouvai que l'on n'avancait guère pour nostre munition, et que les jurats de la ville l'empêchaient, disant que le pain renchérisait dans leur ville, si on en tirait une si grande quantité pour l'armée. Ce que je ne trouvay pas bon. » Après une remontrance un peu sèche, Bassompierre donne ordre de faire installer les régiments dans la ville et les faux-bourgs, leur recommandant de faire bonne chère pour compenser les privations du siège de Montauban. Cette menace rendit les consuls et les jurats d'une obéissance parfaite.

(2) Grenade-sur-Garonne, chef lieu de canton, arrondissement de Toulouse, Haute-Garonne.

(3) Beaumont, chef-lieu de canton, arrondissement de Castelsarrazin, Tarn-et-Garonne.

(4) Le P. Jean Arnoux, naquit à Riom en 1575. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1592, se fit remarquer comme professeur, orateur et provincial de Toulouse. Il mourut en 1636. C'est lui qui assista le duc de Montmorency, lors de sa détention à Toulouse (1632). Il avait succédé au P. Coton, comme confesseur du roi, en 1617. Ayant mécontenté le connétable de Luynes, il fut remplacé dans ses fonctions délicates par le P. Seguiran. Au dire de la *Nouvelle Biographie générale*, t. III, col. 337.) « Sur la fin de ses jours, Arnoux se croyait métamorphosé en coq : il chantait comme les coqs, s'efforçait de voltiger, de s'élancer sur des perches qu'il avait tendues d'une muraille à l'autre, ne voulait manger que des miettes de pain et de la viande hachée dans une écuelle de bois. Dès avant le jour, il parcourait les dortoirs en chantant de toutes ses forces comme les coqs, et servait ainsi de réveille-matin à ses confrères. » Cette historiette ne mérite aucune foi, elle ne repose sur aucun fondement et doit son origine à l'abbé Faydit. Voir sur la disgrâce du P. Arnoux, un chapitre de Berthold Zeller, *Le connétable de Luynes, Montauban et la Valteline*, Paris, Didier, 1880.

EN CORÉE

FU-SAN

Une dentelure violette, parfois fondue en nuances mauves ou rose tendre, court sur l'horizon. C'est la côte de Corée. Elle grandit, passe au vert cru et au gris ; tandis que le soleil monte et dessine les ombres allongées de montagnes nues et de rochers étrangement découpés. Une baie s'arrondit. Une pointe de terre s'écarte en démasquant une tâche sombre. C'est le bouquet de pins parasols qui domine les petites maisons de bois du poste japonais de Fusan. Le soleil blanchit les mâts d'une flotille de jonques. De loin en loin, sur la côte, il y a des amas de huttes grises, basses et pressées. On dirait une installation de troglodytes ou de castors. Ce sont les villages Coréens. Celui que nous apercevons à peine, tout au fond de la rade, au pied d'un mamelon boisé, est la véritable ville de Fusan.....

... Des barques aux voiles jaunes se dirigent vers nous. Des formes blanches s'y agitent. Ils sont une trentaine là dedans : hommes, femmes, enfants, vieillards. Ils veulent visiter l'*Eclaireur*. Ils ont mis leurs plus beaux atours. Les femmes, de grandes robes immaculées, ceinture blanche arrêtée au-dessous des seins, casaque blanche destinée, souvent sans succès d'ailleurs, à voiler les trésors de leur gorge opulente ; les hommes, des pantalons blancs bouffants, serrés à la cheville, sur lesquels retombe un manteau de même couleur. Les femmes portent des bandeaux à la vierge. Leur visage est rond plutôt qu'ovale, beaucoup moins aplati que chez les chinoises d'Hong Kong. Les mâles sont remarquables. Des figures énergiques que prolonge une barbe peu fournie ; moustache courte et tombante, à la Tartare ;

les yeux droits, en amande allongée. resserrés par l'épanouissement exagéré des pommettes. Le front disparaît presque entier sous un serre-tête noir qui retient les cheveux noués au sommet du crâne en petite queue cylindrique et raide. Ils posent sur cet échafaudage un chapeau en fibres de bambous léger, transparent, haut de forme et large de bords.

Ils envahissent la coupée. On leur permet de monter à bord quatre par quatre. Les premiers ôtent leurs sandales avant de franchir le redoutable seuil, adressent à droite et à gauche un certain nombre de petits saluts et se dirigent vers le panneau de la machine. Ce qu'ils aperçoivent de bielles, d'axes, de mécanismes enchevêtrés les pétrifie. Il faut les arracher à cette contemplation. Leurs compagnons entassés les suivent d'un œil inquiet. En les voyant disparaître sur l'avant, ils se mettent à les héler avec une sollicitude affolée et un tel vacarme que je suis obligé de les menacer d'expulsion pour les calmer. Ils défilent tous ainsi, jetant avant de s'en aller un regard de regret sur les cuivres reluisants de l'arrière inaccessible. Les femmes ne sont pas montées. La pudeur naturelle à leur sexe leur interdit sans doute d'échapper à la surveillance de leurs époux, pour tomber dans les bras de mathurins assez facétieux.

Un vieux patriarche à barbe de fleuve a pris la barre du canot. Ils larguent leurs amarres en nous envoyant force saluts et s'éloignent sous leur grande voile jaune.

A terre, au fond d'un petit port encombré de barques, c'est une foule grouillante de Coréens blancs, parmi lesquels se détachent en bleu sombre des contremaitres et des employés japonais. Tout ce monde remue des ballots de riz au milieu d'une effroyable poussière.

Nous voici dans le quartier japonais. Des mousmés en robe de cotonnade bleue à fleurs, aux grandes ceintures de couleurs vives, traînent leurs socques de leurs pieds menus. Elles marchent un peu penchées, avec cette grâce fuyante des silhouettes des porcelaines. Le « Kimono » croisé sur la poitrine resserre les épaules et dégage la naissance du cou, la nuque légèrement ambrée. Sur la tête, c'est toujours cet admirable édifice de cheveux noirs, dont la confection constitue le principal travail d'une toilette de mousmé. Elles nous regardent de leurs yeux rieurs percés dans d'aimables figures rondes, et se sauvent bien vite avec des cris d'oiseaux, si elles nous aperçoivent tout à coup derrière elles.

Un tir à l'arc nous arrête. Nous ôtons nos souliers, comme il convient, avant de fouler le plancher ciré et les belles nattes jaunes

sur lesquelles une petite japonaise dispose pour nous deux coussins moelleux. Elle apporte un arc et des flèches et nous invite à tirer, en donnant l'exemple, assise sur ses talons. Il s'agit d'atteindre de petites cibles dont le déclenchement fera jaillir des personnages grotesques sur un théâtre de carton. Mes premiers essais sont déplorables. La mousmé rit aux éclats. Elle a une frimousse de chat, des dents très blanches et des yeux très gais. Elle tient son arc bien droit, tire de sa toute petite main la flèche à hauteur de son œil, et culbute les cibles à tout coup. Quand le sol est jonché de flèches, elle se précipite à quatre pattes, en me surveillant du coin de l'œil ; puis elle m'en rapporte des gerbes en souriant. Au bout d'un quart d'heure j'ai fait d'immenses progrès. La mousmé est enchantée ; son mari aussi, un japonais très laid qui fabrique des arcs et les essaie en décochant des flèches sur les pantins avec une violence inouïe. Z... se met aussi à tirer. Une bande de Coréens badauds se rassemble. Notre japonais prend un seau d'eau et une écuelle, et les arrose à la ronde avec le dédain du conquérant pour le conquis.

Nous remettons nos chaussures et quittons le tir après un échange de politesses avec la mousmé, à qui nous promettons, le dictionnaire à la main, de revenir un autre jour... « Sayonara ! » à bientôt ! — et d'adorables révérences.

Les rues sont bordées de maisons basses, toutes en bois, de boutiques largement ouvertes. Au fond, toujours une ou deux japonaises gracieusement assises sur leurs talons. Elles sont microscopiques : de gentilles poupées, des femmes bibelots. Elles semblent de petites filles ; elles en ont le babillage et l'insouciance gaieté. Et cependant, il y a souvent près d'elles un petit japonais qui leur doit le jour à n'en pas douter. Elles lui donnent même le sein, et c'est d'un comique achevé. De petites mères pour rire, avec un bébé à musique... Eh bien non ! la volupté qui se lit sur cette minuscule figure ronde n'est pas un artifice. Ce « mousko » boit du lait, du vrai lait.

Quelques maisons possèdent deux étages. Les parois de l'étage supérieur se composent exclusivement de panneaux en papier mobiles. Derrière, on entend des chants nasillards et des bruits de guitare. Ce sont des « tehayas » ; traduisez « maisons de thé. » En voici une d'apparence assez distinguée pour nous recevoir. Nous déposons poliment nos souliers au pied de l'escalier, et nous entrons dans une petite chambre carrée, tendue de papier, où s'estompent des chrysanthèmes. Les nattes sont d'une blancheur immaculée. C'est minuscule, mais si délicieusement propre !

Deux mousmés sont arrivées très empressées : « Tcha Kudasai ! » « Condescendez à nous apporter du thé », « Kashi » des gâteaux. Et elles sont reparties bien vite, du pas léger de leurs pieds nus, après avoir ouvert les panneaux qui servent de fenêtres. Le soleil est déjà bas. L'air est doux, parfumé de l'odeur légère des pins parasols. Quelques arbres verts poussent parmi les toits inférieurs d'où s'élèvent des fumerolles. En bas, dans une cour étroite, une mère peigne sa fille. Elle est assise sur un escabeau, l'enfant à genoux lui tourne le dos.

L'immobilité hiératique de la petite, le sérieux de ce visage sur lequel retombe un rideau de cheveux « à la chien » encore trop courts pour être reliés à l'échafaudage de la nuque, donnent la mesure de l'importance d'un tel acte dans la vie d'une japonaise. C'est un sacerdoce que la mère accomplit ; et, même en dormant la fillette doit prendre les précautions les plus sages pour ne pas démolir le chef-d'œuvre édifié avec tant de soin.

Les mousmés sont rentrées avec une petite table, du thé et des gâteaux secs. Le thé est exécrable ; de l'eau claire sans sucre, servie dans des tasses microscopiques à l'aide d'une minuscule théière de terre cuite. Les « Kashis » n'ont pas de goût. Les mousmés sont bavardes ; elles ont des figures de pleines lunes, et nous ne comprenons rien à leur babillage, ce qui a l'air de les étonner beaucoup. Après quelques questions faciles et polies sur leur âge et le lieu de leur naissance, nous gagnons notre canot, accompagnés de cris d'oiseaux sympathiques et d'interminables révérences.

Le port est silencieux ; les barques se serrent immobiles sur l'eau moirée. Les pics lointains nouent leurs contours adoucis autour de la rade apaisée ; de grands gerfauts planent d'un vol mélancolique dans l'or du couchant.

A minuit, j'ai peine à quitter le port. Le ciel est admirablement pur ; poudré d'étoiles fines vers le nord, tandis que dans le sud flambaient de larges constellations. Les mâts noirs se découpent sur le firmament argenté. Dans un miroir d'acier bruni se renverse l'image des montagnes sombres et des lumières de Fusan.

Oh la belle nuit ! le calme et la paix divine des cieux étoilés et des mers endormies dans les baies silencieuses où le vent ne souffle plus ! L'atmosphère plus pure et plus légère m'apporte les voix lointaines de la côte, les mille bruits familiers du soir. Voix humaines, aboiements de chiens de garde autour de la ferme ensommeillée, murmure du flot sur la plage ; cette éternelle et douce chanson des belles nuits

d'été dans tous les pays de la terre, qui rend pour une heure au cœur le plus blasé, l'émotion naïve et la virginité d'un enfant. Cette impression exquise et amère, je l'ai eue souvent dans le flamboiement des nuits tropicales, dans le calme de ces clairs de lune laiteux où s'éveille tout à coup la tendresse lointaine d'un angelus. Jamais elle ne m'a révélé ma solitude autant que dans cette soirée de Fusan, au fond d'une petite baie perdue de la côte de Corée.

Jeudi. -- Le missionnaire est venu dire la messe à bord en l'honneur de l'Ascension. Tous les chrétiens des environs s'y étaient donné rendez-vous. On leur a fait une distribution générale de biscuit de mer pour leur aiguïser les dents contre les ennemis de la foi.

Après le déjeuner, nous débarquons sur la grève plate et couverte d'algues de la Fusan Coréenne. C'est un village de pêcheurs. Des bateaux sont à sec sur le sable comme dans nos petits ports de Bretagne. Les habitants grouillent en cohue bien chinoise ; mais, tout de blanc habillés, ils évoqueraient des visions d'Arabie, n'était l'amas de huttes grises qui les encadre. L'architecture domestique n'est pas plus développée que chez les nègres de Dakar. Quelques liteaux entrecroisés réunissant un certain nombre de poutres verticales, de l'argile durcie au soleil dans les interstices de cette charpente, un toit de paille percé d'un trou pour la fumée : voilà le détail d'une maison. Les plus grandes se divisent en deux pièces de deux à trois mètres carrés. On n'y peut entrer qu'en rampant ; il est impossible de s'y tenir debout. Dans l'ombre se dessine quelque Coréen accroupi, la pipe à la bouche, devant un escabeau chargé de comestibles bizarres. Des femmes sont affaissées sur les nattes. Quelques unes, très jaunes, allaitent des nichées d'enfants-très sales. Les bambins dépenaillés pullulent dans les rues.

Celles-ci sont proportionnées aux édifices qui les bordent. Ce sont des sentiers sinueux d'argile desséchée. Un cortège nous croise : des palanquins mystérieusement fermés, recouverts d'une peau de tigre peinte ; des ânes somptueusement harnachés. « C'est une noce », nous dit le missionnaire.

Sur les bords de la route, des marchands et des femmes s'accroupissent devant des barils de poisson, des étalages de fruits et de viandes, des expositions de marmites en cuivre et de poteries grossières. Des ânes se pressent, chargés de sacs et de tonneaux ; et d'innombrables chiens aboient près de la porte au toit relevé qui

donne accès dans la ville murée. Nous suivons un instant les remparts au-dessus de la plage glauque où une petite rivière se perd en maigres filets. Puis, c'est une nouvelle porte et un mamelon planté de beaux arbres sur lequel s'alignaient jadis les canons d'un fort. Il n'y a plus que des fleurs, des roses blanches et des roses rouges, que les enfants nous apportent à pleines mains. L'œil s'abaisse sur une mer de toits de chaume, et, au delà, sur le ruban de route jalonné de villages qui va jusqu'au poste japonais. Derrière nous, une large vallée cultivée s'éloigne vers la capitale de la province.

Nous rentrons dans le village. Les rues sont encombrées de marchands, à ne savoir où poser les pieds. Les étoffes blanches éclatent d'une lumière aveuglante, les marmites de cuivre étincellent ; une fourmilière humaine s'agite, se bouscule, vocifère au milieu de ce chaos sous une forêt de champignons multicolores qui sont les ombrelles en papier du pays. On nous invite à nous asseoir dans la cour d'une petite maison chrétienne. Elle est bien misérable cette hutte. Le métier de nos hôtes consiste à nettoyer des pipes de cuivre par des procédés rudimentaires. Mais ces gens-là nous regardent avec un sourire si avenant que c'est un vrai plaisir de les considérer. Il se dégage d'eux comme un parfum de christianisme naissant, de cette fraternelle douceur qui devait régner au temps de la primitive Église. Les bambins sont très curieux. Une petite fille de dix ans porte ligotté sur son dos un jeune Coréen à peine né. Celui-ci dort placidement, sa tête hérissée de quatre poils raides passée sous le bras de sa sœur qui lui érase consciencieusement le nez contre sa hanche. Puissance du sommeil de l'innocence ! Un criminel serait asphyxié.

Une construction grandiose relativement à la plupart des taudis fusanais nous arrête à quelques pas de là. C'est le temple où le mandarin allait autrefois offrir ses hommages au Fils du Ciel, représenté par une planche ornée de signes cabalistiques. Les Coréens sont plus calmes que les grenouilles de La Fontaine ; un soliveau leur a longtemps suffi.

Nous rencontrons des femmes dissimulées sous de longs voiles blancs. « Des jeunes filles ou de jeunes mariées, nous dit notre guide. Une femme n'a le droit de quitter son voile qu'après son premier enfant. » Ceci m'explique pourquoi les Coréennes ne m'étaient apparues jusqu'ici que sous la forme de vieilles mégères aux seins flétris.

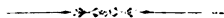
Nous nous dirigeons vers la demeure du missionnaire. La petite

chienne de Z... excite l'étonnement des Coréens qui la prennent pour un singe d'une espèce inconnue. La route que nous suivons est bordée de champs d'orge presque mûr. Un beau tapis blond que le vent caresse de frissons légers et qui s'étend d'un côté jusqu'à la mer bleue, de l'autre jusqu'aux montagnes dénudées. Des groupes de femmes blanches, portant des cruches ou des gerbes, passent dans les sentiers lointains parmi les champs dorés.

Le missionnaire nous reçoit au milieu d'une meute de chiens coréens affublés de noms fantastiques. Sa maison se compose de trois pièces; l'une sert de salle à manger, la deuxième de bibliothèque, la troisième de chapelle. On nous apporte du vin et du miel. Par la porte entr'ouverte nous apercevons des rosiers qui se balancent sur le fond bleu de la mer. C'est là que le Père passe la plus grande partie de sa vie, dans la solitude et le recueillement. Tous les ans il fait un voyage dans les montagnes pour visiter les chrétiens isolés et les missionnaires du voisinage. C'est bien entendu un pèlerinage à pied.

Il y a six ans qu'il est ici. Il ne reverra sans doute jamais la France. Avec sa grande barbe et ses traits paisibles, il fait songer à ces solitaires de la Thébàïde dont il partage l'abandon. Il met dans la poignée de main du départ un peu de l'émotion des adieux définitifs. Il est celui qui reste, nous sommes ceux qui passent. A chacun sa destinée; à lui la solitude immobile de la terre, à nous l'isolement vagabond de la mer.

J. DE LA J.



STATISTIQUE

DU DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE

POUR L'ANNÉE 1789 ET L'AN IX

[FIN*]

Poteries et Faïenceries ⁽¹⁾

Des fabriques qui trouvent sur le lieu même les matières premières, qui fournissent des objets d'un usage journalier et nécessaire, et dont la consommation s'accroît tous les jours, ces fabriques ne sauraient être sans intérêt pour l'industrie d'un pays. L'observateur verra donc avec plaisir nos *poteries* se soutenir et prospérer.

La poterie, établie à *Reaup*, canton de Mézin, contient 20 ateliers, et y répand une aisance peu naturelle au pays aride et presque inculte où elle est située. Elle ne fabrique que des vases de terre cuite, dont les plus recherchés ne sont vernissés qu'au dedans. Chaque four fait 24 à 25 cuites par an, dont la valeur brute moyenne est de 225 francs.

(*) Voir tome XXX, page 69.

(1) Ce chapitre, ainsi que les trois suivants, *Verreries, Fers et Fontes, Cuïres*, furent rédigés pour la Statistique départementale, ainsi que le dit Lamouroux lui-même dans son *Acertissement*, par son collègue M. de Lalaurencie, comme « articles du règne minéral. » L'original en est perdu. Mais, comme nous ne saurions laisser incomplet ce travail sur l'Industrie du département en 1789 et en l'an IX, nous croyons devoir reproduire *in extenso* les pages qu'écrivit à ce sujet, dans son *Annuaire du Lot-et-Garonne pour 1806*, Lafont du Cujula ; lequel, pour son chapitre VIII, s'est servi aussi bien du manuscrit de M. de Lalaurencie que de celui de Lamouroux, mais en les résumant considérablement et en leur enlevant tout ce qui, au point de vue local, peut présenter aujourd'hui de l'intérêt.

Les frais annuels montent à 75.000 francs, et laissent à l'entrepreneur un bénéfice de 25 à 30.000 francs. Elle emploie au chauffage des fagots de bruyère et, pour la formation des pots, l'argile calcaire, dans une proportion trop faible avec l'argile blanche. Peut-être augmentera-t-on cette proportion d'après la découverte d'un banc d'argile blanche plus rapprochée que celui de Casteljaloux.

Cette poterie consomme pour ses vernis environ 200 quintaux de plomb et 150 livres de limailles de cuivre.

Les *faïenceries* ont six ateliers à *Aucillars*, dans le premier arrondissement, et un septième à *Saint-Loup* qui en est peu éloigné. Il existe encore une faïencerie à *Moncaut*, dans le troisième arrondissement.

La faïence est à peu près de la même qualité dans ces diverses manufactures ; elle est solide sans être fine, résiste à l'action du feu et imite la faïence dite de *Rouen*, sous le nom de laquelle elle se débite souvent.

Le grand débouché de ces fabriques est Bordeaux, d'où l'on porte cette faïence dans les départements de l'ancienne Bretagne. Les marchands Génois viennent aussi en acheter et ils la débitent ensuite dans l'intérieur de la France comme venant de leur pays.

Ces fabriques peuvent à peine fournir aux demandes qui leur sont faites. Le produit brut de chaque cuite est d'environ 800 livres, et la cuite se répétant au moins chaque mois dans chacun des 8 ateliers, cette branche d'industrie peut être évaluée à 80.000 francs par an.

Chaque atelier peut employer 10 à 12 ouvriers gagnant de 1 fr. 50 à 2 fr. par jour. Les ouvriers tourneurs, payés à la pièce, peuvent gagner 4 à 5 francs. Le bénéfice du fabriquant est peu connu ; mais on peut le juger satisfaisant, d'après celui que fait le fabriquant de de poteries.

Verreries

En 1789, il existait dans ce département deux verreries en activité, l'une à *Saint-Silvestre* sur le Lot, l'autre à *Nérac*. Elles cédèrent aux circonstances et suspendirent leurs travaux. La première est encore fermée. La seconde a profité des premiers moments de calme pour reprendre ses travaux.

L'introduction de quelques procédés économiques, jointe au haut-prix des bouteilles, lui permet de se soutenir dans un état florissant

quoiqu'elle soit privée du débouché que lui offraient autrefois les colonies et le débit des vins de Bordeaux.

On comptait dans cette fabrique 39 ouvriers en 1789 ; on y en compte aujourd'hui 80.

Le terme moyen du salaire annuel de ces ouvriers est aujourd'hui 840 fr. Il n'était que de 718 fr. environ en 1789. La vente s'est élevée, en l'an IX, à près de 90.000 fr., la dépense à 76.794 fr. Il est donc resté 13.206 fr. de bénéfice.

Cette verrerie fabrique des *dames-jeanne* de 20 litres ; des bouteilles à tabac de diverses grandeurs, des bouteilles à huile d'un demi-litre et des bouteilles à vin depuis 2 litres jusqu'à un tiers de litre.

La fabrication donne en tout 300.000 pièces, dont la plus grande partie se vend à Bordeaux. La paix maritime et le rétablissement de la navigation de la Baïse jusqu'à Nérac ajouterait beaucoup à la prospérité de cette manufacture.

Fers et fontes

De toutes les anciennes usines, qui travaillaient autrefois le fer dans le département de Lot et Garonne, il n'existe plus actuellement (1806) que celles des bords du *Lot* et de la *Lémance*, celle établie dans la *Lande*, naguère prospère, ayant cessé ses travaux.

Ces usines sont au nombre de sept, savoir : deux hauts-fourneaux, chacun avec son affinerie, et cinq forges à la *Catalane*. Les hauts-fourneaux sont établis à *Sauceterre* et à *Grèzes*. Il en existait un troisième qui a cessé d'être en activité. Les autres usines sont à *Pombié*, *Cuzorn*, *Ratié*, *Blanquefort* et *Ratis*.

Le minerai s'extrait à ciel ouvert, de la manière la plus simple.

Les fouilles ne descendent jamais au-dessous de 16 mètres. On convient bien que la mine gagne en richesse et en qualité à mesure que la fouille s'approfondit ; mais on ne croit pas que l'augmentation de valeur compense l'accroissement des frais.

La forme du fourneau, les procédés du coulage de la fonte n'ont rien de particulier. On n'a pas encore adopté ces modifications ingénieuses qui diminuent les dépenses, augmentent et perfectionnent les produits. Le travail des hauts-fourneaux ne dure qu'environ 50 jours, pris sur l'hiver et sur le printemps.

Le reste de l'année est destiné aux réparations de l'usine, à l'approvisionnement de charbon et de minerai, et à la confection des moules.

Les travaux actuels se bornent à couler de la poterie, des marmites de diverses formes et grandeurs. La fabrication de chaudières à sucre, assez importante autrefois, est beaucoup diminuée aujourd'hui. Celle des ustensiles, tels que mortiers, pilons, chenêts, n'a lieu que d'après la demande. Il en est de même des *gueuses* pour le lest des navires, des boulets, des bombes et autres mobiles destructeurs, que ces fournaux, mis en réquisition, ont fourni pendant la guerre avec l'Espagne.

L'usine de *Sauveterre* se soutient mieux que celle de Grézès ; les produits de la première se sont accrus, quand ceux de la seconde se sont affaiblis. L'usine de Sauveterre extrait chaque année 7.068 quintaux de minerai, consomme 27.300 quintaux de charbon, produit 2.400 quintaux de fonte moulée et 1.000 quintaux de fer en gueuses.

L'usine de *Grézès* extrait 6.400 quintaux de minerai, consomme 26.000 quintaux de charbon, produit 240.000 quintaux de fonte moulée et 666 quintaux en gueuses ; chacune produit 67 quintaux de fer propre à divers autres usages.

Après de chacune de ces deux usines est une affinerie dont la consommation et les produits entrent dans les précédents détails. Un mélange de fonte manquée, de ferraille et de mine brute, combiné avec du charbon, y compose, à l'aide du feu qu'un soufflet à trompe anime, une nouvelle masse de matière. Cette masse passe successivement sous deux pesants marteaux que l'on met en mouvement, se purifie ainsi des matières étrangères, se condense, s'allonge et prend la forme qui lui est destinée. Ce fer est doux et propre à tous les usages auxquels on voudrait l'appliquer.

Les forges à fer ne diffèrent pas des affineries ; si ce n'est qu'on n'y emploie que la mine brute, et que le produit en est beaucoup moindre proportionnellement à la matière. Le fer qui en provient est d'une grande dureté, propre à faire des outils aratoires, capable quelquefois de prendre la trempe et d'être employé à la taillanderie. On a fait, avec un morceau de cet acier naturel, un ciseau à froid, qui coupe le fer sans s'égrainer et sans se refouler. Malheureusement les ouvriers ne parviennent que par hasard à de tels résultats et ne savent ni préparer le succès, ni s'en rendre compte lorsqu'ils l'ont obtenu.

Ces divers ateliers, exigeant une grande quantité de bois, l'ont rendu rare et très cher. Ils consomment 70.800 quintaux de charbon,

dont la plus grande partie est de bois de chêne. Celui de châtaignier peut entrer par moitié dans les forges à la Catalane ou pour le grillage de la mine. On le porte des cantons de Belvès et de Montpazier dans la Dordogne, souvent à la distance de 30 kilomètres, et par de très mauvais chemins.

La difficulté des communications est le plus grand obstacle au progrès de ces usines. On doit y joindre aussi l'esprit de routine qui dirige les ouvriers et force l'entrepreneur à ne pas s'écarter des anciennes pratiques, lors même qu'il en reconnaît tous les désavantages. En levant le premier obstacle, on se préparerait à vaincre le second. Les lumières ne pénètrent, les préjugés ne se dissipent, les bonnes méthodes ne se propagent qu'à l'aide des communications faciles. Or, toute la partie du 4^e arrondissement, comprise entre le Lot, la route de Paris à Barèges, et les frontières du département de la Dordogne, n'a que des chemins vicinaux absolument impraticables.

Les produits de ces usines ont bien plus de facilité pour s'écouler, que les matières n'en ont trouvé pour y parvenir. Placées sur les bords du Lot, ou non loin de cette rivière navigable, ces usines envoient, sans peine et sans beaucoup de frais, leurs produits à Bordeaux.

La valeur du produit brut de ces usines a été en l'an IX de 1 18.726 fr. ; les frais se sont élevés à 112.240 fr. Tout ce qui reste est loin d'être un profit ; car nous n'avons déduit l'intérêt ni des capitaux employés en bâtiments et en ustensiles, ni des avances considérables à faire. Le nombre des ouvriers employés à ces différentes usines, tels que mineurs, voituriers, laveurs de mine, mouleurs, couleurs, forgerons, affineurs, etc., s'élève à 77 ; leur salaire à 40.495 fr. On sent bien que ce salaire n'est pas égal pour tous.

Les vices de ces ateliers, les obstacles qu'ils éprouvent, ne permettront plus à leurs ouvrages de soutenir la concurrence avec les productions métalliques des autres contrées, aussitôt que la paix aura ranimé le commerce et rouvert toutes les communications. Un grand établissement, plus susceptible de vaincre tous les obstacles, d'adopter les méthodes de perfectionnement et les mécanismes ingénieux, peut seul vivifier constamment un canton ingrat et l'élever au rang de ceux qui sont les plus utiles à la France.

Cuivre

On peut joindre, comme un appendice à cet article, une courte notice de deux *martinets à cuirre* établis dans le 4^e arrondissement : l'un sur la *Masse*, l'autre, à *Pombiè*, sur la *Lémance*.

On fabrique dans l'un et dans l'autre les feuilles de différentes qualités destinées à la chaudronnerie. Quoique le pays ne fournisse ni la matière première, ni les ouvriers, dont la plupart viennent de l'Auvergne, cette branche d'industrie ne laisse pas d'être intéressante, puisque la plupart de ses produits sont exportés.

On y coule, on y bat tant le cuivre neuf, fourni par le commerce de Bordeaux, que le cuivre vieux recueilli par les chaudronniers ambulants.

Le produit peut être évalué à 40.000 francs, et le bénéfice à 5.000 francs.

COMMERCE D'IMPORTATION

AVERTISSEMENT

Le tableau du commerce d'importation, écrit en l'autre part, est tel que je le présentai à M. le Préfet en l'an IX de la République, (1804). J'en ai encore la minute dans mes papiers ; et ce qui est remarquable, c'est qu'elle contient, dans le discours, trois ou quatre petites corrections faites de la propre main de M. Pieyre lui-même. Quant aux objets importés, ainsi qu'à leur entier montant, tout y est égal et parfaitement conforme au présent tableau. Il s'en suit donc qu'en l'an XII, il n'existait point de doute que les objets importés ne s'élevassent à 11.785.500 francs.

Il importe peu de savoir par quels motifs cette somme fut réduite, quelques temps après, à celle de 4.560.300 francs. J'ai même quelque lieu de penser que cette grave altération ne tarda point à prévaloir dans les bureaux de la préfecture, puisqu'elle se retrouve dans l'*Annuaire du département* qui fut publié en 1806.

Considérant, néanmoins, que je n'agis maintenant que pour mon seul compte, que je crois même en cela ne remplir qu'un devoir, je me détermine à redresser l'erreur, et à remettre, par conséquent, toute cette importation dans son premier état.

CL. LAMOUREUX.

Commerce d'Importation

Après avoir parcouru les différentes branches de l'*actif* du département, résultantes de son agriculture et de son industrie, je vais main-

tenant m'occuper de celles de son *passif*, en observant de ne parler que des objets payés au dehors et pour lesquels il y a véritablement *sortie de numéraire*.

Je me bornerai donc à présenter dans mon tableau ce que le département consomme en productions naturelles et industrielles des autres pays et j'y joindrai ses contributions ainsi que ses autres charges.

Un commerce d'*Exportation* peut être facilement apprécié, soit qu'il se compose des produits de l'Industrie, soit de ceux de l'Agriculture ; et, en effet, dans l'un et dans l'autre cas, on trouve peu de peine à se procurer des renseignements.

Il n'en est pas de même d'un commerce d'*Importation*. Tout s'oppose à ce que l'on puisse l'évaluer avec justesse, parce qu'il consiste en une multiplicité d'objets qui par divers canaux parviennent au consommateur, soit directement, soit indirectement, tantôt dans leur intégrité, tantôt sous des divisions ou des formes nouvelles, de sorte qu'il est impossible de l'atteindre dans ses ramifications ou de le suivre dans ses mutations différentes.

Ce n'est pas tout. La totalité de ce qui est importé n'est jamais consommée sur les lieux. Une partie est réexportée dans les départements voisins, et il est difficile de distinguer cette partie ; si elle laisse quelque empreinte de son passage, c'est seulement par le bénéfice qu'elle donne aux revendeurs. Il est cependant juste que ce bénéfice entre dans l'actif d'un tableau général ou, ce qui est la même chose, qu'il soit porté en déduction de son *passif*.

Si les frontières de notre département étaient pourvues de douanes, envoyant sur leurs registres l'*entrée et la sortie* de tous les articles que le commerce d'importation aurait procurés dans le cours d'une année, j'aurais bientôt jugé, par ce qui ne serait pas ressorti, de ce qui aurait été retenu par la consommation locale. Au défaut de ce moyen, je me trouve forcé d'employer celui des présomptions. Je sens bien toute la faiblesse, toute l'incertitude d'une telle ressource. Cependant, si lorsqu'une recherche de cette nature est faite avec l'attention qu'elle exige, si, en s'aidant des lumières et de l'expérience des négociants choisis parmi les plus honnêtes et les plus désintéressés, l'on peut espérer de lever le voile qui cache la vérité, j'oserais presque me flatter d'y avoir réussi. Et, en effet, soit par des aperçus généraux fondés sur la connaissance des mœurs, des habitudes et des richesses des individus dans les différentes classes qui forment la population de notre pays, soit par la comparaison réfléchie des dépenses des habitants de nos villes ou de nos fertiles plaines avec celles des colons

des parties montueuses ou des champs stériles de nos Landes, soit enfin par le rapprochement des extrêmes, il m'a paru facile d'assigner à chaque individu une égale portion dans la dépense commune occasionnée par tous les objets qui donnent lieu à la sortie du numéraire hors du département.

Telle est la marche que nous avons suivie.

Comptant donc par tête et supposant notre population, comme elle l'est en effet, d'environ 324.000 âmes, quantité prise pour la rondeur du résultat, j'applique à chacune le 324 millième du montant de tous les articles, dont la consommation départementale a été évaluée d'avance, et je dresse, pour l'an IX, mon tableau dans l'ordre quisuit :

COMMERCE D'IMPORTATION EN L'AN IX

(La consommation répartie par tête sur 324,000 âmes)

Désignation des objets	Par tête	Montant
Poisson frais et sec et coquillage.	fr. 1 »	324.000 fr.
Fromage de forme et autres.	» 50	162.000
Suifs et chandelles et résine.	» 15	42.600
Cire pour luminaire, etc.	» 15	48.600
Draperie en laine.	5 »	1.620.000
Soieries et rubans de soie.	» 50	162.000
Chapeaux fins.	» 75	243.000
Laines étrangères p. chapeaux, bas, etc.	» 25	81.000
Cuir vert et secs étrangers.	» 40	129.600
Chevaux étrangers.	» 15	48.600
Huile d'olive.	1 20	388.800
Poivre et épicerie.	1 »	324.000
Sucre, café et chocolat.	2 »	648.000
Vins fins et liqueurs.	» 25	81.000
Fruits secs et verts.	» 15	48.600
Tabac étranger.	1 »	324.000
Indienne et toile peinte, étrangères.	1 »	324.000
Mousselines.	» 50	162.000
Velours et étoffes de coton.	5 »	1.620.000
Dentelles.	» 20	64.800
Cotons en rames et filés.	» 75	243.000
Papier à lettre et papier peint.	» 20	64.800
Drogues de teinture.	» 60	191.400
Huiles de lin, de noix, de colza.	» 15	48.600

Bois de charpente, de menuiserie, etc. fr. » 75	243.000
Arbres à fruits, d'alignement, etc. . . . » 02 1/2	8.100
Graines de prairies, de jard. et à fleurs. » 05	16.200
Fer et acier. 1 75	567.000
Fer blanc et tôle. » 10	32.400
Cuivre. » 25	81.000
Plomb à giboyer et autre. » 25	81.000
Poudre à feu. » 25	81.000
Faïencerie, verrerie, poterie. » 50	162.000
Verre à vitre. » 15	48.600
Plâtre, glaces, marbre. » 10	32.400
Orfèvrerie, bijouterie, horlogerie. . . » 40	129.600
Sel de cuisine. » 75	243.000
Savon. 3 75	1.215.000
Droguerie » 50	162.000
Mercerie et quincaillerie. 2 05	648.000
Arquebuserie » 05	16.200
Meubles fins et voitures. » 05	16.200
Livres, musique, estampes, journaux. » 30	97.200
Voyages hors du département. . . . » 40	129.600
Intérêts payés hors du département.. » 15	48.600
Education et entretien des jeunes gens	
hors du département. » 75	243.000
Charbon de terre pour les forges. . . » 25	81.000
Total : 11.785.500 francs.	

J'ai déjà dit que notre commerce d'importation ne se bornait pas à la consommation locale et qu'une partie des marchandises importées était ensuite réexportée dans les départements voisins. Les mêmes recherches qui m'ont fait connaître le montant de la consommation, m'ont fourni également le moyen d'évaluer la réexportation et je trouve qu'elle s'élève à la somme de 1.525.000 francs, conformément au tableau qui suit :

OBJETS IMPORTÉS ET ENSUITE RÉEXPORTÉS

	Montants
Fromages de forme, du département du Cantal.	15.000 fr.
Draperie en laine.	500.000
Soierie et rubans de soie.	6.000
Cuirs étrangers.	20.000

Cire pour luminaire.....	8.000 fr.
Huile d'olive.....	150.000
Poivre et épicerie.....	10.000
Indiennes et mouchoirs.....	80.000
Mousselines.....	80.000
Velours et étoffe de coton.....	100.000
Sucre, cassonade et cafés.....	40.000
Coton en rame et filé.....	75.000
Papiers peints.....	5.000
Drogues de teinture.....	15.000
Huiles de lin, de noix, de colza.....	20.000
Graines de prairies, de jardin et à fleurs.....	1.000
Fer et acier.....	100.000
Cuivre.....	30.000
Plomb à giboyer et autres.....	10.000
Orfèvrerie, bijouterie, horlogerie.....	30.000
Sel de cuisine.....	50.000
Savon.....	100.000
Droguerie.....	20.000
Mercerie et quincaillerie.....	150.000
Librairie.....	10.000

Total : 1.525.000 fr.

Ces divers articles sont principalement réexportés dans le département du Gers, ensuite dans ceux des Landes, du Lot, etc. Cette branche d'industrie secondaire donne tout au plus 10 % de bénéfice, sur lesquels il en faut déduire 3 pour traitement de commis, menus frais et pertes.

TABLEAU
DES NÉGOCIANTS ET MARCHANDS D'AGEN EN L'AN IX
COMMERCE PRÉSUMÉ

Drapiers : Etoffes en laine, soie, coton

Barsalou frères.....	600.000 fr.
Dumon et Aunac.....	750.000
Lagrange-Mérigot.....	150.000
P. Maydiou.....	150.000
Boé, mercier.....	50.000
Veuve Boé.....	150.000
P. Boé.....	120.000
Mouchet.....	60.000
Bernès.....	20.000
Vivès.....	20.000
Veuve Lacoste.....	5.000
Veuve Dutrouilh.....	3.000
Régis.....	150.000
Tournon.....	5.000
David.....	115.000
Martin.....	4.000
Veuve Durrens.....	50.000
Malebaysse.....	10.000
Palisse.....	20.000
Total : 2.432.000 fr.	

*Toiliers en articles de Rouen, Rheims, Troyes, Lyon,
Mousselines, Indiennes, Schalls, etc., etc.*

Faucon.....	80.000 fr.
Lezat cadet.....	40.000
Biot.....	80.000
Veuve Eymard.....	15.000
Arseguet.....	40.000
Tempoure.....	40.000 fr.
Goulard Dayrie.....	60.000
Dulac.....	40.000

Aygues Parses cadet.....	60.000 fr.
Rivals.....	70.000
Olivier.....	50.000
J. Laroche.....	5.000
Total : 580.000 fr.	

Chapeliers

Payen	20.000 fr.
Mouchet fils et autres.....	20.000
Total : 40.000 fr.	

Marchands de coton filé

Robert.....	50.000 fr.
Baron.....	30.000
Carrière.....	10.000
Cabrit aîné et Cie.....	100.000
Cabrit cadet et Cie.....	50.000
Total : 240.000 fr.	

Marchands droguistes et graisseurs

Caussade.....	600.000 fr.
Menne fils.....	300.000
Gignoux.....	200.000
Besse	20.000
Guérineau.....	20.000
Veuve Fauché	10.000
Guilhon.....	3.000
Paul frères.....	100.000
Andrieu.....	10.000
Roux aîné.....	60.000
Rey	60.000
Lachasette.....	20.000
Ladain.....	30.000
Laroche.....	15.000
Sèze.....	30.000
Goulard.....	20.000
Mandiberon	30.000
Champmas.....	80.000
Mouton	100.000
Total : 1.708.000 fr.	

Revendeurs de comestibles

Bru Lisier.....	10.000 fr.
Condom.....	4.000
Escadafals.....	2.000
Faugère.....	4.000
En huîtres.....	25.000
En poisson.....	10.000
En amandes, sucres, pâtisseries.....	15.000
En liqueurs et vins.....	40.000
Total : 110.000 fr.	

Papetiers

Fournet ainé.....	6.000 fr.
Fournet jeune.....	3.000
Olivier.....	3.000
Particuliers.....	3.000
Total : 15.000 fr.	

Libraires

Noubel.....	30.000 fr.
Dourdin.....	6.000
Particuliers.....	15.000
Total : 51.000 fr.	

Merciers et Quincaillers

Nesler.....	80.000 fr.
Leyniac.....	50.000
Nolin.....	30.000
Lavergne.....	10.000
Castex.....	40.000
Bugnet.....	15.000
Casse.....	10.000
Meja.....	15.000
Maury.....	10.000
Delbourg.....	10.000
Total : 270.000 fr.	

Serruriers et Forgerons

Delmas	150.000 fr.
Jean Jouan	60.000
Roussille	20.000
Autres particuliers	60.000
Total : 290.000 fr.	

Chaudronniers, ménages et métiers cuivre...	150.000 fr.
Fer blanc	20.000
Plomb	10.000
Etain	5.000
Tabac étranger	50.000
Total : 235.000 fr.	

Faïencerie et Verrerie

Montariol	30.000 fr.
Autres particuliers	30.000
Total : 60.000 fr.	

Orfèvrerie, bijouterie et horlogerie	100.000 fr.
--	-------------

Armuriers

Robineau	2.000 fr.
Lacour	1.000
Tonnellé	1.000
Total : 4.000 fr.	

Pharmaciens

Amblard	20.000 fr.
Cruzel	20.000
Pons	10.000
Total : 50.000 fr.	

Merciers

Gaty	10.000 fr.
Veuve Renaud	12.000
Pierre	3.000
Total : 25.000 fr.	

Pelletiers

Daulavay	100.000 fr.
Monnié	150.000
Delbourg	40.000
Clapié	60.000
Cartan	20.000
Dufour	10.000
Total : 380.000 fr.	

Mousselines fines

Dullié	60.000 fr.
Roux-Lassalle	120.000
Autres	10.000
Total : 190.000 fr.	

Instruments de musique et musique.....	3.000 fr.
Bois de charpente et menuiserie.....	80.000 fr.
Verre à vitre.....	15.000 fr.
Verre à glace	5.000
Marbres, plâtres.....	12.000
Bois à brûler et charbon	25.000
Total : 140.000 fr.	

Marchand graisseurs

Garceau	30.000 fr.
---------------	------------

Tanneurs

Louis Barsalou	100.000 fr.
Barsalou père.....	80.000
Delbourg.....	70.000
Autres	100.000
Total : 350.000 fr.	

Toile à voile

Gounon Auguste.....	00.000
---------------------	--------

Indiennes

Lauzun fils aîné.....	300.000 fr.
Lamoureux et Cie.....	200.000
Guitard (tante).....	100.000
Dubois et Guenin.....	120.000
Lauzun jeune.....	80.000

Total : 800.000 fr.

Total général : 8.100.000 fr.



LES CRÉPUSCULES ROUGES

Il n'est pas d'observateur de la voute céleste qui n'ait contemplé et admiré ces magnifiques illuminations crépusculaires, dont les reflets rouges éclairent, depuis plus de six mois, le ciel du Couchant. Le même spectacle, plus grandiose peut-être encore du côté de l'Est, a été offert à ceux qui se lèvent avant le jour. A cet égard, le beau ciel de Gascogne a été tout particulièrement favorisé. Il importe que ce curieux phénomène soit consigné dans cette Revue, et qu'y soient en même temps résumées les observations faites sur tous les points du globe, comme les explications qui en ont été données.

Les dernières éruptions des Antilles faisaient, dès le mois de juin, prévoir ces étranges phénomènes. Bien avant que les premières lueurs rouges n'aient été vues en France, bon nombre de savants les annonçaient déjà pour l'automne et l'hiver. Leurs prévisions n'ont pas manqué de se réaliser.

On se rappelait, en effet, qu'en 1883 même phénomène s'était produit après le bouleversement du détroit de la Sonde, la formidable éruption du volcan de Krakatoa, et l'effondrement complet de cette île le 26 août de cette même année. Effroyable catastrophe, qui causa la mort de plus de cinquante mille personnes et qui a été « le plus grand cataclysme géologique de l'histoire. » Des raz de marée par des vagues de trente mètres de hauteur se ruèrent sur les rivages environnants, détruisant tout sur leur passage, anéantissant les villes du littoral, pénétrant jusqu'à trois kilomètres dans l'intérieur des terres, tandis que plus de trente volcans vomissaient simultanément vers le ciel des colonnes de fumée et de vapeurs, qui s'élevaient jus-

qu'à plus de vingt kilomètres de haut, s'étalèrent peu à peu et se diffusèrent dans toute l'atmosphère.

Or, deux jours après, le 27 juin, une première illumination crépusculaire était vue à l'île de la Réunion, bientôt suivie de plusieurs autres, vertes, bleues, orangées, écarlates, dans toutes les parties du monde. On se souvient en France des magnifiques reflets rougeâtres du ciel, du côté du couchant, pendant les trois derniers mois de l'année 1883.

Diverses théories furent émises sur les causes de ces phénomènes anormaux.

Les uns soutinrent que la terre avait rencontré, « dans son voyage « céleste, un essaim de poussière cosmique, qui avait enveloppé, « comme d'une légère ceinture flottante, les régions supérieures de « l'atmosphère. »

D'autres n'y virent que des aurores boréales plus accentuées seulement que celles qui se montrent d'habitude dans les régions polaires.

Mais la plupart, et non les moins autorisés, démontrèrent que ces phénomènes météorologiques ne pouvaient provenir que des éruptions volcaniques, « lesquelles avaient lancé à une immense hauteur des « quantités colossales de vapeur et de poussières, qui se seraient « ensuite répandues sur une vaste zone faisant presque le tour du « globe ».

M. Forster, directeur de l'observatoire de Berlin alla, même jusqu'à leur attribuer le caractère spécial *d'ondes atmosphériques*, « sortes d'ondulations, écrit-il, parties du Krakatoa, assez intenses pour « faire trois ou quatre fois le tour du monde et produire des variations « de pression barométrique de 1/500 ; ce qui permet parfaitement « d'admettre la dissémination de poussières volcaniques dans les « régions supérieures. » (*La Nature*, du 18 janvier 1884.)

Quoiqu'il en soit, un fait certain demeure bien établi ; c'est que, en 1883 comme cette année, le foyer de ces illuminations à tous jours concordé avec la position du soleil. On ne peut donc les expliquer que par une réflexion et une réfraction de la lumière solaire, soit sur des particules infiniment petites de vapeur d'eau, soit sur des prismes de poussières presque impalpables, projetées par les éruptions des volcans dans les parties les plus élevées de l'atmosphère. Et elles y sont restées en suspens, étant plus légères ou tout moins aussi légères que l'air, ballotées par les divers courants qui s'y succèdent, visibles, un jour en France, un jour en Espagne, disparaissant le lendemain quand le nuage s'est envolé, reparaissant quelques jours après

et même nous élaboussant de leurs molécules, ainsi qu'on l'a constaté plus d'une fois en les analysant, quand un nouveau courant nous les ramène et les fait flotter plus ou moins haut sur notre horizon.

Le même évènement, provenant très vraisemblablement des mêmes causes, s'est produit cette année. Mais la marche de ces atomes n'a plus été la même. Tandis qu'en 1883 le phénomène se manifestait chaque jour, du mois de septembre au mois de janvier, allant d'abord en augmentant puis en diminuant peu à peu, cette année, au contraire, les variations ont été plus brusques, plus capricieuses. On en a conclu que la hauteur atteinte par les jets des Antilles avait été moindre que celle provenant du Krakatoa.

En outre, chose digne de remarque, le courant nous est venu par l'Est, traversant ainsi tout le globe, alors que par l'Ouest la distance est relativement si faible entre la Martinique et la France. Les premiers crépuscules rouges ont été observés à Bombay dès le 27 mai 1902, c'est à-dire quinze jours environ après la disparition de la ville de St Pierre. Puis, ils ont été vus successivement à Smyrne, en Egypte, en Russie, en Italie, enfin dans toute l'Europe occidentale. De très nombreuses communications ont été faites durant ce temps de toutes les parties du monde. Il serait trop long de les énumérer ici. Disons seulement que des couchers de soleil vert, bleu, rose tendre, violet, mais surtout rouge, ont été observés dans l'Inde, à Java, en Asie Mineure, en Danemark, en Russie, en Belgique, etc., et dans la plupart des villes de France. Très intenses en octobre, ces illuminations s'affaiblissent chez nous en novembre, pour reprendre plus éclatante à la fin de décembre, en janvier et en février. Mais tandis qu'à Paris elles diminuent très sensiblement dès la fin de janvier, dans le sud ouest au contraire elles reparaissent plus belles au mois de février. La plus saisissante que j'ai vue est celle du 10 février. Je me trouvais ce jour-là à Agen. Immédiatement après le coucher du soleil, l'Occident se colora rapidement, d'abord d'une teinte jaune pâle avec quelques rayons verdâtres, puis jaune orangée, et finalement d'une lumière rouge feu, comme si tout ce côté du ciel était illuminé par un immense incendie. Refletée par les eaux de la Garonne, qui semblait un fleuve de sang, cette lueur partait de l'horizon et s'arrondissait en arc de cercle jusqu'au zénith, projetant sur tous les objets environnants des teintes indescriptibles, éclairant tout de ses reflets magiques. Le spectacle était de toute beauté. Puis, peu à peu l'éclat diminuait, le phénomène alla décroissant. Une heure après, le ciel, ce

soir là très pur et où la lune, à l'Est, se levait dans son plein, avait repris toute sa sérénité,

Une simple remarque en terminant.

Le vent dominant cette année entre la Garonne et les Pyrénées est le vent d'Est ou vent d'autan. A part deux ou trois orages venus du Sud Ouest et de très courte durée, on peut dire que depuis six mois il n'a pas cessé de souffler, amenant une sécheresse qui à juste titre désole les agriculteurs. Ne serait ce pas lui qui nous aurait apporté, à travers l'Océan Pacifique d'abord, puis l'Océan Indien et la Méditerranée, ces atomes de poussière volcanique projetés par la Montagne-Pelée, la Soufrière de Saint Vincent, les volcans du Mexique et du Guatemala ? Et s'il est cause de ces colorations merveilleuses du ciel qui font l'admiration des observateurs et des artistes, ne faut-il pas lui imputer aussi hélas ! ainsi qu'à ces prismes lumineux, imprégnés de tous les germes des maladies tropicales, cette recrudescence et ces dangereux caractères de l'influenza, qui sévit cette année avec tant d'intensité sur toute notre région Gasconne ?

Simple question que je pose, laissant à d'autres plus compétents le soin de l'élucider.

X.



ARCHÉOLOGIE AGENAISE

XXIII. — *Iconographie de Sainte-Foy.*

M. Massias, typographe à Agen, a bien voulu nous communiquer une intéressante peinture sur bois, du XVII^e, représentant Sainte-Foy. Nous nous empressons de la signaler tout particulièrement à notre éminent ami M. l'abbé Bouillet qui ne tardera pas à nous donner un important travail sur l'iconographie de la sainte Agenaise (1). Sur ce petit panneau (0 m. 24 de h. sur 0 m. 19 de l.), elle est représentée debout en costume du milieu du XVII^e siècle, manches très étoffées, corsage décolleté avec modestie cachant le bas de la gorge, busq descendant très bas sur le ventre, robe en cloche avec double galon d'or au bas, ample manteau replié sur le bras, cheveux tombant sur les épaules, découvrant le cou et entourés d'une couronne de roses naturelles. De la main droite, elle tient une palme, et sa main gauche s'appuie sur un vaste gril. De chaque côté de la tête, en deux mots, est inscrite la légende *Sainte-Foy*, en blanc sur fond bleuté.

Comme peinture c'est plus que médiocre, mais comme document iconographique, c'est précieux. A noter le mode de suspension du panneau qui n'a jamais été encadré mais qui est pourvu d'une large bordure noire : un double trou en U ou mieux en V, foré au sommet du panneau donne passage à un cordon noué qui permettait d'accrocher le tout à un clou.

XXIV. — *Une rue de la ville du Duras au XV^e siècle et un portrait de Poton de Xaintrailles.*

Ils se trouvent reproduits dans le tome second d'un ouvrage que nous ne saurions trop recommander à tous ceux auxquels l'éloigne-

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le travail de M. Bouillet a paru dans le compte-rendu du *Congrès archéologique d'Agen*, et en brochure séparée sur laquelle nous aurons à revenir prochainement.

ment des grandes bibliothèques impose la nécessité de se pourvoir de livres riches en images permettant d'établir des points de comparaison sérieux. C'est ouvrage est *l'Album Historique* de M. A. Parmentier (1.)

J'ai dit la ville de Duras alors que j'eusse dû dire le château, car c'est en réalité le siège du château de Duras en 1311 que représente la miniature reproduite par M. Parmentier, d'après le manuscrit des chroniques de Froissart, nos 2644 et 2645 de la Bibliothèque Nationale. Le miniaturiste qui, au XV^e siècle, a représenté cette scène n'avait aucune prétention à l'exactitude, le château qu'il a peint ressemble étrangement à la Bastille, mais, par une rencontre assez imprévue et absolument fortuite sans doute, les coteaux qui bornent l'horizon rappellent de très près ceux de l'Agenais avec le bandeau de rocher couronnant les pentes cultivables qui les caractérisent si nettement.

Le portrait de Poton de Xaintrailles n'est guère plus exact sans doute, car il est pris dans une miniature du manuscrit des chroniques de Monstrelet conservé dans le fond Français de la Bibliothèque Nationale sous le n^o 2679, où se sent déjà grandement l'influence des modes italiennes, mais il est intéressant pour nous de savoir comment, à l'aube de la Renaissance, on se représentait un des héros de l'indépendance française. Dans cette miniature, Xaintrailles est associé à La Hire ; ils chevauchent presque de front ; le premier fendant avec son épée sur un ennemi qu'on ne voit pas, le second couvert d'un écu où sont peints des soleils. Tous les deux sont vêtus d'une de ces brigantines à l'antique, comme tant d'artistes de cette époque en ont peintes ou sculptées et qui n'ont jamais existé, autre part que dans l'imagination de ceux qui voulaient, à toutes forces, introduire dans leurs œuvres les réminiscences classiques qui leur venaient d'Italie et dont ils étaient incapables de comprendre l'esprit. Poton a sur la tête un heaume étrange terminé en bonnet pointu et recourbé comme un casque lydien et muni d'ailes, comme le pétase de Mercure, à la place du garde-joues. Sous cette singulière coiffure, la tête du héros apparaît glabre, grassouillette et débonnaire. On se figure mal sous ces traits et cet accoutrement le compagnon de

(1) A. Parmentier. *Album historique publié sous la direction de M. Ernest Lacaze, de l'Académie française*. Paris, Armand Colin, 1897, in-1^{er}. C'est dans le tome second (Fin du Moyen-Age, XIV^e et XV^e siècles) de ce précieux ouvrage, que figurent les reproductions des deux miniatures.

Jeanne d'Arc et de Dunois, le héros d'Orléans et de Cruppy-en-Valois. Nous sommes trop analystes, trop raisonneurs, trop esclaves du document authentique, nous, hommes du XX^e siècle, et nos aïeux du XV^e ne l'étaient pas assez. Ne leur jetons pourtant pas la pierre. Qui sait si cette soif malade des réalités anciennes n'entre pas pour quelque chose dans la diminution des énergies qui firent des ignorants contemporains de Vignoles et de Poton, les héros que nous admirons d'autant plus que nous leur ressemblons moins.

J. MOMMEJA.



BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE

Histoire de la Seigneurie de Condom et de l'organisation de la Justice dans cette Ville, par M. J. GARDÈRE, bibliothécaire-archiviste de la ville de Condom. (Condom, Impr. V. Castera, 1902. In 8° de 395 pp.)

Si jamais monographie de ville ou de province a mérité d'être mentionnée dans la *Revue de l'Agenais*, c'est bien celle de la Seigneurie de Condom, dont l'histoire a toujours été si intimement liée à celle de notre pays. Jusqu'en 1317 le Condomois fit partie intégrante de l'Agenais, d'où il fut détaché par l'érection de l'abbaye de Condom en évêché, en vertu de bulles du pape Jean XXII. Encore l'appel des sentences, rendues en premier ressort par l'évêque, demeura-t-il longtemps du domaine de la Cour de Justice d'Agen, *ad Curiam Aginnensem*.

Nous ne parlons pas du mérite et de la valeur du nouvel ouvrage de M. J. Gardère. Le savant et si sympathique bibliothécaire archiviste de la ville de Condom est trop connu par ses travaux antérieurs pour qu'il soit besoin de le présenter aux lecteurs de cette Revue. Le succès qu'ont obtenu précédemment, dans le monde savant, l'*Instruction publique à Condom sous l'ancien régime* (1), la *monographie de Larressingle* (2), l'*Histoire religieuse de Condom pendant la Révolution* (3), dernier chapitre de l'*Histoire de la Cathédrale* de cette

(1) Auch, Impr. Foix, 1889. In-8° de 219 pp. (Extrait de la *Revue de Gascogne*.)

(2) Id. 1892. In. 8° de 48 pp. avec planches et plans, en collaboration de M. G. Tholin. (Extrait de la *Revue de Gascogne*.)

(3) Id. 1902. In-8° de 174 pp. (*Idem.*)

ville, encore inédite et dont nous attendons impatiemment la publication, nous est un sûr garant de celui qui est réservé à ces nouvelles feuilles, écrites comme les précédentes avec cette sûreté de main, cette ampleur d'informations, cette exactitude d'appréciations, qui caractérisent la méthode toujours si rigoureuse de leur auteur.

C'est de la Justice de sa ville natale que s'occupe aujourd'hui M. J. Gardère ; et il en étudie l'organisation depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution. Périlleuse et difficile entreprise qu'il a su mener à bonne fin, malgré l'imbroglio de textes qui quelquefois se contredisent et d'interminables démêlés dont souvent la solution reste inconnue. Car une rivalité de plusieurs siècles exista sous ce rapport entre les deux villes de Condom et d'Agen, celle-ci ne permettant guère que la première fut séparée d'elle au point de vue judiciaire et défendant avec acharnement ses droits, chaque fois qu'ils se trouvaient menacés. Et voilà pourquoi nous ne craignons pas de dire que le travail de M. Gardère concerne presque autant l'Agenais que le Condomois.

L'auteur le divise en deux parties : la *Juridiction ordinaire* et la *Juridiction d'appel*.

Dans la première, il remonte aux plus anciens baillis établis dès le XII^e siècle par les puissants abbés de Condom, et il nous en donne la liste parallèlement à ceux du Roi de France ou d'Angleterre, duc d'Aquitaine et seigneur d'Agenais, qui exerçait la justice hors la ville, dans le château voisin de Goulard.

Les difficultés, on s'en doute, ne tardèrent pas longtemps à surgir entre les deux seigneurs rivaux, suscitées par les consuls et les bourgeois de Condom qui supportaient péniblement leur état de dépendance vis-à-vis de l'abbaye. D'où, de nombreuses querelles qui amenèrent de sérieux conflits, « malgré le grand esprit de justice et même une « certaine condescendance à l'égard des vassaux », dont étaient toujours empreintes les sentences rendues, en ces lointaines époques des XII^e et XIII^e siècles, par les abbés de Condom.

Un événement des plus importants modifia, à la fin du XIII^e siècle, l'état de choses établi. Nous voulons parler du contrat de paréage entre l'abbé de Condom et le roi d'Angleterre, devenu maître de l'Agenais et par suite du Condomois par le traité d'Amiens de 1279, qui fut signé entre eux en juin 1285. En vertu de ce traité, chacun des deux seigneurs, réunissant leurs droits, s'associaient mutuellement à la part de justice et de souveraineté qu'ils exerçaient séparément.

établissant deux baillis, un pour chacun d'eux, dans toute l'étendue du bailliage de Condom, dont les limites furent à ce moment et pour la première fois très exactement déterminées. C'était, au Sud la bastide de Valence et les terres du comte d'Armagnac, à l'Est la ville et juridiction du Sempuy, jusques et y compris le ruisseau de l'Auvignon, au Nord la juridiction de Moncrabeau, à l'Ouest la rivière de l'Osse. « Ce contrat de paréage, écrit M. Gardère qui l'analyse
« dans tous ses détails, fut un acte politique de la plus haute impor-
« tance pour l'abbaye de Condom, dont les droits de suzeraineté,
« longtemps méconnus ou contestés, ne pouvaient désormais qu'être
« respectés et assurés. »

En revanche, il restreignait singulièrement les privilèges et coutumes de la ville. Aussi consuls et bourgeois protestèrent-ils de toutes leurs forces et durant de longues années. Il fallut, pour les apaiser, que le roi d'Angleterre, redevenu maître du Condomois, leur octroyât, en 1314, de nouvelles coutumes, qui, cette fois, ne restèrent plus lettres mortes et furent, de part et d'autre, loyalement observées.

« Les coutumes de Condom, écrit M. Gardère, qui résume sommairement leurs principales clauses, forment l'un des recueils les plus importants, les plus étendus, de dispositions législatives de notre Sud-Ouest, considérées au point de vue des droits seigneuriaux, du droit civil et criminel, surtout du droit féodal (le chapitre des fiefs ne comprend pas moins de 58 articles), de la police municipale et rurale. A ce titre, comme au point de vue de l'idiome dans lequel elles sont écrites, le Gascon, elles ont mérité de trouver place dans le Musée des Archives départementales, publié par le Ministère de l'Intérieur en 1878. »

Il faut peu connaître l'esprit turbulent et processif des Gascons pour croire que nos ancêtres se contentèrent des privilèges, cependant fort considérables, qui venaient de leur être octroyés. Un an ne s'était pas écoulé, que de nouvelles querelles s'élevaient entre les consuls et les baillis, dont le règlement se fit longtemps attendre.

Un autre événement, également fort considérable pour l'organisation de la justice en Condomois, fut la création de l'Evêché de Condom, en 1317, sur la tête du dernier abbé, Raymond de Galard. Ainsi fut séparé le Condomois de l'Agenais. Il forma désormais un bailliage spécial, dont les officiers, tant ceux du Roi que de l'Evêque, jugèrent en première instance en toute plénitude de cause, les habitants de Condom ayant encore obtenu la faveur de ne pouvoir être

attirés en justice hors de leur ville, et leurs consuls ayant acquis le droit d'assister aux enquêtes et jugements des procès criminels.

Dans des chapitres très fouillés, M. Gardère étudie leurs droits, soit en matière de simple police, soit de justice ordinaire, ou encore en matière criminelle, et il ne craint pas d'entrer dans tous les détails de procédure de ces affaires de première instance, dont les baillis restèrent seuls investis jusqu'à la Révolution.

La deuxième partie n'offre pas un moindre intérêt. C'est l'histoire de la *Juridiction d'appel*, c'est-à-dire du *Sénéchalat* et bientôt du *Présidial* de Condom.

La justice en appel était, on le sait, réservée au souverain, qui la rendait directement ou déléguait des lieutenants pour la rendre en son nom. Ces lieutenants furent les sénéchaux, qui, à leur tour, déléguaient des vice-sénéchaux ou lieutenants du sénéchal.

Le Condomois, affirme M. Gardère malgré l'avis de plusieurs, ne fut pas, à l'origine, une sénéchaussée indépendante, « mais bien l'un » des deux pays qui formèrent la sénéchaussée d'Agen, cette dernière « ayant deux sièges, l'un à Agen, l'autre à Condom. » Mais le siège principal de la sénéchaussée resta fixé à Agen, où devaient se rendre la plupart du temps les intéressés, bien qu'ils eussent en plusieurs cas le droit de choisir entre les deux sièges, et où, à côté du sénéchal, étaient institués d'autres juges d'appel, comme le juge mage, ou encore le juge ordinaire d'appel, dont M. Gardère détermine minutieusement les attributions.

Ce *modus vivendi* subsista jusqu'en 1551, époque où furent créés les Présidiaux. Condom ne fut point oublié dans la répartition des villes du ressort du Parlement de Bordeaux. Un Présidial y fut institué, chargé de juger en appel toutes affaires civiles et criminelles.

Comme on le pense, Agen protesta énergiquement contre cette diminution de son autorité, et chercha à faire supprimer cette nouvelle création, se basant sur le terme vague de *pays de Condomois* que contenait l'édit et employant « tous moyens possibles, tant par argent » que autrement ».

Des deux côtés on se battit à outrance. Et cette lutte, dont M. Gardère nous raconte toutes les péripéties, constitue l'un des chapitres les plus intéressants de son livre, d'autant qu'il nous donne la liste exacte des villes et villages qui se trouvèrent compris dans le Présidial de Condom ; ce qui fournit, en ce milieu du XVI^e siècle, un document inappréciable pour la géographie judiciaire de notre pays. L'Albret

tout entier s'y trouvait compris ; ce qui provoqua une vigoureuse réclamation du Roi de Navarre. Il en fut de même des habitants de Marsan, Tursan et Gabardan. Néanmoins, malgré tous ces obstacles, les Condomois sortirent vainqueurs de la lutte, un arrêt du Conseil privé du 24 mai 1555 maintenant dans toute son intégrité le Présidial de Condom. Un mois après, le Roi délégua comme commissaire spécial Jean Bertrand, conseiller au Grand Conseil, pour aller sur les lieux faire exécuter l'arrêt.

De grandes réjouissances saluèrent à Condom cette heureuse création, qui affranchissait à tout jamais les habitants de la tutelle des gens d'Agen.

Cependant le Présidial de Condom n'allait pas tarder à perdre de son importance. Dès l'année suivante le Roi de Navarre prenait sa revanche, et, par lettres patentes, faisait ériger en duché toutes ses terres de l'Albret. Le Condomois se voyait enlever ainsi le plus beau fleuron de sa couronne, le duché d'Albret désormais, où fut de suite institué un sénéchal, ne devant plus ressortir en appel que du Parlement de Bordeaux. Cet appel lui revint bien quelques années, lorsque Henri IV eut réuni en 1607 l'Albret à la couronne de France. Mais ce fut pour peu de temps ; car, en 1629, Louis XIII créa le Présidial d'Albret, dont le siège fut établi à Nérac, disjoignant ainsi définitivement les deux pays.

Une autre question, celle des dépens concernant l'établissement du Présidial de Condom vint encore aviver, vers le milieu du XVI^e siècle, la rivalité qui existait toujours entre Agen et Condom. Nous n'en voulons pour preuve que ce passage de la Jurade de Condom du 17 juillet 1583. « Ceulx d'Agen, poussés par cette hayne mortelle, que
« de tout temps et ancienneté ont prins contre les habitans de la
« présente ville, essaient par toutes sortes de machinations d'obtenir
« la supression de notre siège devant le Parlement de Bordeaux ;
« Mais... etc. »

Quoiqu'il en soit, le Présidial de Condom continua à fonctionner jusqu'à la Révolution, malgré la suppression du juge ordinaire et la transformation en 1788 de la sénéchaussée de Condom en grand bailliage, opération que M. Gardère nous explique tout au long.

Il n'est pas jusqu'aux divers emplacements occupés par le Palais Présidial, d'abord à la maison commune, puis dans des maisons particulières, enfin dans l'hôtel qui lui fut spécialement affecté, rue du Pradeau, dont il ne nous entretienne, l'auteur ajoutant ainsi un

chapitre d'archéologie locale à tous ceux qui précèdent, et voulant à fond épuiser son sujet.

Un volumineux *Appendice*, renfermant plus de 30 documents, cités *in extenso*, et où sont dressées les listes des anciens baillis de Condom tant pour l'abbé et l'évêque que pour le Roi, des sénéchaux d'Agenais et Gascogne du XIII^e au XVII^e siècle, des juges ordinaires du Condomois, des juges-mages d'Agenais et Condomois, des lieutenants-généraux du sénéchal, des lieutenants-particuliers, des lieutenants-criminels, des enquêteurs, des procureurs et avocats du Roi, des présidents au siège Présidial, etc., étaie sur les bases les plus solides l'édification de ce très intéressant volume, qui constitue sans contredit l'une des pages les plus consciencieuses, les mieux écrites, les plus utiles de l'histoire de Condom.

PH. LAUZUN.

(32)



Cliche Ph. Lauzun

CHATEAU DE FAUGUEROLLES

Canton de Laroque-Timbaud

(LOT-ET-GARONNE)

LE CHATEAU DE FAUGUEROLLES

[COMMUNE DE LA CROIX-BLANCHE]



La tour de Fauguerolles se dresse, isolée en plein champ, à l'extrémité Est du plateau de La Croix Blanche. A ses pieds, s'ouvre, profond et riant, un vallon aux pentes escarpées couvertes, de bois. Dans le fond, au milieu des prés, serpente le petit ruisseau de La Cloche. Les falaises, qui couronnent les cimes, sont percées de grottes profondes, dont quelques unes, arrangées de main d'homme, ont servi d'habitation à des époques difficiles à déterminer. Dans l'une d'elles, plus spacieuse, on remarque des tombes taillées dans le roc vif. Elles ont la forme des tombes mérovingiennes.

Il y a longtemps, d'ailleurs, que ce coin de l'Agenais est habité. Sur les sommets rocheux, qui bordent et festonnent le plateau, on rencontre, creusées dans le calcaire, de nombreuses demeures troglodytiques. A Biscorp, notamment, existe tout un village souterrain assez remarquable. Les chambres ou les galeries « ont des silos creusés dans la roche vive dont la forme est celle de bouteilles ou de ballons étranglés au goulot (1). »

En face, s'élevant vigoureusement sur le ciel, se dresse le refuge de Vitrac, dont les pentes très raides viennent se baigner dans les eaux tranquilles de la Masse. Un fossé tranché avec une netteté parfaite le sépare du plateau.

Les populations primitives, qui nous ont laissé ces traces de leur passage, furent soumises par les Romains, qui s'établirent dans le

(1) G. Tholin. *Stations, oppidums, camps et refuges du département de Lot-et-Garonne*, p. 26.

pays. Une de leurs voies, celle d'Agen à Eysses, traversait le territoire de La Croix Blanche, du midi au nord.

C'est à côté de cette route, que s'éleva vers le ^{xiii}^e siècle, le château de Fauguerolles. Bien placé, dans une forte position, il dut avoir une assez grande importance. Mais peu à peu, sous la main des hommes, plus encore que sous la main du temps, ses courtines sont tombées, ses tours ont disparu. Seule, fièrement drapée dans un sombre manteau de verdure et de lierre, une tour carrée reste debout, dernier témoin du passé.

I

Dès le ^{xiii}^e siècle, l'Agenais était couvert de nombreux châteaux. Jusqu'à cette époque, ils consistaient en enceintes plus ou moins étendues, dans lesquelles les populations voisines venaient se réfugier. A ce moment, les conditions de vie ayant changé, l'architecture suivit ce changement. Les châteaux s'agrandissent et deviennent plus habitables (1).

Le premier château de Fauguerolles dut être élevé à cette époque. Nous le trouvons mentionné dans plusieurs actes publics de ce siècle. En 1259, Armand et Gaufred, frères, rendent hommage pour le *castrum de Falgairolas* (2). Quelques années après, ce même *castrum* est confisqué par le roi d'Angleterre et donné à Guillaume Montravel (3).

Faut-il voir dans ce *castrum*, le véritable château. M. Brutails nous dit que le terme *castrum* ne désigne pas un château, mais un village fortifié (4). « Il faut se garder, dit M. Giry, à partir du ^x^e siècle au moins, de le confondre avec son diminutif *castellum* qui est proprement le château (5). »

C'est là, sans doute, l'origine de Fauguerolles. Un village s'éleva,

(1) Viollet-le-Duc. *Dictionnaire d'Architecture*, t. III, p. 105, 106, 107.

(2) *Recueil de la Société des Lettres, Sciences et Arts d'Agen*, 2^e série, t. XIII, p. 36.

(3) *Rôles Gascons*, publiés par Ch. Bémont, t. II, p. 111.

(4) *Congrès archéologique*, LXVIII^e session, Agen et Auch, 1901, p. 297.

(5) Giry. *Manuel diplomatique*, p. 423.

en effet, sur les rochers à pic qui bordent le plateau. Des murailles, appuyées au château primitif, furent bâties tout autour. Ce village existe encore, il a donné son nom à la juridiction, puis à la commune. Il a été remplacé, il n'y a pas cent ans, par celui de La Croix-Blanche, nom d'un petit bourg formé sur la route nationale, peut-être à côté d'un relais (1).

La tour carrée, qui se dresse à quelques mètres de Fauguerolles, n'a pas fait partie de ce castrum. Elle paraît plus moderne. De grande dimension, elle est le seul vestige d'un château assez considérable. Nous en avons soigneusement relevé le plan. Elle n'a rien de bien remarquable, mais elle a quelques particularités intéressantes.

M. G. Tholin l'a décrite deux fois. « Ce manoir est composé d'une « tour quadrangulaire, de grande dimension, et qui paraît avoir eu « trois étages. Deux de ses angles au nord sont protégés par d'épais « contreforts. Sa date est difficile à déterminer. La porte est à cintre « brisé; une fenêtre géminée paraît avoir été refaite au x^ve siècle (2). »

Une seconde fois, dans la *Revue de l'Agenais*, il disait : « Le « château de Fauguerolles, consistant en une tour carrée de trois « ~~étages~~ non voutés, a subi des remaniements. Deux de ses angles « ont été renforcés par des contreforts (3). »

Cette tour, en effet, est très grande, elle mesure 6^m40 sur 7^m50 dans œuvre. L'épaisseur de ses murs est de 1^m20. Elle est renforcée aux angles nord-ouest, et sud est par des contreforts très saillants E, D. Ils n'ont pas été ajoutés après coup; ils sont très bien liés au reste de l'édifice. L'un deux, D, est plus épais que l'autre, nous en verrons la raison.

Examinons le rez-de chaussée. On y entre par la porte A en ogive, en plein nord. Elle devait aboutir à une cour, car rien n'en défend l'accès. Nous nous trouvons à ce moment dans une vaste salle. En B, sur le côté est, s'ouvre une espèce de meurtrière, très évasée à l'intérieur et à plein cintre, très étroite à l'extérieur. Une fenêtre E, assez large, sans caractère, fut percée à une époque postérieure. Lorsque les planchers étaient en place, cette salle devait être bien sombre, éclairée seulement par la porte A et la meurtrière B. D'après la tradition elle aurait servi de magasin.

(1) Cette route fut commencée en 1769. — Archives de la Préfecture, CC. 19.

(2) G. Tholin. *Ville libre et Barons*, p. 163.

(3) G. Tholin. *Revue de l'Agenais* (1897), t. XXIV, p. 55.

Comment accédait-on au premier étage, par quelque escalier de bois, ou par le château ? Nous ne saurions le dire. Il n'existe aucune trace d'escalier, et le mur ouest, est en partie démoli, en partie ouvert de lierre. En G, s'ouvre une jolie fenêtre géminée, aux fines et gracieuses moulures. De là, le coup d'œil est ravissant. A vos pieds, le vallon s'épanouit dans sa luxuriante verdure, en face s'étend le beau parc de Bernou, sur les côteaues, de l'autre côté de la vallée, apparaissent les ruines de Vitrac et plus loin dominant le pays, les restes du château de Bajamont.

A côté, dans l'épaisseur du mur se trouve une cheminée sans cachet, H. En I s'ouvrait, dans une large arcade, une porte donnant sur un balcon, dont on voit encore, à l'extérieur, les supports à double ressaut.

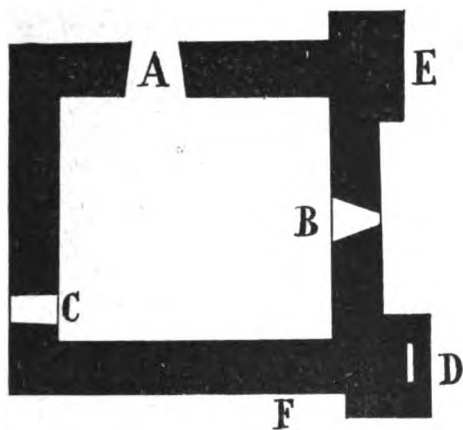
On a bien tiré parti de l'empattement énorme produit par l'angle de la tour et par le contrefort D. Dans l'épaisseur de la maçonnerie a été ménagé un couloir de 0^m60 de largeur, donnant dans le premier étage par une petite porte J. Au bout de ce couloir avaient été installées les latrines K, éclairées par une petite baie, de la grandeur d'un moellon. L'intérieur du contrefort est évidé jusqu'au fond par le tuyau des latrines, qui va se perdre dans le sol. Une petite baie ouverte à moitié contrefort aidait à la ventilation de ces cabinets, dont les mauvaises exhalaisons ne pouvaient ainsi pénétrer dans les appartements. Cette disposition est très rare. Viollet-le-Duc n'en cite aucun exemple, et en Agenais je n'en connais pas d'autre.

Le second et le troisième étages, dans l'état actuel, n'ont rien de remarquable. Leur plancher, comme celui du premier, n'existe plus.

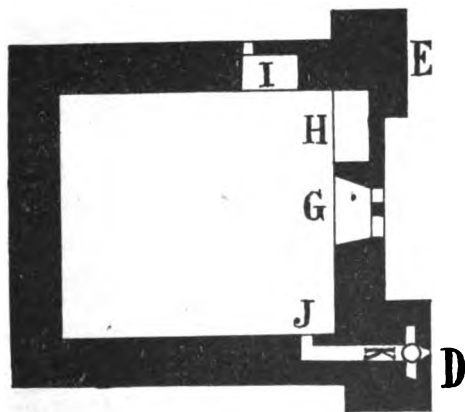
A l'extérieur, on voit que cette tour a été reliée à d'autres bâtiments, du côté opposé aux contreforts. Sur le contrefort D venait s'appuyer un mur dont on reconnaît encore les traces. Au point F, une espèce de soupirail carré s'enfonce dans le sol de la tour. Il doit aboutir à une cave ou à un souterrain.

Il est difficile, dit M. Tholin, d'assigner une date à cette tour. Cependant, à voir sa fenêtre géminée, la grosseur inusitée des contreforts, l'appareil, le mode de construction assez défectueux, je ne crois pas qu'il soit téméraire de l'attribuer à la fin du xiv^e siècle, peut-être au commencement du xv^e. A ce moment (1376), Jean de Monfabès habitait le château de Fauguerolles. N'en serait-il pas le constructeur ou le restaurateur, avec Bertrand de Fauguerolles, qui vivait en même temps ?

La plus grande partie du château dut disparaître dans les dernières



Rez-de-Chaussée



1^{er} Étage



CHATEAU DE FAUGUEROLLES

(Commune de La Croix-Blanche)



guerres de religion. Nous voyons, en effet, que la garnison est avertie de se tenir sur ses gardes en 1592. Il devait donc exister encore dans son entier.

Dès le commencement du xvii^e siècle, une seule tour était debout, celle que nous venons de décrire. En 1715, par suite de la saisie des biens du comte de Laugnac, les juges des Requêtes du Palais de Paris ordonnent de faire des réparations dans les différents biens saisis, notamment à Fauguerolles. Les sieurs Pierre Richefort, Jean Dubenqua et Michel Martin, maçon, charpentier et couvreur, dressent le devis suivant :

« Advenu le vingtième dudit mois (août) et an que dessus...
« nous nous sommes transportés au lieu de Fauguerolles, ou estant
« arrivés, s'est dabord présentée à nous une tour qu'on nous a dict
« estre le chateau de Fauguerolles, et y estant entrés nous avons
« trouvé qu'il n'y avait aucun plancher, ni ayant que la charpente et
« couvert à tuiles crochet fait en pavillon, lequel a besoin de deux
« estos pour y pouvoir mettre les girouettes au nombre de deux dont
« l'une est tombée estant dans la dite tour en trois ou quatre pièces
« et l'autre qui est preste à tomber, de plus a besoin ledit pavillon
« destre couvert tout à neuf. Laquelle susdite réparation est utile et
« nécessaire pour la conservation de la charpente, et que nous avons
« en tout évalué à la somme de deux cens livres.

« De là, nous sommes allés à la chapelle comme une dépendance
« dudit chateau, que nous avons trouvé en très mauvais état, mesme
« la moitié du couvert et charpente à terre et le restant prêt à tom-
« ber, pour à quoy obvier, il faut trois fermes de trois canes et demies
« avec son assemblage, dix chevrons, trois pièces, sçavoir une pour
« le fétage et deux pour les ventrières, pour laquelle réparation nous
« avons estimé la somme de cent trois livres (1). »

Cette chapelle est démolie. On n'en voit que des restes informes, la moitié d'une porte à cintre brisé, et quelques pans de murs, à cent mètres de la tour. Elle devait être sous le vocable de Notre-Dame. Nous lisons, en effet, dans l'acte de saisie de 1688, que le décret sera affiché à la porte de Notre-Dame de Fauguerolles.

Quant à la tour, elle a perdu sa toiture à pavillon. Elle devient de

(1) Archives de la Préfecture, B. 1529.

plus en plus la proie du lierre, qui l'escalade hardiment ; deux gros cerisiers la cachent à demi, et dans son intérieur un magnifique sureau pousse ses branches vigoureuses.

II

La Seigneurie de Fauguerolles a toujours été fort divisée. « On pourrait, dit M. Tholin, faire une longue liste des noms de ses coseigneurs, dont aucun paraît n'avoir joué un rôle important (1). »

Nous avons réussi à faire la liste complète de ces seigneurs, grâce aux documents précieux du château de Lafox, mis à notre disposition, d'une manière si large, si aimable et si bienveillante par M. de Brondeau. Ce nous est une grande joie de pouvoir, ici, lui offrir l'hommage de toute notre reconnaissance.

Fauguerolles a été presque toujours divisé en deux parts d'inégale importance. Pour plus de clarté, nous allons donner séparément la suite des familles qui se sont succédées dans la possession de chacune de ces portions. Nous commençons par les seigneurs de la partie principale.



Les Fauguerolles. — Les premiers seigneurs connus de notre château appartiennent à une de ces familles énigmatiques qui nous apparaissent à travers les ténèbres du Moyen âge.

En plein XIII^e siècle, nous trouvons plusieurs frères portant ce nom. L'ont-ils emprunté au château, ou le lui ont-ils donné ?

Armand et Gaufred de Fauguerolles font, en 1259, en leur nom et au nom de leurs frères, hommage au comte de Toulouse pour le château de Fauguerolles, la moitié de Vitrac (2), les campmasia de

(1) *Abrégé de l'Histoire des Communes du Lot-et-Garonne*, arrond. d'Agen, G. Tholin, p. 69.

(2) Vitrac, section de Laroque-Timbaut. Sur le Pech de Vitrac, on voit encore un amoncellement de ruines, restes informes d'une vieille forteresse.

Noalhac (1) et de Montboira (2) et de Pugh-Bressa. Ils doivent pour toutes ces terres, l'ost et une lance d'acapte (3).

Ils rayonnaient autour de Fauguerolles. Leur domaine comprenait la moitié de l'ancienne paroisse de Vitrac, la paroisse actuelle de Noalhac et la totalité de celle de Fontirou. Quant à Pugh-Bressa, je n'ai pas su identifier ce nom de lieu. Bientôt, Monbalen s'ajouta à ces possessions et au siècle suivant nous trouvons un Fauguerolles coseigneur de Cuq, près d'Astaffort (4).

A la fin du XIII^e siècle, il se passa dans ce domaine un drame qui ne nous est connu que d'une manière imparfaite. Bertrand, seigneur de Fauguerolles et de Gelsac (Monbalen), avait tué Guillaume Calsam. Le roi d'Angleterre, suzerain de l'Agenais, confisque les biens de Bertrand et les donne, en 1280, à Guillaume de Montravel, pour qu'il en jouisse sa vie durant (5).

L'année suivante, cette donation est confirmée et étendue aux héritiers de Guillaume de Montravel, à perpétuité (6). Ce dernier, par son testament, légua le château de Fauguerolles à Guillaume de Lunat. Le roi anglais ratifia cette donation le 25 juillet 1283 (7). Guillaume de Lunat était seigneur du château de ce nom à Aiguillon.

Gelsac était compris dans ces donations. Armand de Fauguerolles, frère ou neveu de Bertrand, qui en était propriétaire, protesta. En 1289, le roi ordonna à Robert Mallet et à Bernard de Gueyze de se transporter dans cette terre, pour savoir si elle appartenait à la juridiction de Fauguerolles, ou à celle de Penne (8). Au mois de mai suivant, il intime l'ordre à ses officiers et aux consuls de Penne de ne pas troubler Armand de Fauguerolles dans la possession de Gelsac (9).

Les Fauguerolles récupérèrent bientôt leur château. En 1296,

(1) Noalhac, commune de Pujols.

(2) Monboira, probablement Fontirou. V. *Château de Fontirou*.

(3) *Recueil des traçaux de la Société des Lettres, Sciences et Arts d'Agen*, 2^e série, t. XIII, p. 35.

(4) Archives de la Préfecture, série E. Caudecoste. — Communication de M. l'abbé Dubois.

(5) *Rôles Gascons*, par Ch. Bémont, t. II, p. 111, n° 423.

(6) *Ibid.*, p. 132, n° 482.

(7) *Ibid.*, p. 191, n° 711.

(8) *Ibid.*, p. 493, n° 1.595.

(9) *Ibid.*, p. 461, n° 1.487.

Guillaume Bertrand, en effet, est de nouveau installé dans le berceau de ses ancêtres. A cette date, il est exécuteur testamentaire de Bertrand de Savignac (1).

En 1351, nous trouvons B. Amanieu et Bertrand de Fauguerolles (2).

En 1375, Arnaud de Fauguerolles est coseigneur de Cuq (3).

Cette famille se perpétua jusqu'au milieu du x^ve siècle. Il n'y avait plus alors que deux coseigneurs, Bertrand de Fauguerolles et Jean de Monfabès. Ce dernier vendit ce qu'il possédait dans Fauguerolles à Arnaud de Durfort, fils de Bertrand, vers 1447 (4).

Bertrand de Durfort était marié à Judith de Lautrey, nièce du seigneur de Fauguerolles. Par son testament, Bertrand de Fauguerolles donna à Judith et à son mari les seigneuries de Monbalen et de Fauguerolles avec tous ses biens (5).

Les Durfort. — Cette illustre famille est connue depuis le x^e siècle. Le P. Anselme en a écrit la généalogie historique (6). De bonne heure, une branche s'établit à Bajamont. Elle prit peu à peu une grande importance et rayonna bientôt à Frespech, Laroque-Timbaut, Monbalen, Fauguerolles, Artigue, Mérens, Castelnoubel, Lafox, etc. Le P. Anselme a mal connu cette branche qu'il ne suit que depuis 1447. Son travail contient plusieurs fautes que j'espère relever plus tard.

Bertrand de Durfort, mari de Judith de Lautrey, était devenu seigneur de Fauguerolles pour une partie. Son fils, Arnaud, acheta l'autre partie à Jean de Monfabès en 1447.

En 1475, le père et le fils, pour reconnaître les bons services que leur avait rendus Alain de Leguet, seigneur de Plèneselves, leur vassal, lui donnèrent la sixième partie de Fauguerolles (7), qui, depuis ce moment jusqu'à la révolution, a toujours eu deux coseigneurs.

Bertrand de Durfort avait eu deux fils, Arnaud et Jean, qui lui

(1) Archives de l'Evêché, E.

(2) *Jurades d'Agen*, publiées par Magen, p. 226.

(3) Archives de la Préfecture, loc. cit.

(4) Archives du château de Lafox. Factum manuscrit du xvi^e siècle.

(5) Ibidem.

(6) Le P. Anselme. *Les Grands Officiers de la Couronne*, t. v, p. 720, etc.

(7) Archives du château de Lafox.

succédèrent. Jean entra dans les ordres et devint prieur de Saint-Caprais.

Arnaud, marié à Antoinette de Gourdon, eut quatre fils et deux filles, François, Jean, Robert, Etienne, Catherine et Antoinette. L'aîné mourut sans enfant, laissant ses biens à son frère Etienne. Robert entra dans l'ordre de Malte. Jean renonça à ses droits par une transaction avec Etienne, le 2 avril 1500.

Ce dernier devint ainsi propriétaire des terres de Bajamont, Monbalen et Fauguerolles, pour lesquelles il rendit hommage, le 11 avril 1515, à François 1^{er} (1). Le 6 juillet 1522, il donna le château de Monbalen à son oncle noble Jean de Durfort le prieur (2). Quelques années après, en février 1531, les habitants de Fauguerolles passèrent, avec Etienne, une transaction par laquelle « il fut convenu, qu'ils payeraient des acaptes de l'argent (3). »

Etienne veut par son testament que chaque jour dans l'an de son décès, on dise une messe « en l'honneur de Madame sainte Barbe, dans l'église de Saint-Capras de Boussorp, pour laquelle il lègue 10 livres tournoises ». Il institue son fils, Alain, légataire universel (4).

Alain, comme propriétaire de Fauguerolles, eut une contestation avec les consuls d'Agen, au sujet du droit de justice sur le territoire de Boussorp (5), en 1538. L'année suivante, il rend l'hommage pour ses terres (6).

L'oncle d'Alain, Jean de Durfort, seigneur de Gimat, vint à mourir. Son fils Jean, qui voyait, avec regret, le bel héritage des Durfort presque tout entier aux mains de son cousin germain, intenta un procès en restitution. Il n'admettait pas la transaction survenue entre son père et Etienne de Durfort, en 1500, il la considérait comme nulle et de ce fait se prétendait héritier de tous les biens de Bertrand et d'Arnaud de Durfort, ses aïeux.

Le procès fut long. En 1554, cependant, un arrêt du Grand Conseil

(1) Archives du château de Lafox. Inv. de 1695.

(2) Ibid. Le château de Monbalen, peu éloigné de Fauguerolles, aurait été bâti au x^v siècle, nous dit un factum de 1580, par ce même Jean de Durfort, frère d'Arnaud.

(3) Ibid. Inv. de 1695.

(4) Ibid. Testament d'Etienne de Durfort.

(5) Archives d'Agen FF. 138. Boussorp est le nom de la paroisse sur laquelle se trouve La Croix-Blanche.

(6) Archives du château de Lafox. Inv. de 1695.

cassa la transaction et déclara la succession de Bertrand et d'Arnaud ouverte en faveur de Jean de Durfort. Tous les biens lui furent adjugés, distraction faite des droits revenant à Alain (1).

Après la mort de ce dernier, son fils François reprit et continua le procès. Obligé d'exécuter la sentence, il rendit à Jean de Durfort tous les biens provenant de Bertrand, mais garda pour lui les acquêts faits par Arnaud, parmi lesquels se trouvait le château de Lafox. Cela fit continuer la procédure.

Jean de Durfort s'était marié avec Catherine de Lasset, dont il n'eut que des filles. A sa mort, ces dernières crurent hériter de ses biens. Mais Amanieu leur oncle, se basant sur la substitution indiquée au testament d'Arnaud de Durfort, réclama la succession. Un arrêt de 1583, lui donne gain de cause, et il entre en possession de Bajamont, Fauguerolles, etc. Il doit, cependant, restituer à la veuve Catherine de Lasset, sa dot avec plusieurs autres sommes.

C'est sans doute pour cette raison, qu'il lui abandonna le château de Fauguerolles et la métairie de Fontaine. Elle ne les garda pas longtemps. Le 3 juin 1593, elle les lui revendit (2).

Le procès continuait entre Amanieu et François, au sujet des acquêts d'Arnaud. Ces inimitiés s'envenimèrent encore, au milieu des désordres causés par les guerres de religion.

François de Durfort, fils d'Alain et de Françoise de Montal, avait été nommé sénéchal d'Agenais en 1572. A ce moment le pays était en feu. Après l'échec de l'armée catholique devant Clairac, les coups d'audace se multiplient. Les routes ne sont plus sûres, on ne peut s'y engager sans de grosses escortes. Les petits châteaux sont pris et repris. A côté de Fauguerolles, celui de Fontirou tombe au pouvoir des protestants, et est repris par de Vesins en novembre 1575 (3). En décembre, Bajamont ouvre ses portes aux ennemis. Ce fut le seigneur du lieu qui reçut « les ennemis du roy dans le château (4). »

Ce seigneur était Amanieu, cousin du sénéchal. Celui-ci se donnant avec ardeur à la défense de la religion catholique, Amanieu, son adversaire se jeta dans le parti opposé (1).

(1) Archives du château de Lafox. Arrêt de 1564.

(2) Ibid. Inv. de 1695.

(3) *Château de Fontirou*, p. 12.

(4) Archives d'Agen, BB. 30, f° 251, v°

(5) M. Tholin, dans sa remarquable étude sur *La Ville d'Agen pendant les guerres de religion*, *Recue de l'Agenais*, t. xvi, p. 214, croit que le château de

En 1577, Amanieu, afin de pourvoir, disait-il, à la défense de son château levait des contributions sur Laroque, Fauguerolles, Monbalen (1).

François de Durfort, le sénéchal, meurt en février 1585, après une longue maladie. Il n'avait pas été marié. Philippe de Durfort, sa sœur, femme de Jacques de la Liève fut son héritière. Elle continua le procès avec Amanieu, mais à sa mort, survenue peu d'années après, celui-ci hérita de ses biens.

Amanieu, qui, un moment, s'était jeté par haine de son cousin dans les rangs protestants, ne tarda pas à se ranger du côté des catholiques. En 1590, son château de Bajamont est défendu par les habitants du pays, qui avec son agrément s'y étaient retirés (2).

Fauguerolles, encore tout entier, possédait une garnison. Au commencement de 1572, une armée sous les ordres d'Epernon manœuvrait en Périgord. Elle s'avança vers l'Agenais. Les garnisons de Bajamont, Laroque, Fauguerolles, Monbalen, Artigues furent avisées d'être sur leurs gardes. Mais d'Epernon traversa rapidement le pays pour se rendre en Provence (3).

De son mariage avec Jacqueline de Ladague, Amanieu eut deux fils et deux filles, Hector Regnaud, François, Antoinette et Marie. Il maria son aîné Hector avec Anne de Gontaud Cabrères, par contrat du 21 juillet 1599, et mourut peu après (4).

Hector Regnaud de Durfort devint propriétaire du vaste domaine de sa famille. Il fut un des favoris de la reine Marguerite, chez laquelle il mourut à Paris, le 26 octobre 1612 (5). Sa fille unique Sérène se maria avec Charles de Montpezat-Laugnac.

François de Durfort prétendit, qu'à défaut d'enfant mâle de son frère, il devait, selon la substitution établie dans plusieurs testaments, hériter de tous les biens des Durfort. Il n'attendit pas le jugement de la cour et s'empara violemment de Lafox, Bajamont, Fauguerolles, etc. Un arrêt du 17 juillet 1611 réintégrait Sérène de Durfort dans ses biens (6).

Bajamont fut livré par un frère du sénéchal. C'est une erreur, le sénéchal n'avait qu'une sœur.

(1) *Recue de l'Agenais*, t. xvii, p. 109.

(2) *Ibid.*, t. xix, p. 124.

(3) *Ibid.* t. xx, p. 57.

(4) Archives du château de Lafox.

(5) V. *Le Dicorée satyrique*.

(6) Archives du château de Lafox. Factum imprimé de 1786. Inv. 1695.

Quelques années après, à cause des dettes contractées par Sérène et sa famille, les châteaux de Bajamont, Lafox, Fauguerolles sont saisis. François demande alors au Parlement l'ouverture de la substitution en sa faveur. Sa demande est du 24 avril 1635 (1).

Par convention passée le 18 novembre 1642, Sérène de Durfort et son mari laissent à François de Durfort la jouissance de Bajamont et ses dépendances. Ce dernier mourut en 1658 instituant le seigneur de Laugnac son héritier universel (2).

Les Montpezat-Laugnac. — Charles de Montpezat-Laugnac, marié à Sérène de Durfort, appartenait à une branche cadette de la grande famille de Montpezat. Elle s'était établie, à la fin du x^v^e siècle, dans la seigneurie de Laugnac (3). Charles était fils de cet Honorat de Montpezat, tristement célèbre par l'assassinat du duc de Guise, en 1589.

Quelques jours après son mariage, contracté en mars 1618, arriva la fameuse histoire de possession démoniaque, que nous ont transmise le frère Hélie et Malebaysse. L'abbé Barrère nous la raconte, tout au long, dans son *Histoire du diocèse* (4).

Charles de Montpezat se rangea du parti de Condé et fut un frondeur des plus fougueux. Au mois d'avril 1652, il essaya en compagnie des sieurs de Galapian et de Moncaut de soulever la population d'Agen. Le courage et la fermeté des consuls fit échouer cette tentative (5).

De son mariage il eut deux fils et deux filles, François, Antoine, Anne et Marie Angélique. François, comte de Laugnac, se maria avec Marie de Lalannie le 11^e avril 1651. Il fut tué au siège d'Arras en 1654.

Anne épousa Jean Joseph de Lau, seigneur de Lusignan. Pour parfaire sa dot, elle reçut de son père les revenus de Fauguerolles pendant plusieurs années. C'est à ce titre qu'elle consentit un contrat

(1) Archives du château de Lafox.

(2) Ibid. Testament de François de Durfort, 13 mars 1657.

(3) L'histoire de cette terre et de ses seigneurs nous sera racontée, un jour, par une plume très fine et très autorisée. Nous attendons avec impatience, le moment où il nous sera donné de lire ce travail intéressant que prépare M. le capitaine Labouche.

(4) Abbé Barrère. *Hist. relig. et Mon. du diocèse d'Agen*, t. II, p. 381 et seq.

(5) *La Fronde en Agenais*, par le docteur Couyba, p. 201 à 212.

de ferme de cette seigneurie, le 29 juin 1662, moyennant la somme de 600 livres (1)

François de Montpezat, capitaine au régiment des gardes du roi, avait eu un fils, Charles, qui hérita de ses droits. Pendant sa minorité, son grand-père, Charles I^{er}, géra ses biens et le fit élever à Paris. Revenu en Agenais, et excité par sa mère, Marie de Lalannie, remariée avec Messire René Martineau, seigneur de Thuré, il fut bientôt en désaccord avec son aïeul.

En 1678, le 2 mai, il rendit hommage pour la terre de Fauguerolles (2),

Son père avait, pendant son séjour à Paris, emprunté plusieurs sommes d'argent à Pierre Laguionnie, tailleur des écuries de la Reine. Ce dernier, en 1672, n'ayant pas pu se faire rembourser, fit saisir la terre de Fauguerolles (3).

C'était la saisie simple, qui n'enlevait pas la propriété au débiteur. Charles de Montpezat vendit sa terre de Fauguerolles, par contrat du 6 mai 1688, à M. de Sarrau d'Arasse (4).

Au mois d'août suivant, Etiennette Marchand, veuve de Jacques Rozée, autrefois logeur de François de Montpezat, à Paris, réclama plusieurs sommes assez fortes dues par celui-ci à son mari. Les créances dépassaient deux mille livres. Elle essuya d'abord un refus. Ayant porté plainte au Châtelet de Paris, la saisie réelle de la terre de Fauguerolles fut ordonnée, maître Jean-Pierre Boucherie, sergent royal de la ville de Tonneins, exécuta la sentence le 28 août 1688 (5).

Les Sarrau d'Arasse. — Cette famille était originaire de Monflanquin. En 1610 nous trouvons un Jean de Sarrau, écuyer, seigneur de Boynet, de Gibel et Vezis, premier consul de cette ville. Il fut anobli, lui et sa postérité, par lettres patentes du 4 avril 1614. Ses longs services militaires (35 ans) lui avaient mérité cette faveur. Les armes des Sarrau étaient : de sable à trois serres de griffon d'or onglées d'argent.

Ce fut Claude de Sarrau, écuyer, seigneur d'Arasse, qui acheta

(1) Archives du château de Lafox. Inv. de 1695.

(2) Ibid.

(3) Ibid. Acte de saisie de 1672.

(4) Ibid. Inv. 1695. Factums divers.

(5) Ibid. Acte de saisie de 1688.

Fauguerolles. Il était né le 26 février 1650. Il fut capitaine au régiment de Piémont, où servaient ses autres frères, Gratien, Antoine et Joseph. L'un d'eux, Gratien, se distingua à la bataille de Luzzara, en Italie, où il soutint « pendant plusieurs heures tout l'effort de l'armée de l'empereur commandée par le prince Eugène de Savoie. » Pour ce fait d'armes il reçut de Louis XIV le titre de comte (1).

Le nouveau seigneur de Fauguerolles « fut beaucoup plus occupé « que ne l'avaient été ses prédécesseurs, des droits honorifiques « que donnait la qualité de seigneur justicier. Il s'imagina que, « possédant la portion la plus considérable de cette terre, il devait « avoir la prééminence dans ses droits honorifiques sur le sieur de « Galibert, qui, de son côté, prétendit cette prééminence à raison de « sa noblesse et de ses services (2). »

Ces prétentions respectives amenèrent des voies de fait. Cependant ils cherchèrent à se concilier. Les maréchaux de France étaient les seuls juges compétents. Leur sentence du 28 avril 1689 porte : « **Qu'attendu la différence de qualité, le sieur de Galibert aurait son** « jour le premier, pour jouir des honneurs de l'Eglise, avec toute sa « famille, et que le sieur Sarrau et sa famille aurait les cinq autres « jours de suite et sans interruption. »

Quant à la litre, il est ordonné « que l'église sera partagée en six « parties, que la sixième sera fixée du côté du tombeau de la famille « du sieur de Galibert, et sa litre mise dans l'étendue de cette sixième « partie, et celle du sieur Sarrau, dans l'étendue des cinq autres « parties. »

Pour la chasse, le sieur de Monbeau, procédera « au partage de la « terre en six parties, dont la sixième sera fixée le plus près de la « maison du sieur de Galibert que faire se pourroit; et les cinq « autres, le plus près qu'il se pourroit de la maison du sieur de « Sarrau, pour chasser par chacune des parties sur les terres de son « côté. »

Le 25 décembre 1689, le sieur de Monbeau déclare « qu'il ne peut « régler les parties, mais qu'il les a fait convenir à l'amiable qu'au « cas que l'un d'eux entrât pour chasser dans le bien fonds de l'autre, « il luy enverrait faire civilité ou luy rendrait visite ou qu'ils chasse- « roint ensemble avec autant de modération qu'il se pourroit. »

(1) *Revue de l'Agenais*, t. xii (1875), p. 113, 114.

(2) Archives du château de Lafox. Factum imprimé de 1786.

Le sieur de Galibert nommera un consul de trois ans en trois ans (1).

Claude de Sarrau, par suite de la saisie réelle de 1688, était pour ainsi dire dépossédé de son acquisition. Il n'en touchait pas les revenus. Cependant les receveurs s'adressaient à lui pour le paiement de la capitation de la noblesse. En septembre 1714, il obtint qu'elle fut payée sur le prix du bail judiciaire (2).

Il avait déjà, d'ailleurs, fait opposition aux criées, suites naturelles de la saisie de Fauguerolles. Mais ce fut en vain. Après sa mort, survenue en 1721, son fils Jean-Vincent de Sarrau continua de faire opposition. Il fut débouté de sa demande et condamné aux frais (3).

Claude de Sarrau, marié avec Marianne de Maurès, avait eu plusieurs enfants, parmi lesquels Jean-Vincent de Sarrau, qui épousa demoiselle Françoise-Eléonore d'Esparbès de Lussan, en 1699 (4).

Les de Chazeron. — Les dettes accumulées des Durfort et des Montpezat Laugnac s'élevaient, nous dit un factum du xviii^e siècle à plus d'un million de livres. Tous les biens laissés par le dernier Montpezat à sa veuve Gilberte-Françoise-Charlotte de Monestay-Chazeron, avaient été saisis réellement. Malgré les oppositions successives de Claude de Sarrau et de son fils, la seigneurie de **Fauguerolles** n'avait pas été distraite de la saisie.

Les criées suivirent **régulièrement** et l'adjudication eut lieu au mois de mars de l'année 1781. François de Monestay, marquis de Chazeron, **enseigne** des gardes du corps de Sa Majesté, resta le dernier **enchérisseur**. Bajamont et Fauguerolles lui furent adjugés pour la somme de quarante mille livres (5).

La famille de Chazeron était originaire de l'Auvergne. François-Charles était fils de François Amable de Monestay, marquis de Chazeron, qui avait hérité de sa sœur veuve de Charles de Montpezat.

Le fils de François, François-Charles, lieutenant-général des armées du Roi, ancien commandant de la marine du Roi, gouverneur des ville et citadelle de Verdun, se maria avec dame Henriette-Louise-Geoffrine de Baschy. Le contrat est passé au château de Versailles

(1) Archives du château de Lafox.

(2) Ibid. Requête du sieur de Sarrau, 1714

(3) Ibid. Décret du 7 mai 1731.

(4) Mairie de La Croix-Blanche. Registres paroissiaux de 1699.

(5) Archives du château de Lafox. Sentence d'adjudication de 1731.

en présence du roi Louis XVI, de la reine Marie-Antoinette, de toute la famille royale et de la cour, le 30 mars 1772 (1).

Le marquis de Chazeron mourut le 3 novembre 1779. Il laissait trois enfants en bas âge, un fils et deux filles, Hélène-Françoise-Henriette, Henriette-Pauline, Charles-Maurice.

Hélène-Françoise-Henriette, mourut le 30 mars 1788.

Charles-Maurice, le 11 pluviôse an II (30 janvier 1793).

Quant à Henriette Pauline, elle épousa, après la Révolution, Louis-Albert de Villars de Brancas, duc de Céreste. Fauguerolles resta dans cette famille, jusqu'au moment où le comte de Turenne la vendit à M. de Galibert.



En même temps que les seigneurs dont nous avons parlé, il y en avait d'autres, co-seigneurs de Fauguerolles pour une sixième partie. Ce sont :

Les Rovignan. — « Cette famille, dit M. Tholin, a du perdre son rang dans notre pays ou s'éteindre avant la fin du moyen âge (2). » Très ancienne et très puissante, elle eut l'honneur de donner au diocèse d'Agen, un évêque Arnaud de Rovignan (1209-1228). Son frère Hugues, était seigneur de Casseneuil, qu'il défendit, avec énergie, contre Simon de Monfort.

Plus tard, Raymond Bernard de Rovignan possède des droits sur les terres de Galapian, Lusignan et Hauterive, que sa veuve Studia céda à l'évêque d'Agen en 1240 (3).

Bernard de Rovignan, rend hommage, en 1259, au comte de Toulouse pour ce qu'il possède à Buzet, Casteleulier, Galapian, Port-Sainte-Marie, Miramont d'Aiguillon (4). En 1261, il est qualifié de seigneur de Caumont et Casteljaloux (5). C'est lui, sans doute, qui, en 1270, rédigea la pétition au roi, rapportée par Samazeuilh (6).

(1) Archives du château de Lafox, Contrat de mariage du 30 mars 1772.

(2) *Revue de l'Agenais*, t. XXVI (1899), p. 173.

(3) *Lusignan-Grand, Notice historique*, par Dubernet de Bosc, Agen 1867, p. 59.

(4) *Recueil de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen*, 2^e série, t. XIII, pp. 49, 50.

(5) *Hist. de Caumont*, par l'abbé Alix, p. 18.

(6) *Dictionnaire géog., hist. et arch. de l'Arrondissement de Nérac*, p. 61.

Au xiv^e siècle, les Rovignan possèdent momentanément Tonneins, Moncaut, Sainte-Livrade, Castelnaud, Saint-Pastour. En 1305, Aymeric de Rovignan est abbé de Pérignac (1). Est-ce lui, qui, le 25 décembre 1324, reçoit, en qualité de co-seigneur de Casseneuil, une lettre d'amnistie du roi d'Angleterre (2).

En 1358, Bernard de Rovignan, seigneur de Sainte-Livrade est confirmé dans la possession de cette ville et de Fauguerolles (3). Nous ignorons combien de temps ils possédèrent Fauguerolles. Nous ne savons pas davantage comment ils en furent dépouillés.

Les Monfabès. — Deux collines dominant Villeneuve, au nord. Ce sont Monfabès et la Calvétie. Si nous en croyons Cassany de Mazet, un lieutenant de Jules César, C. Fabius, passant à Eysses, aurait établi deux forts sur ces sommets. Au premier il aurait donné son nom, à l'autre le nom d'un tribun militaire Calvetius. « Il reste encore des vestiges, nous dit-il, de ces forteresses ; elles étaient de forme circulaire, avec un rempart tout autour, bâties en pierres croisées à ciment et en mosaïque, comme le palais Gallien à Bordeaux, avec une citerne au milieu (4). »

Au xiii^e siècle, un château couronnait le sommet de Monfabès (5). Ce dut être le berceau de cette famille.

Lors de la croisade contre les Albigeois, nous voyons Giraud de Monfabès parmi les hérétiques. Il s'enferma (1212) dans la forteresse de Penne, qu'il défendit vaillamment sous les ordres d'Hugues d'Alfar (6). Son château de Lestelle fut détruit par les troupes de Simon de Monfort (7).

Est-ce le même Giraud qui, en 1259, fit hommage à Alphonse de Poitiers, pour la cinquième partie du château de Monfabès et pour ce qu'il possédait à Lestelle. A la même époque vivaient Arnaud et Bertrand, ses frères (8).

(1) *Dom Delperch, moine de Pérignac.* — Liste des abbés de Pérignac, p. 9.

(2) *Rymer*, II, II, 122.

(3) *Thomas Carte*, I, 141.

(4) *Hist. de Villeneuve-sur-Lot*, par Aug. Cassany de Mazet. Agen. Noubel, 1837, p. 7.

(5) *Recueil de la Société*, 2^e série, t. XIII, p. 35.

(6) *Hist. relig. et Mon. du diocèse d'Agen*, par l'abbé Barrère, t. I, p. 349.

(7) *Hist. de l'Agenais*, par Andrieu, t. I, p. 50.

(8) *Recueil de la Société*, 2^e série, t. XIII, p. 34, 35.

En 1375, un Bertrand de Monfabès est coseigneur de Laroque-Timbaut et de Fauguerolles où il habitait. Le 25 février de cette année, il passe un bail à nouveau fief dans la seigneurie de Laroque, comme procureur de sa femme, Dame Ricarde de Laroque, et de sa nièce, Guilhalme de Cauzac : « ...Bertrand de Monfavès donzel de « la perroquia de Borbeul, procurador de la dona Ricarda de Laro- « qua sa molher... habitant del loc de Falgayrolas (1). »

Jean de Monfabès, qui fait un arrantement pour certains biens dans la juridiction de Fauguerolles, le 13 décembre 1448, est sans doute son fils (2). Il s'était marié avec Nanguine ou Degune de Cours, dont il eut Jean et Marguerite. Il est seigneur de Fauguerolles et de Savignac pour une tierce partie (3).

Son fils Jean mourut avant lui, ainsi que nous l'apprend un acte de 1458 (4). Sa fille Marguerite épousa Jean de Luppé, son cousin (5).

En lui s'éteignit la famille. Sa part de Fauguerolles lui fut achetée par Arnaud de Durfort (6).

Les Leguet. — Nous avons vu comment les Durfort étaient devenus, au xve siècle, les seuls maîtres de Fauguerolles. Le 9 septembre 1475, Bertrand de Durfort et son fils Arnaud déclarent, en effet, dans un acte public, tenir toute cette terre. « Declaraverunt tenere et « possidere totam terram et parrochiam de Falgueroliis et Juridictio- « nem, sitam et positam in honore et senescallia Aginnensis. » Mais, voulant récompenser Alain de Leguet des services qu'ils avaient reçus, ils lui concèdent à perpétuité la sixième partie de Fauguerolles avec ses droits et ses honneurs.

« Dederunt titulo irrevocabilis donationis... Nobili Alanni de « Leguet domino de Peneselva... de sex partium et portionem unam... « Primo, totius justitiæ, nominationis consulum, honorum, sedis in « dicta ecclesia, secundo, supra dicta terra antiquitas arentata fru- « menti, avenæ, pullorum... cum portionibus restantibus supra « dictæ terræ, parrochiæ, justitiæ, nominationis consulum reser-

(1) Mairie de Laroque-Timbaut. — Registres des actes anciens notariés.

(2) Château de Lafox. Inv. de 1695.

(3) Noulens, *Maisons historiques de Gascogne*. — *Notice de Cours*, p. 23.

(4) Mairie de Laroque. Registre des actes anciens notariés.

(5) Noulens, loco cit., p. 23.

(6) Archives de Lafox. Factum manuscrit du xvre siècle.

« vatis dietis nobilibus de Durfort patri et filio, tam pro seipsis, « quam pro suis hæredibus et successoribus (1). »

Dès le ^{xiv}^e siècle, les Leguet étaient établis à Plénèselves, joli petit château non loin de Castelnoubel, dans la commune de Bonencontre. Il existait au ^{xiii}^e siècle, mais il a été refait au ^{xvi}^e. Les Durfort en étaient suzerains. Nous voyons, en effet, en 1401 et en 1459, le seigneur de Plénèselves rendre hommage au seigneur de Bajamont (2).

En 1475, un Jacques de Leguet se maria à Françoise de Podio Extremo (3).

Le 30 septembre 1554, Robert de Leguet passe une transaction avec ses tenanciers (4). Dans une enquête de 1565 au sujet de la peste et de la guerre nous trouvons la déposition de ce même Robert (5).

A la fin du ^{xvi}^e siècle, Louise de Leguet, mariée à François de Grossolles, écuyer, seigneur de Lamothe Pêchestranier, soutint un long procès contre les consuls d'Agen. Elle prétendait être exempte de toute imposition. Un arrêt de la Cour des Aides, de l'année 1617, déclara le maison de Plénèselves assujettie aux tailles (6).

La famille de Leguet vendit, à une époque que nous ne pouvons préciser, sa part de Fauguerolles. La famille Du Bernet, croyons-nous, en fit l'acquisition (7).

Les Du Bernet. — Originaire du Bordelais, cette famille est très ancienne. Le fief de Du Bernet, dont elle porte le nom, se trouvait à côté de La Réole.

Dès la fin du ^{xvi}^e siècle, nous trouvons Jean Du Bernet, II^e du nom, seigneur de Savignac, La Maurelle, Fauguerolles en Agenais. Il était fils de Jean Du Bernet, I^{er} du nom, secrétaire du roi et contrôleur en Chancellerie de Bordeaux et de demoiselle Nicolle de Bonneau. Il hérita des charges de son père (8).

De son mariage avec Béatrix de Chimbaud, il a trois enfants :

(1) Archives du château de Lafox. Factum manuscrit.

(2) Ibid. Inv. de 1695.

(3) Communication de M. l'abbé Dubois, curé de Roquefort.

(4) Ibid.

(5) Archives de la ville d'Agen, CC. 66.

(6) Ibid., CC, 84, 108, 121.

(7) Archives de Lafox. Factum de 1786.

(8) *Nobiliaire de Guienne et Gascogne*, par M. Bourrousse de Laffore, t. II, p. 315.

Françoise et Béatrix qui entrèrent en religion et Joseph Du Bernet. Dans son testament du 26 juillet 1619, il engage sa femme à vendre la Seigneurie de Savignac en Agenais, afin d'acheter un office pour leur fils. Il meurt l'année suivante.

Messire Joseph Du Bernet, 1^{er} du nom, chevalier, baron de Saint Médard d'Eyrens, Serein, Crochac, seigneur de Savignac, Fauguerolles, etc., succède à son père. Il avait déjà reçu la seigneurie de Savignac, lors de son mariage avec Catherine de Benoist, le 15 mai 1605.

En secondes noces, il épousait, le 5 février 1633, dame Marguerite de Sevin, veuve de messire Jacob de Secondat, en son vivant seigneur et baron de Montesquieu, Goulard, Castelnoubel, Mérens et autres places (1).

Il fut successivement premier président au Parlement d'Aix et à celui de Bordeaux. Reçu en triomphe à Aix, en 1636, par une députation conduite par le fameux Nicolas-Claude Fabri, seigneur de Peiresc, le président Du Bernet, eut dans cette ville de nombreux déboires. Après la démission de M. d'Aguesseau, premier président du Parlement de Bordeaux en 1643, Joseph Du Bernet fut nommé à sa place. Le bonheur ne l'attendait pas dans son pays. Partisan du duc d'Epemon et du cardinal de Mazarin, il s'aliéna le Parlement et les habitants de Bordeaux, qui le forcèrent à quitter leur ville. Il se retira à Limoges « lieu d'origine de sa femme, où il mourut dans cet exil honorable le 17 novembre 1652 (2). »

Par contrat du 22 août 1623, il avait vendu la seigneurie de Savignac et la sixième partie de Fauguerolles à noble Jean François d'Esparbès, seigneur de Carbonneau (3).

Les d'Esparbès de Carbonneau. — La famille d'Esparbès, originaire de l'Armagnac, se divisa en plusieurs branches. L'une d'elles, celle qui nous occupe, se fixa dans les environs de Caudecoste (4).

Noble Jean-François d'Esparbès, seigneur de Carbonneau, qui acheta Fauguerolles, était fils de Jean-Paul d'Esparbès, sieur de la

(1) *Nobiliaire de G. et G.*, t. III, p. 249.

(2) *Le Parlement de Bordeaux. — Notes biographiques sur les principaux Officiers*, par A. Communay, Bordeaux 1886, p. 86 à 96.

(3) Archives du château de Lafox.

(4) *Hist. du prieuré de Layrac*, par l'abbé Dubourg.

maison noble du Fugua, et de Françoise de Carbonneau. Il se maria avec Charlotte du Gout, fille de noble Pierre du Gout, seigneur de Lamothe Bardigues et de demoiselle Madeleine Voisins.

Il ne garda Fauguerolles que deux ans. Le 1^{er} août 1625, il vendait à M. de Nort, procureur général en la cour de Guienne, la terre de Savignac, « avec la sixième partie de la Seigneurie, terre et juridiction de Fauguerolles, proche laditte terre et seigneurie de Savignac, consistant en tous droits de justice haute, moyenne et basse, greffe, baillie, amendes, cens et rentes », pour le prix de trente-cinq mille livres (1).

Les de Nort. — Le nouveau co seigneur de Fauguerolles était Jules de Nort, sieur de Lamothe Ferrant, conseiller d'Etat et privé du roi, et son procureur général près la Chambre de l'Edit de Guienne. Il appartenait à une vieille famille bourgeoise d'Agen. En 1481, Maître Florens de Nort, docteur en médecine, était consul de cette ville. Le commerce l'avait enrichie et peu à peu elle arriva à la magistrature et par elle à la noblesse.

Martial de Nort, neuf fois consul d'Agen, de 1521 à 1561, avait joué un rôle actif pendant les guerres de religion. C'est le bonhomme Nort dont parle Montluc (2). Labénazie le met au rang des plus infatigables défenseurs du catholicisme, avec Janus de Frégose et M. de Bajamont. Théodore de Bèze l'appelle « homme sans foy ne conscience et grand pilier de l'église romaine (3). » Cependant, un de ses fils, Odet, se lança dans l'hérésie et après avoir étudié à Genève, il vint prêcher en Agenais (4).

Jules de Nort (5) était-il un fils de Martial ? C'est probable. Il se maria deux fois, en premières noces avec Jeanne Le Berthon et en secondes noces avec Jeanne de Béchon.

De cette dernière, il eut Jules César de Nort, seigneur baron de Savignac, Fauguerolles, seigneur de Naux, Barrau, Tuquet, Tourtarel, Franc. Ce dernier eut une belle carrière militaire. « Il fut

(1) Archives du château de Lafox.

(2) *Commentaires de Montluc*, édition de Ruble, t. II, p. 117, 352.

(3) Théodore de Bèze. *Hist. ecclès. des églises réformées*, édition de Toulouse 1882, t. I, p. 116.

(4) *La ville d'Agen pendant les guerres de religion*, par G. Tholin. *Recue de l'Agenais*, t. XIV, pp. 431, 442.

(5) Les armes des de Nort étaient : *De gueules au lion d'or*.

« honoré par le feu roi Louis XIII et Louis XIV, à présent régnant.
« de plusieurs emplois honorables comme enseigne colonelle au régi-
« ment de Normandie, capitaine au même régiment, maréchal de ba-
« taille, maréchal de camp, mestre de camp d'un régiment de cavalerie
« qu'il conduisit et commanda au corps d'armée de Catalogne et eut
« l'avantage de faire la capitulation au premier siège de Condé, et
« de porter la nouvelle au roy, qui le gratifia d'une pension de mille
« écus, dans lequel emploi, il a été souvent blessé, et s'en est
« acquitté avec tant de succès et d'estime et de réputation, qu'il en a
« mérité des louanges de la propre bouche du roy et de tous les géné-
« raux souz lesquels il a servi (1). »

Pendant la Fronde, il s'était rangé du côté du prince de Condé. Il commandait le régiment de Guienne. Au siège de Cognac (1651), par suite de la rupture d'un pont de bateaux, il fut fait prisonnier avec ses troupes par d'Harcourt (2).

Cette même année, 1651, le 9 février, Jules César de Nort et sa mère Jeanne de Béchon, engagent à Antoine de Galibert, dont ils étaient débiteurs, la seigneurie de Fauguerolles (3). Quatre ans après, le 12 août 1655, ils lui vendirent la sixième partie de cette terre pour la somme de trois mille livres. Ils se réservent de pouvoir la racheter dans les deux ans (4).

Les deux ans s'écoulaient, et Antoine de Galibert reste co-seigneur de Fauguerolles.

Les de Galibert. — La généalogie des Galibert, dressée par La Chenaye-Desbois, contient quelques erreurs (5).

Antoine de Galibert de Bernou, écuyer, seigneur de Fauguerolles, capitaine au régiment de Lusignan infanterie, fut anobli, sans finances, pour services, lui et sa postérité, par lettres patentes de Louis XIV du mois de décembre 1671. Sous les ordres du duc du Maine, il prit part aux guerres contre les protestants du midi, en 1625. Fait prison-

(1) Archives de la préfecture. Fonds de Raymond, 62.

(2) Voir sur le rôle de Jules César de Nort pendant la Fronde, *La Fronde en Agenais*, par le Dr Couyba, 1^{re} fascicule et 2^e partie, pp. 33, 81. — *La Guerre de Guyenne*, par Balthazar, édit. par Charles Barry, Bordeaux, 1876, pp. 12, 13, 221.

(3) Archives du château de Lafox.

(4) Ibid.

(5) *Dictionnaire de la Noblesse*, par La Chenaye-Desbois, supplément par Badier, 3^e édit. — Schlesinger. — Paris, 1866, t. xiii, p. 808 et s.

nier, après avoir été dangereusement blessé, il fut conduit à Montauban. En 1628, étant officier au même régiment il servit dans l'armée du duc de Mantoue, commandée par le marquis d'Uxelles. Il reçut plusieurs blessures graves au combat de Saint Pierre en Piémont. Devenu capitaine en 1636, il se trouve à la prise du fort de Sainte-Barbe, près de Saint-Jean-de-Luz, sous les ordres du comte de Grammont. Il contribue beaucoup à la réduction de la place. Après diverses campagnes, ses blessures ne lui permettant pas de continuer ses services, il se retira dans sa propriété de Bernou (1).

Il eut trois fils, Guillaume, Etienne, Antoine.

A sa mort, survenue vers 1675, son fils aîné, Guillaume, lui succéda et devint seigneur de Fauguerolles. Il en présenta l'aveu et le dénombrement le 20 décembre 1676 (2). Mais il ne garda pas longtemps cette terre.

Le 11 novembre 1686, Guillaume, reliquataire envers son frère Etienne, d'un legs de 3,000 livres, lui délaissa en paiement la sixième partie de Fauguerolles (3). Guillaume devint le chef de la branche de Saint-Avit.

Etienne fut militaire comme son père. « Il se trouve en Candie lorsqu'on y envoya un corps de troupes pour la défense de cette place contre les Turcs et y fut dangereusement blessé. De retour en France, il continua de servir avec le même cœur et le même courage et fut fait brigadier de la seconde compagnie des Mousquetaires du Roi (4). »

Nous connaissons déjà les difficultés survenues entre les Galibert et les Sarrau pour les droits honorifiques attachés à la seigneurie de Fauguerolles.

Etienne de Galibert épousa Marie de Lacuée, dont il n'eut qu'une fille. Antoine son neveu, fils de Guillaume, lui succéda dans la possession de Fauguerolles. En 1732, il en rend hommage (5). Il fut major au régiment de Lafont. De son mariage avec Anne de Raigniac il eut plusieurs enfants, dont une seule fille, Marie de Galibert, survécut. Elle se maria avec noble Jean Hugon de Latour le 10 février 1752 (6).

(1) La Chenaye-Desbois, loc. cit., col. 808.

(2) Archives du château de Lafox. Factum de 1786.

(3) Ibid.

(4) La Chenaye-Desbois, loc. cit., col. 810.

(5) Archives de Lafox. Factum de 1786.

(6) Mairie de La Croix-Blanche. Registres paroissiaux de 1752.

A cette époque la paroisse de Boussorp, qui comprenait la juridiction de Fauguerolles, était administrée par un prêtre amateur de poésie ou ~~peut être~~ poète lui-même. Sur un registre de sa paroisse, il composa ou transcrivit les couplets suivants :

Dieux, Ah ! quel rigoureux sort,
J'aimerai bien mieux la mort,
Que de perdre ma conquête,
Ture lurette.

Monsieur de Baux est en prison
Dans le cœur de Margouton,
C'est une aimable retraite,
Ture lurette.

Les jours que je ne sais pas
Rendre hommage à vos appas,
Sont des jours que je regrette,
Ture lurette (1).

Les Hugon de Latour. — Cette famille habitait dans la juridiction de Montjoie. Jean Hugon de Latour marié avec Marie de Galibert était fils de Jean de Latour et de Marthe de Raigniac.

Après son mariage, il jouit de tous les droits que lui donnait son titre de coseigneur de Fauguerolles. C'est ainsi qu'en 1755, sur les quatre jurats que lui présentait la communauté, il choisit Guillaume Vidou et Fabien Boudie, pour être consuls (2). En 1759, Jean de Latour et sa femme sont parrain et marraine d'une cloche pour l'église de Boussorp (3).

Le marquis de Chazeron prétendit, en 1767, que le décret d'adjudication de 1731, l'avait institué seul seigneur justicier de Fauguerolles. Il présenta dans ce sens à la Chambre des Comptes de Paris son aveu, dans lequel il ne laissait au sieur de Latour que le sixième des revenus.

Jean Hugon de Latour fait opposition, mais, une sentence du 19 mars 1769, donna main levée de cette opposition au marquis de Chazeron. Jean de Latour ne se décourage pas, il fait appel de cette sentence et du décret de 1731 (4).

(1) Mairie de La Croix-Blanche. Registres paroissiaux de 1731.

(2) Archives de Lafox. Factum de 1786.

(3) Ibid.

(4) Archives de Lafox. Factum de 1786.

Le procès en était là, lorsque le sieur de Latour mourut le 3 janvier 1684 (1). Sa sœur Justine Hugon de Latour qui avait hérité de Fauguerolles, en fait donation à jamais irrévocable, en faveur de son cousin-germain, Gaston Jean-Baptiste-Joseph de Raigniac, le 17 janvier 1784 (2).

A ce moment, le plateau de Fauguerolles avec ses pentes rocheuses et bien exposées produisait un vin excellent. Dans les comptes du sommelier du château d'Aiguillon, pour l'année 1782, nous trouvons parmi les vins fins : Sauterne, Rouleaux de Calabre, Malvoisie de Provence, Muscats de M^{lle} de Galibert et de M^{lle} de Raigniac (3).

Les de Raigniac. — Messire Gaston Jean-Baptiste de Raigniac, chevalier, 3^e baron de Frespech, seigneur de Vollier (commune de Parempuyre) et de Tartifume (commune de Bègles), conseiller, grand audencier au Parlement de Bordeaux, était fils de Marc-Antoine de Raigniac et de Catherine Pichon (4). Il continua le procès avec M. de Chazeron. La Révolution le termina d'une manière tragique. Gaston de Raigniac fut condamné à mort et exécuté à Bordeaux en janvier 1794.

« Accusé de n'avoir pas donné de preuves de patriotisme, de n'avoir
« pas pris son service dans la garde nationale, de n'avoir pas assisté
« à sa section, de n'avoir pas daigné tirer parti de ses talents pour
« servir la chose publique, d'avoir fréquenté les ennemis de la Révo-
« lution, d'avoir tenu des propos contre elle, de n'avoir pas accepté
« la Constitution, etc.

« La commission militaire, convaincue que de pareils faits joints à
« ses qualités de ci-devant noble, et de conseiller au Parlement ne
« laissent aucun doute sur ses intentions contre-révolutionnaires ;
« que de pareils hommes sont d'autant plus dangereux qu'ils ont plus
« de talents et plus d'adresse pour tromper les citoyens faibles et
« ignorants...

« Ordonne qu'il subira la peine de mort, et déclare tous ses biens
« confisqués, le 9 pluviôse an II. » (28 janvier 1794) (5).

(1) Mairie de La Croix-Blanche. Registres paroissiaux de 1784.

(2) Archives de la préfecture, B. 201.

(3) *Recue de l'Agenais*, t. ix (1892), pp. 313, 314.

(4) *Nobiliaire de Guienne et Gascogne*, par Bourrousse de Laffore, t. iv, p. 242.

(5) L'abbé O'Reilly. *Hist. complète de Bordeaux*, supplément du 1^{er} vol. dernière partie, p. 126.

Sa sœur, Marie-Elisabeth de Raigniac, veuve de Messire Laurent de Loyac, seigneur de Beauval condamné à mort le 27 juin 1791 à Bordeaux, recueillit sa succession. En 1817, elle fit son testament dans lequel elle dit : « M^{lle} de Latour, ma cousine et bien bonne
« amie, avait donné à mon frère ses droits sur la terre de Faugue-
« rolles, dont elle était coseigneuresse avec le marquis de Chazeron,
« ces droits étaient échus à ma sœur et à moi comme héritières de
« notre frère en 1791. Ma sœur et moi avons remis M^{lle} de Latour en
« possession de ses droits, par un écrit sur papier timbré, signé de
« nous deux. Je déclare confirmer cette remise, voulant que M^{lle} de
« Latour en jouisse et dispose comme bon lui semblera (1). »

Pendant le xix^e siècle, Fauguerolles avec sa vieille tour est revenu à la famille de Galibert, représentée aujourd'hui par M. Louis de Galibert le très aimable et très bienveillant maire de La Croix-Blanche.

J. R. MARBOUTIN. .

(1) *Nobiliaire de Guyenne et Gascogne*, t. iv, p. 246.

BORY DE SAINT-VINCENT

ET SA CORRESPONDANCE



II

Dès le lendemain du 24 juillet 1815, Bory de Saint-Vincent, « ne voulant pas rester en surveillance », quittait Paris et allait se cacher dans les environs, sous un nom étranger.

« Vous auriez bien voulu savoir où j'étais, écrivait-il peu à
« près à Léon Dufour et me demander de mes nouvelles. Mais,
« quand vous m'auriez écrit, nul doute que vos lettres ne me
« fussent point parvenues. Mon nom sur une adresse eut suffi
« pour que la police eut voulu savoir ce qu'il y avait dans la
lettre (1). » Et lui racontant en détail tout ce qui est arrivé, il lui apprend qu'il a quitté Paris, « abandonnant un charmant asyle
« où il commençait à ranger son herbier et qu'il a erré quel-
« ques jours, ne trouvant plus de justice sur la terre et vou-
« lant quitter la France. C'est alors que je jetai mon venin
« dans un écrit intitulé : *Justification des opinions et de la*
« *conduite de Bory de Saint-Vincent*, mais que je retins
« quelque temps pour voir comment tournerait les choses. »
En attendant, « il a loué une petite maison de campagne dans
« la vallée de Montmorency, au bord de l'étang de Saint-

(1) Lettre L.

« Gratien, où, seul, il vit heureux, quelques amis de cœur
« comme Bosc venant de temps en temps le visiter. »

Mais les Chambres se réunirent au mois d'octobre, et dès les premières séances elles prononçaient l'exil « de ceux seulement que le roi maintiendrait sur la liste. » Or les ministres firent rendre une loi qui les maintenait tous. « On a ainsi
« proscrit, en masse, trente-huit citoyens, la plupart couverts
« d'honorables cicatrices et déjà recommandés par l'histoire à
« l'admiration de la postérité (1). »

Malgré sa lettre à Decazes, son ancien camarade de Bordeaux, Bory ne put trouver grâce devant Fouché, qui le poursuivait tout particulièrement de sa haine; et il dut, cette fois, prendre définitivement le chemin de l'exil.

Est-ce à ce moment, ou bien tandis qu'il attendait encore l'arrêt des Chambres, qu'il se rendit à Caen, auprès de son compatriote et ami Jean-Vincent-Félix Lamouroux, professeur d'histoire naturelle à la faculté de cette ville et comme lui correspondant de l'Institut (2) ? Toujours est-il que dans son herbier, dont une partie fut achetée plus tard par le Museum de Paris, on trouve encore sur certains échantillons la mention suivante : « *Pris dans une herborisation avec
« Lamouroux, sa femme et la mère de d'Urcille, alors que
« sous un nom d'emprunt j'étais réduit à me cacher ;* » ou bien encore « *année de ma proscription* (3). »

Bory se sauva d'abord en Belgique; mais bientôt, traqué par toutes les polices de l'Europe, il erra sous plusieurs déguisements en Luxembourg, en Hollande; et il ne dut son salut qu'à une retraite mystérieuse qu'il eut, les premiers jours de son exil, la bonne fortune de trouver dans les carrières de la montagne Saint-Pierre, près de Maëstricht.

« Lorsque, écrit-il dans la *Préface de son voyage souter-*

(1) Préface de la *Justification*. 2^e édition.

(2) Voir notre biographie : *Une famille agenaïse, les Lamouroux* (Agen, 1893. In 8^e de 160 pp. avec portraits).

(3) Note fournie par M. Paul Hariot, préparateur au Museum d'histoire naturelle de Paris (Section de Botanique).

« *rain*, injustement banni de ma patrie par les bons offices de
« ce Fouché, mort horizontalement duc d'Otrante avec deux
« cent mille livres de revenus, je fuyais cette France où
« dominaient de tels proscriptionnaires, appuyés par des baïon-
« nettes alliées, et quand la police hollandaise ne permettait
« point encore qu'une terre d'asile put offrir un abri aux vic-
« times des tyrannies étrangères, je dus, pour échapper aux
« persécutions d'un ministre des Pays-Bas et de l'ambassa-
« deur d'un pays voisin (1), me jeter en Allemagne où d'autres
« persécutions m'étaient réservées. Le chemin qu'il me fallait
« prendre me conduisit d'abord à Maëstricht, place forte dans
« laquelle je ne me souciais conséquemment point de me
» trouver enfermé seulement pendant vingt-quatre heures. Je
« profitai de la nécessité où j'étais de me cacher hors de la
« ville pour m'enfoncer dans les cavernes inextricables dont
« elle se trouve voisine.

« Obligé d'attendre, avant de m'en éloigner, les moyens de
« continuer ma route sous un nom supposé, j'avais pris
« d'avance mes précautions pour que les gendarmes ne pus-
« sent suivre ma trace au cœur des rochers, et que nos géné-
« reux amis les Liégeois m'y vinssent apporter des passe-ports
« accommodés de façon à ce qu'il me fut possible de voyager
« sans avoir rien à craindre de ceux qui, chargés de protéger
« la sûreté des grandes routes, y laissaient en repos circuler
« les malfaiteurs, pour s'acharner sur les traces d'honnêtes
« gens qu'on abandonnait à l'inquisitoriale cruauté de toutes
« les polices de l'Europe.

« Voilà, mon ami, par quelle fatalité j'observai pour la pre-
« mière fois les vastes cryptes dont je vais vous entretenir et
« les circonstances dans lesquelles je me vis contraint d'y
« demeurer deux jours. »

Plus tard, Bory de Saint-Vincent revint en Belgique, où il
ne trouva plus qu'un monarque « qui protégeait de tout son
« pouvoir quiconque avait souffert sans avoir mérité de souf-

(1) Latour du Pin, ambassadeur de France.

frir », et il voulut revoir les carrières de Maëstricht. C'est alors qu'il publia le résultat de sa nouvelle excursion sous le titre de : *Voyage souterrain ou description du Plateau de Saint-Pierre de Maëstricht et de ses vastes cryptes, avec une carte topographique et trois vues intérieures dessinées par l'auteur* (1). Dans ce curieux ouvrage, dédié à Léon Dufour, et qu'il faisait suivre de trois lettres de ce dernier sur les *Montagnes maudites*, ce qui faillit amener entre les deux amis une brouille des plus sérieuses (2), Bory fait l'historique du plateau de Saint-Pierre ; il en décrit l'aspect, la situation, la composition géologique ; il donne le tracé détaillé de ses labyrinthes, et, dans un chapitre des plus émouvants, il raconte comment on peut facilement s'y égarer et quelle fut la fin tragique de plusieurs malheureux qui s'y perdirent.

Bory demeura cependant à Liège, mais sous un nom d'emprunt et absolument caché, durant les premiers mois de 1816. Il en profita pour lancer une seconde édition de sa *Justification*, la première ayant fait grand bruit en France, mais ayant été aussitôt saisie par le préfet de police Decazes, « lequel, l'ayant « connu beaucoup autrefois, lui accordait la faveur d'une « persécution particulière. »

Dans cet écrit mémorable (3), Bory de Saint-Vincent, après avoir rappelé dans une préface ardente pour quels motifs injustes il est poursuivi, explique sa conduite : « Jeune encore, « j'ai été entraîné, dit-il, soit par mes goûts, soit par la force « des circonstances, dans trois carrières bien différentes, les « sciences, les armes et la représentation nationale. Je ne « pense pas que les ouvrages que j'ai publiés et la relation des « voyages que j'ai faits puissent mériter des reproches. Ils ne « renferment pas une ligne dont le gouvernement le plus « inquiet puisse prendre ombrage... Pour ma carrière militaire,

(1) Paris. Ponthieu, 1821. In-8° de 276 pp.

(2) Voir Lettres XCII, du 21 octobre, et XCIII, du 10 novembre 1821.

(3) *Justification de la conduite et des opinions politiques de M. Bory de Saint-Vincent*, 2^e édit. augmentée. Bruxelles, chez les marchands de nouveautés, 1816. Petit in-8° de 88 pp.

« j'avais à peine la force de supporter un fusil, quand les
« malheurs des temps, qui **faisaient** de l'armée l'asile de la
« loyauté française, me **jetèrent** dans les rangs des braves. Ce
« n'est qu'au bout de vingt années de bons services que je suis
« arrivé, de **grade** en grade, jusqu'à celui que j'ai l'honneur
« d'**occuper**. » Et rappelant toutes les batailles auxquelles il
a assisté, tous les dangers qu'il a courus, il proclame qu'il ne
doit son avancement qu'à son mérite et non à la faveur...
Quant à ses opinions politiques, voici en quels termes éloquents
ils les justifie :

« J'étais trop jeune en 93 pour prendre la moindre part aux
« évènements qui se passaient autour de moi ; je n'appris à les
« connaître que par le régime de la Terreur, dans lequel
« toute ma famille fut persécutée, et qui vit ruisseler le sang
« de quelques-uns de ses membres sur plus d'un honorable
« échafaud. A peine ma raison se formait-elle durant les divers
« modes de gouvernements républicains qui s'essayaient à
« remplacer l'anarchie démocratique. Les mots sacrés de
« liberté et d'égalité, que je lisais en tête de tous les arrêts de
« mort dont on placardait les rues et que je n'entendais
« proférer que par des bouches féroces qui les profanaient,
« étaient pour moi les synonymes de tyrannie et de licence.
« Au lieu de m'en faire connaître la véritable acception, on
« me les expliquait comme des outrages faits par la *canaille*
« *aux gens comme il faut*.

« J'entrais dans l'âge où les femmes ont un empire absolu
« sur nos actions, et la plupart des dames, dans le cercle
« desquelles m'avaient introduit les relations de ma famille,
« toutes alors fort à la mode, sont du nombre de celles qui,
« pour se venger des outrages que vingt-cinq ans de révolu-
« tion ont fait à leurs charmes, peignent aujourd'hui à leurs
« enfants la révolution comme la source de tous les ravages.
« Je me crus près d'elles le royaliste le plus pur qui existât
« sur terre, et comme j'exagérais tout ce qui était à la mode
« dans le monde que je fréquentais, je me suis souvent com-
« promis, et j'ai vingt fois exposé ma vie et ma liberté, à
« l'instigation de certains chefs de parti qui se tenaient

« derrière le rideau, et qui, ayant échappé à tous les chocs par
« l'habileté de leurs manœuvres, viennent réclamer aujourd'hui
« le salaire de leurs services clandestins, aux dépens des braves
« étourdis qui n'ont pas, comme moi, senti de bonne heure
« qu'ils étaient de fragiles instruments.

« Le gouvernement du Directoire surtout, qui laissa ravir
« aux armées dont je faisais déjà partie la gloire que nous
« avaient acquise tant de victoires, le gouvernement du
« Directoire m'irritait singulièrement ; car un gouvernement
« abject irrite encore plus un cœur courageux qu'un gouver-
« nement terrible, mais grand. »

Alors apparut Bonaparte. Il revenait des bords du Nil, encore couvert des lauriers de l'Italie. « Il s'élança à la pre-
« mière puissance, ne détrônant que l'anarchie. Il n'usurpait
« point le gouvernement que lui décernait un peuple ébloui
« de sa réputation... Et l'éclat militaire des beaux temps de
« Louis XIV fut effacé.

« Et les sciences, les arts et les lettres obtinrent de plus
« magnifiques encouragements qu'ils n'en avaient reçu sous
« les règnes les plus glorieux.

« Et nos cités furent embellies, non par de fastueux palais
« consacrés au luxe du seul monarque, mais par une foule
« d'établissements publics, d'une utilité commune à tous.

« Plus que jamais il fut beau d'être français. Les mots de
« liberté et d'égalité devinrent chers aux enfants de la Révo-
« lution, qui remplaçaient cette belle génération dont le sang
« avait coulé pour la conquête de nos droits... » « A cette
« époque, je me trouvais ce que je fus toujours, bon Français.
« Je fus, par amour pour la patrie, le sincère admirateur du
« premier Consul. »

Mais quand Napoléon voulut régner, Bory affirme qu'il ne le suivit pas, « ne voyant plus en lui qu'un homme corrompu par
« la Fortune. » C'est pourquoi, déplorant ses fautes et « son
« despotisme insupportable », il n'hésita pas à se rallier aux
Bourbons.

« Je fus du nombre de ceux qui, le cœur plein d'espérance,
« virent le retour de Louis XVIII avec une vive satisfaction,

« mais qui, fidèles au devoir que leur imposaient de premières obligations, ne provoquèrent point en faveur de la Révolution qui s'opérait, un de ces mouvements tumultueux si propres à donner un air d'irrégularité et de révolte aux choses même les plus saintes. » Seulement les partis se reveillèrent sous sa domination ; les réactions provoquèrent les réactions ; le roi fut mal servi par son entourage. Et s'il acclama de nouveau Bonaparte au retour de l'île d'Elbe, « c'est que la Royauté disparaissait et que l'Empire n'était pas encore rétabli, et que le meilleur moyen d'empêcher l'anarchie était d'accepter de faire partie des nouvelles Chambres pour contribuer au maintien de l'ordre et au rétablissement de la paix. »

Malgré le succès de librairie de la *Justification*, ce plaidoyer ne désarma pas les colères du gouvernement. Pendant quatre ans Bory dut demeurer sur la terre étrangère.

Vers la fin de 1816, il reçut du roi de Prusse, et cela grâce à la protection de Humboldt, l'offre de venir résider dans ses Etats (1). Il accepta, se rendit à Berlin, et de là à Aix-la-Chapelle dont il leva le plan et où il se livra tout entier à ses études d'histoire naturelle (2). Néanmoins ses persécuteurs ne désarmerent pas, puisque, le 24 septembre 1817, « on le foudroie d'un nouvel exil, en lui ordonnant de se rendre en Bohême (3). »

Il demande des passeports pour l'Amérique ; on les lui refuse. Enfin, de guerre lasse, on consent à le laisser tranquille, et on lui permet de vivre, d'abord caché, puis bientôt au grand jour, à Bruxelles, où il s'installe dès les premiers mois de 1819.

Là encore la botanique est son unique ressource, et il y fonde, en compagnie de Drapier et de Van Mons, les *Annales générales des sciences physiques*, dont il devait publier en peu de temps huit volumes in-8°. De clémence, il n'en veut

(1) Lettre LII.

(2) Lettres LIII-LVII.

(3) Lettre LVIII.

point. Et il écrit à Dufour qui insistait pour qu'il fit amende honorable : « Je n'ai supporté tant d'horribles persécutions que
« pour mériter l'estime des honnêtes gens ; et il est cruel que
« celui de tous mes amis que j'estime le plus n'apprécie point
« cette conduite. Sachez avant tout, cher ami, que j'idolâtre
« la patrie, que je n'ai jamais servi qu'elle, mais que je ne
« regarde point Paris ou une dynastie comme la patrie. Sachez
« encore que je regarde comme les seuls Français mes compa-
« triotes, les hommes libres, détestant les tyrans ; et qu'à ce
« titre les Belges sont les meilleurs Français que je connaisse.
« Sachez enfin que, lorsque l'occasion s'en présentera, je ser-
« virai mon pays et répandrai pour lui la dernière goutte de
« mon sang ; mais que j'aille ramper devant des misérables
« qui ont vendu l'État à l'Angleterre et qui méditent l'ancien
« régime en jurant tout le contraire, non, mon ami ; la liberté
« est mon élément ; je veux pouvoir parler et écrire quand
« bon me semble et ne pas tirer mon chapeau au roi ou même
« au bon Dieu, si tel n'est pas mon bon plaisir (1). »

Vers la fin de 1819 cependant une amnistie était votée par les Chambres. Elle permettait aux derniers trente-huit, qui, comme Bory ne voulaient pas de clémence, mais seulement que justice leur fut rendue, de rentrer en France. Il en profita ; et dès le 1^{er} janvier 1820, il se fixait de nouveau à Paris.

« Il se calma, écrit Léon Dufour, sous le rapport politique,
« reprit ses occupations scientifiques et se livra à diverses
« publications. »

C'est l'époque, en effet, où Bory fonde, avec la plupart des savants de son temps, Audouin, Isidore Bourdon, Richard, Lamouroux, Brongniart, de Candolle, Geoffroy Saint-Hilaire, Jussieu, etc., son grand *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, importante publication commencée en 1822, qui ne prit fin qu'en 1831 et qui comprend 17 volumes in-8°, édités chez Rey et Gravier, à Paris. Le 17^e volume est entièrement composé de planches coloriées. A son grand regret, il ne put

(1) Lettre LXVI, du 15 août 1819.

jamais décider Léon Dufour à y collaborer. Il publie peu après son *Guide du voyageur en Espagne*, avec deux cartes coloriées, où il étudie la Péninsule sous le rapport physique et politique et résume ses impressions pendant la guerre de Napoléon (1). Il le fait suivre de son curieux *Itinéraire de Don Quichotte*. Il écrit aussi une *Histoire et description des Iles Ionniennes*, qui valut à son auteur les éloges les plus flatteurs (2). Il se prépare enfin à un grand voyage en Islande où le roi des Pays-Bas doit lui confier une mission scientifique ; voyage qui ne put s'effectuer (3). En même temps il assiste à toutes les séances de l'Institut ; il y lit de nombreux mémoires sur les conferves, les lichens, les algues marines et il se fait le champion des idées matérialistes dans sa brochure *De la matière sous les rapports de l'histoire naturelle* (4) et dans son mémoire sur l'*Homme* (5), qui n'obtinrent jamais l'approbation de Léon Dufour (6). Les articles du reste naissent chaque jour plus nombreux sous sa plume d'une fécondité merveilleuse, presque tous relatifs à la botanique. On en trouvera la liste à la fin de cette biographie, ainsi que l'analyse dans ses lettres de cette époque.

Un caractère ombrageux et susceptible à l'excès comme celui de Bory de Saint-Vincent ne pouvait s'accommoder facilement des épigrammes et des méchancetés qu'on lui rendait avec usure. Aussi eut-il semblé étrange qu'il n'ait jamais été sur le terrain, en cette époque si féconde en duels de toutes sortes. Notre demi-solde Agenais eut, cette année 1823, son duel comme la plupart de ses camarades, duel que sa correspondance avec Léon Dufour nous a seule révélé.

« Quelque raisonnable qu'on soit, lui écrit-il, et revenu des
« folies de ce monde, il est des cas où un brave homme ne

(1) Paris. L. Janet, 1823. In-8° de 665 pp. Lettres CV-CVI.

(2) Paris. Dondey-Dupré, 1823. Lettre CIV.

(3) Lettres LXXIII-LXXV.

(4) Paris. Lenormand, 1824.

(5) Paris, 1825, in-8° et 1827, 2 vol. in-18.

(6) Lettre CXIII.

« peut oublier qu'il a porté des épaulettes et doit se facher de
« ce qu'il prendrait en pitié s'il n'était que naturaliste. Le
« sieur H. (1), votre ancien préfet, que j'avais autrefois comblé
« de bons procédés, qu'une illustre infortune m'avait associé,
« mais dans lequel j'avais fini par découvrir le plus lâche et
« le plus corrompu des hommes, tenait sur moi comme sur
« tout le monde, des propos qui me sont revenus et dont je lui
« ai fait demander raison. Insulté, j'avais le choix des armes ;
« mais mon homme a positivement et solennellement refusé
« l'arme blanche, sous prétexte qu'il était civil (ou plutôt
« si-vil). Il a donc fallu l'appeler au pistolet où je suis assez
« adroit. Cependant, par un juste effet de cette Providence
« rémunératrice, mon pistolet a fait long feu, et sa main mal
« assurée et tremblante tirant par terre à trois pas devant moi,
« la balle a trouvé un caillou, a rejailli, et m'arrivant dans les
« jambes m'a traversé le mollet gauche de part en part et de
« bas en haut. Lamouroux mon médecin et Magendie, avec
« Desmoulins et La Berge qui ont vu la plaie, ne conçoivent
« pas comment je n'ai ni fracture, ni artère divisée. Le ten-
« don seul a été assez fortement intéressé ; mais je ne boiterai
« même pas.

« Tout Paris a pris part à mon accident qui m'a valu deux
« cents visites, qui toutes sans exception me disaient : Pour-
« quoi ne l'avez-vous pas tué ? Je réponds à cela : Parce que
« Dieu est essentiellement juste, que ses voies sont incompré-
« hensibles, et que son jugement, au temps où le duel lui ser-
« vait d'interprète, ne manquait pas de faire triompher le
« crime (2). »

Bory resta cependant assez longtemps à se remettre, sa
jambe s'étend enflée par suite d'un morceau de drap que la
balle avait fait entrer profondément dans la plaie. Mais on le
lui enleva à temps, et il alla achever sa convalescence chez la
comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angely, dans sa terre du

(1) Harel, ancien proscrit comme lui.

(2) Lettre CVII, du 10 juin 1823.

Val, « où il y a une petite source minérale dont les bains m'ont fait grand bien (1). »

L'été suivant (1824), Bory revint en Normandie. Il alla passer quatre jours à Caen chez J.-V.-F. Lamouroux, avec lequel il herborisa de nouveau autour de cette ville et aussi à Port en Bessin, dont il décrit les curiosités dans une jolie lettre à Léon Dufour, non sans lui avoir auparavant donné les renseignements les plus précis sur la flore des Landes, autour des dunes de l'Océan, où ce dernier va se rendre, et sans avoir évoqué ses souvenirs de jeunesse, à l'époque où pour la première fois il parcourait ces tristes pays, en compagnie de Thore, ne dédaignant pas le soir, à la Teste, de prendre part au bal.

« J'étais jeune et superbe et nourri dans un rang
« Où l'on prisait toujours la danse avec le sang. »

Il rentre à Paris pour assister aux funérailles de Louis XVIII, réfléchissant « qu'il vient de voir un beau cortège qui « coûtera cent mille écus, et que ces cent mille écus eussent « fait le bonheur de mille familles qui pâtiront de froid cet « hiver (3). »

Lui-même du reste devait en voir d'assez cruelles cette année 1825. Criblé de dettes, réclamant vainement sa solde entière, dépensant sans compter, ne pouvant plus faire face à ses engagements, malgré ses succès de librairie, Bory dut partager le sort de tous ses collègues en prodigalité, c'est-à-dire prendre à son tour le chemin de Sainte-Pélagie. Il y demeura près de trois ans, n'osant d'abord l'avouer à Léon Dufour, mais bientôt le proclamant hautement :

« Victime de toutes sortes d'injustices, volé par le gouvernement, abandonné par tous ceux que j'avais la bêtise de « croire mes amis, dès qu'ils ont pu croire que j'aurais besoin « d'eux, j'éprouve les conséquences de ma délicatesse... Comp-

(1) Lettre CIX, du 26 août 1823.

(2) Lettre CXV.

(3) Idem.

« tant sur un arriéré sacré qui m'est aussi indubitablement dû
« que ma légion, j'aimai mieux, en l'attendant, m'adresser à de
« misérables usuriers et faire des sacrifices pour parer aux
« plus pressants besoins. L'arriéré payé aux Soult, aux Savari,
« aux Grouchy et autres personnages qui n'en avaient pas
« besoin, ne me l'a pas été. Les intérêts effroyables m'ont
« ruiné, abymé, écrasé ; et j'ai pris le parti de déclarer
« qu'ayant payé deux ou trois fois, je ne paierais plus d'inté-
« rêts usuraires. On a profité de stupides dispositions de la loi
« pour me mettre la main au collet ; j'ai déclaré que je me
« tenais pour acquitté, et dès ce moment, dussé-je passer ma
« vie ici, je ne donnerai pas un sou... (1). »

Il rend justice au bon cœur de Peyronet, qui, garde des sceaux et son ancien camarade, lui a aussitôt offert sa bourse. Mais il a refusé. Quant aux libéraux, ils ont trouvé plus court de le calomnier et de dire qu'il n'avait que ce qu'il méritait.
« Me voilà donc avec le droit de bien mépriser l'espèce
« humaine, bien revenu des illusions de la terre, bien désa-
« busé, connaissant le cœur des bons Parisiens et tout à fait
« isolé. » Du reste il ne s'en plaint pas. Il va pouvoir travailler à son aise, « vivant bien, mangeant beaucoup, dormant à
« merveille, vivant avec les bons morts dont les rayons de ma
« bibliothèque sont richement garnis et devenu Bénédictin
« par mes habitudes. Je n'ai besoin ni de consolation, ni de
« secours, ni de conseils, position la plus heureuse où je me
« sois jamais trouvé depuis mon arrivée sur cette terre de
« douleur, avec laquelle je ne veux avoir d'autre rapport que
« la haine et le dégoût que m'inspirent les quatre-vingt-dix-
« neuf centièmes de ses mammifères habitants (2). »

Et, de fait, il écrit à Dufour, durant deux ans, de longues lettres remplies de détails très intéressants sur la botanique (3), ne se plaignant de rien, si ce n'est de ne pouvoir

(1) Lettre CXVII, du 20 septembre 1825.

(2) Lettre CXVII.

(3) Lettre CXVIII.

herboriser ; et il lui envoie, à la fin de 1826, son nouveau portrait, gravé par Ambroise Tardieu (1) « qui vaut un peu « mieux, dit-il, que cette espèce de Toussaint-l'Ouverture que « vous avez si longtemps conservé dans votre cabinet, encore « qu'il ne fut qu'une détestable épreuve faite sur un horrible « dessin mal payé par le vilain avare de Buisson (2). »

Il faut que le régime de la prison pour dettes n'ait pas été bien sévère à cette époque, pour que Bory de Saint-Vincent s'en soit si facilement contenté. Néanmoins, une déception l'attendait en 1826. La première girafe fut, paraît-il, envoyée cette année-là au Jardin des Plantes. Comme tout ce qui lui rappelait la faune ou la flore des régions tropicales qu'il aimait tant, Bory demanda la permission de sortir pour aller la voir. Elle lui fut impitoyablement refusée. La tradition s'est conservée au Muséum d'histoire naturelle que ses collègues de l'endroit, afin d'adoucir ses regrets, firent monter l'animal sur le labyrinthe du Jardin des Plantes, tandis que Bory, prévenu de cette attention, montait à son tour, muni de sa lunette d'approche, sur le toit de la prison de Sainte-Pélagie, qui, on le sait, était peu distante de là (3).

La situation pécuniaire de Bory menaçait de s'éterniser, si un événement des plus heureux pour lui n'était venu y mettre fin, vers les derniers jours de 1827. Nous voulons parler du mariage de sa seconde fille, « sa jolie petite Antigone » comme il l'appelle, qui lui permit de se libérer.

Il faut lire tout au long la charmante lettre qu'il écrivit, le 16 décembre 1857, à Léon Dufour, où, sous le sceau du, secret le plus absolu, sa position encore n'ayant pas changé il tient à faire partager à son vieil ami toute sa joie, lui donnant sur son intérieur des détails qu'il avait toujours tenus cachés. De son mariage, « contracté trop jeune pour qu'il put être heureux », étaient nées deux filles, l'une avec laquelle

(1) C'est celui que nous reproduisons en tête de cet ouvrage.

(2) Lettre CXXV.

(3) Note communiquée par M. Paul Hariot, préparateur au Muséum.

il est brouillé, « qui vit dans la famille de sa mère, qu'il voudrait pouvoir presser sur son cœur », l'autre, bonne, tendre, « respectueuse, dévouée, qui dans les petits troubles intérieurs de son ménage s'est toujours rangée de son côté, « âgée de vingt-trois ans, spirituelle comme un lutin, légère « en apparence comme une plume, raisonnable au fond comme « un Caton, mignonne, jolie surtout au point d'être citée « comme l'une des plus remarquables personnes de Paris. » Quand il devint veuf, il y a quatre ans environ, elle n'eut rien de plus pressé que de lui apporter le peu de bien qui lui revenait de sa mère, « se logeant à côté de son asile, renonçant au monde, aux salons, aux spectacles, aux plaisirs que « sa famille lui pouvait ouvrir. » Mais un jeune homme charmant, M. Morel, s'est présenté, qui l'a demandée en mariage. Il a 12.000 livres de rente ; il en aura autant plus tard. Elle ne possède, elle, que les 1.200 fr. de rente que son père lui a donnés de la main à la main. La cérémonie vient de se célébrer à la mairie. Les témoins sont des gens « fort considérables », tous amis de son père. On va se mettre à table, dans la plus stricte intimité, quand, à la stupéfaction de tous ces libre-penseurs qui jamais peut-être n'avaient mis les pieds dans un temple, la jeune mariée, « avec une fermeté et un « calme qu'on ne saurait dépeindre, déclare qu'elle ne consentira à devenir femme que lorsque son père l'aura conduite « à l'église. » Or, Bory s'est juré de ne sortir de prison qu'après ses cinq ans révolus ; et il lui en reste encore deux. Toute insistance est inutile. Le mari approuve les idées de sa femme. Il veut même sur le champ aller payer les dettes de son beau-père. Mais celui-ci refuse ; et, malgré son serment, il finit par charger l'un des témoins de racheter en sous-main les créances de ses usuriers. Ce qui se fit et lui permit de sortir peu de jours après de prison, pour conduire son enfant au pied de l'autel (1). La pudeur de la jeune fille avait eu raison de toutes ces cervelles détraquées.

(1) Lettre CXXXV, du 16 décembre 1827.

Néanmoins ses embarras financiers continuèrent. Nous n'en voulons pour preuve que la lettre qu'il écrivit le 7 juillet suivant à son ancien camarade de Bordeaux, le vicomte de Martignac, alors ministre secrétaire d'Etat à l'Intérieur et dans laquelle il le prie de lui faire obtenir l'arriéré de sa solde, qui se monte à 15,000 fr. et dont il a le plus grand besoin.

« S'il n'y a pas moyen, dit-il, de les lui faire passer de la main
« à la main, afin qu'en m'accommodant avec mes vampires
« les gens de loi ne dévorent pas tout, je compte retourner de
« moi-même et bien tranquillement le 16 de ce mois à Sainte-
« Pélagie afin d'éviter au ministère, qui montre la bonne volonté
« d'être réparateur, l'espèce de tache que j'ai compte bien faire
« peser sur celui de M. Clermont-Tonnerre, qui n'eût pas de
« honte de laisser arrêter un ancien ami, un colonel connu
« avantageusement de vos plus illustres maréchaux, que les
« principales académies de l'Europe se sont associées, apparte-
« nant à l'Institut, connu par des voyages scientifiques où il
« occupa les premiers emplois et par plusieurs ouvrages tra-
« duits en plusieurs langues. Je me ferai suivre encore une
« fois de mes livres consolateurs et j'attendrai philosophique-
« ment, en travaillant à quelque livre nouveau, que les Cham-
« bres me délivrent par la loi, dont elles vont s'occuper, sur la
« contrainte par corps (1). »

Nous ignorons si le sympathique ministre de Charles X put éviter à Bory de Saint-Vincent ce nouveau séjour à la prison pour dettes, et s'il obtint que son arriéré lui fut payé, mais ce que nous pouvons affirmer c'est qu'il fut expressément désigné par lui pour prendre la direction de la mission scientifique que le gouvernement organisait en Morée, à la fin de cette année 1828.

La Grèce était alors à la mode. Tous les poètes venaient de chanter Missolonghi et Navarin. Le succès de nos armes, alliées à celles de l'Angleterre et de la Russie pour obtenir l'indépendance des Hellènes, n'était plus douteux. A la conquête

(1) Lettre CXXXVIII.

militaire les ministres de Charles X résolurent d'ajouter une conquête pacifique, une exploration scientifique de cette terre si féconde en grands souvenirs.

M. de Martignac songea à Bory de Saint-Vincent et, d'accord avec l'Institut, lui confia la direction de la section d'histoire naturelle :

« Tandis que vous cherchez là-bas à faire nommer Lamarque, « écrit-il à Léon Dufour le 11 décembre 1828, voilà que sur « une rumeur de capacité sur laquelle je ne comptais pas, une « commission de l'Institut me désigne au ministre de l'Intérieur « qui me nomme en chef dans une expédition scientifique qui « va faire en Morée ce que fit autrefois la commission « d'Egypte sur les bords du Nil. On me donne un botaniste, « un zoologiste, un minéralogiste géologue, un préparateur et « un peintre. Avec cet attirail, concurremment aidé de trois « archéologues et d'architectes qui fouilleront le sol, je pars... « Je vais donc chercher des conferves dans le lac Steniphale, « cueillir des lichens sur les vieux chênes de Dodone, tuer des « hydres dans les marais de Lerme, et peut-être des lions dans « la forêt de Némée. Je verrai le théâtre des jeux Olympiques « et mangerai du miel du Taygète... J'en raffole, d'autant plus, « que cela me vient tout-à-coup et sans que je me sois dérangé « pour l'obtenir. » Il reformera en même temps son herbier « qui a été lâchement spolié et vendu par les mains infidèles à « qui il avait tout confié (1). »

Bory mena les choses rapidement. Parti de Toulon en février 1829, il demeura dans le Péloponèse jusqu'en novembre de cette même année, « ne perdant pas un instant, toujours « par monts et par vaux, campant, bivouaquant, et obtenant « plus de résultats qu'on n'en eut attendu. » Il excursionne à Messène, Sparte, Argos, Corinthe, Athènes, herborise sur les bords de l'Eurotas et dans les Cyclades, étudie les sources chaudes de Thermia, le Santorin, et revient par l'Etna et le Stromboli (2). Forcé de subir une quarantaine à Toulon, il ne

(1) Lettre CXLII.

(2) Lettre CXLVIII.

rentra à Paris qu'au commencement de 1830, non sans avoir empilé les objets les plus rares et les plus précieux dans d'innombrables caisses, sans s'être tout particulièrement lié avec le général Durrieu (1), et sans avoir très convenablement rempli la mission qu'on lui avait confiée. Il en consigna du reste tous les détails dans son *Expédition scientifique en Morée* (2), qu'il compléta quatre ans après par sa *Relation du Voyage de la Commission scientifique de Morée dans le Péloponèse, les Cyclades et l'Attique* (3). Dans ces deux publications il fut fortement aidé par un de ses compatriotes agenais Louis Athanase Chaubard, naturaliste et botaniste comme lui (4).

« Un quart de siècle s'était écoulé depuis notre dernière entrevue, écrit Léon Dufour, dans la partie de ses souvenirs restée inédite, lorsque, au printemps de 1830, je fis un voyage à Paris, et j'eus le bonheur d'y retrouver mon ami. Je me logeai dans la maison où il avait son appartement, 6, rue de Bussy, et nous demeurâmes deux mois ensemble. Je laisse à penser la vie que firent nos deux amis ! parlant du passé, jouissant du présent, et projetant l'avenir. Malgré vingt-cinq ans de plus, je le trouvai le même et physiquement et financièrement. Presque tous ses amis étaient ses créanciers et le demeurèrent. Il venait d'arriver de la Morée (5). »

Six mois après, la Révolution de Juillet éclatait. Avec un flair singulier, Bory l'avait prédite. « Que va-t-il arriver, » écrivait-il déjà le 24 mai ? Que je prévoies combien de plaies d'Égypte seront nécessaires pour ouvrir les yeux des Pharaons ! Faudra-t-il passer par les sauterelles et les poux, après avoir vu les eaux changées en sang sous les brigands

(1) Lettre CXLVII.

(2) Paris. Levrault, 1832. 1 vol. in-4°.

(3) Paris. Levrault, 1836-1838. 2 vol. in-8° avec gravures et atlas.

(4) La bibliothèque municipale d'Agen possède dans le dossier des manuscrits de Saint-Amans le manuscrit original de Chaubard, relatif à la partie botanique de l'expédition de Morée.

(5) *Souvenirs d'un savant français*, par Léon Dufour. Passage inédit.

« du Midi, et les grenouilles en crédit au temps de Messieurs
« Mirbel et du Cayla (1) ? »

Malgré la mission de confiance dont l'avait investi le ministère Martignac, Bory n'avait pu oublier ni les persécutions de 1815, ni son exil de cinq ans, ni l'arrière de sa solde qui lui était toujours dû. Aussi acclama-t-il le changement de régime qui répondait à ses idées libérales et le débarrassait à tout jamais des Bourbons.

« Eh bien ! mon cher ami, écrit-il à Dufour, le 3 août 1830,
« qu'en dites-vous ? Nous voilà sous un autre régime ! Vous
« voyez que tout se perfectionne jusqu'à la manière de faire
« les Révolutions et de punir les mauvais Rois. Il fallut autre-
« fois de 89 à 93 pour en venir à bout ; il a fallu trois jours au
« plus cette fois-ci. *Lundi*, fermentation. *Mardi*, attaques
« éparses des bourgeois par les gardes du corps. Polignac et
« Raguse avaient dit au Roi : ils se disperseront comme des
« moineaux. *Mercredi*, on s'attaque des deux côtés. *Jeudi*,
« triomphe complet du peuple. *Vendredi*, paix profonde ;
« les boutiques se rouvrent, la garde nationale et les munici-
« palités s'organisant. *Samedi et dimanche*, des flots de monde
« courant Paris avec des cocardes tricolores, dont les Anglai-
« ses surtout semblaient fières et orgueilleuses plus que nos
« Françaises même. Aujourd'hui tout est fini... La conduite du
« peuple a été admirable. Je n'en crois pas mes yeux. Ce qu'ils
« on vu me passe (2). »

Quinze jours après, Bory recevait le prix de ses services. Il était réintégré dans son grade de colonel à l'état-major général et dans la place même qu'il occupait en 1815 au dépôt de la guerre. « J'ose dire qu'il n'y a pas eu là de la faveur, mais
« que justice m'a été rendue purement, simplement. J'eusse
« pu avoir de l'avancement et un département, probablement
« celui des Pyrénées-Orientales ; mais voulant faire mon
« ouvrage de Grèce, cela ne pouvait me convenir. J'ai préféré
« une broderie de moins et demeurer à Paris, que je ne quit-

(1) Lettre CLII, du 24 mai 1830

(2) Lettre CLIV, du 3 août 1830.

» terai qu'au cas où nous aurions une guerre, et je crois à la
» paix (1). »

Ses fonctions n'étaient pas une sinécure. « Je suis ici
» esclave. Car depuis l'arrivée du maréchal Soult à la guerre (1),
» il faut y être rendu, surtout nous, chefs, à huit heures du
» matin pour n'en sortir qu'à cinq et les dimanches de dix à
» quatre. Vous voyez que ce guerrier dont la calomnie voulut
» faire un dévot, un mangeur d'hosties, un brûleur de cierges
» le dimanche, n'observe même pas les jours de fête. Il prend
» sur son compte les péchés de ceux qu'il oblige ainsi à ne
» point aller à la messe (3). »

Bory fut toujours du reste un admirateur de Soult. Il l'avait
suivi pendant toute la guerre d'Espagne et son admirable
retraite de France de 1814, et il ne pouvait oublier la protec-
tion dont le maréchal l'avait sans cesse honoré. Dans ses mé-
moires le général baron Thiébault, qui n'aime pas Bory, le
reconnait, lorsque, considérant comme absurde l'idée prêtée
au maréchal Soult de vouloir faire fuir les soldats devant
Napoléon à son débarquement de l'île d'Elbe, il ajoute : « Une
» telle révélation au surplus n'a pu être faite que par le
» colonel Bory de Saint-Vincent, fort à sa place à l'Institut,
» voire même à la Chambre des Députés, mais ne pouvant
» inspirer de confiance relativement aux plus simples opéra-
» tions de guerre, et à qui son admiration outrée pour le ma-
» réchal ne permet pas d'être un juge indépendant en de
» telles matières (4). »

(1) Lettre CLV, du 10 septembre 1830.

(2) Soult prit le portefeuille de la guerre, sous le ministère Lafitte du
3 novembre 1830.

(3) Lettres CLVI-CLVII.

(4) *Mémoires du général baron Thiébault*. t. v, p. 276. — Le même général
Thiébault, dans une autre note, écrite antérieurement de sa main (t. iv, p. 155),
accuse Bory de Saint-Vincent, « colonel à l'Institut et savant au corps d'Etat-
» major, dont la gravure est partout, mais dont le nom ne restera guère qu'au
» pic auquel il a donné son nom, de lui avoir montré un jour, dans un omni-
» bus, des pièces provenant du dépôt de la guerre, qu'il s'était appropriées, et
» qui prouvaient que le général Sebastiani avait été battu par un corps anglais,
» alors que, dans ses rapports, Sebastiani s'était vanté de l'avoir battu. » ?

Mais déjà le nouveau Gouvernement lui déplait et il exhale ses plaintes à Dufour, en reconnaissant que « MM. de Polignac et consorts n'ont jamais mené les affaires plus mal que le juste milieu ne les dirige. » Aussi ne veut-il plus s'occuper de politique. « Quant à la République, dont vos moyennes classes ont horreur, dites-vous, elle est insupportable chez un peuple de singes, dont les mœurs se composent des plus inconséquents contrastes, où tout le monde comprend l'égalité à l'envers, c'est-à-dire ne veut pas avoir des supérieurs, mais veut avoir des inférieurs (1). »

La Chambre des députés ayant été dissoute le 31 mai 1831, le collège de Marmande songea à Bory de Saint-Vincent et lui proposa la candidature contre celle même du vicomte de Martignac, son bienfaiteur et son ancien ami. Bory n'hésita pas ; il accepta. « Mais à la condition, dit-il, que je ne m'en mêlerai pas (2). » Il fut élu au premier tour de scrutin par 298 voix contre 248 données à son concurrent, sur 554 votants. Il y eut 178 abstentions. « De ce nombre étaient les partisans du pouvoir déchu, qui ont été retenus par le scrupule du serment (3). »

Disons vite à sa louange, que Bory regretta de suite ce premier mouvement. Deux mois ne s'étaient pas écoulés qu'il donnait sa démission. Le *Journal de Lot-et-Garonne* du mardi 23 août annonce en ces termes sa décision irrévocable : « Le colonel Bory de Saint-Vincent, chargé par l'ancien Gouvernement de diriger une expédition scientifique en Grèce et, par le nouveau, d'en rendre compte pour faire suite au grand ouvrage sur l'expédition d'Égypte, s'est vu obligé d'opter entre les fonctions de député et celles de rédacteur en chef du grand ouvrage de Morée. Il adresse la lettre suivante aux électeurs de l'arrondissement qui l'avait choisi. Cette pièce est une nouvelle preuve de la probité politique de notre honorable compatriote. » Dans cette lettre,

(1) Lettre CLX.

(2) Lettre CLXII.

(3) *Journal de Lot-et-Garonne* du jeudi 7 juillet 1831.

Bory reconnaît qu'il a trop présumé de ses forces ; que s'il n'écoutait que son amour-propre, il resterait député, flatté de penser qu'on est venu à lui, presque inconnu, sans rien lui demander. Mais il ne peut suffire à tous les engagements qu'il a contractés antérieurement. Aussi remercie-t-il chaleureusement ses électeurs, « qui n'ont pas besoin de sortir de chez eux pour trouver des hommes éclairés et dignes de les représenter. » Allusion discrète au vicomte de Martignac, son concurrent malheureux, qui fut aussitôt élu à sa place, (1^{er} octobre), mais dont la mort inopinée, survenue l'année suivante (1832), allait priver le parti royaliste d'un de ses plus fermes soutiens.

De ce moment, la vie de Bory de Saint-Vincent cesse d'être aussi intéressante. Il la consacre toute, du reste, au travail ; et il peut enfin, sans arrière-pensée, se livrer à ses goûts favoris.

En 1832, parut son grand ouvrage sur la Morée, dont la publication fut faite aux frais de l'Etat (1). Il valut à son auteur le titre de membre de l'Institut, dont il n'avait été jusque-là que correspondant.

Puis, c'est du côté de l'Algérie, nouvellement conquise, mais non encore pacifiée, que se tournent ses regards. Avec sa sagacité surprenante, il prévoit la réussite de notre essai de colonisation.

« Le Gouvernement, écrit-il de Paris, le 20 juin 1833, au « général baron d'Uzer, commandant supérieur à Bône, assure « ici qu'il veut coloniser définitivement la côte barbaresque. « Ce fut autrefois l'une des plus belles provinces de la République romaine et de l'Empire. Pourquoi n'y réussissons-« nous pas, dans un siècle où les moyens de colonisation sont si « perfectionnés ? » Il lui tarde d'ailleurs « d'être libre des « imprimeurs, graveurs et libraires, pour obtenir de M. le « maréchal une mission au loin qui le fasse encore voyager (2). »

(1) *Expédition scientifique en Morée. Travaux de la section des sciences physiques.* Paris et Strasbourg. Levrault, 1832. 4 vol. in-4° et atlas in-f°. — (Lettres CLVIII, CLIX, CLXIV, etc.)

(2) Lettre CLXVI, au général d'Uzer, du 20 juin 1833.

Cette mission, on la lui donna peu après ; et ce fut précisément en Algérie, où le gouvernement le nomma président d'une commission scientifique, « pour étudier et populariser » notre nouvelle colonie.

« La Révolution de 1830, écrit Léon Dufour, dans la partie « inédite de ses souvenirs, la prise d'Alger et l'organisation « d'une expédition scientifique dans cette conquête africaine « réveillèrent de nouveau son ambition ; et il se démena si « bien, qu'il fut chargé encore de la direction de l'histoire « naturelle. Il passa plusieurs années en Algérie, où il fit « marcher, plus ou moins de front, la science et les plaisirs. « Le Gouvernement lui fit alors une concession de terrain, « dans la délicieuse contrée de Blidah, que dans ses lettres « il me dépeignait comme un véritable Eden ; mais cette « concession, il ne tarda point à la concéder et la convertir en « espèces sonnantes qui défilèrent sans beaucoup de bruit. »

La partie de la correspondance de Bory de Saint-Vincent avec Léon Dufour, qui nous a été communiquée, s'arrête à la fin de l'année 1831. Nous ignorons donc ce qu'il a pu lui écrire d'Algérie, pendant les longs séjours qu'il fit à plusieurs reprises sur la terre africaine.

Force nous est de nous contenter des ouvrages qu'il a publiés sur notre colonie : *Notice sur la Commission explorative et scientifique d'Algérie présentée à S. E. le ministre*, publiée en 1838 ; — *Instruction géographique pour le voyage scientifique en Algérie* (même année) ; — *Notice sur les premiers travaux de la Commission explorative et scientifique de l'Algérie* (1840) ; — *Sur la flore de l'Algérie* (1843) ; — *Sur l'Anthropologie de l'Afrique* (1845).

Une lettre cependant de la collection de M. Bornet, que nous reproduisons à la fin, nous le montre à Alger, le 14 juillet 1840, fournissant à M. Decaisne, du Jardin des Plantes de Paris, de nombreux renseignements sur la cryptogamie de l'Afrique, et lui apprenant qu'il vient de Bône et de Philippeville, où il a passé tout le mois de juin de cette année (1).

(1) Lettre CLXX.

Il parle aussi longuement de l'Algérie à son ami le docteur Montagne, dans un fragment de lettre qui n'est pas daté, s'extasiant sur la beauté du pays où il se trouve, et où « grâce
« à la pureté de l'air, à la bonté de l'atmosphère, à la beauté
« du pays, il se sent rajeuni de dix ans, mais un peu empaillé;
« ce qui ne l'empêche pas de courir volontiers à pied et au
« loin, sans craindre l'Arabe vagabond, indompté, féroce,
« comme on se plaît à l'appeler à tort à Paris. » Néanmoins, la direction donnée est si mauvaise « qu'il commence à craindre
« que la France ne puisse pas garder l'Afrique (1). »

A Paris, Bory de Saint-Vincent habitait rue de Bussy, n° 6, à un cinquième étage. C'est là que les derniers temps de sa vie, et alors qu'il était malade, il aimait à grouper ses amis autour de sa table et à étaler ensuite à leurs yeux ses richesses botaniques. Son herbier était sa passion dominante. Il lui rappelait les souvenirs de sa jeunesse toujours mouvementée. C'est là aussi qu'il appelle son ami et son confrère de l'Institut, le docteur Montagne, à venir converser avec lui et partager les bonnes cuisses d'oies qu'il reçoit régulièrement chaque année de Saint-Sever.

« Je revis Bory, écrit Léon Dufour, en 1838, à son retour
« d'Algérie. Enfin, en 1845, lorsque j'allai conduire mes
« deux fils auprès de la Faculté de médecine de Paris, je
« trouvai ce vieil ami en butte à une affection du cœur qui
« l'emporta l'année suivante. L'habitation de Bory pendant
« vingt ans, à un quatrième étage au-dessus de l'entresol avec
« escalier fort rapide qu'il escaladait plusieurs fois par jour,
« n'a pas peu contribué, je pense, à la production de l'hyper-
« trophie du cœur, qui l'a enlevé dans sa soixante-sixième
« année (2). »

Et M. le docteur Albert Léon Dufour, qui a bien voulu nous communiquer la correspondance de Bory avec son père, ajoute dans sa lettre d'envoi : « Mon père, en nous conduisant à

(1) Lettre CLXXI.

(2) *Souvenirs d'un savant français.*

« Paris, mon frère et moi, nous adjoignit le jeune Alexandre
« Laboulbène qui, comme nous, venait étudier la médecine. Il
« s'occupait depuis deux ou trois ans d'histoire naturelle et
« c'est par ce goût qu'il était entré en relations scientifiques
« avec notre père qui le présenta à ses vieux amis de Paris
« comme son neveu (1). En 1845, il vit avec nous cet aimable
« vieil ami de notre père, Bory, aux funérailles duquel assis-
« tèrent les *trois cousins*. »

Bory de Saint-Vincent mourut à Paris, le 26 décembre 1846. On a dit que sa mort était survenue pendant une conversation fort animée qu'il entretenait avec Jean Journet, dit l'Apôtre, lequel malgré les recommandations du médecin avait à peu près violé son domicile et cherchait par ses harangues enflammées à le gagner à la cause des idées phalanstériennes. Il avait 68 ans.

Sa mort fut vivement regrettée de tous ses collègues de l'Institut, qui peu à peu avaient appris à connaître son caractère bizarre et appréciaient fort son humour, sa verve intarissable, l'originalité de sa conversation, l'étrangeté de ses systèmes scientifiques.

A Agen, sa ville natale, où depuis longtemps il n'était point revenu, mais où ses compatriotes ne l'oubliaient point, le *Journal de Lot-et-Garonne* lui consacra trois jours après sa mort, un article des plus élogieux, dont nous avons donné quelques extraits (2). Les royalistes, peu bienveillants pour sa mémoire, lui firent cette épitaphe :

En deux mots, voici l'épitaphe
De feu Bory de Saint-Vincent :
Littérateur sans orthographe,
Et colonel sans régiment.

Bory de Saint-Vincent ne laissait que des dettes... et son herbier. Aussi ses deux filles, Clotilde, l'aînée, mariée à

(1) Voir sur Alexandre Laboulbène, mort professeur à la Faculté de médecine de Paris, le 6 décembre 1898, l'article nécrologique que nous lui avons consacré dans le tome xxv, p. 563, de la *Revue de l'Agenais*.

(2) Journal du 29 décembre 1846. Anonyme.

M. Berger, et Augustine, son antigone, mariée à M. Morel, renoncèrent-elles à la succession. Son herbier fut vendu le 27 mai 1847 (1).

« Comme celui de Bosc et des botanistes libéraux de la
« Restauration, cet herbier était en trois couleurs. La plante
« était disposée sur une feuille de papier blanc, disposée
« elle-même sur une feuille simple, rouge, le tout placé dans
« une feuille double de couleur bleue. Cet herbier d'ailleurs
« était plutôt fait en vue de la galerie. Les plantes capables
« de tirer l'œil étaient soigneusement collées; le reste disposé
» au hasard, ou même laissé de côté, tel qu'il le recevait de
« ses correspondants. Lui-même avait inscrit sur un paquet :
« en ordre, mais confus. » « Les paquets classés étaient enfer-
« més dans des boîtes à fermoir. »

« Bory estimait son herbier 35.000 francs. Decaisne pensait
« qu'il serait bien payé 2.000 francs. La vente rapporta de
« 6 à 7.000 francs. Le Museum de Paris acheta les fougères,
« qui se trouvent encore dans son herbier. M. Thuret acheta
« les algues, les lichens, les hépatiques, qui font aujourd'hui
« partie de l'herbier de M. Bornet. M. Cossas se rendit acqué-
« reur des mousses. Les champignons peu nombreux ont dû
« venir au Museum, où on en trouve quelques-uns (2). »

Trois genres de plantes ont été dédiés à Bory, savoir :
Borya Agardh, (algue); *Borya Willdenow* ou *Forestica*;
Borya La Billardièrè; enfin *Borya Grateloup* (algue) ou
Ceramicus. « Mais ces genres ne sont pas admis et sont ren-
« trés dans la synonymie, sauf la *Borya de la Billardièrè* qui
« a été maintenue pour deux liliacées de la nouvelle Hol-
» lande (3). »

Bory de Saint-Vincent ne fut pas seulement un savant, un botaniste, dont les travaux, surtout en matière de cryptogamie, sont universellement appréciés, il s'essaya dans la littérature,

(1) Lettre de sa fille « Aug. Morell de Saint-Vincent ». N° CLXXVIII.

(2) Note fournie par M. Paul Hariot, préparateur au Museum.

(3) Idem.

et, en plus de ses articles du *Nain Jaune*, de ses tablettes historiques et de ses factums politiques, composa pendant son exil, de 1815 à 1820, deux comédies, la *Fille Grenadier* et le *Mariage par billet de logement*, qui furent jouées, la première à Paris sur le théâtre de la Gaité, la seconde à Séville en 1822. Il publia aussi en 1816, mais sous le voile de l'anonyme, un livre étrange qu'il dédia à Chateaubriand et qui avait pour titre : *Samuel ou le Livre du Seigneur. Traduction d'un manuscrit hébreu exhumé de la bibliothèque ci-devant impériale. Histoire authentique de l'Empereur Apollyon et du Roi Béhemot par le Très Saint-Esprit*. C'est une mystification littéraire de beaucoup d'esprit. Il écrivit aussi plusieurs *fables et contes en vers* dans le *Mercure Belge*, collabora à l'*Almanach prophétique, pittoresque et utile pour 1841*, et concourut aux *Ephémérides Universelles*, (Corby, 1828, 13 vol.. in-8°).

Dans une note manuscrite conservée avec quelques-unes de ses lettres aux Archives départementales de Lot-et-Garonne, il dresse lui-même, vers 1829, sa bibliographie. Elle est intitulée : *Titres scientifiques et littéraires de M. Bory de Saint-Vincent auxquels il réclame contre le brutal arrêt du ministère La Bourdonnai qui l'a réduit*. Des réflexions assez originales accompagnent le titre de chacun de ses ouvrages. La dernière est ainsi conçue : « Ces titres que je certifie véritables et qui sont de notoriété publique valent bien ceux des « rédacteurs de la *Quotidienne* et de la *Gazette de France*, au « profit desquels M. de La Bourdonnaie m'a si brutalement « dépouillé. » Mais cette liste est incomplète. Nous préférons de beaucoup celle donnée par M. Jules Andrieu dans sa *Bibliographie générale de l'Agenais*, t. 1, p. 97, article *Bory de Saint-Vincent*, que, dans l'intérêt général de cette étude, et pour l'intelligence des lettres qui vont suivre, nous croyons devoir reproduire ici *in extenso*.

BIBLIOGRAPHIE DE BORY DE SAINT-VINCENT

I. — PARTIE SCIENTIFIQUE.

— Mémoire sur les genres *Conferva* et *Byssus* du chevalier Linnée. — *Bordeaux, Imp. Louis Carazza*, an V (1796). In-8° de 38 pp.

— Essai sur le défrichement des Landes. — *Bordeaux, ibid.* In-8°.

— Essai sur les Iles Fortunées de l'antique Atlantide ou Précis de l'histoire générale de l'Archipel des Canaries. — *Paris, Baudoin*, an XI (1803). In-4° avec 7 pl. et 3 cartes.

— Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du Gouvernement pendant les années IX et X (1801-1802), avec l'histoire de la traversée du capitaine Baudin jusqu'au Port-Louis, de l'île Maurice. — *Paris, Buisson (A. Bertrand)*, 1803. 3 vol. in-8° et atlas grand in-4°.

— Mémoires sur quatre genres nouveaux de Cryptogamie aquatique : *Thorea*, *Lemanea*, *Batrachosperma* et *Draparnaldia*, avec 7 pl. dessinées par l'auteur. — *Paris, Imp. Belin*, 1808. In-4° (Extrait des *Annales du Muséum d'histoire naturelle*.)

— Voyage souterrain ou Description du plateau de Saint-Pierre de Maëstricht et de ses vastes cryptes ; suivi d'une Relation de nouveaux voyages entrepris dans les Montagnes Maudites par M. Léon Dufour, docteur en médecine de l'ancienne armée d'Aragon. — *Paris, Ponthieu*, 1821. In-8° de 381 pp. avec 1 carte topographique et 3 vues dessinées par l'auteur. (Publié d'abord dans les *Annales des Sciences géographiques*.)

— Guide du Voyageur en Espagne, avec 2 cartes coloriées, dressées et dessinées par l'auteur. — *Paris, Louis Janet*, 1823. In-8° de xxxviii-663 pp.

— Histoire et description des Iles Ionniennes, depuis les temps fabuleux et héroïques jusqu'à ce jour ; avec un nouvel Atlas contenant cartes, plans, etc., par un ancien officier supérieur en mission dans ces îles. — Ouvrage revu et précédé d'un Discours préliminaire. — *Paris, Dondey-Dupré*, 1823. In-8° et atlas in-4°.

— De la Matière, sous les rapports de l'histoire naturelle. — *Paris, Imp. Lenormand et Fils*, 1824. *Tastu*, 1826. In-8°. (Extrait du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*.)

— L'Homme (*Homo*). Essai zoologique sur le genre humain. — *Paris*, 1825. In-8°, pl. coloriée. — 2^e édit. *Paris, Rey et Gravier*, 1827. 2 vol. in-18. — 3^e édit. *Paris*, 1836. 2 vol. in-18.

— Sur un sous-genre à former parmi les Polypodes sous le nom de *Drynaire* (*Drynaria*). — *Paris*, 1825. In-8°, pl.

— Essai d'une classification des animaux microscopiques. — *Paris, Imp. V^e Agasse, 1826, br., in-8°. (Extrait de l'Encyclopédie méthodique.)*

— Les Landes. — *Paris, 1826. In-8°.*

— Résumé géographique de la Péninsule Ibérique, contenant les royaumes de Portugal et d'Espagne. — *Paris, A. Dupont ; Urbain Canel, 1826. In-18 avec cartes. (Réimprimé en 1838, sous le titre de Résumé de la Géographie physique, historique et politique de la Péninsule Ibérique. In-18.*

— Essai monographique sur les Oscillaires. — *Paris, Imp. Tastu, 1827. In-8° de 32 pp. (Extrait du Dictionnaire d'histoire naturelle.)*

— Microscopiques et articles généraux : Polypes, Polypiers, Psychodaire, etc. — *Paris, Imp. V^e Agasse, 1827. In-8°. (Extrait de l'Encyclopédie méthodique.)*

— Résumé d'Erpétologie ou d'histoire naturelle des Reptiles, contenant des notions générales et particulières sur l'antiquité, l'organisation, les mœurs de ces animaux, etc.; précédé d'une Introduction historique et suivi d'une Bibliographie et d'un Vocabulaire ; complété par une Iconographie de 52 pl. — *Paris, 1828. Gr. in-32 de viii-292 pp. (Extrait de l'Encyclopédie portative.)*

— Expédition scientifique en Morée. Travaux de la section des Sciences physiques. — *Paris et Strasbourg, Lerrault, 1832. 4 vol. in-4° et atlas in fol.*

— Instinct et mœurs des animaux. — *Paris, Imp. M^e de Lacombe, 1834. In-18 de 108 pp. (Extrait de la Bibliothèque populaire.)*

— Relation du voyage de la Commission scientifique de Morée, dans le Péloponèse, les Cyclades et l'Attique. — *Paris et Strasbourg, G. Lerrault, 1836-38. 2 vol. in-18 avec grav. et atlas in-fol. de 37 pl.*

— Sur l'existence du Guacharo à l'île de la Trinité. — *Paris, 1838, br. in-4°.*

— Notice sur la Commission explorative et scientifique d'Algérie, présentée à S. E. le ministre de la Guerre. — *Paris, Imp. Cosson, 1838. In-4° de 20 pp.*

— Instruction géographique pour le voyage scientifique en Algérie. *Paris, 1828. Br. in-4°.*

— Notice sur les premiers travaux de la Commission explorative et scientifique de l'Algérie. — *Paris, 1840. In-4°.*

— Sur la Flore de l'Algérie. — *Paris, 1843. In-4°.*

— Rapport sur le Géorama. — *Paris, 1844. In-4°.*

— Sur l'Anthropologie de l'Afrique. — *Paris, 1845. In-8° avec 3 planches coloriées.*

Parmi les notices, articles, mémoires, fournis à des ouvrages ou recueils d'histoire naturelle, il faut citer :

— *Dicers mémoires* (dans le *Recueil de Capelle et Villers*, de 1795 à 1798, et dans les *Annales du Museum*).

— *Atlas Encyclopédique* contenant les cartes et planches relatives à la *Géographie physique de Desmarest*. (Paris, V^e Agasse, 1827. In-4^e de 117 pp. et 48 cartes et pl.) (Dans l'*Encyclopédie méthodique*.)

— *Botanique* (de l'Afrique), livr. 1 à 17, en collaboration avec Cosson et Durieu de Maisonneuve (dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841 et 1842*). (Paris, 3 vol. in-4^e.)

— *Notice historique sur la France* (dans l'*Atlas statistique et progressif des départements de la France et des colonies*). (Paris, Bouland, 1844. In-4^e.)

— *Partie cryptogamique du Voyage autour du Monde* (du capitaine Duperrey) exécuté sur la corvette La Coquille, pendant les années 1822-1823. (308 pp. in-4^e et 38 pl. in-fol.)

— Mémoires divers, notamment sur la *Topographie de la Haute-Autriche* et les forêts enfouies de Volfseg, dans les *Annales des Voyageurs*, de Malte-Brun.

— Mémoires, dont un sur les *Taureaux de Guisando*, dans la *Nouvelle série des Voyages*, du même auteur.

— *Notice et carte sur l'Itinéraire du chevalier de la Triste Figure*, dans l'édition de *Don Quichotte*, publiée chez Méquignon.

— *Notice sur la Géographie de l'Espagne*, avec carte, dans l'*Histoire d'Espagne*, trad. de l'anglais de Bigland, par le général Dumas.

— *Notice sur la Géographie physique de l'Espagne*, avec 2 cartes, dans la 3^e édition de l'*Itinéraire du comte Alex. de Laborde*. (Paris, 1827-31. 6 vol. in-8^e et atlas.)

— Nombreux articles d'*Histoire naturelle*, dans l'*Encyclopédie moderne*, de Courtin (*abeilles, animaux, arachnides, bœufs*, etc.). Tirés à part.

— *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, dont il prit la direction. (Paris, Rey et Gravier, 1822-1831. 17 vol. in-8^e avec pl.)

— *Iles diverses des Trois Océans et Régions circumpolaires*, par le commodore Bory de Saint-Vincent et Fr. Lacroix, avec pl. au tome III de l'*Amérique*, dans l'*Univers pittoresque*. (Paris, Didot, 1841. In-8^e.)

— Nombreux Mémoires dans la *Bibliothèque Physico-Economique ou Journal des découvertes et perfectionnements de l'Industrie nationale*, etc., rédigé sous la direction de Bory de Saint-Vincent et de Julia de Fontenelle. (Paris, Arthus Bertrand, 1827-1828. In-12; mensuel.)

— *Annales générales des Sciences physiques*, publiées avec Drapier et Van Mons. (Bruxelles, 1819-21. 8 vol. in-12.)

— Enfin, d'autres Mémoires dans le *Bulletin de l'Académie de Bordeaux*, 1802, dans le *Journal de santé et d'histoire naturelle* (Bordeaux, an XI), etc.

II. — PARTIE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

— Justification de la conduite et des opinions de M. Bory de St-Vincent, membre de la Chambre des Représentants et proscrit par l'ordonnance du 24 juillet. — *Paris, Eymery, 1815. Bruxelles, 1816. In-8° de 110 pp.*

— Nombreux articles dans l'*Aristarque* en 1814 et 1815, et dans le *Nain Jaune*, 1815-1817, où il rédigea les *Tablettes historiques* et la partie politique.

— *La Fille Grenadier*, comédie en un acte, mêlée de couplets. — *Paris, Barba, 1817. In-8°.*

— *Le mariage par billet de logement*, comédie.

— *Samuel ou le Livre du Seigneur*. Traduction d'un manuscrit hébreu, exhumé de la Bibliothèque ci-devant Impériale. — Histoire authentique de l'Empereur Apollyon et du Roi Béhémot, par le Très Saint Esprit. — *Liège et Paris, 1816. In-18.*

— Plusieurs *Fables* et *Contes en vers* insérés dans le *Mercur belge* (Bruxelles, Weisenbruck, 1819), et dans le *Journal des Deux-Flandres* (Gand 1818).

— Articles dans l'*Almanach prophétique, pittoresque et utile pour 1841*. (Paris, Lavigne, Aubert, 1840. In-18 de 192 pp.)

— Articles dans les *Ephémérides Universelles, ou Tableaux religieux, politiques, littéraires, scientifiques et anecdotiques, présentant pour chaque jour de l'année un extrait des Annales de toutes les nations et de tous les siècles, depuis les temps historiques jusqu'au 1^{er} janvier 1828*. (Paris, Corby, 1828. 13 vol. in-8°.)

COMPTE-RENDU
Du Congrès international des Sciences historiques
TENU A ROME EN 1903
ET
COMMUNICATION
SUR LES RAPPORTS DE L'AGENAIS ET DE L'ITALIE
PRINCIPALEMENT AUX QUINZIÈME ET SEIZIÈME SIÈCLES

I

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES
TENU A ROME DU 2 AU 9 AVRIL

Le correspondant que la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen* a bien voulu nommer pour la seconde fois son délégué au Congrès international des sciences historiques a fait devant cette assemblée, qui, pour divers motifs, n'avait pu se réunir l'an dernier, une communication sur les rapports de l'Agenais avec l'Italie principalement aux *xv^e* et *xvi^e* siècles.

Il fallait se limiter à une époque donnée ; mais ces relations ont été de tous les temps et auraient pu être observées au moment du Congrès par la présence, presque simultanée à Rome, de M. Lespinasse, grand vicaire d'Agen, qui prêchait le carême à Saint-Louis des Français, et de M. le sénateur d'Agen, Chaumié, ministre de l'Instruction publique, qui a présidé les fêtes du centenaire de l'Académie de France.

Le Congrès a fait mentir le dicton d'après lequel une fête renvoyée ne saurait réussir. Deux mille cinq cents personnes environ y ont pris part et un grand nombre d'elles une part active. Les communications dans la section d'histoire du moyen-âge ont dépassé les

nombre de cent quarante, de telle sorte que malgré les deux séances quotidiennes et la division de la section en groupes, un tiers seulement de ces mémoires a pu être lu. Grâce à l'extrême obligeance de M. le commandeur Gorrini, archiviste du ministre des Affaires étrangères, délégué du ministre de l'Instruction publique et secrétaire général du Congrès, le représentant de la Société académique d'Agen a été parmi les privilégiés qui ont pu prendre la parole. Le groupe auquel il appartenait s'était réuni, ce jour-là, sous la présidence de M. Luchaire, de l'Institut, dans la grande salle du Collège romain, devenue historique depuis la relation que le duc des Abruzzes y fit, devant la famille Royale et les érudits les plus marquants de l'Italie, de son voyage vers le pôle Nord. Mais toutes les salles du palais étaient occupées par les différentes sections et formaient comme les alvéoles d'une immense ruche bourdonnante où entraient et sortaient les très nombreux membres inscrits, donnant une animation toute particulière à la cour et aux galeries. Sur la porte de chaque salle, on lisait une inscription indiquant à quelle section elle était réservée : Histoire ancienne, Histoire du moyen-âge, Philologie classique et comparée, Histoire diplomatique, Histoire napoléonienne, Archéologie, Histoire de la philosophie et des religions, Histoire des sciences mathématiques, physiques, naturelles, Histoire de la musique, Numismatique, etc.

A côté de la salle réservée à la presse, une autre était mise à la disposition des congressistes pour leur correspondance et la rédaction de leurs notes. Enfin, touchant à cette dernière, un bureau des postes et télégraphes avait été établi spécialement pour eux.

L'organisation fut parfaite et le mérite en revient à M. le commandeur Gorrini et à de jeunes attachés au ministère des Affaires étrangères qui le secondaient à merveille, parmi lesquels MM. de Sangro et M. Magnocavallo qui, toujours présents au secrétariat, se prodiguaient afin de donner à chaque membre et principalement aux étrangers tous les renseignements qui pouvaient leur être utiles.

Pour distraire ces savants venus de tous les coins du monde et qui parlaient toutes les langues, au moins les langues européennes, le Comité avait accumulé les attractions : le ministre de l'Instruction publique, M. Nasi, donna un goûter au milieu des ruines du Palatin ; le syndic de Rome, prince Colonna, reçut solennellement dans les salons et le Musée de sculpture du Capitole ; un professeur *illustra*, comme on dit en Italie, les dernières fouilles du Forum romain par une conférence avec projections ; un concert de musique italienne

classique des différents siècles eut lieu dans le joli théâtre *Torre Argentina*; le Colysée fut illuminé par des feux de bengale de diverses couleurs. Enfin, on organisa des promenades aux environs de Rome et... jusqu'en Sicile pour les intrépides. Le jeune Roi s'intéressa tout particulièrement à ce Congrès et tint à présider, ayant auprès de lui la Reine d'Italie, la séance d'ouverture dans la grande salle du Capitole.

M. Fridericq, délégué de la Belgique, fut désigné pour le saluer par tous les délégués nationaux. Il s'acquitta très bien de sa charge; et le Prince, qui est un expert numismate, parut très sensible à la partie du discours dans lequel, faisant allusion à ses études, l'orateur le traita de royal confrère.

La séance de clôture, le 9 avril, fut présidée par M. Vilari, qui fit un excellent discours, à la suite duquel la réunion adressa ses vœux et ses respectueux remerciements aux jeunes souverains et à la reine-mère, Marguerite de Savoie. On y décida que le prochain Congrès international des sciences historiques se tiendrait à Berlin en 1906.

Deux autres réunions, également internationales et auxquelles intervinrent un grand nombre de français, furent le Congrès d'Agriculture et le Congrès helléno-latin. Il faudrait dépasser le cadre de cette note pour rendre compte, même sommairement, de ces deux importantes assises de la science. Les agriculteurs purent admirer, entr'autres, le plus grand travail agricole de l'Italie moderne, le dessèchement et la mise en culture du lac Fucino par le prince Torlonia.

Quant aux esprits généreux qui veulent donner un nouvel éclat à notre civilisation greco-romaine par des relations toujours plus intimes entre les peuples latins, ils ont trouvé dans le distingué comte de Gubernatis, professeur à l'Université de Rome, un de ces chefs qui, par leur foi, leur enthousiasme, leur énergie, mènent sûrement à la victoire. La société helléno-latine fondée par lui, il y a un an, est l'extension de la ville de Rome au monde entier, *urbi et orbi*. de l'idée félibréenne, née en France sur les bords du Rhône.

Il fait, sans doute, appel aux latins d'abord, mais aussi à tous ceux qui aiment la latinité; et, parmi ces derniers, se trouvent des allemands et des anglais. En Allemagne, en Angleterre et jusqu'en Amérique se publient des journaux latins. Un double vœu a été exprimé. Les sociétés savantes sont engagées à faire un résumé en latin de leurs travaux afin que tous les érudits puissent en profiter. On espère, de plus, par la publication d'un petit manuel composé de phrases usuelles

latines, permettre, aussi bien que par le Volapük et l'Esperanto et sans l'étude d'une nouvelle langue, d'établir des relations universelles, étant donné qu'il n'y a pas de pays au monde où l'on ne trouve quelqu'un qui n'ait une certaine notion de latin.

Une section très importante de la Société helléno-latine existe à Aix-en-Provence. Agen semble naturellement désigné pour la représenter dans le Sud-Ouest.

D.

II

DES RAPPORTS DE L'AGENAIS AVEC L'ITALIE PRINCIPALEMENT AUX XV^e ET XVI^e SIÈCLES

MESSIEURS,

Je tiens tout d'abord à vous indiquer le but pratique de cette courte communication.

Les rapports de la France et de l'Italie ont toujours été nombreux, mais ils n'ont jamais été plus fréquents qu'aux xv^e et xvi^e siècles. En exposant rapidement devant vous ceux qui ont trait à la province d'Agenais, dont je représente ici la Société académique, je voudrais attirer l'attention des travailleurs sur une série de personnages, hommes de guerre, hommes d'églises, hommes de lettres, dont il serait intéressant de retrouver la trace dans les archives de nos deux pays.

L'Agenais, lié géographiquement et historiquement à la Guienne et à la Gascogne, est bien éloigné de l'Italie dont le séparent le Languedoc et la Provence, c'est à dire presque toute la France méridionale. Il a cependant, même dans son aspect physique, de nombreux points de rapprochement avec certaines provinces italiennes. La plaine de la Garonne rappelle, par son étendue comme par la richesse de son sol, celle du Pô, et les champs, séparés par des pruniers, plantés en ligne parallèle, évoquent à la pensée les terres du Piémont qui, travaillées avec le même soin, sont également divisées par de longues files de mûriers. Les côteaux de la vallée du Lot ressemblent, dit un historien du pays (1) à ceux de la vallée de l'Arno, aux environs

(1) Cassany-Mazet. *Histoire de Villeneuve-sur-Lot*,

de Florence, et j'ai pu souvent observer l'exactitude de cette appréciation. Enfin la vigne, d'après un usage que constate Virgile et qui s'est conservé dans toute la péninsule, se voit encore le long des routes, formant d'arbres en arbres de gracieuses guirlandes.

Là, comme dans les autres provinces méridionales de la Gaule, l'influence de la conquête romaine s'est fait vite sentir et les traditions chrétiennes du iv^e siècle nous montrent, par les noms mêmes des martyrs, Prime, Félicien, Caprais, Foi, combien l'élément latin s'y était implanté. La plupart des dénominations géographiques le rappellent encore.

M. Durrieu, ancien membre de l'Ecole française de Rome, a publié, en 1885, sous le titre : *Les Gascons en Italie*, des études remarquées sur les hommes de guerre venus du Sud-Ouest de la France dans la Péninsule au xiii^e et au xiv^e siècles. Je laisserai de côté Jourdain IV, sire de l'Isle-Jourdain (1266-1283), qui aida puissamment Charles d'Anjou à conquérir le royaume de Malte et un capitaine de compagnies, Bernardon de Serres (1375-1412), parce qu'ils ne sont pas, à proprement parler de l'Agenais, Il n'en est pas de même de Bernardon de la Salle, originaire de ce pays. Ce fut un de ces chefs aventureux qui, à la tête de leurs bandes, furent longtemps la terreur des provinces. En le classant parmi les gascons, M. Durrieu suivait l'opinion générale qui tend à confondre deux régions voisines, ayant, entr'elles, les relations les plus intimes. Bernardon, gagné par Jean Galéas, rencontra, pour son malheur, en 1391, Jean III d'Armagnac, lequel, à la tête des compagnies dont il voulait débarrasser les provinces du Midi, venait précisément combattre le duc de Milan. Jean d'Armagnac le défit dans un passage des Alpes et il ne survécut pas à sa défaite. M. Durrieu raconte aussi la courte campagne et la mort pitoyable du comte d'Armagnac devant Alexandrie (1391).

Ce travail, qui nous sert de préambule, a été continué au sujet d'un personnage du xv^e siècle par un compatriote de M. Durrieu. M. Charles Samaran, actuellement membre de l'Ecole française de Rome, a trouvé dans les archives de Gènes et de Tunis des détails extrêmement curieux sur le séjour dans les provinces du nord de l'Italie d'un petit-fils de Jean III (Charles d'Armagnac), alors vicomte de Fezenzaguët, qui fut, entr'autres, gouverneur de Vercueil. Par les domaines considérables qu'ils avaient en Agenais, les Armagnac étaient autant de cette province que de la Gascogne et ils y résidaient parfois. C'est, sans doute, sa proche parenté avec la maison de Savoie qui attira Charles en Italie. Sa grand'mère, Bonne de Berry,

avant d'épouser le connétable d'Armagnac en 1394, avait été la femme d'Amédée VII, comte de Savoie (1), et elle avait eu de lui, entr'autres enfants, Amédée VIII, qui, le premier, porta le titre de duc de Savoie et même, pendant quelques années, la tiare, sous le nom de Félix V. Charles d'Armagnac était donc cousin germain du duc Louis, fils d'Amédée VIII, sous le règne duquel il passa quelques années en Piémont. A son retour en France, il ne tarda pas à être compris dans les poursuites exercées par Louis XI contre son frère et toute sa famille; et, après avoir été longtemps emprisonné à la Bastille, il passa en Agenais, soit à Tournon, soit à Casteljaloux, une année dont l'histoire, très mouvementée, sera prochainement racontée par M. Samaran (2).

Si je ne voulais me tenir dans les limites étroites de mon sujet, je parlerais, après Charles d'Armagnac, du dernier de ce nom illustre, Louis, duc de Nemours, qui, après avoir été nommé vice-roi de Naples, fut tué à la bataille de Cérignolles, en 1503. Mais je ne puis omettre le célèbre Blaise de Monluc. Comme César, il composa des Commentaires qu'Henri IV appelait *la Bible du Soldat*. On trouve, dans ce livre, le récit de ses campagnes en Italie. Le château d'Estillac, où il l'écrivit et passa ses dernières années, est situé à quelques kilomètres d'Agen. Il le fit fortifier d'après les données de la science militaire de son temps; et il présente cette particularité intéressante d'être peut-être la dernière demeure privée mise sérieusement en état de défense, à une époque où les progrès de l'artillerie rendaient déjà vaines les mesures de ce genre (3).

Si des hommes de guerre, nous passons aux hommes d'église, nous voyons le siège épiscopal d'Agen occupé, depuis la fin du x^v^e siècle et pendant une grande partie du xvi^e, par des évêques italiens, trois La Rovère, un Frégose et un Bandelli. Les La Rovère se succèdent de 1471 à 1524. Je ne suis pas le premier à avoir été frappé de ces nominations de prélats italiens dans les diocèses du Midi de la France et

(1) Elle avait épousé Amédée VII en 1376. Amédée VIII, créé duc de Savoie par l'empereur Sigismond en 1417, était né en 1383. (Lecoy de la Marche. Chronologie.)

(2) Charles fut le dernier *Comte d'Armagnac*, de la maison de ce nom.

(3) Des lettres de Monluc ont été dernièrement publiées par MM. Pelissier et Courteault. M. Ch. Samaran va en faire encore paraître deux, récemment découvertes par lui dans les manuscrits de la riche bibliothèque Barberini que le Vatican vient d'acquérir.

M^{me} Bellaud-Dessales a publié, il y a deux ans, une étude sur ceux qui ont été évêques de Béziers de 1547 à 1669 (1).

On pourrait faire un travail analogue au sien dans une grande partie des diocèses voisins. Il serait intéressant de rechercher la raison d'être de cette invasion, — invasion bienfaisante, du reste, — car ceux qui ont résidé dans les évêchés ou les abbayes dont ils étaient les titulaires ont apporté le goût du beau, encouragé les études et développé le mouvement de la Renaissance qui nous venait d'Italie. Certains ont dû, sans doute, leur nomination à l'alliance de leur famille avec la maison de France ou à la protection de la reine Catherine de Médicis ; mais, pour la plus grande partie, il faut, autant à cause de l'époque où ils ont occupé leurs dignités que parce

(1) *Les Evêques de l'ancien diocèse de Béziers* (1547-1669), par M^{me} Bellaud-Dessales. Toulouse, Privat; Paris, Picart. 1901. (xxiii-498 pp.) Le premier fut un Strozzi, le deuxième un Médicis ; puis vint toute une suite de Bonzi. — M. l'abbé Albe, chapelain de Saint-Louis des Français, m'a fait remarquer que le siège de Cahors avait été occupé de 1512 à 1557, et sans interruption, par des prélats italiens. Charles-Dominique de Carreto commença la série qui se continua par trois de ses plus proches parents portant son nom, Louis, évêque un mois seulement (1414), Aloysius (1514-1524) et Paul (1524-1553.) Le successeur de ce dernier était Alix-André Farnèse, cardinal d'Ostie, qui se démit, en 1557, de son titre. A la même époque, M. Samaran note, parmi les archevêques d'Auch, deux cardinaux d'Este. Ils avaient eu comme prédécesseur déjà lointain François de Savoie qui mourut en 1490. Le premier de ces cardinaux d'Este, dit la *Gallia Christiana*, avait, outre l'archevêché de Milan, trois archevêchés, de nombreux évêchés et plusieurs abbayes en France. Il mourut à Rome en 1572. Son successeur, Aloysius, mourut aussi à Rome en 1586, voulant que son cœur y fut conservé, mais que son corps fut rapporté à Auch. Trois La Rovère se succédèrent à Mende, Julien II en 1478, Clément en 1483, François en 1504. Ce dernier, aussi abbé de Bonnecombe, mourut en 1524 et fut enterré à Villefranche-de-Rouergue. La *Gallia* donne le texte de son épitaphe. — Le quarante quatrième abbé de St-Géraud d'Aurillac (1550-1556) fut Augustin Spinola, cardinal-archevêque de Pérouse. Le soixantième abbé de Conques (1566-1571), fut Alexandre de Carreto ; le quarante-sixième abbé de Figeac fut le cardinal Caraffa. Il succéda à Antoine de Roquemaurel en 1540 et céda la crosse abbatiale au cardinal Georges d'Armagnac, lequel possédait cette abbaye en 1559. Le quatre-vingt-septième abbé de Clermont est Bernard Salviati de Florence (1561-1568.) Je ne parlerai pas d'Avignon. Le Comtat-Venaissin, dépendant de Rome, il n'est pas étonnant que depuis l'érection de son siège épiscopal en archevêché, ses archevêques aient été tous italiens, sauf le deuxième, Antoine Florès, espagnol, et le neuvième, le cardinal d'Armagnac. Il en est de même des légats et des prolégats.

qu'ils n'avaient aucun lien dans le pays, chercher ailleurs le motif qui leur a fait franchir nos frontières.

Cette observation s'applique à notre premier évêque italien, Jean-Galéas de La Rovère, qui monta sur le siège d'Agen avant l'époque des guerres d'Italie et des alliances florentines de nos rois. — Les La Rovère, originaires de la Ligurie, étaient, dit-on, de condition plutôt modeste (1), lorsque Sixte IV commença la grande fortune de la famille. Charles Galéas était un petit-neveu de ce pape. Lorsqu'il fut nommé évêque d'Agen par le roi Louis XI, en 1478, l'archevêque de Bordeaux, son métropolitain, refusa d'abord de le reconnaître, ayant comme candidat Pierre du Bois (Petrus de Bosco); mais un arrêt du grand Conseil débouta ce dernier en 1480. Définitivement intronisé, il gouverna réellement son diocèse; et on le voit, en 1482, nommer vicaire-perpétuel de Villeneuve un prêtre que lui avait recommandé Guy de Montbrun, évêque de Condom. Il était encore en exercice en 1485. Son successeur, Léonard-Grosso de La Rovère, eut une célébrité autrement grande. Né à Savone, cet autre neveu de Sixte IV, frère des évêques de Mende, Clément et François, avait été chanoine de Saint-Pierre et grand pénitencier de l'église romaine, lorsqu'il fut désigné pour occuper le siège de Saint-Caprais. Il fut reçu solennellement dans sa ville épiscopale, en 1492; mais un diplôme de Virazeil prouve qu'il en était déjà évêque en 1490 (2); et on le voit, en 1491, donner une partie du bras de Saint-Caprais à l'évêque de Caivaillon. C'est, sans doute, comme comte d'Agen, titre attaché à son siège, qu'il reçut officiellement, en 1499, l'hommage des consuls de la ville (3); toutefois, à partir de 1505, année dans laquelle il fut créé cardinal par son cousin, Jules II, il fut surtout connu sous le nom de *Cardinal d'Agen*. C'est ainsi qu'il est désigné dans le *Diario* de Léon X (4), parmi les membres du Sacré-Collège qui élevèrent à la dignité pontificale, sous ce nom destiné à une si grande célébrité, le cardinal Jean de Médicis, fils de Laurent le Magnifique. Le Cardinal

(1) *Litta*. Famigllii illustri d'Italia.

(2) *Gallia Christiana*. Moroni serait donc dans l'erreur, quand il dit qu'il fut nommé évêque d'Agen par Innocent VIII en 1491.

(3) Il est désigné ainsi dans un acte de l'année précédente : *Leonardus, misericordiâ dicinâ episcopus et comes aginnensis, 1498*.

(4) *Il Diario di Leone X, di Paride di Grassi, maestro delle cerimonie pontificie*, publié avec les notes de Mariano Armellini par Pio Delicati. Roma, Cuggiani, 1884.

d'Agen avait pour conclavistes, ou secrétaires particuliers, en cette circonstance, Gentile dei Carlini et Barthélemy de La Rovère (1).

Léonard de La Rovère fut un de nos grands évêques. Il fonda à Agen un couvent de religieuses en 1500, embellit la cathédrale de Saint-Etienne, fit bâtir la tour d'HautePAGE, réparée récemment et classée comme monument historique. Protecteur éclairé des lettres, il fit venir de Grèce le chanoine Vincent Bilhonis, qui, sous l'épiscopat suivant, publia, en 1526, le bréviaire de son église (2). Moroni donne un exemple de son amour de la justice. Il renvoya, sans hésiter, un de ses serviteurs qui lui recommandait une affaire injuste. Jean de Rochetto, son premier archidiacre, italien comme lui et allié à la famille de La Rovère, l'aida dans toutes ses œuvres. Léonard de La Rovère mourut à Rome le 27 septembre 1520 et fut enterré à Sainte-Marie Majeure.

Antoine de la Rovère lui succéda. Il était né à Turin et avait pour frère Jean-François, premier archevêque de cette ville. Ses diocésains le reçurent solennellement à Agen, le 13 avril 1521.

Comme Léonard, il encouragea les littérateurs et les savants et décida Jules-César Scaliger, dont nous parlerons plus loin, à quitter l'Italie pour venir s'établir auprès de lui.

Il n'y a que le cardinal de Lorraine, soixantième évêque d'Agen, qui sépare les La Rovère de deux autres évêques italiens, bien différents l'un de l'autre, Mathieu Bandelli et Janus Frégose. Le premier étant plus connu comme littérateur que comme évêque, je parlerai tout de suite du second. On voit le nom de ce noble génois, fils de César Frégose, dans la liste des abbés de Fontfrède, au diocèse de Narbonne, sous la date de 1582; mais il avait d'abord été évêque d'Agen vers 1570 et il dirigea ce diocèse avec le concours d'Etienne de Cunolio, son archidiacre, italien comme lui. Il mourut le 16 octobre 1586 et fut enterré derrière le maître autel de la Cathédrale, dans la chapelle du Saint-Sacrement (3).

(1) Ce Barthélemy semble être le personnage dont il est question dans le *Journal d'un français habitant Rome (1509-1540)*, conservé en manuscrit dans la bibliothèque Barberini sous la cote XLII. 98 et analysé par M. Madelin dans les *Mélanges de l'Ecole française* (avril-juillet 1902.)

(2) *Breviarium ecclesie sue. (Gallia Christ.)*

(3) La cathédrale Saint-Etienne d'Agen a été malheureusement détruite au moment de la Révolution. C'est le grand marché de cette ville qui en occupe l'emplacement, mais l'inscription funéraire de Frégose a été conservée par la

Ainsi, exception faite d'un seul évêque français (1), le siège épiscopal d'Agen fut exclusivement occupé par des italiens de 1480 à 1586.

C'est Mathieu Bandelli ou Bandello qui va nous faire passer des prélats aux hommes de lettres. La transition sera d'autant plus facile qu'il était fait davantage pour la carrière littéraire que pour l'épiscopat. Né à Castelnovo di Serivia, près de Tortone, pays non éloigné de celui de ses prédécesseurs et de son successeur, il fut néanmoins engagé à se faire religieux par son oncle, Vincent Bandelli, un des dignitaires de l'ordre des Prêcheurs ou de Saint-Dominique. Mathieu s'occupa peu de son diocèse d'Agen qu'il fit administrer par Jehan Valerii, évêque de Grasse, et se livra à la littérature à laquelle il s'était adonné dès ses jeunes années. Son attachement au parti français lui avait valu, après la bataille de Pavie, d'être poursuivi de ville en ville, ce qui explique qu'il quitta l'Italie pour la France. Le *Manuel du libraire* de Brunet, donne la liste de ses nombreux ouvrages, parmi lesquels des contes dans le genre de ceux de Boccace, aussi lestes mais moins naïfs, au sujet desquels l'agenais Labrunie formule ce jugement : l'italien en est très pur, mais les sujets le sont très peu. Il avait, paraît-il, soixante-dix ans quand il les écrivit. Bandello se démit de son siège en 1555 et se retira à Bazens, près le Port-Sainte-Marie. Il demanda à être enterré dans cette dernière ville, sous le maître-autel de l'église des Dominicains, église dont les ruines existent encore.

J'arrive aux deux Scaliger.

Jules-César Scaliger (Giulio Cesare Scaligero), né en 1484 à Padoue, croit-on, était philosophe mais aussi médecin. C'est à ce titre, qu'en 1525, Antoine de la Rovère, alors évêque d'Agen, l'emmena dans cette ville où il se fixa définitivement et épousa une française Andiette de Roques-Lobéjac. Il prétendait appartenir à la grande famille Véronaise des Scaliger ou delle Scala; et c'est, sans doute, pour cela qu'il a donné à la propriété, acquise par lui aux environs d'Agen, le nom de Vérone qu'elle porte encore. Le nombre de ses ouvrages est trop considérable pour que nous en donnions ici l'énumération. Après de violentes controverses avec Erasme et Cardan, il mourut à Agen le 21 octobre 1558. Plusieurs études ont été faites sur

Gallia Christiana. Elle a été gravée sur une plaque de marbre noir, *sub marmore nigro*.

(1) Le cardinal Jean de Lorraine, cité plus haut.

lui. Nisard le place parmi ses *gladiateurs de la République des lettres* aux ^{xv^e}, ^{xvi^e} et ^{xvii^e} siècles (1), et Lintilhac le proclama fondateur du classicisme (2).

Joseph Scaliger, fils de Jules César, naquit, il est vrai, à Agen, le 4 août 1540, mais il ne peut être séparé de son père dont il continua les traditions et il est impossible d'omettre son nom lorsqu'on parle des relations de l'Italie avec l'Agenais. Ce célèbre philologue connaissait, outre les principales langues modernes, le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque et le persan. Egger (3) fait de lui le plus grand éloge et cite, à son sujet, l'opinion de l'allemand Niebhur, qui s'étonne de ce que la France ne l'oppose pas à Leibnitz. C'est, du reste, un allemand, Bemays, qui a donné la meilleure biographie de Joseph Scaliger (4). Joseph Scaliger voyagea beaucoup. En 1563, Louis de La Rochepezay, ambassadeur près le Saint-Siège, l'avait choisi comme précepteur de ses enfants, bien qu'il eut, l'année précédente, embrassé la Réforme (5). Il rapporta d'Italie de nombreuses inscriptions et de précieux fragments d'antiquité. L'Académie de Leyde lui ayant offert, en 1591, la chaire laissée vacante par la mort de Juste Lipse, c'est dans cette ville qu'il mourut en 1609.

Il serait trop long de donner la liste de ses ouvrages qu'on trouve partout. Je citerais seulement le recueil de ses bons mots (*Scaligeriana*) publié au milieu du ^{xvii^e} siècle. Charles Nisard lui a consacré une étude intitulée : *Triumvirat littéraire au XVI^e siècle : Juste Lipse, Joseph Scaliger, Jules Casaubon*.

Notre regretté compatriote M. Philippe Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut de France, a publié une certaine quantité de lettres de Joseph Scaliger, réunies en un fort volume in-8°. Ce travail considérable, m'écrivit son fils, allait être suivi de plusieurs autres sur les Scaliger, et, à la veille de sa mort, une nouvelle édition des *Scaligeriana* venait de lui être confiée, en collaboration avec M. Bonnet, de Montpellier, par la Société d'histoire littéraire de France, dont il était un des vice-présidents.

Je ne veux pas dépasser les limites de mon sujet, en parlant des

(1) Paris, 1860.

(2) *Nouvelle Revue*, 15 mai-1^{er} juin 1890.

(3) *L'Hellénisme en France*. Paris. Didier, 1869, 2 vol.

(4) Berlin, 1855, in-8°.

(5) Le tombeau de Louis de La Rochepezay, surmonté de son buste, se trouve dans le cloître de l'église Saint-Louis des Français, à Rome.

rapports de l'Agenais et de l'Italie au XIX^e siècle; mais puisque j'ai prononcé le nom de M. Philippe Tamizey de Larroque, je dois dire qu'il était un des six ou sept français que la *Regia Deputazione di Storia patria* de Turin comptait parmi ses correspondants étrangers. Elu en cette qualité le 13 avril 1887 il appartenait encore à d'autres sociétés savantes de la Péninsule, entr'autres à l'Académie de Padoue et on trouve dans les *Omaggi a Galileo Galilei* (1) la contribution qu'on lui avait demandé d'y apporter (2).

J'ai indiqué, en commençant, le but de cette communication. Les personnages dont je viens de vous entretenir ne sont pas des inconnus, mais que de choses à trouver encore sur les Français venus en Italie, sur les Italiens venus en France! Les archives des deux nations contiennent certainement des documents intéressants, nouveaux et dont la publication serait d'une grande utilité. Cette publication éclairerait beaucoup de points d'histoire, encore dans la pénombre.

Un autre but, plus élevé peut-être, serait de resserrer ces liens traditionnels et historiques — toujours cordiaux chez les érudits — que le voisinage et surtout la communauté d'origine ont établis depuis si longtemps entre Français et Italiens.

C^{te} DE DIENNE.

(1) *Padova*, 1892, pp. 36 et 37.

(2) Comme bibliographie agenaïse italienne contemporaine, je pourrai citer entr'autres : *Vingt jours en Sicile* et *Lettres sur Pétrarque* par les comtes de Marcellus, père et fils et les œuvres d'un marmandais, M. Paul Drouilhet de Sigalas : ROME ET NAPLES : religion, philosophie, art. Paris, 1845. — L'ART EN ITALIE : Dante Alighieri et la Divine Comédie.

UNE FÊTE DES VIEILLARDS A AGEN

Par la loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795) sur l'organisation de l'instruction publique, la Convention réduisit à sept le nombre des fêtes nationales : celle de la fondation de la République (1^{er} vendémiaire) ; celle de la Jeunesse (10 germinal) ; celle des Epoux (10 floréal) ; celle de la Reconnaissance (10 prairial) ; celle de l'Agriculture (10 messidor) ; celles de la Liberté (9 et 10 thermidor) ; celle des Vieillards (10 fructidor). Chants patriotiques, discours civiques, banquets, distribution de récompenses, tel en était le programme général. Les administrations municipales étaient chargées de l'organisation de ces fêtes, sauf pour celle du 1^{er} vendémiaire (fondation de la République) qui, dans la ville où siégeaient les pouvoirs publics, était réglée par le corps législatif.

Voici, d'après un document officiel (1), le compte-rendu de la *Fête des Vieillards* qui fut célébrée à Agen, le 10 fructidor an VI (27 août 1798),

« Ce jourd'hui, dix fructidor, sixième année républicaine, les
« administrations municipales de la commune et du canton d'Agen
« se sont réunies dans le lieu ordinaire des séances de l'administration
« municipale de la commune pour célébrer de concert la *Fête des*
« *Vieillards* fixée à ce jour par la loi du 3 brumaire an IV, et dont le
« programme, arrêté le 5 fructidor, avait été affiché aux lieux accou-
« tumés de la commune, et envoyé pour tenir lieu d'invitation aux

(1) Archives municipales d'Agen.

« autorités civiles et militaires, aux jurys d'instruction, aux profes-
« seurs et amateurs de musique. A six heures du matin, la cloche de
« la maison commune a annoncé le commencement de la fête : les
« jeunes élèves des écoles publiques et particulières qui se distin-
« guent le plus par leur application et leur bonne conduite se sont
« réunis à la maison commune, et se portant ensuite, précédés de la
« musique, et sous la direction des citoyens Laval et Planté, chez les
« citoyens Martinelly père, Popie père, et les citoyennes veuve La-
« poussée et l'épouse du citoyen Vigué, Rue des Tourrils, ils ont orné
« de feuillage et de guirlandes les portes de ces vieillards désignés
« par l'Administration municipale pour recevoir les respects et les
« honneurs qui doivent être déférés à la vieillesse ; ils se sont portés
« ensuite chez la citoyenne *Montesquieu*, fille de l'auteur de l'*Esprit*
« *des Loix*, qui ne peut, à cause de ses infirmités, assister à la fête.
« Après avoir répandu des feuillages sur sa porte, les jeunes élèves
« se sont présentés devant cette citoyenne, et l'un d'eux lui a adressé
« les vers suivants :

« Héritière d'un nom si chéri de la France
« Recevez du respect le tribut glorieux
« Que vous doit la reconnaissance
« D'un peuple libre et vertueux.
« Si votre père était encore en vie
« J'irais baiser la main hardie
« Qui la première osa dans son *Esprit des Loix*
« Etonner par ces mots les rois :
« *La crainte est le ressort des Etats despotiques*
« *Et la vertu celui des Républiques.*
« J'embrasserais le modeste sauveur
« D'une famille pauvre autant que vertueuse
« Marseille vit cet âme généreuse
« S'arracher au transport flatteur
« Des gens dont il venait d'être le bienfaiteur.
« — Fille de Secondat, en louant votre père
« De ses vertus nous louons l'héritière —
« Qui, d'après la publique voix,
« Ne se trouve pas étrangère
« A la gloire d'avoir produit l'*Esprit des Loix*.

« A huit heures, les administrateurs municipaux, précédés des
« jeunes élèves, d'un détachement d'autres jeunes gens armés et des
« musiciens, exécutant des airs patriotiques, se sont rendus dans les
« maisons des citoyens Popie et de la citoyenne Vigué, et les ont
« conduits à la maison commune ; les parens du citoyen Martinelly

« et de la citoyenne veuve Lapoussée, avaient fait prévenir l'adminis-
« tration municipale que ces deux vieillards étaient absents de la
« commune. A huit heures et demie, les autorités constituées s'étant
« réunies aux deux administrations municipales, le cortège s'est mis
« en marche vers la salle décadaire, au son de la cloche de la maison
« commune. Les amateurs de musique ouvraient la marche par des
« airs patriotiques ; les deux vieillards marchaient ensuite au milieu
« des présidents des autorités constituées, appuyés sur des jeunes gens
« qui étaient tous découverts et gardaient le silence. Les vieillards de
« la commune marchaient au milieu des fonctionnaires publics, des
« membres du jury d'instruction, des professeurs et instituteurs
« publics et particuliers. La force armée fermait la marche. Parvenu
« à la salle décadaire les fonctionnaires publics se sont assis sur les
« sièges qui leur étaient affectés ; des places distinguées ont été
« offertes aux vieillards. Les citoyens Popie et la citoyenne Vigué ont
« été accompagnés sur l'estrade. Le président de l'administration
« municipale, au milieu d'eux, a prononcé un discours sur le respect
« dû *à la vieillesse* et a posé sur leur tête une couronne de verdure,
« aux acclamations de vive la République. Des corbeilles ornées de
« fleurs et pleines de fruits ont été offertes aux vieillards par de jeunes
« filles vêtues de blanc et ornées de ceintures tricolores.

« Le président proclame les noms des élèves qui se sont distin-
« gués par leur application dans les écoles, et fait l'appel des insti-
« tuteurs et institutrices qui avaient été convoqués pour faire les
« déclarations prescrites par l'arrêté du directoire exécutif du 13 ther-
« midor an IV. Il donne ensuite lecture des lois et arrêtés publiés
« pendant la dernière décade. Des airs patriotiques ont marqué les
« divers intermèdes de la fête et le cortège est rentré en ordre dans la
« maison commune après avoir accompagné dans leur maison le
« citoyen Popie et la citoyenne Vigué. »

CALVET.



TAIS-TOI



Ce soir, quand nous serons dans ta chambre bien close,
Quand je te bercerai tendrement dans mes bras,
Je veux que sur mon cœur ta tête se repose
Comme un oiseau tremblant, du voyage un peu las.

Tu ne parleras pas ; ta chevelure brune
Coulera sur mes yeux comme un fleuve de nuit ;
Et longtemps, follement, je baiserais chacune
Des boucles où mon cœur s'enchaîne et se blottit.

Tu ne parleras pas ; ce n'est pas toi que j'aime,
C'est une ombre toujours assise à ton côté,
Fleur des neiges penchée au miroir du lac blême,
Qui s'incline et qui rêve au bord de ta beauté.

C'est elle ma maîtresse, elle ma sœur chérie,
Elle vers qui je tends les bras, vers qui je vais
Comme un fou, par les monts, les rocs, l'herbe flétrie,
Pieds nus, parce qu'un jour sur ma lèvre meurtrie
Elle a mis un baiser pendant que je rêvais.

D'où vient-elle ? Dieu seul le sait... elle est si belle
Que les anges des cieux se mettraient à genoux,
Si, dans le grand frisson de la nuit solennelle,
Traçant le sillon d'or de l'étoile nouvelle,
Ils la voyaient passer pour descendre vers nous.

Je baiserais cent fois sa robe immaculée,
Je baignerais ses pieds de larmes de bonheur,
Il n'est pas de douleur qui ne fut consolée
Si je pouvais toucher sa chevelure ailée,
Lui donner une chair, sentir battre son cœur.

J'ai bien des fois tendu mes deux bras pour l'éteindre :
Ils se sont refermés sur ma poitrine, ou bien
Sur quelque créature incapable de plaindre,
De comprendre surtout qu'elle ne puisse éteindre
Par des baisers la soif dont m'a brûlé le sien.

Partout où j'ai trouvé quelque grâce éphémère
C'était vers sa beauté que volait mon désir ;
Elle est dans tout ce qui rayonne sur la terre,
Dans la splendeur des cieux, les soleils, la lumière,
Dans mon cœur... et jamais je n'ai pu la saisir !

Elle vient de très loin elle n'est pas cruelle ;
Quand je pleure on dirait qu'elle va me parler :
Elle hésite, un frisson glisse dans sa prunelle.....
Elle est triste ou sourit sans cesser d'être belle,
Mais elle souffre à voir une larme couler.

Le jour d'ivresse amère où je t'ai dit : « Je t'aime ! »
Je la vis apparaître et se pencher sur toi,
Me jeter un regard de tendresse suprême,
Comme si je devais mourir d'un tel blasphème
Et que, divine sœur, elle eut pitié de moi.

Depuis je ne veux pas savoir s'il est au monde
Une femme qui rit de me voir malheureux ;
Je cherche dans tes bras son parfum qui t'inonde,
Dans tes cheveux de nuit sa chevelure blonde,
Dans tes yeux noirs le pur reflet de ses yeux bleus.

Tu ne parleras pas : sa voix m'est inconnue ;
Elle doit être douce et ne jamais railler ;
La tienne est trop souvent comme une lame nue
Qui plonge dans mon cœur et s'y plaît à fouiller.

Pareille au lac qui dort dans le vallon sauvage,
Où la lune se mire avec tant de clarté
Que le pêcheur confond l'astre avec son image,
Je veux que rien ne trouble en toi sa pureté.

Et tu seras si belle alors, ô ma chérie,
Que peut-être un instant j'oublierai dans tes bras
Le mal que tu me fis par ta coquetterie ;
Et je t'adorerai, si tu ne parles pas.

J. DE LA J.



LE
CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
A BORDEAUX
(Avril 1903)

Les Congrès des Sociétés Savantes se suivent, et, si à Paris ils se ressemblent tous, en province au contraire ils présentent chacun une physionomie particulière.

C'est ce qu'a fort bien constaté et expliqué, dans son discours d'ouverture, M. le comte Baguenault de Puchesse, membre du Comité des travaux historiques, délégué par M. le ministre de l'Instruction publique pour présider le 41^e Congrès, qui, cette année, se tenait à Bordeaux. On sait, en effet, qu'en 1898, il fut décidé en haut lieu que désormais une ville de province alternerait tous les ans avec Paris pour être le siège de ces assises scientifiques :

« Cette heureuse innovation des Congrès tenus dans une grande
« ville de France, a dit *M. Baguenault de Puchesse*, je l'ai soutenue
« au Comité en bon provincial que je suis ; j'ai eu le plaisir d'y pren-
« dre part à Toulouse et à Nancy, et il n'est que juste de constater
« quels avantages présentent ces réunions, quelle supériorité même
« elles offrent sur celles qui tous les deux ans se tiennent à Paris. Au
« lieu de petites salles de la Sorbonne, nous avons eu pour théâtre de
« vieux hôtels tout pleins de souvenirs archéologiques, ou des fonda-
« tions nouvelles universitaires et municipales. Nos séances ne sont
« pas troublées par ce va et vient des gens pressés qui ont à Paris
« autre chose à faire que d'écouter les modestes travaux de collègues
« qu'ils n'ont jamais vus. En province, les sections sont suivies par

« un public assidu et toujours le même ; d'utiles relations se forment ;
« des observations s'échangent ; on emploie vraiment la matinée et
« l'après-midi au travail en commun, ayant encore tout le temps
« nécessaire dans la soirée pour visiter les monuments et faire ample
« connaissance avec des richesses artistiques ou scientifiques trop
« peu connues. Puis, on se rend compte plus facilement des recher-
« ches accomplies sur le terrain local par nos laborieuses sociétés des
« départements. »

Et passant en revue presque toutes celles de la région du Sud-Ouest, M. Baguenault de Puchesse a un mot aimable pour chacune d'elles, faisant valoir ses états de services et ressortir l'importance de ses travaux. Nous serions ingrat si nous ne le remercions pas ici, n'oubliant pas la Société Académique d'Agen, de lui avoir octroyé une mention des plus flatteuses.

Le mardi 14 avril, s'est donc ouvert à Bordeaux, dans le grand amphithéâtre de l'Athénée municipal le Congrès des Sociétés Savantes de Paris et des départements, qui avait réuni plus de huit cents adhésions. La plupart des membres de l'Institut et des sommités scientifiques avaient tenu à y assister. On en trouvera la liste dans l'*Officiel* du jeudi 16 avril 1903.

D'importantes communications y ont été faites, embrassant toutes les branches de la science. Dans ce compte rendu sommaire nous ne citerons et n'analyserons que celles qui peuvent intéresser les lecteurs de cette Revue, relatives à l'histoire, à l'archéologie et à la géographie historique. Nous chercherons surtout à rappeler quelle part y ont prise nos collègues de l'Agenais et de la région Gasconne. Si pour les travaux de quelques-uns nous nous permettons d'émettre une appréciation personnelle, pour d'autres nous ne saurions mieux faire que de reproduire l'analyse qu'en a donnée le *Journal Officiel*.

I

SECTION D'ARCHÉOLOGIE

Est-ce parce que l'archéologie est une de nos sciences de prédilection ? Toujours est-il que sa section nous semble avoir été plus favorisée que les autres et ses réunions suivies avec plus d'assiduité. Fort nombreux étaient ses auditeurs et très écoutées ses communications.

En plus, elle offrait encore cet attrait spécial : c'était, imitant en cela l'exemple que lui donne depuis plus de cinquante ans la Société française d'archéologie dans les Congrès tenus chaque année dans une des principales villes de France, de se transporter sur les lieux mêmes, objets de ses études, et, par des visites aux principaux monuments de la ville, d'attirer ainsi bien plus vivement l'attention des congressistes.

A la *Cathédrale Saint-André*, notamment, une discussion des plus intéressantes s'est engagée au sujet des voûtes qui devaient recouvrir la première église : *M. Brutails*, le savant archiviste départemental de la Gironde, affirmant que les piliers de section triangulaire de l'extrémité ouest de la nef étaient destinés à supporter des voûtes gothiques angevines, de plan carré, sur croisée d'ogive et bombées à la clef ; *M. R. de Lasteyrie*, au contraire, l'éminent professeur d'archéologie à l'Ecole des Chartes, cherchant à démontrer, avec sa compétence indiscutable, que ces piliers n'avaient pu être bâtis que pour soutenir des coupoles, lesquelles peut-être n'avaient jamais été construites, mais qui très certainement avaient été projetées.

Des plus captivantes également ont été la visite et l'étude de l'antique basilique de *Saint-Seurin*, où là encore *M. de Lasteyrie*, après de savantes explications, a cru devoir faire remonter les sculptures du porche à la seconde moitié du *x^e* siècle, tandis que la crypte, qui longtemps a retenu l'attention des visiteurs et où des restes de construction d'époques différentes ont été relevés, lui paraît beaucoup plus ancienne, pouvant dans son ensemble avoir été creusée aux premières années du *x^e* siècle, ou même à la fin du siècle précédent.

A *Sainte-Croix* et à *Saint-Michel*, c'est *M. Brutails* qui a conduit le groupe des archéologues, faisant ressortir toutes les particularités de chacune de ces églises, la première surtout, dont la façade romane si pure, a été, en certains endroits, si malencontreusement restaurée.

Enfin, les belles ruines du *Palais-Gallien* et le magnifique *Musée des Antiques*, établi au rez-de-chaussée de la Bibliothèque municipale, ne pouvaient trouver de meilleur cicerone que *M. Camille Jullian*, le distingué professeur d'histoire à l'Université de Bordeaux, dont les travaux sur l'époque romaine font loi dans tout le monde savant, et qui, en termes toujours clairs et précis, a fourni sur chaque objet les explications les plus ingénieuses et les plus détaillées.

Non moins intéressantes étaient la plupart des communications écrites, soumises aux travaux de la section qu'ont présidée successivement MM. de Lasteyrie, C. Jullian, de Mensignac, Guiffrey, Pierre Paris et Prou.

Une d'elles surtout a été particulièrement goûtée. Nous voulons parler du compte-rendu des fouilles pratiquées dans l'église abbatiale de Saint-Pierre de Moissac, sur l'initiative prise par M. le chanoine Pottier, président de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne, lors du Congrès archéologique tenu à Agen en 1901, et sous la haute direction de M. de Lasteyrie.

Apportant le plan de ces fouilles, encore très sommaires, *M. le chanoine Pottier* signale la découverte, d'abord, au devant du maître autel actuel, de quatre énormes tambours destinés à supporter très probablement les piliers carrés du transept de l'une des deux églises qui ont précédé le vaisseau actuel, et qui devait être recouvert d'une voûte à coupole ; puis, au centre de ce carré, d'une sorte d'excavation à quatre compartiments, en forme de croix de Saint-André ou de trèfle à quatre feuilles, destinée à renfermer quatre sarcophages ; enfin, à l'extrémité est, et derrière le maître autel, d'un déambulatoire à peu près circulaire, d'une largeur de deux mètres à peine, enfermé entre deux murs, dont l'un, intérieur, est renforcé par deux éperons circulaires énigmatiques, et dont l'autre, **extérieur, construit en appareil moyen, plus rapproché du petit appareil cubique romain que de celui du xiii^e siècle**, accuse une époque très ancienne et devait être le mur de l'abside de la première église. *M. le chanoine Pottier* se contente de décrire l'état des fouilles ; il ne conclut pas, laissant ce soin à *M. de Lasteyrie* qui, lui non plus, ne saurait se prononcer définitivement. Il espère que de nouvelles fouilles permettront de découvrir, ainsi que cela est arrivé à Chartres sous la direction de M. Eug. Lefèvre-Pontalis, les substructions, ou tout au moins les indices certains de la primitive église. Quant au déambulatoire, il n'est pas éloigné de penser qu'il devait conduire à une *Confession*, qui alors se trouverait directement sous le maître autel. Il s'efforcera en tous cas de faire accorder les crédits nécessaires pour la continuation de ces fouilles, dont il est inutile de faire ressortir l'importance et l'intérêt.

En prenant, le mardi 14 avril, la présidence de la section, *M. de Lasteyrie* « félicite les archéologues bordelais du zèle qu'ils ont toujours montré pour l'étude et la conservation des monuments de

leur pays. Plus que jamais, au moment où des besoins nouveaux créés par le développement de l'industrie, comme aussi les modifications apportées aux conditions matérielles de la vie, provoquent trop souvent la démolition des vieux édifices, il importe de veiller à leur conservation.

Or, le meilleur moyen, pour arriver à ce résultat, est de décrire les monuments, de les étudier, d'en répandre les images et, ainsi, d'intéresser le public à cette partie, et non la moins précieuse, de notre patrimoine national. Il faudrait réaliser l'exécution de cette statistique monumentale dont on avait conçu le projet il y a plus d'un demi-siècle. C'est une œuvre qui ne peut être que le résultat des efforts particuliers des compagnies savantes et que, pour la part qui leur revient, les sociétés bordelaises ont préparée et même accomplie. Leurs travaux, si considérables déjà, nous sont un sûr garant que leur ardeur scientifique ne faiblira pas dans l'avenir.

M. Brutails rappelle brièvement les caractères distinctifs de l'architecture religieuse bordelaise pendant la période romane. L'école du bordelais se distingue par une extrême simplicité dans le plan et dans l'élévation. Le plan consiste en une nef unique et sans bas-côtés, c'est une règle à peu près constante ; le chœur est allongé ; sur le transept, qui n'existe que rarement, s'ouvrent presque toujours deux absidioles ; le transept est plus souvent remplacé par une travée d'avant-chœur, portant le clocher. Les églises des ordres militaires ont un chevet carré. Le vaisseau est fréquemment étranglé à l'arc triomphal qui est étroit.

En élévation, les églises romanes du Bordelais n'ont jamais de *triforium*. Des charpentes apparentes couvraient d'habitude les nefs, les constructeurs réservant les voûtes pour le chevet.

Ces voûtes sont d'ordinaire le berceau plutôt brisé et à doubleaux, rarement la voûte d'arêtes, quelquefois la coupole, enfin, d'assez bonne heure, la croisée d'ogive.

M. Brutails s'étend sur les particularités relatives à ces deux derniers genres de voûtes.

M. de Lasteyrie demande à *M. Brutails* à quelle école il croit pouvoir rattacher les églises romanes de la Gironde. Formaient-elles une école distincte, ce n'est pas probable ? Ne doit-on pas les rattacher plutôt à cette grande école qui régna au douzième siècle sur le Poitou et la région des bords de l'Océan, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à celle de la Gironde ? MM. Braquehay et l'abbé Lewden

ajoutent d'autres observations qui amènent une intéressante discussion avec M. Brutails.

M. Léon Maître, architecte du département de la Loire Inférieure, lit ensuite une description de la *Crypte de Saint-Seurin de Bordeaux*, qu'il rattache aux débuts du christianisme, et traite incidemment la question de savoir quelles sont les causes de l'exhaussement du sol primitif de cette ville, qui en maints endroits, se trouverait actuellement au-dessous du niveau du fleuve, et, en d'autres, se serait élevé de plus de cinq mètres au dessus de l'ancien niveau. La même question peut se poser pour Agen, où le sol romain, en certains endroits, notamment sous l'ancienne cathédrale de Saint Etienne, se trouve à huit mètres au-dessous du sol actuel. La principale cause n'est-elle pas l'apport des alluvions de la Garonne, dans les nombreuses crues que ce fleuve a subies depuis plus de dix-huit siècles ?

M. Brutails recherche ensuite ce qui reste en Gironde des *monuments chrétiens antérieurs au XI^e siècle* et il conclut qu'il n'existe, comme constructions précédant l'an 1000, que des ruines enfouies sous le sol dont il donne une courte énumération.

M. A. Nicolai, de la société archéologique de Bordeaux, expose le résultat des fouilles faites par lui à *Saint-Martin-de-Lesque*, au Mas-d'Agenais, depuis 1897. Un puits et dix-sept fosses funéraires lui ont livré un important mobilier funéraire et de nombreuses marques de potiers. Dans une première partie, M. Nicolai établit la durée de l'occupation du plateau de Saint Martin qu'il identifie avec la station *Ussubium* des Itinéraires ; dans une seconde partie, il donne un inventaire des fouilles qu'il accompagne d'une étude très approfondie des types de céramique par lui recueillis ; il les a classés en se référant aux derniers travaux sur la question et démontre que le Mas-d'Agenais a été surtout approvisionné par les fabriques rutènes pendant le premier siècle et par les fabriques arvernes pendant le second siècle. De nombreuses planches accompagnent ce travail et le documentent.

M. Jules Beaupré fait d'intéressants rapprochements entre les découvertes signalées par M. Nicolai et une fosse remplie de poteries trouvée aux environs de Toul.

M. Jullian fait des réserves sur une partie des conclusions présentées par M. Nicolai relativement au lieu de fabrication des poteries rouges.

M. Mastrom, de la Société archéologique du Gers, dépose un travail sur la *Pile gallo-romaine de Saint-Arailles* (Gers), nouvellement

découverte, et aussi sur le *Trésor de monnaies du XIV^e siècle* qui a été trouvé tout à côté.

M. Nicolai rappelle qu'une *monnaie celtibérienne* a été trouvée au Mas-d'Agenais, et qu'il y aurait tout intérêt à dresser le catalogue des trouvailles de monnaies de ce genre faites en France. Il donne ensuite lecture d'une note sur quelques noms de particuliers appartenant à la *langue Euskarienne*, conservés par des inscriptions romaines de la *Civitas Lugdunum Convenarum* et du territoire des *Onesii*.

M. Brutails fait passer sous les yeux de l'assemblée une série de photographies des objets les plus remarquables conservés dans les églises du Sud-Ouest de la France. Les objets présentant un intérêt archéologique sont peu nombreux. De l'époque romane, il ne reste rien, car il n'est pas probable que le crucifix de Saint-André de Bordeaux remonte au douzième siècle. De l'époque gothique, il reste des statues de la Vierge ou d'autres saints, quelques monuments funéraires, quelques panneaux de marbre ou d'albâtre, comme les bas-reliefs de Saint-Seurin ; des œuvres de menuiserie, les stalles de Saint-Seurin, celles de Saint-Emilion, celles de Saint-Etienne-de-Lisse ; des croix de métal repoussé, comme celle de Sainte-Hélène ; de rares émaux, parmi lesquels il faut signaler la boîte aux saintes-huiles de Floirac.

La série des cloches ne commence qu'au quinzième siècle. L'une des plus anciennes est celle de l'église de Brannens. Le dix-septième et le dix-huitième siècles sont assez abondamment représentés par un certain nombre de chaires, des confessionnaux, des encensoirs, des bénitiers. Il est urgent d'assurer la conservation de ces vestiges de notre art français.

M. le Président exprime le regret que l'inventaire des richesses d'art ait été interrompu.

M. Paris rappelle que la société d'archéologie de Bordeaux s'est constamment préoccupée de dresser l'inventaire du mobilier religieux.

La section, sur la proposition de *M. Paris*, émet le vœu que chaque société archéologique se préoccupe de cataloguer, de décrire et de reproduire les objets d'arts des églises de la région où elle exerce son activité et d'assurer leur conservation.

M. Macary, archiviste adjoint de la Haute-Garonne, lit un mémoire sur l'*Orfèvrerie Toulousaine aux XV^e et XVI^e siècles*, d'après des documents conservés aux archives nationales de Toulouse.

Enfin *M. le chanoine Pottier*, président de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne, après avoir établi la rareté des *cloches du XIII^e siècle* et en avoir cité un certain nombre, décrit celle de l'ancien prieuré de Dégagnazès dans le Lot. Il communique également un *sac brodé*, conservé dans le trésor de Montpezat de Quercy, dont la broderie, exécutée à la main sur voile, représente les travaux des douze mois de l'année et qui est un ouvrage des plus curieux du XIV^e siècle.

II

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE

Présidée successivement pendant les quatre jours du Congrès par MM. Baguenault de Puchesse, Dezeimeris, Omont, Clavel et Bruel, la section d'histoire et de philologie a présenté également un très grand intérêt. Des nombreuses communications qui y ont été faites, nous ne citerons, très rapidement, que celles se rapportant à notre région :

M. l'abbé Doux, de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, donne lecture, le mardi, au nom de *M. l'abbé Galabert*, d'un travail sur les *Serfs questaux dans le Bas Quercy du X^e au XII^e siècle*.

Le lendemain il lit un mémoire personnel sur les *Croyances et les traditions populaires du Montalbanais*, sorts donnés ou jetés, pouvoirs des sorcières, mauvais œil sur les récoltes et les animaux, etc.

Le jeudi, *M. le chanoine Pottier* signale des textes inédits de *Coutumes* dans la même région Montalbanaise.

M. l'abbé Taillefer, de la même Société, présente un mémoire sur les *Coutumes de Saint-Paul del Bugnes* du 27 novembre 1558.

M. l'abbé Gaubin, de la Société historique de Gascogne, fait hommage au Congrès de sa monographie sur l'*Histoire religieuse, féodale, municipale et civile de la paroisse de La Devèze* (Gers), ainsi que de sa notice sur *Les églises de Saint-Laurent de Theous et de Saint-Jean de Tieste*.

M. Mastrom, de la Société archéologique du Gers, soumet quelques documents relatifs à la *Commune de Saint-Jean d'Angles*.

M. l'abbé Dubourg, du Lot-et-Garonne, présente un travail sur les *Désastres de la Fronde dans le Sud-Ouest*.

M. Ch. Bémont lit un très intéressant mémoire sur la *Composition de l'armée anglaise*, envoyée en Guyenne par le roi Edouard I^{er} en 1294.

M. l'abbé Degert, directeur de la *Revue de Gascogne*, donne lecture de son mémoire sur la *Célébration du décadi dans une commune rurale des Landes*, à Gamarde, canton de Montfort. Cette célébration présente ici cet intérêt particulier qu'elle fut en quelque sorte toute spontanée ; du moins elle précéda l'organisation officielle du culte décadaire. Un registre municipal où ont été consignés, décades par décades, les procès-verbaux des fêtes décadaires permet d'en suivre l'histoire un peu éphémère jusqu'au lendemain de la Terreur, où une délibération publique des habitants y met fin un peu brusquement en décidant que désormais on enseignera aux enfants de l'école le catéchisme catholique, le ci devant dimanche et deux fois par semaine.

M. Chavanon, archiviste du Pas de Calais, présente quelques lettres intéressantes de *Dom Devienne*, le savant bénédictin, auteur de l'histoire de Bordeaux ; ce qui permet à *M. Henry Tamizey de Larroque* de rappeler que son père a publié autrefois de nombreuses lettres du même Dom Devienne, dont quelques-unes viennent à l'appui du mémoire de M. Chavanon.

Au sujet de la qualification de *Filleules de Bordeaux*, données à certaines villes de la province, telles que Bourg, Sainte Foy, etc. *M. Brutails* constate que ce titre s'explique simplement par des considérations philologiques, sans qu'il soit besoin de faire intervenir le droit civil ou le droit canonique. *Fillola*, *filleule*, sont des termes populaires pour désigner des objets plus petits à côté d'un objet plus grand de même nature. Il était naturel d'appliquer cette appellation à des villes secondaires, entrant dans la sphère politique d'une capitale de province.

M. Brutails fait également une communication au sujet des *Confréries et de l'assistance mutuelle* dans le sud-ouest au moyen âge.

M. l'abbé Foir, de la Société de Borda, donne lecture d'un travail qui démontre, avec pièces à l'appui, que *Lahire*, le fameux compagnon de Jeanne d'Arc, est né dans le pays d'Auribat (Landes). Après avoir brièvement résumé son histoire, il croit pouvoir lui assigner sûrement, comme lieu de naissance, la commune de Préchacq, s'appuyant sur deux raisons principales : 1^o l'existence à Préchacq de la seigneurie et du château de Vignoles ; or, on sait que Lahire s'appelait Etienne de Vignoles ; 2^o la tradition ininterrompue chez

les seigneurs de cette terre et de ce château de leur descendance incontestable et directe du compagnon de Jeanne d'Arc.

M. le chanoine Pottier signale l'existence d'un *Pouillé du diocèse de Cahors*, conservé aux archives de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, écrit en latin et contenant le catalogue des abbayes, prieurés réguliers et séculiers et des paroisses ; et il communique en même temps, conservé dans les mêmes archives, le *Cartulaire de Notre-Dame de Grâces à Puylaroque*, chapellenie fondée au xiv^e siècle par B. de Carit, plus tard évêque d'Evreux.

M. l'abbé Degert, de la Société historique de Gascogne, lit enfin un mémoire sur le *Budget d'un Evêque Gascon du moyen-âge*, Jean Beauffei, conseiller de Charles le Mauvais, roi de Navarre, et évêque de Dax pendant l'année 1376. En adoptant des calculs autorisés, ses recettes s'élevaient à 5,002 livres, 12 sols, 4 deniers, et ses dépenses à 1,613 livres ; ce qui représenterait aujourd'hui pour les premières la somme de 338,040 francs et pour les secondes celle de 113,847 francs.

III

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

A cette section, présidée par *M. Benard*, président de la Société d'océanographie du golfe de Gascogne, M. Jeanneau donne lecture, au nom de *M. Benard*, d'un travail très remarquable sur les *Courants du Golfe de Gascogne*, tels que les ont révélés des expériences récentes, notamment les lancements de flotteurs, et confirmant l'existence d'un courant principal entrant par le nord du golfe, se dirigeant vers le sud-est et sortant par le sud-ouest.

M. Buffault, de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, expose le mode d'exploitation des forêts de la vallée d'Aspe par la marine, au xviii^e siècle ; et il constate la déplorable influence exercée par le déboisement sur le régime actuel des Gaves Béarnais.

M. Camena d'Almeida, professeur à la Faculté des Lettres, lit au nom de *M. Fabre* une remarquable communication sur les *Galets des plages de la Côte Gasconne* et les variations des rivages de la mer dans le sud-ouest aquitain depuis l'époque tertiaire.

M. Grandjean, inspecteur des forêts, signale à son tour les conséquences désastreuses du *déboisement moyen des Pyrénées* et de toute la région du Sud Ouest.

M. Saint-Yves, de la Société de géographie de Marseille, a été chargé par la Société de géographie de Paris de rechercher les *vraies sources de la Garonne*. Il fait l'historique de la question, rappelle les théories de Ramond, de Jean Bernat et de Timbal-Lagrave, et conclut, d'après ses recherches personnelles et avec eux, que la Garonne prend sa source dans le cirque de Saburedo, aux lacs de Saburedo, et plus particulièrement aux lacs orientaux qu'il nomme lacs Jean Bernat et Timbal-Lagrave. Toutefois, si l'on tient compte de l'importance de l'Ayguamoch, le premier affluent de gauche de la Garonne, peut-être serait-il plus juste de dire que la Garonne est formée par la réunion du Rio Ruda ou Garonne proprement dite et de l'Ayguamoch.

Le mercredi, il est donné lecture d'un mémoire de *M. l'abbé Marsan*, de la Société de Ramond, intitulé : *la Neste d'autrefois et d'aujourd'hui*. Il étudie ses transformations et donne des renseignements précieux sur les transports des marbres, qui, dans l'ensemble des travaux, se rattachent à la Garonne navigable.

Le jeudi, *M. l'abbé Ricaud*, de la Société historique de Gascogne, étudie les pays qui en 1790 sont entrés dans la composition du département des Hautes-Pyrénées; Bigorre, Quatre Vallées, Nébouzan, qui étaient des pays d'Etats; Armagnac, Astarac, Rivière-Verdun et Comminges, qui étaient des pays d'Élection. Il en présente deux cartes qu'il a dressées, l'une relative à la circonscription administrative, l'autre à la circonscription religieuse.

M. Boucherie, sous-bibliothécaire municipal à Bordeaux, qui va publier le *Cartulaire de la Grande Saure*, étudie les anciennes possessions de cette abbaye en Guienne et en présente une carte très détaillée. On sait qu'elle possédait dans Agen le prieuré de Renaud et celui de Saint-Antoine.

M. l'abbé Gaubin, de la Société historique de Gascogne, rappelle les origines de l'abbaye de *La Caze-Dieu* (Gers) au ^{xii}^e siècle, et comment elle fut fondée par les Prémontrés. Il cite ses possessions d'après des documents inédits et en présente deux cartes qu'il a dressées, avec un commentaire.

M. Eugène Belloc, du Club-Alpin, fait un historique rapide des *anciennes Montjoies*, et particulièrement de leur signification au point de vue géographique. Il croit que la plupart ont été à l'origine de

simples sépultures. *Mongea*, en langue romane, signifiait *moinesse*, *religieuse*, et servait aussi à désigner la mère du Christ. Dès lors, on peut se demander si le cri de Monjoie et Saint-Denis, poussé par les chevaliers, n'était pas une simple invocation à la Vierge. En tout cas, l'interprétation de Montjoie par *Mons Joris*, adoptée par un grand nombre de géographes modernes, doit être en tous point rejetée.

Enfin, *M. Rordel*, de Bordeaux, lit un long mémoire destiné à faire connaître l'*Œuvre du Sud-Ouest navigable*.

IV

SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

De très consciencieux rapports ont été présentés également à la *Section des Sciences Economiques et Sociales*.

M. Benzacar, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, fait connaître l'accueil que reçurent du Parlement de Guyenne les réformes économiques et financières, sous Louis XV, en dressant l'inventaire social de Bordeaux de 1743 à 1757 et en étudiant l'œuvre du célèbre intendant Tourny.

M. Jean Vilatte retrace les travaux des principaux *Economistes Bordelais*.

M. le chanoine Ferran communique un travail sur la *Société métallurgique de l'Ariège* et aussi une note sur la navigation de l'Ariège et le commerce des vins à Pamiers aux XIII^e et XIV^e siècles.

M. Henri Lorin, enfin, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, expose deux très intéressantes communications : l'une sur l'*Emigration actuelle des Basques et la colonisation de l'Afrique française du Nord* ; l'autre sur les relations coloniales de Bordeaux à l'époque de Charles IX et les expéditions aventurières des Gascons à cette époque, notamment celle de Peyrot de Monluc, le fils du célèbre maréchal, en 1566, à Madère, où il trouva la mort, et dont M. J. Andrieu a rendu compte dans cette même *Recue de l'Agenais* (1).

(1) Tome XXII, p. 105, 1895.

V

Des quatre *Excursions*, organisées par le Congrès, nous ne parlerons, ni de celle de *Saint-Emilion*, magistralement dirigée par MM. Jullian et Brutails, et qui avait réuni, le dimanche 19 avril, tout le groupe des archéologues, — encore moins de celle d'*Arca-chon*, dont le but était une visite à la Société scientifique et océanographique de cette ville, et de celle de *Biarritz et Saint-Sébastien*, qui a duré trois jours. Nous ne voulons dans ce rapide compte-rendu signaler tout particulièrement que celle de *Bourg*, offerte par les *Sociétés Savantes de Bordeaux* qui, à défaut d'un vieil hôtel historique, comme l'hôtel d'Assézat à Toulouse, où s'était donnée en 1899 une si belle fête, avaient trouvé plus original de convier les Congressistes à faire, dans l'après-midi du mercredi 15 avril, une promenade en Garonne. Favorisé par un temps superbe, le voyage a pleinement réussi. Une ovation enthousiaste a été faite aux promeneurs par la population tout entière de Bourg, heureuse de leur montrer ses richesses archéologiques : l'ancien hôtel de ville, les portes et murailles de la ville, la célèbre crypte de la Libarde, le château de Cicé, etc. Finalement, un lunch a été servi au retour sur le vapeur de *Gironde-Garonne*, où tous les grands crûs du Bordelais, offerts par leurs propriétaires, ont été dégustés et appréciés comme ils le méritaient.

Le lendemain soir jeudi, c'était l'*Université de Bordeaux* qui recevait les membres du Congrès dans le grand hall de la Faculté mixte de médecine et de pharmacie, place d'Aquitaine, sous la présidence de M. le recteur Bizos, entouré de tous ses collègues. Après sa vibrante allocution et les remerciements de M. de Saint-Arroman, chef de bureau au ministère de l'Instruction publique, représentant M. le ministre Chaumié, absent, un concert a eu lieu, où ont été applaudis les meilleurs artistes des théâtres de Bordeaux, suivi d'un lunch parfaitement organisé dans la galerie du premier étage.

Enfin, le vendredi 17 et le samedi 18, deux magnifiques *représentations de gala* ont été données par la municipalité en l'honneur du Congrès, la première au *Théâtre des Arts*, la seconde au *Grand-Théâtre*, cette dernière terminant de la façon la plus élégante cette série non interrompue de superbes fêtes.

VI

La séance de clôture s'est tenue dans le grand amphithéâtre de l'Athénée municipal, sous la présidence de M. Bizos, recteur de l'Université de Bordeaux, le samedi 18 avril, à deux heures du soir.

M. Omont, membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques, dans un remarquable discours, trace une revue rapide de ce qui a été entrepris et accompli en France au XIX^e siècle, et particulièrement dans la seconde moitié, pour contribuer au développement et au progrès des travaux historiques.

Puis vient le tour de M. Camille Jullian qui, par le charme de sa parole, la pureté de son style, l'originalité des faits qu'il expose, captive l'attention de ses auditeurs et obtient un succès considérable.

M. le Président termine la séance en remerciant M. le Ministre de l'honneur qui lui a été fait et qu'il reporte tout entier sur l'Université de Bordeaux, et aussi MM. les Congressistes de ce qu'ils ont bien voulu suivre avec tant d'assiduité les travaux de l'Assemblée. Il annonce, aux applaudissements de tous, que M. Brutails, le savant archiviste de la Gironde, est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Puis il donne la parole à M. de Saint-Arroman pour faire connaître les arrêtés nommant, comme d'habitude, les nombreux officiers d'Instruction publique et d'Académie.

PH. LAUZUN.



Nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant ici *in extenso* le magistral discours de M. C. Jullian :

« MESDAMES, MESSIEURS,

« Voici ce que Voltaire racontait, à la date de 1759 : — Lorsque
« Candide revint de l'Eldorado avec un mouton rouge, il débarqua à
« Bordeaux. Il fit présent de sa bête à l'Académie de cette ville, et
« celle-ci proposa pour le sujet du prix de cette année de trouver
« pourquoi la laine de ce mouton était rouge ; et le prix fut adjugé à
« un savant du Nord, qui démontra par A plus B moins C, divisé
« par Z, que le mouton devait être rouge, et mourir de la clavelée. »

« Voltaire fut, ce jour-là (et bien d'autres), une très méchante langue. Il n'aimait pas les Académies de province. Celle de Bordeaux lui était plus antipathique que les autres : elle avait produit Montesquieu, en qui il avait rencontré un rival de gloire et d'esprit. (Applaudissements.)

« Montesquieu, du reste, était fort attaché à sa Compagnie et à sa ville ; c'est pour elles qu'il écrivit avec le plus de joie. Voltaire est, au contraire, parisien dans l'âme : il l'est par sa naissance, par sa mort, par les secrètes ambitions de toute sa vie, et par sa manière d'entendre l'histoire.

« Car il ne put comprendre et ne sut raconter que l'histoire qui se passait à Paris ou à la Cour. Qu'on lise dans son *Siècle de Louis XIV* les chapitres sur la Fronde : il n'a qu'un mot très rapide, très général, très inexact, sur l'Ormée bordelaise, qui fut l'expression la plus nette et la plus courageuse, dans la France monarchique, des libertés provinciales et du patriotisme municipal. La vie française, pour Voltaire, c'est celle qui reçoit directement l'influence du Roi, des Académies de Paris et des comédiens du Palais-Royal. Faire des recherches locales, c'est dissserter, comme les compatriotes de Montesquieu, sur le mouton de l'Eldorado ou sur les coquilles de Saint-Jacques. Un congrès de sociétés savantes, surtout tenu à Bordeaux, lui aurait paru beaucoup moins intéressant que Louis XIV jouant au tric-trac. Son héros Candide a donné le mouton rouge à notre académie, mais il s'est bien gardé d'assister à la discussion.

« Notre congrès, Messieurs, est la revanche de Bordeaux sur Voltaire, revanche qui est aussi celle de Montesquieu, des sociétés de province et des recherches locales.

« Car l'histoire locale n'est pas du commérage rétrospectif. Vous tous, Messieurs, chercheurs passionnés des choses d'autrefois, vous n'étudiez pas vos provinces ou vos villes par un vain besoin de bavardage érudit. Il n'y a pas, parmi vous, d'archivistes semblables à celui de l'*Orme du Mail*, qui ne furetait les minutes des notaires que pour y recueillir les « picoteries » et les chicanes des ancêtres de ses contemporains. Ce que vous aimez surtout dans les annales de vos cités, même des plus petites, c'est de voir comment l'histoire de France s'est comportée sur leur sol et dans leurs murs. C'est cette histoire de France qui est votre passion souveraine ; et vous la faites, Messieurs, de la bonne manière : — non pas, comme Voltaire, sous forme d'idées très vagues et de récits très généraux ;

« — mais, comme l'académie de Montesquieu, de façon très précise
« et très concrète, en étudiant la terre où les évènements se sont
« produits et les hommes qui les ont dirigés. Vous reconstituez les
« scènes des âges disparus dans les rues et les places mêmes qui les
« ont encadrées. L'histoire locale est peut être la seule qui soit une
« résurrection.

« Prenons les principaux chapitres des destinées de Bordeaux au
« temps de la monarchie : et nous verrons qu'ils ne sont pas de
« simples curiosités de l'endroit, mais les épisodes vécus du passé de
« toute la France.

« Ce fut en septembre 1453 que Charles VII décida de contraindre
« Bordeaux à « se tourner français ». Il y avait trente ans qu'il avait
« commencé à refaire son royaume. Toutes les grandes villes étaient
« redevenues siennes, sauf la nôtre. C'était après la capitale, la plus
« riche, et c'était la plus fière. Non pas que Bordeaux fut attaché à
« l'Angleterre : mais il tenait à sa liberté. Il avait derrière lui deux
« siècles et demi de franchises communales. Il possédait sa grosse
« cloche, une maison de ville respectée, la couronne de comte dans
« ses armes et la triple couronne de ses enceintes autour de ses
« maisons bourgeoises. Ce qu'il défendait contre la France, c'étaient
« son nom, ses titres, et sa puissance seigneuriale.

« Charles VII, ses conseillers et ses canons arrivèrent sur la rive
« droite. Le roi se fixa à Montferrant ; des conseillers s'installèrent à
« Lormont : Jean Bureau disposa les canons dans le bas, face à
« la ville.

« Une délégation de cent citoyens vint d'abord trouver Charles VII.
« Elle essaya de négocier. Le roi fut intraitable. Sur ces entrefaites,
« Jean Bureau se présenta, et lui dit :

« Sire, je viens d'autour de la ville ; j'ai regardé et bien visité à
« mon pouvoir les places les plus convenables à asseoir votre artil-
« lerie. Et, si tel est votre bon plaisir, je vous promets, sur ma vie,
« que je vous rendrai la ville toute détruite et exilée par vos engins
« volants, en telle manière que ceux qui sont dedans ne sauront où se
« tenir. »

« A quoi Charles VII répondit de faire « bonne diligence ». — Si
« ce colloque s'est tenu à Lormont, les assistants pouvaient, de là,
« voir Bordeaux.

« La ville avait une apparence fort redoutable. Elle s'étendait en
« amphithéâtre sur l'autre rive. Son rempart était continu sur les
« trois mille toises de son pourtour ; une soixantaine de tours

« le flanquaient. A l'intérieur, d'autres murs coupaient les principales rues, d'autres tours de guerre s'élevaient de toutes parts, « Bordeaux comme Carthage, avait plusieurs enceintes et un réduit « intérieur.

« Mais les plus récentes de ces murailles dataient de 1302. Elles « étaient en petits blocs et en moellons, faciles à disjoindre. Ses constructeurs avaient ignoré « les jets de bombardes et canons ». Ils les « avaient faites contre des assauts d'hommes à pied de mur, et non « contre les lointaines décharges d'engins volants.

« C'étaient ces engins qui avaient assuré à Charles VII ses dernières « victoires. A Castillon, son artillerie disloqua, décima, épouvanta la « chevalerie d'Angleterre et de Gascogne. Devant Cadillac, il avait « suffi d'une volée de boulets pour rompre la muraille, et « faire choir « les pierres en si grande abondance, qu'une bonne partie du fossé en « fut remplie ». Depuis quinze ans, toutes les citadelles anglaises et « seigneuriales s'ouvraient devant les bouches à feu des frères Bureau. « Bordeaux se rendit (9 octobre).

« La peur du canon mit fin à sa liberté. L'artillerie, aux mains de la « royauté, était un irrésistible instrument de domination souveraine. « L'union de ces deux forces imposait l'unité matérielle à la France. « La victoire de Charles VII fut le triomphe des armes scientifiques « de l'attaque sur les moyens féodaux de la défense. Ce qui était « vaincu à Bordeaux, c'était le monde d'autrefois, avec ses petites « patries et ses murailles surannées.

« Mais Bordeaux n'était rattaché que par la crainte au pays dont « les Valois étaient rois et Paris capitale. Pour voir comment se fit « l'union morale, suivons les destinées d'une des dynasties bourgeoises qui gouvernaient la cité, celle des Eyquem, marchands en « la paroisse de Saint-Michel.

« En 1453, « le chef de la maison », Ramon Eyquem, a cinquante « et un ans, habite rue de la Rousselle, est négociant en vins, en pastel « et en poisson salé. Sans doute il ne parle que le gascon, et il regrette « les Anglais, qui étaient d'excellents clients. — Un demi-siècle plus « tard, sa maison de commerce appartient à son fils Grimon, qui vit « comme lui, indifférent à tout ce qui n'est pas Bordeaux et les « affaires. — La troisième génération est représentée, en 1515, par « Pierre Eyquem, qui arrivait à l'âge d'homme. C'étaient les temps « de Marignan et de Pavie. Pierre quitta sa ville et les morues familiales, franchit les Alpes, se battit au nom de François I^{er} et admira « les splendeurs de la Renaissance. Il coudoie à l'armée et dans les

« lieux de plaisir des Dauphinois, des Bretons, des Bourguignons, des Angevins. S'il découvre l'Italie, il découvre aussi la France.

« De retour rue de la Rousselle, il vit dans le souvenir des combats livrés sur le mot d'ordre du roi ; il acquiert une charge dans la magistrature royale ; il s'entoure de gens de savoir « personnes saintes » entre toutes et qui ne parlent pas le gascon. L'humanisme, le champ de bataille, le goût des fonctions publiques, ont fait de Pierre Eyquem un modèle de bon Français.

« Du reste, il aime profondément Bordeaux, dont il devient maire. — Mais après lui, se présente la quatrième génération d'Eyquem qui ait obéi au roi de France ; c'est celle de son fils Michel, seigneur de Montaigne. Et Montaigne écrit dans ses *Essais*, en 1588 : « Paris a mon cœur dès mon enfance... » Je n'achève pas le passage, vous le connaissez tous.

« Mais l'unité de la France fut compromise par les maladresses de la royauté. Elle ne trouva pas tout de suite la manière dont il fallait exercer le pouvoir. Bordeaux vit arriver des gouverneurs très brutaux, des juges très arrogants, des archevêques très fastueux : le Roi leur avait délégué toute sa force et conféré beaucoup d'honneurs. Et, comme ces trois grandes puissances, religieuse, judiciaire, politique, parlaient toutes également au nom du souverain, il naissait entre elles de formidables querelles. Le glaive de la justice, pour parler le langage du temps, se heurtait à celui du commandement, et la croix archiépiscopale, pour être moins tranchante, assénait parfois les plus rudes coups.

« Vous rappelez-vous, dans les *Trois Mousquetaires* de Dumas, l'assourdissante clameur des disputes qui montait de la cour de l'hôtel de Tréville, à Paris ? Ecoutez les rumeurs qui viennent de Bordeaux au temps de Louis XIII : les trois puissances y hurlent en mousquetaires.

« Voici le gouverneur, duc d'Épernon, une sorte de Grand Turc ou de Grand-Mogol : c'est Balzac qui l'appelle ainsi. Il en veut à mort au premier président, Marc-Antoine de Gourgue, petit homme sec, têtue et intraitable ; et, ne pouvant l'atteindre, il frappe les huissiers de la cour : ses gardes à casques les pourchassent et les traquent dans les rues comme les braconniers font de simples lapins. Les hommes du Parlement prennent leur revanche sur les gens d'église : on les vit un jour instrumenter dans la cathédrale ; l'archevêque avait fait enlever deux autels : ces messieurs de la cour les firent rétablir *manu militari*, en présence des chanoines, des jurats, du

« guet et de la foule, et au milieu d'un tumulte inénarrable. Quant
« au prélat, qu'il se nomme François ou Henri de Sourdis, c'est le
« plus remuant de tous : on l'aperçoit souvent à cheval, précédé de
« son porte-croix, mais suivi de ses gentilshommes. Et quand ces
« chefs se croisent dans des rues trop étroites, ce sont de belles
« batailles. Un jour, près de Saint-André, on entendit un bruit
« effroyable. Le peuple courait, des hommes d'armes se heurtaient,
« des poings se dressaient, un chapeau d'archevêque s'enlevait en
« l'air. C'était Sourdis et d'Epernon qui s'étaient rencontrés.

« Les bourgeois et les artisans faisaient chorus : mais ils ne travail-
« laient pas tous les jours. Les rues offraient un spectacle fort pitto-
« resque ; mais elles étaient mal entretenues. Les puissances que le
« Roi envoyait étaient incomparables pour donner des ordres : elles
« ignoraient l'art d'administrer. Un simple homme d'affaires valait
« mieux que tous ces tapageurs. Richelieu mit le holà et expédia les
« Intendants.

« Un siècle plus tard, on ne se bat plus dans Bordeaux. L'arche-
« vêque officie ; le premier président préside ; le gouverneur parade.
« Mais l'intendant circule sans cesse dans les rues, toujours affairé,
« tandis que des équipes d'ouvriers s'apprêtent à transformer la ville.

« Ce sont les Intendants, en effet, qui ont été les créateurs du
« Bordeaux moderne, sous Louis XV et Louis XVI. Boucher, Tourny,
« Dupré de Saint-Maur, ont reconstitué notre ville, comme les inten-
« dants des grands propriétaires médocains ont refait la vigueur et la
« gloire des crus de Château-Laffitte et de Château-Latour.

« Tout ce que vous avez admiré chez nous, Messieurs, la régularité
« des cours, le style sobre des places, l'ordonnance symétrique des
« édifices, ce jardin public qui met au milieu des demeures humaines
« la vie fraîche et sincère d'une nature toujours renouvelée, cette
« majestueuse façade des quais qui épouse la longue courbe de la
« rivière, ce mélange de grâce et de solennité qui fait l'harmonie de
« Bordeaux, nous a été légué par les contemporains de Montesquieu.
« Notre ville a quelque chose de la tournure de l'*Esprit des Lois*. Elle
« a reçu des architectes de ce temps sa physionomie propre, cette
« allure élégante et correcte que les imprudents maquillages de l'art
« nouveau ne sont point parvenus à faire disparaître.

« Il est bien vrai que les deux « renommées de Bordeaux, » le pont
« de Pierre et la place des Quinconces sont postérieurs à l'ancienne
« monarchie. Mais c'est un intendant qui a, le premier, proposé et
« arrêté ces deux ouvrages : et l'homme qui les mena à bonne fin, le

« préfet de Tournon, revendiquait pour principal mérite d'être l'héritier de Tourny et de Dupré de Saint-Maur.

« Si peu de temps, Messieurs, que vous soyez restés parmi nous. « vous avez dû entendre parler de la grande voie, qui doit traverser « Bordeaux, qui va partir du grand théâtre, mais qui, comme le fusil « de maître Gervais, « ne part jamais ». De ces longues voies « traversières » vous trouverez déjà l'espérance dans les projets rédigés par « les intendants, et transmis par eux, avec leurs bureaux, aux chefs « des départements. Nous n'avons donc pas achevé le programme « d'affaires qu'ils avaient tracé.

« Un gouvernement n'a pas satisfait tous les besoins d'un peuple « quand il a fait prospérer les affaires. La royauté offrait le bien être « à Bordeaux, mais elle lui avait ravi la liberté. Elle lui donnait de « grandes rues et de beaux jardins où les corps se mouvaient à l'aise : « les âmes manquaient d'espace. Sur la ville qui s'étendait, planait « toujours la menace des canons du Roi.

« En 1454, Charles VII, vainqueur, avait ordonné la construction « du Château-Trompette, pour « tenir le fer au dos » des Bordelais ; « et, pendant trois siècles et demi, à l'extrémité de la longue rue « Sainte Catherine, la citadelle apparut comme l'emblème de la force « d'un maître et de la captivité d'une ville.

« Cette citadelle grandissait toujours. On la répara ou on la refit « sans cesse. Après la Fronde, Mazarin et Colbert y dépensèrent des « sommes folles, qu'on demandait d'ordinaire aux Bordelais. Ces « jours-ci on a découvert la première pierre d'un bastion qui y fut « ajouté en 1666. Pour l'accroître encore, Louis XIV fit démolir « quelques-unes des merveilles de Bordeaux : le temple romain des « Piliers-de-Tutelle et les hôtels de la Renaissance aux fossés du « Chapeau-Rouge. Le château royal était un monstre qui dévorait « peu à peu la cité, terrain, maisons et fortunes. Et il était si réellement « bâti pour la « tenir en bride » qu'il fut défendu, même sous Louis XV, « d'exhausser les bâtisses voisines, celles des allées de Tourny : elles « ne devaient pas gêner le tir des canons. Le Château-Trompette à « Bordeaux, ce fut la conquête continuée.

« Aussi, chacune des poussées républicaines qui soulevèrent le « peuple le portèrent d'abord contre le château du Roi. Il l'attaqua en « 1548, au temps où la Renaissance le réchauffait des souvenirs de la « liberté antique. Il s'en empara en 1649, lorsque la Fronde lui fit « entrevoir un instant « la République dans les astres ». Sous « Louis XVI, la vieille forteresse avait cessé d'être redoutable ; mais,

« comme la Bastille, elle demeurait un symbole. Et, dans le mois
« ensoleillé où les Parisiens campèrent dans la Bastille, les Bordelais
« s'installèrent dans le Château-Trompette.

« Ce fut le 31 juillet 1789. Simple date, mais la fin d'une longue
« histoire. Les canons du Roi disparurent, la démolition de la cita-
« delle commença : la Monarchie ne gouvernait plus.

« Bordeaux redevenait libre, comme il l'avait été avant l'arrivée de
« Charles VII. Mais il ne recouvrait son indépendance que pour
« s'unir, corps et âme, à la grande patrie.

« Toutes ces scènes, depuis le jour où l'artillerie royale a conquis
« Bordeaux, jusqu'au jour où Bordeaux s'est arraché au Roi pour se
« donner à la nation française, toutes ces scènes, Messieurs, se sont
« déroulées non loin de l'endroit où nous sommes réunis.

« A l'est, vous entrevoyez les bords de la rivière d'où les Bordelais
« contemplèrent avec épouvante les canons de Jean Bureau. — La
« maison où les Eyquem ont vécu s'élevait au sud, vers le milieu de
« la rue de la Rousselle. — Plus près de nous encore, au couchant,
« vous trouverez le carrefour où se heurtèrent l'archevêque et le
« gouverneur. — Enfin, marchant vers le nord, vous traverserez les
« rues qu'ont alignées les Intendants, et vous arriverez aux Quin-
« conces, sur le sol où Charles VII fit bâtir le Château-Trompette et
« où se dressa l'arbre de la Liberté.

« Ainsi, l'espace de cinq cent pas, vous verrez réapparaître l'histoire
« de l'ancienne France, telle qu'elle s'est faite à Bordeaux. La lumière
« du passé éclairera ces vieilles rues et ravivera vos souvenirs. Et
« cette lumière ne sera pas un feu follet né sur le sol, mais la lueur
« projetée sur notre cité par la vie de la nation tout entière.





A Monsieur Paul Meyer,

Max C. H. P. 177.

« Vraiment, le grand honneur de
 « l'école de prose ne s'accompagne pas
 « des et bien frappées qui sont venues
 « au jour, où, loin de l'école, nous
 « pourrions trouver autre chose, et
 « nous en aurons, je vous assure,
 « beaucoup, dont l'ombre se
 « tendra sur la troublante
 « du Bonheur et de ceux, et
 « l'allemand, l'allemand, l'allemand
 « l'appel de l'âme, de l'âme, de l'âme
 « et, par là, à l'autre, à l'autre, à l'autre
 « des hauteurs de la creine, et des
 « des, des chapelles, des sociétés, admi-
 « nistrés, pour qu'un élogé, un élogé, un élogé
 « puisse se faire plus cruelle, et plus cruelle, et
 « les enlignes, à la plate, à la plate, à la plate
 « jours d'un jour, d'un jour, d'un jour
 « Je saurai respecter ce sentiment, et ne
 « pour ne plus être infidèle à la coignée
 « l'œuvre du maître villeneuvois est la m-
 « de tous et d'aucun de tous ; qu'en dire qu'il ait
 « le plus éloquent et de plus autorisés ? Une
 « qu'on ne semble guère avoir née,
 « l'isme cachant à l'observateur superciel
 « ble, qui est celle du terroir, on,



À Monsieur Paul Maryllis

MON CHER POÈTE,

Vous me faites le grand honneur de me demander quelques lignes de prose pour accompagner les strophes chantantes et bien frappées qui sont venues éclore sur vos lèvres, un jour, où, loin de l'Agenais natal, vous contemplez, rêveur, cet autre poème dont vous m'imposez par surcroît le commentaire, je veux dire l'eau-forte du maître Crochepierre dont l'ombreuse luminosité m'apparaît profonde et troublante comme un sonnet de Baudelaire. Honneur dangereux, tâche scabreuse et difficile dans son alléchante facilité, parce que, d'une part, vous m'interdisez l'apologie de l'œuvre dont je suis l'indigne préfacier, et parce que, d'autre part, l'artiste a su s'élever à des hauteurs assez sereines, au-dessus de l'encens épais des petites chapelles et des sociétés d'admiration mutuelle, pour qu'un éloge déplacé, une louange banale et ressassée soit plus cruelle à sa noble nature que les plus acerbes critiques, à la plate vanité de ceux qui s'admirent toujours dans leurs œuvres.

Eh bien ! je saurai respecter ce sentiment que je ne qualifierai pas, pour ne plus être infidèle à la consigne acceptée. L'œuvre du maître villeneuvois est là, nombreuse, connue de tous et aimée de tous ; qu'en dire qui n'ait pas été dit par de plus éloquents et de plus autorisés ? Une chose peut-être, qu'on ne semble guère avoir notée, son apparent exotisme cachant à l'observateur superficiel son essence véritable, qui est celle du terroir gascon.

Certes, l'homme d'outre Loire qui admire ces savoureux morceaux de clair obscur, réchauffés à la rouge lueur de la chandelle de résine, ces petits poèmes de paix intérieure et de vie familiale : *la Fileuse*, *le Dévidoir*, *le Benedicite*, *la Ravaudeuse*, *A la Maison*, *le Chapelet*, *la Bonne Vieille* et tant d'autres dont j'oublie les titres, qui s'apparentent aux plus délicates pages de Charles Lamb, cet admirateur étranger ne peut s'empêcher de songer aux glorieux peintres hollandais de la vie intime, tout aux moins aux maîtres français formés à leurs leçons, du philosophe Jean-Baptiste Chardin, à l'exquis bon-homme François Bonvin.

Et cette erreur est excusable, car comment l'homme du nord, dont les oreilles tintent au simple souvenir des fêtes félibréennes, pourrait-il supposer que la grandiloquente Gascogne, que le pays turbulent et brûlé des Cadets — les anciens, ceux qui *saccagèrent la terre*, selon le mot de Jasmin — possède, elle aussi, ses coins d'ombre et de paix intérieure, où de braves et simples cœurs vivent paisiblement leur existence familiale tout entière partagée entre les saines joies du foyer et le fécond labeur de la terre !

Et pourtant cette Gascogne-là est bien plus vraie que l'autre, celle des Sigognac et des d'Artagnan, déclassés partis avec leur longue épée et leur faconde intarissable à la conquête de la terre, sans songer que leurs humbles voisins la *conquestaient*, eux aussi, cette terre nourricière, par leur foi absolue aux vertus miraculeuses du labeur obstiné, et par leur attachement inébranlable à tous les graves devoirs de la vie dont l'accomplissement journalier est chose plus grande que le fol héroïsme, plus durable que la gloire, plus fécond que les flots d'éloquence vide jetés sans compter à tous les vents du ciel.

C'est cette Gascogne-là, dont le poète Jasmin est le plus glorieux représentant, que M. Crochepierre a su voir et

comprendre, et qu'il nous révèle dans ses consciencieuses reconstitutions de la vie de nos grands-parents, révélations pour l'observateur sérieux, sources de critiques et de rapprochements faux pour les salonniers de nos grands journaux, délicieuses sources de réminiscences infiniment douces pour tous ceux qui, attachés au sol natal, ont conservé, vivant en eux, le mélancolique souvenir de ces douces joies du foyer familial dont l'âge impitoyable et les impérieuses nécessités de la vie nous éloignent si rapidement.

Au moment où j'écrivais la dernière page de la biographie de ce maître auguste, de ce gascon indompté qui fit s'incliner tous les fronts devant le nom de Dominique Ingres, je me proposai, comme repos après ce dur labeur, de tracer une rapide histoire de la naissante Ecole Agenaise qui, déjà, compte tant d'excellents artistes. Si Dieu me prête vie, je pousserai cette nouvelle tâche à bonne fin. Là, je me plairai à détailler par le menu l'œuvre si subjective de M. Crochepierre. En attendant, je vous suis infiniment reconnaissant, mon cher poète, de m'avoir presque contraint à spécifier ici, en très peu de mots, ce que je crois être la caractéristique capitale et le meilleur titre de gloire du maître exquis dont la pointe fit jaillir du cuivre ce *Buveur* rembranesque dont vous nous parlez si éloquemment à votre tour.

J. MOMMÉJA.

Le vieux Buveur

On dit que boire est un plaisir divin.
Heureux celui qui connaît le bon vin,
Qui sait le prix des belles grappes brunes :
Il subira l'une ou l'autre fortune ;
Las ou chagrin, s'il boit il est content !

Au gueux surtout le vin est doux présent ;
Cette liqueur vous le met en folie,
Chasse sa faim et sa mélancolie,
Jette en ses yeux son rayon de soleil,
Pare ses maux d'un souvenir vermeil.



Seul, dans un coin de la salle enfumée,
Le vieux buveur à la face allumée
Hûme avec joie un verre empli de vin :
Tout son bonheur, puisque le reste est vain !
Passé le temps des plaisirs et des fêtes,
Des chauds baisers, des faciles conquêtes :
Toujours dispos, jambe leste, l'œil vif,
Il en avait plus d'une à son actif.
On le voyait le premier à la danse
Comme à l'amour. Quelque peu d'arrogance
Ne nuisait pas à ses mâles beautés.
Toujours un fol essaim à ses côtés
Tournait. Lui, profitant de l'avantage,
Joyeux et fier comme un coq de village,
Rendait jaloux les beaux gars d'alentour.



Trop vite hélas passe l'heure d'amour !
Il est venu le temps amer des rides :
Sa barbe est blanche et ses pas sont pesants ;
Les membres las, tout perclus et rigides,
Il va courbé sous le fardeau des ans ;
Plus d'un sillon creuse sa peau tannée
Qui s'excorie un peu plus chaque année.
Pourtant s'il voit passer des jeunes gens,
Tels qu'autrefois, impétueux, fringants,
Dans un effort sa taille se redresse.
Son œil se mouille. Ah ! l'heureuse jeunesse ;
Il eût vingt ans. Et par monts et par vaux
Il connaissait des horizons nouveaux.
De ville en ville, il allait par la France,

Le cœur chantant, toujours à l'espérance.
Gai compagnon, favori du hasard,
Des gras festins il avait large part.
Qu'on le vit las ? Jamais ! La force et l'âge,
N'avait-il pas tous les biens en partage :
A lui le monde ; à lui les forts vouldoirs,
Les grands desseins et les lointains espoirs !

*
* *

Et maintenant il ne va qu'avec peine,
Comme un blessé pas à pas il se traîne :
Lièvre jadis, à courir le plus prompt,
Les plus tardifs semblent lui faire affront.
Paralysé, sans pouvoir ni sans force,
Tronc vigoureux réduit à la couche d'écorce,
Il ne peut plus livrer ses faibles mains
Au dur labeur qui s'impose aux humains.
Las ! ce fardeau qu'avec peine il soulève
Comme aux beaux jours de jeunesse, de sève,
Il le chargeait dans un élan joyeux.
L'argent roulait. En avait il, grand dieu !
Plus qu'aujourd'hui. Chétif, faible à la peine,
Heureux s'il peut au bout de la semaine
Payer l'écot pour boire au cabaret.

*
* *

L'homme est ainsi : lorsque l'aube de vie,
D'un jour nouveau faisant le doux apprêt,
Verse un rayon sur sa face endormie,
Son œil s'entr'ouvre ; il jette autour de lui
Un pur regard où l'étonnement luit.
Lors, du sommeil rompant les molles chaînes,
Il tend les bras ; et, grandissant d'effort,
Se met debout. Il est jeune, il est fort,
Un sang plus vif circule dans ses veines ;
Léger, dispos, il ne craint nulles peines
Ni le péril. Défiant l'insuccès,
Il va, court, vole, entreprend mille affaires ;

Rien n'est secret pour ses yeux téméraires ;
Le bien, le mal, il veut tout à l'excès ;
Dans tout domaine il pense avoir accès ;
Il n'est enfin obstacle qui l'arrête.
Que notre monde est petit à ses yeux !
Pour l'embrasser cependant qu'il s'apprête
Temps empressé vous l'a fait déjà vieux.
Là, se doit donc arrêter sa conquête.
Plus ne verra les lointains horizons ;
Son seul désir sera, devenu sage,
De cheminer non loin de sa maison.
Adieu pensers et rêves d'un autre âge,
Matin d'un jour qu'on ne reverra plus,
L'heure du soir vous retrouve perclus
Et comme on dit au terme du voyage.

* * *

Voyez ce vieux. Comme un trajet si court
Est long pour lui. S'il quitte sa chaumine,
Si, pas à pas, lentement il chemine,
C'est pour se rendre au cabaret, parcourt
Qu'il eût jadis accompli tout d'un tour,
Qui maintenant est une longue étape :
L'instinct de boire à force le poussant,
Et le désir toujours plus l'angoissant.
Assis enfin. O ! comme il se rattrape
Du grand effort qu'il a fait en venant.
Il se fige au repos, et, lors, prenant
Son verre plein qu'il épuise à goulée,
Il sent fleurir son âme désolée.
Il boit, il boit avec le saint respect
D'un officiant qui tremble à l'aspect
Du vin sacré versé dans le calice,
Il l'ingurgite avec quelles délices !
Ce rouge vin c'est un peu de son sang
Qu'il reprend là. C'est un baume puissant
Dans sa douceur ; c'est un vivant dictame
Qui pour l'instant ranime cette flamme
Qui va s'éteignant de sa vie, et fait

Par tout son corps ressentir son bienfait.
Son pouls si lent, désormais s'accélère.
L'œil déjà luit sous l'oblique sourcil.
Ah ! ce moment pourquoi ne dure-t-il ?
Le vin tarit. Au fond du dernier verre
Il reste à peine une goutte éphémère,
Haute en couleur. Comme il la considère ;
La boit de l'œil. Une gorgée encor,
Puis il faudra le quitter ce trésor ;
Laisser ces lieux pleins d'un si doux bien-être.
Tous ses malheurs au-dehors vont renaitre,
Et sa faiblesse aussi bien reparaître.
Il voudrait boire et ne peut pas. Il craint
De l'achever ce verre qu'il étreint
D'un lent geste, à regret. Allons, courage.
Oui, mais après, quel sera son partage ?

PAUL MARÝLLIS.



LES ARTISANS AGENAIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME (1691-1791)

Agen ne fut jamais une grande ville industrielle. Située sur les bords de la Garonne, au milieu d'une plaine fertilisée par les alluvions du fleuve, dans un pays riche en cultures de toutes sortes, elle fut et est restée un important marché agricole. Au ^{xvii}^e siècle et surtout au ^{xviii}^e, les productions de l'Agenais : blés, tabacs, eaux-de-vie, étaient exportés au loin jusqu'en Angleterre et en Hollande. Les tabacs prenaient aussi la destination de l'Italie. Les marchandises de transit, allant de la Méditerranée à l'Atlantique ou inversement, donnaient aux quais de la Garonne et à la ville elle-même une certaine animation. L'industrie, au contraire, était peu développée. Seules, les toiles de l'Agenais obtinrent au ^{xviii}^e siècle une grande renommée. Les belles chénevières des bords de la Garonne furent travaillées dans de grandes manufactures à partir de 1760. Agen vit alors se construire la fabrique de toiles à voiles de Gounon et celles de toiles peintes de Bory et de Lomouroux. Avec elles la grande industrie apparut et la vie de quelques artisans agenis se trouva transformée. La plupart d'entre eux cependant restèrent groupés en confréries jusqu'en 1791. Essayer de retracer l'histoire de ces associations, fort humbles d'ailleurs, tel est l'objet de cette étude.

Rien de moins facile au premier abord. Les documents sont peu nombreux, et ni les archives municipales, ni les archives départementales n'ont conservé les registres des corporations qui, précieusement

relataient les délibérations des « arts et métiers ». Quelques renseignements, épars çà et là dans les rapports consulaires, quelques homologations des statuts corporatifs consignés dans les registres des jurades, quelques contrats d'apprentissage dans les registres des notaires, voilà ce qui nous reste pour faire revivre les ouvriers d'Agen pendant les cent années qui ont précédé la Révolution de 1789. Il est en effet à peu près impossible de remonter plus haut que 1690 dans l'histoire des artisans agenais sous l'ancien régime. L'édit publié par Louis XIV en 1691 nous permet tout d'abord de voir quels étaient les « arts et métiers » pratiqués à Agen à la fin du ^{xvii}e siècle.

I. Etat de l'industrie agenaise à la fin du ^{xvii}e siècle.

Il faut d'abord s'entendre sur les termes d'artisans et d'arts et métiers avant 1791. Sont qualifiés d'artisans dans le Tiers Etat : 1° ceux qui ne sont pas bourgeois ; 2° ceux qui ne sont pas au service de ces mêmes bourgeois ; 3° ceux qui ne sont pas journaliers ou brasseurs (1). Sont artisans, non-seulement les ouvriers qui travaillent à un métier soit pour leur propre compte, soit pour celui d'un fabricant, mais aussi les marchands ou négociants, en un mot tous ceux qui s'occupent des « arts de l'industrie ou du commerce. » Parmi les commerçants on peut distinguer deux catégories : 1° ceux qui tiennent boutique ouverte ; 2° ceux plus modestes qui « détaillent sous la halle » ou vont « colportant » leurs marchandises à travers la campagne (2). Le nombre de ces derniers était à la fin du ^{xvii}e siècle assez restreint. En 1691, le total des commerçants agenais ne dépassait guère la cinquantaine. En premier lieu se trouvaient les marchands de belles étoffes ou d'objets de luxe dont la clientèle était peu considérable. Ils étalaient dans leur boutique les « belles étoffes de soye »

(1) Agen avait un grand nombre d'habitants allant en journée, vivant du travail de leurs bras. On les appelait pour ce fait des brasseurs.

(2) Ces distinctions sont extraites de la « Réponse des Consuls d'Agen juges de police aux articles de la lettre à eux écrite par Mgr de Besons, intendant, le 27 mars 1691, sur exécution de l'édit du Roy dudit mois concernant les corps des marchands et les arts et métiers ». (Archives municipales d'Agen, III. 29.)

ou les belles toiles fines. L'état dressé par les consuls en 1691 mentionne trois marchands de « soye » et 4 marchands de « toiles fines ». A côté d'eux se plaçaient 4 marchands « garnisseurs » et les marchands drapiers, plus nombreux, qui avaient dix boutiques ouvertes dans la ville. Il y avait aussi un marchand de laine et de papier et 3 fabricants de boutons ou boutonnières. Ensemble ils représentaient ce qu'on pourrait appeler l'industrie du vêtement. L'état dressé pour les arts et métiers d'Agen en 1692 mentionne parmi les marchands 4 libraires-imprimeurs, 7 droguistes, 4 quincailliers et 10 autres marchands ambulants qui « détaillent » dans la ville ou vont en « campagne tenir la foire quand il y en a (1). » Il range aussi parmi les marchands ceux qui s'occupaient de l'alimentation : les boulangers au nombre de 14, les bouchers au nombre de 20 et enfin les marchands de poisson qui comprenaient les marchands de poisson salé et les « trafiquants » de poissons de Garonne ; avec les marchands graisseurs ils formaient une confrérie, celle de Sainte-Catherine composée de 18 membres, dans laquelle il n'y avait par extraordinaire, nous disent les consuls, « aucune formalité ny aucun droit pour l'ouverture de boutique, ny pour la réception des maîtres et apprentis. »

Après les marchands, venaient les maîtres ès arts. Ces derniers comprenaient non-seulement les apothicaires et les barbiers-chirurgiens exerçant des professions dites depuis libérales, mais aussi les travailleurs de métaux précieux, c'est-à-dire les orfèvres et ceux aussi qui de nos jours s'intitulent encore « artistes.... capillaires » autrement dit les perruquiers. Agen en 1691 avait 6 apothicaires 16 barbiers chirurgiens, 10 orfèvres et 6 perruquiers.

Les travailleurs de tous les métiers groupés par classes, fabriquant les objets eux-mêmes et les vendant le plus souvent, occupaient la dernière place dans l'énumération consulaire. Les teinturiers venaient en première ligne ; ils étaient 7 en 1791 ; les tanneurs corroyeurs au nombre de 14 venaient ensuite. Le nombre des autres métiers était considérable. Plusieurs d'entre eux ont disparu aujourd'hui. Ceux

(1) La Réponse des Consuls d'Agen déjà citée (arch. mun., III. 29) mentionne parmi le corps des marchands les boutonnières, les droguistes, les quincailliers, « arts » qui étaient généralement compris dans le corps des métiers. L'édit du roi du 21 février 1745 reconnaît seulement les drapiers, épiciers, merciers, bonnetiers, orfèvres, comme faisant partie du corps des marchands.

qui subsistent encore sont : 1^o les ouvriers du bâtiment : charpentiers (12 à Agen en 1691), couvreurs et maçons au nombre de 30 à la même date ; 2^o les menuisiers, les serruriers, qui étaient respectivement 22 et 8 ; les vitriers au nombre de 4 ; 3^o les tailleurs au nombre de 100, les cordonniers au nombre de 80. Agen possédait en outre 58 tisseurs. Les tailleurs et les cordonniers étaient les plus nombreux. A cette époque il n'existait point de grands magasins de confections, ni de grands entrepreneurs de cordonnerie. Tous ces artisans travaillaient dans leur boutique seuls ou avec quelques ouvriers, peu nombreux d'ailleurs. Beaucoup, comme les tailleurs par exemple, allaient à la journée chez le client, comme cela se pratique encore dans nos campagnes. Le chanvre était travaillé par les cordiers au nombre de 18 qui exportaient leurs produits à Bordeaux et dans les ports. Quelques-uns d'entre eux furent parfois réquisitionnés au XVIII^e siècle pour fournir les arsenaux du roi, d'agréés et de cordages. Il y avait également à Agen 10 boutiques de selliers et 8 de maréchaux ferrants. Enfin les gantiers mégissiers étaient au nombre de 14.

Agen connaissait aussi des métiers qui ne sont plus ou qui se sont transformés avec le développement de la grande industrie et les progrès du machinisme. Les fabricants de clous ou cloutiers formèrent une corporation au XVIII^e siècle qui eut souvent des difficultés avec les compagnons ou ouvriers. Dans quelques rues se montrait la forge des quatre « esperonniers » ou fabricants d'éperons, très utiles à une époque, où, en dehors de la Garonne, il n'était guère possible que de voyager à cheval. En 1691, la ville possédait trois arquebusiers qui fabriquaient et réparaient les armes à feu de nos ancêtres. Agen possédait encore des fondeurs (ils étaient 7 en 1691), des fourbisseurs (6 à la même date), 5 épingliers, fabricants d'épingles exerçant un métier unique par sa patience et sa modestie. A côté d'eux se plaçaient les cardeurs, les peigneurs de laine, les sergers aux métiers plutôt faciles, où l'apprentissage était à bon compte, le travail peu rémunérateur et le chômage fréquent. Ces derniers avaient besoin pour travailler de l'industrie des « faiseurs de peigne » qui utilisaient la corne des bœufs garonnais, industrie qui a disparu aussi de nos jours. Tel était d'après la Réponse des consuls d'Agen du 24 avril 1691 à Monseigneur de Bezons, intendant de Guyenne, l'état des arts et métiers de la ville à la veille de la guerre d'Augsbourg. Au total, Agen à la fin du XVII^e siècle possédait 6 apothicaires, 16 chirurgiens, 67 marchands en comprenant les « pourvoyeurs du carême » c'est-à-dire les marchands de poisson salé, 10 orfèvres, 6 perruquiers, 14 boulangers,

20 bouchers et 451 artisans pratiquant les divers métiers précédemment mentionnés (1).

Ils ne paraissent point avoir été groupés, comme dans d'autres villes, dans certaines rues ou dans certains quartiers. Le nombre des artisans d'une même profession était en somme faible ; leur importance commerciale médiocre. Dans le vieil Agen aux rues tortueuses et aux maisons en pans de bois, les métiers étaient dispersés un peu partout. Les commerçants avaient leurs boutiques dans la rue Molié, la rue Garonne, la rue Pont-de Garonne, et sous les cornières surtout. Les artisans habitaient également ces rues, et plus particulièrement la paroisse Sainte-Foy et la paroisse Saint-Etienne. En 1754, sur 44 tisserands habitant la ville, 25 résidaient dans la paroisse Sainte-Foy ; sur 16 « facturiers » ou fabricants, 8 y étaient domiciliés ainsi que 22 peigneurs de laine sur 34, et 33 sergers sur 78. Les épingliers habitaient également presque tous le quartier est de la ville. La paroisse Saint-Etienne possédait 8 facturiers sur 16, 20 cordiers sur 39 et 31 sergers sur 78 (2). Les deux autres paroisses Saint-Hilaire et Saint-Caprais, beaucoup moins peuplées, ne renfermaient dans leur étendue, couverte en partie par les couvents et les collèges, que peu de boutiques et un petit nombre d'artisans (3). Agen n'avait point d'ailleurs, comme les grandes villes, sa rue des Orfèvres, des Bahutiers ou de la Ferronnerie. Deux rues seulement paraissent avoir été le séjour d'une certaine catégorie d'ouvriers ; elles conservent encore aujourd'hui leur nom. Ce sont la rue des Tanneries, où habitaient les tanneurs forcés de se fixer dans le quartier où coulait la Masse et la rue de l'Argentierie, habitée sans doute par les orfèvres (4).

(1) Tous ces chiffres et toute cette énumération des métiers agenis ont été empruntés au document déjà cité « Réponse des Consuls d'Agen, juges de police aux articles de la lettre à eux écrite par Mgr de Bezons, intendant ». (Arch. mun. d'Agen, HH. 29.)

(2) Extrait de l'état des corvoyeurs pour l'année 1754. (Arch. mun. d'Agen, CC. 437.)

(3) L'état des corvoyeurs de 1754 nous montre que 141 artisans exerçant des métiers divers se trouvaient dans la paroisse de Sainte-Foy, et 43 seulement dans les deux paroisses de Saint-Hilaire et de Saint-Caprais réunies. (Arch. mun. d'Agen, CC. 437.)

(4) Il existe aussi aujourd'hui une rue des Charretiers, mais elle est plus moderne que les autres, et cette profession se développa surtout dans la deuxième partie du XVIII^e siècle.

Tous ces artisans formaient de nombreuses associations : c'étaient les confréries. Quelques-unes de ces confréries étaient peu importantes. Au ^{xvii}^e siècle, les ouvriers d'un même métier se réunissaient uniquement pour célébrer la fête du Saint, patron de leur métier. Les consuls prétendent même qu'en 1691, il n'y « avait en aucune manière de maîtrise dans la ville » ; il n'y avait, disaient-ils, que des « usages. » Plusieurs corps de métiers, selon eux, n'avaient point d'organisation bien nette. Les corroyeurs, les tanneurs, les boulangers, les peigneurs ne formaient même pas de confrérie. Quelques marchands, surtout les vendeurs de poisson, avaient cessé d'élire les mages de leur confrérie et aussi d'acquitter les droits. D'une façon générale les droits de frérie étaient fort mal payés et les caisses des associations étaient vides (1). Ces assertions sont assurément exagérées. Les consuls, prévoyant les exigences fiscales de Louis XIV, font un tableau très sombre de l'industrie agenaise à cette époque et ont tout intérêt à montrer les corps des métiers en pleine désorganisation. Cependant les statuts de la plupart des confréries que nous possédons, rétablis au ^{xviii}^e siècle, reprennent les traditions anciennes et rééditent avec quelques variantes, les anciennes dispositions des communautés d'artisans. A Agen, au ^{xviii}^e siècle, la confrérie et la corporation se confondaient. Les confréries ne recevaient que des maîtres. Les compagnons en étaient presque toujours exclus. Quelques-unes d'entre elles étaient en conflit avec les ouvriers. Leurs statuts réglaient les questions de métier et non pas seulement des questions de cérémonies religieuses ou de mutualité. Le fait d'ailleurs n'est pas isolé dans l'ancienne France « quiconque dans beaucoup de villes, appartenait au métier, faisait partie de la confrérie. Nul n'avait le droit de s'abstenir dit M. Levasseur (2). »

A Agen, le corps des marchands se distinguaient du corps des métiers. En 1691, les marchands Agenais formaient deux confréries, celle de Saint-Michel et celle de Sainte-Catherine. La première comprenait 49 membres. Elle groupait les marchands de soie, les marchands drapiers, les marchands de toiles fines, les marchands

(1) Arch. mun. d'Agen, HH. 29. — Les consuls se plaignent de la misère générale des corps de métiers agenais en 1691.

(2) ...En général, la confrérie excluait de son sein les étrangers, mais elle tenait à réunir tous les membres du métier, et, dans ce cas, elle se confondait avec le corps de métier lui-même. (Levasseur : *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789*, tome 1^{er}, livre IV, chapitre V, page 576.)

garnisseurs, les colporteurs ou « ambulants », les libraires et imprimeurs, les droguistes, appelés aussi marchands grossiers, les quincailliers et les boutonniers. Cette association avait comme syndics appelés mages, un marchand de toiles fines appelé Capmartin et un marchand drapier nommé Marres. La confrérie de Sainte-Catherine comptait 18 membres : 1^o les marchands de poisson salé ; 2^o les marchands graisseux, appelés ainsi sans doute parce qu'ils vendaient de la graisse ; 3^o et ceux « qui trafiquent sur la rivière », probablement les marchands de poisson d'eau douce. Cette confrérie n'avait pas l'importance de la première et les consuls déclarèrent que depuis « quelque temps, ils ont cessé de faire les mages », c'est-à-dire d'élire les syndics de leur communauté (1).

A côté des marchands se plaçaient les corporations des apothicaires, chirurgiens et des orfèvres. Ces deux-là avaient « maîtrise établie (2) » et il y avait de nombreux droits à payer et de nombreuses formalités à remplir pour obtenir la maîtrise de ces arts. En 1691 les apothicaires n'avaient point d'apprentis ; les chirurgiens en avaient 5 ; nous manquons de renseignement pour les orfèvres. Les teinturiers voulaient former une corporation ; mais ils n'étaient pas d'accord. Sur 7, 4 désiraient être « en maîtrise », 3 ne le voulaient point et en 1690 un procès s'était ouvert devant le Parlement de Bordeaux. Les juges avaient décidé que les statuts des teinturiers bordelais seraient « communs » avec ceux d'Agen ; malgré cet arrêt l'accord n'existait point et les teinturiers du « grand et bon teint » étaient en procès avec les teinturiers du « petit teint ».

Les autres artisans agenais étaient groupés en confréries diverses : les menuisiers formaient la frérie de Saint-Anne ; les peigneurs de laine, sergeurs, cardeurs et bonnetiers, celle de Saint-François ; les maçons et les couvreurs, celle de l'Ascension ; les cordiers, celle de Saint-Paul ; les bouchers, celle de Saint-Barthélemy ; les gantiers, mégissiers et chamoiseurs, celle de Saint-Jean-Baptiste ; les tisserands, celle de Saint-Eutrope ; les tailleurs (et les tailleuses, à partir du xviii^e siècle), celle de Sainte-Luce ; les cordonniers, celle de Saint-Crépin, les chapeliers, celle de Saint-Jacques et les charpentiers, celle de Saint-Joseph. Enfin tous ensemble les serruriers, chaudronniers, vitriers, arquebusiers, selliers, fourbisseurs, maré-

(1) Arch. mun., HH. 29.

(2) Réponse des Consuls d'Agen, déjà citée. (Arch. mun., HH. 29.)

chaux, cloutiers, éperonniers, fondeurs et espingliers, au nombre de 51 maîtres. « se servant du marteau et de la forge », constituaient la frérie de Saint-Eloi (1).

Quelques métiers n'avaient point d'association ; ils n'avaient ni mages, ni syndics, ni usages particuliers ; les 14 corroyeurs et tanneurs ne formaient point de confrérie ; il en était de même des 3 maîtres peigneurs, des boulangers qui ne s'organisèrent en communauté que dans le courant du ^{xviii} siècle. Les 6 perruquiers ne formaient pas non plus de confrérie ; ils n'avaient point de mages, mais ils possédaient « des provisions du roy ». Tous les ans ils se réunissaient le jour de Saint-Anne pour faire dire une messe (2).

II. Organisation des Confréries.

La plupart des confréries agenaises ne comprenaient que les maîtres d'un même métier (3) ; tous ceux qui avaient été reçus maîtres ou le « seraient à l'avenir » voilà l'ensemble des membres de la confrérie (4). Eux seuls, avec les chefs de la communauté, gardes-jurés ou mages, trésoriers, embaucheurs, secrétaires, composaient les assemblées générales de l'association.

Ces assemblées générales se tenaient, tantôt une fois l'an, tantôt deux fois, ou même davantage si les mages ou présidents le jugeaient à propos. Lorsqu'une affaire intéressait l'ensemble des maîtres, un des mages ou un des gardes-jurés convoquait extraordinairement l'assemblée. La date de la réunion annuelle était généralement fixée

(1) Il y avait 8 serruriers, 12 chaudronniers, 4 vitriers, 3 arquebusiers, 9 selliers, 3 fourbisseurs, 6 maréchaux, 5 cloutiers, 1 éperonnier, 1 maître fondeur et 2 espingliers. A eux tous ils formaient la confrérie de Saint-Eloi qui, elle, ne pouvait se confondre avec la corporation de tel ou tel métier. (Arch. mun. d'Agen, HH. 29.)

(2) Réponse des Consuls d'Agen, déjà citée. (Arch. mun., HH. 29.)

(3) Quelques confréries en effet comme celle de Saint-Eloi groupaient des maîtres des divers métiers. Celle des marchands comprenait aussi des maîtres de professions diverses. Mais dans toutes, les maîtres seuls faisaient partie de la communauté.

(4) L'article 1^{er} des statuts de toutes les confréries commençait par ces mots : « Tous les maîtres déjà reçus ou qui le seront dans la suite » composeront la confrérie. (Arch. mun. d'Agen, HH. 29 ; BB. 83.)

au lendemain de la fête du patron, comme pour la confrairie de Saint-Eloi (1) et aussi pour celle de Saint-Jean-Baptiste (gantiers) ; de Saint-Jacques (chapeliers) ; de Saint-Joseph (charpentiers) ; de Saint-Crépin (cordonniers) (2). Les boulangers tenaient au ^{xviii}^e siècle leur assemblée générale la veille de Saint-Honoré. D'autres confréries, comme celles des marchands et fabricants, avaient annuellement deux réunions générales : la 1^{re} se tenait le 2 février, veille du jour de Saint-Blaise ; la 2^e le 31 décembre. Dans cette dernière, le trésorier et le secrétaire étaient élus (3). La présence aux assemblées générales était obligatoire pour tous les membres sous peine d'amende ; les mages, ou le doyen, en leur absence, les présidait. Dans ces réunions étaient choisis ceux qui composaient ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui le bureau de l'association : mages, tantôt un, tantôt deux, quelquefois trois, secrétaire, trésorier, embaucheur. Un règlement précis et sévère se retrouve dans les statuts des diverses confréries au sujet des assemblées générales. Lorsqu'une proposition était faite par le mage ou le doyen, les confrères ne pouvaient prendre la parole qu'à leur tour. Le secrétaire les appelait successivement d'après leur rang d'ancienneté, consigné sur un catalogue préparé à l'avance et révisé tous les ans. Il était interdit de tenir de mauvais propos dans les réunions et de « commettre quelque indécence (4). » Celui qui troublait l'ordre était puni d'une amende assez élevée ; en cas de récidive, la punition comportait l'exclusion des assemblées pour une année. Cette exclusion était prononcée non par les mages, mais par l'assemblée tout entière après une délibération préalable. Ces mesures de police étaient nécessaires pour assurer l'ordre. Les maîtres étaient turbulents. Parfois les statuts n'étaient pas observés ; l'intervention de la police des consuls était nécessaire. Ceux-ci, en rendant leur jugement, avaient toujours soin de spécifier que les délinquants ne « devaient pas faire de troubles » dans les assemblées postérieures (5).

(1) Arch. mun. d'Agen, BB. 78.

(2) *Ibidem*, HH. 29.

(3) Le nouveau garde juré devait prêter serment devant les officiers municipaux. — Article 3 des statuts des marchands et fabricants. (Arch. mun., BB. 83.)

(4) Comme dans la communauté de Saint-Blaise. (Arch. mun., BB. 83.)

(5) Au ^{xviii}^e siècle, il était survenu des querelles dans la corporation des barbiers-chirurgiens. (Arch. mun., HH. 31.)

Les Mages. — Les présidents des confréries ou corporations portaient différents noms. La plupart d'entre elles avaient à leur tête des mages (marchands, tisserands, tailleurs, chapeliers, gantiers, etc.) Les barbiers-chirurgiens, possédaient des bailes ; les marchands, fabricants et les teinturiers nommaient des gardes-jurés. Ce dernier terme était surtout usité dans les corporations de 1^{re} ou de 2^e classe (1).

Les trois mots mages, bailes, gardes-jurés, désignaient des artisans pourvus des mêmes fonctions ; tous étaient élus dans les réunions générales de la communauté à la « pluralité » des voix. Ils étaient généralement choisis parmi les anciens maîtres ; dans quelques confréries, l'un des d'eux était choisi parmi ceux qui avaient déjà exercé la charge de mage, comme dans la confrérie de Saint-Eloi (2). Dans d'autres communautés, les confrères pouvaient devenir mages sans cette distinction. Leur nombre était variable. Quelques confréries n'avaient qu'un seul mage ; d'autres en avaient deux, d'autres trois. Le nombre moyen était de deux. Les apothicaires avaient un seul « baile » ; les chirurgiens en avaient deux ; les orfèvres avaient deux gardes-jurés. La confrairie des menuisiers, celles des maçons et couvreurs (l'Ascension), des bouchers, des gantiers, des tisserands, des cordonniers, des chapeliers, avaient chacune deux mages ; celle des charpentiers aussi. Celle des peigneurs et des cardeurs de laine ; celle des tailleurs et des tailleuses « faisaient » trois mages ; en réalité le nombre des mages variait avec le nombre des maîtres. Leurs attributions étaient nombreuses ; ils présidaient les assemblées générales, y « tenaient les premières places » et les membres de la confrérie leur devaient « respect et honneur ». Ils préparaient l'ordre du jour des réunions en faisant « les propositions », comme disent les statuts (3). Avec les anciens de la frérie, c'est-à-dire avec ceux qui avaient déjà exercé les fonctions de mages, ils recevaient les nouveaux confrères (4). Dans quelques confréries où il n'y avait ni secrétaire, ni trésorier, les mages étaient chargés de la conservation des « livres de frérie », des ornements, des coffres, des cierges et

(1) La division en quatre classes avait été faite par l'édit du 14 mars 1691. Cet édit portait création d'offices de jurés héréditaires à la place des jurés électifs.

(2) Arch. mun., HH. 31 et HH. 32.)

(3) Confrérie de Sainte-Luce, art. VII des statuts. (Arch. mun., BB. 83.)

(4) Confrérie des cordonniers (Saint-Crépin), art. 46 des statuts. (Arch. mun., BB. 83.)

aussi de la « boette » où était enfermé l'argent de la communauté. Ils devaient rendre compte de ces objets et de l'état pécuniaire de la société devant les anciens (confrérie de Saint-Eloi) (1). Dans la confrérie de Saint-François, ils touchaient eux-mêmes l'argent des confrères et étaient de véritables trésoriers (2). Quand la fonction de trésorier existait (confrérie de Sainte-Luce par exemple), les mages conservaient le contrôle financier de la communauté et signaient tous les mandats (3). Ils étaient chargés de la convocation ordinaire ou extraordinaires des confrères : « s'il arrivait quelque affaire dans la compagnie », le premier mage devait avertir son collègue et prendre les mesures nécessaires à ce sujet. Généralement dans les corporations « à embaucheur » les mages donnaient des billets signés par eux, convoquant les membres de la communauté à une réunion générale ou à un enterrement. L'embaucheur restait chargé de la distribution de ces billets (confrérie de tailleurs et de boulangers) (4). Dans presque toutes les confréries, le rôle des mages était un rôle moral. Ils devaient s'informer de l'état de santé des confrères, avoir soin de les « visiter » dans toutes les confréries où il n'y avait pas de visiteurs. Ils avaient pour mission de leur distribuer des secours en cas de besoin, de veiller surtout à l'accomplissement des actes de la religion par les membres de la communauté. Quand une maladie grave était signalée, les mages devaient faire confesser le malade et le faire communier. Ils étaient même obligés, de par les statuts, d'assister à la réception du Saint-Sacrement avec les « chandelles de la frairie (5). » Lorsqu'un décès se produisait, le devoir des mages consistait à informer les membres de la frérie, leurs femmes et leurs enfants du jour et de l'heure de l'enterrement afin que tous puissent y assister ; ils devaient « bailler » pour la cérémonie les cierges de la frérie (6). Ils avaient aussi le devoir strict de convoquer les confrères à toutes les cérémonies religieuses célébrées en l'honneur de la

(1) Dans la confrérie de Saint-Eloi, la caisse était gardée par le premier mage ; la clef de ladite caisse était entre les mains du second et l'ouverture ne pouvait en être faite qu'en présence de tous les deux. (Arch. mun., HH. 32.)

(2) Confrérie des maîtres et marchands fabricants, art. 10 des statuts. (Arch. mun., BB. 83.)

(3) Confrérie des tailleurs, art. 27 des statuts. (Arch. mun., BB. 83.)

(4) Confrérie des boulangers, art. 39 des statuts. (Arch. mun., BB. 83.)

(5) Confrérie des sergers et peigneurs de laine, art. 8. (Arch. mun., BB. 83.)

(6) Confrérie de Saint-Honoré (boulangers), art. 32. (Arch. mun., BB. 83.)

société. Ils présidaient à la solennité de la fête du saint, patron du métier ; ils assistaient aux messes et aux processions : messe de *requiem* le lendemain de l'enterrement d'un confrère, messe que certaines confréries faisaient dire à Bon-Encontre (1), processions générales de la Fête-Dieu et de l'Octave. Leur présence était obligatoire dans toutes ces cérémonies ; la confrérie devait être représentée par l'un ou l'autre de ses mages. Enfin ces derniers remplissaient parfois, s'il faut en croire la lettre même des statuts, le rôle de conciliateurs entre les membres de la corporation. Dans la confrérie de Saint-Eloi, ils devaient s'informer des « haines et inimitiés » qui pouvaient exister entre les confrères, leurs femmes et leurs enfants, et les faire disparaître autant que possible ; quand leurs tentatives échouaient, leur devoir consistait à faire appel à la compagnie et, « tous ensemble, » s'efforçaient d'amener la réconciliation (2). Telles étaient dans leur ensemble, les attributions des mages, gardes-jurés ou bailes des confréries agenaises.

L'embauteur. — L'embauteur n'existait pas dans toutes les associations d'artisans. Les cordonniers, les tailleurs, les boulangers en avaient un au XVIII^e siècle (3) ; les peigneurs de laine, les marchands et fabriquants n'en avaient pas : les confréries de 1^{re} et de 2^e classe où les maîtres étaient peu nombreux n'en avaient pas non plus. L'embauteur était nommé « à la pluralité des voix » dans une assemblée générale. Il était nommé, semble-t-il, à vie puisqu'il ne pouvait être destitué que par la même assemblée (4). Par ses fonctions il servait d'intermédiaire entre les mages et les confrères et entre les maîtres et les ouvriers ou compagnons. Sur l'ordre des mages il faisait parvenir les billets d'invitation de toutes sortes aux membres de la frérie ; outre cela, son principal rôle était d'« embaucher » les ouvriers pour le compte des patrons. Il était obligé de tenir un registre sur lequel étaient

(1) L'article 39 des statuts de la confrérie de Sainte-Luce (tailleurs) est un des plus explicites à ce sujet : « Les mages seront tenus d'assister à la procession générale de la Fête-Dieu et à celle de l'octave avec chacun un cierge et seront portées devant eux les torches de la confrérie suivant l'usage et si quelqu'un des dits mages y manquait, il paiera 20 sols dans les mains du receveur... » (Arch. mun., BB. 83.)

(2) Arch. mun. d'Agen, HH. 32.

(3) Statuts des corporations ci-dessus désignées. (Arch. mun., BB. 83.)

(4) Confrérie de Saint-Crépin (cordonniers), art. 28 des statuts. (Arch. mun., BB. 83.)

consignés les noms des maîtres qui demandaient des ouvriers; il lui était défendu de ne placer aucun de ces derniers autrement que « par tour », c'est-à-dire qu'il devait scrupuleusement classer le rang des demandes patronales, et lorsqu'un confrère, inscrit sur le registre de l'embauteur, prenait pour « garçon » un étranger qui lui était recommandé « par lettres ou autrement », il était tenu de faire rayer son nom. Il reprenait ensuite un nouveau rang quand il avait besoin d'un autre ouvrier (1). La fonction d'embauteur n'était pas honorifique : un salaire fixé « chaque année par la même assemblée, qui procédait à la nomination », lui était attribué (2). De plus l'embauché était tenu de payer une certaine somme à l'embauteur. Ce tarif était variable : il s'élevait à 5 sous chez les cordonniers, 8 sous chez les tailleurs, 10 sous chez les boulangers. Le patron, à son tour, payait la même somme et il était responsable, chez les boulangers, notamment de la dette du garçon (3). Ainsi au XVIII^e siècle, grâce à cette fonction de date très probablement récente, les compagnons avaient perdu une de leurs prérogatives essentielles, celle du recrutement des ouvriers pour le compte des patrons.

Le receveur ou trésorier. — Quelques confréries avaient également un receveur ou trésorier. Il était élu tout comme l'embauteur et les mages. Sa fonction consistait à recevoir les cotisations diverses (droit d'ouverture de boutique, droit d'annuel) de tous les membres de l'association, à toucher les amendes et à conserver les fonds dans la caisse ou « boette ». Le receveur était rééligible tous les ans. Il n'avait point la libre disposition des sommes dont il n'était que le dépositaire. Les mandats n'étaient acquittés par lui qu'après que les mages les avaient ordonnancés. Les distributions de secours aux confrères indigents ou malades, ne pouvaient se faire que d'après l'ordre des mages, ou d'après un mandat des visiteurs, chargés plus spécialement, dans certaines corporations, de ce service. Le receveur devait rendre compte de sa gestion avant sa sortie de charge. Chez les boulangers la

(1) « L'embauteur tiendra un registre des confrères qui auront demandé un garçon ; il n'en pourra placer aucun que par tour, c'est-à-dire chez le confrère qui sera inscrit le premier sur le registre. » Statuts des cordonniers, art. 30. (Arch. mun., BB. 83.)

(2) Statuts des boulangers et des cordonniers. (Arch. mun., BB. 83.)

(3) « Le patron est responsable des 5 sous du garçon s'il le garde chez lui au-delà de 6 jours. » Confrérie des boulangers, art. 29. (Arch. mun., BB. 83.)

reddition des comptes se faisait uniquement devant les mages sortants et les nouveaux élus (1) ; chez les tailleurs devant les mages et les anciens (2) ; chez les marchands et fabricants devant le garde juré non rééligible et ce dernier devait en faire part à l'assemblée (3).

Le clerc ou secrétaire. — Le clerc ou secrétaire n'existait que dans les communautés où le nombre des maîtres était considérable : celle des tailleurs, des marchands fabricants, des boulangers, des cordonniers. C'était l'archiviste de la confrérie. Il avait les clefs de l'armoire qui renfermait les livres de la communauté ; les registres et les papiers devaient être remis entre ses mains. Sur ces registres étaient inscrits les procès-verbaux des délibérations des assemblées, des nominations des mages ou gardes-jurés, des trésoriers et des secrétaires (4). En quittant sa fonction, le clerc transmettait à son successeur tout ce qui lui avait été confié, après avoir eu le soin de dresser, avec l'aide des mages, un état de tous les membres de la confrérie d'après leur rang d'ancienneté. Au point de vue de la hiérarchie, la place du secrétaire était la dernière parmi les membres du bureau. La première appartenait aux mages, la deuxième au doyen, la troisième au trésorier receveur, la quatrième enfin au clerc ou secrétaire (5).

Les visiteurs. — Comme les confréries n'étaient pas seulement des associations professionnelles mais aussi des sociétés de secours mutuels, la plupart d'entre elles, du moins au XVIII^e siècle, nommaient des visiteurs. La confrérie de Sainte-Luce (tailleurs) avait 6 visiteurs ; celle de Saint-Honoré (boulangers) en avait 4 ; celle de Saint-Crépin (cordonniers) en avait 5. Chaque jour et à tour de rôle, le visiteur s'informait de l'état de santé des confrères et de leurs familles. Dans

(1) Art. 3 des statuts des boulangers (Saint-Honoré).

(2) Art. 4 des statuts des tailleurs (Sainte-Luce).

(3) Art. 5 des statuts des marchands fabricants : « Le trésorier receveur doit rendre compte » le jour qu'il est remplacé par son successeur.

(4) Articles 6 et 9 de la confrérie de Saint-Blaise : « Tous les registres, titres et papiers de la communauté seront remis es mains du secrétaire qui sera tenu d'en fournir quittance à celui sortant de charge. »

(5) Articles divers des statuts, établissant une véritable étiquette parmi les membres du bureau et des communautés. (Arch. mun., BB. 83 ; HH. 31 ; HH. 32.)

le cas de maladie, il devait examiner les besoins du malade ; si ce dernier était pauvre, des secours devaient lui être fournis, selon l'état des fonds de la caisse de la confrérie, par l'intermédiaire du visiteur qui devait également exhorter le patient à la piété et à la réception des sacrements de l'Eglise. Voici comment étaient qualifiées les fonctions des visiteurs d'après l'article 24 des statuts des boulangers : « Il sera nommé par année quatre confrères pour visiter chaque jour « à tour de rôle ceux d'entre eux qui seront malades ou leurs femmes « et fils. S'ils se trouvent dans la nécessité, il leur ferait fournir par « leur receveur les sommes qui leur paraîtront nécessaires et relativement aux fonds qui seront dans la caisse et les exhorteront à se « disposer à recevoir les sacrements » (1).

III. Etat financier des Confréries.

Les ressources. — Les ressources des associations d'artisans étaient médiocres. Elles se groupaient en plusieurs catégories : 1° les droits payés par le maître en ouvrant boutique ; 2° le droit payé par chacun appelé droit d'annuel ou « droit de frérie » ; 3° les amendes, 4° les emprunts. Presque toujours ces droits étaient perçus en argent, excepté dans quelques confréries fort pauvres où les amendes étaient soldées en nature ou plus exactement en « cire blanche » pour l'usage des cérémonies (2). Toutes les sommes versées par les confrères n'entraient pas dans la « boîte ». Au XVIII^e siècle, une partie des amendes notamment était affectée aux hôpitaux d'Agen et, en particulier, à l'hôpital Saint-Jacques, à charge pour ce dernier de recevoir les miséreux de la confrérie. Nous avons peu de renseignements sur l'état financier de ces associations et nous ignorons si celles d'Agen étaient plus prospères que celles des autres villes, comme, par exemple,

(1) Statuts des boulangers, art. 24. (Arch. mun., BB. 83.)

(2) Dans la confrérie des sergers, peigneurs, cardeurs, les amendes sont souvent fixées à un quart ou une demie « livre de cire blanche ». Articles 5 et 16 des statuts. (Arch. mun., BB. 83.)

Dans la confrérie des gantiers, mégissiers et chamoiseurs, l'« ouverture de boutique » se payait par le don de deux livres de cire pour la frairie.

celles de Toulouse qui étaient fort endettées (1). Plusieurs d'entre elles, composées d'artisans peu fortunés, devaient être très pauvres, comme celle des sergers et peigneurs de laine. Les maîtres ne payaient que 3 livres en ouvrant boutique et le droit de frérie n'était que de 10 sols (2). Chez les boulangers, au contraire, le confrère qui « ouvrait boutique » payait un droit de deux cents livres (3). Les « boettes » par conséquent devaient être plus ou moins garnies selon les métiers et selon les circonstances. L'obtention du droit de maîtrise suivi de l'ouverture de boutique constituaient la plus importante des ressources. Il nous a été impossible de retrouver les variations des droits payés aux confrères au xvii^e et au xviii^e siècle. Nous ne possédons pour les apothicaires et les orfèvres que les chiffres de la fin du règne de Louis XIV ; pour la plupart des autres métiers, les chiffres du début du règne de Louis XVI. En 1691, les apothicaires payaient 60 livres pour l'obtention de la maîtrise (4), les orfèvres donnaient la même somme. Les marchands versaient 3 livres seulement pour l'ouverture de boutique (5). Au xviii^e siècle les cordonniers devaient payer 100 livres ; les boulangers 200 (6) ; chez les marchands et fabricants le nouveau patron était tenu de verser 48 livres (7). Dans la confrérie de Sainte-Anne (menuisiers) les droits s'élevaient seulement à 3 livres (8). Les gantiers (confrérie de Saint-Jean-Baptiste) et les tisserands (Saint-Eutrope) ne versaient pas d'argent ; les premiers donnaient seulement deux livres de cire ; les seconds quatre (9). Ces sommes n'étaient que très rarement versées en entier dans la caisse. Plusieurs parmi les maîtres étaient privilégiés. Les fils de maîtres (10) marchands et fabricants étaient « dispensés de toute espèce de paie-

(1) Toutes (les corporations toulousaines) sont criblées de dettes et dans l'impossibilité presque absolue de les liquider. — F. Dumas. *Corporations de métiers de Toulouse. Annales du Midi*, année 1900, page 481.

(2) Statuts des sergers et peigneurs de laine. (Arch. mun., BB. 83.)

(3) Statuts des boulangers, art. 18. (Arch. mun., BB. 83.)

(4) Réponse des Consuls à Mgr de Bezons, déjà citée. (Arch. mun., HH. 29.)

(5) *Ibidem*.

(6) Statuts des cordonniers, art. 20. (Arch. mun., BB. 83.)

(7) Statuts des marchands et fabricants, art. 19. (Arch. mun., BB. 83.)

(8) Réponse des Consuls d'Agén à Mgr de Bezons, déjà citée. (Arch. mun., HH. 29.)

(9) *Ibidem*.

(10) Statuts des marchands et fabricants, art. 22. Les fils de maîtres étaient également dispensés d'apprentissage. (Arch. mun., BB. 83.)

ment. » Quand un apprenti épousait la fille d'un maître, il ne payait que 24 livres, c'est-à-dire la moitié de la somme exigée d'ordinaire (1). Il en était de même pour toutes les autres associations où les compagnons épousaient la veuve d'un maître ou la fille d'un maître décédé. Chez les cordonniers les fils de confrères ne payaient pour le droit de réception que deux livres de cire, et les compagnons qui épousaient la fille d'un confrère décédé étaient soumis au même droit (2). Au total, les sommes versées étaient peu élevées, parce que les privilèges étaient nombreux, et que parmi les métiers où se trouvaient beaucoup de pauvres confrères (chapeliers et tisserands) la perception des droits d'ouverture de boutique était surtout à la fin du xvii^e siècle absolument délaissée (3).

Il en était autrement des « droits de frérie » plus régulièrement payés. Ce droit s'appelait encore « droit d'annuel » parce qu'il était exigible tous les ans. Il différait selon les métiers. En 1691, les marchands de la confrérie Saint-Michel payaient 20 livres (4) ; les menuisiers (Saint-Anne), versaient 5 livres et encore, au dire des consuls, l'obligation du paiement n'était pas absolue ; quand il y avait de l'argent en caisse, le confrère « restait libre » de payer les droits. Les cardeurs, sergers et bonnetiers versaient 8 livres, ainsi que les maçons et les couvreurs ; les bouchers 5 livres, les gantiers 12 sols, les cordonniers 12 sols, les charpentiers 8 sols, les tisserands 5 sols, les maîtres-tailleurs 5 sols également (5). Plusieurs confréries n'avaient pas de droit « d'annuel » notamment les cordiers (confrérie de Saint-Paul) et les chapeliers (confrérie de Saint-Jacques.) La confrérie de Saint Eloi, qui comprenait tous les artisans « du marteau et de la forge (6) », n'en percevait point non plus. Tous les ans, les mages faisaient une quête pour « faire faire le service divin » et pour « obtenir le pain béni » le jour de la fête du saint (7). En 1781, les

(1) Statuts des marchands et fabricants, art. 23 (confrérie de Saint-Blaise).

(2) Statuts des cordonniers, également art. 23 (confrérie de Saint-Crépin). (Arch. mun., BB. 83.)

(3) Réponse des Consuls d'Agen à Mgr de Bezons, déjà citée. (Arch. mun., HH. 29.)

(4) *Ibidem*.

(5) « S'il y en a de reste, il est libre pourtant de payer ces droits. » Réponse des Consuls d'Agen à Mgr de Bezons. (Arch. mun., HH. 29.)

(6) Arch. mun., HH. 31 ; HH. 32.

(7) Réponse des Consuls d'Agen à Mgr de Bezons, déjà citée. (Arch. mun., HH. 29.)

cotisations étaient beaucoup plus élevées. Les maîtres-tailleurs payaient 30 sols, c'est-à-dire six fois plus de droit d'annuel qu'au siècle précédent ; les cordonniers versaient 24 sols, c'est-à-dire deux fois plus qu'en 1691 (1) : nous ignorons ce que payaient les autres métiers ; il est probable que tous les artisans étaient plus lourdement chargés, car, comme nous le verrons dans la suite, les dépenses des confréries étaient élevées et peut-être avaient-elles des dettes ; nous n'avons pas cependant retrouvé de traces de cotisations hebdomadaires ou mensuelles imposées, même sur les compagnons, comme dans les corporations toulousaines (2).

Les amendes variaient selon les confréries et selon les cas. En principe, tout confrère qui n'observait pas rigoureusement les statuts de la confrérie était punissable d'une amende. Étaient-elles fréquentes ? Étaient-elles régulièrement payées quand elles avaient été prononcées ? nous l'ignorons. Le « manquement » aux assemblées générales était punissable dans toutes les associations. Les sergers et peigneurs payaient pour ce fait 2 sols 6 deniers ; les tailleurs 5 sols, les cordonniers 5 sols, les boulangers 10 sols, les marchands et fabricants 1 livre en 1781 (3). Les amendes les plus fortes étaient infligées à ceux qui troublaient les assemblées générales, qui voulaient prendre la parole avant leur tour. Chez les tailleurs, l'amende était de 3 livres au XVIII^e siècle (4) ; chez les boulangers, la première infraction aux statuts, était punie de dix sous d'amende ; la deuxième de 30 sous, les autres étaient passibles de peines plus sévères relevant de la justice consulaire. Quand un confrère se conduisait mal ou provoquait du désordre, les mages avaient le devoir de les faire appeler devant les consuls. Ces derniers avaient le pouvoir de le condamner à la prison, du moins de le condamner à la prison qu'il avait encourue (5). Les jurons, les blasphèmes, étaient punis d'une amende (6).

(1) Cela résulte d'une comparaison faite entre la Réponse des Consuls d'Agen à Mgr de Bezons de 1691, et les statuts (art. 24) des tailleurs et des cordonniers de 1781. (Arch. mun., HH. 29 et BB. 83.)

(2) F. Dumas. Corporations des métiers de Toulouse. *Annales du Midi*, année 1900, page 481.

(3) Arch. mun., BB. 83.

(4) *Ibidem*.

(5) Statuts des cordonniers, art. 43. (Arch. mun., BB. 83.)

(6) « Tous les maîtres qui se trouveront surpris de jurer, blasphémer... seront amendés de demy livre de cire blanche. » Art. 16 des statuts des peigneurs, sergers. (Arch. mun., BB. 83.)

Toute absence à une cérémonie et plus spécialement à un enterrement, qui n'était pas justifiée, était frappée d'amende. En un mot, toute contravention, à n'importe quel article des statuts, était punissable. Le produit de ces amendes contribuait à grossir la caisse des confréries. Dans quelle mesure ? nous l'ignorons. La pauvreté et aussi la mauvaise volonté des maîtres devait sans doute nuire à leur perception.

Nous n'avons pas de texte précis pour établir les dettes des confréries agenaises. Les garanties que la plupart d'entre elles prennent dans leurs statuts contre les emprunts peuvent nous faire supposer que ce genre de ressources ne leur était pas inconnu. Toutes prescrivent que nul emprunt ne pourra être contracté ni par les mages, ni par les confrères, en dehors de l'assemblée générale. Celle-ci décidait à la « pluralité des voix » après délibération (1).

Ainsi donc, droits d'ouverture de boutique, droit d'annuel, amendes, emprunts, tel était l'ensemble des ressources des associations d'artisans. Au total, elles restèrent maigres pendant tout le XVIII^e siècle pour plusieurs raisons : 1^o les privilégiés (fils de maîtres ou gendres) ne payaient pas de droits suffisants ; 2^o une partie du droit d'annuel était donné aux hôpitaux (1/5 chez les cordonniers, 1/3 chez les boulangers) (2) ; 3^o les amendes n'étaient pas toujours payées ; 4^o le crédit des corporations était faible. La plus riche des associations paraît avoir été au XVIII^e siècle celle des marchands qui versaient 20 livres de droits de frérie.

Les dépenses et les impôts. — D'ailleurs l'argent des recettes était vite dépensé. Les frais étaient considérables. Pour « solenniser » comme disent les statuts la fête du saint, il fallait payer la messe, entretenir l'autel de chandelles de cire, suivre les processions en grande pompe avec bannières et chandelles ; l'enterrement des confrères était payé par la caisse de la frérie ainsi que les messes de *requiem* ou autres (3). Ce n'était pas tout. Les mages ou les visiteurs prélevaient certaines sommes pour venir en aide aux pauvres et

(1) Statuts des diverses confréries et en particulier statuts des boulangers, art. 9.

(2) Chez les cordonniers, sur les 100 livres de droit, 80 « tournaient » au profit de la confrérie et 20 au profit de l'hôpital Saint-Jacques (art. 22) ; chez les boulangers, 1/3 de la somme de 200 livres était pour l'hôpital (art. 18).

(3) Tout cela résulte des divers statuts des confréries. (Arch. mun., BB. 83.)

surtout aux malades, qui, dans certaines communautés, étaient admis à l'hôpital Saint-Jacques quand ils étaient gravement atteints (1). Les charges les plus lourdes consistaient dans les impôts spéciaux prélevés par le roi sur les communautés d'artisans. En 1691, Louis XIV par l'édit du 14 mars établit la création d'offices de jurés et de mages à « la place de jurez électifs... » qui devaient répondre « des abus et malversations qui pouvaient se commettre (2). »

Les communautés d'artisans s'émurent de voir « des étrangers s'immiscer dans leurs affaires (3) » ; elles demandèrent au roi l'autorisation de racheter ces charges. Le roi y consentit volontiers. Les métiers d'Agen reçurent à ce sujet une lettre de l'Intendant leur annonçant cette autorisation et fixant le rachat de ces offices à la somme de 12,600 livres « plus les 2 sols par livre » ce qui faisait 13,860 livres (4). Cet impôt dut être réparti de la manière suivante indiquée par Monseigneur Bazin de Bezons : « Faire une assemblée de marchands et artisans, nommer trois personnes des plus solvables chargées de taxer chaque classe à proportion de ses facultés (5). » Comment fut faite la répartition ? les détails nous échappent, mais nous savons que les marchands de la « frérie Saint-Michel » durent payer 3,180 livres, soit un peu plus de 64 livres chacun, les apothicaires et les chirurgiens 1,370 livres, environ 62 livres et demi par maître. Les artisans de la deuxième classe payèrent un peu moins. La « frérie » de Sainte-Catherine dut verser 750 livres pour 18 maîtres ; il en fut de même des autres (6). Dans la troisième classe les teinturiers furent frappés d'un impôt de 22 livres et demi (7) ; les artisans de quatrième classe

(1) Arch. mun., BB. 83.

(2) Edit du 14 mars 1791 et lettre de l'Intendant aux Consuls d'Agen du 27 mars 1791. (Arch. mun., HH. 29.)

(3) Levasseur. *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789*, tome II, livre VI, chapitre VII, page 358.

(4) Lettre de l'intendant Bazin de Bezons, sans date, adressée aux Consuls d'Agen au sujet de la taxe des arts et métiers de la ville. (Arch. mun., HH. 29.)

(5) Même lettre. « Ils nommeront trois personnes des plus solvables et leur donneront pouvoir de faire la soumission pour le paiement de la somme à laquelle la communauté est taxée. »

(6) « Finance des gardes-jurés créés par édit du mois de mars 1691 des corps des marchands et arts et métiers. » (Arch. mun., HH. 29.)

(7) 20 maîtres bouchers payèrent 900 livres, 14 tanneurs corroyeurs 350 livres, 12 charpentiers 130 livres. (Arch. mun. III. 29.)

eurent à payer au fisc un peu plus de 10 livres (1). C'étaient là de lourds impôts. Les confréries, comme nous le verrons dans la suite, eurent beaucoup de difficultés à les acquitter.

D'ailleurs la royauté besoigneuse ne s'arrêta plus une fois entrée dans cette voie. En 1694, un extrait des registres du Conseil d'Etat nous apprend qu'un édit du mois de mars a créé des « offices d'auditeurs, examinateurs des comptes et revenus (2) », des corps des marchands et communautés d'arts et métiers. Un nouveau rachat s'imposait. Les négociants et artisans de France offrirent au roi 221,452 livres (3). Ceux d'Agen « à l'exception des perruquiers, hostes et cabaretiers » se trouvaient taxés à 7,095 livres dont 3,565 livres pesèrent sur les marchands. Tous les artisans, sans exception, même ceux qui n'appartenaient pas à une confrérie régulièrement organisée durent payer cet impôt, faible il est vrai cette fois, car les tisserands ne versèrent qu'une « demy livre » ainsi que les menuisiers, les charpentiers, les tonneliers et les faiseurs de peigne ; les maçons, les gantiers, 1 livre ; la confrérie de Saint-Eloi dut payer 2 livres par tête d'artisan (4). Un édit du mois d'août 1701 avait créé des « offices de trésoriers des bourses communes des corps et communautés » toujours rachetables par les artisans. En 1703, un « extrait du rôle arrêté au Conseil d'Etat, porte : 1^o article 89. — « Les marchands et artisans d'Agen paieront la somme de 7.080 livres. » 2^o article 90. — « Les marchands en gros et en détail, imprimeurs, relieurs, chaussetiers, potiers d'étain et ouvriers en soie de la ville d'Agen, paieront 3,990 livres (5). » Souvent le fisc n'exigeait pas intégralement le paiement de ces sommes et l'Intendant consentait à des réductions. Pour l'année 1703 l'impôt fut modéré de 1/5, c'est-à-dire de 2,214 livres. Au total la taxe des marchands et artisans d'Agen ne s'éleva, cette

(1) Dans la 4^e classe 22 menuisiers payèrent 230 livres, 80 maitres 900 livres, 52 tisserands et 3 faiseurs de peigne 500 livres. Tous ces chiffres sont extraits de la « finance des gardes jurés », note 4. (Arch. mun., HH. 29.)

(2) Extrait des registres du Conseil d'Etat du 25 janvier 1695 suivi d'une ordonnance de l'intendant Bazin de Bezons du 1^{er} février 1696. (Arch. mun., HH. 29.)

(3) Ordonnance de l'Intendant de Bordeaux du 1^{er} février 1696. (Arch. mun., HH. 29.)

(4) Rôle manuscrit des « freries » de la ville d'Agen. (Arch. mun., HH. 29.)

(5) Ordonnance de La Bourdonnaye, intendant de Bordeaux, du 9 février 1705, sur requête du sieur Jean Garnier, bourgeois de Paris, chargé du recouvrement des dites taxes. (Arch. mun., HH. 29.)

année-là, qu'à la somme de 9,741 livres 12 sols (1). Nous manquons de renseignements sur les impôts payés par les artisans dans le courant du XVIII^e siècle. La taxe, une fois établie, fut maintenue et tous les ans l'Intendant fixait le chiffre total que devaient solder les communautés. L'administration centrale, en devenant plus paperassière, posséda, à partir de 1740 environ, des imprimés où étaient inscrits : 1^o la « dénomination de chaque communauté des marchands arts et métiers et artisans » ; 2^o le nombre de « maîtres de chaque communauté en jurande ou sans jurande. » Nul ne put désormais échapper à la taxe. Les subdélégués devaient veiller à ce que ces « états » fussent bien établis et à ce que la colonne des observations fut remplie (2). Les « facultés » des maîtres de chaque communauté devaient être connues de l'Intendant. Enfin, en dehors de toutes ces charges, les confréries furent taxées en 1715 pour le don de joyeux avènement ; elles durent recruter à leur frais une fraction des cent hommes d'infanterie imposés à la généralité de Bordeaux lors de la guerre de Succession d'Espagne (3) et il est probable qu'elles n'échappèrent pas à cette obligation pendant les guerres de Succession d'Autriche ou de sept Ans (4). Aussi, sans avoir de données absolument précises, nous pouvons déclarer que les confréries agenaises, composées de maîtres en majorité misérables, restèrent fort pauvres durant tout le XVIII^e siècle et ne furent jamais une des forces vives de la ville d'Agen sous l'ancien régime.

La résistance des Agenais à la taxe des artisans. — Sous Louis XIV cependant, les corporations agenaises essayèrent de résister aux exigences du fisc ; elles y réussirent pendant quelque temps. La

(1) « Extrait du rôle arrêté au Conseil, concernant les arts et métiers, le 20 juin 1703. » Le 1/5 a été modéré par ordre de Monseigneur l'Intendant. (Arch. mun., HH. 29.)

(2) Etat imprimé fourni par la régie des contributions indirectes et envoyé aux consuls d'Agen par l'intendant le 26 juillet 1745. « Il faut marquer chaque article avec les observations qu'on pourra avoir à faire sur le plus ou le moins de commerce ou de travail, et des facultés de maître de chaque communauté. »

(3) Lettre de l'intendant de La Bourdonnaye du 31 décembre 1701 aux Consuls d'Agen. « Les communautés des marchands et artisans des villes de cette généralité fourniront le nombre de 100 hommes. » L'intendant demande que les imprimés qu'il envoie à ce sujet soient affichés.

(4) F. Dumas. *Annales du Midi*, année 1900. Corporations de métiers de Toulouse, page 480.

première somme qui, en 1691, pesa sur elles (13,860 livres) était fort lourde. La levée en fut très difficile. La correspondance fréquente que les Intendants de Bordeaux entretenaient avec les consuls d'Agen pendant les années 1691, 1695, 1696 et aussi 1703, 1701, 1705 en fait foi. La résistance fut surtout passive. Les magistrats de la ville firent cause commune avec les artisans ; la pauvreté de ces derniers servit leur dessein. D'abord les consuls négligèrent de fournir les états des marchands et artisans demandés par l'Intendance. Ces états variaient tous les ans et Bazin de Bezons récriminait : « Il ne faut pas oublier, dit-il, d'y mettre (sur l'état) les marchands de blés et de grains (1) » ; « il faut ajouter, écrit-il en 1691, les noms des maîtres reçus en 1692 ou 1693 (2) ; il faut marquer, dit-il aussi, à l'égard des métiers qui ne sont pas en jurande « combien il y a de personnes d'une même profession (3) ». Malgré tant d'efforts, les artisans ne payèrent que lorsqu'ils y furent forcés. Les traitants chargés du recouvrement de la taxe les poursuivirent avec acharnement sans beaucoup de succès. C'est encore l'Intendant qui nous l'apprend. Dans une lettre adressée en 1694 à un conseiller du roi, Saint Amand, maire de la ville, il déclare que les traitants se plaignent de « n'avoir rien reçu de la ville d'Agen » et il ajoute : « ne manquez pas de travailler fortement à faire payer tous ces gens... » s'il y a quelqu'un qui ne puisse payer..., « je tacheray de leur faire accorder un delay jusqu'à la récolte... (4) » Malgré l'activité de l'administration, l'argent ne rentrait point. Un agent de l'intendant nommé Cassaing, dépêché à Agen et chargé « de la direction de cette affaire(5) » ne put obtenir grand'chose. Les artisans de la troisième et de la quatrième classe ne payaient point, prétextant leur pauvreté. Les réclamations du pouvoir central, les menaces, rien n'y faisait, et en 1695 la taxe était toujours impayée. Cette année-là l'Intendant résolut d'agir. Après s'être plaint vivement aux

(1) Lettre de Lafargue, secrétaire de l'Intendance, du 26 septembre 1792 aux Consuls d'Agen ; il demande en même temps un certificat de ce que les chirurgiens d'Agen devaient payer pour leur part de finances. (Arch. mun., HH. 29.)

(2) Lettres du 2 mai et du 21 juin 1694 de l'Intendant aux Consuls d'Agen. (Arch. mun., HH. 29.)

(3) Lettre du 16 avril 1694 de l'Intendant au Maire d'Agen. (Arch. mun., HH. 29.)

(4) Même lettre du 16 avril 1694.

(5) Lettre de l'Intendant au maire d'Agen, M. de Saint-Amand, du 16 avril 1694. (Arch. mun., HH. 29.)

consuls, après leur avoir reproché de « négliger l'affaire » il demanda les noms des syndics de chaque catégorie d'artisans pour les faire contraindre (1). Le porteur de contraintes arriva, mais il ne put dès les premiers moments rien obtenir. Personne à Agen ne voulut l'écouter. Il fut obligé de dénoncer les consuls qui ne le soutenaient pas : « J'ai, écrit il le 23 juin, logé dans la ville depuis le 2 juin; j'ai tiré sur le syndic des gantiers, des teinturiers et les deux des bonnetiers sans pouvoir obtenir paiement (2). » Des plaintes de cet huissier appelé Courtade, il semble résulter qu'une résistance aux taxes et aux impôts nouveaux s'était organisée dans Agen et que les bourgeois comme les artisans étaient d'accord pour refuser le paiement de ces impôts. Lorsque Courtade voulut s'adresser aux Consuls pour forcer les syndics à payer, il ne put rien obtenir. Les magistrats municipaux se refusèrent à prêter main-forte « aide et secours » comme il dit, et, en désespoir de cause, il rendit sa contrainte à l'Intendant, en déclarant rendre responsable des frais les consuls eux-mêmes (3).

Ce fut alors de nouveau le pouvoir central qui intervint : « Je sais que vous ne vous donnez aucun mouvement pour faire avancer le recouvrement des arts et métiers... Je sais ce qui se passe... il faut obliger ceux qui sont les plus aisés dans chaque corps de métier à payer les premiers... (4) » Après ces recommandations, l'Intendant rendit une ordonnance donnant pouvoir à un nouvel huissier, suivi de trois archers à pied de « contraindre par logement les redevables de la finance des arts et métiers et des hostes et cabaretiers. » De ces trois archers, deux devaient être logés chez les syndics des marchands et artisans, et l'autre chez les hôtes et cabaretiers. Il devait être payé au porteur de contraintes trois livres par jour et à chaque archer 25 sols tant « pour leur salaire, nourriture qu'autres dépenses ». Si les débiteurs refusaient encore de s'acquitter, ils pouvaient être saisis

(1) Lettre du 18 avril 1695 de l'Intendant aux Consuls d'Agen.

(2) Copie sur papier timbré signifiée aux Consuls d'Agen par l'archer Salles, du sieur Courtade, porteur de contrainte. « Toutes les diligences » ont été « inutiles ».

(3) Même acte. « ...Declarons que atandeu leur reffus nous en allons informer a mon dit seigneur Lintendant et lui randre sa contrainte pour en randre les dicts sieurs mere et consuls responsables des frais... » (Arch. mun., HH. 29.)

(4) Lettre de l'Intendant aux Consuls d'Agen du 15 décembre 1695. (Arch. mun., HH. 29.)

et leurs biens vendus (1). Malgré cet acte d'autorité, les artisans encouragés par les consuls refusèrent de payer et firent « un soutènement (2) » contre le porteur de contraintes. L'Intendant fut obligé de prendre une nouvelle ordonnance engageant les consuls « à peine d'en répondre en leur propre et privé » de « tenir la main » à l'exécution du décret transmis par son subdélégué Dauzac concernant la taxe des artisans (3). Il est probable que cette fois les artisans s'acquittèrent.

Néanmoins, pendant tout le règne de Louis XIV, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les Intendants purent obtenir le recouvrement des taxes. Dès le début du XVIII^e siècle, ils furent obligés d'user non seulement de la contrainte et des archers, mais aussi de menacer de la prison. En 1705, les consuls d'Agen écrivent à la Bourdonnaye, successeur de Bazin de Bezons, pour le prier de lever les contraintes. Ce dernier refuse (4). La même année il écrit aux mêmes consuls : « ordonnez aux syndics de travailler sans perdre de temps à cette levée ; vous leur donnerez les archers de ville pour contraindre les redevables (5). » Il ne réussit pas encore ; il fut obligé de consentir à une réduction ; je « soulagerai, dit-il, vos habitants d 1/3 ou d 1/5, si je croyais qu'ils payassent comptant. Je ne puis faire davantage et c'est beaucoup. » La Bourdonnaye se montre d'ailleurs très fatigué de cette affaire. Il écrit le 31 juillet 1707 (6) ; « si vous trouvez quelques syndics ou redevables, opiniâtres et désobéissants, vous en ferez des exemples en les mettant en prison. » Cette lettre adressée aux consuls ne fit pas son effet ; l'argent ne rentra point et l'Intendant fut obligé de traiter les magistrats municipaux comme de véritables valets. Les lettres à partir de 1707 ne renferment

(1) Ordonnance de l'Intendant du 30 mai 1696. (Arch. mun., HH. 29.)

(2) Ordonnance de l'Intendant du 2 juillet 1696. (Ibidem.)

(3) « Il est ordonné aux maire et consuls d'Agen de tenir la main à l'exécution des décrets qui seront décernés par le s^r Dauzac notre subdélégué contre les habitants d'Agen qui ont fait un soutènement contre le nommé Tariscote, porteur de contrainte. » Ordonnance de l'Intendant Bazin de Bezons du 2 juillet 1696. (Arch. mun., HH. 29.)

(4) Lettre du 24 juin 1705 de l'Intendant aux Consuls d'Agen. « Je vous prie d'envoyer l'état de ce qui a été payé par les syndics des arts et métiers ; ceux qui n'ont pas satisfait ne seront pas dispensés de le faire ; il faut procéder aux contraintes sans aucun retardement. » (Arch. mun., HH. 29.)

(5) Lettre de l'Intendant aux Consuls d'Agen du 8 mars 1706.

(6) Lettre de l'Intendant aux Consuls d'Agen du 31 janvier 1707.

plus que des menaces. Il les priait notamment de « donner de si bons ordres que je n'aie pas sujet de me plaindre de vous (1). » Devant cette attitude, les consuls prétextaient, à juste titre d'ailleurs, du moins pour les artisans de 3^e et de 4^e classe, la misère de leurs administrés. Nous n'avons pas le brouillon de toutes leurs réponses, mais le résumé de leur défense nous est connu par l'une d'elles : « les artisans sont écrasés ; la misère est générale ; ils demandent des réductions. » Une dernière lettre conservée dans les archives, datée du 17 mai 1711, nous apprend que la taxe de 1705 n'était pas encore payée. Lamoignon de Curson, qui succéda à La Bourdonnaye, à l'intendance de Guyenne, menaçait, à cette date, les consuls de contraintes nouvelles. « Ce recouvrement, dit-il, languit depuis cinq ans. » Il consentait à des égards et même à la réduction du quart de ces impositions « mais non des 2 sols par livre » pour obtenir satisfaction. On peut dire que pendant plus de vingt ans les artisans agenais résistèrent, d'accord avec les bourgeois de la ville, à toutes les exigences du fisc, car c'étaient sans doute les bourgeois, ces « particuliers mal intentionnés (2) », dont se plaignait l'intendant Lamoignon qui faisaient obstacle à la perception des droits sur les arts et métiers.

Le résultat de toutes ces luttes n'était cependant pas douteux. Les arts et métiers déjà pauvres furent pour la plupart ruinés. Les confréries misérables restèrent pendant longtemps à peu près désorganisées. Dans les trente premières années du règne de Louis XV, les plaintes des consuls sont fréquentes. Leurs lettres à l'Intendant retracent la misère des artisans, qui n'ont pour vivre que le secours de la charité (3). Après la guerre de Sept Ans, le relèvement économique du Sud-Ouest et en particulier de l'Agenais assura une vie nouvelle aux corps des métiers. Des confréries nouvelles qui n'étaient pas mentionnées par la « Réponse des Consuls » de 1691 se formèrent,

(1) Même lettre. (Arch. mun., HH. 29.)

(2) Lettre de l'Intendant aux Consuls d'Agen du 9 mai 1711. (Arch. mun., HH. 29.)

(3) Copie de la lettre des Consuls d'Agen du 23 janvier 1729 à l'Intendant. Ils parlent de la « triste situation des artisans de cette ville » rappellent la convocation d'une « Assemblée des trois ordres par députés, avec des commissaires que la jurade a nommés pour trouver les moyens les plus prompts de subvenir à leurs trop urgentes nécessités ». (Arch. mun., HH. 29.)

celle des boulangers notamment. D'autres révisèrent leurs statuts. La situation de quelques artisans changea par suite de l'apparition à Agen des grandes manufactures que nous avons signalées au début de cette étude.

GRANAT.

LOUIS XIV A DURANCE

Samazeuilh, dans son histoire de Casteljaloux (pp. 197-199), nous apprend que Louis XIV, parti avant la signature du traité des Pyrénées pour aller épouser, à Saint-Jean-de-Luz, l'infante Marie-Thérèse, fit son entrée à Bazas, le 7 octobre 1659 ; qu'il arriva à Casteljaloux le 8 du même mois et en repartit le lendemain dans la direction de Nérac.

Les registres de la jurade de Mézin (1) nous fournissent un nouveau détail sur ce passage de Louis XIV dans nos contrées. Le grand roi, arrivé le 9 au soir à Nérac, alla chasser à Durance le lendemain.

Les beaux parcs de Durance créés par les aïeux de Louis XIV existaient toujours. Il était donc tout naturel que, pour tromper la longueur du voyage, le jeune monarque s'adonnât, en cette occasion, aux distractions de la chasse dans les vastes landes de l'Albret.

J. DUBOIS.

(1) Archives de Lot-et-Garonne. S^t E. 2919 (BB. 7) f^o 327.

« Remonstrent les... sieurs consulz qu'ils viennent d'aprendre que le roy doit ce randre ce soir dans la ville de Nérac et que de là il doit aller chasser à Durance. C'est de quoy ils ont voullé donner advis à la présant asssemblée pour scavoir sy elle trouve à propos que quelqu'un de la communauté soit député pour aller salluer Sa Majesté et leur prescrire ce qu'ilz devront luy représanter pour les intérestz de lad. communauté.

« Sur laquelle remonstrance a esté délibéré que deux ou trois consulz partiront demain grand matin pour le voir à sa lepyée et le saluer de la part de la communauté, en luy assurant qu'elle a esté tousjours portée soubz son obéissance... »

LETTRES

DE BORY DE SAINT-VINCENT (*)

I

Au citoyen Saint-Amans (1).

Paris, le 29 fructidor an VI
(15 septembre 1798).

MON CHER CITOYEN,

Nommé par le Gouvernement pour occuper l'une des places de naturaliste dans l'expédition du contre-amiral Beaudin autour du monde, je n'ai pas voulu partir sans vous donner de mes nouvelles et sans en avoir des vôtres (2).

Quel nouveau champ d'observations pour moi qui n'ai parcouru que quelques parties de notre France déjà si fouillée. A chaque pas, quelque chose d'inconnu va frapper mes regards, et je vais rapporter dans toutes les parties de l'histoire naturelle du nouveau et du rare. Soyez sûr qu'à mon retour vous ne serez pas oublié dans le partage de mes richesses. Je vous prie de votre côté de me retenir quelque chose en mon absence. Vous êtes avec Ramon (3) le possesseur de la botanique des Pyrénées. Veuillez mettre ces montagnes à contribution pour moi ; que lorsque je reviendrai des antipodes, vous puissiez augmenter mon herbier de leurs plantes. J'espère vous en dédomager.

(*) Voir *Recue de l'Agenais*, t. xxx, pp. 93 et 211.

(1) Cette lettre fait partie de notre collection.

(2) Nous prévenons nos lecteurs, une fois pour toutes, que nous croyons devoir respecter l'orthographe de Bory, pour aussi défectueuse qu'elle puisse être.

(3) Louis-François Ramond de Carbonnières, naturaliste célèbre par ses explorations des Pyrénées.

Je termine en vous jurant une amitié pour laquelle les aux de la mer du Sud ne seront pas celles du Lethée. Et si vous voulez m'écrire, il faut le faire sans tarder.

Salut et amitié,

BORY St-VINCENT.

Rue de la Loi, n° 152, chez le citoyen Journu-Auber, du Sénat.

II

Au citoyen Bosc, naturaliste, à Paris (1).

Port nord ouest de l'isle de France

26 Pluviose an X (15 février 1802) de la R. F. impérissable.

Avec Bosc (2), on peut dire ce qu'on pense, et malgré que mes occupations m'obsèdent, je leur arrache un instant pour le donner à un ami. Votre *Bodin* est un gueux, un véritable intrigant, qui a trompé tout le monde et le gouvernement ; qui, outre cela, est d'une ignorance honteuse, voulant, parce qu'il se croit protéger, usurper les fruits des peines d'autrui ; heureusement qu'une affection de poitrine qui probablement ne manquera pas de me tuer, m'a retenu ici et s'est accru par les fatigues que je me suis donné ; mais que j'aie la consolation de démasquer le vice et que mes observations soient utiles, je serais satisfait.

J'ai, comme vous n'en doutez pas, bien employé mon temps ; j'ai visité Bourbon et cette isle-ci comme Commerson lui-même ne l'avait pas fait ; il est de notoriété que personne, avant moi, n'avait pénétré dans ces lieux curieux et qui passent pour inaccessibles à Bourbon. Mais que j'ai été dédomagé de mes peines. Au reste comme je veux arriver en France avec mes mémoires prêts, et un ouvrage à vous offrir, je rassemble tous mes matériaux, et c'est ce qui m'a empêché de profiter du navire qui vous portera celle-ci, je pars sous trois mois et rédigerai dans la traversée. N'ayant qu'un instant à moi, je ne puis vous

(1) Collection de M. Bornet, à Paris.

(2) Bosc-Dantic, Louis-Auguste-Guillaume (1759-1828), est l'auteur de nombreux écrits sur la botanique et les insectes. Administrateur des prisons sous le ministère de Roland, son ami, tuteur de sa fille, il publia les mémoires de son illustre mère. Puis, il partit pour l'Amérique comme consul des Etats-Unis. De retour en France, il fut inspecteur des jardins de Versailles, puis professeur de culture au Jardin des Plantes. Il resta toute sa vie très lié avec Bory de Saint-Vincent.

donner des détails bien longs sur l'histoire naturelle et cette lettre n'est que pour vous prouver qu'il est impossible de ne pas pincer a vous.

Pas de gros mammifères ; une jolie espèce de singe indigène à Lisle de France qui n'est pas à Bourbon ; des cerfs semblables à ceux de l'Inde ; il y en avait à Bourbon, ils ont été détruits ; des cabris sauvages, mais pas indigènes ; autrefois des bœufs, des cochons, qui ont été exterminés. Le dronte, très gros oiseau, et la tortue particulière à Bourbon que je crois n'a décrite, n'existe plus que dans la mémoire des anciens créols de Bourbon. Le tandree, ici appelé *touque*, devient rare. La grande musaraigne, qu'on appelle rat musqué, infectoit la colonie ; le gros rat domestique, introduit depuis peu le détruit. Point de reptiles indigènes, si ce n'est trois espèces de lézard confondus par les auteurs, et qui tous trois sont nouveaux. La grenouille absolument la même que la notre, aujourd'hui par millions, a été portée, il y a six ans de Madagascar ; quelle fécondité ! on en porta six, dont trois moururent en route ; les trois autres, jetées dans un ruisseau, ramplissent lisle de France. Peu d'insectes, coléoptères, lépidoptères et diptères, d'ailleurs tous connus dans les collections qui nous viennent d'Afrique ; les testacés ne finissent pas ; j'ai compté 96 *cancer de Linné*. Il y a plus de cent araignées ; rien n'approche du nombre des mollusques, et généralement le luxe en vers marins est ici à l'excès ; si j'eusse eu un microscope, je m'illustrois.

Sur 25 à trente oiseaux, rien de particulier au pays.

On peut supputer avec ce pays plus de 1.200 plantes pour les deux îles, dont mille au plus indigènes. Beaucoup d'européennes et d'indiennes, surtout littorales, abondent ici. *Rumex patiens*, *Cyperus fuscus*, *Gallium spurium*, *Bidens frondosa*, *fragaria vesca*, *Bromus sterilis*, *Sonchus oleraceus*, *Pteris aquilina*. *Ophoglossum vulgatum*, *Argemone mexicana*, *Occimum basilicum*, *Lycopodium clavatum*, *inundatum* et *selago*, *Euphorbia verrucosa*, aussi communs que dans leur pays natal. Sur les 1.000 indigènes il y a seulement plus de cent cinquante fougères, et autant de graminées, dont presque tout rentre dans les souchets, les panics, ou les sucres. Les genres *bogenia* et *gonisa* superbes en espèces et à ne plus finir. La cryptogamie sublime, vieille erreur que de la croire pauvre dans la torride ; ici elle est réellement plus nombreuse qu'en France. Dans les hauts il y a une foule d'algues, de mousses et de fungus de chez nous, sans compter tout d'espèces propres. Les lichens sciphiphères surtout ne finissent pas et jolis tous. Les orchidées sont superbes ; il y en a au

moins cent trente ou quarante espèces, dont quelques unes ont des fleurs d'une beauté et d'une odeur extraordinaires; quatre ou cinq *Pandanus* pas décrits; la famille des rubiacées très variée dans les *chincona*, *coffea*, etc. Dans ce dernier j'ai six espèces nouvelles, quelques beaux palmiers, beaucoup d'orties, cela ne finit pas.

Des montagnes depuis 4 à 1,600 toises de haut, toutes volcaniques, cassées ça et là, ne ressemblant pas plus à nos Pyrénées qu'aux tours de Notre Dame, les rivières impétueuses, encaissées de ramparts basaltiques, en jeu d'orgue et par beaux prismes, souvent de toute la hauteur des monts; des plateaux, élevés de huit, neuf cent et mille toises, offrant une végétation bien particulière à ces pays-ci, celle des plaines alpines, des marres dans ces précipisses, des couches de toutes sortes de laves superpausées, des cônes tronqués, anciens petits cratères éteints dans lesquels la cheminée subsiste encore, j'en ai visité, grimpé et compté plus de 400. J'ai relevé une carte physique de Bourbon qui étonnera et où vous aurez votre piton. Outre cela, le volcan brulant, duquel le premier j'ai tant approché la fournaise, et dont j'ai suivi une superbe éruption pendant un mois, couchant toujours dans les environs ou au bord même du cratère. Il a 1500 toises environ, occupe presque six lieues de circomphérance, et est d'une horrible majesté. Voilà, mon ami, une notice qui pourra vous donner une idée de ces pays. Adieu, je compte vous embrasser dans six mois.

Votre cordial ami,

BORY (1).

III

A Monsieur Saint-Amans (2).

Bordeaux, le 28 vendémiaire, an XI
(20 octobre 1802).

J'arrive mon cher Monsieur St. Amand, je ne sais si vous avez reçu ma dernière lettre datée de l'isle Maurisse, dans laquelle je vous apprenais comment après avoir relâché à Ténériffe avec l'expédition, je suis arrivé à l'isle de France en si mauvaise santé que j'ai failli mourir, et que j'ai longtemps craché le sang. En partant pour un

(1) Lettre portant le timbre de Bordeaux.

(2) Lettre publiée pour la première fois par M. Fernand Donnet, dans le *Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anters*, 1901.

aussi long voyage j'avais moins consulté mon tempérament què mes goûts ; ayant dans les deux campagnes que j'ai vu dans l'Ouest été expausé a de grandes fatigues de tout genre et a de longues marches, que j'avais supérieurement soutenues, je me flatais que l'océan, qui, lorsque nous visitames ensemble cette fameuse *roquette* nous obligea si vous vous en rappelles a pousser M. La Coste à terre à cause du mal de mer, je me flatais, dis-je, que l'océan ne me serait pas contraire, mais soit l'air humide et salin de la mer, soit le roulis continuel, soit l'indigne nourriture salée dont on nous a nourri pendant une traversée de cinq mois, quoique le gouvernement nous eut donné un beau traitement de table, quand j'arivai au Port Nord Ouest notre chirurgien me mit à l'hôpital où j'ai demeuré deux mois, au bout desquels, on m'a ordonné d'aler continuer mon traitement aux habitations ; c'est alors que la botanique, l'aimable botanique m'a guéri ; oui, mon cher Mr, cette science m'étoit déjà bien chère, mais maintenant je m'en occuperais par reconnaissance, quand mon cœur et le plaisir de correspondre avec vous ne m'y porteroit pas.

Je sortis pale, bleme et faible de la ville, mais à peine je me trouvai dans des campagnes nouvelles à l'ombrage d'arbres inconnus, je com-mansai à renaitre, je portai mes pas trablants autour de moi ; les plantes cultivées dans l'habitation furent les premières productions què j'observai, mais bientôt ma santé se consolide, je commence a visiter les montagnes, elles me presentent toutes sortes de richesses, mais elles sont peu élevées, la plus haute n'a que quatre cent vingt et quatre toises, cela ne pouvait me suffire ; dès (que) je fus totalement rétabli, jè partis pour Bourbon, poursuivant seul et à mes frais les fonctions dont le gouvernement m'avait chargé et qu'il étoit de mon devoir de remplir. Mais etant obligé de remplasser une expedition entierre sur un pays curieux, il me falut desiner, recolter, décrire, collecter dans les trois reignes, et comme il n'y avait pas encore de plan exact du pays le plus extraordinaire qui soit, il m'a falu en faire un, mais un comme le veut le naturaliste où les moindres anfractuosités du sol soyent senties, où les pentes et les escarpements des monts soyent exprimés.

Si vous ne me connaissiez pas, je craindrais que vous ne m'accusatiez de partialité pour mon travail, mais vous savez que je suis actif et j'espère que lorsque j'aurai pu vous communiquer mes observations vous serez convaincu que je n'ai pas perdu une minute.

Je raporte au moins huit cent espèces de végétaux en herbier, dont j'espère cent nouveaux. Les fougères, les orchidés et les graminées

sont les plus riches, les plus nombreuses et les plus variées de toutes les familles. Je compte deux cent des premières, cent de chacune des autres dans ma collection. Je ne comprends pas dans mes huit cents, les plantes que j'avais vu dans les jardins, telles que *coffea*, *saccarum*, *plydium* etc. que j'ai récolté mais qui m'étaient connues, ni mes chères cryptogames, ces plantes pour lesquelles j'ai un faible que vous connaissez. C'est un préjugé que la zone torride ne nourrit guère de plantes de cette famille. Je vous assure que Ténériffe, Bourbon et Maurisse sont aussi riches que vos Pyrénées. Au reste tout ce que j'ai est pour vous comme pour M. Ramond. Vous savez que je peux partager mes richesses sans m'appauvrir parce que je ramasse des dix et des 15 exemplaires des mêmes choses. Aussitôt que j'aurai débrouillé mes affaires à Paris, je m'occuperai de vous composer un premier envoi; j'ai songé à vous en cueillant les échantillons qui la composeront et combien me suis-je écrié de fois en herborisant à 5500 lieues d'ici : Ou est M. St.-Amand qui a couru avec moi les dunes de Talette et qui s'extasiait avec moi sur l'*hyeratum velu*, sur le *Polygonum maritimum*, sur le *convolvulus soldanella* etc. etc. ? Quelle différence ici, ce sont des palmiers, des fougères qui rivalisent avec eux par leur forme et leur hauteur, des bois de fer, des bois d'ébène, des *eugenia*, des *osaringtonia*, des *pandanus*, des *hibitus*, des *mus-saenda*, des *tournefortia*, des *mimosa* qui étalent la pompe de leur floraison, tandis que des *lyserons*, des *picrea*, des *nastus*, des *dracena*, des *piper*, etc. etc. parent les grands arbres en se mêlant à leur verdure.

Au reste les monts de Bourbon sont aussi hauts que vos Pyrénées; je ne les fait pas moins que de 12 à 15 cent toises. Des ingénieurs et Reynal (hist. phil.) portent les Salazes à 1700; — jugez quel plaisir pour moi d'aller vous joindre le printemps prochain pour aller visiter le Mont Perdu, Marborée etc., afin de comparer avec vous ces monts à ceux que je viens de quitter. Mais ce que j'ai vu et que nous ne trouverons pas, ou je projette d'aller, c'est le volcan, c'est cette fournaise que j'ai examiné avec tant de soin et sur lequel j'avais fixé mon domicile pendant qu'il était en éruption. J'envoie sur cette éruption un petit mémoire à votre ami le savant Ramond, j'y joins deux vues du volcan et une carte de l'isle réduite d'après ma grande. Priez le de vous le communiquer et peu peu qu'il vous intéresse, je vous enverrai copie des desseins qu'il comporte et de la carte qui y est jointe. Je crois que le volcan n'a que 1350 toises de hauteur. Je fais remarquer à Ramond que le Vésuve n'en a que 615 et l'Etna guère plus que celu

que j'ai visité, que ces deux volcans n'ont, si je m'en souviens bien, donné que 33 et 27 éruptions depuis l'an 79 de notre ère. tandis que la montagne de Mascareigne a donné au commencement deux éruptions par an, depuis cent trente années que l'isle est habitée par les Français. J'ai calculé le volume de plusieurs coulées vomies par plusieurs de ces éruptions, j'en ai trouvé de 12,600.000/9,500.000/7,840.000 etc. toises cubiques. Jugez par la combien le sol inférieur qui alimente de tels vomissements doit se miner, quelles voutes s'y forment et combien elles menassent de s'écrouler. C'est à de pareils écroulement que Bourbon doit sa forme actuelle. Elle n'est composée que de fractures, les monts n'y sont pas comme chez nous adoussis par des pentes, mais coupés brusquement par des remparts à pic ou escarpements d'une hauteur prodigieuse, ou plustot l'isle entierre n'offre que les débris de deux montagnes. La plus ancienne fut jadis un volcan, dont les voutes se sont afaissées et dont la surface s'est fissée en divers sens. Il en sera tot ou tard de même du volcan actuel. Il me paraît si curieux que si j'ausais je publierais quelque chose à son sujet. Mais je ne m'y hazarderai que quand vous connaîtrez mes notes et d'après les conseils que je reclamerai de vous.

En atandant ne pouvant ouvrir mes caisses et mes paquets, mais ayant sous la main les conferves que j'ai collecté, je vous envoie en ce genre les richesses nouvelles de Maurisse et de Bourbon. Le genre *conferca* m'a toujours été cher et je l'ai bien augmenté autrefois sur nos côtes. (1)

N^o 1 ou *conferca Draparnaldi* ? ou *conferca hypnoides* ? N. elle a la couleur verte vive et luisante (un peu altérée par la dissication) des conferves inédites que j'ai trouvé et nommé *Draparnaldi* et *hypnoides*, un peu gelatineuse, tres flexible, se reunissant en gouttes aqueuses or de l'eau, souvent entremellée avec une variété du *conferca gelatinosa*. Elle croit dans les torrents les plus rapides, en petites toupes sur les pierres rondes. Ce qui la distingue de mes deux espèces dont je le raproche, c'est qu'au myroscope elle est plus rameuse et ses ramaux sont disposés comme ceux de mon *automnalis*, du *Glomerata I*, et du *Rupestris Lam*, dont elle diffère beaucoup par la ténuité. Vous voyez un rameau grossi.

(1) « Le *conferca*, écrit M. F. Donnet, dont Bory s'occupe avec prédilection, « est une plante aquatique plus voisine de l'éponge que de la mousse. On s'en « servait pour aidr à la cicatrisation des blessures. Plus tard le nom de cette « plante fut appliqué à toutes les algues aquatiques et filamenteuses. »

N^o 2. *Conferca (montana) filamentis aequalibus, tenuissimis intricatis. N.*

Cette espèce n'est pas décrite, ses filaments sont très fins, très entremêlés, un peu gélatineux, de couleur de lie de vin.

Elle croît dans les petits filets d'eau et de sources qui se rencontrent sur les monts de Bourbon et où il y a peu d'eau courante, formant même quelquefois des réseaux sur la terre très humide.

Elle ne vient pas à l'isle de France où les monts ne sont pas assez hauts. Je ne l'ai pas vue au-dessous de 700 T. je l'ai trouvée très commune à plus de 1200.

N^o 3 ou *Conferca tenuides ? N.* ou *Conferca tremelloides, (Draparnau).* Plus noire que les deux espèces dont je la rapproche, filaments plus longs que dans le tremelloides plus courts que la mienne, formant de grosses masses autour des brins qui flottent, plus épaisses et plus étendues que celles des deux autres espèces, ne se couvrant pas comme elles de tant de bulles d'air, gélatineuse au toucher. Au soleil les toupes ont un reflet brun soyeux, les filaments simples, très fins, paraissent à la loupe ronds, obtus, d'un vert obscur et articulés, comme vous le voyez dans le rameau grossi.

Dans les petites mares saumâtres de la R^{re} des Marsouins à Bourbon, paroisse de St Benoit.

N^o 4. *Conferca (cermiculacea) filamentis longioribus, teratis simplicibus, gelatinosis villosis N.*

C'est une des plus curieuses et peut-être la plus rare de toutes les espèces de son genre, je ne l'ai trouvée qu'une seule fois, en un seul lieu, il y en avait trois ou quatre toupes, je les ai toutes prises.

Ses filaments gélatineux sont très flexibles et n'ont pas changé de couleur, ils suivent le cours des eaux et ont quelques fois jusqu'à deux pieds de longueur et s'entortillent alors comme de petits câbles qui se défont ensuite aisément d'eux-mêmes. Ils ont peu de très petits rameaux courts. Leur structure est fort singulière, un rachis de la substance des fucus les ferme et est tout couvert d'un duvet fin qui mérite la plus grande attention. Je l'aurais nommée Villosa, si Draparnau n'en avait pas déjà qualifié une de ce nom.

Je l'ai prise dans une rivière de Bourbon, nommée des ramparts dans un bassin quelle forme dont l'eau est glaciale et ombragé par un large et grand pont basaltique que la nature a jeté.

N^o 5. *Conferca (sericea) filamentis simplicibus, intricatis undulatis.*

Belle espèce d'un canal en pierre de l'isle de France qui se melle

aux plantes qui y croissent et est difficile à en séparer ; elle a du rapport à plusieurs espèces de nos contrées. Je ne prononcerai, qu'elle n'est une variété d'aucune, quand je l'aurai bien comparée dans mes herbiers.

N 6. Conferoa nodulosa ? N.

Cette élégante espèce croit dans les rivières rapides du quartier de Moka, elle ne diffère guère de ma *conferoa nedulosa* que par sa couleur qui lorsqu'elle est fraîche est du plus beau verd, tandis que le *nedulosa* est toujours noir. D'abord cette différence de couleur et de climat m'avait fait croire que celle-ci était différente de celle de chez nous, mais vous voyez que la couleur est peu de chose puisque elle a changé et que la plante de la zone torride est devenue noire comme celle de la zone tempérée.

Mais ma lettre commence à être longue. Je cesse de vous ennuier et pars dans deux heures pour Paris où vous pourrez m'écrire toujours à l'adresse de l'oncle sénateur. Donnez moi de vos nouvelles. Mes respects à Madame et Mademoiselle de St. Amand que j'eus l'honneur de voir chez M. Latapie à Bordeaux. Je voudrais bien savoir où est M. Lamouroux auquel j'ai quelque chose à faire parvenir (1).

Je suis et serai toujours votre zélé et dévoué concitoyen.

BORY DE SAINT-VINCENT,

IV

A Monsieur Saint-Amans (1).

Rennes, le 30 brumaire an XI
(21 novembre 1802).

Je ne reçois qu'hier, mon cher Mr St Amand, votre lettre datée du 28 vendémiaire an XI. Elle a été à Paris où je n'étais plus, de là elle m'est venues à Rennes. C'est tout cela qui est cause de son retard, j'espère que celle ci fera moins d'angles pour aler à vous. Je suis bien sensible à l'intérêt que vous ne cessez de me témoigner, car vous ne doutez pas du prix que j'attache à votre amitié, je suis désolé de ne

(1) Jean-Vincent-Félix Lamouroux, naturaliste agénais, élève de Saint-Amans et plus tard professeur d'histoire naturelle à la Faculté de Caen, membre correspondant de l'Institut. (Voir notre étude : *Une famille agénaise, les Lamouroux*. Agen. 1893.)

vous avoir pas vu à Paris où j'étais quand vous y passates. Vous y demeurates donc bien peu de temps, vous ne futes donc pas au museum, chez Bosc ou à l'Institut où j'étais assiduellement, même chez Faujas què je crois être de votre conaissance.

Je doute que ma longue lettre soit parvenue à M. Ramond, je lui avais adressé un long memoire sur le volcan actuellement brullant à Bourbon avec une petite carte de l'isle sur une échelle de six lignes par lieues, avec deux vues de divers états de l'erruption ; peut être le port un peu coûteux de la missive lui aura déplu et il aura craint qu'en me répondant il fut expausé à de nouveaux ports ; j'en suis bien désolé, car sans vanité ma lettre pouvait offrir de l'intérêt. Voyant qu'il ne me répondait pas, je crus pouvoir en adresser un double à l'Institut qui y fit assez d'accueil. Au reste, quelle chose qu'il en soit, je ne continue pas moins à être un des sincères admirateurs de M. Ramond. Ses ouvrages sont ceux d'un profond naturaliste et d'un élégant littérateur. Je n'ai vu qu'un coin des Pyrenées (depuis St Sébastien jusqu'en Saoule) et je suis toujours frappé, quand je lis ses observations sur le reste de la chaîne de montagne, de l'excellence de ses observations.

Puisque vous n'avez eu aucun détail sur le prodigieux volcan que j'ai observé par la voye de Ramond, je vous donnerai des détails à ce sujet dans mes suivantes. Vous aimez les montagnes et à cet égard j'ai de quoi vous amuser, car les pays que j'ai visité comme les Canaries, l'Assention, Ste.-Hélène, Mascareigne et Maurice ne sont que des montagnes, mais rarement primitives comme celles que vous avez si souvent parcouru. C'est le feu qui semble les avoir élevées au dépant de l'intérieur du globe.

Je n'ai point eu du gouvernement, comme on vous l'a dit, des gratifications si belles ; on s'est borné à me donner ce qui m'étoit dû et pas un sol de plus, mais je m'en suis assez bien tiré avec mon libraire. Il m'imprime. Mon premier ouvrage pourra paraître vers le milieu de l'hiver, je compte dans deux mois vous prier au nom de notre amitié d'en accepter un exemplaire. Ce sera un *in-quarto* avec planches et cartes. Le plan en a plu a quelques personnes auxquelles je l'ai soumis ; je lui croirai quelque mérite quand vous l'aurez jugé et si vous en êtes contempt. Il est intitulé *Essai sur les isles fortunées*

(1) Lettre publiée pour la première fois par M. Fernand Donnet, dans le *Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers*, 1901.

et l'antique Atlantide ou précis de l'histoire philosophique de l'archipel des Canaries.

Je ne connaissais pas encore d'ouvrage ou faisant connaître un pays on eut entrepris d'en donner l'histoire naturelle ou physique, l'histoire politique, etc. J'ai réuni tout cela dans mon traité. J'ai consulté bien des auteurs espagnols, inconnus chez nous et des annales du pays, même le couvent qu'on m'a permis de voir. N'allez pas croire d'après cela que j'ai exagéré sechement un sujet minutieux et indigne de l'histoire. Convaincu que dans le plus petit coin du globe les fastes du cœur humain peuvent trouver de quoi se grossir de quelques feuillets, je me suis appliqué à faire connaître les Gouanches vertueux et paisibles, possesseurs des Isles Atlantiques, asservis et égorgés par des Espagnols plus barbares que ceux qu'ils nommaient Barbares. Je me suis souvent dit : ces belles républiques grecques si célèbres, si connues, si petites en territoire et en population n'auraient pas fait tant de bruit si des historiens habiles ne les avaient fait connaître. Beaucoup de nations anéanties par les Européens auraient peut-être mérité une pareille célébrité ; mais les conquérants, ne connaissant que leurs mousquets et leurs crucifix, ont tout mis à l'ignominie, les flammes ont consummé les hommes asservis et leurs ouvrages. Cependant par un heureux résultat de mes recherches, n'ai-je pas découvert que ces Gouanches exterminés parlaient une langue où l'on trouve des mots à peu près grecs, égyptiens, phéniciens, etc., que l'alphabet dont ils se servaient était à peu près celui des Perses, qu'on y embaumait les morts comme aux bords du Nil, qu'on y sacrifiait aux dieux sur les lieux élevés comme les Hébreux, qu'on se tournait toujours du côté du nord pour faire les libations comme dans toute l'Inde, qu'il y avait une tradition des titans, ou anges rebelles, des géants (tout cela est la même chose) foudroyés par les dieux gémissants sous le poids des volcans et dans les antres sulfureux des montagnes ignivomes ; que l'on avait une idée de l'ancienne rotondité du globe, que le bled, les céréales, les troupeaux étaient connus des Gouanches ; etc. etc. — après un grand nombre de rapprochements pareils et après une description géologique bien étendue des isles atlantiques où je prouve que les monts de ces isles sont primitifs et granitiques, que les angles des isles voisines répondent aux baies des autres, que les volcans ont déchiré un continent, puisque les flores et les faunes des isles sont absolument les mêmes, après tout cela, dis-je, j'appelle à leur tour, Platon, Diodore de Sicile, Varron, Poliphate, Clément Alexandrin, et grâce à la docte antiquité je prouve par $a + b$ que l'Atlantide a

existé, comme l'ont pensé Kircher et Becman, où nous voyons les Açores, Madère, les Canaries, les isles du Cap Verd. Je suis ici en contradiction avec Dudbek et Bailli; mais avec tout le respect possible je prouve encore que ces savants ont eu tort de chercher le jardin des Hespérides dans le *Spidberg*. Il résulte de mes recherches que le pic de Teneriffe est le vrai mont Atlas de l'antiquité, que les Canaries sont les Hespérides et les isles fortunées, que les dragons sont le symbole des volcans, que les isles Gorgodes sont celles du Cap verd, que les Gorgones de Hannon sont des singes, que les amasones ont existé dans une contrée détruite qui était entre les Gorgodes et les Hespérides, qu'Hercule a été un héros voyageur et l'emblème du soleil seulement par la suite, que Neptune a existé et régné sur l'Atlantide, qu'Atlas a régné et a été un roi instruit, que lors de la destruction du pays Atlantique, les Atlantes n'ont pas lacéré, comme le dit Bailli, les monuments des sciences répandus par la terre, mais que c'est eux qui ont civilisé le monde. De sorte que Brama, Zoroastre, Fo-Hi, Oannes, Menes, Noé, tous venus à peu près dans le même temps et sur des montures merveilleuses qu'on reconait toujours pour des bateaux, sont des Atlantes fugitifs, partis des Canaries, lorsque leur patrie disparut par le courroux réuni des feux souterrains et des eaux de la mer.

II. Voila, comme vous le voyez, mon cher compatriote, bien des choses en peu de mots; pour préparer à ces grandes conséquences, il m'a falu faire connaître l'état actuel du théâtre de tant d'événements, de sorte que la description géographique des Canaries, leur population croissante, depuis qu'elles sont connues, leur revenus, leur valeur, leur agriculture, leur commerce, la manière de les améliorer, il a falu tout dire; la flore, la zoologie et la minéralogie surtout tiennent un bien gros chapitre. Quand vous aurez l'ouvrage, s'il y a quelques plantes parmi les mentionnées qui vous plaisent, demandez et sur le champ vous serez servi.

Mon second ouvrage, dont on grave déjà les planches, sera peut-être moins intéressant pour les lecteurs; il est consacré aux naturalistes; c'est mon *Voyage dans quatre isles des mers d'Afrique*. Je me flatte de faire connaître Bourbon et l'isle de France passablement. Le tout comportera près de quatre vingt plans, vues ou productions naturelles gravées, ce qui fait que nous ne serons prêts qu'à la fin du printemps ou au commencement de l'été. D'ici là, je prendrai la liberté de vous consulter quelques fois dans mes lettres sur quelques vues particulières, bien sûr de votre complaisance et de vos bontés.

C'est dans ce second ouvrage que sera ma belle carte de Bourbon ; je l'avais faite sur une échelle très forte, pour pouvoir la faire graver sur une seule feuille.

Il m'a falu la réduire au grand angle, de sorte que là j'ai une ligne pour cent toises, avec cela on peut se permettre bien des détails. Si j'étais plus lié avec Ramond, et si je pouvais alor faire quelques cources aux Pyrénées avec lui, je lui offrirais de lui faire des parties de cartes pareilles. J'ai adopté pour ces cartes physiques une manière nouvelle de dessiner qui peint en un coup deuil, à l'homme habitué à voir la nature, la surface du pays, de sorte qu'en lisant la relation sur la carte on voit absolument où est le voyageur, quelles enfractuosités l'entourent, quels précipices il a franchi, quels escarpements le séparent de lieux cultivés et habités par les hommes.

A ce sujet vous me dites que Ramond s'est élevé sur la cime du Mont Perdu ; je regrette comme vous de n'avoir pas été du voyage, mais je ne puis croire que Casalet soit bien instruit quand il dit que cettte montage a 2450 T au dessus du niveau. C'est la hauteur du Mont Blanc selon Saussure, et le Mont Blanc est le plus haut des Alpes. Le pic de Teneriffe qui passe pour la plus haute après le Mont Blanc n'a que 2300 selon Feuillé, qui porte trop haut son estimation, 1904 selon Pingré et de Borda qui vont trop bas. Par un terme moyen on peut évaluer le pic par 2100. J'avais toujours pensé que les plus hauts pitons des Pyrénées alaient a 1750 ou 1800 au plus. On porte presque toujours beaucoup trop haut l'élévation des monts par la mesure barométrique, parce qu'on s'imagine qu'elle porte trop bas, et je crois que Ramond s'est servi du baromètre. Il est très sûr que par des observations pareilles plusieurs personnes avaient établi la sime des Solozes à Bourbon à 1704 ; M. Lacaille avait évalué 1700. Je n'ai trouvé que 1530 par des mesures géodésiques. Je suis sûr que par de pareils procédés, le Mont Perdu n'aurait que 1700. Voissi sur quoi je me fonde, c'est que le pic de Teneriffe ne se voit que de 55 lieues en mer. On ne voit pas le Mont Perdu de 55 lieues, quoique de tous les endroits qui en sont à cette distance on soit plus élevé relativement à la montagne qu'on ne l'est sur un vaisseau relativement au pic de Teneriffe. La Rhune près de Bayone n'a que 600 toises, le Mont Perdu aurait-il quatre fois sa hauteur (1) ? Mais

(1) Le mont Perdu, le plus haut des Pyrénées après le Néthou et le Posets, a 3.352 d'élévation.

si le Mont Perdu avait 2400, en supausant Agen élevé de 100, vous devriez très bien voir le Mont Perdu.

Vous parlez presque avec dedain de votre voyage en Angleterre. Certes c'est un des plus beaux qu'on puisse faire. Je suis persuadé que si vous y fussiez demeuré plus de temps, vous auriez enrichi leur flore non seulement du *gentiana acaulis*, mais de bien d'autres choses, car vous êtes d'un zèle au moyen du quel rien n'échape.

Je suis ravi que mes conferves aient pu vous plaire ; vous saurez que j'ai trouvé ici ma *vermiculacea* connue. Thore n'a-t il pas été la trouver au pied de vos Pyrénées. Il faudra la nommer *Alpina* puisque des deux côtés de la ligne elle vient dans les monts.

Je ne pourai, malgré ma bonne volonté, envoyer beaucoup de fucus à Lamouroux (1), car en mon absence M. Dutrouel et autres ont volé mon herbier d'une manière infame. Ils ont tout pris et fait ensuite les généreux à mes depents. D'ailleurs je prépare sur les fucus quelque chose qui paraîtra quand ce sera mur. J'ai déjà trois cents espèces de ce genre, bien décrites, bien figurées en porte feuille, j'atens pour que cela paraisse que j'aye avec tout ce qui me manque des especes de Linné, ce qui va à 15 ou vingt.

Quand je serai de retour à Paris où mes plantes se rendent par la route de Bordeaux, je vous ferai de suite un envoi, vous pouvez m'y répondre, j'y serai dans un mois ; je suis venu faire un tour à Rennes où une légère indisposition m'a retenu plus longtemps que je ne croyais.

Adieu, mon cher et savant compatriote, je suis avec la plus sincère amitié votre dévoué serviteur

BORY DE SAINT-VINCENT.

V

A Monsieur Bosc, rue des Maçons, n° 407, Paris (2),

Du 29 nivose an XI (19 janvier 1803).

MON CHER BOSC,

Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Ma

(1) On sait que le premier ouvrage que publia J.-V.-F. Lamouroux, en 1805, fut une *Dissertation sur plusieurs espèces de Fucus, peu connues ou nouvelles*, gr. in-8° orné de 36 planches.

(2) Archives départementales de Lot-et-Garonne. Nous avons dit précédemment que Bory avait épousé, l'année précédente, une jeune fille de Rennes, où il était en garnison.

femme et moi voulions vous aler faire visite ; mais nous sommes tombés malades tous les deux ; elle d'un rhume affreux qui lui donne la fièvre, et moi d'une fièvre très forte et d'une migraine, qui ne me permet pas de m'occuper.

Adieu, mon ami, à vous revoir. Mes hommages à votre femme, mille baisers à votre fille.

Faites-moi savoir s'il y a rien de fixé pour le départ de votre fils.

Votre ami,

BORY.

VI

A Monsieur Léon Dufour, rue du Théâtre français, n° 8, Paris.

Dunkerque, le 21 ventose, an XIII
(12 mars 1805).

Je venais de vous écrire, mon cher Dufour, quand j'ai reçu votre dernière. J'ai vite rattrapé ma lettre pour vous en faire une autre plus détaillée, puisque vous voulez que nous ayons une main à fond. Avant tout, je vous dirai un mot sur mon long silence de deux mois. Sachez qu'il y a une quarantaine de jours que j'alais vous donner de mes nouvelles, que le maréchal (1) arriva alors, et que depuis ce temps, nous n'avons plus eu une minute pour nos amis, ni même pour nous, tantôt ici, tantôt là. Je n'ai joui du carnaval nulle part, comme vous paraîsez le croire. Les plaisirs de ce temps de folie ne me font pas oublier mes amis. La vie errante que je mène ne me déplairait pas, si nous étions en guerre. Elle fortifie le corps et m'a rendu un des plus solides cavaliers que je connaisse ; mais comme je n'appelle pas faire la guerre être d'un côté de rivière, quand l'ennemi est de l'autre et hors de portée de canon, c'est très ennuyeux. Je tâcherai donc pour me remettre un peu à mes goûts d'obtenir un congé pour la capitale. Je l'eusse même eu ces jours-ci, sans le nouvel arrêté qui ordonne à tous les militaires d'être à leurs drapeaux le 1^{er} germinal. Outre le plaisir de vous voir et celui d'aler à Paris que j'aime tant, je vous avoue que divers intérêts m'attirent, principale-

(1) Le maréchal Davoust, à l'état-major duquel Bory était attaché. Il reçut à ce moment le commandement du 3^e corps de la Grande Armée, que préparait Bonaparte pour répondre aux sourdes menées de l'Angleterre qui réunissait la troisième coalition.

ment pour me trouver avec des gens qui paraissent être de faux amis. Je vais tout à l'heure vous expliquer cela.

Vous me demandez ce que je pense du succès de mon ouvrage (1) ; en vérité je n'en pense rien. J'ai vu quatre ou cinq journaux qui en ont bien parlé. C'est à vous de me dire si Buisson vend, la vente dans ces cas là étant un certificat de succès. A ce sujet mon oncle Journu m'écrivit l'autre jour fort alarmé de certains propos qu'il avait entendu tenir sur mon compte. On m'accusait d'avoir donné comme mienne la carte de Bourbon que, disait-on, j'avais dérobée, et un mémoire sur le volcan où je n'avais pas été, lequel mémoire était d'un M. Berth. Ceci, comme vous voyez, se rattache au journal du Cap que je ne connais pas et dont vous me parlez, ainsi qu'à l'indisposition du Conseiller d'Etat. Avant tout, quoique je sois sûr que vous ne m'accuserez pas, je vais me justifier de tout cela à vos yeux, parce que je vous prie de montrer ma lettre à Bosc, à Labillardière, enfin aux respectables amis et savants qui s'intéressent à moi.

Jamais je n'ai songé à rien piller aux autres. Je ne sais quel journal s'en est aperçu et a bien voulu me rendre justice par cette phrase : « *M. de S. Vincent a toujours le soin de citer les autorités où il puise ; entre les personnes qu'il mentionne honorablement, on distingue M. Berth, etc., etc.* » Je ne me suis donc pas approprié les idées de ce dernier. Jetez les yeux sur la page 227 du tome II et vous y lirez : « M. Berth, que nous avons déjà cité et dont j'ai
« dans les mains un excellent manuscrit, va nous servir de guide...
« Je transcrirai une partie de ses observations... Si cet ouvrage
« tombe par hasard entre les mains de M. Berth, il verra... que loin
« de m'approprier les idées des autres, je me suis fait un devoir ici
« comme ailleurs de citer les sources où j'ai puisé. »

J'en appelle à vous, mon cher. A-t-on jamais mis plus de bonne foi dans la manière d'écrire. C'est-il s'approprier le mémoire de M. Berth, dont après tout je ne donne que trois ou quatre pages, que je termine par les éloges que mérite cet homme véritablement instruit ?

Quant à la carte, transportez-vous au tome I, page 249. Vous y voyez : « Pour l'intelligence du voyage, j'ai cru devoir rédiger un
« plan à très grands points, avec quelques changements sur les limi-
« tes du champ de Rome et sur les détails de bord de mer, depuis le

(1) *Voyage dans les îles des mers d'Afrique.*

« Piton rouge jusqu'à la rivière des remparts. J'ai suivi pour les « cotes un plan manuscrit de M. Chisny, tome II, page 427. J'y « nomme un cratère du nom de M. Chisny qui a été ingénieur à « Mascareigne et en a relevé une bonne carte manuscrite que m'a « très officieusement communiquée M. Jacob le fils. » Enfin, si vous en voulez davantage, voyez table des matières à l'article Carte de l'Ile de la Réunion, cette phrase : « Celle de M. Chisny m'a servi « de base. »

Je vous avoue que de toutes les inculpations qu'on eut pu me faire, il ne m'en est pas de plus dure que celle que je repousse ; et il est du devoir de votre amitié de m'avoir conte que conte ce journal du Cap, afin que je sache quel cas on doit faire de ses calomnies.

Mais le croiriez-vous, mon cher ? Ceux que je soubsonne de cette horrible médisance, le croiriez-vous ? Il est difficile de me tromper ; dès longtemps habitué à observer les hommes, je lis dans leurs yeux et vois leurs passions quand ils croient me les cacher. Je rappelle le passé, j'en rattaché les circonstances à de nouvelles, et j'acquiers la **certitude de ce que je soubsonne**.

Toutes ces données me portent à regarder Dupetitthoirs (1) (*sic*) et Perron, et peut-être tous les deux comme mes détracteurs. Il **serait** long de vous détailler ce qui justifie ma suspicion ; mais je vous autorise à en faire part à ces messieurs. Si j'avais même le temps, je leur en écrirais pour m'en plaindre amicalement. Dupetitthoirs que j'ai toujours cité avec tant de plaisir et que j'ai sési toutes les occasions de louer, dont j'ai analysé l'ouvrage avec zèle. Voilà les hommes, mon cher : que ceci vous soye une leçon. Quant à moi, elle m'a enfin décidé à suivre un parti que depuis quelque temps je méditais. Les sciences n'adouçissent pas les mœurs comme on le dit. Je ne vois nulle part tant de jalousie, de haine, de duplicité que parmi ceux qui s'en occupent. Les uns passent leur vie à traverser les autres. Moi donc qui ai le bonheur de m'en apercevoir jeune, je me retire d'une carrière où je ne saurais luter par de pareils moyens. J'étudierai pour moi, pour ma consolation, pour acquérir les moyens de bien élever mes enfants. Mais je n'imprimerai plus. Je renoncerai à faire parler de moi dans le monde littéraire. Que les portes de l'Institut me soient à jamais fermées. Pour aspirer à y entrer, il faudrait

(1) Dupetit-Thouars (Louis-Marie Aubert), botaniste et membre de l'Institut (1758-1831).

encore se faire trop d'ennemis. Je suivrai une autre carrière ; je resterai soldat et bon soldat ; estimé de mes chefs, je suis à peu près sûr de réussir et de pouvoir alors me moquer des prétentions, des haines et de la jalousie de ces hommes qui n'épluchent pas les étamines des plantes pour y recueillir du miel ainsi que les abeilles, mais pour y distiller le fiel.

Passons à un sujet qui me touche encore plus ; c'est vous. Vous me parlez de vos inquiétudes, relativement à votre fol de frère. Qu'est-ce que ce fol de frère ? Quelles sont vos inquiétudes, dites-moi donc ? *Parler de ses maux en soulage*. Je vous écouterai, vous plaindrai. gemirai, pesterai, et s'il vous prenait quelque envie de terminer le cours de votre vie... à temps je vous en empêcherai.

Quant à l'histoire du conseiller d'Etat, je vois d'ici qui peut se croire offensé. Cela ne peut s'écrire. Je vous le dirai à Paris. En vérité, *l'on ne peut contempler tout le monde et son père*.

J'ai dans le temps écrit à M. Seneaux. La lettre est demeurée sans réponse. Je ne vois pas que mon état m'empêche de m'occuper de conferves. Après tout, c'est comme il voudra. J'ai déjà jeté sur des feuilles volantes et de mémoire les deux tiers de ce que j'eusse eu à faire si j'eusse été chargé de l'ouvrage. Entre nous, et ce n'est pas pour me donner du relief, mais il me semble qu'après Draparnaud (1), je suis le seul qui puisse mettre au jour sa monographie, que j'ai presque en substance dans la correspondance que j'ai conservée de lui.

Si je vois son père à Paris, je verrai ce que j'aurai à faire pour *Richardia Rapacissima*. Gardez toujours mes exemplaires. Vous ne m'avez rien dit de Ventenat (2). J'ai reçu, il y a trois jours ses fascicules et lui écrirai à ce sujet pour le remercier d'un si beau cadeau.

VII

A Monsieur Dufour, rue du Théâtre français, n° 8, Paris.

Dunkerque, le 15 germinal an XIII
(5 avril 1805).

MON CHER DUFOUR,

Je vous destinais une longue lettre pour ces jours-ci. Je voulais

(1) Draparnaud (Jacques-Philippe-Raymond), naturaliste, né à Montpellier, où il fut professeur à l'Ecole Centrale, puis à la Faculté de médecine (1771-1805).

(2) Ventenat (Etienne-Pierre), naturaliste, né à Limoges. D'abord prêtre, il

vous y parler à mon aise de mes réflexions sur la jalousie, sur la vanité des petits auteurs, etc. Mais après huit jours de stagnation, voilà tout à coup mille affaires qui nous arrivent ; menacé de dix cources, je me hate de vous donner de mes nouvelles, de crainte de n'en pas avoir le temps d'ici à quinzaine. Jamais vie n'a été plus errante que la mienne. Mais cela me convient ; car jamais je ne me suis si bien porté. Toujours à cheval ou en chaise de poste. Reviens-je de Boulogne, je pars pour Flessingues, pour Gand, pour Bruges, etc.

Je ne perds pas cependant tout à fait mon temps dans ces cources et si je n'écris pas à mes amis, je pense à eux. Dites donc à Bosc que j'allais lui écrire, mais que je ne tarderai pas. Je ne sais si le bon M. de La Billardière(1) a reçu ma dernière, en remerciement des fascicules ? Tâchez donc d'où vient le silence de Faujas(2) à mon égard, qui m'a toujours si bien traité, que j'ai si bien loué et qui m'écrivait avant la publication de mon ouvrage. Ces gens là sont inexplicables.

Je viens de concevoir l'idée d'une lettre à Péron, qui sera un petit ouvrage de cent pages 8° à peu près. Comme c'est une espèce de justification des horreurs qu'on a dit de moi, mais sage, modérée et qui sert en même temps de développement à quelques-unes de mes idées, j'ai envie de l'imprimer ici et de la distribuer, au nombre d'une quarantaine d'exemplaires. En conséquence, comme vous ne vous rendez pas assez de justice pour savoir que vous êtes un excellent conseil et un fort bon juge, je vous ferai parvenir cette lettre avant de la lui remettre, pour me dire votre avis. Je me vengerai de la calomnie par le bon sens et la modération.

Adieu, mon ami. Le général m'appelle. Je n'ai pas le loisir de vous en dire plus long.

La Commission n'ayant pas été longue, je puis encore vous dire deux mots. Vous ne me répondez jamais quand je vous demande si

devint en 1796 membre de l'Institut et puis directeur du jardin de la Malmaison et Conservateur de la bibliothèque du Panthéon (1787-1808). Voir aussi *Souvenirs d'un savant français*, p. 47.

(1) La Billardière (Jacques-Julien Houton de), naturaliste, né à Alençon (1755-1834), fit de nombreux voyages sur les côtes de la Méditerranée et devint membre de l'Institut en 1800. Voir aussi *Souvenirs d'un savant français*, p. 42.

(2) Faujas de Saint-Fond (Barthélemy), géologue et botaniste, né à Montélimar en 1741, mort en 1819, devint professeur au Jardin des Plantes en 1793.

Buisson est content de la vente et si cela va. Donnez-moi donc des détails à ce sujet. Vous ne pouvez rien me dire de plus intéressant.

Parlez-moi aussi de l'Institut et de ce qui s'y fait.

Sur les exemplaires qui vous restent, voici deux destinations : je vous prie de les remettre vous-même, ou du moins de vous assurer de leur remise. J'écris aux personnes pour les prévenir. L'une est *M. Tabariès*, chef des bureaux de la 1^{re} division au ministère de la guerre. Hôtel de la Guerre, rue de Varennes. L'autre, *M. Forestier*, chef de la 1^{re} division au ministère de la marine. Hôtel de la Marine.

Adieu, je vous embrasse.

VIII

A Monsieur Léon Dufour, Paris.

Dunkerque, le 29 floréal an XIII
(19 mai 1805).

Il y a huit jours, mon cher Dufour, que je fais le projet de vous écrire et de répondre à votre dernière que je n'ai reçu qu'à cette époque, vu que j'arrive de Hollande ; mais j'ai eu une venue de paresse durant laquelle je n'ai pas écrit une ligne. Le climat est si âpre ici. Il règne en général un froid si désagréable et si pénétrant que j'ai profité d'une semaine de beau temps pour promener. A peine suis-je descendu de cheval durant tout le temps ; enfin hier il a gelé ; le temps s'était couvert ; l'atmosphère est devenue plus humide, de sorte que rentré dans ma chambre clause et au coin d'un grand feu, je reprends la plume, mes occupations et ma correspondance. Jugez, mon cher, si un ciel comme celui du Nord peut me convenir, moi qui aime tant les tropiques.

Parlons d'abord des chagrins que vous avez....

... Au sujet du goût de l'étude, il me quitte, mon cher, depuis quel-que temps. Je deviens triste. Ce n'est pas la maladie du pays que j'ai, c'est le contraire. Si d'ici à peu, je ne puis voir Tristan d'Acugna, Otaïti, Sandwich, La Nouvelle-Zélande, les Mollusques et les Philippines, si je ne puis traverser à pied l'Amérique méridionale, l'Asie et l'Afrique, je suis un homme mort. Je rêve bien souvent à ces beaux projets ; je me vois fendant les mers sur un petit bâtiment et pêchant des mollusques dans les brumes du lointain. Je découvre des sommets naissants. Ce sont les Cordelières. J'arrive à une côte inhabitée, où les giraphes, les hippopotames et les phoques viennent me recevoir. Je

m'enfonce dans les terres ; des animaux qu'enfante mon esprit me font les honneurs du pays. Je me repose sous des ombrages de *psychotria*, de *cocoloba*, etc., etc. Des lits de verdure de plantes imaginaires me sont offerts par la nature. Là c'est un *polytrichum* tout rose avec des anthères d'ébène ; ici un *bartramia*, couleur d'or, avec des urnes couleur de feu. Ailleurs, pour me mettre à l'abri du soleil, je fais un parasol avec la fructification d'un *splachnum*, et pour terminer le voyage, j'assiste à mon retour à un ballet donné par des singes cramoisis et des gazèles vertes. Vous sentez qu'il n'en faudrait pas tant pour rendre ma relation fort curieuse. Dans une de ces relations, que je rêvais cette nuit, j'avais vu une montagne s'entrouvrir et il m'était sorti une exhalaison qui avait asphyxié toute la troupe. Mais vous qui êtes de toutes mes excursions et qui êtes le docteur médecin des voyageurs, vous avez guéri tout le monde avec le secours d'une tremelle qui ressemble pour la forme à un lichen corolloïde.

Vous le voyez, mon cher Dufour, notre sort est tôt ou tard de voyager ensemble... Je suis ravi quand je vous vois suivre la carrière d'Esculape. Vous serez celui de l'entreprise.

Maintenant, et plaisanteries à part, je songe, à la paix, à faire un voyage, et n'y pense jamais sans me souvenir que vous avez souvent eu l'idée de le faire avec moi. Semez toujours cette idée parmi les savants ; faites leur entendre que nous ne négligerons pas leurs herbiers, etc., etc. C'est surtout au Jardin des Plantes et à l'Institut qu'il faut parler de cela.

J'ai suivi vos conseils, j'ai méprisé les calomnies ; je n'ai écrit ni à Dupetitthoirs, ni à Péron. J'attends néanmoins de votre amitié que vous ne laissiez pas ignorer ce qui m'est revenu d'eux ; combien j'y ai été sensible et combien cela m'a prouvé que, excepté vous, il n'y avait pas d'homme qui fut digne du titre d'ami.

Pour que notre voyage aie lieu sur le grand et beau plan que je vous communiquerai, il faudrait que des puissances l'étayassent. Je suis assez sûr de quelques personnes importantes. Il n'y manquerait que Madame Bonaparte à laquelle je n'ai pas voulu dans le temps qu'on remit mon (ouvrage) que vous devez avoir et à laquelle je le remettrai moi-même, si je vais à Paris. En attendant mitonnez-en Ventenat en lui faisant entrevoir dans l'avenir les *Cocoloba* et les *Psychotria* arrivant en foule à notre retour, etc., etc. Je voudrais avoir un ouvrage à doner au public pour le dédier à la Souveraine, ce qui serait d'un bon effet, mais e ne le puis. Les matériaux que je ramasse sont de

nature a être digérés encore dix ans. Aussi cette corde ne peut être touchée. Mais voici autre chose. Et c'est entre nous et confidentiel.

Quand j'ai vendu mon premier ouvrage à Baudouin j'avais traité pour une 2^e édition. Mais il est impossible de songer à une 2^e édition dans les mains de ce coquin-là. 1. La vente de l'ouvrage n'ayant pas du bien aller parceque l'ouvrage était d'un format incommode. 2. Parce que le libraire n'est pas aussi adroit que Buisson et que lorsque la vente eut bien été, Baudouin ayant manqué, il est trop gêné par ses créanciers qui le veillent pour pouvoir entreprendre une opération. Pour me tirer de ses griffes, ne serait-il pas possible de le voir, de lui faire entendre que pour ranimer la vente des *Essais sur les Iles fortunées*, il n'y aurait qu'à faire quelques cartons pour lesquels je m'entendrais avec lui ; et, changeant les premières feuilles décorées du titre de la 2^e édition, je consentirais même à ne point retirer les honoraires qu'il m'avait promis, mais seulement 25 louis par exemple et 25 exemplaires.

Il faut vous dire que notre traité porte que je rentrerai dans ma propriété aussitôt après la 2^e édition. Vous sentez que si j'y rentrais ce serait un grand avantage pour moi. Un libraire de Bruxelles sachant que j'étais ici, m'ayant fait offrir de réimprimer mon *Essai* in-8°, etc. Ce format assurerait la vente, je retoucherais ce livre et sous la nouvelle enveloppe je le dédierais à l'Impératrice ; ce qui nous la rendrait bien favorable. C'est donc à vous, mon ami, que je confie le plan. Il faudra que vous voyez Baudouin. Ceci est une affaire délicate ; votre adresse et votre amitié pour moi seront nécessaires. J'écris à mon frère pour vous procurer mon traité avec Baudouin que j'ai déposé quelque part, afin que vous puissiez en faire la base de vos négociations. Il y a un billet de cinq cent livres protesté qui y est joint. Il faut bien le conserver, et surtout vous garder d'en parler. Vous pourrez faire valoir à l'homme comme si vous étiez dans son sens que cette édition ne lui coutera presque rien, qu'elle le libérera à mon égard des conditions de cette dite édition, puisque le désir que j'ai de la voir annoncer me fait réduire à 600 franc les 1.500 ou 2.000 qu'il devait me donner, etc., enfin que ce changement de titre metant l'ouvrage à même d'être réannoncé, il est impossible que mon nom, maintenant plus connu par mon second ouvrage ne lui procure une défaite avantageuse. Vous sentez que tout ceci doit se traiter avec célérité et avant la paix pour qu'à cette époque je puisse demander un bâtiment et la clef de toutes les mers. J'atens avec impatience votre réponse et votre avis à ce sujet, mais pas encore le résultat de

vos démarches, car il n'en faut pas faire avant que vous ne m'ayez écrit et bien lu le traité.

Pour M. Seneaux, il paraît qu'il a changé d'avis. Il ne songe plus à me faire faire l'édition des Conferves. Je (souhaite) pour la mémoire de mon ami que l'on le traite mieux que je ne l'eusse traité. Cependant comme j'ai quelques droits sur ce genre, j'essaierai, après mon voyage à Paris, ou je chercherai toutes les pièces que j'aurais composées moi-même, un petit travail des Conferves. J'avoue que j'aurais cependant eu du plaisir à être l'éditeur de Draparnau. Donnez moi néanmoins des nouvelles de cette famille et me dites où en sont leurs affaires. Rappelez moi à leur souvenir. Je parierais que quelque Mirbel, de Candolle, ou autre furets d'herbier les ont chambrés.

Rappelez moi, surtout, je vous prie, à nos bons amis Bosc et La Billardière. Bien des choses à Olivier, Latreille et Richard. Parlez-moi un peu *de Moussu de Rodérigues, si vous n'avez de noubèles.*

Je vous embrasse.

B. DE S. V.

IX

*A Monsieur Léon Dufour, naturaliste, rue des Francs-Bourgeois,
Place S. Michel, n° 785, Paris.*

Dunkerque, le 18 prairial an XIII
(7 juin 1805).

BORY DE S^t-VINCENT, ADJOINT A L'ETAT-MAJOR,
A SON AMI DUFOUR.

Mon cher ami, si ma dernière vous a plu et amusé, votre réponse m'a jeté dans la consternation. Et quoi donc, nos projets de voyage futurs, tout cet espoir de découvertes seraient donc anéantis ; vous qui vouliez aler avec un général inconnu, vendale, ennemi des sciences, aux lieux où le soleil murit le girofle et la canelle, vous ne voudriez pas avant d'aler vous enterrer dans votre Chalosse, parcourir avec le plus sincère de vos amis les deux hémisphères, ces contrées nouvelles arrachées au sein des eaux par les grandes secousses du globe et où la nature vierge nous promet tant de beaux pusselages. Ah, mon cher Dufour, avez-vous pu dire de sans froid que vous rentriez dans vos foyers, sans avoir vu les sourcilleuses Cordelières, les déserts de l'Afrique, la nouvelle Hollande, les îles heureuses de la

mer du Sud, et même le formidable cratère de Bourbon, témoin de la plus vive émotion que j'aye ressenti de ma vie.

Que vous promettez-vous donc, en allant vivre inutile sur un coin du globe, sans avoir promené vos pas sur sa surface. Le ciel vous aurait-il donné en vain du goût pour l'étude de l'univers, de véritables connaissances, le germe des grands talents, pour demeurer enseveli ? Le créateur aurait-il répandu avec profusion dans les climats lointains les productions les plus variées pour que vous ne cherchiez pas à les connaître ? Enfin la nature aurait-elle dessiné ses pompeux tableaux en Amérique, en Asie, en Afrique, pour que vous n'en soyez pas l'admirateur ? Me laisserez-vous seul parcourir d'un pas lent et pénible, l'œil triste et dans le plus profond silence, les vastes espaces, où, trouvant tant de sujets de méditation et d'extase, nous nous communiquerions nos plaisirs et nos peines, nos découvertes et les sensations qui pourraient en résulter. L'un avec l'autre, les jouissances seraient multipliées, les peines et les fatigues disparaîtraient. A, mon cher, je ne sais pas être heureux tout seul, ni triste tout seul ; il faut absolument que vous soyez, à la paix, de mon grand voyage. Bon gré, mal gré, je vous demanderai au Gouvernement. Songez-y donc bien, vous serez le Forster de l'expédition.

Je suis trop pressé pour vous dire tout ce que je désirerais ; il y a là une diable de flotille qui doit aller à Ambleteuse, et tant que le vent nous la retiendra, je ne serai pas un moment tranquille. En attendant donc que le repos me permette de bien jaser avec vous, sachez que j'ai reçu une lettre de M. Seneaux, que ne sachant son adresse, je vous ai adressé ma réponse pour la lui faire parvenir. Il paraît toujours dans l'intention de me confier ses conferves, et moi dans l'intention de surpasser son espoir.. Ainsi collectez moi des... conferves et des notes à ce sujet. Il faut que la mémoire de Draparnau soit illustrée.

Vous me dites que Buisson ne vous a pas remis le velin que je destine à l'Empereur. Eh bien, moi, je vous déclare et lui déclare, mauvaise humeur à part, que n'ayant pas reçu le nombre d'exemplaires qui me reviennent, je ne recevrai aucun reçu à ce sujet, que je vais le citer à la justice pour qu'il me donne mes 28 exemplaires. C'est arrêté : je ne veux pas rester en arrière avec ce vaurien. Vu que l'Empereur devant être ici sous peu, je dois lui présenter mon livre et qu'ainsi il est de toute nécessité que vous m'envoyez par la diligence un des velins qui me reviennent, bien soigné, choisi par vous, et le plus tôt possible. Sa Majesté sera ici le 28, dit-on. Je

vous prie de remettre la présente à Buisson, et suis de tout mon cœur,
votre ami,

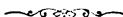
DE St VINCENT.

Cette lettre à Buisson ne peut être annulée que mon velin reçu ;
sinon, le 28 ma plainte sera au juge de paix de son quartier.

PH. LAUZUN.



UN SCULPTEUR AGENAIS : GAILLARD SENTOU



Dans le tome xiii de la *Revue de l'Agenais*, en 1886, M. Tholin a écrit un article très documenté sur les peintres et sculpteurs agenais.

Aux listes dressées par l'éminent archiviste nous ajouterons tous les noms de peintres et de sculpteurs que nous pourrions découvrir dans nos recherches. Espérons que ces courtes notes fourniront plus tard les matériaux d'un travail définitif.

Aujourd'hui nous apportons simplement l'acte de décès d'un sculpteur :

Gaillard Sentou, sculpteur, mourut dans la ville d'Agen, à l'âge de 60 ans, le 7 janvier 1710. Le lendemain, il fut enterré dans le cloître de l'église de Saint-Caprais (1).

J. DUBOIS.

(1) Arch., Evêché d'Agen, reg. par. de Saint-Caprais d'Agen.

DEUX DOCUMENTS SUR SAINTE-BAZEILLE

§ 1^{er}

Un Gouverneur du château au XIV^e siècle

La petite ville de Sainte-Bazeille, si paisible aujourd'hui, et renommée à juste titre pour ses produits agricoles, fut au moyen-âge une place de guerre de premier ordre.

Les rois de France et d'Angleterre se la disputaient, et le nombre des sièges qu'elle soutint est incalculable.

De 1338 à 1343 notamment, cette ville fut prise et reprise tant de fois que M. l'abbé Alis, dans son excellent ouvrage, constate qu'il est impossible de fixer, avec précision, les dates de la possession par les Français ou par les Anglais.

Les lois de la guerre étaient dures et trop souvent les défenseurs, chefs ou soldats, étaient passés au fil de l'épée après la prise de la ville.

Ces héros obscurs sont pour la plupart inconnus, aussi croyons-nous intéressant pour l'histoire de Sainte-Bazeille d'exhumer le nom de l'un de ses défenseurs.

Sans pouvoir indiquer exactement à quelle date Henry de Fammechon, écuyer, défendit Sainte-Bazeille pour le roi de France, et où il perdit la vie, on peut conjecturer que ce fut de 1340 à 1342, pendant cette période où la lutte fut si acharnée et cette place prise et reprise si souvent par les deux partis.

C'était un vaillant capitaine tenant le parti français contre les Anglais et qui, un des premiers, employa la poudre et le canon.

Il dirigea en 1338 et 1339 les opérations du siège de Puy-Guilhem, aujourd'hui petite ville de la Dordogne, près de la limite du Lot et Garonne.

Du Cange rapporte à ce sujet, au mot *Bombarda*, qu'à la dite

époque, Barthélemy de Drach, trésorier des guerres, paya à Henry de Fammechon, châtelain de Lésinhan, en Bigorre, une somme pour achat des poudres et autres choses nécessaires aux canons servant au siège de Puy-Guilhem.

Quelque temps après, Henry de Fammechon, qui avait la garde du château de Sainte-Bazeille, ayant été pris et occis par les Anglais, le roi Philippe VI de Valois accorda à Nicolas de Fammechon, une somme de 200 livres en reconnaissance des services rendus par les deux frères.

L'ordre de paiement qui est aux archives nationales K 43, n° 26, pourrait être annoté au livre de M. l'abbé Alis ; il est ainsi conçu :

« Philippe, par la grâce de Dieu roy de France, au receveur de Caours ou à son lieutenant, salut.

« Comme nous, de grâce spéciale, en récompensation des pertes et dommages que Nicolas de Fammechon, escuier, a eus en la mort de feu Henry de Fammechon son frère, escuier, jadis garde du chastel de Sainte-Basille, auquel chastel il fu pris et occis par noz ennemis, duquel ledit Nicolas était hoir ; et aussi par considération des bons et agréables services que lesdiz feu Henry et Nicolas nous ont faiz, li avons donné et donnons cette fois par la teneur de ces présentes lettres deux cens livres à prendre sur ta recepte ; nous te mandons que, sans délai, tu payes audit escuier la dite somme ou à son certain commandement, en retenant par devers toy, lettres de quittance avec ces présentes ; parmi lesquelles rapportant, nous donnons en mandement a noz amez et feauls gens de nos comptes à Paris, que ladicte somme païée li auras ils allouent en tes comptes et rabatent de ta recepte sans contredit.

« Donné à Montargis le quatriesme jour du juing l'an de grâce mil trois cent quarante et trois, par le Roy signé MARTIN. »

§ II.

Etat du château au XVI^e siècle

Un document qui est aux archives du château de Xaintrailles donne quelques indications sur le château de Sainte-Bazeille.

C'est le compte-rendu d'une visite faite par les commissaires qui avaient charge de faire les affermes des terres d'Albret.

Il peut être aussi annoté à l'ouvrage de M. l'abbé Alis.

« Le jeudi 28^e jour de juing 1532 avons veu et visité le chasteau de Saincte Bazille et icelluy trouvé assez bien et suffisamment couvert et entretenu par Monsieur de Cauboue (1) cappitaine du dit lieu et comme il a eu par cy devant bonne coustume fors et reserve que à présent et de nouvelles.

« À la couverture de la haulte tour carrée du dit chasteau y a besoing de construire du costé la Rivière à cause des grands vents qui viennent de celluy costé et mesmes au dessous d'une large cheminée estant audit costé ; dont y avait ja audit chasteau tuilles et chaulx pour ce faire.

« Item fault reffaire de neuf la grant porte et ferrures de l'entrée hault dudit chasteau et aussi es portes et ferrures des deux prisons et reffaire le plancher de dessus la prison haulte pour seureté des prisonniers.

« Il est besoing de reffaire de neuf une autre porte de bois et ferrures à l'entrée de l'estable ou est la prison basse en soy aidant sur le tout des vieilles ferrures parce que l'on peut entrer et **sortir en dessous** ladicte porte à cause de la vieillesse et pourriture d'icelle et ou n'y a pas moïen avoir seureté.

« Item à la prison haulte est besoing de hausser la muraille d'un costé au-dessus de la trappe jusques au haut et y faire une voulte au hault de ladicte tour et reffaire le plancher du millieu lesquelles volutes ne seraient pas de grand coust parce que ce lieu est estroit et y a une vieille voulte rompue dans le chaiz ou l'on pourrait prendre de la brique à ce nécessaire.

« Item, serait bon faire planchayer dans et au-dessus la grant salle ou sont aussi les poultries et solliveaux et dessus ; laquelle salle est de belle estendue et avec bonnes essences et bien couverte et si icelluy plancher était faict y aurait dessus de beaulx grenier qui se pourraient louer et en faire bon proffit.

C. CHAUX.

(1) M. de Cauboue était Antoine de Chamborel, seigneur de Morterée et Bonnement en Normandie, médecin d'Alain le Grand et qui avait épousé Anne de Lamothe qui lui apporta en mariage les terres et châteaux de Xaintrailles, Ambrus, Caubeyres et Cauboue.

HENRI DE BARRAILH

CONFIDENT DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER ET DU DUC DE LAUZUN

Henri de Barrailh, second fils de Renaud de Barrailh et de Marthe Carrier, naquit vers 1635. Son père, juge seigneurial de Montastruc, habitait Savignac, dans la paroisse de Saint-Pierre de-la-Croix, juridiction de Montastruc. C'est dans ce lieu, selon toute vraisemblance que notre héros vint au monde. Pour le distinguer de ses autres frères : Jean, qui fut juge de Monclar (1661-1693), et Henri, qui devint abbé de Saint-Marien d'Auxerre (26 septembre 1666), on le surnomma Jolibois, du nom d'une terre possédée par sa famille.

A vingt ans, il se battit en duel et blessa mortellement son adversaire. Voici comment un chroniqueur du pays a raconté cette affaire (1).

« Le jour des Rameaux, 21 mars 1655, le sieur de Missandre a esté blessé par Joliboy, second fils de Barrail. »

Le blessé était Philippe de Missandre, ainsi que nous l'apprend Ph. Tamizey de Larroque. Il ne survécut à ses blessures que peu de jours et mourut à Cancon le 6 avril 1655. Ce détail nous est encore transmis par Lidon de Savignac, le chroniqueur précité.

Marc-Antoine et Jean de Missandre, frères, capitaines au régiment des Galères poursuivirent alors Henri de Barrailh devant le sénéchal d'Agen. L'inculpé fut condamné par défaut à être pendu à Montastruc même. La sentence, du 26 juin 1655, portait que s'il ne pouvait être saisi il serait pendu en effigie (2).

(1) *Deux livres de raison de l'Agenais*, publiés par Ph. Tamizey de Larroque, 1 vol. in-8°, Paris et Auch, 1893.

(2) Archives de Lot-et-Garonne, B. 235.

Pour éviter la potence Henri de Barrailh quitta précipitamment l'Agenais et se fit soldat. Antoine Nompars de Caumont, qui était alors connu sous le nom de M. de Puyguilhem, devint son protecteur. Grâce à cet appui, Barrailh servit comme cadet sous les ordres de Fabert (1655-1662). A la mort du maréchal, il fut nommé lieutenant du gouverneur de la Bastille. Il occupa ce poste sept ans (1662-1668). Autant le gouverneur, M. de Besmaux, était dur et sévère, autant son lieutenant était doux et bon.

« Il me fait penser, a dit Sainte-Beuve, à ce bon Maison-Rouge de Mademoiselle de Launay », on ne l'appelait que le bon major (1).

En quittant la Bastille, Henri de Barrailh se rapprocha de son protecteur; il devint premier capitaine exempt (2) dans le régiment des gardes du corps du roi dont le comte de Lauzun (3) était colonel.

Durant les trois années que Barrailh servit sous les ordres immédiats de Lauzun (1669-1671), il employa au service personnel de son maître toutes les ressources d'une grande expérience secondée par le plus admirable dévouement.

Quand Lauzun voulut épouser la grande Mademoiselle, cette petite fille d'Henri IV qui avait jadis repoussé d'illustres alliances, il fut aidé par Barrailh dans les difficiles négociations que nécessitèrent ce mariage (4). Le capitaine des gardes fut tour à tour un messenger discret et un conseiller sûr. Ses remarquables qualités lui assurèrent l'estime et l'amitié de Mademoiselle, comme elles lui avaient valu l'estime et l'amitié de Lauzun.

Dans ses mémoires Mademoiselle de Montpensier raconte, avec naïveté, comment elle remarqua Barrailh, qu'elle appelle Baraille; comment elle voulut le ranger au nombre de ses courtisans, sans pou-

(1) Cf. : *Port-Royal*, par Sainte-Beuve, t. II, pp. 344-355. — Voir aussi *Mélanges Colbert*, vol. 129, n° 277.

(2) On peut lire ce titre de premier capitaine exempt dans l'acte de baptême de Henri de Barrailh, neveu et filleul du protégé de Lauzun, 18 janvier 1671. (Registres paroissiaux de Monclar.) Ce filleul était fils de Jean de Barrailh, juge de Monclar, et de Jeanne Glory.

(3) Antoine-Nompars de Caumont, comte de Lauzun depuis la mort de son père. Sa terre fut érigée plus tard en duché.

(4) Anne-Marie-Louise d'Orléans, souveraine de Dombes, duchesse de Montpensier, etc. ; née le 29 mai 1627 et morte le 5 avril 1693. Elle était fille de Gaston-Jean-Baptiste d'Orléans et de Marie de Bourbon. Elle avait quarante-trois ans quand Louis XIV permit son mariage avec Lauzun, mais le roi se rétracta au bout de trois jours (décembre 1670).

voir y réussir tout d'abord. Le capitaine des gardes, après avoir fait preuve d'une sage réserve, accepta, pour servir Lauzun, le rôle de messenger. Lorsqu'il s'entretenait avec Mademoiselle, c'était de Lauzun, et de Lauzun seulement, qu'il parlait. Il vantait les qualités physiques et morales de son maître ; au besoin il prenait sa défense, pour excuser ses fautes, ou atténuer ses défauts.

Mademoiselle s'attacha si vivement à Barrailh, que l'ayant su gravement malade, elle s'informa plusieurs fois de son état et ne fut contente que lorsqu'elle le sut hors de danger.

Quand Lauzun fut enfermé à Pignerol, sa disgrâce entraîna celle de son ami. Henri de Barrailh perdit toutes ses charges.

D'après la correspondance de Louvois à Saint-Mars,¹ l'ami de Lauzun « était alors un grand homme, assez pâle et menu de corps, d'environ trente-cinq ans (1). » A cette époque également il allait, presque tous les soirs, chez Mademoiselle qui avait à son service Rollinde et Madame de Nogent(2). Tous ensemble n'avaient alors qu'une idée : parler ou entendre parler de Lauzun. Il en fut ainsi tant que Barrailh put rester à Paris, mais il ne tarda guère à reprendre du service. Louis XIV lui ayant offert une compagnie de chevaux-légers, il la refusa pour servir comme aide-de-camp du grand maître qui était un ami de Lauzun.

Barrailh fit ainsi plusieurs campagnes sur terre et même une campagne sur mer. Pendant ce temps il ne perdit jamais une occasion de travailler à la délivrance de Lauzun. C'est ainsi qu'il intéressa Buckingham aux malheurs de son maître et l'amena à solliciter auprès de Louis XIV un adoucissement aux rigueurs dont Lauzun était l'objet. Le solliciteur n'obtint qu'un refus, mais Barrailh avait au moins la satisfaction de n'avoir rien négligé pour son ami.

La correspondance de Louvois avec Saint-Mars renferme les renseignements sur les efforts réitérés qu'il fit pour obtenir la liberté de Lauzun. Les mémoires de Mademoiselle de Montpensier sont non moins explicites sur ce point (3).

(1) Arch. nat., K. 120, liasse première.

(2) Diane-Charlotte de Caumont-Lauzun, fille de Gabriel-Nompar de Caumont, comte de Lauzun, et de Caumont-Laforce. Mariée le 28 avril 1663 à Armand de Bautru, comte de Nogent, elle mourut le 4 novembre 1720, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

(3) Ces mémoires et ceux de Saint-Simon publiés dans la collection des grands écrivains de la France nous ont servi beaucoup pour cet article.

Barrailh était admirable de dévouement et d'une adresse incroyable. Il sut fixer l'inconstance de Mademoiselle de Montpensier, sans la froisser jamais,

« Je n'ai jamais vu, disait Mademoiselle, un si fidèle ami que celui-là, et qui sut si bien ménager une personne aussi difficile à gouverner que moi. »

Il ne craignit pas de prendre, auprès de Louis XIV, la défense de son maître, et il sut le faire avec tant d'habileté que le roi n'en fut pas choqué. Le caractère irascible de Louvois ne le fit pas reculer, il accabla de demandes ce puissant ministre et fut assez heureux pour obtenir une partie de ce qu'il sollicitait pour Lauzun.

Enfin, il y avait une autre puissance qu'il fallait gagner, coûte que coûte, à la cause de Lauzun ; c'était Madame de Montespan. Quant Barrailh allait à Saint-Germain, il se rendait d'abord ouvertement chez Mademoiselle ; il causait longuement avec elle du prisonnier et puis, le soir venu, il se rendait mystérieusement chez la favorite. C'est dans ces entretiens qu'il fut décidé que Mademoiselle donnerait au duc du Maine le comté d'Eu, le duché d'Aumale et la principauté de Dombes, n'en conservant pour elle que l'usufruit. Ce sacrifice était la condition *sine qua non* mise à la délivrance de Lauzun.

Malgré son grand désir de cette délivrance, Mademoiselle hésita bien longtemps. Tandis qu'on l'accablait de caresses, pour la gagner, Barrailh était traité rudement ; on le menaça même de la Bastille, si Mademoiselle ne se décidait promptement. Ce fut le dernier coup. Mademoiselle accepta toutes les conditions qu'on lui imposait. Mais il fallait aussi le consentement de Lauzun, car Mademoiselle lui avait déjà donné les terres d'Eu et d'Aumale. Louis XIV pensa que Barrailh serait capable plus que tout autre, d'obtenir l'adhésion de Lauzun. Il l'envoya donc à Pignerol après lui avoir donné congé publiquement au grand étonnement de tous les courtisans.

Lauzun ne fut pas facile à convaincre ; il ne fallait rien moins que les efforts combinés de son ami et de sa sœur pour l'amener aux désirs du roi.

Barrailh rendit encore plusieurs bons offices à Lauzun en réglant ses intérêts avec Colbert, et en tâchant de maintenir la bonne harmonie qui aurait dû régner entre lui et Mademoiselle de Montpensier. Enfin, voyant ses efforts inutiles, il partit sans bruit pour passer dans la retraite et la piété les dernières années de sa vie. Il écrivit à Mademoiselle une lettre remarquable dont cette princesse parle avec attendrissement dans ses mémoires. Lauzun lui ayant fait remettre

un sac de mille pistoles il refusa généreusement cette somme ne croyant pas mériter une récompense pour des services rendus à un ami.

Barrailh vécut dans sa retraite d'une pension de 2.000 livres qui lui avait été accordée le 19 juin 1682. Il comptait vingt années de service à l'armée, sept ans à la Bastille et trois ans comme exempt des gardes du corps. Il avait pris sa retraite sous prétexte d'infirmités (1).

Saint-Simon, dans ses mémoires, le confond avec Barrin, premier maître d'hôtel de Monsieur. Sauf ce détail et celui de l'âge avancé le portrait suivant paraît exactement convenir à Barrailh.

« Barrin mourut aussi. Il était premier maître d'hôtel de Monsieur. C'était, je pense, un homme d'assez peu, mais de très bonne mine, et fort grand et bien fait, quoique déjà vieux, ce qui lui avait fort servi auprès des dames. Il avait de l'esprit, du sens, de l'adresse, de l'intrigue, de la conduite, de l'honneur, et un grand attachement, et une grande fidélité pour ses amis. Il avait été fort avant dans les affaires de Mademoiselle, de M. de Lauzun et de Madame de Montespan, et j'en ai vu quantité de lettres fort curieuses à M. de Lauzun, sur tout cela, vers la fin de sa prison. Les ministres d'alors en faisaient cas, et il a toujours été dans le monde sur un bien meilleur pied que son état. Il n'était point marié, et mourut fort peu riche, rangé et tout à fait désintéressé, et longtemps avant sa mort assez retiré et fort homme de bien. »

Henri de Barrailh mourut à Paris dans les premières années du XVIII^e siècle.

J. DUBOIS.

(1) Arch. nat., Gt 988 et 991.

CHANSON POPULAIRE

Villeneuve-sur-Lot, 29 juin 1903.

A Monsieur le Directeur de la Revue de l'Agenais.

MONSIEUR,

Je viens de recueillir les paroles et la musique d'une vieille chanson patoise que chantent les moissonneurs de Monbahus et des environs. Dans quelques années il n'eût plus été temps peut-être de la sauver de l'oubli, car de toutes parts dans nos campagnes la machine à moissonner tend à se substituer à la modeste faucille. C'est le progrès, mais c'est aussi la disparition fatale des couplets traditionnels que, pour s'entraîner à leur rude besogne, ont chanté jusqu'ici les vigoureux travailleurs abattant sous l'effort de leurs bras « les beaux épis dorés ».

Je vous adresse cette chanson afin que, si vous le jugez bon, elle soit imprimée dans la *Revue de l'Agenais*, qui est la publication tout indiquée pour en conserver le dépôt. La musique en est fort belle. Quant aux paroles, elles paraissent être une protestation discrète et très habile contre les maux qu'engendraient les guerres incessantes que les seigneurs féodaux se livraient entre eux. Le manant ne pouvait se plaindre ouvertement ; il le fait par la bouche d'une bergère.

— La Belle chante au Bois joli ; le fils du roi (ou du seigneur qui était roi sur ses terres) l'entend et veut la voir. Il fait seller sa mule et part. Mais, quand la belle l'aperçoit, sa voix baisse et la chanson s'arrête. Il la prie de l'achever et elle répond : « Je l'achèverais si je n'étais désolée : j'ai mon frère et mon ami tous deux morts à la guerre. » —

La bergère chantait tout à l'heure comme une damoiselle, mais la

présence du fils du roi a réveillé sa douleur et l'oblige à se taire. Elle ne veut pas, elle ne peut pas en effet chanter devant un prince dont le père a causé par ses guerres la mort de ceux qu'elle aimait : son silence est un reproche. Elle lui fait sentir que la guerre est une source de malheurs, et proclame par là les bienfaits de la paix.

C'est là, si je ne me trompe, l'impression qui se dégage de cette chanson.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

A. DENIZOT.

DARRÉ LOU CASTEL DÉ MOUNBIEL

CHANSON DES MOISSONNEURS A MONBAHUS

Chaque reprise est chantée par les hommes d'abord, par les femmes ensuite

The musical score is written on three staves. The first staff is for the men (Hommes) and the second for the women (Femmes). The tempo is marked 'Très - lent'. The key signature has one sharp (F#). The lyrics are written below the staves. The first line of the melody is 'Dar-ré lou cas-tel de Moun-biel, Dar-ré lou cas-tel de Moun-biel'. The second line is 'Y can-ta-bo la bè-lo, la! la! la! la! Y can-ta-bo la bè-lo'. The third line is 'Y can-ta-bo la bè-lo, la! la! la! la! Y can-ta-bo la bè-lo'. There are 'ritardando' markings above the second and third lines of the melody.

Darré lou castel de Mounbiel

Y cantabo la bèlo

La! la! la! la!

Y cantabo la bèlo.

Bèlo y cantabo tant clar

Qué semblo doumaysèlo

La! la! la! la!

Qué semblo doumaysèlo.

Lou fil del Rey qué l'entèndèt

Del castel de soun pèro

La! la! la! la!

Del castel de soun pèro,

Sono Pétitjean soun baylèt :

— « Brido-mé la mulèto,

La! la! la! la!

Brido-mé la muletto!

« Brido! mets la sèlo, mets-lo!

Boto-s-y la gran sèlo!

La! la! la! la!

Boto-s-y la gran sèlo!

— « Nosté Moussu! oun boulès na,

Qué boulès la gran sèlo?

La! la! la! la!

Qué boulès la gran sèlo?

— « M'en boli na al joli boy
Entend' canta la bèlo !
La ! la ! la ! la !
Entend' canta la bèlo !

— « Nosté Moussu ! Nou y angués pas,
Acos nostro berzièro !
La ! la ! la ! la !
Acos nostro berzièro !

— « Siosqué berzièro ou berzierou,
Ma foy ! cal qué you y angué !
La ! la ! la ! la !
Ma foy ! cal qué you y angué !

Daou pu loun qu'élo lou bèzet
La cansou débaysset.
La ! la ! la ! la !
La cansou débaysset.

— « Acabo, bèlo, ta cansou,
Ta cansou, qu'ès tant bèlo !
La ! la ! la ! la !
Ta cansou qu'ès tant bèlo !

— « Oh bé, moussu, l'acabayoy
Sé n'éri désolero
La ! la ! la ! la !
Sé n'éri désoleyo :

« Ey moun frèro, ey moun amic
Touy dus morts à la guèrro
La ! la ! la ! la !
Touy dus morts à la guèrro !



LES MÉMOIRES

D'ANTOINE DE BUARD*

De Beaumont le Roy vint coucher à Lectoure, où il fit nouveau règlement pour la communauté, que les consulz qui soloiet avec advantage estre fet huguenotz, il veult que à présent soyet catoliques, chasse les soldatz huguenotz et sen vynt à Condom. à Nérac et le dimanche 25^e jour de novembre 1621 se rend à Longuetylhe où il couche. (1)

Pourtant l'armée demure en garnizon vers Moyssaq, Castelsarrazin, Montech, La Vylledieu, Lafrancéze, Picoquos et autres lieux aux environs de Montauban pour les fatiguer en attendant le printemps.

Mons. de Nemours passe Agen, le 26^e dudit, et séjourne deux jours accompagné environ de cens chevaulz, loge à Claret chez Mademoiselle de Sezyn.

Tout l'atelage pour l'artillerie passe le jour auparavant, conduisant quatre pièces de canon, ou il y en a deux d'Agen, qu'ilz lésent en passant. Tout loge dans la ville.

Comme aussi de mesme, tout le reste de ce qui est l'armée, suit pour se rendre dans l'armée qui est au devant Monurt.

La compagnie de M. de Luynes conétable sen va loger dans Gontaud; les troupes huguenotes adverties de nuyt les chargent, font plu-

* Voir *Recue de l'Agenais* t. xxx, pp. 136 à 147.

(1) L'itinéraire donné par Buard est exact. Ajoutons cependant qu'entre Beaumont et Lectoure le roi passa à Saint-Clar. Le 26 novembre, il est à Lectoure. Le 27 au soir il fait son entrée à Nérac, d'où il repart le dimanche 29. Il passe par Lavardac et Buzet. L'auteur du *Récit de l'assassinat du sieur de Boisse-Pardaillon* prétend qu'il avait fait halte à Damazan, p. 20.

sieurs prysonyers et quelques ungs de morts et blessés avec deux cens chevaux quilz amènent et force butin quilz font (1).

Ledyt jour que dessus, fust signifiée une ordonnance avec commission bayllhée à M. Dandrau, conselyer en la court de Parlement de Bordeaux, à Messieurs les consulz d'Agén, pour envoyer des massons et manuvres, pour démolyr les murailles de la vylle de Nérac. De quoy fust teneu la Jurade et aresté que on envoyret cens manuvres et douze massons.

En ce mesme temps et moys de décembre 1621, Monsieur de Clermont dessoubz (2) fust tué, près Sainte-Foy, forcant un château appelé Mausac, contre les huguenots, estant en la compagnie de Monsieur de Luxembourg (3), frère de Luynes, ce présent conétable.

Le 12 décembre 1621, Monurt se rend au roy, avec composition de leur vie sauve, le marquis de Mirabeau (4) et son frère fils de M. de Boyesse, y estant commandant, et sont conduitz à Lézignan par M. de Flamarens (5) audit jour de dessus. Grand désordre y eust à la sortye desditz assiégés. Monsieur le mareschal de Roquelaure a charge de tout.

Le 14 dudit moys, le duc de Luynes, conétable, murt dans le château de Longue-Tylhe, où le Roy estoyt logé (6).

Le lendemeyn, le Roy part dudit Longue-Tylhe, et s'en va a Damazan, où Monsieur son frère estoyt, et le lendemyn part et va coucher à Casteljaloux, et de là à Bourdeaux (7).

(1) Sur cette affaire de Gontaut, voir : *Récit de l'Assassinat*, etc., pp. 21 et 22. *Mémoires de Laforce*, t. iv, pp. 316, 317. *Mémoires de Bassompierre. Livre de raison de Jean de Lorman*, *Recue de l'Agenais*, t. xxviii (1901), p. 181.

(2) M. Tamizey de Larroque se demandait quel est ce baron de Clermont. Ce passage l'indique clairement. Il s'agit du seigneur de Clermont-Dessous, Jean Charles de Narbonne voir *Abrégé de l'histoire des communes du département de Lot-et-Garonne* par M. Tholin, p. 92. D'après Andrieu se serait François de Narbonne, marquis de Fimarcon, voir *Histoire de l'Agenais* t. II, p. 99, note.

(3) Luxembourg était le plus jeune frère du connétable de Luynes. Son nom était Léon d'Albret, seigneur de Brantès, duc de Luxembourg et de Pinez.

(4) Le marquis de Mirabeau en Saintonge était Armand de Boisse, baron de Pardaillan.

(5) Jean de Grossolles, III^e du nom, chevalier, baron de Flamarens et de Montastruc, seigneur de Buzet, mestre de camp d'un régiment d'infanterie.

(6) Ce fut le 14 décembre, quelques heures après le départ du roi, que Luynes rendit le dernier soupir. « M. le connétable estant tombé malade d'une fièvre contagieuse, rendit l'esprit à Dieu dans Longueuilhe le 14 décembre », *Mémoire Français* t. VII, p. 930.

(7) Le roi entra dans Bordeaux le 21 décembre.

La nouvelle arrive pendant ce temps que les huguenotz se sont sayzis de Royan et après de Taillebourg. Cela alarme le Roy.

Comme aussi de mesme du cousté de Montauban, ils se sont seysis de Négrepelisse, que feu M. du Meyne avoyt prins auparavant le siège de Montauban. M. le Duc Dengoulesme sy avance.

Le 16 dudyt, le régiment de Monsieur Destissac savanse jusques au bourg de Lezignan (1), où il loge. Plusieurs discours se font là dessus, pourtant ledyt de Lézignan déloge et sen va à conseil chés ung de ses amys, et la garnison demure dans sa mezon. Du depuis ledyt sieur revint à sa mézon.

Cependant on se bat vers Sainte-Foy, où le Roy avoyt fet glisser cantité de cabalerie, conduite par Monsieur de Luxembourg, avec quelques régimens de gens de pié, avec autre noblesse du pays, où estoit entre autre Monsieur de Lauzun.

Le dernier décembre 1621, le Roy se rend à Lybournie; touche, le premier jour de janvier 1622, les malades (2), et part deux jours après pour sen aler à Parys et disperse son armée par les vyilles de la Guienne, sen alant à ses journées avec son simple trein et sa mézon. Il séjourne sertein temps dens Poyctiers.

Peu de jours après, au lyeu de Gensac, y eust grand combat et à autre lyeu appellé Plasaq, du long de la Dordogne. Le filz de M. de Latour (3) d'Agen, enseigne dens une compagnie au régiment de Navarre, feust fort blessé à la teste.

En mesme temps et moys, M. de Laforce passe et couche à la ville de Monpazier, avec cens mètres et quatre cens hommes de pié, et se rend à Sainte-Foy. Les troupes du Roy font largue ou semblent de ne le voyr passer pour estre plus foybles que ledyt sieur de Laforce.

Et audyt temps ou peu de jours auparavant, au moys de décembre

(1) Le château de Lusignan, autrefois d'une grande importance, est aujourd'hui détruit. Voir *Lusignan-Grand, Notice historique, Histoire locale, Origines*, par Dubernet de Boscq, Agen, Noubel, 1867, et un article de M. Chaux dans la *Recue de l'Agenais* (1902), t. xxix, p. 60.

(2) Le roi de France avait le pouvoir de guérir les écrouelles. Il imposait les mains sur le malade en disant : « Le roi te touche, Dieu te guérisse ». Cet usage exista jusqu'à Louis XIV. Sur ce privilège, il existe un curieux ouvrage de Dulaurens, premier médecin d'Henri IV : *De re mirabili strumas sanandi et solis Galliarum regibus christianis dicinitus concessa* (1609).

(3) C'était noble Pierre de La Tour, seigneur de Fontirou, fils de Pierre de La Tour et de Marie de Godaillh.

1621, le Roy ayant comendé de léser le canon qui fust prins à Mauvezyn, cest à dyre, ung grand canon de calybre royal, y fust deschargé au Gravyer, et depuis conduits dens la vylle ou a present il est, et pour marque de se temps, il y a deux coups de canon du long de ladyte pièce. [Du depuis et par default des consuls de l'année 1624 ledyt canon feust amené à Bourdeaux.]

Il sera par mémoyre aussi, que le mesme comysere, qui conduit ladyte piessse, en conduizet une aultre moyenne, qui fust deschargée à Mary, pour icelle conduire à Pemyrol, entre les meyns de M. de Valensse, à présent gouvernur.

L'élection de Messieurs les consulz d'Agén pour l'année 1622 :

M. de Selves.

M. de Corne, marchand.

M. Delpech, marchand.

M. Lavergne, advocat.

M. Laborde, advocat.

M. Verduq, advocat fylz du jurat.

Il y a certain apel de quelques malcontens, demandent reglement, qui ont pour chefs Messieurs de Lescazes jurats frères et Ducros, tous advocatz.

Et en ce mesme moys de janvier, le 5, mourust à Bourdeaux M. le mareschal de Roquelaure, lieutenant pour le Roy en Guienne.

Auparavant son dessés, ledyt sieur de Roquelaure setoyt demys de son gouvernement en faveur de M. de Themynes (1), soubz le bon plaisir du Roy et soubz certaines conditions.

Il sera dyt que le Roy, avant partir de Bourdeaux et après la mort dudyt s. de Luynes, conétable, auroyt dyt, tout haut, que jamais plus homme du monde en seul gouverneroyt ses volontés, pour sen estre maltruvé par si devant. [Il sen est dedyt du depuis.]

Le Roy en se mesme temps, de sa propre meyn, bailhe les sceaux à Monsieur de Viq (2), conseylyer d'Estat, pour exerser la fonsion de garde sceaux.

(1) Pons de Lauzières, marquis de Thémines, avait été gouverneur du Quercy.

(2) Mery de Vic, conseiller d'Estat. « Le roi, estant à Bourdeaux, fit eslection de M. de Vic l'un des anciens conseiller d'Estat, pour exercer l'office de garde des sceaux, où il n'avait point été pourveu depuis le décez de M. de Vair. Ceste eslection fut louée, et comme aggrée d'une voix générale de toute la France ; l'on disoit que celui qui avoit servy si utilement le feu Roy Henry le

La nouvelle arve, que le Pont au change et le Pont aux oyseaux se sont brulés tout à fayt (1).

Le Roy donne charge à la Court de Parlement de Bordeaux de pourvoyr à la demolission de Thonens, Clérac, Monhurt et autres places. M. Duduq est député comisère pour se fere.

Pendant le moys de janvier 1622, les huguenots font des asemblées, tant de dessa que de dela la ryvière, force advis en sont donnés à Messieurs les consulz d'Agen et sur ses bruytz tout le monde se dispoze à fère bonne garde.

Audyt moys de janvier 1622, les huguenots se seysissent de Monflanquin et le fortifient (2).

Le dernier mois de jenvyer, audyt an, je receu de Messieurs les consuls d'Agen la somme de 265 livres, pour conduite et payement quil faudra fere de 150 manuvres, envoyés d'Agen, pour la démolission des fortifications de Thonens et sont partys ladite manuvre ledit jour, les conduizan le sieur Duq avec mon filz eyné.

Et à leur départ, je baylhé, audyt sieur Duq, douze cars déqu, pour subvenir aux freys, en atendant que je les suive et depuis quatre cars déqu.

Et le mardy matin premyer de fevrier, audit an suis party à cheval ayant avec moy Petit Jean.

Le février 1622, Clérac a esté reprins par M. de Lézignan (3),

Grand en tant de grandes ambassades, estoit enfin pourveu sans faveur au comble du mérite ou peuvent aspirer les hommes de lettres.» *Mercuré François* t, vii, p. 934.

(1) A minuit dentre le samedy et le dimanche 24 octobre, le feu s'estant pris dans une des sous-pentes au Pont Marchand, il courut tellement de sous-pentes en sous-pentes, gagnant le dessous du costé du Palais, le dessous au Pont au change, qu'en trois heures tous ces deux ponts et les maisons qui estoient dessus tombèrent dans l'eau.» *Mercuré François*, t. viii, p. 857.

(2) V. *Mercuré François* t. vii, p. 452. *Mémoires de Castelnaud* t. iv, p. 346, 350.

(3) François de Lusignan, marquis de Lusignan, Galapian et Monbalen, etc. Il avait été gouverneur catholique de Puymirol. La cause de sa défection est aussi expliquée par le *Mercuré François*. « Ce marquis estoit l'an passé gouverneur de Puymirol et estoit sorty de ceste place, qui avoit esté desmolie comme plusieurs autres, sans avoir eu la récompense, pour se rejeter dans le party réformé, mais il ne le voulait faire qu'en surprenant quelque place qui peust luy apporter de l'avantage, afin d'avoir plus de créance en ce party.» T. viii, 452. — *Mémoires de Laforce*, t. ii, p. 179; t. iv, p. 358 et suiv. — Malingre, t. ii, p. 172.

estent dans ledit Clérac, M. Bachelier (1), mestre de camp d'un régiment ; où il fust fayct force prisonniers et tués (2).

Peu de jours après, M. de Laforce se jette avec deus mille hommes de pié et 800 chevaux bons ou mauvés, entre le Lot et la Dordogne, assiège M. le Comte de La Vauguion (3) dens son chateau de Thonens. M. de Dondas (4) si jete avec des soldatz. Ils tyennent fort peu de temps et se rendent (5).

Pendant se temps, M. le duc Dalbeuf (6) avoyt asiégé Monrebel (7). qu'il prent par force et défayct tout, et sela fayct, le 12^e mars 1622, se rend à Marmande et se joint avec M^r le maréchal de Temynes, avec de belles forces dune part et daultre.

M. de Moncaup (8), ayant en 'charge le château de Lesignhan du Roy, connyve et tient la meyn aux huguenots, selon le dyre du commun. M. le maréchal de Temynes se formalyse et députe vers luy, pourtent il dissimule et dyt tenir la plasse du Roy.

En sort d'Agen, le 1^{er} de mars 1622, deux coulobrines avec cens hommes de pié (9), conduitz par M. Lavergne et mon filz eyné,

(1) Bachelier, nous dit le *Mercur*, était « sénéchal d'Aiguillon, ancien maistre d'hostel du feu Duc de Mayenne. »

(2) Parmi les prisonniers se trouvaient l'abbé de Clairac, le curé de cette ville, le recteur de Subrebose et deux prêtres. Dans le nombre des victimes figure le P. Hervé Mauret, jésuite, âgé de soixante cinq ans, qui fut tué d'une infinité de coups. *Mercur*, t. viii, 453.

(3) Jacques de Stuer de Caussade, comte de La Vauguion ; il estoit marié avec Marie de Roquelaure.

(4) C'était, Noble Bertrand de Vassal de la Tourette, ecuyer, seigneur de Monviel et de Dondas.

(5) Sur la prise de Tonneins voir : les *Memoires de Laforce*, t. ii, p. 181, — *Mémoires de Castelnaut*, t. iv, 361-365. « Après quelques iours de siège, ledit comte de La Vauguion et Dondas se rendirent à composition ; mais la foy promise fut rompüe, les soldats esgorgéz et iettez par les fenestres, le comte de La Vauguion et Dondas retenus prisonniers et conduitz à Sainte-Foy. » *Mercur François*, t. viii, 462, Claude Malingre. — *Histoire de la Rebellion excitée en France par les rebelles de la religion prétendue réformée de 1621 à 1628*. Paris, 1629, t. ii, p. 177.

(6) Charles de Lorraine, II^e duc d'Elbeuf, né en 1596, mort en 1657.

(7) Lamotte-Montravel, sur la rive droite de la Dordogne, canton de Vélignes, arrondissement de Bergerac, Dordogne.

(8) De la famille des de Laurières, qui possédait le château de Moncaut aujourd'hui détruit.

(9) Voir en Appendice ordonnance Thémines du 2 mars 1622.

M. Berduc, june, et consul en se temps, suit lesdites troupes et descendant à Eguilhon, répasent la ryvière joindre ledyt sieur Delbeuf.

Pour le peu d'obeyssance quil y a aux volontères soldatz sortis d'Agen, il se fayet une compagnie de cens hommes de pié et fust prié M. de Prades (1) en prendre la charge prenant ledyt Lavergne pour son lieutenant, ayant le conseil de guerre aresté quil n'y auroyet que deus chefs, demurant les consuls tousiours capitènes. Je me seroys pleint sur se que on navoyt employé mon filz. Du depuis mondy filz ayant dit ses rezons a esté prié d'accepter la condition d'adjoint et pouvoyr comender la compaignie en l'absence dudit sieur de Prades et Lavergne.

Les huguenotz quittent Thonens et ils logent au château, font brusler la vyllle ils sont fourser et 200 hommes de tués sur plasse avec cantyté de fames et peu de catoliques tués. M. de Castelnau de Marmande y est blessé (2).

Troys régimens huguenotz senferment dans le bourq.

Cependant, Granges (3) est assiegé, et secouru par les communautés, comendées par Messieurs de Cateus et de Castलगaylhard (4). Le mardy 15 mars audit an, combat se donne et sont mys en piesses les communautés, en nombre de 450 hommes, les morts sont Catus, Saint-Amans et autres de moyenne calité, Poussou (5) prysonier et mort a Clérac.

(1) Probablement François de Cortète, seigneur de Prades, poète, auteur de *Ramounet* et de *Miramonde*.

(2) Voir Vignolles loc. cit. p. 60. En appendice, la lettre de Themines aux consuls d'Agen en date du 15 mars 1622.

(3) Granges, commune du canton de Prayssas, arrondissement d'Agen, sur la rive gauche du Lot. C'est une bastide fondée en 1291. Voir *Documents inédits*, publiés par Ph. Tamisey de Larroque. C'est pendant le siège de Tonneins, que le marquis de Lusignan, venant à manquer de vivres, forma le projet de s'emparer de Granges et des provisions qui s'y trouvaient. « Rendu sous les murs de la place, il la somma de capituler et s'en fut même emparé de vive force ; mais le sieur de Catus, prévenu de la marche de Lusignan, avait rassemblé 5,000 hommes d'infanterie et bon nombre de cavaliers, que lui fournirent aussitôt les commune voisines, et bravement, avec cette petite armée, il s'avança pour secourir les assiégés. » Voir Saint-Amans, *Essai sur les Antiquités* p. 294. *Mercurie François*, t. viii, p. 465-466. *Mémoires de Laforce*, t. ii, p. 182-183. *Mémoires de Castelnau*, t. iv, p. 371-373-388.

(4) Bernard d'Angeros de Castलगaillard, capitaine dès 1595 dans le régiment de Laugnac.

(5) Peut-être François de Montpezat, II^e du nom, seigneur de Poussou. Voir

Le siège continue plusieurs combatz se font. Le 26 mars 1622 a été mémorable de la mort du sieur de Rense.

Monsieur Dépernon (1), à présent nostre gouverneur, entra dens Agen, le mardy 27 octobre 1643, et feut levé dabitens, aux quatre paroisses byen armés et fort bon équipage, pour le peu de temps quilz eurent à se préparer. Sa ne feust qune galenterye, et non entrée, quil a remyse à une autre fois, voulant commencer par Agen.

Le 1^{er} jour de jenvier, il fust procédé à lélection de sis consuls pour la prezent année, par Monsieur Dépernon, premièrement comme gouvernur du pays de Guienne et de son autorité noma seus qui sensuit dens son lougis aux sieurs consuls présédents savoyr pour

Premier M. de Saint-Amans.

Segond M. de Boulongnhe advocat.

Troizieme M. Boyssonnade procureur.

Pour premier des nouveaux M. de Monteyles gentilhomme.

M. de Singlande.

M. Sauvier bourgeois.

Le privilège de lélection consulère tout à fayet anéanty par lembition des mauvés frères, excetera. Dieu y pourvoira sil luy plaist.

Pourtant, la sérémonye en fézant ladite élection, feust suivie le myeus quon peut, comme on fezoiet auparavant.

Et comme ny ayant que sinq consuls, fust député le doyen jurat du corps de la Jurade, qui feust moy Buard soubssigné, pour assister à fère la sérémonye, pour de là puis après, en plein parquet, allé publier ladite élection, comme feust fayet, ex setera. Dieu nous assiste. Buard (2).

Le vendredy, 15 du susdit moys, M. le duc Dépernon partyt d'Agen et sembarqua par eau jusques a Cadilhac.

Messieurs les consuls de la présente ville, avec le corps de la Jurade furent prendre congé de luy, et resevoyr ses comendemens, et après dyné se troubarent à la riviere à son embarquement.

Nobiliaire de Guyenne et de Gascogne, par de Bourrousse de Laffore, t. iv, p. 318-321. Docteur Couyba, *Notice sur les Montpezat de Poussou et leurs alliances*. Villeneuve-sur-Lot, Leygues, 1899.

(1) Bernard de Nogaret de la Valette, duc d'Épernon, avait succédé à son père dans le gouvernement de la Guienne, depuis le 16 juillet 1643.

(2) On trouve en effet dans les Archives d'Agen BB. 56, une instruction du gouverneur pour ces élections et aussi les réclamations des consuls.

Ledit seigneur gouverneur fist son entrée à Bourdeaux, se jenvier 1644, et nous atendons quil la fasse dens Agen, quand il luy plera.

Nota. M. Dépernon gouverneur au peys de Guienne aryva dens Agen le dimenche, 13^e mars 1644, revenant de la ville de Bourdeaux et entra par la porte Saint-Anthoine.

Alla metre pié terre chez Mons. de Roques et souper chez Mons. le compte de Laugnhae (1) au logys de Mons. de Montesquieu.

Il feust visité de tous les corps de la ville, tent de léglice que de la justice, que de Messieurs les consuls, après l'avoyr reçu à la porte de la ville en robe rouge.

Ledit jour, 19 dudit moys, jour des Rameaux, sur la délibération prinse pour lentrée de Monseigneur le duc Depernon, la frerye des marchands bourgeois d'Agen et autres, comprins à la dite frery, jointet à eulz les orfevres volontèrément, suivant lordonnance de feu Monsieur le duc Depernon père, feust procédé à l'élection d'un capitaine, lieutenant, et enseigne, savoir M. Defaure marchent jurat et pour lieutenant M. Segailhe, june, marchent drapier, et pour enseigne le sire Bayonne, marchent mercier, sargent le sire Mathieu et le sire Bru, marchant grossier.

Messieurs les consuls d'Agen led. jour (13 avril) aretarent une pipe vin blenc et cleret à rezon de 55 livres pour donner à Monsieur Depernon à son entrée.

Et le dimanche, 19, ledit sieur fist son entrée, où il y avoiet 16 compagnies dabitens en arme, comprizes suivant les fréries de tous métiers.

Il est sertain, que depuis l'entrée qui fust faycte, à feu Monsieur le mareschal Dorlane(2), en l'année 1602, qui feust par paroisse ne sest ryen veu à légal de ce qui a este fayet pour l'entrée dud. seigneur duc Dépernon, à prezent gouverneur en Guienne, où il se trouva 16 companies, qui toutes firent à l'envy lune de l'autre, à qui mieux

(1) C'était Charles de Montpezat, qui, à la tête d'une bande de véritables brigands, ravagea, pendant la Fronde, les campagnes agenaises. Voir *La Fronde en Agenais* par le docteur Couyba. Il était fils du fameux Honorat de Montpezat, capitaine des Quarante-cinq, l'un des principaux acteurs de l'assassinat du Duc de Guise à Blois, le 23 décembre 1588. Nous préparons la biographie de ce mignon d'Henri III, introduit à la cour par Jean-Louis de Nogaret de La Valette, duc d'Epéron, un des grands favoris, dont il était l'ami et le compagnon de plaisir.

(2) Le maréchal Alphonse d'Ornano.

feroyet, nonobstant la rygueur de l'année et cherté de toute sorte de vivres (1).

Le judy matin, hure de disné, 13 octobre 1644, aryva Monseigneur Dépernon, estant parti de Nérac led. jour, à 6 heures du matin, avec son trein ordinére et loge chés feu M. de Maurés advocat.

Messieurs les consulz, ayant comandement du Roy de fère feu de joye pour la réjouissance de la prinze de la ville de Fribourg, en Allemagne, par l'armée conduite par Monseigneur le prince Dengin fils de M. le prince de Condé et feust fayet le feu, le dimanche 16 octobre 1644.

Nota. M. Depernon, gouvernur en Guienne, se rencontra dans Agen ou Messieurs les consulz firent tenir la jurade où quelques ungs du corps se rendirent, et après avoyr ouy la proposition desditz consulz, fust aresté, que on yrait tous en corps truver mondit seigneur et prendre l'hure pour fere la seremonye. Ce qui fust fayet.

M. Dépernon sen alla à levêché et Messieurs les consulz avec les juratz à la mezon de ville, pour prendre leurs robes consuleres et partant de là alames à levêché. Estant montés à la galerye on atendit led. seigneur, qui après ung peu de temps atenden quil sortyt, le ceur de S. Etienne et de S. Caprasi aryvarent et après quils furent entrés, M. Dépernon sortyt et s'en alla droyc à leglise, de quoy les sieurs consulz le suivirent et plasèrent en leurs sièges ordinères.

Monsieur d'Agen avec le clergé se rendirent après à leglise. M. d'Agen se rendit à son siège pres lautel et fit la sermonye requize avec les ceurs qui chantarent le *Te Deum* en musique.

Sela fayet, mondit seigneur sortit avec la noblesse et les dits sieurs consuls après, et alarent à suite pour metre le feu au bucher. Le sieur de Saint-Amans, pour lors premier consul baylha le flambeau audyt seigneur, qui myt le feu et après donna le flambeau au premier consul et lun après lautre y mirent le feu.

Et apres la sermonye fayete, les gens de guerre qui estoyt en armes fyrent leur devoyr et bien à propos.

(1) La réception fut très brillante. D'Épernon enchanté se fixa à Agen, mais pour son malheur et celui des Agenais ; il prit son logement dans la maison de Monsieur de Maurés.

APPENDICE

I. — **Entrée du roi Louis XIII à Agen le 10 août 1621**

Archiv. mun. d'Agen, BB. 45, fol. 296

Le lendemain dixieme dud. moys d'aoust environ les deux heures apres midy, le Roy fist son entrée par la porte Sainct Antoine accompagné de Monseigneur le Connestable, de Monseigneur le prince de Joinville, Mon seigneur le cardinal de Rez et plusieurs autres grens seigneurs. Nous recusmes sa Majesté en robes rouges sur le pont joignant le moulin Sainct George ou le sieur Delas luy auroiet faict une très belle harengue : et sa Majesté aurait pris de sa main, d'un visaze fort joyeux trois belles clefz d'argent doré et les auroit a l'ins- tant données a un seigneur qui le suyvait. Mais luy ayant présenté un daix de satin cramoizy, enrichy d'un très beau clinquant dor sa Majesté l'auroit refusé et sans autre plus grande pompe se seroit rendu dans leglize Sainct Estienne par lad. porte Sainct Antoine, les rues estant toutes parées de tapisseries, elles estoient aussy à l'entrée de la reyne le jour paravant et ladite esglise St Estienne et le Roy sen alla sans autres solennité a son logis chez le sieur de Roques.

II. — **A nos cherz et bien amez les maire et juratz de notre ville d'Agen.**

Archiv. mun. d'Agen EE, 61.

DE PAR LE ROY.

Chers et bien ames d'autant que nous avons besoing sur l'occasion du present siege de Clerac de quelques medecins et chirurgiens pour servir près notre personne et en notre armée, Nous vous faisons ceste cy pour vous dire que si vous avez en notre ville d'Agen quelque bon medecin et des chirurgiens, vous ayez a les envoyer incontinent en ce lieu, où ils s'adresseront au sieur Herouard notre premier medecin, qui prendra soing de les fere employer et servir suivant notre intention. Sy ny faictes faulte car tel est notre plaisir. Donné à Tonneyns le xviii^e jour de juillet 1621.

LOUIS

PHÉLYPPEAUX.

III. — Lettre du roi aux consuls et habitants d'Agen

Archiv. mun. d'Agen, EE. 18.

A nos chers et bien amez les consuls et habitanz de notre ville d'Agen.

DE PAR LE ROI.

Chers et bien amez, nous envoyons dans notre ville d'Agen le S^r de Cazenauves commissaire de notre artillerie, pour faire voiturer les munitions qui sont venues de notre ville de Tours et que le S^r de la Jurie a laissé en vostre garde et d'autant que pour cest effect les chevaulx et charroix de notre artillerie ne peuvent a cause du grand travail qnilz ont faict en ce siège estre sy promptement remis en estat de servir quil est requis, Nous vous avons bien voulu faire ceste cy par laquelle nous vous mandons et ordonnons que vous ayez à faire bailler et fournir incontinant aud. commissaire les chevaulx, bœufz, charrettes et hommes qui seront nécessaires soit de la ville d'Agen que de la juridiction pour faire la voicture desdites munitions jusques en ce camp en payant le tout raisonnablement et de gré à gré. Ne manquez pas d'apporter sur ce subiect toute sorte de soing et de diligence selon que ledit Cazenauve vous fera plus particulièrement entendre estre de nos intentions. Donné au camp devant Montauban le xxx^e jour de septembre 1621.

LOUIS

PHELLIPPEAUX.

IV. — Lettre du Maréchal de Bassompierre

Archiv. mun. d'Agen, CC. 357.

A Messieurs Messieurs les consuls de la ville d'Agen à Agen

Messieurs. Vous maves temoigné tant de passion au servisse du Roy, que quant votre interest particulier ne seroit point joint à la prise de la ville de Monneur, je me persuade que vous contribueriés, tout se quy est de votre puissance pour la réduire sous l'autorité du Roy, sest se quy me fait avesques plus de liberté maddresser à vous pour secourir nos nessessites en se siege, attendant que le Roy par sa présence y puisse pourvoir. Jenvoye vers vous le sieur Ollivier pour vous supplier bien humblement de menvoyer jusques a trois milliers de pouldre menue grenée, dont nous avons nessesserement affaire, des pics jusques à quatre cens, et les deux pataches que vous mavés

promises. Je nay point encore receu les dix mille pains, dont j'avois avansé l'argent, je vous supplie très humblement, de me les faire porter, et de m'en faire encore envoyer autres dix mille. Comme aussi de me faire fournir quelque quantité de balles, selon ce que ledit Ollivier vous dira de ma part, auquel me remettant et à l'espérance que vous contribuerez au service du Roy, se peu qu'il est de ma prière, me fait finir en vous assurant que je suis parfaitement

Messieurs

Votre bien humble et affectionné serviteur

BASSOMPIERRE.

Ce mercredi au soir 17^{me} novembre.

V. Lettre du roi aux consuls d'Agen

Archives d'Agen, CC. 357.

A nos chers et bien amez les consuls et habitans de nostre ville d'Agen

DE PAR LE ROY

Chers et bien amés, encore que vous ayez cy-devant reçu commandement de faire descendre ceux batteaux et pataches sur la rivière pour empescher le passage de ceux dont ceux de Monheurt pourroient avoir assistance, comme aussi d'envoyer en ce camp, cent hommes de journées pour travailler à quelques retranchemens, qui sont hors de péril, néantmoins vous ny avez satisfait dont nous avons du mécontentement. Ce que nous avons bien voulu vous faire scavoir par ceste cy, de vous dire qu'incontinent icelle recue vous ne manquiez de faire descendre deux batteaux ou pataches les plus propres qui se rencontreront pour y mettre des gens de guerre pour se tenir au lieu qui sera ordonné comme aussi vous envoyiez au plustost au camp lesd. hommes de journées avec leurs picqs, pelles, houyaux et ustanciles pour faire des retranchemens hors de tout danger, lesquels travaillant seront paier actuellement à raison de dix sols par jour, tant qu'ilz seront employés sy ny faictes faute car tel est nostre plaisir.

Donné au camp devant Montheurt le xxx^e jours de novembre 1621.

LOUIS

PHÉLIPPEAUX.

VI. — Ordonnance de Themines.

Archiv. d'Agen CC. 357.

Le marquis de Themines M^{al} de France, lieutenant general pour le Roy au gouvernement de Guienne et y commandant son armée.

Il est ordonné aux sieurs consulz d'Agen de nous bailler et deslivrer les deux coulouvaines qu'ils sont dans ladit. ville munitions et poudres et bouletz pour les exploiter aux occasions qui se présentent pour le service du Roy et conservation du pais ensemble deux cens hommes de pied des plus valhans et aguerris soldatz qui seront dans ladit. ville pour la conduite desdit. coulouvaines et a ce y seront les quels sieurs consulz et permis a eux contraindre lesd. habitens comme il est accoustumé pour les expres affaires de sa maiesté.

Faict au camp d'Agen le second de mars mil six cens vingt deux.

THEMINES.

Par Monseigneur :

LONSSET..

VII. — Lettre du marechal de Thémînes.

Archiv. d'Agen CC. 367

A Messieurs Messieurs les Consulz d'Agen

Messieurs, il me paroist par les effets vos bonnes intensions et affections au service du Roy je vous remercie donc de vos peles et vos pics, sy les ennemis continuent à se deffandre comme ils ont faict ce jornd'hui je nen aurons (*sic*) pas beaucoup à faire. Javons (*sic*) prins et forcé Tounens bas et le chateau du conte de La Vauguion, on y a tué véritablement plus de trois cens hommes, ceste action a este faite avec beaucoup de bonheur, dès demain nous attaquerons le bourc St-Pierre. M. de Laforce est dedans, Dieu par sa grace benira les armes du Roy. Adieu Messieurs je suis vostre bien humble à vous faire service.

THEMINES.

(De la main du maréchal). — Messieurs jé receu les poudres et autres munitions je vous prie de tout mon cœur que Monsieur le président voye icy que je suis son serviteur. Sa esté une très heureuse journée, javons pris sans canon ny pieces dans une heure ce que les ennemis navait peu fere que dans sept jours. Au camp de Tounens ce mardy à neuf heures du soir, 15 mars,

VIII. — **Lettre du marechal de Thémines.**

Archiv. d'Agen CC. 357.

A Messieurs Messieurs les consulz d'Agen

Messieurs cest maintenant un coup de partie pour le service du Roy et le repos de la province a quoi il faut que tous les subiects de sa Maiesté qui affectionnent ses advantages contribuent, vous estes des premiers en ce rang. C'est pourquoy ie veux croire de vostre zèle et par la prière que ie vous en fais de tout mon cœur, que vous travaillerez en toute dilligence a faire la revue de vostre compagnie pour la rendre complète, vous ne scauriés en meilleure occasion vous temoigner ceux que vous estes et veritablement je feray cognaistre au Roy vos soins vos depenses et vostre affection et devés faire estat que la mienne ne vous sera jamais espargnée, car ie désire de vous servir et faire paroistre par effet que ie suis Messieurs

Vostre bien humble a vous faire service

THEMINES.

Au camp devant Tounens, 30^e mars 1622.

IX. — **Lettre du maréchal de Thémines**

Archiv. d'Agen, CC. 357.

A Messieurs Messieurs les Consulz d'Agen.

Messieurs, il est important, pour le service du Roy, afin de pouvoir retenir dans l'armée, les soldatz de la compagnie de vostre ville, que vous envoyés promptement de l'argent pour les payer, je vous prie et conjure de tout mon cœur, d'avoir ce soing et croire que jaidерay de tout mon pouvoir, à vous faire rembourser des dépenses que vous aves faites, et rendray à sa maiesté le véritable temoignage, que je dois de votre affection pour son service, la myenne ne manquera jamais à rien qui vous touche car je suis assurément Messieurs

Votre bien humble a vous faire service.

Au camp devant Tonnens xxv avril 1622

THÉMINES

R. MARBOUTIN.

CHRONIQUE AGENAISE

**Blaise de Monluc et le cardinal Carafa. — Bernard Palissy Agenais.
Distinctions honorifiques.**

Blaise de Monluc et le cardinal Carafa.

Dans le *Bulletin Italien* (1), MM. P. Courteault et Samaran, publient deux lettres inédites de Blaise de Monluc au cardinal Carafa. Ces lettres, très curieuses, datées de 1556 et de 1557, sont précédées d'une courte notice où se trouve, en même temps qu'un récit fidèle des événements auxquels elles font allusion, un joli portrait de Carlo Carafa, simple condottiere, capitaine et compagnon d'armes de Monluc, puis, par un coup de prodigieuse fortune, prince de l'Eglise et premier ministre de son oncle Paul IV. Envoyé en France en 1556 pour demander à Henri II de secourir le Saint Siège dans sa lutte contre l'Empereur, le cardinal obtient l'aide de Monluc et d'une troupe de 2,000 hommes. Le Gascon et l'Italien, de caractère assez semblable, d'humeur également aventureuse, organisent alors la défense des Etats pontificaux, protègent Rome menacée, puis se disputent et se brouillent à la suite d'incidents où l'homme d'Eglise, politique retors, ne paraît pas précisément avoir le beau rôle.

Bernard Palissy Agenais.

Notre excellent collaborateur M. Momméja vient de rompre brillamment une lance en faveur de l'origine agenaïse de Bernard Palissy. L'article (2) est à lire tout entier. Il résume heureusement,

(1) *Bulletin italien*, tome III, avril-juin 1903, dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*.

(2) Dans la *Correspondance historique et archéologique*. Année 1902, pp. 225 à 237 ; 280 à 286, et année 1903, pp. 12 à 18.

sans toutefois les clore, les longues controverses que n'ont point oublié les lecteurs de cette revue.

Autrefois, on le sait, le célèbre potier ne nous était guère disputé. Depuis un demi-siècle une autre région le revendique ; trois historiens, tirant argument d'une phrase d'Olivier de Serres, qui l'appelle « le paysan de Xaintonge », et de nombreuses expressions de terroir, disséminées dans l'œuvre de Palissy, ont affirmé son origine saintongaise. Ce sont là des arguments dont M. Momméja a bien fait de montrer la faiblesse. Quelle est, en effet, la pensée exacte d'Olivier de Serres ? Entendait-il préciser ? Ne qualifiait-il pas plutôt le peintre verrier de paysan et de saintongeais à la façon des gens qui appellent Voltaire le vieillard de Ferney ou traitent de gascon Henri le Béarnais ?

Au reste, quelle est la valeur historique du témoignage d'Olivier de Serres, agronome lettré sans doute, mais qui écrivait longtemps après la mort du pétrisseur de figulines et dont la documentation, plutôt primitive, laisse place à de nombreuses inexactitudes. Son affirmation, si tant est qu'on la doive retenir, se trouve d'ailleurs détruite par les déclarations plus claires et plus précises de La Croix du Maine et de Philbert Mareschal, qui, tous les deux, font de Palissy un véritable Agenais.

Quant aux raisons d'ordre philologique invoquées par Benjamin Fillon et Philippe Burty, encore que spécieuses, elles ne doivent pas nous arrêter. D'après M. Dupuy, qui a remarquablement étudié le style et la langue de Bernard Palissy, il s'y trouve environ trente mots incontestablement saintongeais. C'est, ce nous semble, insuffisant pour faire naître un homme en Saintonge. Comme le dit fort justement M. Momméja, il n'est pas un paysan gascon ayant fait son service militaire à Rochefort qui n'en rapporte au moins tout autant.

D'ailleurs, à côté de ces trente termes laborieusement relevés par M. Dupuy, on en trouve quantité d'autres, bien agenais ceux-là. M. Momméja les passe au crible d'une critique aussi minutieuse que le permet le guide, parfois bien insuffisant, dont il s'est servi : M. Gabriel Azaïs et son *Dictionnaire des idiomes romans du Midi de la France*. Je n'entreprendrai pas de le suivre sur le domaine de la linguistique ; c'est un terrain par trop glissant qu'il faut parcourir avec infiniment de précaution. Les mieux avertis y font souvent des chutes lamentables.

Pour m'en dispenser et résumer le très intéressant article de

M. Momméja, je n'ai qu'à citer l'appréciation flatteuse d'un savant — n'étant pas agenais, il ne sera point suspect — qui fait autorité en matière de philologie romane, M. Antoine Thomas, professeur à la Sorbonne et l'un des élèves favoris de feu Gaston Paris et de Paul Meyer : « l'étude de M. Momméja est un plaidoyer chaleureux, qui n'entraîne pas la conviction absolue, mais qui a de grandes chances d'être conforme à la vérité. »

Distinctions honorifiques.

S'il est une croix bien méritée, c'est assurément celle qui vient d'être décernée, à l'occasion du centenaire des lycées et collèges, au travailleur modeste, mais distingué, qu'est M. Bordes, professeur de seconde au lycée Bernard Palissy. Le nouveau chevalier de la Légion d'honneur n'est pas seulement le professeur excellent et sympathique qu'a voulu récompenser M. Chaumié, c'est aussi un lettré très fin dont les lecteurs de cette revue n'ont pas oublié le tableau pittoresque des *Romains à table* qu'il traçait ici-même, tableau charmant, lestement brossé qui nous a fait regretter souvent une collaboration précieuse devenue trop rare.

* * *

M. Granat, professeur d'histoire au Lycée et président de la *Société des Lettres, Sciences et Arts*, vient d'être nommé officier d'académie. La *Revue de l'Agenais* se réjouit de cette distinction, M. Granat étant un de ses collaborateurs les plus dévoués. Nos lecteurs ont eu l'occasion d'apprécier, comme il convenait, l'intérêt réel de ses articles, son style clair et précis et son heureuse documentation.

* * *

La même observation s'applique à M. Durengues qui vient d'être fait chanoine honoraire. J'aime à croire que cette dignité ne s'adresse pas seulement au prêtre, mais encore à l'historiographe éclairé du diocèse d'Agen avant et pendant la Révolution.

RENÉ BONNAT.

BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE

L'Eglise d'Agen pendant la Révolution. — Le Diocèse de Lot-et-Garonne, par A. DURENGUES. (Agen, Imprimerie Moderne, 1903, In-8° de 591 pages.)

« En lisant l'œuvre de Taine au moment où elle parut, nous disait naguère un de nos collègues qui de la Révolution a fait l'étude principale de sa vie, il me semblait que je retrouvais là, à chaque page, palpable et merveilleusement présenté pour l'ensemble de la France, tout ce que nos archives locales m'avaient appris et révélé pour notre pays. »

Si nous devons regretter que la plume un peu trop paresseuse de notre ami ne nous ait point fait bénéficier du résultat de ses longues recherches, nous n'en dirons pas autant de M. Durengues, disciple lui aussi de l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, qui, puisant aux mêmes sources pures, pratiquant la même méthode rigoureuse, vient de publier, comme suite à son premier volume *L'Eglise d'Agen sous l'ancien Régime*, un non moins bel ouvrage, *L'Eglise d'Agen pendant la Révolution*.

Jamais, en effet, la Révolution n'a été plus à la mode qu'en ce moment, exerçant sur tous sa prestigieuse fascination. Parti de haut le mouvement s'est peu à peu propagé en province où dormaient d'innombrables trésors, que les Sociétés Savantes et les Revues locales se sont mises à exploiter. L'Agenais n'est point resté en arrière ; et nous avons la satisfaction de constater que chaque jour amène une nouvelle étude. C'est que le fruit est mûr, et qu'il s'offre de lui-même aux friands de cette passionnante époque. Aussi ne saurions-nous trop applaudir aux efforts généreux de tous ceux qui ont le souci de la vérité, qui cherchent à la mettre en pleine lumière et qui le font,

comme M. Durengues, avec toutes les qualités maîtresses du penseur et de l'écrivain.

« N'utilisant, dit-il dans sa Préface, que des sources d'une authenticité incontestable, j'ai été amené par cela même à ne rien omettre, « à tout dire sans réticences. L'histoire est aussi bien défigurée par « des omissions maladroites que par des additions peu scrupuleuses. « Effacez un seul signe sur les granits Egyptiens et voilà toute l'inscription transformée, le sens faussé. L'historien n'est que l'explo- « rateur du domaine patrimonial. Il lui est interdit d'introduire la « moindre fantaisie dans une science faite tout entière d'exactitude « et de précision, où sa volonté n'a point à intervenir. Il ne doit point « céder à la tentation de refaire l'histoire, non pas même de redresser « un geste qui lui semble inharmonique... »

Et plus loin : « S'il est parfois nécessaire de se surveiller pour « éviter une certaine partialité bienveillante où la sympathie pour « les héros qu'on aime entre plus que le désir d'altérer la vérité, je « ne me défendrai même pas contre une autre forme d'injustice, qui « a sa source dans l'esprit de parti ou dans les questions de conve- « nance. On n'a jamais le droit de faire de la vérité et de la science « les esclaves d'une cause, quelque foi que l'on ait d'ailleurs dans sa « légitimité et sa sainteté. Il peut être fâcheux de constater la belle « attitude d'un ennemi politique ou d'un adversaire de nos croyances « même religieuses. Il est toujours honorable de la reconnaître et « généreux de la louer. »

Et mettant en pratique ces belles théories, M. Durengues n'hésite point à reconnaître la vérité partout où il la rencontre, surtout quand elle se trouve dans le camp adverse. Car, si son œuvre se distingue, comme les précédentes sorties de sa plume, par l'ampleur de la forme, la pureté du style, la parfaite ordonnance des matériaux, la lucidité des faits exposés, il est une qualité qui prime toutes les autres, c'est, avec une remarquable sobriété d'appréciations personnelles, en toutes choses une stricte impartialité.

Certes, quand depuis la première jusqu'à la dernière heure de la Révolution, la persécution s'appesantit toujours plus impitoyable sur l'ancien clergé de France, la tentation était grande, plus encore pour l'auteur de cet ouvrage que pour tout autre, de commenter à sa guise cette longue suite d'épreuves endurées si stoïquement par près de la moitié des prêtres du diocèse d'Agen et de maudire leurs bourreaux. Avec un tact remarquable, M. Durengues a su éviter l'écueil qui l'attendait. Il s'est contenté d'exposer simplement les faits, ne dou-

tant pas qu'ils ne fussent suffisamment éloquents pour permettre au lecteur d'en tirer lui-même les conséquences, et donnant ainsi par son silence voulu plus de force à leur révoltante iniquité. C'est là, à nos yeux, le plus grand mérite de son ouvrage, celui dont on ne saurait trop le féliciter.

Aussi sont-ils singulièrement attachants ces vingt-un chapitres où, depuis la convocation des Etats-Généraux jusqu'à la signature du Concordat, l'auteur nous montre le Clergé agenais, d'abord plein de confiance en ses députés, accueillir avec enthousiasme les réformes réclamées d'ailleurs par lui dans ses cahiers, applaudir aux efforts combinés du Roi et de la Constituante pour améliorer sans secousse le vieil ordre de choses, et, de même que le Tiers-Etat, faire acte de patriotisme et de progrès.

Mais, avec la suppression des dîmes ecclésiastiques, s'ouvre bientôt l'ère des désillusions, suivie de la confiscation de tous ses biens, de la fermeture des maisons religieuses, de l'obligation d'adhérer à la Constitution Civile. Alors commencent ces épreuves si noblement endurées par les prêtres insermentés.

Il faut lire, dans les premiers chapitres, quel rôle jouèrent, chaque jour à l'Assemblée nationale les trois députés du clergé d'Agen, avec quelle dignité ils protestèrent le 4 janvier 1791 contre le serment constitutionnel, quelle campagne de presse fut menée contre eux dans le Lot-et-Garonne, quelle pression exercèrent les Sociétés populaires et les Amis de la Constitution, à la suite de quelles intrigues enfin, le lazariste Labarthe et l'évêque de Lydda Gobel ayant opposé un refus formel, fut élu l'ancien Dominicain André Constant évêque constitutionnel d'Agen.

Trois figures dominent dans ce livre, autour desquelles gravitent toutes les autres : Monseigneur d'Usson de Bonnac, le citoyen Constant, Monseigneur Jacoupy ; c'est-à-dire l'ancien régime, la révolution, les temps nouveaux.

Si sur le premier de ces personnages M. Durengues ne nous dit guère que ce que nous savions déjà, il consacre en revanche à l'évêque Constant une étude biographique, puisée tout entière à des pièces originales. Et ce n'est pas un de ses moins curieux chapitres que celui où il rappelle sa jeunesse, passée silencieuse sous les cloîtres du couvent des Dominicains de Bordeaux, ses mœurs simples et austères, sa foi, sa religion, comment, poussé par l'ambition, il se fit appuyer par les sociétés populaires, quels furent les détails de son sacre dans la grande nef de Saint-André, puis de son entrée solen-

nelle à Agen et de son installation dans l'église des Jacobins transformée en cathédrale provisoire, quel discours il prononça pour remercier les pouvoirs publics, comment enfin il se trouva de suite aux prises avec les plus grandes difficultés pour établir son conseil épiscopal, créer un nouveau séminaire, organiser son diocèse constitutionnel.

Puis vinrent coup sur coup les mesures draconiennes contre les prêtres insermentés, les expulsions, les proscriptions, l'emprisonnement et pour quelques-uns la mort. C'est l'abbé de Lartigue, lâchement assassiné par une populace en délire devant l'arbre de la Liberté de Clairac ; c'est Labrunie, le savant historien de l'Agenais, souffrant les plus intolérables tourments, avec plus de deux cents de ses collègues ; c'est l'odyssée, palpitante d'intérêt, du chanoine Lamothe-Vedel dans les montagnes du Comminges ; c'est la fuite à travers les gorges de Gavarnie et les déserts qui avoisinent Penticosa et Jacca de l'abbé Boissé, curé de Ferrussac (1) ; c'est l'arrestation arbitraire de l'abbé de La Roche-Fontenilles, grand vicaire de Monseigneur de Bonnac, sa comparution devant le tribunal révolutionnaire de Paris et aussitôt après son exécution (2).

Insuffisants sont les locaux dans Agen pour contenir la masse toujours plus considérable d'insermentés qu'on incarcère. Sur l'ordre des comités révolutionnaires et des terroristes Tallien, Isabeau et Monestier, envoyés par la Convention en mission dans le département, les prêtres sont internés au ci devant couvent de Paulin, les religieuses d'abord à la Manufacture, puis au Collège. On transfère les plus suspects dans les prisons de Bordeaux, d'autres au fort de Blaye ; quelques uns sont condamnés à la déportation et embarqués pour la Guyanne. Partout c'est la délation, la persécution, le plus odieux arbitraire.

Ne méritent-ils pas également qu'on s'y arrête, les passages où

(1) Le curé de Ferrussac, nous apprend M. Durengues p. 278, a raconté lui-même toutes les péripéties de son long exil dans un manuscrit intitulé : *Mon Itinéraire partant de France et les événements et aventures d'icelui*. Nous demandons à son petit neveu par alliance M. le docteur Couyba, à qui il appartient, de vouloir bien, vu son grand intérêt, le publier *in extenso*.

(2) Les pièces de ce très curieux procès existent aux Archives Nationales, carton W. 16, 292, N. 201, où nous les avons copiées. Nous sommes heureux de les avoir communiquées, encore inédites, à notre confrère et ami M. l'abbé Durengues. Nul, mieux que lui, ne pouvait ainsi les utiliser.

M. Durengues nous fait assister au triomphe d'abord du clergé constitutionnel, ensuite par un juste retour des choses d'ici-bas, à sa disgrâce, à sa misère provoquée par la banqueroute du gouvernement, à sa disparition enfin sous le mépris public, devant la suppression de toute religion d'Etat et la proclamation du culte de la Raison et celui de l'Etre suprême.

L'occasion était ici trop belle pour que les renseignements les plus précis et complètement inédits ne nous fussent point donnés sur la façon dont on célébra à Agen ces deux semblants de religion et aussi les sept fêtes nationales, instituées peu après par le Directoire; où, pour réchauffer le zèle singulièrement attiédi des populations, étaient chantées à grand orchestre, au milieu de l'indifférence générale, des hymnes patriotiques, « analogues aux circonstances. »

Aussi furent-elle accueillies avec une vraie joie et des soupirs de soulagement la liberté des cultes, proclamée par le décret du 3 ventôse an III, et plus encore la réouverture des églises, préface du rétablissement du culte catholique en France et de la signature du Concordat. Ce ne fut point toutefois sans que l'ancien clergé subit, après fructidor, une nouvelle réclusion, provoquée par ce que quelques-uns appelaient encore « le retour subit du fanatisme. » Mais l'ère des persécutions était bien close. La France avait soif de calme et de repos. De tous côtés du reste tombaient en faillite les institutions révolutionnaires. Sous la révolte des consciences s'effondrait piteusement l'église républicaine. L'évêque Constant, à qui M. Durengues sait rendre ce qui lui est dû et « qui, dit-il, ne manqua point de caractère », donna sa démission; Monseigneur de Bonnac, retiré à Soleure, ne protesta plus que pour la forme; et Monseigneur Jacoupy, nommé par le Premier Consul évêque d'Agen le 6 juillet 1802, put, non sans difficultés, en s'appuyant sur les uns comme en ménageant les autres, opérer la délicate fusion des deux clergés.

Et l'on arrive ainsi, bien à regret, au terme de ce beau volume qui a nécessité de si longues recherches, mais qui vous a appris tant de choses qu'il semble qu'après lui le sujet soit épuisé.

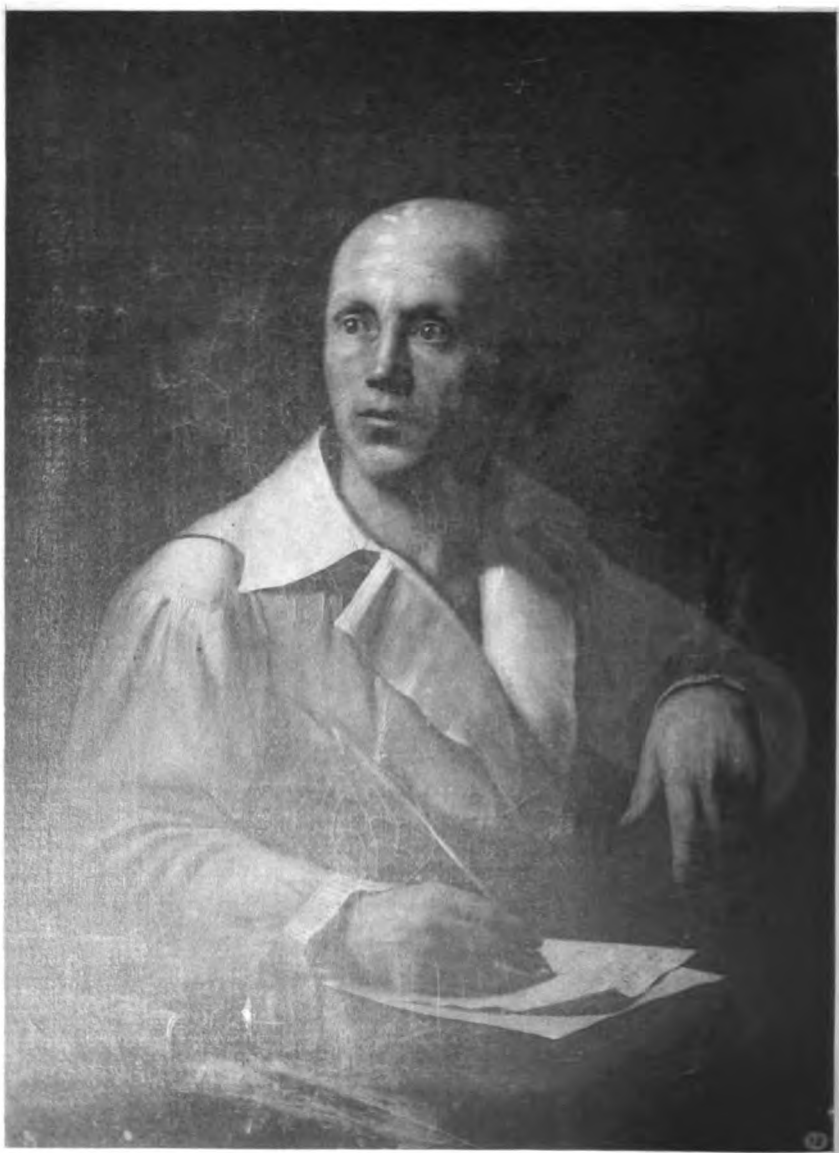
La Révolution est encore trop près de nous, son œuvre est trop diversement interprétée ou ardemment exploitée par les partis suivant les besoins de leur cause, pour que les ouvrages écrits sur elle avec impartialité, — comme celui de M. Durengues, — ne soient pas accueillis avec reconnaissance par ceux qui se mettent au-dessus des passions politiques et ne cherchent dans l'histoire que l'absolue vérité.

Qu'on les lise donc attentivement, qu'on retienne leurs leçons, qu'on s'impreigne des enseignements qui se dégagent de chacune de leurs pages si lumineuses, et alors, peut-être, de cette époque si troublée saura-t-on discerner le bien du mal et faire la part de ce qui accompagne toute chose humaine, des qualités comme des défauts.

PH. LAUZUN.







Cliche Ph. Lauzun

LAFaugère

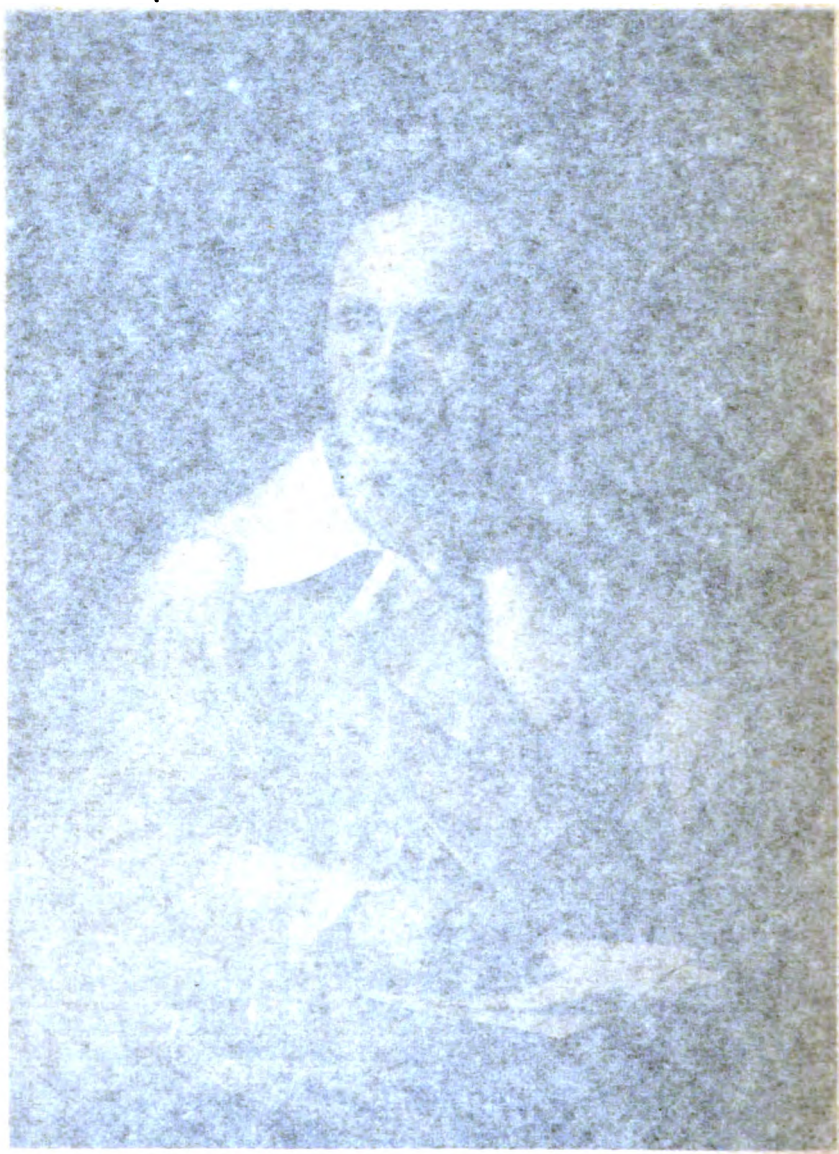
D'après le Portrait de S. CORNU

(MUSÉE D'AGEN)

.

•

•



LAFAYETTE

1815-1816

1815-1816

UN MAITRE D'ARMES AGENAIS

Jean-Louis-Laurent-Justin Lafaugère

(1782 - 1856)

Le talent, la raison, la force du génie
Elèvent Lafaugère à l'immortalité.
(*Brevet de maître d'armes.*)

Jean-Louis-Laurent-Justin Lafaugère naquit à Agen, rue Saint-Hilaire (aujourd'hui rue Carnot), le 9 août 1782. Son père, d'abord procureur du sénéchal, et ensuite juge de paix de la ville d'Agen, section de l'Hôpital, jouissait de l'estime générale. Il s'était marié en 1768 avec une agenaise, Jeanne Laforcade. De ce mariage naquirent dix enfants : cinq filles et cinq fils.

Jean-Louis-Laurent-Justin était le plus jeune des garçons. Il fit ses études dans une maison d'éducation sise rue Saint Antoine (aujourd'hui rue Voltaire) et dirigée par Joseph-Noël Proché (1). Sa famille le destinait au commerce. Mais dès l'âge de seize ans, le jeune Lafaugère fut entraîné par une irrésistible vocation vers tous les exercices du corps, principalement vers l'escrime.

L'espadon (2) était alors en usage.

« Je me livrai pendant quelque temps au maniement de cette arme, » dit Lafaugère, et sans avoir reçu aucun principe, j'y devins bientôt

(1) Le futur annaliste de la Révolution dans la ville d'Agen.

(2) L'espadon se composait d'une lame droite, très longue et très large, tranchante des deux côtés, épaisse du milieu et taillée en biseau à la pointe. La poignée était assez longue pour y placer les deux mains et le pommeau était garni d'un pivot servant de point d'appui sur la cuirasse. Il portait des coups terribles, mais il fallait une force extraordinaire pour en faire usage.

« d'une force passable, et je reconnus le peu de latitude qu'elle « offrait à l'adresse et à l'agilité (1). »

Lafaugère avait dix-huit ans lorsqu'il se décida pour la pointe. A cette époque, Jean Daressy (2), ancien officier, avait installé dans sa maison, rue du Marché au Blé, une salle d'armes qui devint un lieu de rendez-vous pour tous les amateurs de la ville et les maîtres de passage à Agen. « C'est là que se forma cette pléiade de tireurs distingués parmi lesquels nous devons citer : MM. Dutrouil, Dufaure, Campistron, de Campels, Martinelli, Gouget, Dubédac, Rouillès, d'Esparbès, Roux-Lassalle, etc. (3) »

C'est là aussi que Lafaugère apprit les premières notions de l'escrime (4).

Voici comment il raconte lui-même ses débuts :

« M. Daressy, amateur distingué, voulut bien, en qualité d'ami, « me développer les principes de cet art. Après trois mois de leçons, « je commençais à exécuter facilement sur ses mouvements tout ce « qu'il me demandait ; mais je ne me contentais point d'être attentif « à ses leçons et d'observer scrupuleusement tous ses principes, je le « suivais dans tous les assauts, et je l'accablais de questions aux- « quelles il répondait avec complaisance (5). »

La salle d'armes de la rue du Marché-au-Blé était souvent en fête :

(1) *Traité de l'art de faire des armes*, par J.-L. Lafaugère, Paris, Garnier, 1825, in-8°.

(2) Jean-Anselme Daressy, fils d'un employé de la subdélégation d'Agen, est né dans cette ville, rue Saint-Hilaire (aujourd'hui rue Carnot), le 14 avril 1770. Soldat à la fin de l'année 1793, il était nommé sous-lieutenant le 9 novembre 1796. Il donnait sa démission d'officier le 27 avril 1800 et revenait à Agen où il obtenait un emploi du gouvernement. Comme ce poste ne lui prenait qu'une partie de son temps, il profitait de ses loisirs en se livrant à sa passion pour l'escrime. Il donna aussi des leçons et forma quelques tireurs distingués. Il mourut à Agen le 20 décembre 1821. (Voir *Archives des Maîtres d'armes de Paris*, publiées par Henri Daressy. Paris-Quantin, 1888, in-8°.

(3) *Archives des Maîtres d'armes de Paris*, publiées par Henri Daressy. Paris-Quantin, 1888, in-8°.

(4) Jean-Louis Marcellin Lafaugère, son frère, né à Agen le 1^{er} août 1781, suivit également les séances d'escrime dirigées par M. Daressy. Il devint professeur d'escrime au Collège d'Agen et à l'Institution dirigée par M. Benou, ancien bibliothécaire de la ville. Il mourut à Agen le 22 septembre 1859.

(5) *Traité de l'art de faire des armes*, par J. Lafaugère, Paris, Garnier, 1825, in-8°.

de nombreux assauts auxquels étaient conviés tous les professeurs et amateurs de la ville s'y donnaient régulièrement tous les mois. Ce fut donc un événement important lorsque Lamotte, l'un des tireurs les plus en vue de France, se rendit à Agen pour y organiser un assaut. Cette fête de l'épée fut très brillante. « M. Daressy, dit « Lafaugère, employa tous ses moyens pour lutter avec un maître « d'une si grande réputation, et s'en tira avec honneur. M. Lamotte « eut la complaisance de me faire tirer ; il me trouva beaucoup de « dispositions, et dit que j'étais dans le cas de donner de grandes « espérances (1). »

Lafaugère suivit encore pendant quelques mois les séances d'escrime dirigées par Daressy. « Celui-ci continua à développer « chez son jeune élève le germe des facultés qu'il avait remarquées. « Il le fit avec tant d'intérêt, tant de soin, qu'en peu de temps Lafau- « gère justifia toutes les espérances qu'il avait données. Aussi habile « que son maître, il pouvait voler de ses propres ailes (2). »

Le sept fructidor an X (25 août 1802) Lafaugère contractait un engagement volontaire au 25^e régiment de chasseurs à cheval, en garnison à Carcassonne (3). Dès son arrivée au corps, Lafaugère qui avait une petite taille (1^m 59) fut l'objet de nombreuses railleries de la part de ses camarades de chambrée. Ces railleries, d'abord inoffensives, finirent par dégénérer en persécutions. Il en résulta un duel entre un prévôt d'armes et Lafaugère. Celui-ci a décrit cette affaire dans l'*Abrégé historique de sa vie*. Nous la résumons ainsi qu'il suit :

L'un d'eux, prévôt d'armes au régiment, dépassant les limites de la plaisanterie, lui dit d'un ton de bravade :

— Petit ami, pour être camarade,
Il faut manger ici d'un plat de ma façon ;
Cela te servira de première leçon (4).

(1) *Traité de l'art de faire des armes*.

(2) *Journal de Lot-et-Garonne*. Notice sur Lafaugère. N° du 12 décembre 1856.

(3) Archives communales de la ville d'Agen. — Registre des engagements volontaires de l'an X.

(4) *Abrégé historique de la vie de Lafaugère*, poème manuscrit inédit, composé par le célèbre maître d'armes agénais. (Communiqué par M^{me} Péberay, nièce de Lafaugère.)

Nos lecteurs ne seront pas surpris de nous voir citer textuellement quelques passages du poème du célèbre maître d'armes agénais. Ils leur donneront une idée de sa manière de versifier et de la valeur de sa composition poétique où il a résumé sa vie.

Lafaugère releva aussitôt comme elle le méritait cette provocation. Un duel fut décidé pour le lendemain. Les témoins choisis et le premier maître d'armes du régiment informé, ils se rendent à l'endroit fixé pour régler cette affaire. Chemin faisant, le prévôt se disait *professeur et grand académiste*. Arrivés sur le terrain, le maître d'armes mesure la distance et puis donne l'ordre aux combattants de commencer. Aussitôt, le prévôt, par un dégagement s'élance à *corps perdu* ; Lafaugère, en parant, marche d'une mesure, et par un coup droit blesse son adversaire assez grièvement.

Le résultat inattendu de ce duel suscita de profondes jalousies parmi les maîtres d'armes du régiment. Pour un motif des plus futiles, le premier maître provoqua Lafaugère. Le colonel, instruit de ce qui se passait, et pour prévenir un duel qu'il considérait comme inégal, fit organiser un assaut d'armes.

Cette fête de l'escrime eut lieu à la grande salle d'honneur du quartier. Tous les officiers de la garnison y assistèrent ainsi que de nombreux professeurs civils et militaires. « Le colonel, dit Lafaugère, « avait décidé de me faire tirer avec le premier maître du régiment. « Je sortis victorieux de ce combat. Quant à mon adversaire, il se « contenta de dire aux officiers qui l'environnaient pour connaître « son impression : *j'avouerai, sur l'honneur, que je n'attendais pas « un aussi fort tireur* (1). »

« Quelques mois plus tard, dit encore Lafaugère, Lamotte vint à « Carcassonne et y donna un assaut, dans la salle des spectacles, où « les maîtres et les amateurs furent invités, et se réunirent ; j'y fus « comme simple spectateur. Plusieurs personnes qui me connais- « saient, et qui se trouvaient à cet assaut, me voyant parmi eux, « avertirent M. Lamotte de ma présence, et montrèrent le désir qu'ils « avaient de me voir tirer avec lui. Dans cet assaut, je m'efforçais de « mettre à exécution les bons principes de M. Daressy, et la manière « dont je m'en tirai fut digne de ce grand maître, qui avait bien « voulu me former dans l'art des armes (2). » Sur ces entrefaites, le colonel Moreau, commandant le 25^e régiment de chasseurs à cheval, fier d'avoir sous ses ordres un tireur aussi habile, le désigna pour suivre les cours d'escrime de Plate, savant professeur toulousain. Durant trois mois, Lafaugère assista régulièrement à toutes les

(1) *Abrégé historique*.

(2) *Traité de l'art de faire des armes*, par L.-J. Lafaugère, Paris, Garnier, 1825, in-8°.

séances dirigées par son nouveau maître. Chaque jour, il faisait assaut non-seulement avec son professeur, mais encore avec les prévôts et les meilleurs élèves. Cet excès de travail devait fatalement nuire à sa santé. Sentant ses forces diminuer, son ardeur disparaître, il consentit, sur les conseils d'un médecin, à cesser pendant quelque temps l'exercice de l'escrime et à solliciter un congé pour se rendre dans son pays natal où, lui avait-on dit, l'air pur, le repos et les soins de sa famille contribueraient à le relever rapidement de l'état de faiblesse extrême dans lequel il se trouvait.

* * *

C'est pendant ce premier séjour à Toulouse qu'un jour, se promenant sur la place du Capitole, Lafaugère fut frappé sans motif par un tambour-major. Un duel fut décidé, et l'agresseur paya de sa vie son acte de brutalité.

Le célèbre maître d'armes agenais a décrit la rencontre dans le poème historique de sa vie. Nous la résumons de la façon suivante :

Rendez-vous est donné pour cinq heures du soir, près de la Citadelle, sur les bords du canal. A l'heure exacte, les deux adversaires sont présents. Des sabres, des épées avaient été apportés. D'un commun accord l'épée est choisie. Le fer est engagé. Lafaugère tient son agresseur à distance afin de l'appeler par la marche d'un pas. Le tambour-major tombe dans le piège ; il se fend à fond et s'enferme. La blessure était mortelle : il expira presque aussitôt.

* * *

Dès que Lafaugère eut reçu sa feuille de congé, il partit pour Agen. Il y arriva après un voyage des plus pénibles, et dût s'aliter aussitôt. Un mois de traitement lui fut nécessaire pour être complètement rétabli. Quelques jours plus tard, un maître d'armes se disant le plus fort de la capitale donnait à Agen un grand assaut. Cet assaut eut lieu à la salle d'armes de la rue du Marché-au Blé en présence d'un public appartenant à toutes les classes de la société. Lafaugère se mesura avec le professeur parisien. Cette rencontre fut très intéressante. Écoutons ce qu'en dit le célèbre tireur agenais :

.
Dans le même moment les fers font jonction,
Le savant professeur, par une pression,
Menace par l'appel et dégage de suite.

Mais le fer du Gascon le saisit au plus vite,
Et d'un trait de vigueur lui riposte soudain
Un coup droit en plein corps en opposant la main.
Après ce coup reçu, le professeur s'apprête
A tirer de nouveau, mais le Gascon l'arrête.
Sur un coup si bien pris, l'étranger en courroux
Lui dit : A mon départ, pourquoi m'arrêtez-vous ?
L'attaque reprend sur un vif dégagement,
Le Gascon en parant par un sec battement,
Riposte promptement par un coup de seconde.
Ce coup, par sa vigueur, étonne tout le monde.
Cette botte produit sur le fier professeur
Un effet si puissant qu'il en perd son ardeur.
Il demande à tirer la belle et la dernière,
Mais il faudrait avant me toucher la première ?
Pour venger cet affront, il fait de vains efforts
Afin que son bouton puisse arriver au corps ;
Ne fut-ce qu'une fois. Le Gascon en défense
L'oblige à marcher pour prendre sa distance.
Dès qu'il a fait un pas, il le touche aussitôt
Par un simple coup droit qui le laisse capot.
Le savant professeur, honteux de sa défaite,
N'a plus qu'un seul parti, c'est de battre en retraite (1)

La victoire de Lafaugère fut saluée par de chaleureux applaudissements. Quant à son antagoniste, la défaite qu'il venait d'éprouver lui fut d'autant plus sensible que quelques minutes auparavant, il avait dit à son adversaire :

Vous êtes trop petit pour vous mettre en présence
D'un tireur comme moi, l'un des premiers de France (2)

A l'expiration de son congé, Lafaugère rejoignit le 25^e régiment de chasseurs à cheval à Toulouse. Quelques jours après son arrivée, il se promenait sur la place Royale. Soudain, un homme de taille colossale s'arrêta devant lui et le toisa d'un regard insolent. Lafaugère demanda immédiatement raison de cette insulte. Un duel fut décidé.

Lafaugère a fait le récit de cette rencontre dans son poème. Nous en donnons le résumé suivant :

L'arme choisie fut l'épée. Dès que l'ordre de commencer eut été donné, Lafaugère, plein de confiance, présenta son corps à décou-

(1) *Abrégé historique.*

(2) *Idem.*

vert. Le colosse, qui était un vrai spadassin, aussitôt lui porta un coup droit et se fendit à fond. Mais le brillant tireur agenais, en parant par le *contre de quinte* développa, à son tour, un coup droit en dehors qui atteignit son adversaire en pleine poitrine. A ce coup violent, le géant tomba à la renverse. On le releva, et l'on constata que le fer l'avait traversé. Ce n'était plus qu'un mourant qu'on transporta à l'hôpital.

Dès ce jour, Lafaugère ne fut plus inquiété. Il était d'ailleurs très redouté ; les maîtres toulousains disaient en parlant de lui :

Quoique jeune et petit, il est très vigoureux ;
Il est fort à l'assaut ; en duel, dangereux (1).

Dans le courant de l'année 1803, le 25^e régiment de chasseurs à cheval, auquel appartenait Lafaugère, reçut l'ordre de se porter sur la frontière d'Espagne. Il séjourna d'abord à Pau, et ensuite à Bayonne où se concentraient les troupes devant former le corps d'armée destiné à entrer en Portugal. Plus tard, il fut désigné pour escorter les voitures des généraux en chef, à chacun des relais situés entre Bayonne et Pau. A Bayonne, où se trouvaient réunis plus de dix mille hommes, les duels furent très fréquents. « Par suite d'un « usage des plus absurdes, il existait entre les divers régiments des « haines invétérées, dont la cause, fort ancienne, n'était souvent pas « bien connue, mais qui transmise d'âge en âge, donnait lieu à des « duels, chaque fois que ces corps se rencontraient (2). » Pour sa part, Lafaugère dut en soutenir plusieurs dont le résultat fut chaque fois fatal à son adversaire. Dans ces divers combats, le célèbre tireur agenais ne fut que le représentant de son régiment, « car il était de « règle, lorsqu'un conflit éclatait entre les troupes de régiments différents, qu'il n'y aurait qu'un seul duel, chacun des deux corps « devant désigner le combattant qui le représenterait (3). »

Lafaugère décrit l'une de ces rencontres en ces termes :

.....
Nous dirigeons nos pas vers la porte d'Espagne.
Là, nous les attendons au pied de la montagne.
Je promenais partout d'impatients regards.
Je le vois qui s'avance en suivant les remparts.

(1) *Abrégé historique.*

(2) *Mémoires du général Marbot*, t. 1^{er}, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1891, in-12.

(3) *Idem.*

Aux explications, le spadassin rebelle
Nous dit en arrivant : vidons notre querelle,
Vous allez à l'instant finir sur le terrain ;
Ne perdons pas de temps, vite l'épée en main.
On engage le fer, le fantassin recule.
Le chasseur en marchant contre un rocher l'accule.
Le maître ainsi pressé, part d'un dégagement
Qui, pour son malheur, est paré sévèrement.
Mais à peine son pied a-t-il quitté la terre,
Q'une prompte riposte l'atteint et l'enferme.
Son corps fut, par ce coup, percé de part en part.
Il dit en expirant : A présent c'est bien tard
Pour avouer mes torts, mon injuste exigence.
Il n'eut pas achevé, qu'il perdit connaissance (1).

Au commencement de l'année 1805, le 25^e régiment de chasseurs à cheval se rendit en Italie. Lafaugère prit part avec son régiment à divers combats, notamment au siège de Gaëte.

Il séjourna successivement à Rome et à Naples où de brillantes fêtes furent données en l'honneur du prince de Beauharnais. A Rome, un grand assaut d'armes eut lieu. Le premier maître de chacun des régiments se trouvant en Italie fut invité à prendre part à cet important tournoi. Le jury, composé de généraux et de colonels, avait décidé que l'on procéderait par voie d'élimination et que les trois plus forts tireurs se disputeraient ensuite le prix unique qui consistait en une épée d'honneur offerte par Son Altesse Royale. Conformément à cette décision, les trois professeurs sortis vainqueurs de la première épreuve se présentent. Ils s'apprétaient à lutter *d'adresse et d'élégance* lorsque, à la suite d'une démarche personnelle d'un officier supérieur auprès du vice-roi, président de la fête, Lafaugère, qui se trouvait parmi les spectateurs, fut admis à prendre part à l'assaut final. Cette dernière partie du programme est décrite dans le poème de l'illustre tireur agenais. Écoutons Lafaugère :

Il [Lafaugère] engage le fer ; son rival en fureur
L'attaque fièrement. Mais le petit chasseur
Dans l'ardeur du combat lui ravit l'avantage,
Et des juges du camp, il obtient le suffrage.
Les coups étaient jugés et placés dans le haut.
Il est proclamé vainqueur dans ce premier assaut.
De pied ferme, il attend le second adversaire
Qui lui lance en entrant un regard téméraire.

(1) *Abrégé historique.*

Ce regard ne lui fit aucune impression.
Seulement il gardait son indignation.
Le combat s'engage aussitôt à outrance ;
Les deux tireurs offraient la même résistance.
Dans un appas prévu, par un prompt mouvement,
Lafaugère le prend par le couronnement.
Sans quitter le terrain, il attend le troisième.
Dans ce dernier assaut, le succès est le même.
Au milieu de transports poussés à la fureur
Le suffrage royal le proclama vainqueur.
.....
Les nombreux professeurs de notre digne armée
Frapés d'un tel succès, firent sa renommée (1).

* * *

Le 21 février 1807, Lafaugère congédié par réforme (2), quitta le service militaire et se rendit à Agen où il resta quelques mois. Après un court voyage à Toulouse où il donna plusieurs assauts publics, Lafaugère partit pour Bayonne. Là, il séjourna six mois. Durant cette période, il passa presque toutes ses matinées à peindre le portrait (3); le soir, il se rendait à la salle d'armes où des professeurs militaires de passage à Bayonne lui procuraient l'occasion de faire de très nombreux assauts. Lors du passage à Bayonne d'un régiment de la Garde Impériale, un grand assaut fut organisé en son honneur. Il eut lieu un dimanche, à midi. Tout le corps d'officiers avec leur premier maître ainsi que les fines lames de la ville y assistèrent. Lafaugère fit assaut avec le premier maître du régiment de la Garde Impériale. Celui-ci était de première force. De plus, il était de très haute stature; on ne l'appelait que le *grand* Gérard. Dès que Lafaugère eut été mis en présence de son redoutable adversaire, celui-ci, d'un air moqueur lui dit :

Mais, mon cher, pour tirer, vous êtes trop petit (4).

En présence de ce manque de correction, Lafaugère ne perdit point

(1) *Abrégé historique*.

(2) Lettre du Ministère de la Guerre (Archives administratives) en date du 13 janvier 1903.

(3) Lafaugère était un amateur passionné de peinture. Il peignit lui-même beaucoup, mais ne dépassa jamais les limites d'une honnête médiocrité. (*Bibliographie de l'Agenais*, par Andrieu, t. II.)

(4) *Abrégé historique*.

son sang-froid. Il réfléchit un instant, puis saisissant la lame de son fleuret, dit, en faisant un pas vers le géant :

Le fleuret à la main, la taille est peu de chose ;
Ce n'est pas la hauteur ici qui m'en impose (1).

Cette réplique, faite avec énergie, provoqua un mouvement de surprise parmi les officiers de la Garde. Ceux-ci, en effet, étaient loin de s'attendre à ce que Lafaugère, un petit tireur de province, osât braver publiquement, ainsi qu'il venait de le faire, un maître de si grand talent. Cette effervescence était à peine calmée que le président donnait l'ordre aux deux champions de croiser le fer. Cet assaut fut des plus vifs ; il n'y eut pas moins de trois reprises. Lafaugère sortit vainqueur de cette épreuve. Il fut très acclamé par le public, et chaudement félicité par le général, président de la fête, qui lui adressa un éloge que Lafaugère, dans son poème, traduit de cette façon :

Vous m'avez fait plaisir, et je suis fort content
D'avoir vu ce que peut un si rare talent.

Le 3 mars 1808, Lafaugère se rendit à Bordeaux où il donna un assaut. Il s'y mesura avec Hugon, jeune amateur bordelais dont le jeu brillant était très apprécié. Puis il visita successivement Royan, Rochefort, Nantes et Orléans. Dans chacune de ces villes, il fit de nombreux assauts dont le résultat lui fut des plus favorables.

Laufaugère arriva enfin à Paris. Il se rendit d'abord chez Lebrun, l'un des premiers maîtres de la capitale pour lui remettre une lettre. Dès que Lebrun eut pris connaissance de cette missive, il proposa à Lafaugère de faire assaut avec son premier prévôt.

Si vous voulez, Monsieur, à titre d'amateur
Essayer quelques coups avec ce professeur ;
C'est mon premier prévôt ; il est rempli de grâce.
Lorsque je suis absent, c'est lui qui me remplace.
C'est un tireur adroit, et même distingué ;
Les assauts les plus longs ne l'ont pas fatigué (2).

Lafaugère qui désirait vivement prendre le plus tôt possible contact avec les maîtres parisiens accepta avec empressement l'invitation.

Lafaugère décrit l'assaut en ces termes :

Le mur développé, la distance se prend
De suite, le prévôt par un coup droit se fend.

(1) *Abrégé historique.*

(2) *Abrégé historique.*

Mais le fer du Gascon se met sur la défense
Et par opposition, il détourne l'attaque.
Le prévôt, sans tarder, lance un dégagement.
Mais, sur son pied levé, le Gascon prend le temps.
Lebrun fut étonné d'une si belle botte
Qui frappait en plein corps conservant la main haute.
On engage le fer ; sur l'appel adressé
Dans un vide imprévu, le Gascon s'est glissé.
Le prévôt reste ému, Lebrun bien plus encor.
Il lui souffle deux mots d'une voix peu sonore.
L'on se remet en garde, et d'un enchaînement
Lafaugère, à propos, fait le couronnement.
Dans notre art, dit Lebrun, un tel coup est sublime (1).

Quelques jours après, Lafaugère se rendit chez Gomard père, célèbre professeur, et fit des armes avec les plus forts amateurs de la salle de ce dernier maître. « Ma manière de tirer, dit Lafaugère, « donna lieu à plusieurs discussions, et chacun témoigna son étonnement de voir que, malgré le désavantage de ma taille, je prenais « toujours le dessus des armes, même avec les plus grands ; alors « M. Gomard me dit qu'il fallait, afin de connaître mon jeu et ma « force, que l'on me vit tirer huit fois. J'acceptai son offre. Je tirai « huit fois, et la huitième ne me fit pas éprouver plus de difficultés « que la première (2). »

Le 9 juin 1811, Lafaugère sortit victorieux du grand assaut organisé à Paris à l'occasion du baptême du roi de Rome.

.....
Enfin, au jour fixé, dix mille spectateurs
Entourent à l'envi les plus forts tireurs.
.....
Dans ce royal assaut, par ses coups vigoureux,
Lafaugère resta de tous victorieux (3).

Cette même année, le célèbre maître agenais fut admis, sur la demande du général Walter, au régiment des grenadiers à cheval de la garde, en qualité de premier maître, et avec le grade de maréchal des logis.

.....
Il [Lafaugère] entre aux grenadiers à cheval de la garde
Et chaque grenadier étonné le regarde.

(1) *Abrégé historique.*

(2) *Traité de l'art de faire des armes.* par L.-J. Lafaugère, Paris, Garnier, 1825, in-8°.

(3) *Abrégé historique.*

Mais en le recevant, le général leur dit :
Ne soyez pas surpris de le voir si petit ;
Il a plus de six pieds lorsqu'il tient son épée,
Et les brillants assauts ont fait sa renommée (1).

Au commencement de l'année 1812, un grand assaut eut lieu à l'Ecole Militaire. D'après le récit qu'en fait Lafaugère, cette fête de l'épée attira un public nombreux et choisi. Des généraux, des colonels, de hautes personnalités politiques et administratives, ainsi que beaucoup de dames appartenant, pour la plupart, à la noblesse, rehaussèrent par leur présence l'éclat de cette solennité. Comme toujours, le brillant tireur gascon triompha de tous ses adversaires. Il battit successivement Lardier, Renevier et Charlemagne. Ces deux derniers, tireurs de première force, qui assistaient à l'assaut comme spectateurs, avaient dû, sur la demande de plusieurs maîtres, se mesurer avec Lafaugère.

.....
Quoiqu'il l'eut emporté sur tous ses adversaires,
Des amateurs bourgeois, des maîtres militaires,
Lancèrent contre lui deux académiciens :
Renevier, Charlemagne, excellents praticiens.
Ces tireurs distingués parmi tous ceux de France,
N'eurent pas dans l'assaut une meilleure chance (2).

En juillet 1814, Lafaugère fut nommé, sur la proposition du baron d'Ivry, premier maître d'armes des gendarmes de la maison du Roi. Vers la fin de cette même année, le comte de Bondy, préfet du Rhône, mandé par le Gouvernement, se trouvait à Paris. C'était un tireur de grand mérite. Il était considéré comme le plus fort amateur de l'époque. Très fier de son savoir et de sa réputation, il s'oublia, maintes fois, jusqu'à critiquer publiquement le jeu savant de Lafaugère. Il était, du reste, admirablement secondé dans sa campagne de dénigrement par certains maîtres parisiens.

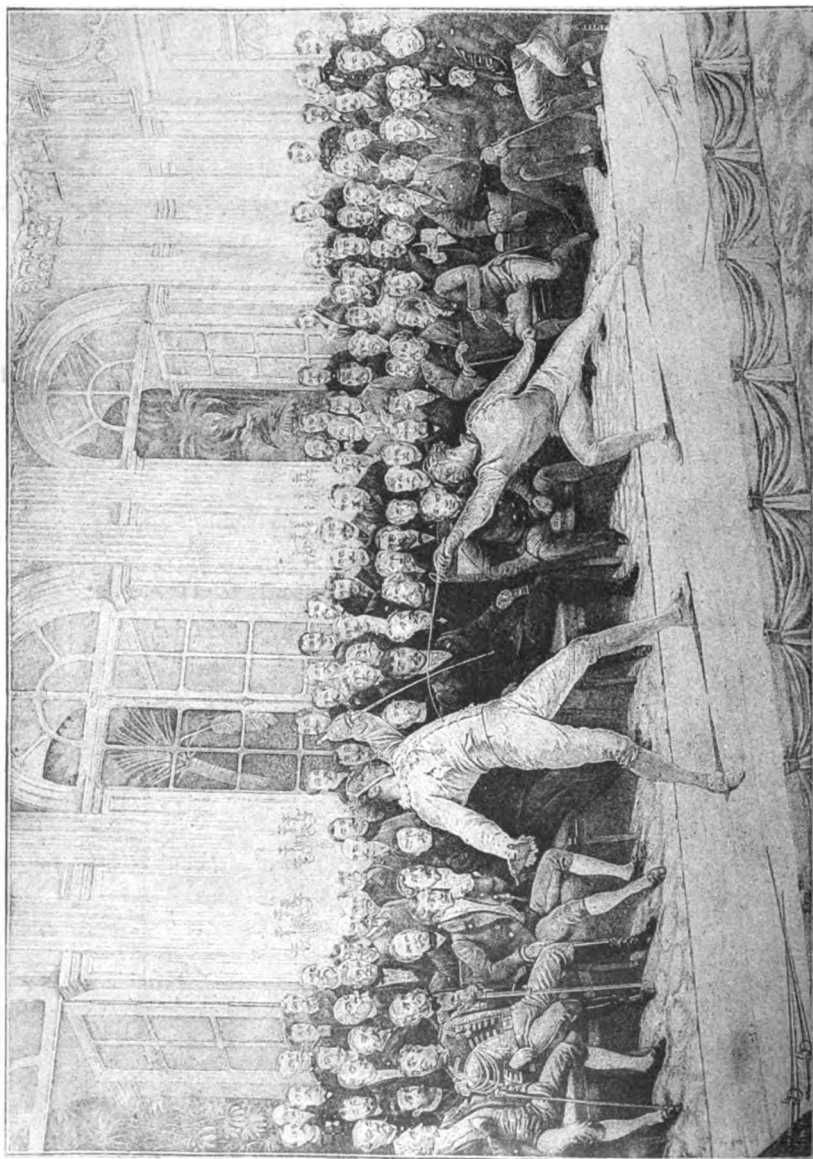
Lafaugère, en effet, était en butte aux jalousies de la plupart des professeurs de son temps. Ce fut à la suite d'une discussion sur Lafaugère et sur les instances du baron d'Ivry, que le comte de Bondy en vint à se mesurer avec le célèbre tireur agenais.

Ce combat mémorable se fit en deux reprises : Lafaugère toucha quarante-huit fois le comte de Bondy et ne fut touché que trois fois.

(1) *Abrégé historique.*

(2) *Abrégé historique.*





L'Exercice français au XIX^e siècle. Assaut d'armes du comte de Bondy et de Lafaugère (1816). — D'après une planche ou contour publiée par M.M. Vigna et Vigneron. Derrière les célébrités en exercice de l'époque, l'artiste a groupé les maîtres et amateurs les plus connus de ce siècle.)

As soon as the
subject of
the
subject

The
subject
of the
subject
of the
subject

« Le théâtre de cet assaut (1), dit M. Vigeant, fut une maison du
« quai d'Orsay, obligeamment mise, par un parent du baron d'Ivry,
« à la disposition des tireurs et de leurs amis. Peu de jours avaient
« suffi pour transformer en salle d'armes un grand salon ouvrant sur
« la terrasse du quai. Quelque vaste que fût ce salon, il put contenir
« à peine tous les maîtres et amateurs, tous les fervents du fleuret
« qui avaient sollicité la faveur d'assister à l'assaut. Force fut
« d'ouvrir à deux battants une grande porte faisant communiquer le
« salon avec la serre, de façon à rendre l'atmosphère respirable.
« Tout le monde avait pris place autour de l'estrade ; au premier
« rang se trouvait assis Jean-Louis, grave dans sa redingote bouton-
« née militairement, ne paraissant pas se douter de la curiosité
« sympathique et des commentaires dont sa présence était l'objet. A
« son côté et en face, siégeaient les trois autres assesseurs : M. de
« Peyronnet, amateur distingué, choisi par M. de Bondy, et les deux
« maîtres choisis par les deux adversaires : MM. Charlemagne et La
« Boëssière.

« Quelques minutes à peine venaient de s'écouler depuis l'heure
« fixée pour l'assaut, et déjà une impatience fiévreuse commençait à
« se manifester dans l'assemblée, lorsqu'un murmure de satisfaction
« courut sur toutes les lèvres. A ce murmure succédèrent presque
« instantanément quelques exclamations de surprise, puis le silence
« s'établit tout à coup. Les deux champions venaient d'apparaître
« aux deux extrémités de la salle, mais dans une tenue bien diffé-
« rente, et c'était cette différence un peu étrange qui avait provoqué
« dans l'assistance une explosion involontaire d'étonnement. Cet
« étonnement se traduisit même par ce mot railleur, dit à voix basse
« au baron d'Ivry par le maître de la maison :

« — Ah ça ! Bondy s'est donc figuré qu'il s'agissait d'un menuet !

« En effet, son costume était bien fait pour justifier l'interrogation.
« Au lieu de la veste d'armes, ordinairement en usage, sans aucun
« luxe que celui de la perfection de la coupe, qu'on se figure un cos-
« tume de satin blanc, avec jabot de dentelle se terminant autour du
« cou en manière de collerette. Telle était la tenue sous laquelle

(1) Lafaugère a également décrit cet assaut dans l'abrégé historique de sa vie. Son récit diffère quelque peu du compte-rendu fait par M. Vigeant. Néanmoins, nous avons donné la préférence à ce dernier à cause de l'importance de certains incidents qui y sont relatés — incidents qui ne sont pas racontés par l'illustre tireur gascon.

« venait de se présenter le comte de Bondy. A la vue de ce costume
« de gala, défi évident du brillant tireur, Lafaugère ne put maîtriser
« un rapide mouvement d'irritation. Ce costume, d'ailleurs, accen-
« tuait le contraste entre les deux hommes. La salle entière compa-
« rait M. de Bondy, avec sa taille de près de six pieds, sa tête
« fièrement portée, son apparence d'assurance absolue, et Lafaugère,
« petit, presque exigü, avec son costume d'une simplicité rigoureuse,
« et écrasé, pour ainsi dire, par les rutilances du satin et les den-
« telles de son adversaire. Quelque rapide qu'eût été le mouvement
« de Lafaugère, on l'avait remarqué : le silence se fit complet, cha-
« cun devina qu'il allait se passer entre ces deux hommes une scène
« non prévue au programme. En effet, Lafaugère, complètement
« maître de lui-même, d'un ton de politesse froide, dit, en faisant un
« pas vers M. de Bondy, qu'il salua profondément :

« — Ne craignez-vous pas, M. le Comte, que, pour un assaut
« sérieux, ce costume ne soit un peu délicat ?

« M. de Bondy éprouva une légère secousse, il s'était bien attendu
« à l'effet infaillible produit par son costume, mais il n'avait pas
« prévu que Lafaugère, ce tireur de province, eût l'audace de formu-
« ler une observation d'autant plus désagréable qu'elle se trouvait
« répondre à la pensée de beaucoup de spectateurs. Mais M. le
« comte de Bondy était un parfait homme du monde, il se contenta
« de sourire, inclina la tête dans un mouvement qui tenait aussi bien
« de l'ironie que de la politesse, et répliqua d'un ton aimable :

« — Du tout, du tout, Monsieur, j'ai l'habitude de ce costume et je
« n'en porte jamais d'autre, lorsqu'il m'arrive la bonne fortune de me
« rencontrer avec un tireur tel que vous.

« Le sens de cette réplique était assez clair, et l'accent de gracieu-
« seté affectée ajoutait encore au dédain des paroles. Lafaugère pâlit,
« mais n'ajouta rien. On eût entendu une mouche voler dans la salle,
« tant le silence était devenu absolu, solennel. Tous les regards
« s'étaient attachés sur Lafaugère, attendant. Au milieu de ce silence,
« la voix grave de Jean-Louis s'éleva :

« — Messieurs, dit-il, êtes-vous prêts ?

« M. de Bondy acquiesça d'un signe. Lafaugère étendit la main :

« — Pardon. Un mot encore à M. d'Ivry, et je suis tout à M. le
« Comte.

« Le baron d'Ivry s'avança : Lafaugère le prit à part et poursuivit
« d'une voix assez basse pour que l'entretien eût l'air d'être tout

« intime, mais assez haut, en même temps, pour que pas une parole
« n'en fût perdue :

« — M. le Baron, dit il, les dérangements que vous a imposés
« l'organisation de cet assaut, la reconnaissance que je vous garde
« de l'avoir préparé, m'imposent, en paroles, vis-à-vis M. le comte
« de Bondy, une réserve dont mon fleuret, certainement, ne tiendra
« aucun compte. Puisque les circonstances m'interdisent d'exprimer
« ici hautement ce que je pense de certains procédés, c'est à ce
« fleuret que je m'adresse uniquement, et ni mon adversaire, ni vous,
« j'en suis sûr, ne le jugerez contraire aux devoirs de la bienséance
« et à mes droits.

« M. d'Ivry s'inclina. M. de Bondy n'avait pas perdu un mot de
« cette brève conversation. Il se borna à appeler de nouveau sur ses
« lèvres son sourire le plus dédaigneux et jeta ce seul mot :

« — J'attends.

« — Allons, Messieurs, commanda Jean-Louis.

« Le bruit de l'estrade résonnant sous la mise en garde des deux
« tireurs, fit courir un frisson involontaire dans toutes les veines.
« Chacun comprenait qu'il ne s'agissait plus d'un de ces assauts
« mondains, courtois, dans lesquels le résultat importe peu souvent.
« L'assaut d'aujourd'hui était tout autre : sauf le bouton des fleurets,
« il s'élevait aux proportions d'un véritable duel. La lutte commença.
« Ni l'un ni l'autre des combattants ne tomba dans la faute, si fré-
« quente entre rivaux mutuellement détestés, de charger dès le
« début. Le sang-froid de Lafaugère le gardait de cette faute, et quant
« à M. de Bondy, en dépit de son algarade de tout à l'heure, il se
« rendait un compte assez exact de la gravité de la situation, pour ne
« rien sacrifier à l'entraînement de son tempérament. Il en résulta
« que deux ou trois minutes se passèrent — un siècle, en escrime ! —
« sans que les deux tireurs eussent fait autre chose que se tâter, s'étu-
« dier réciproquement. Soudain, le comte de Bondy attaqua. Lafau-
« gère rompit à peine, para l'attaque l'épée haute et riposta du tac au
« tac si juste, qu'un bout de dentelle du jabot de M. de Bondy vola
« au loin.

« Personne n'applaudit. Mais le bruit des respirations trahissait,
« bien mieux que ne l'eussent fait des applaudissements, l'émotion
« violente qui étreignait l'assistance. M. de Bondy, très pâle, s'était
« déjà remis en garde. De nouveau, les fleurets se croisèrent et jetè-
« rent des étincelles au milieu d'un choc terrible qui amena le corps
« à corps. Un cri de stupeur retentit. Un second débris de dentelle

« venait de sauter en l'air, arraché par un formidable coupé du
« célèbre tireur Lyonnais (1). Le comte de Bondy se sentit perdu : il
« rassembla tous ses moyens, toutes ses forces. Effort inutile : au bout
« de dix minutes sa dentelle pendait en loques sur sa poitrine, et sa
« veste de satin présentait de larges éraflures. Lafaugère n'avait pas
« encore été touché. L'assaut dura vingt minutes, au milieu d'une
« émotion toujours croissante, mais étouffée : les fleurets eussent été
« déboutonnés que l'anxiété des spectateurs n'eût pas été plus
« profonde.

« Le procès-verbal réglé par le jury, d'accord avec M. de Bondy et
« Lafaugère, portait qu'après quinze minutes de combat un temps
« d'arrêt pourrait être réclamé, soit par l'un, soit par l'autre des
« adversaires. Sur un signe de M. de Bondy, Jean-Louis se leva et
« étendit le bras. Lafaugère abaissa son fleuret. Bondy, dont la main
« tremblait, essuya son front ruisselant plus de fièvre que de fatigue,
« car, maintes fois, dans sa carrière de tireur, il avait fourni des
« assauts autrement longs. D'une voix sourde, il dit en regardant
« Lafaugère :

« — Monsieur, la surprise que me cause votre jeu inattendu, vos
« moyens d'action tout personnels, demandent de ma part quelques
« instants de réflexion. Nous reprendrons ensuite si vous le voulez
« bien.

« — Vous pouvez, Monsieur le Comte, réfléchir aussi longtemps
« que vous le jugerez bon. Je demeure à vos ordres, mais vous ne
« toucherez plus.

« Le comte ne répondit pas. Il était visiblement démoralisé. Peut-
« être reprochera-t-on à Lafaugère une parole échappée au souvenir
« du défi qu'il venait de relever si vertement. Mais il ne faut pas
« oublier que si M. de Bondy eût eu le dessus, Lafaugère n'en aurait
« certainement pas été quitte au même prix. Chacun d'eux se retira,
« au milieu de ses amis silencieux. Le procès-verbal de ce premier
« engagement a été conservé : il porte le chiffre de 25 coups touchés
« par Lafaugère contre deux reçus.

« Une demi-heure après, chacun avait repris sa place : combat-
« tants, jury et spectateurs. Le duel, car c'était un véritable duel,
« recommença : ardent, farouche, du côté de M. de Bondy ; rigoureux,

(1) Gascon.

« serré et désormais confiant du côté du maître. Ce second engagé-
« ment dura quinze minutes.

« Je me bornerai à transcrire ici le résultat, consigné par le
« procès-verbal : 23 coups touchés par Lafaugère, contre un donné
« par le comte de Bondy. On se sépara au milieu du même silence,
« profond, presque sinistre. Pas un seul mot ne fut échangé entre les
« deux adversaires. Le lendemain, M. d'Ivry entra chez Lafaugère
« et lui dit :

« Vous avez fait un beau coup, mon cher ami. Et quoi donc ? En
« rentrant chez lui, hier, M. de Bondy s'est alité. Son médecin
« estime qu'il en a pour huit jours avant de se remettre de cette
« secousse. Je le regrette sincèrement, dit Lafaugère, car j'étais
« suffisamment vengé (1) »

(1) Journal *Le Figaro*. N° du 27 février 1886.

« L'épisode de ce célèbre assaut a inspiré à Frédéric Régamey le sujet d'une
aquarelle qui fit sensation au salon de peinture de 1886.

« Autour du président Jean-Louis, le régénérateur de notre escrime, sont
groupés de la façon la plus ingénieuse et dans les attitudes les plus diverses, les
maîtres, les amateurs et les écrivains qui marquent dans l'escrime du
xix^e siècle. Ici, c'est le vieux classique La Boëssière ; là, Charlemagne, le
maître sévère et redouté ; ailleurs, Gomard, qui mania la plume aussi brillam-
ment que l'épée ; plus loin, le terrible Bertrand et l'habile Lozès aîné ; puis
Grisier, le maître d'armes diplomate ; Daressy, le digne fils de celui qui forma
Lafaugère ; Raimondi, le théoricien hors ligne ; Bonnet, le professeur du
prince impérial ; Pons, Mimiague, Robert aîné, etc.

« Parmi les anciens amateurs, voici de Bazancourt, l'auteur des *Secrets de
l'épée* ; celui qu'on appelait le terrible marquis de l'Angle-Beaumanoir ; Franck
de Saint-Etienne, le Benjamin de Jean-Louis, et de tous les amateurs figurant
dans cette galerie, le plus parfait peut-être ; Choquet, le baron Gourgaud, E.
Legouvé, Desbarolles, A. Girard, le président Ducreux, le représentant de
l'escrime dans la magistrature française, etc.

« A gauche et à droite d'Henri Petit, le doyen des escrimeurs, se découpent
les silhouettes connues de Vigeant, Rouleau, Mérignac, Caïn, Jacob, Pel-
lerin, etc.

« Les amateurs modernes sont incarnés dans le comte de l'Angle-Beauma-
noir, MM. de Lindeman, de Ezpeleta, Fery d'Esclands, le prince Georges
Bibesco, Briguiboul, Waskiewicz, Carolus Duran, Ch. Le Roy, Guignard,
Saucède, etc., et les critiques de l'escrime, parmi lesquels Robert Milton.

« Quant au groupe des deux escrimeurs, Lafaugère et le comte de Bondy, il
est d'une vérité saisissante. »



Le 18 mars 1815, la compagnie des gendarmes de la maison du Roi servit d'escorte à Louis XVIII jusqu'à Armentières et fut licenciée à Saint-Paul. Dès lors, Lafaugère, se trouvant sans emploi, retourna à Agen, après un court séjour à Paris. Il resta très peu de temps auprès de sa famille. Il visita ensuite les principales villes du Midi et se fixa à Lyon où il ouvrit une salle d'armes.

Lafaugère avait alors les titres d'ex-premier maître d'armes de la Garde Impériale et d'ex-premier maître d'armes de la Compagnie des gendarmes de la maison du Roi. Il n'en fallait pas davantage, nous rapporte un article d'un journal Lyonnais (1), pour faire son succès, et les élèves lui arrivèrent aussitôt en foule. Parmi les plus forts tireurs qui se formèrent alors à son école, nous devons citer : M. Duluc, chef d'escadron des chasseurs de la Dordogne ; MM. Serdon, Blanc, Lafforgue et Labordonne qui devinrent en peu de temps, sous sa direction, des amateurs distingués.

Le brillant tireur agenais obtenait donc à Lyon la plus grande vogue, et tous ses instants étaient consacrés à ses élèves. Il sut pourtant trouver le temps, sur leurs instances, d'écrire ses leçons et d'exposer les principes de sa méthode.

Son traité sur l'art de faire des armes parut en 1820. C'est à cette époque que de nombreux prévôts, revenant des pontons d'Angleterre, vinrent se fixer à Lyon. Attirés par la grande renommée de Lafaugère, ils croyaient pouvoir profiter du goût des Lyonnais pour l'escrime. Mais l'attention ne se fixa guère sur eux, et leurs salles restèrent à peu près désertes. Bientôt ils quittèrent successivement la ville. Vers la fin de 1820, on offrit à Lafaugère d'entrer comme premier maître dans les hussards de la garde royale. Il ne put résister au désir de revoir la capitale, et il partit avec la majeure partie de ses élèves. En arrivant à Paris, il fut assez mal reçu par ses collègues.

A peine passait-il les portes de Paris
Que tous les professeurs se montrèrent surpris
De revoir le Gascon maître en la capitale
Et surtout aux hussards de la garde royale.
C'est alors que l'on vit l'affreuse coterie
Se lever contre lui d'une égale furie (2).

(1) Journal *Le Passe-Temps*. N° du 4 mars 1888.

(2) *Abrégé historique*.

Lafaugère ne leur ménagea point ses sarcasmes et des appréciations très dures sur leur prétendu savoir. Il s'agissait donc de vider cette querelle, et aucun maître ne se souciait d'affronter un pareil adversaire. On décida que ce serait Bertrand qui se mesurerait avec lui. Il était grand, jeune et d'une agilité surprenante.

Lafaugère avait résolu de tuer son adversaire d'un coup de couronnement. Au premier coup d'épée, le maître parisien l'échappa par un bond en arrière, mais l'épée lui avait sillonné le flanc d'un seton. A la reprise, Lafaugère essaya de nouveau le terrible coup d'épée qu'on critiquait, mais il fut légèrement touché au bras. Aussitôt tous les témoins opinèrent pour la cessation du combat. « *Ils firent bien, dit Lafaugère, car ce coup-là, je lachais le couronnement, et j'eusse tué raide Bertrand* (1). »

Lafaugère enseigna pendant plusieurs années dans les Hussards de la Garde. Le portrait qui accompagne la seconde édition de son traité sur l'art de faire des armes, parue en 1825, le représente sous cet uniforme. Plus tard, très probablement vers 1829, il quitta le service militaire, et ouvrit une salle d'armes à Paris, 19, rue de l'Ecole de Médecine.

Quelques mois plus tard, il fut nommé professeur du Duc de Bordeaux. Mais, sur ces entrefaites, la révolution éclata, et il ne put remplir cette honorable mission (2). Alors, il se retira définitivement à Lyon, et c'est dans cette retraite qu'il écrivit sous la forme d'un poème didactique : *L'Esprit de l'Escrime*.

Il le fit paraître en 1841, et eut deux éditions : la première parut au mois de février, la seconde le mois suivant. Le produit de la vente de ce livre, fut généreusement abandonné par Lafaugère aux malheureuses victimes de l'inondation qui avait ravagé la ville peu de temps auparavant.

Dans ce poème, qui fut dédié au duc de Rohan, Lafaugère a consacré à la mémoire de Jean Daressy, son maître et ami, le quatrain suivant :

Généreux Daressy, dans la nuit éternelle
Le temps n'emporte pas les talents, les bienfaits.

(1) Lettre du colonel d'artillerie Perrin, son élève. (Manuscrit n° 34. Bibliothèque municipale.)

(2) Lafaugère avait été également choisi pour donner des leçons d'escrime au Roi de Rome. Mais, comme pour le duc de Bordeaux, des événements politiques l'empêchèrent de remplir cette fonction.

Aux soupirs de mon cœur ton souvenir se mêle,
Comme ta gloire à mes succès (1).

Pendant vingt années consécutives (1831-1851) Lafaugère continua à enseigner l'escrime, et nombreux furent les tireurs qui se formèrent à son école. En 1851, il prit en affection M. Perrin, officier au 12^e régiment d'artillerie qu'il voyait journellement à la salle d'armes de M. Paris, ex-maitre d'armes au 51^e de ligne. « Malgré ses soixante-huit ans, dit M. Perrin, Lafaugère me donnait souvent leçon, et à mon départ, le 15 août 1852, il me remit, en souvenir de son amitié, un manuscrit entièrement écrit de sa main, intitulé : *La Xiphonomie ou l'art de l'Escrime*, poème en quatre chants (2).

Dès ce moment, Lafaugère cessa complètement de faire des armes. Lors de son premier séjour à Lyon (1815-1820) il s'était marié avec M^{lle} Forgues, fille d'un capitaine tué à la bataille de Bautzen. On avait fait espérer au célèbre maître d'armes qu'à la mort de M^{me} Forgues, sa belle-mère, il deviendrait titulaire du bureau de tabac que celle-ci avait obtenu du Gouvernement Impérial. En conséquence, il avait rédigé une demande où il faisait valoir ses nombreux et brillants états de services, ainsi que les droits de sa femme. Il l'adressa au Ministère ; mais une fin de non-recevoir accueillit sa pétition. Cette décision lui porta un coup terrible. Le découragement qu'il en éprouva lui inspira les mélancoliques doléances par lesquelles il termine son poème autobiographique :

L'injustice partout contre le droit conspire.
Hélas ! cette famille en a trop vu l'empire :
Un père, un frère morts sur le champ d'honneur.
Ces titres étaient beaux : la vieille mère meurt
Et l'enfant demandait le bureau de sa mère.
Une fille sans droit court vite au Ministère,
Demande ce bureau qu'on lui donne soudain.

(1) *L'Esprit de l'Escrime*, poème didactique, Paris, Garnier, — Lyon, l'auteur (Versailles, imp. Kléfer), 1841, in-8°.

(2) Ce manuscrit a été donné à la Bibliothèque municipale d'Agen par M. Perrin, colonel d'artillerie en retraite. Il est inscrit sous le n° 34 (Cat. des Manuscrits). — Lafaugère n'étant pas dans l'opulence ne fit pas imprimer son manuscrit. Il le communiqua à M. Lhomendie, professeur, ex-élève de M. Tixier de Laboëssière. Ce professeur le modifia, chercha à rendre la versification plus régulière, retrancha quelques épisodes et fit imprimer cette œuvre retouchée qu'il dédia à M. le comte de Bondy, pair de France et conseiller d'Etat.

Avant de le ravir, on aurait dû s'informer d'avance,
S'il avait des moyens d'existence.
On donne ce motif pour faire de l'effet
Que Lafaugère peut employer son fleuret
Sa réputation étant Européenne
Ses élèves nombreux le mettent hors de gêne.
Il peut nourrir sa femme aujourd'hui sans enfant,
On ne dit pas qu'il a ses soixante-dix ans.
A cet âge avancé, l'on perd l'intelligence,
La présence d'esprit, la force, l'assurance.
Après avoir servi son pays noblement,
Et bravé cent fois la mort pour le Gouvernement,
Le voilà donc réduit le pauvre Lafaugère,
Malgré tous ses succès à végéter sur terre.
On peut tout lui ravir, mais non pas son honneur,
Sa probité jamais, ni même sa valeur.

Lafaugère survécut environ quatre années à cet écrit ; il mourut à Lyon le 14 octobre 1856, à l'âge de 74 ans.

*
* *

Dans les considérations préliminaires de *L'Esprit de l'Escrime* (Ed. 1841), Lafaugère a été présenté à l'opinion sous tous les traits qui lui sont propres. Cette description mérite d'être reproduite en entier ; ce sera la meilleure conclusion de notre *Etude*.

« Lafaugère, dit M. de Tourgon-Montbar, a pris l'escrime pour
« ainsi dire à son origine, l'a élevée, grandie, et, ce qui étonne dans
« un seul artiste, il l'a portée au plus haut degré de développement
« et de perfection qu'elle pût atteindre. Nul n'a comme lui étudié
« l'action de l'esprit sur les mouvements du corps ; nul n'a su, comme
« lui, accompagner la pensée dans ses mystères à l'occasion des
« projets que le moral fait exécuter au physique. Quand on avance
« qu'il n'est pas un muscle dont il n'ait observé et déterminé la posi-
« tion dans chaque mouvement de l'homme, et pas un mouvement
« dont il n'ait à l'instant distingué la tendance, soit menaçante, soit
« attaquante, on doit, à coup sûr, paraître exagéré, en racontant des
« faits qui tiennent du prodige. Telles sont cependant les causes qui
« lui ont donné son immense supériorité sur tous les hommes adroits
« qui ont professé cette partie de la gymnastique, et qui peuplaient
« nos armées sous l'Empire. Sans des moyens aussi extraordinaires
« et qui paraissent surnaturels, il serait impossible d'expliquer cette
« réputation colossale, que des succès faciles, innombrables et jamais

« balancés, lui ont assurée parmi ses contemporains et dans les siècles
« à venir. »

Puisse cette notice contribuer à faire revivre sa mémoire et inspirer
à nos jeunes compatriotes le goût de cette science de l'adresse et du
courage que l'on nomme l'escrime.

Quelques anecdotes sur Lafaugère (1)

Quand Lafaugère entra dans les grenadiers à cheval de la garde, à
la première revue passée par Napoléon, l'empereur ne put retenir
une exclamation de surprise, en apercevant un maréchal des logis
dont la petite taille formait un contraste frappant avec la taille gigan-
tesque et la formidable carrure des hommes de cette troupe d'élite.
L'étonnement de Napoléon ne cessa que lorsqu'on lui eut nommé le
maître d'armes.

*
* *

Sous la Restauration, l'escrime jouissait en France de la plus
grande faveur. A Paris notamment, en dehors des salles d'armes,
certains propriétaires de concerts, de cafés, avaient mis des salles à
la disposition des amateurs. Là, le premier tireur venu faisait le tour
de l'assemblée en présentant un fleuret ; c'était la forme usitée pour
engager les escrimeurs à se mesurer avec lui. Lafaugère entra un
jour dans une de ces réunions, accompagné de quelques amis ; on
présenta le fleuret à l'un de ceux-ci qui déclina l'offre et désigna
Lafaugère au champion, mais sans le nommer. Lafaugère accepta et
dit tout en boutonnant sa redingote : « *Vous n'aurez guère de plaisir*

(1) Nous devons à M. Henri Daressy, petit-fils du professeur de Lafaugère,
le récit de la plupart de ces anecdotes (voir *Archives des Maîtres d'armes de
Paris*, publiées par H. Daressy, Paris, Quantin, 1888, in-8°). Nous l'en remer-
cions bien sincèrement.

à faire des armes avec moi ; car mon maître m'a prédit que je ne toucherais jamais personne, mais que, par contre, je ne serais jamais touché. »

Son adversaire rit beaucoup de cette prédiction, se promettant bien de la faire mentir. Les deux tireurs se mirent en garde et l'assaut se termina sans un seul coup touché de part ni d'autre. Un second tireur se présente, croyant être plus heureux : même résultat. L'étonnement des assistants est à son comble, aucun ne connaissant Lafaugère. Pendant ces deux assauts, un maître d'armes militaire se démenait de façon à attirer sur lui l'attention, disant très haut : « *Moi, sur tel coup, j'aurais fait ceci, sur tel autre j'aurais fait comme cela.* » Bref, ce maître plein de confiance en lui-même alla trouver Lafaugère, qui avait regagné sa place, et le pria, s'il ne se sentait pas trop fatigué, de lui faire l'honneur de tirer avec lui.

Lafaugère, qui avait entendu les propos de ce maître d'armes, accepta courtoisement l'invitation ; mais cette fois, son adversaire reçoit une grêle de coups de bouton. Eperdu, il essaye de se reconnaître au milieu de l'avalanche de coupés, de couronnements, de parades et de ripostes foudroyantes ; c'est en vain : l'assaut se termine sans qu'il ait pu effleurer la poitrine de Lafaugère.

Honteux de son insuccès, le pauvre maître d'armes dit à Lafaugère : « *Votre maître vous avait cependant bien assuré que vous ne toucheriez jamais, et pourtant.....*

« — Je n'y comprends vraiment rien, répondit Lafaugère en souriant, c'est la première fois que cela m'arrive. » Le nom de Lafaugère, prononcé alors par un de ses amis, donna le mot de l'énigme ; ce nom si connu des amateurs d'escrime fut salué par des acclamations enthousiastes de la part des spectateurs, que les trois assauts successifs avaient fortement intrigués.

*
* *

Lafaugère était de première force au pistolet, et sa balle atteignait à chaque coup une pièce de cinq francs qu'une personne lançait en l'air.

*
* *

Lafaugère était peintre : lorsqu'une de ses œuvres frappait d'une façon toute particulière l'attention d'un visiteur et lui attirait des

compliments : « *Si ce tableau vous plait, disait-il, vous me ferez plaisir en l'acceptant* ». Et si, par discrétion, la personne refusait : « *N'en parlons plus, reprenait alors Lafaugère, je serais désolé d'être importun* ».

*
* *

Dans un assaut d'armes dont la majeure partie du public était composée d'amis et d'élèves de son adversaire, Lafaugère toucha le premier par un coup superbe ; l'assistance resta muette. Son partenaire touche à son tour ; aussitôt des bravos frénétiques se font entendre. Le célèbre maître d'armes agenais porte à son adversaire un coup magistral qui l'atteint en pleine poitrine ; les spectateurs s'agitent, mais restent silencieux.

Lafaugère relève alors son masque, tire son gant et le met ainsi que son fleuret sous le bras, puis faisant claquer ses mains l'une contre l'autre, s'écrie : « *Bravo Lafaugère ! Bravo !* »

Le public qui a compris la leçon et que, d'ailleurs, le parti pris d'hostilité gênait, acclame alors le grand maître et fait retentir la salle du bruit de ses applaudissements. Désormais, la glace est rompue, l'assaut recommence et se termine par une ovation faite à Lafaugère qui a remporté un énorme avantage sur son adversaire, et a pendant tout le temps de la lutte complètement subjugué les spectateurs par la vitesse et surtout l'à-propos de ses coups.

*
* *

Un cocher du haut de son siège ayant lancé un coup de fouet à un chien qui aboyait autour de son cheval, furieux, le maître du chien se mettait en devoir d'étrangler l'automédon si on ne l'eût arraché de ses mains. Comme toujours, les passants prennent fait et cause, qui pour le propriétaire du chien, qui pour le cocher ; toutefois, la majorité donnait tort à ce dernier.

Ils n'en font jamais d'autre, on a raison de les corriger, le cocher n'a que ce qu'il mérite, disait un des assistants à cette scène.

Lafaugère s'approchant alors de cette personne, lui dit : « *Vous avez bien tort, Monsieur, d'exciter le propriétaire du chien, cette fois-ci il n'a étranglé qu'à moitié le cocher, soyez certain qu'à la prochaine occasion, il en étranglera un tout à fait* »



Autrefois, Agen était de toutes les villes du sud-ouest, celle dont le goût des armes était le plus en vigueur parmi les habitants. De grands assauts s'y donnaient fréquemment.

Un jour, des maîtres d'armes militaires, de passage à Agen, organisèrent un assaut dans une salle de la maison Montayral (ancien Café du Globe, place du XIV Juillet). Toutes les fines lames de la ville furent invitées à ce tournoi. Un agenais, Daniel Rémédié (1), tanneur de son métier, battit successivement tous les maîtres d'armes qui firent assaut avec lui. Ce brillant succès, remporté sur des tireurs de grande renommée, fut connu de Lafaugère. Celui-ci, voulant juger par lui-même de la force de son compatriote, se promit de se mesurer avec lui dès que l'occasion se présenterait.

L'occasion tant recherchée ne se fit pas longtemps attendre. Quelques mois après, en effet, Lafaugère appelé par sa famille vint à Agen. Dès son arrivée, il s'empessa de rendre visite à Rémédié. L'entrevue eut lieu à l'usine de tannerie (maison actuellement occupée par M. Narbonne, teinturier, place Caillives).

Que se passa-t-il entre les deux tireurs ? Nous l'ignorons. Mais, il faut croire que des défis durent être lancés de part et d'autre, car Rémédié ne voulant sans doute pas différer l'assaut qu'il venait de projeter avec le célèbre maître d'armes agenais, s'empessa de saisir les deux fleurets qu'il avait en permanence à l'usine, et gracieusement en offrit un à Lafaugère. Ce dernier ne put se soustraire à une telle mise en demeure et l'assaut eut lieu presque aussitôt. Quelques amis communs furent les seuls témoins de cette rencontre pittoresque : le résultat ne nous en est pas parvenu. Mais tout ce que nous savons c'est que cet assaut inspira à l'un des témoins un dessin à la plume qui, paraît-il, obtint à l'époque un vif succès de curiosité. Ce dessin représentait les deux escrimeurs au moment où ils croisaient le fer. Rémédié était en tenue de travail : chaussé de gros sabots, les pantalons retroussés jusqu'aux genoux, et en bras de chemise.

(1) Daniel Rémédié naquit à Agen le 30 mars 1798. Il s'était marié le 28 janvier 1824 avec Jeanne Bourguignon. Il mourut à Agen le 29 août 1852.

*
* *

Lors de son duel avec Bertrand, Lafaugère alla au rendez-vous. les mains derrière le dos, en véritable flâneur.

Un confrère qui s'y rendait en curieux, le rencontra ; surpris de voir Lafaugère seul, il lui demanda où étaient ses témoins : « *J'en trouverai bien assez là-bas* », répondit Lafaugère. Effectivement un grand nombre de maîtres d'armes étaient accourus sur le lieu du combat, et Lafaugère eut bientôt trouvé deux témoins.

V. CALVET.

Bibliographie de Lafaugère

Traité de l'art de faire des armes, par L.-J. Lafaugère, un des premiers tireurs de France. Lyon, l'Auteur, 1820, in-8°, av. 2 pl. de dessins au trait.

2^e édition corrigée. Paris, Garnier, 1825; in-8° de 142 pp., 1 portr. et 20 fig. en 2 pl.

L'Esprit de l'Escrime, poème didactique. Paris, Garnier ; Lyon, l'Auteur (Versailles, imp. Kléfer), 1841, in-8° de 32 pp., portr. lithogr.

2^e édition, la même année (Paris, Garnier, gr. in-8°, portr.)

La Xiphonomie ou l'Art de l'Escrime, poème en quatre chants. Manuscrit in-8° (Bibliothèque municipale. Catalogue des Manuscrits, n° 34).

Abrégé historique de sa vie (poème manuscrit), appartenant à M^{me} Péberay, nièce de Lafaugère.

V. C.

ÉTUDE SUR L'INDUSTRIE D'AGEN AVANT 1789

LES ARTISANS AGENAIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME (*)

(1691-1791)

IV. L'Apprenti, le Compagnon et le Maître.

L'apprenti. — Les confréries agenaises ne nous donnent rien d'original au sujet de l'apprentissage et de l'apprenti. D'une façon générale, les apprentis furent peu nombreux dans les divers métiers d'Agen, au xviii^e siècle. En 1692, les apothicaires n'en avaient aucun, les barbiers-chirurgiens en avaient cinq ; le rapport des consuls à l'Intendant, de la même date, n'indique pas le nombre des apprentis des autres métiers (1). A Agen, pour restreindre la concurrence, le nombre des apprentis de chaque métier était très limité. Chaque maître ne pouvait en avoir qu'un ou deux. Les règlements et statuts généraux de Colbert en avait fixé le nombre pour les drapiers et les sergers. Chaque maître dans ces corporations ne pouvait avoir que deux apprentis (2). Les statuts de 1781 sont, pour la plupart, muets

(*) Voir *Recue de l'Agenais*, t. xxx, p. 288.

(1) Document cité. — Rapport des Consuls d'Agen à Mgr Bazin de Bezons. (Arch. mun., HH. 29.)

(2) Règlements et statuts généraux pour les longueurs, largeurs, etc... et pour la juridiction des procès et différends concernant les manufactures. — Imprimerie de Pierre Séjourne, rue Sainte-Colombe, Bordeaux, 1676. (Arch. mun. d'Agen, HH. 32.)

sur l'apprentissage (1). La corporation des cloutiers, composée de cinq maîtres en 1772, ne possédait que trois apprentis. Beaucoup de maîtres n'en avaient pas (2).

Les contrats d'apprentissage se faisaient par écrit, presque toujours devant notaire. Nous n'avons de renseignements très précis pour Agen, au XVIII^e siècle, que pour la communauté des marchands et fabricants. Dans cette confrérie, l'apprentissage durait deux ans (3). L'apprenti devait avoir l'âge de quatorze ans « fait » ; et ces prescriptions devaient être suivies sous peine de 10 livres d'amende ; elles étaient les plus importantes. Les autres conditions que le maître devait observer étaient les suivantes : le fabricant était obligé, lorsqu'il voulait prendre un apprenti, d'en informer les gardes-jurés. Ceux-ci donnaient généralement leur approbation, mais ils pouvaient la refuser si la demande était en contravention avec les statuts de la corporation ; leur devoir était d'empêcher le « dit apprentif d'entrer chez ledit fabricant. » Le patron récalcitrant était encore passible d'une amende de 10 livres (4). Les sergers et les cardeurs étaient soumis à un règlement analogue (5).

Aussitôt accepté, l'apprenti payait à la communauté une certaine somme, variable suivant les métiers. Chez les marchands et fabricants d'Agen, elle était de 6 livres ; chez les sergers et cardeurs, de 30 sols ; nous ignorons le taux des autres corporations. La durée de l'apprentissage était fixée, par les règlements généraux du XVIII^e siècle, ou par des usages locaux. Chez les drapiers l'apprenti restait deux ans chez son maître ; chez les sergers trois ans ; chez les marchands et fabricants deux ans ; chez les apothicaires trois ans (6) ; chez les teinturiers quatre ans. Il y avait d'ailleurs des privilèges ; les fils de maîtres chez les marchands étaient exempts d'apprentissage (7). Chez les teinturiers du « petit teint » la date fixée par les règlements à ce sujet était souvent modifiée (8). »

(1) Arch. mun., BB. 83.

(2) 2 maîtres cloutiers sur 5 n'avaient pas d'apprentis en 1772.

(3) Statuts des marchands et fabricants, art. 33. (Arch. mun., BB. 83.)

(4) Statuts des marchands et fabricants, art. 34, 35, 36. (Arch. mun., BB. 83.)

(5) Statuts des sergers, peigneurs et cardeurs, art. 5. (Arch. mun., BB. 73.)

(6) Arch. mun., HH. 31.

(7) Statuts des marchands et fabricants déjà cités.

(8) A Agen, malgré les réclamations de certains maîtres, il n'y eut pas dans la première moitié du XVIII^e siècle de teinturier de grand teint. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1579.)

La vie de l'apprenti était assez rude ; il était lié par son contrat ; il ne pouvait quitter son maître avant le temps fixé ; il ne pouvait même pas s'absenter à moins « de cause légitime et jugée telle par le juge de police (1). » Les règlements étaient sévères ; en cas de contravention, il était permis au maître de faire arrêter l'apprenti « pour lui faire parachever son temps ». En revanche ce dernier ne pouvait être congédié que pour des motifs graves ; si son maître mourait, cessait le travail ou quittait la ville, il devait être, disent les règlements, « pourvu d'un autre maître audit apprentif un mois après ». En outre, l'apprenti qui ignorait le métier quand le temps fixé par le contrat était écoulé, était obligé de rester chez son maître « tout le temps nécessaire pour achever de l'apprendre si c'était sa faute ». Quand c'était la faute du patron, ce dernier était tenu de lui apprendre le métier à ses dépens (2). Il était sans doute, dans la pratique, assez difficile de distinguer les deux cas ; aussi y avait-il parfois rupture du contrat d'apprentissage. Les statuts des marchands et fabricants, des sergers et cardeurs prescrivaient minutieusement aux maîtres de ne pas recevoir les jeunes gens qui n'avaient pas obtenu le brevet définitif de compagnon (3) ou un certificat de leur patron constatant les connaissances dans le métier.

D'une manière générale, voici qu'elles étaient les obligations de l'apprenti à Agen comme dans les autres villes. « En termes généraux, tous les apprentis doivent, lorsqu'ils sont engagés, bien nettoyer et balayer la boutique et le devant de la porte ; bien ramasser tous les outils des compagnons et tout ce qui se trouve traîner d'un côté ou d'un autre, tant aux maîtres qu'aux compagnons ; bien servir les compagnons et leur donner tout ce qu'il faut pour leur ouvrage, leur aller quérir à manger ou à boire si c'est eux qui se nourrissent ; les servir promptement et se faire aimer d'eux, car c'est d'eux plus que du maître qu'ils apprennent leur métier, et ayant leur amitié, ils ne leur cachent rien et les rendent fort capables en fort peu de temps. Il faut aussi que les apprentis se lèvent tous les jours les premiers et se couchent les derniers. Car ce sont eux qui ouvrent et qui ferment la boutique ; ce sont eux aussi qui font les lits des compagnons et ils

(1) Règlements et statuts généraux pour les longueurs, largeurs, etc. (déjà cité).

(2) Statuts des marchands et fabricants. (Arch. mun., BB. 83.)

(3) Statuts des cloutiers. (Arch. mun., HH. 32 ; BB. 83.) — Statuts des marchands et fabricants. (Arch. mun., BB. 83.)

doivent en tout n'être point paresseux ni désobéissants, car sans cela ils voient souvent leur temps fini et n'être encore que des ignorants..... Si les apprentis donnent de l'argent pour leur apprentissage, ils ne doivent point souffrir qu'on leur fasse rien faire qu'il ne soit point de leur métier, qui est comme de ne point laver la vaisselle, promener ni amuser enfants, ni autres choses que les maîtres et maitresses leur font faire, attendu que cela n'est point ni dans leur engagement, ni dans les statuts du métier ou de l'art dont ils veulent faire profession. Et s'ils ne donnent point d'argent, ils s'engagent pour longtemps (1) ».

Le Compagnon et le Maître. — Cette situation nous laisse supposer que l'apprenti restait parfois longtemps chez le maître, celui-ci ayant tout intérêt à prolonger la durée de l'apprentissage. Néanmoins, au XVIII^e siècle, l'apprenti qui avait acquitté les droits exigés par les statuts du métier devenait, grâce au contrat, compagnon généralement au bout du temps fixé par les règlements. Les compagnons agenais, à part les cloutiers et les garçons coiffeurs, nous sont peu connus. Nous ignorons leur nombre. Un seul document nous apprend qu'en 1772, la corporation des cloutiers employait 11 compagnons, dont 5 étaient mariés et sans doute établis définitivement dans le pays (2). Tous étaient soumis aux règlements de leur corporation, ainsi qu'aux règlements de police générale qui veillaient à la subordination des ouvriers dans les corps de métier, dont le dernier, avant 1789, est celui du 12 septembre 1781 (3). Les statuts des cloutiers, des marchands fabricants, des boulangers, des cordonniers nous montrent que ces compagnons à Agen, comme dans le reste de la France, étaient nourris chez le patron. Celui ci leur fournissait l'ordinaire (4) ; il les logeait également. Mais pour avoir droit au lit, l'ouvrier devait être rentré chez son patron à 9 heures en hiver et à dix en été (5). Les garçons

(1) Rôle et devoir de l'apprenti, extrait de la *Maison réglée*, par Audiger, 1692. — Cité par M. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières en France*, t. II, p. 788.

(2) Statuts de la confrérie des cloutiers. (Arch. mun. d'Agen, HH. 32 ; BB. 83.)

(3) Levasseur, *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789*, t. II, 2^e édition, p. 792.

(4) Arch. mun. d'Agen, BB. 83 ; HH. 30 ; HH. 32.

(5) Statuts des cloutiers (HH. 32) et règlement de la corporation des perruquiers (HH. 31).

coiffeurs n'avaient pas le droit de découcher et de louer des chambres en ville (1). De plus, aucun ouvrier ne pouvait quitter son maître sans avoir terminé le travail commencé. Dans la corporation des cordonniers, le garçon qui désirait changer d'atelier, devait en « donner avis à l'embaucheur (2) » et le règlement de 1781, l'obligeait à se munir d'un certificat du patron où il venait de travailler. Les statuts de certaines corporations, particulièrement à Agen ceux des cordonniers, défendaient, sous peine d'amende aux maîtres de faire crédit à leurs ouvriers et leur avancer « au delà de 3 livres »... « pour les obliger de s'attacher au travail avec plus d'assiduité et les éloigner de la débauche (3) ». Les compagnons qui traversaient Agen étaient tenus de se présenter au maître embaucheur de la confrérie de leur métier, et il était défendu aux garçons de la ville de les « congédier » ou de leur permettre d'aller plus loin sans s'arrêter (4). Les cloutiers répètent en 1772 dans leurs règlements les dispositions prises par les ordonnances de police : défense absolue aux compagnons de se réunir et de s'associer. Toute assemblée d'ouvriers à Agen, comme dans les autres villes, était prohibée. Il leur était défendu de se réunir « en plus grand nombre que trois ». Toute cabale était interdite surtout concernant le salaire, et lorsque les ouvriers voulaient « faire la loi » aux maîtres, ceux-ci avaient recours à l'autorité consulaire (5). Enfin l'ouvrier restait presque toujours ouvrier ; il ne devenait patron que très rarement, après avoir accompli le chef-d'œuvre.

L'obtention de la maîtrise était chose difficile. Le compagnon devait, dans la plupart des métiers, faire un stage, quelquefois assez long. Chez les teinturiers nul ne pouvait faire le chef-d'œuvre qu'après avoir travaillé 3 ans comme ouvrier (6). Le chef-d'œuvre coûtait cher et les artisans, très peu fortunés, ne pouvaient concourir. Enfin les places de maîtres étaient rarement vacantes, car les fils succédaient aux pères, d'autant plus facilement, qu'ils avaient plus de privilèges.

(1) Réclamations des prévôts syndics des perruquiers aux consuls d'Agen, du 12 décembre 1772. (Arch. mun., HH. 31.)

(2) Statuts et règlements des cordonniers. (Arch. mun., HH. 30.)

(3) Statuts et règlements des maîtres cordonniers, art. 3. (Arch. mun., HH. 30.)

(4) Mêmes statuts, art. 6.

(5) Règlements des cloutiers du 2 juin 1772 ; ils obligèrent les compagnons à se présenter à la maison de ville par la force. (Arch. mun., BB. 83 ; HH. 32.)

(6) Règlements et statuts généraux pour les longueurs, largeurs, qualitez et teintures des draps... (déjà cité).

Les fils de patron ne payaient que peu ou point de droits pour l'obtention de la maîtrise ; les frais étaient généralement pour eux réduits de moitié ; quelquefois même ils étaient supprimés (plus particulièrement les droits d'ouverture de boutique). La durée de l'apprentissage était réduite, le stage comme compagnon n'existait pas ; dans certaines corporations leur réception se faisait de bonne heure. Les fils des patrons drapiers et sergers pouvaient être reçus « maîtres » dès l'âge de seize ans accomplis (1). Enfin l'épreuve elle-même du chef-d'œuvre était simplifiée (2). Au contraire, les compagnons qui n'étaient pas fils de maître devaient subir toutes les formalités prescrites par les règlements et surtout acquitter de nombreux droits, sans compter les présents qu'ils offraient aux membres de la corporation et les « festins » dont ils les régalaient, coutumes qui, malgré les ordonnances de Colbert, se maintinrent clandestinement (3).

La maîtrise la plus difficile à acquérir sous l'ancien régime était celle de teinturier du bon teint. La première condition était d'avoir exercé « pendant sept ans ledit métier » savoir : 4 ans comme apprenti et 3 ans comme compagnon ; la 2^{me} d'être « de bonne vie et mœurs » ; la 3^{me} de faire le chef-d'œuvre. La fabrication du chef-d'œuvre n'était point aisée ; l'opération était longue, elle durait 6 jours ; les frais étaient considérables, car, outre les droits divers à acquitter, l'aspirant devait encore se procurer à ses frais la matière première, et il était aussi responsable de la marchandise soumise à la teinture, si par hasard le travail était manqué. C'était dans la chambre de la communauté ou dans la maison du juré en charge que se réunissaient deux maîtres ayant exercé les fonctions de juré, le juré lui-même et l'aspirant. Là, ce dernier devait préparer dans une cuve la teinture qu'il devait manier. C'étaient « 4 balles de pastel du Lauragais ou du Languedoc » d'où il devait tirer la teinture bleue, « depuis la nuance la plus brune jusqu'à la plus claire », et l'appliquer ensuite sur des étoffes de draperie. L'épreuve ne se terminait qu'après une semaine de travail. Si l'aspirant avait réussi, il prêtait serment et obtenait ses « lettres de maîtrise » (4).

(1) Règlements et statuts généraux pour les longueurs, largeurs, qualités et teintures, etc. (document cité).

(2) Même document. Pour les fils de maître, l'épreuve du chef-d'œuvre ne durait que deux jours.

(3) *Ibidem* ; et statuts des cordonniers (HH. 30).

(4) *Ibidem*.

La nature du chef-d'œuvre était variable. Elle n'était même pas fixée d'une manière précise pour tous les métiers. Nous ne connaissons pas les chefs d'œuvre imposés aux divers compagnons agenais. Dans les autres villes comme à Angers, par exemple, les potiers fabriquaient une marmite ou un gobelet; à Amiens, les cordiers avaient le choix entre une corde de chanvre à tirer les bateaux ou un attelage de cheval (1). Les statuts de certaines corporations « déterminaient d'avance le travail ». Les selliers faisaient « une selle de haquenée, une selle de mule ou un bât »; les maréchaux 4 fers d'un cheval (2).

Enfin, dans certaines professions, l'aspirant devait subir, avant la fabrication du chef-d'œuvre, un examen oral. L'épreuve la plus curieuse de ce genre est celle à laquelle étaient soumis les candidats à la maîtrise de barbier-chirurgien. Les archives municipales renferment, à ce sujet, deux documents précieux; le premier contient les « statuts, privilèges et ordonnances confirmés au premier barbier-chirurgien du roi et à ses lieutenants » par le roi Louis XIII en vertu de l'arrêt du grand conseil du 28 mars 1616; le deuxième est un état dressé par les consuls d'Agen en exécution de l'édit du roi du mois de mars 1691 concernant les corps des marchands et des arts et métiers (3). D'après ces deux pièces, dont la première est imprimée, l'aspirant à la maîtrise de chirurgie devait d'abord : 1^o être de bonne vie, de bonnes mœurs et d'« honneste conversation »; 2^o avoir fait son apprentissage chez « un maître de chef-d'œuvre » et bien et « deument » achevé cet apprentissage; 3^o avoir fait « prendre et lever lettres du premier barbier ou de ses lieutenants, scellées de leurs sceaux; 4^o fait enregistrer ces dites lettres dans les papiers de la communauté.

Grâce à ces conditions l'aspirant pouvait subir les divers examens qui devaient lui permettre de remplir la profession de chirurgien. Le programme des matières, pourrait-on dire, qu'il avait à travailler, se subdivisait en trois parties : la première consistait dans l'étude de la connaissance du corps humain « subject de chirurgie, maladies externes qui adviennent en iceluy, comme apostemes, ulcères, playes, fractures et dislocations »; la deuxième faisait porter les interrogations

(1) Levasseur, *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789*, 2^e édition, t. 1^{er}, pp. 506 et 507.

(2) *Ibidem*, p. 507.

(3) Arch. mun., HH. 31.

sur la connaissance des remèdes et des médicaments, « tant simples que composés, comme unguents, emplâtres, cerats, pultes, poudres, liniments, huilles, cerouagnes et toutes espèces de perocliques tant actuels que potentiels » ; la troisième s'appellerait de nos jours la médecine opératoire ; le futur barbier chirurgien devait connaître « les opérations qui sont nécessaires pour la guérison des maladies » précédemment énumérées. Quand ces divers examens étaient terminés, le candidat devait encore faire le chef-d'œuvre, lequel devait être « une démonstration anatomique du corps ou de quelque partie d'iceluy avec les opérations chirurgicales comme bandages, seignées, applications de cautères, trépan et autres » ainsi qu'il devait être ordonné par le premier barbier ou son commis. Cette démonstration était-elle faite sur des mannequins, des cadavres, ou de vrais malades ? C'est ce qui a été impossible de vérifier dans les archives. Il est probable que dans les grandes villes, à Paris surtout, les cadavres au XVIII^e siècle étaient utilisés dans ces divers exercices ; dans les petites villes, au contraire, il est fort douteux que le chef-d'œuvre fut réalisé au pied de la lettre selon les statuts, et la « démonstration anatomique » laissait souvent à désirer. Quelques maîtres même ne faisaient point de chef-d'œuvre (1) et ceux qui l'avaient accompli s'appelaient spécialement maîtres de chef-d'œuvre.

Chaque matière du programme donnait lieu à un examen qui était subi devant le lieutenant ou commis du premier barbier du roi en la présence « des jurés du dit état des maîtres de chef-d'œuvre » et d'un ou deux docteurs en médecine. Le 3^e examen n'était pas subi par les fils de maître qui, comme nous l'avons vu, dans toutes les corporations étaient privilégiés. Des droits assez élevés étaient perçus sur les candidats et au XVIII^e siècle la dépense totale était assez forte. Le lieutenant du premier barbier recevait de l'aspirant de l'argent à quatre reprises différentes. L'immatriculation coûtait à ce dernier 4 livres. Il devait payer, en outre, 6 livres pour la convocation de l'assemblée destinée à lui faire subir le premier examen, 6 livres pour la présence du lieutenant à chaque examen, 11 livres pour la même

(1) L'article 6 des statuts de la corporation reconnaît implicitement ces distinctions ; aucun barbier-chirurgien ne pouvait se présenter aux examens et chef-d'œuvre qu'après avoir fait son apprentissage chez un « maître de chef-d'œuvre » ... Défendons, dit plus loin le même article, à tous chirurgiens-barbiers et autres « s'ils ne sont maîtres de chef-d'œuvre de tenir aucun apprenti ».

présence « lors du chef d'œuvre », 4 livres pour le droit de requête ce même jour. Les syndics ou « bailes » de la communauté touchaient 3 livres à chaque épreuve, soit en tout 12 livres chacun. Enfin le candidat donnait à chaque maître pour leur présence dans l'assemblée 2 livres ce qui faisait une somme respectable lorsqu'ils y assistaient tous. A Agen, la corporation comptait 16 maîtres en 1691. Quinze pouvaient donc assister aux séances et composer le jury. Cela faisait un total de 30 livres chaque fois pour le candidat et de 90 livres pour les 3 séances. Une fois reçu, le nouveau maître devait encore verser entre les mains du lieutenant 6 livres pour la signature de ce qu'on appelait les « lettres ou expéditions » ; enfin une somme de 10 livres destinée au service divin de la confrérie de Saint-Côme était également exigible. Cela faisait un total de 55 livres pour le lieutenant, 24 livres pour les syndics, 90 livres pour les maîtres et 10 livres pour la frérie, en tout 179 livres.

Quand l'aspirant avait satisfait à toutes ces exigences, il était reconnu « capable et suffisant » et pouvait désormais pratiquer son métier ; il pouvait tenir « ouvroir ou boutique » selon le langage du temps, mais seulement dans l'endroit où il avait été reçu. Les maîtres ès arts ne pouvaient exercer leur profession que dans le lieu précis où ils avaient subi leurs épreuves (1).

Cette dernière disposition empêchait les maîtres de changer de résidence et, par là, limitait strictement la concurrence. Le nombre des maîtres, d'ailleurs, diminua pendant le XVIII^e siècle (2). Bien qu'il nous ait été impossible, vu l'état des documents, de comparer le nombre des maîtres agenis en 1792 et à la veille de la Révolution, on peut supposer que les charges élevées qui pesaient sur les métiers, les difficultés de l'obtention de la maîtrise, le petit nombre des apprentis, contribuèrent à Agen, comme ailleurs, à faire fermer quelques boutiques. Le développement de l'industrie textile, et la création des manufactures furent, sans doute, une des grandes causes de la dépréciation des maîtrises. Certaines corporations qui, seules, tenaient autant du commerce que de l'industrie, conservèrent leur même chiffre de patrons (celles des bouchers et des boulangers par exemple). D'autres

(1) Toutes ces considérations sont tirées des deux documents cités plus haut, conservés à Agen. (Arch. mun., HH. 31.)

(2) *Annales du Midi*, 1900. Dumas. Corporation des métiers de Toulouse, p. 481 sq.

comme celle des tanneurs corroyeurs et, en particulier, celle des tisserands vit, pour des raisons que nous allons étudier dans la suite, le nombre des ouvriers augmenter considérablement.

V. — L'industrie textile.

Parmi les artisans agenais, en effet, ceux qui tenaient au xviii^e siècle, plus particulièrement après la guerre de Sept ans, une place importante dans la vie économique de la cité et de la sénéchaussée d'Agenais tout entière, étaient les tisserands. L'industrie textile fut parmi les industries agenaises, une des plus considérables. Elle atteignit un grand développement et dans la ville et dans les campagnes voisines. Non seulement le tissage des étoffes se multiplia, mais aussi l'industrie de la toile fut très prospère. Agen et l'Agenais travaillèrent au xviii^e siècle toutes sortes de toiles : toiles à voiles, toiles peintes, toile de ménage, toiles fines, furent exportées au loin et eurent un grand débit aux foires de Bordeaux (1). Les efforts des fabricants consistèrent à transformer la petite industrie des tisserands « épars dans la campagne » (2) en grandes manufactures et surtout en manufactures royales. Outre la manufacture de toiles à voiles dirigée par Gounon maire d'Agen, dont la première pierre fut posée en 1765, s'élevèrent les fabriques de toiles peintes des associés Bory et des frères Chemin, celle de Lamouroux et, aux approches de 1789, celle de Guittard et de Lauzun aîné (3). Les intendants de Guienne favorisèrent ces créations, quelquefois malgré le mauvais vouloir des subdélé-

(1) Avis de l'Inspecteur des manufactures de la généralité adressé à l'Intendant à propos de la « demande » Bory. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1578.)

(2) Arch. départ. du Lot-et-Garonne, C. 16. — Requête de Gounon au ministre Trudaine, d'octobre 1762 au sujet de la création d'une manufacture de toiles à voiles.

(3) *Journal des Malebaysse (Recue de l'Agenais*, année 1898, pp. 531 sq.) et Arch. départ. de la Gironde, C. 1578. — Projet de règlement pour la manufacture d'étamines d'Agen, dressé par Bory le 16 octobre 1760. — Claude Lamouroux, *Statistique industrielle du département de Lot-et-Garonne pour l'année 1789 et l'an IX*, publiée par M. Ph. Lauzun, Agen, Imp. Moderne, 1903, p. 49-50.

gués (1). Ces essais ne réussirent qu'à demi pour des causes diverses (2), mais les cultivateurs en profitèrent.

La matière première. — Les chénévières déjà nombreuses se multiplièrent. Presque tous les districts de l'Agenais, durant le gouvernement de Boutin, intendant de Bordeaux, pratiquèrent la culture du chanvre. Les juridictions situées sur les bords de la Garonne et du Lot, possédant de grasses terres d'alluvions, furent les plus favorisées, particulièrement celles d'Agen, d'Aiguillon, de Clairac, de Tonneins, de Marmande, du Mas-d'Agenais. Celles de Monflanquin, Castillonnès, Sainte-Foy, en produisirent également (3). La grande enquête agricole faite sur les ordres de l'Intendant Dupré de Saint-Maur en 1779 nous apprend que dans la subdélégation d'Agen la production, insuffisante d'ailleurs (4) pour la consommation de la ville, s'élevait à 4,500 quintaux, celle de Marmande, 3,000 quintaux; celle de Clairac, 1,200 quintaux; celle de Castillonnès, 1,200 quintaux; celle de Sainte-Foy, dans la vallée de la Dordogne, 5 à 6,000 quintaux. La production totale, si les chiffres donnés par les subdélégés sont exacts, à une époque où la statistique, rarement précise, ne faisait que naître, s'élevait à 17,400 quintaux dans la sénéchaussée d'Agenais (5). Les agriculteurs de l'élection d'Agen étaient au dire du subdélégé, les plus expérimentés (6).

La matière première était donc fort abondante. Elle devint, surtout à partir de 1775, insuffisante. Les chanvres d'Italie et les chan-

(1) En particulier du subdélégé Couloussac, nettement hostile au développement de ces fabriques. Avis du subdélégé d'Agen au sujet de la « manufacture royale de serges et autres étoffes. » (Arch. départ. de la Gironde, C. 1578.)

(2) La manufacture des frères Chemin fut fortement détériorée en 1773 par un incendie. (Arch. départ. de la Gironde, C. 532.) — La « facture » de Gounon n'eut pas de bénéfices et périclita. (Granat, *Manufacture de toiles à roiles*, Agen, Imp. Moderne, 1902.)

(3) Etat général sur la culture et le commerce du chanvre dans la sénéchaussée d'Agenais. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1327.)

(4) *Archives Historiques de la Gironde*, t. xxxv, pp. 326 et 327. — Le chanvre importé venait d'Italie et de Russie.

(5) Etat général sur la culture du chanvre (déjà cité).

(6) Réponse du subdélégé Sarrazin au questionnaire de l'Intendant au sujet de la culture du chanvre. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1327.)

vres russes, transportés par la voie fluviale, arrivèrent jusqu'à Agen et furent utilisés par les ouvriers agenais (1).

L'industrie du tissage des draps fut certes au XVIII^e siècle moins importante que celle de la toile. La matière première, la laine était néanmoins à proximité. Le haut Agenais élevait des moutons ; le Bruilhois et le Condomois, voisin des Landes, le Quercy expédiaient leurs laines sur les champs de foire d'Agen (2). En 1789, la moitié était tirée du département actuel de Lot-et-Garonne, l'autre moitié des départements limitrophes (3).

Les fabricants. — Ces laines et ces chanvres étaient travaillés, surtout à Agen. Là résidaient ceux qu'on pourrait appeler les grands industriels du XVIII^e siècle, dont le premier en date est Lichigaray qui, dès 1711, avait tenté de fonder une manufacture d'étoffes. Après lui, Gounon, les frères Chemin, Bory, en 1760, Guitard en 1775, Lamouroux en 1778 avaient essayé de centraliser l'industrie textile et de créer des manufactures dont quelques-unes survécurent à la Révolution (4). A côté d'eux, il y avait plusieurs marchands fabricants qui, disposant de certains capitaux, assuraient du travail à de nombreux sergers, foulonniers et tisserands. Ceux-là n'avaient point de grands ateliers. Ils récoltaient sur leurs terres la matière première, produit de la culture ou de l'élevage, et la distribuaient aux ouvriers, groupés dans les confréries dont nous avons parlé plus haut. Ils achetaient également, pour la revendre, la toile fabriquée à la campagne, chez les paysans qui, dit Lamouroux, « se faisaient gloire d'être tisserands et en exerçaient la profession pendant l'hiver (5) ». Ces fabricants entendaient travailler chacun pour leur compte, et, en 1752, ils faisaient observer, sans doute par crainte du fisc, à l'inspecteur des manufactures, Baudoin d'Orgemont, qu'ils ne formaient point un

(1) *Archives Historiques de la Gironde*, t. xxxv, p. 326. — Rapport de l'Inspecteur des manufactures Latapie.

(2) Projet de règlement pour la manufacture d'étamines d'Agen. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1578.)

(3) *Statistique industrielle du département de Lot-et-Garonne* (déjà citée), p. 26 et Arch. mun. d'Agen, HH. 24.

(4) Arch. départ. de Lot-et-Garonne, C. 16. — Arch. départ. de la Gironde, C. 527 ; C. 532 ; C. 1576. — La manufacture d'indiennes de Guitard fut ouverte en 1775. (*Statistique industrielle* déjà citée, p. 48.)

(5) *Statistique industrielle*, p. 39.

corps « tels que les fabricants de la Bretagne, de la Normandie, de la Picardie, mais que c'étaient des particuliers, bourgeois et gentils-hommes, qui recueillaient dans leurs météries » la matière première, la faisaient travailler et vendaient au marché leurs produits « par petits coupons (1) ». Il y a là, sans doute, quelque exagération ; mais, d'une façon générale, l'observation reste vraie. A Agen ce sont des bourgeois ou quelques maîtres drapiers et tisserands fortunés qui donnent le travail aux ouvriers, tiennent boutique de draps et de toiles, qu'ils exportent sur les foires du Languedoc et du Bordelais (2).

Ces industriels restèrent soumis, au xviii^e siècle, aux règlements généraux établis par Colbert. Les prescriptions minutieuses ordonnées par ce ministre pour la fabrication des draps et des toiles, pesèrent, avec plus ou moins de régularité dans leur application, sur l'industrie agenaïse. L'observation de ces règlements était généralement imparfaite. De 1704 à 1735, les artisans se trouvaient dans la misère ; le travail était arrêté ; aussi, peut-on supposer, sans preuves certaines, qu'à ce moment là de nombreuses irrégularités étaient commises. Dans tous les cas, des plaintes s'élevèrent de tous côtés sur les abus commis dans la fabrication des étoffes et des toiles.

Aussi le gouvernement central s'efforça par une série de mesures de remédier aux abus. Les arrêts du Conseil d'Etat du 13 mars 1731, du 30 juin 1733, du 30 mars 1745, du 3 juillet 1760 (3) tentèrent non seulement de répéter, en les renforçant quelquefois, les règlements de Colbert, mais d'apporter une amélioration sensible dans la fabrication en préconisant des méthodes nouvelles et même des machines nouvelles. Presque tous les ministres de Louis XV et de Louis XVI, depuis le contrôleur général Orry, jusqu'à Turgot, rappellent dans leur correspondance aux Intendants, les dispositions prises par les arrêts du Conseil à ce sujet. En 1744 notamment, le contrôleur Orry insiste sur la défense qui est faite « aux tondeurs de drap d'humecter d'huile ni d'aucune sorte de graisse, les pièces de draps et autres étoffes (4) ; en 1759, le contrôleur général des finances, ayant proposé

(1) Arch. mun. d'Agen, HH. 24.

(2) Projet de règlement pour les manufactures d'étamines d'Agen. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1578.)

(3) Pour ne citer que les plus importants. (Arch. mun. d'Agen, FF. 93. — Arch. départ. de la Gironde, C. 1574 ; C. 1578.)

(4) Lettre du Contrôleur général Orry à l'intendant Tourpy du 23 mars 1744. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1576.)

un nouveau dévidoir, l'Intendant déclare le projet capable de contribuer infiniment au progrès des manufactures (1) ». A leur tour, dans les généralités, et en particulier dans celle de Bordeaux, les Intendants, suivant les ordres venus de Paris, ou s'intéressant plus particulièrement eux-mêmes à l'industrie textile, tâchent de l'améliorer. Examinons leur politique économique vis-à-vis de l'industrie agenaise. La correspondance entre Tourny, Boutin, Dupré de Saint-Maur, Fargès et les consuls est remplie de recommandations et de prescriptions au sujet du « rétablissement et de la bonne réputation des bonnes fabriques nationales (2) », de la convocation des communautés de fabricants, de la nomination des gardes-jurés, de l'établissement ou du rétablissement du bureau de marques, ou encore de la fabrication des coins matrices (3), et plus particulièrement de la confection des règlements de la draperie ou de la toile. Les lettres adressées aux subdélégués, s'inspirent des mêmes idées ; ces représentants de l'Intendant doivent être les premiers à combattre la routine et à suivre les progrès de l'industrie. Ainsi à Agen le subdélégué Couloussac est chargé par l'Intendant de répandre le « rouet » dans les campagnes et 6 de ces machines sont mises gratuitement à sa disposition (4). A Agen les effets de cette politique se firent sentir d'une manière toute particulière à 4 dates différentes, en 1752, en 1758, en 1770, en 1782. Ces dates marquent en effet la « restauration » des règlements anciens concernant la draperie, et la création de règlements nouveaux au sujet de la fabrication des toiles (5). En 1750, l'intendant Tourny sembla vouloir prendre des mesures libérales. Sa lettre aux consuls d'Agen est curieuse. Il y déclare vouloir donner « toute liberté » aux fabricants d'étoffes d'Agen « tant sur le nombre de fils que sur la longueur et la largeur, pourvu qu'il soit vérifié sur l'échantillon que l'étoffe est nouvelle ou étrangère et qu'il ne sera point

(1) Lettre de l'Intendant au Contrôleur général, du 20 août 1759. (Arch. dép. de la Gironde, C. 1578.)

(2) Lettre du 8 avril 1782 de l'intendant Dupré de Saint-Maur aux maire et consuls d'Agen. (Arch. mun. d'Agen, HH. 26.)

(3) Même lettre et lettre du 19 mars 1770 de l'intendant Fargès aux consuls. (Arch. mun., HH. 24.) — En 1766, Boutin vient à Agen pour s'occuper principalement de la fabrique de toiles à voiles. (Arch. départ. de la Gironde, C. 525.)

(4) Arch. départ. de la Gironde, C. 1578.

(5) Arch. mun. d'Agen, HH. 24 ; HH. 26 ; BB. 83. — Arch. départ. de la Gironde, C. 1578 ; C. 1579.

porté atteinte aux dispositions des règlements sur les étoffes, anciennement statués...» A ces conditions, ajoute l'Intendant, je ne refuserai aucune permission à ce sujet (1). Il y a évidemment là une contradiction ; les règlements anciens fixaient rigoureusement, le nombre de fils, la largeur et la longueur, et même le poids de la pièce d'étoffe. Si les fabricants avaient toute liberté, les prescriptions réglementaires disparaissaient. Il ne pouvait y avoir concordance entre les deux choses. Le libéralisme de Tourny était un leurre. Ses successeurs s'attachèrent néanmoins à tranquilliser les artisans, en ne voulant ni « les gêner par quelque nouvelle loi » ni leur inspirer « la crainte des peines imposées par les règlements ». Ce que l'Intendant Boutin veut faire en 1761 c'est d'exciter « les fabricants à faire mieux ». Il voudrait les encourager en leur donnant des prix. Sa lettre adressée au subdélégué d'Agen à ce sujet est des plus importantes : « il aurait envie de faire établir des prix pour être adjugés annuellement dans des assemblées générales, convoquées par les officiers municipaux, en faveur des meilleurs fabricants.... » Il les engage à chercher des expédients pour assurer le succès de la fabrication et ajoute « vous ne devez pas négliger d'en écrire soit aux syndics, soit aux autres particuliers... et m'instruire des variations que la guerre peut avoir apporté dans les manufactures (2) ».

Les inspecteurs de manufactures. — Comme on le voit, l'impulsion donnée par le gouvernement était vive. Mais les recommandations des Intendants aux consuls et aux subdélégués n'étaient pas toujours strictement observées, et leurs conseils n'étaient pas toujours suivis. Consuls et subdélégués étaient, à Agen notamment, des bourgeois propriétaires vivant du revenu de leurs métairies, routiniers le plus souvent, et hostiles à toute industrie parce qu'il n'y « a pas assez de bras pour les terres... » et que les « entrepreneurs de manufactures s'attribuent tous les profits » et que « les filatures nécessitent une rareté de servantes étonnante et une augmentation de gages prodigieux (3) ». L'effort de l'administration eut même peut-être été

(1) Copie d'une lettre de l'intendant Tourny adressée aux consuls d'Agen, du 12 juillet 1758. (Arch. mun., BB. 77.)

(2) Lettre de l'Intendant au subdélégué d'Agen, du 24 février 1761. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1576.)

(3) Rapport de l'Inspecteur Baudoin d'Orgemont, du 5 octobre 1762, à l'Intendant. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1579.) — Avis du subdélégué Couloussac

stérile sans les inspecteurs de manufactures, dont la création remontait à Colbert et qui contribuèrent de leur mieux à la transformation de l'industrie dans la généralité de Bordeaux. Trois d'entre eux, Jean-Jacques le Marchant, Baudoin d'Orgemont et Latapie vinrent à Agen, dans le courant du XVIII^e siècle, pour visiter les fabricants et faire exécuter les ordres de l'Intendant. Leur rôle consistait à donner des rapports très détaillés sur l'état des ateliers et des manufactures, plus spécialement sur les fabriques de serges, d'étamines et de cadis, à suivre de près les modifications qui étaient apportées dans ce genre d'industrie, et surtout à préconiser les moyens les plus propres à amener leurs progrès. Par une formule générale, l'Intendant déclarait les charger de « rétablir la bonne réputation des bonnes fabriques nationales et la bonne foi dans le commerce et l'industrie (1) ».

L'inspecteur des manufactures, muni de pleins pouvoirs, recommandé avec soin aux consuls par l'Intendant, entra en relations avec les gardes-jurés des corporations, les fabricants, les bourgeois. Il avait surtout le devoir de « faire des assemblées de fabricants » pour fixer les règlements sur les étoffes et sur les toiles, mais bien que ces assemblées fussent, semble-t-il, des assemblées délibérantes, les intéressés n'étaient pas toujours écoutés. Leurs doléances étaient simplement consignées à la suite des procès-verbaux dressés par l'inspecteur lui-même (2). L'intendant Fargès nous apprend la composition des assemblées de ce genre en 1770 ; elles ne comprennent pas tous les fabricants ; elles ne comprennent pas les ouvriers, mais seulement les principaux membres de la corporation savoir : 1^o les gardes-jurés en charge ; 2^o les gardes-jurés sortis de charge l'année précédente ; 3^o quatre personnes de la même communauté ; 4^o deux notables bourgeois (3). Devant cette assemblée, l'inspecteur transmettait les ordres de l'Intendant, donnait des conseils pour la fabrication, pres-

au sujet de la manufacture de Bory et des frères Chemin. « La ville et environs d'Agen, dit-il, étant propres pour toutes sortes de productions... les manufactures n'y peuvent être que très nuisibles. » (Arch. départ. de la Gironde, C. 1578.)

(1) Lettre de l'intendant Dupré de Saint-Maur, du 8 avril 1782, aux officiers municipaux d'Agen. (Arch. mun., HH. 26.)

(2) Règlement du 12 juin 1752 concernant les toiles. (Arch. mun. d'Agen, HH. 24.)

(3) Lettre de l'intendant Fargès aux consuls d'Agen du 19 mars 1770. (Arch. mun. d'Agen, HH. 24.)

crivait les méthodes nouvelles, montrait surtout les graves défauts de l'industrie auxquels il était nécessaire de remédier.

De tous les rapports d'inspecteurs de manufacture, au sujet de l'industrie agenaise, un des plus intéressants est celui de Baudoin d'Orgemont, de 1744. Le plus grand défaut des draps de l'Agenais, dit-il, est le « non dégraissage de ces draps ». Il a trouvé le remède et il le présente à l'Intendant comme fort efficace : « la seule voie pour remédier à cet inconvénient serait de construire un moulin à foulon à nef sur la Garonne, près la manufacture d'Agen... (1) ». Les moulins ne faisaient pas cependant défaut ; il y en avait quatre dans les environs d'Agen (2) dont deux travaillaient beaucoup, celui de Prades sur la Séoune, à trois lieues de la ville, et celui de « Roques, près d'Estafort », sur le Gers. Mais ces moulins présentaient de graves inconvénients : ils étaient trop éloignés et leur construction était mauvaise, « les auges, dit d'Orgemont, sont trop évasées, pas assez closes..., le battement des maillets n'est pas assez actif..., les pièces d'étoffe ne peuvent s'échauffer assez vite ni se purger de leur graisse, par la fermentation convenable... » Pour l'inspecteur, le remède à ce grave défaut, c'est l'amélioration apportée au « foulage » des pièces de drap par la construction, comme nous l'avons vu plus haut, d'un moulin à nef sur la Garonne. Ce moulin sera pourvu de tous les perfectionnements ; il devra être construit « par le sieur Hequem-bourg, le plus habile constructeur des moulins à foulon, que le ministre a fait revenir d'Espagne » où il était allé travailler pour le compte du roi. L'inspecteur des manufactures faisait suivre son rapport d'un mémoire pour engager le duc d'Aiguillon, en qualité de seigneur « engagiste » du comté d'Agenais, à faire construire à Agen ce moulin ; il dressait le devis de la construction, dénombrait les frais généraux, et les bénéfices probables. Il faut en outre insister sur ce fait que Baudoin d'Orgemont ne se bornait pas à écrire un rapport administratif, mais qu'il faisait tous ses efforts pour démontrer aux « fabricants et marchands faisant fabriquer la nécessité absolue » de cette construction. Il les avait vainement « engagés à s'unir pour faire cette dépense ». Ces derniers avaient reconnu le bien dire de l'inspecteur, mais effrayés de la dépense, et surtout de la nouveauté, ils n'avaient pas

(1) Rapport de l'Inspecteur des manufactures Baudoin d'Orgemont, de 1744, à l'Intendant. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1576.)

(2) *Ibidem*.

« voulu prendre des arrangements pour faire des avances ». Décidé, malgré tout, à faire progresser la fabrication des étoffes, il conseillait à l'Intendant de s'adresser au duc d'Aiguillon, qui était un des grands capitalistes du XVIII^e siècle, et si celui-ci refusait, de faire construire le moulin pour le compte du roi en prélevant, disait-il, « la somme nécessaire sur les 2 sols par livre qui se perçoivent sur les marchandises à l'entrée et à la sortie » de la province. Le moulin fait, « on l'affermait à un bon foulonnier qui y trouverait son avantage, en payant une somme équivalente à l'intérêt du capital employé (1) ». Nous ne savons pas si ce moulin fut construit ; mais les frères Chemin avaient, probablement dès 1754 (2), élevé à un quart de lieue de la ville, un moulin à foulon « très curieux, d'une nouvelle invention (3) », qui avait donné quelques résultats en débarrassant les draps d'une très grande partie de leur graisse. Le même inspecteur d'ailleurs s'attache à faire adopter partout et plus spécialement à Agen ce que nous appellerions de nos jours le machinisme. Il écrit à l'Intendant le 21 mars 1761 : « nos serges d'Agen trouvent toujours un débouché avantageux... depuis que j'ai fait goûter aux fabricants l'efficacité de la machine Holker, destinée à brûler les poils, jarres de ces étoffes... (4) ». Il s'efforçait aussi d'améliorer la teinture des draps. A Agen, les fabricants n'avaient pas voulu consentir à payer suffisamment les teinturiers qui employaient les bonnes drogues, aussi l'étoffe pêchait-elle par la couleur (5). Grâce à l'encouragement de Baudoin d'Orgemont, un teinturier habile quitta Carcassonne pour s'établir à Agen et la réputation de la serge d'Agen grandit (6).

(1) Tous ces détails sont empruntés au long et minutieux rapport dressé en 1744 pour l'Intendant par Baudoin d'Orgemont, inspecteur des manufactures de la généralité de Guyenne. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1578.)

(2) Mémoire de Bory et Chemin au sujet de l'établissement d'une manufacture de serges et d'étamines. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1578.)

(3) Lettre des associés Bory, Roux et Chemin au Contrôleur général, du 16 octobre 1760. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1578.)

(4) Lettre de l'Inspecteur Baudoin d'Orgemont à l'Intendant, du 21 mars 1761. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1579.)

(5) Les teinturiers d'Agen ne suivent pas les règlements de 1737 ; ils sont toujours dans l'usage du petit teint. — Rapport de Baudoin d'Orgemont, du 5 octobre 1762. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1579.)

(6) Même rapport. « La réputation des pièces a augmenté et aussi la consommation. »

Pour la fabrication de la toile, les efforts des inspecteurs consistèrent surtout à combattre la routine, à développer dans les villes et les campagnes l'usage du rouet avec lequel une bonne fileuse peut filer le « triple de ce qu'elle file au fuseau ». Ils proscrivaient la coutume qui consistait à « broyer » le chanvre, plutôt que de le « teiller. » Cette dernière opération est préférable à la première, disait le rapport de 1762, car le chanvre « teillé » est moins chargé de parties hétérogènes : ils combattaient également la fabrication des toiles mélangées soutenue d'ailleurs par les subdélégués agenais ; ces derniers prétendaient que les toiles de chanvre et de lin étaient aussi bonnes que les autres ; c'est une erreur disait le rapport cité plus haut, « le chanvre corrode et ronge le lin et, à l'usage, les fils se rompent (1).

Enfin, ils remplissaient toutes leurs attributions en convoquant les marchands pour la confection des règlements de la draperie ou des toiles, en visitant leurs magasins pour veiller à l'observation de ces mêmes règlements, en surveillant les bureaux de visite et de marque. Un de ces bureaux était établi à Agen pour les draps ; un autre pour les toiles. Les fabricants étaient tenus d'y faire passer leurs marchandises qui y étaient marquées avec leurs noms. Il y avait des abus. Les fabricants d'Agen « faisaient parfois venir de Montaigut des chaînes composées de laine grossière » ; ils enlevaient le nom du fabricant pour y mettre le leur (2). L'inspecteur avait alors le droit de faire punir les fabricants selon les peines portées par les règlements consistant surtout en amendes, suivies de la confiscation de la marchandise. La condamnation était prononcée par les consuls. Nous avons quelques exemples pour Agen. En 1742, J.-Jacques le Marchand, à la suite d'une visite dans les boutiques des drapiers et merciers d'Agen, fit saisir une pièce d'étoffe « qui n'avait pas la marque », chez Casabonne, l'un d'entre-eux, et fit condamner le délinquant à 300 livres d'amende, aux frais et à la confiscation du drap en faveur des pauvres (3). Ce n'est là qu'un exemple. On pourrait citer aussi le procès engagé en 1745 entre les marchands d'Agen et

(1) Tous ces détails sont empruntés au rapport de l'inspecteur Baudoin d'Orgemont, du 5 octobre 1762. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1579.)

(2) Même rapport (fin).

(3) Visite du 14 septembre 1742, sur les trois à quatre heures de l'après-midi, de J. Jacques Le Marchand, commis à l'inspection des manufactures, dans toutes les boutiques et magasins des marchands de la ville d'Agen. (Arch. mun. d'Agen, FF. 93.)

les fermiers généraux au sujet de plusieurs balles de marchandises arrêtées à Toulouse. Ces marchandises venant d'Agen n'avaient pas payé de droit **parce que** les marchands avaient essayé de les faire passer pour toiles de Bretagne (1). **D'autre fois** enfin, les inspecteurs se bornaient à faire publier par l'intermédiaire des **consuls et d'après** l'ordonnance de l'Intendant, les arrêts qui portaient condamnation de certains marchands pour inobservation des règlements (2). En résumé, le rôle des inspecteurs de manufactures au XVIII^e siècle à Agen ne fut pas stérile ; ils s'efforcèrent d'éclairer les industriels, de leur montrer leurs véritables intérêts en combattant la routine, de faire faire de réels progrès à l'industrie textile. L'un d'entre eux surtout comprit merveilleusement de quoi dépendait l'avenir de l'industrie en demandant l'encouragement de l'agriculture, la régénération et la multiplication des bêtes à laine, en faisant appel aux capitalistes (il faudrait trouver, disait-il, en parlant d'Agen, des entrepreneurs *aisés* qui voudraient faire venir de bonnes fileuses et de bons ouvriers des meilleures fabriques du royaume), en modifiant les règlements sévères par « de sages restrictions et des limitations concertées avec les fabricants eux-mêmes (3) ». Il fixait par là les trois facteurs essentiels de l'industrie moderne : amélioration de la matière première, concentration des travailleurs, libération des fabricants.

GRANAT.

(1) Rapport de l'inspecteur Le Marchand, de 1746. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1576.)

(2) Jugement au sujet de pièces d'étoffes. (Arch. mun. d'Agen, HH. 29.) — Lettre de l'Intendant au Contrôleur général, du 18 mars 1740. L'Inspecteur des manufactures a fait saisir douze pièces d'étoffes venant de Valentine (Valence). (Arch. départ. de la Gironde, C. 1576.)

(3) Conclusion du rapport de Baudoin d'Orgemont, du 5 octobre 1762, déjà cité. (Arch. départ. de la Gironde, C. 1579.)

LETTRES

DE BORY DE SAINT-VINCENT (*)

X

*A Monsieur Dufour, rue des Freres-Bourgeois,
place Saint-Michel, n° 785, Paris,*

Dunkerque, 18 thermidor an XIII
(6 août 1805).

MON CHER DUFOUR,

Est-ce que vous n'auriez pas reçu ma dernière lettre et le petit billet que je vous adressai dans ma dernière missive à M. Seneaux ? Celui-ci n'aurait-il pas non plus reçu l'analyse que j'ai faite de l'ouvrage de son gendre, analyse qu'il m'avait demandée et que je destinais soit au *Moniteur*, soit à tout autre journal. Je ne conçois rien à votre silence. Etes-vous morts ou absents, ou malades, ou quoi ?

J'avais, en analysant le traité de Draparnau, cherché à intéresser toutes les classes d'acheteurs. Répondez-moi donc comment vous l'avez trouvée, dans quel journal elle paraîtra, si elle n'a déjà paru. Pourquoi M. Seneaux ne répond-il pas ? Ne serait-il plus à Paris ?

Pour moi, mon cher, excédé de fatigue, je suis désolé ; car j'allais avoir une permission pour Paris, quand les plus grands préparatifs se sont faits, et quand le ministre a devancé l'Empereur pour venir à Boulogne. En vérité, je crois que cette fois ce n'est pas pour rire et nous allons enfin descendre en Angleterre. Ma part de prise sera dans

(*) Voir *Recue de l'Agenais*, t. xxx, pp. 93, 211 et 315.

les bibliothèques, dans les herbiers, et dans les collections entomologiques. Je ne vous oublierai pas et je vais m'enrichir de ce que les autres dédaigneront (1).

En attendant, je ne pers pas mon temps. J'ai trouvé ici une bibliothèque passable. Je relis ; et les notes que me produisent la lecture ont presque doublé mon voyage, ce que vous pouvez dire à M. Buisson, en cas que dans l'avenir il me demande une autre édition ; j'espère que si elle a lieu, grâce aux corrections que m'ont indiqué les critiques et à ce que j'ai ajouté, l'ouvrage ne sera pas mauvais. Pour connaître les critiques, j'aurais bien voulu que M. Buisson me tint parole. Il n'est pas possible que la bibliothèque de M. Demaret, que le *Mercur*, que le *Magasin* n'aient rien dit de mon voyage. Vous me disiez que Lamarck en avait parlé, dans quel journal donc ? (2)

Vous ne me parlez plus de personne. La Billardièrè a-t-il donné quelqu'autre fascicule ? Du Petitthoirs fait-il quelque chose ? Et vous parle-t-il de moi ? Péron promet-il toujours volumes sur volumes ? Et Ventenat ? Et Olivier ? Et Richard ? Et Latreille ? Et surtout l'ami Bosc ? (3)

Il faut que vous sachiez surtout le travail que je viens de faire. Encore un ouvrage, direz-vous ? Justement un ouvrage. Il ne sera pas facile à placer maintenant, mais n'importe. Voici le fait :

Comme vous savez que j'ai porté avec moi ma cryptogamie exotique, je l'ai mise en ordre, et j'ai été surpris d'y voir au moins deux cent belles espèces nouvelles. Je me suis décidé à en faire une petite *Flore Cryptogamique* des pays que j'ai visités. Cette petite Flore contient la phrase, la description bien claire et la figure de près

(1) A quoi Dufour lui répond, le 10 août suivant : « Si la descente pouvait « s'effectuer heureusement, je vous vois d'ici accompagné de deux ou trois sol- « dats, courbés sous le poids des herbiers et des ouvrages rares que vous avez « choisis chez MM. les Anglais. Dieu veuille que je ne voie pas cela en songe. « Prenez un soldat de plus pour mon compte et qu'il soit des plus vigoureux. »

(2) Lamarck (Jean-Baptiste-Antoine de Monet de), naturaliste, né à Barentin en Picardie en 1744, mort en 1829. D'abord officier, puis botaniste, il rédigea une *Flore française* en 1778, puis le *Dictionnaire de botanique de l'Encyclopédie méthodique*. Membre de l'Académie des Sciences en 1779, il entra au Jardin des Plantes comme adjoint de Daubenton, puis il y devint professeur de zoologie et publia de nombreux ouvrages scientifiques. L. Dufour en parle dans ses *Souvenirs*, p. 40.

(3) Voir, sur ces naturalistes, les notes précédentes.

du tiers des espèces. Elle peut former un volume in-8° de 300 pages, avec 25 ou 30 petites planches, dessinées au trait et dont un échantillon enluminé. Je vous développerai cela par la suite ; ce ne sera qu'un petit prodrome. Dès que le tout sera bien au net, je vous l'adresserai à Paris ; mais s'il s'imprime et si quelque libraire le veut, comme vous m'y serez fort utile, j'exige que votre nom paraisse avec le mien en tête du traité. Il faut garder la plus grande discrétion à ce sujet envers les naturalistes et surtout le bon ami Dupetitthoirs.

Vous sentez que cet ouvrage sera utile, et certes, maintenant que j'y pense, je serais bien bon de laisser publier sous mon nez les plantes que j'ai rapportées et dont j'ai fait la découverte.

J'ai reçu le velin, mais je vois avec bien de la peine que les planches en sont abimées. En général, les exemplaires, que j'ai eus de M. Buisson sont fort mal choisis. Je suis fâché, d'après ceux que j'ai vus, que vous n'ayez pas inspecté tous ceux qu'il a adressés. C'est en vérité une chose ridicule et pitoyable.

Que devient Persoon ? (1)

Dans deux ou trois jours je vous écrirai bien plus au long. En grâce envoyez moi, vous, et bien vite, une longue lettre écrite partout (2).

Je vous embrasse.

B. DE S.-V.

(1) Persoon, botaniste hollandais, célèbre par ses études sur la cryptogamie, mort en 1838. (*Souvenirs d'un savant français*, p. 46.)

(2) Les lettres de Léon Dufour à Bory de Saint-Vincent, contenant par conséquent les réponses aux nombreuses questions qu'il lui pose, avaient été conservées par leur destinataire. Elles ont été achetées par M. le docteur Bornet, l'éminent botaniste, membre de l'Institut, et font actuellement partie de sa belle collection. Ayant appris notre projet de publier la correspondance de Bory, M. Bornet a bien voulu, sur la demande de M. Paul Hariot, préparateur au Muséum d'histoire naturelle à Paris, nous communiquer son important dossier, renfermant soixante-dix-sept lettres de Léon Dufour, du 21 novembre 1802 au 28 mai 1821. Ces lettres, que nous recevons à l'instant, nous seront d'un précieux secours pour les annotations de celles écrites par Bory à cette époque. Nous prions MM. Bornet et Paul Hariot de vouloir bien agréer ici, pour leur extrême complaisance, l'expression de notre vive et respectueuse gratitude.

XI

A M. Léon Dufour.....

Bruxelles (août 1805) (1).

MON CHER DUFOUR,

Voilà bien des jours que je veux vous écrire ; mais pour écrire il faut s'asseoir et je voyage si bien et tant que je n'en ai pas le loisir. Je jette donc deux lignes sur le papier pour vous dire que je ne suis pas mort, que je suis à *Bruxelles*, qu'après demain je serai à *Namur*, dans huit jours à *Luxembourg* et bientôt sur le *Rhin*. Alors je vous donnerai des nouvelles de ma route et la description de ces *Ardennes* qui doivent être bien riches en cryptogamie. Il y a ici un superbe jardin de botanique, mais ni professeur, ni rien de tout cela.

Vous perdriez votre temps à m'écrire, parceque je n'ai pas d'adresse à vous donner. Je me haterai de le faire, dès que nous serons un peu stables. Je vais donc voir ces savants d'Alemagne et ces grands cryptogamistes. En attendant, préparez-vous à me dire ce que deviennent nos amis et nos savants.

Demandez à Buisson s'il veut imprimer un ouvrage de moi, qui formera un gros in 8° et dont je vous dirai le titre qui vous surprendra fort, ne sachant pas que je suis l'un des M.^{rs} les plus f.^{rs} des 2 H.^{rs} et que j'ai obtenu dans l'O.^{rs} les N.^{rs} les plus E.^{rs} p.^{rs} 3.^{rs} f.^{rs} 3.^{rs}.

B. DE S.-V.

XII

A M. Léon Dufour, à Paris.

Mayence, le 3 vendémiaire an XIV
(25 septembre 1805).

Je voudrais, mon cher Dufour, que vous prissiez une carte de géographie, et que vous suivissiez la route que j'ai tenue depuis la lettre du dernier mois, d'Ambleuse à Boulogne, Calais, Dunkerque,

(1) Cette lettre ne porte pas de date. Néanmoins, timbrée de Bruxelles, elle ne peut avoir été écrite que lors du premier passage de Bory dans cette ville, c'est-à-dire au moment où il se rendait de Dunkerque sur le Rhin avec la Grande Armée de Napoléon, en août 1805. Le 2 octobre, du reste, Léon Dufour lui répond pour lui dire qu'il attend avec impatience la description des

Ostende, Bruges, Lille, Gand, Bruxelles, Louvain, Namur, Luxembourg, Thionville, Trèves et enfin Mayence, dont je pars demain pour Spire, où grâce à Dieu je m'arêterai au moins assez de temps pour y recevoir de vos nouvelles, poste restante ; j'y aurai aussi plus de temps pour vous écrire et vous y parler des montagnes que j'ai trouvées, de la belle vallée de La Moselle, de celle du Rhin, etc. Pays au reste pauvre en plantes, même ces Ardennes, où je croyais voir tant de cryptogames. Nous allons passer le Rhin et nous enfoncer dans la Souabe. Envoyez moi donc une liste des savants d'Allemagne, que j'aie les voir.

Adieu, mon ami, je suis bien fatigué. Je tombe de sommeil. Je vous embrasse.

BORY DE ST-VINCENT.

XIII

A M. Léon Dufour....

Aichac, en Bavière, le 17 vendémiaire an XIV
(9 octobre 1805).

MON CHER ET TRÈS CHER DUFOUR,

Je ne sais si vous avez répondu à mes bouts de lettres de Bruxelles, de Luxembourg, de Mayence. Maintenant, quoique bien pressé, j'ai assez de temps pour vous écrire plus au long. Je ne sais même si demain je ne pourrai vous adresser encore deux pages. Dieu veuille que mes feuilles vous arrivent ; ce qui n'est pas aisé, car nous alons si vite qu'aucun service n'a le temps de s'organiser. Nous volons ; sept, dix, douze lieues par jour ne nous étonnent pas. Il n'y a que dix jours que nous avons quitté Manheim. Voyez sur la carte la route que nous avons parcourue. Les Autrichiens fuient devant nous comme des levrauts. Il paraît qu'ils veulent se rallier derrière l'Im avec les Russes, où nous allons les rosser, mais je dis *rosser supérieurement*.

Vous devez bien penser qu'à cheval jour et nuit, nous n'avons guère le temps d'observer le pays. Dès que nous avons une minute,

pays parcourus, qu'il est allé herboriser six jours à Fontainebleau « sol des « plus ingrats pour la botanique et d'une stérilité affreuse » et « qu'il a deviné « ce que Bory a voulu dire en ne lui donnant que les lettres initiales des mots ». (Coll. Bornet.)

nous dormons ou mangeons ; encore si nous dormions ou mangions bien ; mais c'est ce qui n'arrive pas tous les jours. Regardez donc ma lettre comme une grande preuve d'amitié ; car je la prens sur mon sommeil, et dans deux heures c'eut été sur mon diner. Quoiqu'il en soit que je vous parle *hik not*.

En quittant ce plat, sot et triste pays de Flandres, dès Bruxelles, j'ai trouvé des anfractuosités de terrain et bientôt, à Naumur, des monticules. Enfin sont venues ces Ardennes, ces bois profonds et épais dont le hêtre, *fagus sylvatica*, est presque le seul arbre. Je n'ai pas eu le temps d'y herboriser ; mais, à vue du pays, je ne le crois pas fort riche. Mais une fois Luxembourg passé pour aler à Mayence par Trèves, les collines deviennent montagnes. Il y a des pitons de cent toises, des torrents à fonds bien déchirés qui découvrent la structure intérieure. Tout est formé de grès gris ou rouges, et de schistes dont tous les filons sont perpendiculaires, ou à peu près ; ce qui indique un grand fracassement. Ici quelques plantes attirent mon attention. Dans les eaux c'est le *stratiotes aloïdes* ; mais rien pour le dessécher. Sur les monts, c'est un genêt qui a les tiges comme ailées de feuilles décurrentes, le *Chrysosplenium alternifolium* ; etc., etc.

A, mon cher, la belle rivière que la Moselle, et le beau fleuve que le Rhin, en arrivant par Bingen. Avant cette petite ville j'ai traversé la gorge de Simeren. C'est ici qu'il y a du Pyrénée. L'hellebore, pied de griffon, le noir et le jaune et le Colchique parent les prairies ; le *Berberis vulgaris*, le *Lonicera tatarica*, le *Stachys germanica*, le *Cacalia* (à grandes feuilles) commencent à parer les haies. Mais c'est en Franconie surtout que le pays devient sauvage. Des forêts de pins, de sapins, de mélèzes couvrent les sommets. Un beau chêne qui me paraît très différent des nôtres s'y mêle ; de jolies gentianes parent les gazons. Il y a une prelle dont les frondes sont composées. J'en mets une dans ma lettre.

Enfin, me voici en Bavière. Je cherche un botaniste. J'en trouverai sans doute enfin à Munich, où je crois, nous passerons demain.

Adieu, mon ami, je n'en puis plus. Ma paille est prête ; je vais dormir.

B. DE S. VINCENT (1).

(1) « Je vous admire en vérité, lui répond Dufour le 28 octobre, de vous occuper d'histoire naturelle, même au milieu du tumulte des armées et pendant une marche aussi précipitée. Heureuse et étonnante ressource d'un esprit observateur et instruit... Mais l'histoire naturelle est une ressource

XIV

A *Léon Dufour*.....

Steyer, en Autriche, le 14 brumaire an XIV
(5 novembre 1805) (1).

MON CHER DUFOUR,

Je vous avais promis une lettre de détail sur ma traversée de Boulogne à Manheim ; mais j'ai glissé avec tant de rapidité sur 150 lieues de terrain qu'en vérité je n'ai pas eu le temps de réaliser ma promesse. Je n'ai que celui de faire des projets. C'était de Neubourg que je me proposais alors de causer avec vous. Mais le Danube n'a point été une barrière pour nous. Je n'entrevois plus de loisirs qu'à Munich. Mais l'Isar ne nous a point arrêté. Il en a été de même de l'Inn et de la Salzai, ces anciennes Thermopyles de l'Autriche. Grâce à quelques coups de canon jetés d'une rive à l'autre, à quelques ponts réparés sous la mousquetterie de l'ennemi, nous voilà maîtres de Traun et de l'Enns, dernières rivières qui couvraient Vienne où je compte être dans cinq ou huit jours, si la victoire continue de guider nos pas et si le Dieu Pan veut bien pendant encore une semaine demeurer chez MM. les Autrichiens, auxquels il fait faire les plus belles sottises militaires qui jamais aient été faites.

Notre corps d'armée a, il est vrai, été en stagnation pendant deux

« inépuisable ; c'est un spécifique contre l'ennui et toutes les passions tristes... » Pour un rien, il s'engagerait, lui aussi, dans la Grande Armée. La Billardièrre lui a dédié un genre nouveau, voisin, mais très distinct des jones, le *Borya nitida*. Il lui donne des nouvelles de tous les botanistes, ses amis, Bosc, Draparnaud, Ramond qui est dans les Pyrénées et qui est « un savant bien hautain » et il lui demande si les Bavauroises sont belles et bonnes ? (Collection Bornet.)

(1) Cette lettre, si intéressante à tant d'égards, nous donne un résumé de la marche fantastique de la Grande Armée à travers le Wurtemberg, la Souabe, la Bavière et la Haute-Autriche, culbutant tout sur son passage. Dans sa réponse du 29 novembre, Léon Dufour écrit à Bory « qu'elle lui a causé un « plaisir indicible et qu'il l'a communiquée à un grand nombre de ses amis, « qui tous font des vœux pour lui. La prise de Vienne, ajoute-t-il, a produit à « Paris une joie d'autant plus grande que l'absence des Bulletins pendant « deux ou trois jours avait suggéré des conjectures fâcheuses à quelques « esprits. On ne parle partout que de la Grande Armée et de l'homme extraor- « dinaire qui la dirige. On chante dans toutes les rues nos miraculeuses « victoires ; enfin tout le monde est content. »

jours à Dachau, à Munich et à Freisingen ; mais je ne fus pas maître de jouir de ces douceurs sur un pays que j'aurais bien voulu examiner. Je fus tout ce temps détaché au grand quartier général et en mission près de Sa Majesté et du ministre. Je dus à cette corvée vraiment pénible et qui me valut d'être deux jours sans rien manger, de voir la ville d'Augsbourg, tout le Burgau et Ulm. Je lui fus encore redevable de me trouver à toutes ces belles affaires qui ont ruiné l'armée de M. Mack (1). Le pont de Kunsbourg (2), le bois d'Elkingen, les champs de Wertingen et de Mémingen, sont remplis des cadavres de trois à quatre mille ennemis, qui nous ont valu près de 50.000 et quelques mille ennemis. Mais tous ces détails militaires vont vous ennuyer. Vous allez penser que le canon, la fumée, le tapage au milieu duquel je vis m'empêche de jeter un coup d'œil à droite et à gauche pour observer le pays et que j'oublie absolument l'histoire naturelle. Eh bien ! pas du tout. Vous allez vous en convaincre. J'observe les mœurs, je visite tout ce qui peut intéresser, et si je ne suis pas tué pendant la campagne, je donnerai au public un petit Précis de nos marches, opérations, etc., plus une description des lieux, enfin un voyage militaire et philosophique, titres qui ne paraissent pas compatibles et qui certes ne le sont guère, car si notre état est glorieux, il est aussi bien affreux. Figurez-vous les villages, les fermes déserts, les portes enfoncées, les maisons sans dessus dessous ; les incendies, les inondations nous suivent ou nous précèdent. Ici c'est une escarmouche, là une affaire plus sérieuse, qui renverse dans la boue des champs et des chemins le cheval et le cavalier sur lesquels passent des soldats, des charriots, des canons. L'un est mort et dépouillé par ses camarades, l'autre perce la nue de ses cris et attend le trépas sans secours. Des blessés ne sont ramassés que le lendemain ; nous allons si vite que les ambulances et les docteurs n'arrivent quelquefois que le surlendemain. Voilà, mon cher, une miniature de la guerre. Je n'y réfléchis pas que je ne sois furieux contre les rois qui, pour je ne sais quelles querelles, font répandre tant de sang et de larmes ; et en vérité si je n'avais pour eux une haine et un mépris philosophique, je crois que l'humanité me suggérerait tous ces sentiments contre eux. Mais aussi il est bon, après une journée pénible, couvert de boue et de sueur, malgré la neige et

(1) Généralissime de l'armée autrichienne.

(2) Où fut tué le colonel Gérard Lacuée.

la gelée, après avoir essuyé un feu ou quelques voisins sont demeurés, de rentrer le soir au quartier général, que depuis huit jours nous plassons chez des moines ou des Boiars riches, d'y trancher du grand comme si l'on était chez soi, de se faire donner du cerf, du faisan, du chevreuil, souper, accompagné de bon Tokay et autres vins de Hongrie, de caresser les jolies filles du lieu sans qu'on ose le trouver mauvais, d'emprunter de l'argent et des chevaux qu'on ne rend pas et d'être bien remonté lorsqu'on part, de n'en pas avoir fait davantage et de ne pas avoir mis le feu au parloir après avoir cassé les membres aux propriétaires.

Vous n'avez pas idée des compliments qu'on me fait ; quelque chose que mes domestiques et mes ordonnances se permettent, on me repète : Et, *Monsieur ne les grondez pas ; les Russes nous ont bien fait autre chose*. En effet, c'est une drôle de nation : elle est encore bien barbare, quoiqu'en disent les journaux. Jugez-en par ce trait : en arrivant l'autre jour à *Ried*, petite ville en avant de laquelle ils se sont défendus (1), mais comme nous les avons horriblement sabrés avec la division de dragons du général de Beaumon, j'entrai dans une assez jolie maison pour voir s'il n'y avait rien à boire. Un de mes domestiques, qui parle alleman, trouva un paysan et un pauvre monsieur sur de la paille avec un autre pauvre diable qui était mort. Les deux vivants étaient tout enflés et bien malades. Il leur demanda ce qu'ils avaient. Un officier supérieur Russe qui logeait chez eux avait imaginé, pour passer son temps et se distraire dans la matinée, de faire attacher ces trois malheureux sur le dos, de leur faire mettre à chacun un entonnoir dans la bouche et de les remplir d'eau. Quand ils étaient bien pleins, on leur mettait une espèce de bible qui était là sur le plancher, dessus l'estomac, un soldat y sautait à pieds joints, de sorte que l'eau comprimée ressortait en jet d'eau par la bouche et par le nez. Le mort avait ainsi fait la fontaine cinq ou six fois avant d'expirer. Nos deux vivants n'avaient encore joué ce rôle qu'une fois ; et nous étions venus à propos pour les sauver. Voilà, mon cher, les Russes et la guerre !

Quand à l'histoire naturelle, j'ai trouvé à Munich un superbe Muséum de minéralogie, un professeur qui connaît mes deux ouvrages et qui jadis neptunien était presque converti au volcanisme par mon

(1) Ried, petite ville de la Haute-Autriche, à 50 kilomètres au nord-est de Salzbourg.

voyage. Il m'a supérieurement accueilli, ainsi que le bibliothécaire qui m'a montré mes œuvres dans ses rayons et communiqué la traduction des analyses qui en a été faite dans les journaux allemands, lesquels me traitent trop bien et mieux que les français.

En passant par Lansuth, je n'ai pas eu une minute pour aller voir le professeur Schrank qui m'attendait à l'abbaye de Kremsmunster.

Un professeur d'histoire naturelle, moine, est venu me voir. Je n'ai pas eu le temps de visiter son herbier. Mais je me dédommagerai à Vienne. Au reste la campagne est, depuis quinze jours, couverte de neige. Je n'ai pas le loisir d'herboriser. J'ai cependant aperçu ça et là des *pyroles*, des *andromèdes*, des *arbutus*, des *genets* assez jolis et les *lycopodes selago* et *phlegmaria*.

Adieu. Je vous embrasse. Mille choses à mes amis. Je n'ai pas le temps de leur écrire. Ces amis, vous les connaissez.

B.

Nous partons tout à l'heure. Demain je compte sur une grande affaire générale. Mon adresse est toujours : *Quartier général du 3^e corps, commandé par M. le maréchal Davoust.*

Voici une gentiane et une prelle qui partout percent la neige et que j'ai ramassées sous le feu bien vif d'une pièce de mitraille au pont de la Traun.

XV

A M. Léon Dufour.....

Vienne, le 28 brumaire an XIV
(19 novembre 1805).

MON CHER DUFOUR,

Votre lettre du 6 brumaire m'est arrivée à tems le 20 de ce mois. Elle m'a fait un plaisir extrême et vous prouve que les missives de France nous parviennent recta. Je vous aurais bien répondu de suite, mais j'ai voulu dater ma lettre de Vienne, pour vous surprendre agréablement. Je voulais bien aussi attendre à connaître un peu cette ville pour vous en barbouiller la description; mais je n'ai pu résister au désir de m'entretenir avec le meilleur de mes amis et à l'envie de lui parler d'une excursion que je viens de faire, en attendant que je puisse l'entretenir d'une des plus belles capitales du monde.

Prenez une carte d'Autriche et vous verrez que le Danube la

partage en deux parties à peu près égales. C'est la supérieure, celle du côté des Monts que je viens de voir, et en détaché en reconnaissance de l'état-major. J'ai fait un voyage de huit à dix jours à ma fantaisie. Il n'y manquait que le printemps et un peu de sécurité. Je craignais toujours de trouver l'ennemi. Imaginez des hauteurs de cent à trois cents toises qui ont toutes les formes des monts les plus sourcilleux ; de sombres forêts de trois ou quatre espèces de pins les couronnent ; des prairies en parent la base ; des torrents en déchirent les flancs, et parmi les points que la neige ne dérobaient pas à mes yeux, j'ai reconnu les feuilles de l'*Asarum Europæum*, *teucrium*, *hircanicum* et *lucidum*, *Viola biflora* et *montana*, *Mœringia muscosa*, *Cyclamen Europeum*, un *Pyrola*, deux *Andromeda*, *Arbutus uca ursi*, *Vaccinium myrtillus* et *uliginosum*, *Sambucus racemosa*, *Lycopodium selago*, *selaginoides* et *clavatum*, *Helleborus niger*, *fetidus* et *viridis*, et enfin ce qui m'a fait bien plus de plaisir et qui confirme mon système sur le rapport des productions aquatiques, ma *Confervea Alpina* de Bourbon, qui ne croît dans cette île qu'à la région froide, étoit ici dans tous les filets d'eau. Voilà mon cher, ce qui m'a ravi. Qu'on établisse une théorie sur des faits acquis, cela est fréquent ; mais qu'on devine un système naturel, dont les preuves s'acquièrent ensuite, c'est ce qui m'a le plus flatté. Sans me comparer à Newton, je me suis rappelé qu'il avait deviné que la terre était aplatie aux poles ; et cela s'est démontré depuis.

Les Autrichiens ressemblent à la neige qui couvre le monde et qui disparaît aux rayons du soleil. Nous n'avons eu qu'à nous montrer ; après nos deux ou trois premiers combats, c'étoit une chose curieuse que de voir fondre ces grands corps devant des poignées de nos soldats. Le jour où nous sommes entrés à Vienne, je n'en croyais ni mes yeux, ni la réalité. Figurez-vous cent mille hommes qui pendant deux ans ont fait connaissance à Boulogne et Ambleteuse, et qui en deux mois se retrouvent tous réunis à 4.000 lieues de là, dans une capitale où nous sommes aussi tranquilles qu'à Paris, où depuis huit jours nous ne nous douterions pas qu'on est en guerre, si l'Empereur, n'ayant voulu accorder aucun quartier aux Russes, ne les eût poursuivis dans la Moravie et dans la Bohême où nous irons j'espère bientôt finir de les détruire et de leur apprendre ce que valent les troupes françaises. Notre brave général Oudinot est blessé, ainsi que vingt de mes amis. Il n'y a que moi qui, malgré la meilleure volonté possible, ne puisse obtenir les honneurs de la blessure. Enfin la volonté de Dieu soit faite en toutes choses.

J'espère après-demain me livrer un peu aux sciences, aler voir ce fameux jardin de Schœnbrun qu'on prononce *Chaounbron*. Il n'est qu'à une petite lieue d'ici. Je vais chercher Jaquin (1) et vous rendrai compte de tout cela.

Ici, tout ce qui n'est pas la canaille parle français et ce n'est en vérité pas la peine de parler l'allemand ; et je vous jure, amour-propre national à part, que nous sommes assez aimé. Plusieurs hasars m'ont ici lancé dans ce qui n'a pas quitté Vienne de la société de la Cour. Je loge chez une aimable comtesse de Clary, où je ne vois que princes et barons, et où j'ai eu plus de peine à obtenir qu'on ne me qualifiât pas de *comte* qu'à être bien vu de tout le monde. Nous traitons Vienne avec plus d'égards que nous ne traitons Dunkerque. Mais cela, j'espère, ne durera pas toujours. Nous ne pouvons pas en conscience faire la guerre pour rien. Il faudra bien qu'on nous paye les frais de voyage.

Je suis bien sensible au souvenir de La Billardière. Je lui écris pour le remercier. Dites mille choses de bien tendre à Bosc. Rappelez moi à Olivier, à Latreille, à Peron et à Dupetitours, etc., etc.

Quand à votre traité des Lichens, vous avez bien fait de compter sur moi. Tout ce que j'aurai sera à votre service. Si je découvre ici des herbiers, comptez aussi sur eux. Je trouve seulement que six mois ne sont pas assez pour ce travail. Il faut qu'il soit terminé pour ce temps ; mais il faudra encore le garder six mois pour le compléter. Vous n'avez pas d'idée de la foule de choses qui viennent lorsqu'on croit avoir fini. J'espère au reste que mon herbier de Bourbon vous sera d'un grand secours. Dans celui que j'ai mis en ordre à Dunkerque, j'en avais environ deux cent de ce pays. Il est bien probable qu'il y en aura au moins moitié de nouveaux. Ainsi, mon cher, j'espère vous enrichir ; mais que tout cela fera vous dédommager faiblement de tous les soins que vous vous êtes autrefois donnés pour moi.

Il paraît que Monsieur Seneaux ne pense plus à me charger des conferves. Cependant je pense bien que ce printemps je serai à Paris, et que la paix sera faite. Vous ne me dites pas si vous avez été content de mon article sur Draparnau.

(1) Jacquin (Nicolas-Joseph, baron), botaniste, né à Leyde en 1727, mort en 1817 ; directeur du Jardin de Schœnbrun, puis professeur de botanique à Vienne.

Adieu, mon ami, je vous embrasse et suis pour la vie votre dévoué.

Si vous écrivez au pauvre Thore (1) et à l'ami Dufau (2), dites-leur bien des choses pour moi.

XVI

A Monsieur L. Dufour.....

Vienne, le... frimaire an XIV
(Décembre 1805).

MON CHER DUFOUR,

Je vous avais promis une longue lettre de détails sur Vienne ; mais il semble en vérité que tout conspirait pour m'en empêcher, des courses, des missions, de grands événements, tout s'est réuni pour m'entraver. Mais je crois que cela tire à sa fin et que la paix approche ; nous venons de la conquérir. Les journaux vous rendront compte de nos exploits ; quelque chose qu'ils vous disent, vous pouvez y croire. *Rien n'égale notre victoire sur les Russes* (3). Ils ont fui de toute part ; ces hommes si redoutables n'ont guère tenu. Nous en avons tué 13,000 et pris plus de 20,000. L'empereur d'Allemagne a demandé grâce, et sans doute il l'aura. Mais laissons là toutes ces histoires. Parlons d'histoire naturelle.

Je sors de chez MM. Jacquin qui m'ont supérieurement reçu. Le fils m'a présenté à son respectable père, cet ami de Linné qui travaille encore. Il prépare une monographie des *Stapelia*. Il m'en a montré une soixantaine d'espèces. Je verrai ses herbiers demain. Je vais avec eux passer la journée à Schœnbrun où je fus l'autre jour porter une lettre à l'Empereur. Vous sentez que je n'eus guère le temps de

(1) Thore (Jean), médecin et botaniste français, né à Montault, près de Saint-Sever (Landes), en 1762, mort en 1823 ; étudia la médecine à Bordeaux, où il fut reçu docteur en 1792 ; fut attaché aussitôt après au service médical de l'armée des Pyrénées-Orientales, puis s'établit en 1795 définitivement à Dax, où il fut nommé médecin en chef de l'hôpital militaire. Thore a publié de nombreux ouvrages de botanique et de géographie, notamment ses *Promenades sur les côtes du Golfe de Gascogne* (Bordeaux, 1810) et un *Essai d'une Chloris du département des Landes*, ce qui lui valut le surnom de *Perfidia Chloris*, que Bory de Saint-Vincent aime souvent à lui donner dans ses lettres.

(2) J. Dufau, né à Mont-de-Marsan, fit ses études de médecine à Paris en même temps que L. Dufour et revint exercer dans sa ville natale. Il s'était intimement lié avec Bory de Saint-Vincent.

(3) Bataille d'*Austerlitz* (2 décembre 1805).

m'occuper de plantes. Cependant je fus voir Boos qui est directeur des serres et qui a fait un voyage avec Baudin. Il me reçut supérieurement et me montra les grandes serres. Mon cher ami, celles de Paris n'approchent pas de cela. Il n'y a rien de beau comme les végétaux qui y sont contenus. Je me suis cru dans les pays que j'ai visités, dont j'ai écrit l'histoire. Imaginez des Cocotiers, des espèces nouvelles de *Calla* ou de *Lamia*, la *Coryosa ureus*, le *Cerisa umbraculifera*, le *Latania concersarii*, mon *Paudanus utilis* et vingt autres palmiers en plaine terre, aussi grands que dans la zone torride. Ajoutez à cela de petits lacs remplis de rochers sur lesquels se courbent de vieux arbres morts, dans les troncs des rameaux et les écorces desquels croissent des guis, la vanille et dix autres *Epidendrum*, entre des *Pothos* et 30 *Arum*, tels que le *Seguinum*, *trifoliatum lanceum*, etc., qui se mêlent à cent fougères, parmi lesquelles une foule de borboniques et même des miennes où (surprise bien flatteuse) l'étiquette portait un B, qui sans doute signifiait moi. De ce nombre étaient mon *Pteris Cresus*, mon *Asplenium stoloniferum* et mon *Polypodium Diajanum*.

Je vais prendre un croquis de ce pays enchanteur, en faire un mémoire et adresser le tout à l'Institut et au Jardin des Plantes.

Après demain, je passe la journée au cabinet impérial. Aujourd'hui j'ai vu celui de l'Université; il est grand. Les oiseaux et les quadrupèdes y sont mal empaillés; mais il y a quelques espèces rares du Nord, un beau squelette de giraffe et d'éléphant, et des reptiles dans l'esprit de vin, tous du pays, de Bohême, de Hongrie et de Styrie, parmi lesquels plusieurs sont nouveaux. Ce qui m'en a le plus intéressé est le *Proteus anguinus*, animal bien extraordinaire. Il ne se trouve que dans un petit lac de Styrie. Il y est très rare. On ne l'a jamais vu ailleurs; et vous savez sans doute que son imperfection l'avait fait prendre pour une Larve. Il a quatre pieds inutiles, pas d'yeux; la forme d'une salamandre, et des deux côtés de la tête des branchies comme des poissons, branchies pareilles à celles des salamandres, mais qui demeurent dans les adultes. Voilà donc un chaînon entre les poissons et les reptiles.

Adieu, mon ami. Le temps que j'ai mis à aller partout et à vous écrire, je le prens sur mon devoir. Il faut que je le rattrape; ce qui m'empêche de vous en dire plus long. Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A propos, Jacquin père et fils m'ont beaucoup parlé de Maquart, de Bosc et de La Billardière.

XVII

*A M. Léon Dufour, naturaliste, rue des Francs-Bourgeois,
Place S. Michel, à Paris.*

Vienne, le 6 nivose an XIV
(27 décembre 1805).

MON CHER DUFOUR,

Ne croyez pas que je vous aye oublié. Mais en vérité, je n'avais rien à vous dire, arraché à mes plaisirs, à mes goûts. Il fallait finir la guerre avant de vous écrire en détail. Grâce à Dieu la paix conquise à *Austerlith*, nous avons respiré. Je suis rentré dans la capitale et depuis quinze jours je m'y occupe enfin d'histoire naturelle. Je vous vois d'ici vous hébaïr sur les herbiers qui me sont ouverts. Vous n'avez pas tort ; mais je néglige tout. Ce n'est qu'aux plantes et aux insectes indigènes que j'en veux. Dès longtemps les ouvrages des Jacquin, des Scopoli, des Hast, des Schrader, des Schrank, etc, m'avaient donné une haute opinion de la Flore d'Autriche. J'ai donc voulu vérifier. Un pied de neige m'empêchant d'herboriser, j'ai fait la cour aux botanistes. Grâce à leur générosité, je suis riche en espèces de Carniole, de Carinthie, d'Autriche, de Styrie et de Tyrol. Vous sentez que je ne vous ai pas oublié et que j'ai des doubles pour mes amis. Beaucoup de ces espèces sont déjà dans les Pyrénées. Néanmoins plusieurs sont bien particulières.

Le vieux M. Jacquin est un homme très respectable et excellent. Il sort peu, travaille encore moins. Mais je me suis plu à voir ce vieil ami de Linné, qui, toujours plein de respect pour sa mémoire, ne peut souffrir qu'on innove. Son fils, très complaisant et très uni, m'a conduit partout. Je ne vous parlerai plus de Schennenbrun que je vous ai décrit, mais du cabinet de l'Université où se conserve en vie ce fameux *Proteus Anguinus*, douteux jusqu'ici et que j'ai vu et touché. Il vaut à mon sens tous les Kangaroo, toutes les Girafes de la terre. Je ne conçois ce que peut être cette créature paradoxale, qui a la forme d'un reptile et les branchies d'un poisson. Je dirais aussi qu'il a les yeux d'une taupe, s'il avait des yeux, mais il n'y a que la place. La nature, qui l'a rendu très sensible à l'impression de la lumière, lui a refusé l'organe qui apprend à l'appréhender.

M. Host, homme très simple et fort savant, s'occupe toujours du plus bel ouvrage possible sur les Graminées. Il m'a enrichi de toutes ses espèces, même les plus vulgaires, mais déterminées par lui. Jugez

ce que j'aurai à prouver de reconnaissance. Mais de toutes les personnes celles qui en méritent le plus sont deux jeunes gens très intéressants et dans votre genre. Ils étudient la médecine à Vienne et ont beaucoup herborisé dans ses environs et dans les Alpes Carinthiennes. Ils ont été pour moi d'une générosité inconcevable, en attendant que je puisse les payer en exotiques ; j'ai pensé qu'il vous serait doux d'être en correspondance avec des Alemans, qui puissent vous procurer des végétaux de Bohême, de Hongrie, d'Autriche et du Tyrol. Je les ai donc prévenus que vous leur écririez. L'un d'eux, à Vienne, fait les premiers pas et voici une lettre que je vous fait passer ; vous vous entendrez sur vos moyens d'échange ; en attendant leur adresse est à Vienne, faubourg.... L'un est Monsieur Michel Rodhe, l'autre Guillaume Schnizlein. Ils demeurent ensemble. Il vous auront même des insectes et sont très entendus et très généreux. Je leur ai parlé de votre gout pour les lichens et je vous en ramasse. Il me tarde voir votre chef d'œuvre ; mais cependant ne vous pressez pas. Il faut que ce soit parfait.

Bien des choses à tous mes amis, à Dufau, quand vous lui écrirez. Parlez particulièrement de moi à Bosc et à La Billardière.

Je vous embrasse.

B. DE S.-V.

Ph. LAUZUN.



LE COMBAT DE GRANGES

(15 Mars 1622)

A PROPOS DU S^r DE POUSSOU

I

Dans les quelques lignes qu'Anthoine de Buard consacre dans ses *Mémoires* au combat de Granges (15 mars 1622), combat qui se termina par l'écrasement des catholiques, on lit : qu'outre la mort du sieur de Catus et de Saint-Amans, les catholiques perdirent un sieur de Poussou, conduit prisonnier à Clairac où il mourut.

M. A. Marboutin, qui vient de publier ces *Mémoires* dans la *Revue de l'Agenais* (1) et les a soigneusement annotés, pense dans la note 5, que ce Poussou pourrait bien être François II de Montpezat de Poussou.

C'est une erreur.

Il est facile d'établir que le Poussou, dont il s'agit, est certainement un autre Poussou que François II.

Trois mois après l'affaire de Granges, François II épousait Gabrielle de Lalaurie, fille du lieutenant de juge de la juridiction de Dolmayrac (27 juin 1622). Gabrielle mourut le 22 octobre 1629 (2).

Le 15 septembre 1637, François II épousait en secondes noces Olympe de Brunet de Pujols.

Plus tard, en 1652-53, François II servit parmi les Royaux durant la guerre civile de la Fronde. Son beau-père, Jean-Jacques de Brunet, seigneur de Lestelle et de Pujols, était parmi les frondeurs.

(1) *Revue de l'Agenais*, 1903, t. xxx, p. 357.

(2) Voir D^r Couyba : *Notice sur les Montpezat de Poussou*, etc.

Pendant le siège de Villeneuve, Marin avait établi une garnison à Pujols.

Après la levée du siège (8-9 août 1652), le sieur de Lestelle l'occupait à son tour. Il en fut délogé en l'an 1653, par François II, son gendre, qui amena à composition la garnison Frondeuse. Le duc de Candale donna à François le gouvernement de Pujols, comme il résulte d'un arrêt du Conseil du Roi, du 15 octobre 1654 (1).

François de Poussou, au lieu de mourir au combat de Granges (1622), mourut dans son château de Poussou, presque centenaire, à l'âge de quatre vingt seize ans, le 4 septembre 1693, comme il résulte de l'acte mortuaire ci après, que M. l'abbé Dubernet a bien voulu me communiquer et qu'il a extrait du *Registre Paroissial* de l'église de Cardonnet, pendant le temps de son ministère dans cette paroisse :

« Le quatriesme septembre 1693, deceda au chasteau de Poussou,
» François de Montpezat, sieur de Poussou, seigneur de Lestelle,
« âgé de 96 ans. Il feust ensepvely à Agen, dans l'église des Pères
« Cordeliers. »

Quel était donc ce Poussou ?

La réponse est impossible à faire. Ce n'était pas son père, François I^{er}, lequel était mort en 1613, au plus tard (2).

Était-ce l'un des frères de François II, Jean de Montpezat, sieur de Poussou, ou Guy de Montpezat ?

Il est inutile de faire d'autres hypothèses, puisque nous ne savons rien.

II

Revenons au combat de Granges.

Lusignan s'était emparé de Clairac, grâce à des « pratiques » qu'il avait dans la place (nuit du 21 février 1622).

Un mois après, le duc d'Elbœuf et le maréchal de Thémynes s'avançaient vers Tonneins, où ils arrivèrent pour l'assiéger, avec 12,000 hommes, le lendemain du combat de Granges (16 mars 1622).

(1) Voir *Archives Historiques de la Gironde*, t. VII, p. 235.— *Nobiliaire de Lot-et-Garonne*, par J. de Bourrousse de Laffore, t. IV, p. 322.

(2) Voir *Nobiliaire de Lot-et-Garonne*, t. IV, p. 320.

Le duc de La Force avait conduit les troupes, qu'il avait pu rassembler, à Clairac où Lusignan commandait.

Pour se ravitailler, ils ne trouvèrent rien de mieux que de tenter un coup de main sur le château abbatial de Granges, qui appartenait aux Cisterciens de Pérignac et où l'abbé avait accumulé les dîmes de la paroisse de Granges, dont il était seigneur.

Les protestants vinrent assiéger le fort, sous la conduite de Lusignan et du marquis de Castelnau-La Force, fils du duc. Le sieur de Catus, détaché par le maréchal de Thémynes, et aidé de la noblesse catholique et des milices communales, se porta sur Granges pour forcer les assiégeants à lever le siège.

Le maréchal de La Force raconte le combat comme suit ;

« En mesme temps il (le duc de La Force) avoit fait investir un fort nommé Granges de là la rivière du Lot (1) où se retiroient force mauvais garçons et c'estoit le magasin de vivres de tout le pays, acquisition bien avantageuse en leur nécessité (des protestants). Toute la noblesse s'assembla pour les secourir ; ils y viennent plus de deux cens chevaux et quinze cents ou seize cents hommes de pied ; le sieur de La Force avoit joint au sieur de Lusignan (2), qui commandait à ce siège, son fils, le baron de Castelnaut avec sa troupe de gens de cheval et son fils, le sieur de Tonneins. L'alarme estant donnée, tous montent à cheval, mais les uns plus diligemment que les autres. Le baron de Castelnaut y estant des premiers avec sa troupe voit ces gens au milieu d'une plaine ; il y remarqua de la confusion, va à la charge sur eux avec une telle résolution qu'il les ébranle et met en déroute, défait grand nombre de cette cavalerie et presque toute l'infanterie, action fort généreuse, ensuite la place de Granges se rendit (3). »

Au sujet de l'affaire de Granges, le *Mercure François* raconte « que ledit marquis de Lusignan, ayant dressé son régiment et lui estant venu de bons soldats de devers Nérac, tant infanterie que

(1) Rive gauche. (De là, au-delà, par rapport à Clairac.)

(2) François II, marquis de Lusignan. — Il trahissait les Religionnaires tout en servant dans leurs rangs et traitait secrètement avec le roi. La famille s'éteignit en 1692. La dernière des Lusignan épousa le comte de Lau, dont le fils hérita par sa mère du marquisat de Lusignan.

(3) *Mémoires de Laforce*, II t., pp. 181-183.

« cavalerie et deux pièces de feu du sieur de Saint-Léger (1), voyant
« que le maréchal de Thémynes n'allait à lui, il auroit pris son
« temps d'aller attaquer et prendre l'abbayé et chasteau de Granges,
« à une lieue de Clérac, où il auroit eu advis qu'il y avoit quantité
« de bled, de vin, de lards et autres choses nécessaires pour avic-
« tuailler une place, ce qui lui auroit réussi selon son dessein. Là
« ayant assiégé ledit chasteau des Granges, cinq cents hommes des
« communes, tant de cheval que de pied, conduicts par le sieur de
« Catus, avec quelque cavalerie que lui avoit envoyé le maréchal de
« Thémynes, s'estant acheminés pour le secourir, ledit marquis de
« Lusignan seroit sorti de ses retranchements avec deux cents de gens
« de pied et deux cents chevaux, lequel les avoit chargés si à propos
« que peu s'en étoient retournés en dire des nouvelles aux autres,
« mesme que Catus estoit demeuré mort aux champs de la défaite, le
« soir de laquelle les assiégés capitulèrent et se rendirent audit
« marquis qui fit conduire par bateaux jusques dans Clérac tous les
« bleds, vins et lards qui y estoient en si grande quantité qu'il avoit
« faict mettre en un magasin deux mille boisseaux de bled et en celuy
« des armes pour armer sept cents hommes. Ces bleds, vins et lards,
« servirent depuis à nourrir les troupes de M. de La Force qui
« s'étoit rendu audit Clérac pour secourir Tonneins (2). »

Parmi ces gens de communes qui secoururent Granges se trouvaient ceux de Dolmayrac. Nous avons retrouvé dans les *Registres Paroissiaux* la liste des morts. Nous la donnons intégralement :

« Le 15^e de Mars de l'année susdicte 1622 fust tué Thomas
« Malaure au secours de Granges et fust ensevely dans le cimetière
« de Saint-Orens par moy.

« PARCHOEL, vicaire.

« Le mesme jour, fust tué Pierre Daiac, fils à Marion Daiac,
« sarrurier, au mesme secours de Granges et fust ensevely, etc.

« Plus le mesme jour, fust tué audict Granges Géraud Mauron, dict
« le soldat, et fust ensevely, etc.

« Plus le mesme jour fust tué audict Granges le capitaine Du Fau,

(1) Saint-Léger, juridiction de Monclar-d'Agenais.

(2) *Mercuré François*, t. viii, pp. 465-466. — Consulter aussi les *Mémoires de Castelnau*, t. iv, p. 371.

« de la juridiction de Launiac et fust ensevely dans l'église du
« Seigneur à Dalmayrac par moy.

« PARCHOEL, vicaire.

« Plus le mesme jour, fust tué au mesme secours de Granges Pierre
« Tayssel, du village de Pech-de-Plas et fust ensevely dans le
« cymetière de Saint-Orens par moy.

« PARCHOEL, vicaire.

« Plus le mesme jour feurent tués audiet Granges Jehan Papon, dict
« Jehan del Richou et Benoit Lauvergnie, lesquels on ne peust
« trouver pour les faire ensevelыр.

« PARCHOEL, vicaire. »

Ainsi donc périrent à l'affaire de Granges : Thomas Malaure, Pierre Daiac, Géraud Mauron dit *lou Souldat*, probablement un vétéran des guerres de Religion, le capitaine Dufau, Pierre Tayssel, Jean Papon dit del Richou, et Benoit Lauvergne.

La date, qui ne se trouve ni dans le *Mercurc François*, ni dans les *Mémoires de La Force*, nous est donnée par les *Registres Paroissiaux* de Dolmayrac.

Le capitaine catholique Bernard d'Angeros de Castelgaillard, qui commandait les communes à côté du sieur de Catus, était un vaillant homme de guerre.

Il s'était déjà acquitté avec succès de plusieurs missions militaires. Pendant la campagne de 1621, il s'était jeté dans Monclar que La Force attaqua le 19 juin. Le fils de d'Angeros, Antoine, y fut pris, et le père, obligé de payer rançon. En juillet, Henri de Mayenne, duc d'Aiguillon, envoya le brave Bernard d'Angeros défendre une seconde fois Monclar contre les Huguenots (1).

Un bonheur, dit-on, ne vient jamais seul. J'ai encore trouvé dans les *Registres Paroissiaux* de la paroisse d'Artigues, juridiction d'Agen, la liste des tués de cette paroisse (2).

Le curé Jean Degin, pour attirer l'attention du lecteur, a eu le soin

(1) Les d'Angeros de Castelgaillard possédaient une petite seigneurie dans la juridiction de Tombebouc, au lieu de Castelgaillard, où se voient encore les restes de leur château, planté sur le bord du plateau qui domine la partie nord de la vallée de l'Automne, face aux deux châteaux de Tombebouc et La Mau-relle. Castelgaillard est situé dans la commune d'Allez-et-Cazeneuve, canton de Sainte-Livrade.

(2) Arhc. d'Agen, GG. 103.

de dessiner à la marge de la mention ci-après une main dont les trois derniers doigts sont fermés et dont l'indicateur est tendu du côté du paragraphe :

« Morurent à Granges à un conflit contre les Huguenotz, Jean « Ganil, talieur, Laurens Romme, Anthoine Cuminal dit de « *La Bezie*, le quinziesme de mars 1622 et moy quy ay sinné qui en « puis donner tesmoniage fus deteneu prizonier et mis à ranson (1). »

A cette époque-là les curés étaient batailleurs et les « Parpaillots » n'étaient pas tendres pour les « Ravailleurs. »

D^r L. COUYBA.

(1) *Reg. Par.* d'Artigues (Arch. d'Agen, GG. 103). — Le curé Jean Degir, le héros de l'aventure, mourut le 25 août 1652 et fut enterré dans l'église Saint-Sernin d'Artigues par M^r Jean-Bonaventure Roussel, chanoine théologal de Saint-Etienne d'Agen (*Ibid.*, p. 103 v.).

DEUX DOCUMENTS

SUR JEAN DE MONLUC, ÉVÊQUE DE CONDOM

Nous avons reçu, du R. P. Othon de Pavie, le résumé de deux documents fort curieux sur Jean de Monluc, évêque de Condom. Notre correspondant et ami veut bien nous autoriser à livrer sa lettre à l'impression. C'est une bonne fortune dont nous sommes heureux de faire profiter les lecteurs de la *Revue de l'Agenais*. Tout ce qui touche, de près ou de loin, à Blaise de Monluc, nous intéresse ; mais lorsque ces renseignements viennent directement des fameuses archives du Vatican, ils offrent, semble-t-il, encore un nouvel attrait.

Nous ferons remarquer, en passant, que l'éminent religieux, à qui nous devons cette lettre, a bien voulu s'incliner devant nos observations et orthographier le nom de Monluc comme l'orthographiait Blaise Monluc lui-même, et comme l'exige l'étymologie de ce nom.

C'est au fief de Monluc que les Lasseran Massencome ont emprunté le nom immortalisé par l'auteur des Commentaires. Or, la terre de Monluc, située dans la commune de Monheurt (Lot-et-Garonne) s'appelait anciennement : « de Bono luco. »

D'après ces données, l'hésitation n'est pas permise. Cependant, l'éditeur des Commentaires publiés à Lille (1899) écrit encore Montluc. Il est bien difficile de s'affranchir de la routine !

J. DUBOIS.

Rome, 30 mai 1903.

MONSIEUR LE CURÉ,

Les deux documents que j'ai trouvés aux *Archives Secrètes* du Vatican et dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir, sont deux Brefs Pontificaux : l'un est adressé par Pie V à Charles IX, roi de France ;

l'autre est adressée par Grégoire XIII à Jean de Monluc (1), évêque de Condom. Je me fais un plaisir de vous en donner le résumé :

Au mois d'avril 1570, Charles IX écrivait à Pie V et sollicitait le chapeau de cardinal en faveur de Jean de Monluc, évêque de Condom. Mais lorsque sa lettre arriva, la création des cardinaux était publiée depuis cinq mois. Dans sa réponse, Pie V commence par faire remarquer ce retard et déclare ensuite qu'il n'avait nullement songé à à l'évêque de Condom, et qu'en ce moment les cardinaux sont assez nombreux, formant un collège apostolique composé d'hommes remarquables par la science théologique autant que par la connaissance du droit civil. Mais, s'il devait augmenter leur nombre, Pie V ne cache pas qu'il aurait une grande répugnance à nommer l'évêque de Condom, parce qu'il est le neveu de l'ancien évêque de Valence, lequel a été dépouillé de son évêché et condamné par le tribunal du Saint-Office comme coupable d'hérésie. Enfin le roi de France ne doit pas ignorer que les candidats au cardinalat sont soumis non seulement au jugement des cardinaux, mais encore à leur acceptation. Pie V espère que cette explication sera agréée par le roi de France, lui donnant l'assurance en terminant qu'il est disposé à lui accorder tout ce qu'il lui demandera si, devant Dieu, il peut se rendre à ses désirs. Le Bref est daté du 16 octobre 1570 (2). La *Gallia Christiana* manque d'exactitude en ne faisant arriver Jean de Monluc sur le siège de Condom qu'en 1571 : le Bref de Pie V nous le montre occupant ce siège dès le mois d'août 1570 (3).

L'autre Bref est une réponse de Grégoire XIII à Jean de Monluc qui avait demandé à être relevé des irrégularités encourues par lui sur les champs de bataille.

Grégoire XIII résume d'abord la supplique de l'évêque de Condom : il rappelle que Jean de Monluc était profès de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, lorsqu'à la mort de l'évêque de Condom il fut nommé à l'évêché de Condom et reçut la consécration, « *munus consecrationis acceperis* ». Mais les ennemis de l'Eglise ayant menacé ses biens, sa personne et sa dignité, l'évêque de Condom avait levé des troupes,

(1) Il était fils de l'illustre maréchal de France, Blaise de Monluc, et neveu de Jean de Monluc, évêque de Valence.

(2) Archives secrètes du Vatican, *S. Bii V Brecia de Rebus Gallicis*, 44, T. 15, p. 244, 246. T. 19 : p. 235.

(3) *V. Ecclesia Condomiensis*. — Johannes III.

reçu un commandement du roi de France, et conduit ses soldats à la bataille. L'évêque de Condom reconnaît qu'à cette occasion il s'est commis bien des crimes ; il ne croit pas cependant avoir tué quelqu'un de sa main ; il demande humblement au Pape d'être relevé des irrégularités qu'il a encourues ; Grégoire XIII condescend avec bienveillance aux désirs de Jean de Monluc, prononce la sanction des actes invalidement ou illicitement accomplis par l'évêque atteint de l'irrégularité canonique, prévoit même le cas où il serait transféré à un autre siège, et lève tout obstacle à cette translation, finalement, il lui enjoint de se présenter à un prêtre approuvé pour recevoir l'absolution et accomplir strictement la pénitence qui lui sera imposée. Le Bref est daté du 18 octobre 1588 (1).

Ces deux documents m'ont paru d'autant plus intéressants que je les crois inédits. La réputation de l'évêque de Condom ne perdra pas à leur publication, au contraire : sur les champs de bataille, au siège de Malte en particulier, avant d'être appelé à l'épiscopat, Jean de Monluc avait bien mérité de la France et de l'Eglise ; il semble donc qu'il méritait d'être cardinal. Ce n'était pas sa faute assurément si son oncle, l'évêque de Valence, avait pactisé avec l'hérésie. Toutefois, inclinons-nous devant les scrupules de Pie V ; ce saint Pontife avait grâce d'état pour agir et parler. Avouons aussi que les rares mais hélas bien retentissantes défections qui se produisirent dans ces malheureux temps parmi les évêques de France, lui imposaient la plus grande circonspection dans le choix des nouveaux cardinaux. Du reste, dans la promotion de 1570 Pie V n'avait pas oublié la France ; ce fut alors en effet qu'il éleva au cardinalat Nicolas de Pellevé, archevêque de Sens, et Charles d'Angennes de Rambouillet, évêque du Mans. Très attachés au Saint-Siège, ces deux cardinaux jouèrent un rôle important dans les événements de cette époque. Pellevé mourut archevêque de Reims, en 1594 ; d'Angennes était mort en 1587 dans les Etats Pontificaux, à Corneto dont Sixte-Quint lui avait confié le gouvernement ; il fut inhumé dans l'église des Franciscains où l'on voit son épitaphe (2).

Au point de vue de l'histoire, le Bref adressé à Jean de Monluc par Grégoire XIII est peut être plus important que celui de saint Pie V ;

(1) Archives secrètes du Vatican. — *Gregorii XIII Brevia a mense octobris 1578*, n° 460.

(2) *L'abbé Migne. Dictionnaire des Cardinaux*. V. Pellevé (Nicolas de) et Angennes (Charles d'). 1857.

il établit en effet l'authenticité d'un fait historique assez généralement contesté. La *Gallia Christiana* (1) et, à sa suite, la *Bibliothèque Sacrée* des RR. PP. Richard et Giraud, dominicains (2) ; la *Nouvelle Biographie Générale* de MM. Firmin Didot (3), enfin le savant annotateur des *Commentaires de Messire Blaise de Montluc*, publiés dans ces derniers temps (4), affirment que Jean de Montluc, évêque de Condom, ne put jamais recevoir la consécration épiscopale à cause de ses infirmités. Or Grégoire XIII est formel dans l'affirmation contraire ; il rappelle à Jean de Montluc, qu'après avoir été profès de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, il a été appelé au siège épiscopal de Condom, vacant par la mort de son évêque, et qu'il a reçu la consécration *et munus consecrationis acceperis*.

Me défiant de mes modestes lumières, j'ai soumis le Bref de Grégoire XIII à l'examen de plusieurs érudits avec lesquels j'avais l'honneur de me trouver aux Archives du Vatican ; ils ont été tous unanimes à déclarer que le Bref de Grégoire XIII établissait clairement que l'évêque destinataire avait véritablement reçu la consécration épiscopale.

Nous savons, en outre, par le Bref de Grégoire XIII, que Jean de Montluc leva des troupes, marcha à l'ennemi et commanda la charge ; cette façon d'agir n'est pas celle d'un infirme. D'autre part, dans la notice consacrée à son successeur, la *Gallia Christiana* nous apprend que, après avoir été nommé au siège de Condom, Jean de Montluc s'en alla étudier à Padoue, afin de se préparer à ses nouvelles fonctions ; puis, il visita Malte, Rome, Venise et Turin ; enfin, rentré en France, se mit en devoir de réduire à main armée les Huguenots révoltés, à Nérac (5).

Avec ces données, me semble-t-il, on peut déterminer d'une manière presque certaine l'enchaînement logique des événements qui marquèrent les dernières années de ce Prélat. Jean de Montluc, après avoir étudié à Padoue, aura reçu la consécration épiscopale en Italie : pourquoi pas à Rome ? il y avait tant de raisons pour cela ! Mais

(1) V. *Ecclesia Condomiensis*. — Johannes III.

(2) V. 15. Jean III de Montluc.

(3) V. Montluc (Jean de)

(4) *Commentaires de Messire Blaise de Montluc, maréchal de France* ; — nombreuses illustrations. Société de Saint-Augustin. Desclée Brouwer et C^{ie} imprimeur des Facultés Catholiques de Lille, 1899. V. p. 310, not. 2.

(5) V. *Ecclesia Condomiensis*. Johannes IV.

arrivé dans son diocèse, à la nouvelle de la révolte des Huguenots, le défenseur de Malte se sera réveillé dans l'évêque de Condom, et, en vrai fils du grand capitaine catholique, il aura couru sus aux ennemis de l'Eglise et du roi.

Cette expédition fut antérieure à 1578; les infirmités durent atteindre bientôt après Jean de Monluc; elles le décidèrent à résigner le siège de Condom en 1581, en faveur de Jean Du Chemin (1).

Près de cent ans avant, le siège de Condom était illustré par Jean de Marre; cent ans après, il le fut par Bossuet. Placé presque à égale distance de l'illustre orateur et du moine fervent, qui sut concilier le recueillement de la vie intérieure avec une prodigieuse activité administrative, Jean de Monluc a une physionomie qui ne manque pas d'originalité; sa biographie n'aurait rien de banal. La faveur de Charles IX et même les scrupules de saint Pie V lui font projeter sur l'église de Condom comme un éclat fugitif de la pourpre cardinalice: il est à souhaiter qu'il ait son historien.

FR^{re} OTHON, DE PAVIE.
O. F. M.

(1) *Gallia Christiana*, loc. cit.

PAYSAGES LOINTAINS

ALGER

A la Kasbah.

. On n'entre jamais de plain pied dans une maison. Il faut descendre ou monter un escalier tortueux, parfois précédé d'une ébauche de vestibule. Les portes basses sont percées d'un judas grillé par où quelque pensionnaire surveille les passants. Ont-ils l'air expansif, on leur décoche un sourire, une bonne parole, la porte s'ouvre même et sœur Anne s'avance avec des murmures mystérieux, en regardant toutefois si elle ne voit rien venir, car la police est vigilante. Un coup d'œil par l'étroit guichet procure l'impression d'une exposition de laideurs européennes dans un cadre d'arabesques dissonant comme un anachronisme ; des épaves de cafés-chantants à la place où le rêve des cadines suivait la fumée bleue des narghylés.

A mesure qu'on s'enfonce dans les ruelles obscures, la couleur locale renaît. Les portes restent ouvertes. Sur les marches des escaliers, dans le demi-éclairage des quinquets, on entrevoit des silhouettes de femmes accroupies, le visage découvert, le front ceint de voiles bariolés, enveloppées dans des robes éclatantes qui ne laissent passer que leur col brun, leurs pieds et leurs mains chargés d'anneaux. Quelques unes sourient, la plupart gardent une impassibilité d'Ouled-Naylh. Elles sont quelquefois jolies, avec des traits fins, des sourcils et des yeux noirs, toujours pittoresques par leurs costumes et leur attitude de sphinx. La plupart sont petites et grasses. Elles n'ont pas d'âge. Les têtes les plus remarquables appartiennent aux juives. nombreuses dans tous ces bouges, et qui conservent jusqu'à la fin de leur beauté une pureté de type à laquelle on ne se trompe pas. Ce

n'est pas d'ailleurs qu'elles n'essayent de donner le change ; elles nient avec acharnement leur origine devant leurs compagnes arabes.

Toutes ces cases sont sordides. Il semble que des légions d'insectes vont surgir des nattes usées, des couvertures miteuses, des matelas poussiéreux. On pénètre la plupart du temps dans une sorte de patio pavé, orné de colonnes, creusé en sous-sol pour plus de fraîcheur. Là se tient la population, qui accroupie, qui assise, qui allongée, toujours immobile. Vous entrez ; de grands yeux à demi curieux se tournent vers vous ; les figures ont à peine bougé, quelques rares « bonsoirs » se sont fait entendre. Puis elles ne regardent même plus. Elles ont senti que ces étrangers n'étaient que des amateurs de pittoresque. Elles attendent, indifférentes, qu'on leur demande quelque danse mauresque au prix d'une tasse de café et de quelques sequins. Toutefois la pensée du café met un sourire sur leurs physionomies : elles adorent ce breuvage béni de Mahomet. Lentement on gravit l'escalier qui conduit à quelque chambre supérieure. Les femmes s'accroupissent à la turque autour de quelques débris de meubles, sur lesquels elles déposent les tasses microscopiques après les avoir dégustées en silence. L'une d'elles apporte un tambourin à caisse profonde en forme de vase, et le frappe en cadence en psalmodiant une trainante mélodie. Ses compagnes se lèvent avec des mouvements de chattes qui s'étirent, et se livrent à une suite de contorsions rythmées qui ne supposent pas des études chorégraphiques approfondies. Elles piétinent sur place ; car l'appartement est exigü ; et la chanson a une odeur nègre, une physionomie de bamboula. Mais elles sont gracieuses avec leurs grands pantalons bouffants, leur petite veste et leurs babouches brodées. Elles sont vite fatiguées ; la chanson meurt ; elles retombent sur leurs talons, ou à demi couchées sur les nattes en loques. Les cigarettes s'allument ; la fumée du tabac jaune se mêle à un vague parfum d'encens, et le bruit de gargoulette des narghilés à celui des conversations en patois sabir. Beaucoup ne savent que quelques mots de français, pas assez pour raconter la classique histoire : « Fille d'un ancien officier supérieur, je n'ai pas toujours été... », elles vous les répètent, en vous considérant d'un œil étonné comme des apparitions d'un monde lointain, puis se couchent à vos pieds, avec un mouvement d'esclave qui se résigne.

En voici une aux yeux noirs immenses sous des sourcils d'un arc très pur ; une épaisse chevelure noire retombe sur le cou fin qu'entoure un triple rang de perles. « Comment t'appelles-tu, petite juive ? » Un demi-sourire entrouvre ses dents blanches, et elle ne

répond pas. — « Sarah ?... Noémi ?... Rebecca ?... » Même silence. — « Rachel ?... » — « Oui », nous dit une de ses compagnes, tandis qu'elle sourit davantage et secoue sa figure pâle dans un geste de dénégation obstinée. On lui donne une cigarette et elle fume, toujours sans rien dire, tandis qu'un pli amer erre parfois sur ses lèvres, et que ses prunelles semblent suivre dans le vague l'épopée antique de sa grande race déchue, les visions lointaines de la première Rachel et de la première Rebecca. Nous partons ; elle descend l'escalier la dernière. Au moment de franchir la porte, je l'aperçois, debout contre une colonne, qui nous regarde sans approcher. « Adieu, Rachel ! » Elle ébauche un geste de sa petite main brune, puis reprend son immobilité et le rêve de ses yeux immenses.

On se sent une pitié pour ces créatures douces et misérables, jetées dans le vice dès l'enfance, et qui y restent moins par goût que par une tendance musulmane à accepter le présent sans souci de l'avenir, par cet instinct d'inertie et de fatalisme qui est le fond du caractère oriental.

Plus on s'enfonce dans la Kasbah, plus le labyrinthe devient inextricable, des rues qui se tordent sur elles mêmes, se glissent entre des murailles resserrées, sous des arcades sombres, des étages débordants. Une longue fissure, mince comme la tranchée d'un coup de cimeterre laisse apercevoir une raie de ciel piqué d'étoiles ; puis les maisons se rejoignent par-dessus la rue pour ne former qu'un bloc unique. La voûte du tunnel s'appuie sur des arcs-boutants de bois vermoulu et noueux. La rue plonge dans un escalier raide ou dans un véritable puits. Au fond du gouffre pâlit un reverbère, sinistre comme une potence. Des Arabes silencieux rasent les murs dans leurs burnous blafards. Il semble que l'on entre dans quelque pays d'enchantement et de mystère, qu'au sortir de ce labyrinthe où mille embûches vous guettent, on va trouver quelque palais de féerie où la princesse attend dans un magique sommeil.

Hélas, en fait d'illumination, il n'y a que la faible lueur des judas grillés sous les porches bas. Et toujours les mêmes femmes accroupies, dans la même attitude de nonchalance et de résignation. Puis brusquement vous débouchez dans une rue bruyante où la foule reflue. Des cordonniers travaillent dans l'échoppe où les babouches s'empilent, des marchands sommeillent dans leur boutique, des burnous se pressent à l'entrée d'un café microscopique, des porteurs d'eau passent avec des tintements de bidons, des enfants se précipitent pour mendier quelques sous dans un jargon incompréhensible, et

partout c'est un murmure de voix qui discutent avec des intonations bizarres, dans une atmosphère imprégnée d'une odeur de friture, de café et de miel.

On ne se lasse pas de contempler les jeux de clair-obscur sur ces costumes orientaux. Tout est là pour l'artiste : la forme et aussi l'idéal, dans l'évocation d'un passé biblique, peuplé de fantômes sortis de leur tombe avec Lazare dans le blanc suaire de leurs burnous. Ils ont bien l'air de spectres avec leurs faces jaunes, leurs visages creusés, leurs membres décharnés. Ce n'est plus la belle race sémitique d'il y a deux ou trois mille ans. La débauche a usé les organismes et appauvri le sang ; dans cette clarté de cierges et de lampes fumeuses on dirait un peuple qui marche vers la tombe. Mais combien leur costume flottant a plus de caractère que les oripeaux étriés où notre civilisation perfectionnée nous enferme ; comme on y sent quelque chose de l'antique noblesse des pasteurs et des patriarches ! Comme ces visages sont plus mâles et plus fiers que ceux des pauvres petits employés qui pâlisent huit heures par jour sur leur bureau, ou celui du gommeux, plus soigné qu'une femme, qui prolonge jusqu'au milieu de son dos l'aplatissement rayé de ses cheveux enduits de pommade ! C'est l'évocation de l'Orient, le pays de la lumière magique et des merveilleux costumes ; l'Orient, berceau de tout où est née la race humaine, où sont nés les dieux antiques, tandis que Jehovah parlait à son peuple en attendant que le Christianisme s'y levât pour les détrôner ; l'Orient d'où sont venus les barbares, les conquérants, l'islamisme, dont le ciel a éclairé le plus vaste empire du monde et vu passer les croisades après Mahomet II ; l'Orient vers qui, tous les jours, notre regard se tourne pour saluer la lumière et le retour du soleil.

A la trappe de Staouéli. — 27 février.

Temps splendide. A huit heures je suis sur le pont : Alger ruisselle de soleil. Je saute dans la barque de Mohammed et une heure plus tard je prends à cheval la route de la pointe Pescade sur le bord de la mer. Je salue de loin Notre-Dame d'Afrique, je laisse derrière moi Saint-Eugène. La route blanchit sous le soleil déjà haut. Elle s'allonge entre des haies d'herbes des pampas. Des montagnes dénudées défilent à gauche ; à droite c'est la Méditerranée d'un bleu laiteux et matinal. Une bande mauve sépare l'horizon de l'azur éclatant.

tant du ciel. Voici le cap Cascine et son phare qu'entourent quelques maisons. Au détour je découvre Sidi Ferruch au bord d'une plage arrondie. Cela ressemble à un pauvre village de Provence. Des aboiements de chiens me saluent au passage. Quelques arbres, un peu de verdure commencent à surgir.

La Trappe ne doit pas être loin. Il y a quelque chose de paisible et de sanctifié dans l'air. Une escouade d'ouvriers creuse la terre rouge sous le soleil ardent. A gauche les montagnes ont disparu, des collines arrondies verdissent. Au sommet d'une côte une vaste baie s'ouvre devant moi. Les teintes chaudes des végétations rapprochées s'adoucissent et se fondent dans des lointains merveilleux de transparence et de lumière. Une nappe miroitante termine cette dégradation de nuances délicates. Au delà de tout, comme une barrière d'azur léger, c'est la chaîne de l'Atlas, les montagnes du cap Tenès et de Churchill, parfois dominées d'une aigrette de neige ou rayées d'un nuage étincelant. Et toujours la Méditerranée bleue sous un ciel bordé de mauve.

On m'a dit : tournez à gauche après le 18^e kilomètre dans une allée plantée d'arbres. La voici : des champs cultivés s'étendent à perte de vue. Voici les trappistes. Un frère en robe de bure conduit une charrue attelée de trois chevaux ; d'autres charrues menées par des ouvriers entourés d'enfants s'éloignent dans les sillons interminables. Il monte une buée de chaleur et un grésillement de chair rôtie de cette terre exposée aux rayons brûlants. Un bois de pins tapissé de gazon me procure un peu de fraîcheur ; mais la route bifurque ; grande perplexité. Une ménagère espagnole m'engage à gravir la colline prochaine. Le sentier de chèvres, hérissé de blocs aigus, se transforme sur le plateau en un large chemin raviné de terre sablonneuse et jaune. Pas une âme qui vive, un silence de soleil et de chaleur, à peine rompu par des craquements de bois qui se dilate, d'écorce qui éclate, de nature qui cuit.

Au bout d'un kilomètre, la rêverie de solitude et de renoncement aux biens de ce monde, que m'inspire la tranquillité monastique de ce paysage, fait place à une certaine inquiétude. Où diable est la Trappe ? Il est onze heures et demie ; mon estomac crie famine et j'ai plus soif que le mauvais riche. Au fond d'un vallon, derrière moi, il y a un clocher dans un bouquet d'arbres ; serait ce là ? Enfin un ouvrier me rassure : le clocher aperçu est celui de Staouéli. Voici la porte du monastère. Sur le mur je lis en lettres noires : « Les dames n'entrent pas. » Grâce au ciel j'appartiens à l'autre sexe. Je passe, un chien

s'élance, puis un concierge. « Monsieur, ce passage est interdit ; il faut faire le tour par la grande entrée. » — « Est-ce loin ? » — « Deux kilomètres. » — « Suffit ! je passe par ici. » — « Mais Monsieur » !... Les protestations se perdent dans l'éloignement. J'ai trop soif !... Après quelques détours dans l'enceinte, j'arrive chez le concierge : une grosse figure rouge, l'air d'un bon vivant. Je ne lui ai pas plus tôt dit que je suis officier de marine, qu'il me comble de petits soins. Il a eu un oncle capitaine de vaisseau. Cet oncle lui a laissé quarante mille francs.

Hélas, Monsieur, il y a longtemps qu'il n'en reste rien. Ici, je suis nourri et logé ; mais je n'ai que 15 francs par mois. S'il n'y avait pas les visiteurs !... Monsieur veut-il me permettre de lui offrir une absinthe ? Ça m'est défendu ; mais on ne peut pas m'empêcher d'en avoir pour mon usage personnel ; et puisque Monsieur est officier, Monsieur m'honorerait beaucoup en acceptant... C'est la meilleure absinthe que j'aie jamais bu.

Le concierge me conduisit au Père hôtelier : déluge d'amabilités. Il y a des heures pour visiter la Trappe. L'heure de visite du matin est passée. J'attends le déjeuner sous une galerie assez fraîche. J'y trouve un régiment de cochers qui tiennent les propos les plus saugrenus. Il y a table ouverte à la Trappe pour tous les visiteurs. Le repas se compose d'œufs, d'un plat de légumes, de fromage, d'un fruit et de vin excellent du pays. Il est gratuit. On est invité à déposer une aumône dans un tronc pour les pauvres.

J'ai déjeuné avec un aumônier de Madagascar, quatre viticulteurs, un fonctionnaire et un chanoine qui nous a raconté des histoires. Un frère servait. Le Père hôtelier surveillait. J'avais eu un instant l'appréhension de retrouver ici les cochers de tout à l'heure ; mais grâce au ciel les trappistes ne poussent pas le socialisme chrétien jusqu'à réunir à la même table maîtres et valets.

Il y a un troisième réfectoire près de la porte d'entrée. C'est en même temps le bazar aux pieux souvenirs. J'y ai trouvé des dames. Elles n'en dépassent pas l'enceinte. Quand on arrive avec une dame pour visiter, il faut la déposer au vestiaire. Cette salle à manger était surveillée par un Père septuagénaire pour qui le contact avec le beau sexe n'offrait évidemment plus aucun danger.

En attendant l'ouverture du monastère, le jeune fonctionnaire avec qui j'ai déjeuné me guide à travers les caves. Elles étendent à perte de vue leur double rangée de futs où se sont reposés jusqu'à 20.000 hectolitres de vin. Dernièrement on a dû les agrandir et les réparer

Une voûte s'était effondrée, écrasant sept ouvriers. Le domaine de la Trappe comprend deux mille hectares, dont trois cents seulement en vignes. Il est complètement cultivé. Un grand seigneur anglais en a offert douze millions aux Pères, qui ont refusé. Actuellement le rapport a un peu diminué sous l'influence même des trappistes ; les populations voisines se sont mises à la culture et leur font une vive concurrence.

Voici l'heure de la visite. Nous sommes quatre : deux alsaciens, un anglais et votre serviteur ; un frère nous guide. Il nous montre dans la cour deux groupes de palmiers. Pendant la bataille de Staouéli, un chef arabe allait prendre le café sous ces arbres, quand on l'avertit que les Français le cernaient ; il sauta sur son cheval et ce furent nos officiers qui savourèrent le breuvage parfumé.

Nous entrons dans le monastère proprement dit. On lit sur les murs une invitation à ne pas rompre trop violemment le silence des couloirs. Voici le parloir. Quand deux Pères désirent communiquer, cas exceptionnel, ils saisissent le moment où le Père abbé passe près du parloir, et, avec son autorisation, causent devant lui. Dès qu'il fait un pas vers la porte, l'entretien doit finir.

Dans le cloître, orné de chromos du catéchisme en images, des sentences surgissent sur les murs :

S'il est dur de vivre à la Trappe, il est doux d'y mourir.

Le plaisir de mourir sans peine, vaut bien la peine de vivre sans plaisir...

et des maximes arabes trouvées dans les ruines de Persépolis et qu'on dirait dictées par la plus pure tradition chrétienne.

La chapelle s'ouvre devant nous. Elle est sans ornement. Une cloison de bois, percée d'une porte, la divise en deux parties. La première est le chœur. Les Pères s'y tiennent dans des stalles latérales. Au centre, une stalle séparée est réservée au prieur qui dit les offices ; un peu en arrière, la stalle de l'abbé avec sa crosse aux armes de l'abbaye. De l'autre côté de la cloison se tiennent les frères. La distance entre l'humble frère qui ne consacrera jamais, et le Père, *sacerdos*, revêtu par l'ordination d'un caractère sacré, n'est marquée que là et au cimetière par l'orientation de la tombe. Partout ailleurs la règle est la même.

Le dortoir n'est qu'une immense file de cellules. Celle du Père abbé ne se différencie en rien de celles des frères. Une commode, un lit bas orné d'un matelas, de deux couvertures et d'un oreiller peu moelleux : voilà tout le mobilier. Un rideau ferme les cellules sur le couloir

commun. Les moines couchent tout habillés. Le costume des frères est marron; celui des Pères, blanc. Le scapulaire est le même pour tous. Dans les champs, ils portent un grand chapeau et retroussent leur robe à l'aide de crochets suspendus à leur ceinture. Toutes les salles sont blanchies à la chaux. Il se dégage de là une impression de dédain pour le confortable, de renoncement à tout bien-être, qui élève l'âme, mais ne l'attire pas. Le côté mystique de cette vie n'est pas apparent. On se sent plus en présence d'ouvriers que de religieux. Les robes terreuses donnent l'impression d'une propreté douteuse, d'une chose désagréable à toucher. On doit toujours avoir envie de prendre un tub là dedans. Les mains du frère sont de larges mains rugueuses, aux doigts spatulés, moins habituées à manier la plume que la bêche ou le hoyau. La figure est rouge, hâlée, crevassée. Et je songe involontairement à certains costumes de religieuses, discrets, lumineux et fins, à de longs voiles blancs encadrant de pâles visages de madones. Fantômes légers, apparitions de rêve, chastes comme des vierges de Memling, anges à peine enchaînés, ouvrant déjà leurs ailes pour quitter cette terre à laquelle elles n'appartiennent plus. Souvent, en visitant des couvents, j'ai eu un regret de ne pouvoir être l'une de ces femmes qui glissaient en silence, dans le suaire de leur jeunesse et de leur beauté sacrifiées. La vue des moines ne m'a pas procuré pareille émotion. Décidément j'ai manqué mon sexe.

Sur une petite porte est écrit le mot : Bibliothèque. Une pancarte indique à quelles heures les volumes sont mis à la disposition des Pères, frères et novices. La salle n'est pas très grande, mais les murs disparaissent sous les rayons encombrés de volumes. Il y a plusieurs sections; ici l'histoire, là la philosophie, là la théologie : Saint Thomas d'Aquin, les Pères de l'Eglise..... plus loin la mystique Sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, sainte Catherine de Sienne, Marie d'Agreda et mille autres. Au centre, un bureau. Le P. Prieur travaillait quand nous sommes entrés. Deux de mes compagnons lui soumettent une discussion sur l'éternité des peines de l'Enfer; il les met d'accord avec la *Somme* de saint Thomas et un texte de saint Bonaventure.

Nous descendons au réfectoire. Des tables s'alignent presque nues. Un frère met le couvert : une petite jarre d'eau fraîche, un peu d'abondance, un verre, une écuelle, un couteau et une fourchette, un morceau de pain, un petit pot d'un condiment inconnu.

Sur une des faces latérales se dresse une chaire. Au bout de la salle, une table ne réunit que trois couverts. Sur celui du milieu, je lis :

« P. Abbas », à droite et à gauche : P. Prior, P. Sub Prior. Comme j'ai l'air absorbé, le frère me dit : Vous vous instruisez pour venir prendre votre place parmi nous ? Je souris sans répondre. « Vous seriez Père, vous, vous savez le latin ». Hum ! le patois de Cicéron ne m'est pas trop familier ; et quant à finir mes jours à Staouéli, j'en serais plus étonné que le Doge de se voir à Versailles. Mais, il ne faut jurer de rien. Le frère qui nous guide est un ancien sergent de l'armée d'Afrique, et tout à l'heure, il nous en a montré un autre, vieux débris, qui date presque de la prise d'Alger. En sortant, je lui demande si les légumes sont cuits à l'eau. « C'était la règle primitive, mais au dernier concile, N. S. Père le Pape a exigé qu'on l'adoucit par l'emploi d'un peu d'huile » me répondit-il d'un air de regret.

Il nous confia au rubicond portier, pour la visite du cimetière. L'abbaye est entourée d'un jardin, on nous montre la boulangerie et un corps de logis séparé pour les oblats ou retraitants. Le monastère peut abriter trois cents voyageurs pour une nuit. Ceux qui veulent y passer quelque temps sont nourris, logés, blanchis pour quatre-vingts francs par mois.

Le cimetière est sur une éminence, à 500 mètres de l'abbaye. Le Père chargé de l'entretenir est un vieux mais joyeux fossoyeur, le seul survivant des neuf Pères envoyés de France avec l'abbé de Martrindonos lors de sa fondation. Staouéli était alors un lieu inculte et marécageux, et la fièvre a décimé les premiers trappistes.

Une allée centrale divise le cimetière en deux parties : d'un côté les religieux, de l'autre les civils morts à la Trappe. Les tombes sont pareilles : un tertre gazonné surmonté d'une croix noire. Il y en a une quarantaine. Celles qui marquent les tombes des Pères sont situées du côté opposé à celles des frères, toutes parfaitement alignées. Les morts sont enterrés sans bière, dans leurs vêtements monastiques. Du côté des civils, une tombe se fait remarquer par une plaque de marbre blanc ornée de ciselures, représentant une aigle impériale, un trophée de drapeaux, deux grenadiers à bonnets à poils. C'est celle du colonel Marengo, un héros du premier empire et de la conquête. Il était corse et remplissait les fonctions de tambour à Marengo. Bonaparte le remarqua : — « Comment t'appelles-tu ? » — L'enfant rougissait, hésitait ; « J'ai un vilain nom, dit-il. » — « Mais encore ? » — « Je m'appelle Lapone ». — « Tu as raison, ce n'est pas le nom d'un brave ; désormais tu t'appelleras Marengo. »

L'enfant devint colonel ; il a doté Alger d'une foule d'institutions

généreuses ; après avoir consacré les loisirs de sa retraite à favoriser l'abbaye naissante, il est venu y mourir.

Dans l'allée centrale, bordée d'une double haie de buis, œuvre de jeunesse du vieux gardien, une tombe nous arrête : celle d'un évêque d'Alger, protecteur de la Trappe. Puis une petite chapelle se dresse : c'est le mausolée des deux premiers abbés de Staouéli.

En partant, nous emportons quelques fleurs. Une paix profonde plane sur ce lieu. Quelques bourdonnements d'insectes sous le soleil y attestent la vie de la puissante nature au-dessus des restes des créatures éphémères. Autour de nous sont les champs fécondés par le labeur de ces morts ; et là-bas, à l'extrême limite de l'horizon, l'Atlas développe sa gigantesque barrière bleue coiffée de nuages et de rayons.

Le vieux Père nous donne une cordiale poignée de main ; il reprend sa brouette et son travail, puis de loin, nous envoie encore un sourire et un geste d'adieu.

Quelques instants plus tard je galopais sur la route d'Alger ; l'âme rassérénée par le beau spectacle de vie simple et grande, que pendant de longues années peut-être il ne me sera plus donné de contempler.

J'ai suivi de hauts plateaux, traversé le village d'El Bihar, atteint le sommet du Bouzaréa. Un dernier regard à l'Atlas, au golfe où la mer étincelle, et je descends sur Alger. Voici les tournants Rovigo ; j'entrevois un instant la ville à mes pieds, l'admirable panorama de la baie jusqu'au cap Matifou, la Mitidja lointaine et les montagnes de la Kabylie. Un admirable groupe de jeunes filles juives me donne de terribles distractions près de la porte de la ville, et j'arrête brusquement mon cheval à cinquante centimètres d'un alezan qui se cabre sous le poignet d'un cocher stupéfait, tandis qu'une voix de femme aigre-douce, parfumée d'accent britannique me crie : « Mais, Monsieur, que faites-vous ? vous n'y voyez pas ? » puis je rentre dans la rue Bal-Azoua avec sérénité.

J. DE LA J.



ARCHÉOLOGIE AGENAISE

XV. — *Le sous-sol romain à Agen.*

Dans l'*Abrégé chronologique des Antiquités d'Agen*, Labrunie mentionne expressément les « champs de Malconte » comme recélant des ruines romaines avec ceux de Renaut et du Séminaire (1). Un peu plus tard, Saint-Amans confirma les dires de son exact prédécesseur en y ajoutant quelques constatations précises. Ce sont d'abord certains objets trop confusément désignés à la page 184 de l'*Essai sur les Antiquités du département de Lot-et-Garonne* pour qu'il y ait lieu d'insister ; en second lieu, le très mauvais dessin d'un vase à deux anses (pl. XXVI, VIII^e notice, fig. 2) qui fut trouvé « à Malconte dans un tombeau. Il était, dit-on, rempli de cendres (2). » M. Bladé a mentionné ce vase dans son *Epigraphie antique de la Gascogne* (n^o 192, p. 156) à cause de l'inscription qu'y avait relevé Saint-Amans : CATISIVS ; et, ne l'ayant pas vu lui-même, il laisse entendre qu'il pourrait bien n'avoir jamais existé. Si le pseudo épigraphiste avait un peu cherché, il eut facilement trouvé ce vase qui était dès lors au Musée d'Agen.

Il y aura lieu de revenir ultérieurement sur les antiquités trouvées à Malconte. Nous nous bornerons pour le moment à enregistrer une nouvelle découverte qui vient prouver une fois de plus que les champs de Malconte furent bien le cimetière d'Aginnum et, par conséquent, en dehors de ses murs.

Dans les derniers jours de novembre 1902, M. Gonzalès, l'ingénieur créateur de l'usine de Jayan, fit exécuter quelques travaux de terras-

(1) Page 34.

(2) Page 204.

sement dans le jardin de sa maison, rue de Rome. Les ouvriers rencontrèrent à 4 mètres de profondeur un grand nombre de vases qu'ils détruisirent. M. Gonzalès put en sauver toutefois un spécimen presque intact qu'il s'est empressé d'offrir au musée d'Agen. C'est une sorte de lagène, haute de cent soixante sept millimètres, à col assez court dont l'orifice circulaire s'évase en entonnoir mouluré à l'extérieur. Une petite anse, décorée elle aussi de sobres moulures, part de la naissance de cet entonnoir-goulot pour se souder à la partie supérieure de la panse. La terre en est rosée, presque blanche. Ce vase qu'on trouve toujours associé, dans nos régions, aux sépultures par incinération, est particulièrement abondant dans le centre de la France; il s'en est rencontré des exemplaires dans les fours de Montans.

XVI. — Vieilles demeures en bois empilés.

M. Charles Roessler dans son livre tout récent, *Les influences celtiques avant et après Colomban*, dit quelques mots significatifs sur l'état rudimentaire de l'architecture celtique dont la rusticité est le caractère principal et dont le bois presque brut a dû être le principal élément. « Finian » qui avait été moine à Iona, lorsqu'il devint évêque de Lindisfarne, bâtit une église de bois et de chaume « *more Scottorum, non de lapide sed de robore secto.* » (BÉDE, *Version latine*, III, 25.)

Ce que faisaient les celtes irlandais à l'aube du Christianisme, leurs ancêtres du continent le faisaient bien des siècles avant. Les auteurs grecs et romains sont unanimes sur ce point, et en l'absence de leur témoignage formel, on serait forcé d'admettre que ceux-là qui ne savaient construire les remparts de leurs forteresses qu'en maintenant les assises de pierre par des cadres alternés de poutres colossales, devaient demander aux chênes de leurs forêts les principaux éléments de l'architecture civile.

Dès lors n'est-on pas en droit de se demander si les très anciennes demeures de bois, signalées au début du XIX^e siècle par Boudon de Saint-Amans sur les frontières du Périgord et de l'Agenais, ne se rattachaient pas, elles aussi, à ces influences celtiques dont les puissantes survivances s'affirment de plus en plus. Voici le passage du *Voyage dans les Landes* de Boudon de Saint-Amans auquel nous faisons allusion.

« En quittant le village de Salles, nous descendons dans un chemin creux dirigé d'abord au nord-ouest, et qui tourne bientôt à l'ouest. La portion de ce chemin qui touche vers Salles, est un véritable abîme : les eaux qui filtrent entre les terres y affluent de toutes parts. Pour le rendre praticable, on l'a pavé en bois, ici bien moins rare que les cailloux, et bien plus commun que les pierres. Des tiges d'arbres en grume, posées en travers les unes auprès des autres, assurent le passage des hommes, des animaux et des voitures. Combien ne sommes-nous pas éloignés dans nos pays, maintenant si découverts, de confectionner les routes avec de pareils matériaux !

« Cependant cet emploi, et d'autres emplois analogues, qui nous surprennent aujourd'hui, étaient jadis pratiqués presque partout avant la dévastation des forêts. Thiérri, que son zèle à jamais louable pour la botanique, conduisit, à travers tant de dangers, jusqu'à Guaxaca, pour y dérober la cochenille aux Espagnols, parle d'une rue ainsi pavée à la Vera-Cruz ou à Carthagène. Les anciens historiens font mention d'une ville dont les remparts même étaient en bois, et dans le département de Lot-et-Garonne, sur quelques communes limitrophes de celui de la Dordogne, il existe encore des granges construites avec de grosses poutres équarries, posées de champ, assemblées à leurs extrémités, et dans lesquelles on a scié ou taillé les portes et les fenêtres. Excepté les frontières de la Russie méridionale et la Sibérie, où l'on voit, selon Pallas, des fortifications et des édifices ainsi fabriqués ; excepté les Alpes, où l'on trouve quelques maisons et quelques chalets de la même architecture, y a-t-il maintenant beaucoup de pays où l'on puisse employer à ces grandes constructions le bois devenu si rare ? »

Il y a quelques années, au cours de la dernière visite que nous fîmes à notre bien regretté maître et ami Philippe Tamisey de Larroque, nous eûmes la bonne fortune de découvrir à peu de distance du Pavillon Peiresec, au lieu des Périès (commune de Saint-Pierre de Nogaret) une des étranges maisons signalées par Saint-Amans.

Au premier aspect on croirait voir une demeure en bois empilé du Telemark, on rêve d'influences scandinaves, on évoque les fantômes de quelques pirates normans fixés par les hasards des invasions en ce coin perdu de l'Aquitaine. Un instant de réflexion arrête l'imagination sur cette pente dangereuse. Quand même un édifice construit en matériaux aussi inflammables eut pu braver la double tourmente des guerres de religion et des guerres de la Fronde, un détail caractéristique suffirait pour prouver que l'archaïque maison de Périès date

tout au plus du ^{xvi}^e siècle et plus probablement du ^{xvii}^e. En effet les grossières moulures qui décorent les deux pieds droits de la cheminée sont une mauvaise imitation du style toscan le plus classique. Et cette cheminée elle-même, assez semblable à celle de la cuisine du manoir d'Augo, près de Dieppe, avec alcove à droite et petit retraits à gauche, est d'un type spécial aux temps modernes et dont nous ne connaissons pas d'exemple au moyen-âge.

Ce qui est véritablement ancien dans cette curieuse mesure, c'est son mode de construction, c'est la structure par empilage de ses murs formés d'énormes poutres soigneusement équarries posées l'une sur l'autre et embrévées aux quatre coins, deux à deux, de manière à obtenir une jonction parfaite et une solidité à toute épreuve. Viollet-le-Duc a longuement insisté sur la quasi immutabilité des formes architecturales parmi les campagnards de certaines régions isolées. Les besoins ne changeant pas, les demeures sont restées ce qu'elles étaient au début. Tout le monde a constaté, en outre, la longue survivance dans le Sud-Ouest des modes de constructions importées par les Romains. Quoi d'étonnant que dans les régions forestières l'habitude de construire des maisons en bois par la méthode d'empilage, se soit perpétuée depuis les anciens celtes jusqu'au ^{xvii}^e siècle, alors que des superstitions et des coutumes traditionnelles tout aussi vénérables survivent encore dans nombre de régions moins reculées ?

J. MOMMÉJA.



BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE

Un siècle d'enseignement ou monographie du collège de Miramont, par M. l'abbé M. Maurel, ex-professeur du Petit-Séminaire d'Agen, ancien supérieur de l'école Belsunce, curé de Miramont. 1 vol. in-12, de xv — 109 pp., orné de cinq phototypies.

Dans l'Avant-Propos de son ouvrage M. l'abbé Maurel explique à ses lecteurs pour quelles raisons il a écrit son livre. C'est d'abord pour satisfaire une louable curiosité, ensuite pour conserver aux générations futures un chapitre d'histoire locale, et non des moins intéressants.

L'heure était d'ailleurs bien choisie :

« Quand est-ce qu'on songe à écrire la biographie d'un personnage considérable ? Quand il meurt. Quand fait-on l'historique d'un règne ? Quand il finit ; d'un monument de l'effort ou de l'art humain ? Quand il tombe ! Témoin ce superbe campanile de la place Saint-Marc, à Venise, dont l'historique n'a vraiment été produit qu'au jour où il n'était plus qu'un monceau de ruines.

« C'est logique, ou du moins normal : c'est dans l'ordre habituel des choses. Un extrême fait naturellement penser à l'autre, le commencement fait songer à la fin, la mort rappelle la vie.

« Il a fallu voir la fin de notre collège pour qu'on songeât à ses commencements. Sa mort a fait penser à toute sa vie. »

C'est un sentiment de piété qui a dicté à M. l'abbé Maurel les pages de ce petit volume ; piété envers le collège si profondément fermé — et pour toujours peut-être — piété aussi envers la cité dont il doit entretenir et développer les traditions religieuses.

Connaître les sources de son histoire et y puiser sans retard, telle

fut logiquement la première pensée de M. l'abbé Maurel. La méthode historique, en effet, a réalisé aujourd'hui de tels progrès, parmi nous, que nul, dans les rangs du clergé, n'ignore la nécessité d'une forte documentation.

Moins facile et moins connue est la méthode à suivre dans la recherche des documents. Il faut parfois être doué d'une surprenante sagacité pour découvrir des manuscrits dont nul être humain ne soupçonne l'existence ou la valeur. Ceux-là seulement peuvent avoir une idée exacte de la difficulté de cette entreprise qui ont fait de ces recherches l'emploi quotidien de toute leur vie.

Cette difficulté a définitivement arrêté plus d'un débutant dans une voie où pourtant l'on rencontre plus de fleurs que d'épines.

Un moment, M. l'abbé Maurel se sentit lui aussi abattu, en constatant le peu de succès de ses premières recherches, mais il ne se découragea pas et le hasard des circonstances lui fit découvrir une source dont nul initiateur ne lui avait révélé l'existence. Obligé de consulter les archives communales de Miramont il comprit aussitôt la nature des vieux registres qu'elles contenaient et l'importance de ce dépôt. Aux renseignements que lui avaient fournis les archives du presbytère et du collège il pouvait désormais ajouter les renseignements nouveaux contenus dans les archives de la mairie. Bientôt il découvrit dans la famille même du fondateur du collège des papiers très importants qui servaient aux plus bas offices de la cuisine et devaient nécessairement disparaître bientôt. Une intervention opportune, quoique tardive, sauva quelques débris précieux.

Les souvenirs oraux, quoique bien amoindris, n'étaient pourtant pas éteints ; il fallait recueillir et contrôler les divers récits les uns par les autres et les ajouter aux renseignements fournis par les archives : en un mot faire œuvre d'historien.

C'est la tâche dont M. l'abbé Maurel s'est pleinement acquitté. Si son histoire est une œuvre de piété, elle est aussi, on peut le dire en toute justice, une œuvre de sincérité et de saine critique. On sent que l'auteur a été professeur et qu'il a dirigé une maison d'éducation ; il apprécie à leur juste valeur les hommes et les choses et, comme il veut mettre son livre entre toutes les mains, il se sert d'une langue très simple et très claire.

Le chapitre I : « Avant la fondation du collège » représente avec vérité l'état des écoles, à Miramont, de 1782 à 1800. C'est une partie fort intéressante.

Le chapitre II : « Création du collège — M. Chaumès, chef d'ins-

titution » raconte la naissance du collège et sa vie durant près d'un demi siècle. Le fondateur, d'abord instituteur primaire, réussit, à force de travail et d'énergie, à créer ce Collège qu'il sut maintenir toujours à un bon niveau ; Chaumès fut un bon administrateur.

Le chapitre III intitulé : « Le Collège sous M. Maugras », nous fait connaître ce que fut cette institution durant trente ans. Prospère d'abord, elle déclina ensuite, malgré les efforts de l'abbé Curot, un prêtre à la physionomie très originale, très aimé à Miramont, parce qu'il se dévoua dans une épidémie de suette. M. l'abbé Maurel n'a pas connu le rôle charitable de ce prêtre durant la terrible épidémie ; nous sommes heureux de remplir ici cette lacune.

Le livre s'achève par l'histoire du collège sous la direction des frères Marianites. C'est un bon ouvrage qui mérite d'être lu ; il peut servir de modèle aux travaux similaires. Après tant d'autres il fournit une preuve nouvelle de l'intérêt que le clergé agenais prend aux études d'histoire locale. C'est une constatation que nous tenions à faire ici et dont nous sommes très fier.

J. DUBOIS.

AD. VAN BEVER et ED. SANSOT-ORLAND. — *Œuvres galantes des Conteurs italiens (XIV^e, XV^e et XVI^e siècles)*. Traduction littérale, avec notices biographiques et historiques. Troisième édition. — Paris, Société du Mercure de France, 1903 ; in-18° de 356 pp.

Si MM. van Bever et Sansot-Orland cherchent le gros tirage, ils le trouveront, pour peu qu'ils fassent autour de leur livre une réclame intelligente. Les œuvres galantes des conteurs italiens appartiennent, en effet, à cette littérature spéciale qui se complait dans l'obscénité et les détails croustillants. C'est un tissu d'anecdotes scandaleuses où il est question à tout instant de femmes, naturellement charmantes et belles, envoyant leurs maris pacifiques (rien du héros de Tristan Bernard) au doux pays de Cornouailles, ou leur faisant effectuer de nuit plusieurs tours du joli village de Corneto. Le lecteur, surpris, je n'ose ajouter charmé, y trouvera des confidentes discrètes, des amours sincères, des gens désintéressés. Il y fera connaissance avec

des amants insatiables qui, volontiers, chantent à leur maitresse le vers du poète :

Da mihi centum basia, deinde centum,

et se livrent, pour parvenir auprès de leur belle, à des ruses extraordinaires, à des escalades invraisemblables, où souvent ils se rompent les os, se tuent presque... mais puisent encore dans leur amour assez de force pour fuir et sauver ainsi l'honneur de l'aimée.

On le voit, les œuvres galantes des conteurs italiens tiennent, et largement, les promesses d'un titre alléchant.

Mais si MM. van Bever et Sansot-Orland ont cherché autre chose que le gros tirage, s'ils ont voulu faire œuvre scientifique et nous initier à cette littérature italienne, charmante dans sa naïveté, des ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, j'ose affirmer qu'ils ont échoué dans leur entreprise.

Je ne veux m'occuper ni de Francesco da Barberino, ni d'Agnolo Firenzuola, mais uniquement du conteur italien, agenais d'adoption, qui motive cet article bibliographique, de Matteo Bandello, qui, né à Castelnuovo en 1480, prit l'habit de Saint-Dominique et, après une jeunesse assez orageuse, où il sacrifia aux Muses et très probablement à Vénus, vint en France où ses protecteurs, les Frégose, lui firent obtenir la cure de Cabalsaut, près Castelculier. Henri II, en 1550, lui donna la succession du cardinal de Lorraine à l'évêché d'Agén. En 1555, Bandello démissionnait en faveur de Janus Frégose, fils de son protecteur, et se retirait à Bazens, où il mourut en 1561. Il fut inhumé au pied du maître-autel de l'église des Jacobins, à Port Sainte-Marie.

Assurément l'œuvre de Bandello ne saurait passer, de près ou de loin, pour un modèle d'édification ; ses poésies et ses nouvelles, selon l'expression d'Andrieu, sont aussi étrangères que possible au caractère et à la qualité de leur auteur. Les moralités y apparaissent, mais noyées dans des flots de gaillardises épicées qu'expliquent un peu les mœurs de l'époque. Mais de là à faire de l'ancien évêque d'Agén une manière de nouvelliste qui écrirait de nos jours à la *Gaudriole* ou au *Fin de siècle*, il y a loin. MM. van Bever et Sansot-Orland ont eu le grand tort de ne point le comprendre et d'extraire de son œuvre ce qu'il y avait de plus licencieux. J'ajouterai que leur traduction littérale manque d'élégance ; elle est lourde, souvent pénible. Celle de 1879-1880 me paraît supérieure. Il est regrettable que les deux premiers tomes aient seuls paru. Il semble, en un mot, qu'on puisse adresser aux éditeurs d'aujourd'hui les reproches qu'ils dirigent eux-mêmes contre

les commentateurs de la veille : ils nous font connaître un Bandello transformé et desservent sa mémoire, alors qu'ils avaient mission de la respecter, sinon de la défendre.

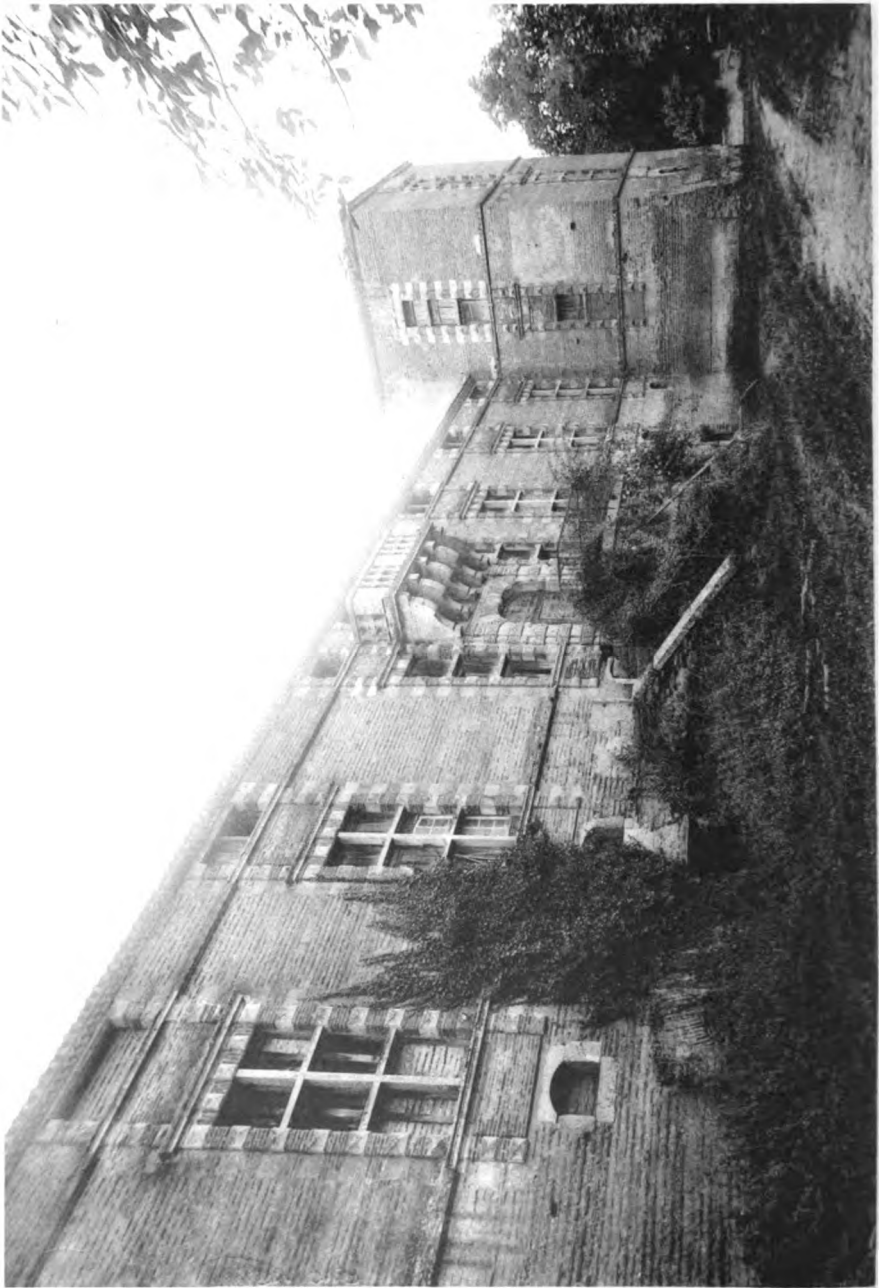
Je me permettrai, en terminant, de leur adresser une nouvelle critique : MM. van Bever et Sansot-Orland ne sont pas méridionaux et, cependant, ils exagèrent. Ils n'ont point d'excuse. Où donc ont-ils pris que la maison de plaisance des évêques d'Agen à Bazens fût une résidence « magnifique » ? Pourquoi qualifier l'évêque François Hébert « d'un des plus jolis Tartufes de la cour du grand Roi » ? Et quand, en 1726, ledit évêque obtint du Conseil d'Etat l'autorisation de faire démolir la « magnifique résidence » de Bandello, elle tombait littéralement en ruines.

Il n'y a, somme toute, à retenir, dans les œuvres galantes des conteurs italiens, que les très intéressantes notices bibliographiques qui accompagnent les nouvelles. On pourra les consulter avec fruit. Je regrette de n'en pouvoir dire autant du reste.

RENÉ BONNAT.







Château Ph. Lanson

CHATEAU DE CLOZONNES

THE HISTORY OF THE

1791

THE HISTORY OF THE
1791

THE HISTORY OF THE
1791

THE HISTORY OF THE
1791

THE HISTORY OF THE
1791

THE HISTORY OF THE
1791



LE CHATEAU DE CALONGES *

[Canton du Mas-d'Agenais, arrondissement de Marmande.]

La contrée du Mas-d'Agenais offrira toujours aux chercheurs un vaste champ d'investigations. Qu'ils soient archéologues ou historiens, ils trouveront dans cette région qui longe la rive gauche de la Garonne, depuis la Baïse jusqu'à l'Avance, la plus ample moisson à glaner.

Sur aucun point, en effet, du département de Lot-et-Garonne, si ce n'est peut-être à Eysses et à Aiguillon, l'occupation romaine n'y a gravé plus profondément qu'en celui-là sa robuste empreinte.

N'est-ce pas, d'abord, au pied même du coteau où s'élève le château de Calonges que se déroulait, dans cette vaste et riche plaine de *Camparome* (*campum romanum*) la grande voie antique de Bordeaux à Agen, dont les stations, indiquées par l'itinéraire d'Antonin, sont encore aujourd'hui si diversement interprétées (1)? Car, si la première, *Sirio*, est, de l'avis de tous, le lieu de Cérons dans la Gironde, où peut-on dire exactement que s'élevait la seconde, *Ussubium* ? Longtemps

(*) Toute reproduction, même partielle, du texte de cette étude ou du plan du château est rigoureusement interdite.

(1) Voir à cet égard : *Inscriptions romaines de Bordeaux*, par Camille Julian, t. II, pp. 221 et suivantes ; *Le Mas d'Agenais sous la domination romaine*, par Nicolai, p. 156 ; *Causeries sur les origines de l'Agenais*, par G. Tholin. (*Revue de l'Agenais*, t. XXII et XXIII), etc.

on a cru la trouver dans Hures. Mais la distance indiquée ne concorde pas, Hures n'étant qu'à vingt-sept kilomètres de Cérons, alors qu'il faut chercher Ussubium à quarante-quatre kilomètres et demi de cette première station. Or, c'est précisément le plateau de Revenac, paroisse de Saint-Martin de Lesques, à trois kilomètres ouest du Mas, qui correspond exactement à la mesure donnée par les textes romains. Et l'on sait que là se trouvent à foison toutes sortes de débris gallo-romains, tuiles à rebord, poids de tisserands, fragments de poteries grises, rouges, samiennes, vases, amphores, urnes funéraires surtout, qui accusent nettement l'existence d'une vaste nécropole, voisine par conséquent d'une importante agglomération d'habitants. Si nous ajoutons, d'après le manuscrit de l'abbé Méllingre, ancien curé du Mas (1), et une note plus explicite encore d'un ancien recteur de Saint-Martin de Lesques (2), que c'est bien en ce lieu que fut découvert le cippe votif en forme de balustre qui sert aujourd'hui de support à la vasque du bénitier de l'église Saint-Vincent du Mas et qui porte la célèbre inscription : TVTEL.E. AUG. VSSVBIO. LABRVM. SILVINVS. SCIPIONIS. F. ANTISTES. D., il ne sera plus permis de douter que là se trouvait Ussubium, et que c'est sur le plateau de Saint-Martin de Lesques qu'il faut placer la seconde station de l'Itinéraire.

Fouillée depuis plus d'un siècle par tous les archéologues de la région (Saint-Amans écrivait déjà, il y a cent ans, qu'on en

(1) Actuellement aux Archives départementales de Lot-et-Garonne. Don de M. Ad. Magen.

(2) M. le vicomte Olivier de Luppé possède, dans ses archives du château de Revenac, un curieux document qu'il a bien voulu nous communiquer. C'est la réponse, faite en 1780 par le curé de Saint-Martin de Lesques, aux *Eclaircissements et demandes* adressées par le subdélégué de Marmande, et où nous lisons : « Il paraît qu'il y a eu autrefois une ville sur la hauteur qui domine la plaine » de Garonne. On y a trouvé et on y trouve encore des médailles des empereurs « romains, avec des inscriptions sur des pièces de marbre qui seraient dans le » temple des idoles. » Or, en fait d'inscription, on ne connaît et on n'a jamais trouvé que celle du cippe votif à la déesse tutelle. Preuve nouvelle et irréfutable que c'est bien là que ce cippe a été découvert ; ce qui fixe à tout jamais l'emplacement d'Ussubium.

avait retiré plus d'un hectolitre de monnaies romaines), la nécropole de Saint-Martin de Lesques n'a pas dit son dernier mot. Les collections de M. le vicomte de Luppé, propriétaire de la plus grande partie du plateau de Revenac, de M. Gautier, à Marmande, de M. Maurice Jorret, au Mas, de M. A. Nicolai, à Bordeaux, etc., pour aussi intéressantes qu'elles soient, sont loin d'être complètes, et il est permis d'espérer que de nouvelles fouilles, intelligemment conduites, amèneront bientôt d'abondantes découvertes. N'est-ce pas du reste, tout à côté, au lieu de Bréguet, où devait s'élever, voisine de la cité, une riche villa gallo-romaine, que la charrue a fait sortir de terre cette admirable Vénus, dite du Mas-d'Agenais, aujourd'hui le plus bel ornement du Musée d'Agen ?

Plus difficile à déterminer est le lieu où Saint-Vincent subit le martyre. Faut-il le chercher à droite ou à gauche du Mas, sur le tertre escarpé de Caumont, sur celui de Saint-Martin, ou plus simplement sur celui même du Mas ? Sur lequel de ces sommets s'élevait le fameux temple de *Vernemet*, où se célébrait chaque année la grande fête solaire, en laquelle une roue enflammée se précipitait dans le fleuve, remontait toujours en feu au sommet du coteau, et, lancée de nouveau du temple, continuait à vomir des flammes (1) ? Où se trouvait *Pompejacum* et qu'était *Velanum* ?

Nous ne chercherons point à résoudre ici ces problèmes, sur lesquels, d'ailleurs, après tant d'autres (2), nous avons déjà formulé notre opinion (3). Mais si, pour nous, *Pompejacum* est sans conteste le Mas-d'Agenais, si *Velanum*, suivant l'habile interprétation de M. G. Tholin (4), ne signifie pas autre chose que l'Ager Velanus (le texte dit en effet *in agro*

(1) Voir la très intéressante étude de M. Lièvre : *Une fête solaire en Agenais au V^e siècle*. (Extrait du *Bulletin de la faculté des Lettres de Poitiers*, 1892).

(2) Voir notamment le remarquable mémoire de M. l'abbé Dubos, lu au Congrès archéologique d'Agen en 1901 et inséré dans le volume du Congrès, sous le titre de : *Essai d'identification des lieux du martyre et des premières sépultures de saint Vincent, diacre*.

(3) *Revue de Gascogne*, t. XXXVIII, p. 177, année 1897.

(4) *Revue de l'Agenais*, t. XXIII, p. 171, année 1896.

relano), c'est-à-dire le champ Bélénien (le *c* = le *b*), ou autrement le champ consacré à Bélénus, nom gaulois du dieu Soleil, où s'opérait le prodige de la roue enflammée, il reste toujours à déterminer l'emplacement exact de ce temple où Saint Vincent vint confondre l'imposture des prêtres païens, celui, proche voisin, où il subit le martyre et où l'évêque Léonce, transformant le Vernemet en église, lui éleva une première basilique, qu'il faut chercher dans un rayon de cinq milles au plus, soit sept kilomètres cinq cent, autour du Mas (1) ; celui enfin où il fut secrètement inhumé et que M. l'abbé Dubos croit être le lieu dit encore : *La Gleyssotte du Saint*, à deux cents mètres à l'est du château de Calonges (2).

L'histoire du Mas-d'Agenais, enfin, n'est-elle point à écrire ? Peu de cités en Gascogne ont traversé d'aussi émouvantes vicissitudes. Station romaine sous le nom de *Pompejacum*, puis, au moyen-âge, sous celui de *Mansio Agennensis*, elle fut une première fois détruite par les Barbares au iv^e siècle, ensuite assiégée et prise au vi^e siècle par les soldats de Gontran, roi des Burgundes, qui poursuivaient l'armée de Gondebaut et s'acharnèrent sur la seconde et riche basilique de marbre élevée en l'honneur du saint, au centre de la ville. Plus tard, Simon de Montfort l'assiégea vainement. Plus heureux furent les soldats de l'armée royale qui escaladèrent ses murailles et démolirent ses remparts. Siège d'un important prieuré au moyen-âge, le Mas est resté célèbre autant par la vénération dont a joui son sanctuaire que par son histoire religieuse et municipale. Et ce n'est pas une de ses moindres curiosités que de voir les luttes et les procès continus que soutinrent ses prieurs et ses consuls,

(1) Voir sur cette question : *Dissertation sur les livres liturgiques Agenais*, par Ad. Magen. (*Recueil de la Soc. Acad. d'Agen*, t. 1, 2^e partie, appendice); Longnon : *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*; G. Tholin : *Causeries sur les origines de l'Agenais*; Nicolai : *Le Mas d'Agenais sous la domination romaine*; Lièvre : *Une fête solaire en Agenais*, etc.

(2) Mémoire de M. l'abbé Dubos, lu au Congrès archéologique.

jusqu'à la Révolution contre les seigneurs voisins, notamment ceux de Calonges, dont les terres confinaient aux leurs (1).

Le château de Calonges enfin, poste avancé du côté de l'est, autour duquel abondent également des fragments gallo-romains et au-dessous duquel se retrouvent encore des vestiges de la voie romaine, n'a-t-il point été le témoin de quelques-uns de ces faits mémorables et n'est-il pas digne à son tour qu'on écrive son histoire ? Sa construction originale, les souvenirs qu'il évoque, le rôle important qu'ont joué ses derniers seigneurs dans les guerres du ^{xvii}^e siècle et dont quelques-uns ont porté les plus grands noms de France, nous ont paru mériter une mention spéciale. Aussi est-ce par sa monographie que nous continuons aujourd'hui notre étude des anciens châteaux de l'Agenais et de la Gascogne.

I

Le château actuel de Calonges n'est ni un château féodal ni même un manoir de la Renaissance. Il ne date que de la première moitié du ^{xvii}^e siècle, affectant tout particulièrement ce qu'on est convenu d'appeler le style Louis XIII. De là son principal intérêt, ce genre de construction étant fort rare dans le département de Lot-et-Garonne.

D'une grande pureté de style, le château de Calonges est malheureusement en partie démoli. Dans les premières années du dernier siècle, vers 1818, on renversa son second étage, ce qui lui enlève aujourd'hui, en l'alourdissant, ses harmonieuses proportions d'autrefois. Néanmoins, tel qu'il se

(1) L'histoire du Mas d'Agenais est en partie écrite. Nous faisons des vœux pour que son auteur, M. le vicomte O. de Luppé, ne s'attarde pas plus longtemps à chercher des documents qui sans doute lui feront toujours défaut et pour qu'il nous fasse profiter le plus tôt possible de ses patientes et fructueuses investigations.

présente encore, avec sa façade de briques, sa porte monumentale, son perron et ses deux pavillons, ce vaste édifice dénote chez ceux qui le firent construire un réel sentiment artistique, mêlé de faste et de grandeur.

Il existait sur l'emplacement même du château actuel un château beaucoup plus ancien, qui devait remonter aux années les plus lointaines du moyen-âge. Peut-être même les Romains avaient-ils établi en cet endroit un poste d'observation ; mais rien ne nous permet de l'affirmer. En tous cas, le large et profond fossé qui se voit encore au nord et que l'on franchit pour entrer dans l'enceinte même du château, accuse l'existence d'un pont-levis, d'une porte fortifiée, en un mot d'anciennes défenses, telles qu'elles se pratiquaient aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles. Les documents que nous ferons connaître en traitant de son histoire, et qui nous révèlent l'existence d'un *Castrum de Calongis* dès 1286, ne laissent aucun doute à cet égard. Il nous est impossible malheureusement de dire en quoi consistait cette première construction.

Sis sur une éminence aux pentes adoucies, qui s'avance en forme de promontoire arrondi à l'est, au nord et au midi, l'ancien château de Calonges dominait la plaine de la Garonne et de ces trois côtés était facilement défendable. A l'ouest, au contraire, sa position était des plus faibles ; car, bien qu'adossé à la forêt de Sénestis, il se trouvait de plain-pied avec le plateau supérieur et ne pouvait être protégé de ce côté que par des murs, des fossés, des terrassements artificiels.

Affectait-il, comme beaucoup de châteaux agenais, Nérac, Duras, Castelnoubel, etc., la forme d'un quadrilatère flanqué à ses angles de quatre tours rondes ? Ou bien présentait-il l'aspect d'un château gascon, c'est-à-dire d'une bâtisse rectangulaire défendue seulement par deux tours carrées à ses deux extrémités ? C'est ce qu'aucun document, aucune suite continue de murs anciens n'a pu jusqu'à présent nous révéler, le vieux château ayant été complètement démoli et ses murs rasés jusqu'à leurs fondements, lors de la construction du dernier édifice.

Le château actuel de Calonges est un vaste parallélogramme

de 45 mètres de long sur 12 seulement de large, flanqué à ses extrémités de deux pavillons en forte saillie, à peu près carrés.

Une aile de 26 mètre de long sur 10 de large, avec galerie extérieure, le prolonge en équerre du côté droit. Une autre aile, semblable avait été projetée du côté gauche, formant ainsi une cour intérieure que clôturait un mur à l'ouest. Mais aucun indice ne nous montre si cette aile gauche à jamais été construite. Nous croyons fort que, de ce côté, le château est resté inachevé.

On y accédait par deux grandes portes, ouvertes au nord et au midi sur les fossés, et que défendaient deux ponts-levis. Celle du nord, P, existe encore dans son état primitif. Le pont-levis seul a été remplacé par un pont en maçonnerie. La porte du midi P', toujours visible, a changé de destination.

Une fois ces portes franchies, on arrive à la grande terrasse T, qui se projette au devant de la façade principale.

Cette façade, tournée vers l'est, est bâtie en petites briques dont les lits sont séparés par des couches épaisses d'un mortier spécial composé de chaux et de gravier. De larges et hautes fenêtres, divisées par un double meneau horizontal et décorées d'assises de briques alternant avec des pierres en bossage, éclairent tout le premier étage. Des fenêtres semblables, dont on ne voit plus que les bases, ajouraient le deuxième étage ; elles ont été démolies.

On monte, de ce côté, au premier étage par un perron R, à pans coupés, qui a dû en remplacer un plus large et plus ancien, et qui aboutit à un palier sur lequel s'ouvre la porte principale.

Cette porte, A, de 2^m 10 de large sur 2^m 90 de haut est surmontée d'une voûte surbaissée et encadrée dans des pieds-droits dont l'ornementation est assez originale. Elle consiste en assises de pierre, les unes vermiculées, les autres taillées en pointes de diamant du plus heureux effet. Les deux panneaux du haut offrent de jolies sculptures, représentant notamment un portique vu de profil, enguirlandé de volutes et de rainceaux. Ceux du bas sont simplement ornés de têtes de clous.

Deux fenêtres plus étroites, mais aussi hautes que les autres, à simples meneaux horizontaux, encadrent de chaque côté cette porte, au-dessus de laquelle s'avance un élégant balcon, ajouré de balustres et supporté par cinq consoles. Ce balcon donnait sur la chambre d'honneur, avant qu'elle n'ait été détruite avec tout le deuxième étage.

Deux cordons de pierre, d'un relief très accusé, séparent les divers étages sur tout le pourtour du château.

Cette façade, dans son ensemble, est encore très décorative. Elle devait l'être bien davantage, quand le château présentait la hauteur primitive que lui avait assignée son habile architecte.

La porte A s'ouvre sur un vestibule B, également ajouré à l'ouest par une large porte et qui est en même temps la cage d'escalier.

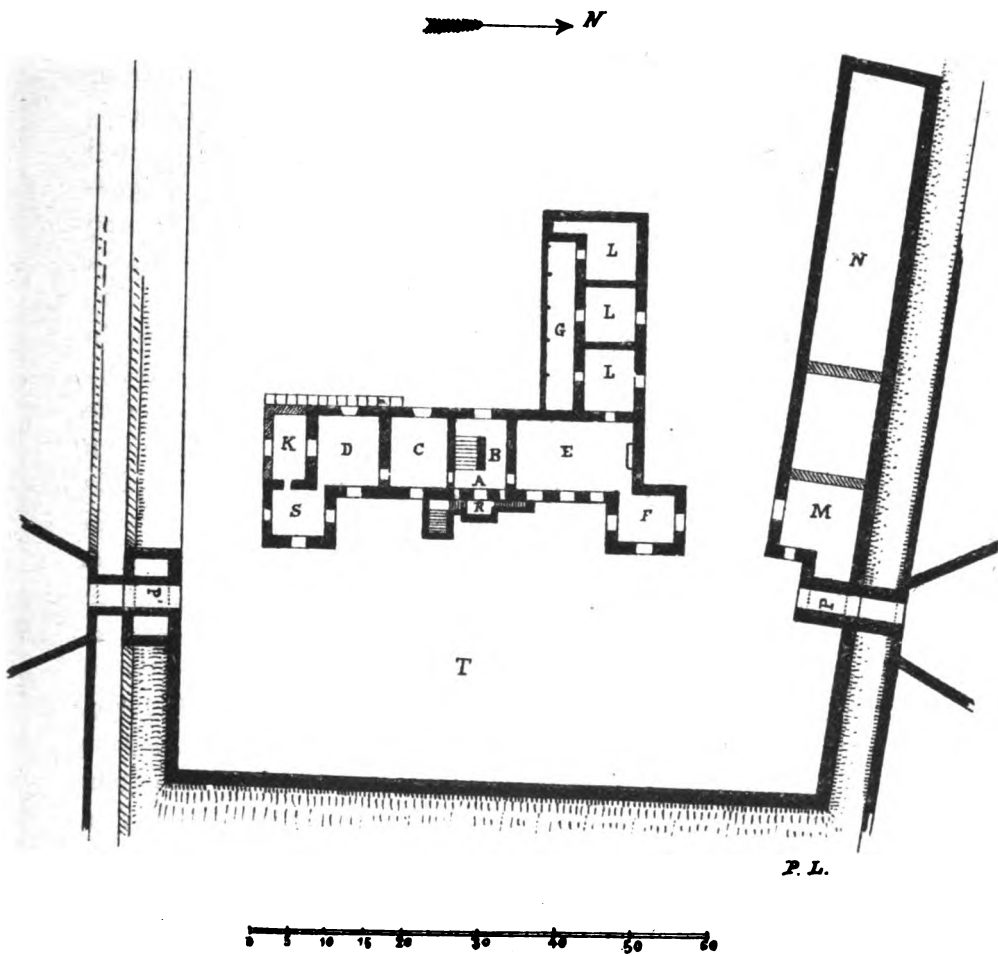
De grandes salles occupent de chaque côté toute la longueur du château : en C l'ancienne salle à manger, en D la salle de billard, en E le grand salon d'honneur, etc. Elles ont changé d'ailleurs plus d'une fois de destination. Toutes sont recouvertes de plafonds élégants, à petits caissons peints, et ornées de panneaux et de frises en bois sculpté.

Une surtout mérite une mention particulière. C'est la chambre S, dite du *Secret*, qui occupe le pavillon de gauche. Ses murs étaient entièrement couverts de fresques. Le plafond, à reflets métalliques noir et or, est encore orné d'une jolie peinture, représentant une femme demi-nue, une Flore sans doute, qui jette des bouquets de fleurs que ramassent des amours. Si cette peinture n'est point de Mignard lui-même, ainsi qu'on se plaît à le dire, on peut l'attribuer facilement à son école. Il existe également encore, au-dessus de la cheminée, un joli buste de Diane, avec deux amours au-dessous, armés de flèches et de carquois.

Toute cette ornementation du château date du *xv^e* siècle, c'est-à-dire de l'époque où il était habité par les Chaussade et le marquis de Bougy.

Le second étage affectait les mêmes dispositions. Il contenait les chambres à coucher.

Les pièces du rez-de-chaussée, un peu en contre bas du sol,



PLAN DU CHATEAU

et auxquelles on accède par le vestibule, sont voûtées en berceau surbaissé. Elles correspondent, comme divisions, à celles des étages supérieurs. Là se trouvaient les cuisines, les caves, les divers offices. A côté de l'escalier se voit un petit réduit voûté, ajouré par une baie étroite et grillée, qui passe pour avoir servi autrefois de prison. Ne serait-ce point plutôt un caveau pour les vins ?

Malgré ses amples proportions, ce principal corps de logis n'aurait pas suffi à loger tout le personnel du château. Aussi avait-on construit une aile droite en équerre, destinée uniquement à renfermer des chambres, L, s'ouvrant sur une galerie G. Une autre aile, avons-nous dit, avait été projetée à gauche, mais, croyons-nous, n'a jamais été construite.

Le vaste corps de logis, élevé sur la courtine au-dessus du fossé nord, servait, à son extrémité N, à abriter les écuries, les remises, les communs. La partie-M, la plus rapprochée de la porte d'entrée, semble avoir eu un tout autre usage. La tradition veut, en effet, que là se soit trouvé le fameux temple évangélique, élevé par le dernier baron de Chaussade, agrandi par sa fille Suzanne, et dont il sera longuement parlé dans la suite de ce travail. Un document, que nous rapporterons en son lieu et date, nous apprend en effet que le susdit temple, qu'il décrit, « avoit esté basty dans la grande cour du château dudit lieu. » Partout ailleurs, nous n'en trouvons nulle trace. Ainsi placé, du reste, en dehors du château, mais dans son enceinte et près de la porte d'entrée, ce bâtiment semble tout indiqué pour avoir reçu une semblable affectation. Un caveau, paraît-il, existait au-dessous, destiné à contenir les restes de la famille de Chaussade. Or, au commencement du dernier siècle, on a découvert en cet endroit de nombreux ossements. N'est-on pas allé jusqu'à dire que, dans un étroit réduit voûté, on avait trouvé le corps d'un grand personnage, assis sur un fauteuil, armé de pied en cap, et qui au premier contact était tombé en poussière ? N'a-t-on pas de suite ajouté que ce ne pouvait être que le marquis de Bougy, le héros des guerres de la Fronde, qui, on le verra, vint mourir à Calonges en 1657, âgé de quarante ans ?

Il existait également, sur un des murs aujourd'hui détruits, un zodiaque en pierre, dont les fragments furent enlevés par les démolisseurs et dispersés ça et là. On en retrouve trois, représentant le Soleil, la Lune, et croyons-nous le Verseau, encastés dans le mur de façade d'une maison particulière au Mas-d'Agenais.

De la terrasse T, au devant de la façade principale, la vue s'étend, magnifique, sur toute la plaine de la Garonne, depuis les coteaux d'Aiguillon jusqu'à ceux de Marmande et de Sainte-Bazille. Derrière, à l'ouest, formant comme un noir rideau, se dresse et se prolonge au loin vers la lande la forêt du Mas ou de Sénéstis.

II

Sis sur la rive gauche de la Garonne, le château de Calonges dépendait, avant la Révolution, du diocèse de Condom qui s'étendait, on le sait, jusqu'à ce fleuve. La paroisse de Saint-Vincent de Calonges était comprise dans l'archiprêtré de Cayran.

Calonges était le siège d'une importante justice seigneuriale qui relevait par appel au sénéchal de Condom et en dernier ressort au Parlement de Bordeaux.

En 1758, ainsi que nous le verrons plus au long à cette date, le marquisat de Calonges fut réuni avec la baronnie de Tonneins-Dessus à celle de Tonneins-Dessous et devint, en faveur d'Antoine-Paul-Jacques de Quelen de Stuer de Causade, comte de La Vauguyon, un duché-pairie sous le titre de duché-pairie de La Vauguyon.

Le château de Calonges fait aujourd'hui partie de la commune de ce nom, canton du Mas-d'Agenais, arrondissement de Marmande, Lot-et-Garonne.

LES CANTIRAN ET LES CALONGES. — L'acte le plus ancien que nous ayons pu trouver relatif à la terre de Calonges

remonte à la fin du XII^e siècle. Dans une transaction sur la moitié de la dime de l'église de Corbian, rapportée par le cartulaire du prieuré de Saint-Pierre de La Réole, figure comme témoin *Forton de Cantiran*, qualifié *prieur de Calonges* (1). Faut-il en conclure qu'il existait en cet endroit un prieuré antérieur à la seigneurie ou plutôt contemporain de ladite seigneurie et protégé par elle ? Toujours est-il que la terre de Calonges était à cette époque possédée par la famille de Cantiran, déjà puissante, ainsi qu'il résulte des actes assez nombreux la concernant.

Dès le XII^e siècle, en effet, la famille de Cantiran avait d'importantes possessions en Agenais. « En 1140, Bertrand de Cantiran, tenant le parti de l'évêque d'Agen, fait invasion à Casteljaloux et à Bazas, dont il emmène les chanoines prisonniers (2). »

Un siècle plus tard, en 1271, dans la liste des « barons, hommes d'armes, prélats et nobles de l'Agenais » venant prêter serment et rendre hommage à Guillaume de Cohardon, sénéchal de Carcassonne et de Béziers, chargé par le roi de France d'administrer le comté de Toulouse et l'Agenais, se trouve cité *Bernard de Cantiran*, damoiseau ; et, plus loin, « *Amanieu de Birac, de Calonges*, damoiseau, pour lui et le seigneur G. Arnaud de La Ferrière, écuyer, son frère (3). »

Mais l'Agenais ayant été donné peu après avec le Condomois au roi d'Angleterre par le traité d'Amiens (1279), les seigneurs de ces deux pays furent invités à venir derechef rendre hommage à leur nouveau suzerain. En 1286, dans la longue liste des actes d'hommage des sénéchaussées d'Agenais et de Condomois, il est maintes fois question du château de Calonges.

C'est d'abord : « *Mancipe de Calonges* qui reconnaît tenir en fief du roi d'Angleterre *castrum de Calongis*, avec ses

(1) *Archives historiques de la Gironde*, V. 136.

(2) *Archives historiques de la Gascogne*, fascicule XVII. *Sceaux Gascons*, n^e partie, p. 241.

(3) *Recueil de la Société Académique d'Agen*, XIII^e, 2^e série, p. 87.

appartenances, s'engageant à lui fournir *unum militem, vel unum scutiferum armatum equo, quando fit exercitus communis in Agenensio*. » Puis viennent successivement *Berot et Arnaud Garsie de Lauro*, frères, pour la sixième partie dudit château avec ses terres, vignes, bois et autres biens ; — *Amanieu de Cantiran*, en son nom comme en celui de *Jean de Cantiran* et de ses autres neveux, le quart de la dite seigneurie ; — *Guillaume de Laferrière*, la sixième partie ; — *Raymond de Saint-Gely*, au nom de sa femme, la sixième partie ; *Bernard de Lart jeune*, fils de Vidon de Lart, en son nom, comme en celui de son père, l'*affarium de Calonges* (1) ; enfin *Falquet de La Roche*, damoiseau, au nom de sa femme *Alarde de Calonges*, la huitième partie du dit château (2).

Il existait donc, à la fin du ^{xiii}^e siècle, un important château de Calonges, possédé par divers seigneurs, mais plus particulièrement par les familles de Cantiran et de Calonges, qui ne sont peut-être qu'une seule et même famille et qui continuent à le détenir dans la suite.

En 1340 un *Amanieu de Cantiran* est qualifié *capitaine de Calonges*, dans le rôle des gens d'armes de sa compagnie ; il donne à Agen quittance de ses gages, le 11 décembre, 25 janvier et 13 mars de cette année (3).

Le 16 avril 1362, *Guillelme de Calonges* épouse Guillaume de Labaure. La même année, un certain *Pierre de Calonges* est qualifié chanoine de l'église métropolitaine de Saint-André de Bordeaux. Il fait son testament et dispose de la plupart de ses biens en faveur de cette église (4).

Au ^{xv}^e siècle, le château de Calonges passe en d'autres mains.

Lors de la prestation du serment d'Alain d'Albret entre les

(1) *Affarium*, d'après du Cange, *prædium rusticum*, c'est-à-dire fonds ou tenement.

(2) *Archives historiques de la Gironde*, I, p. 352 et suiv.

(3) Arch. nat. Titres, scellés, reg. 25. — Cf. : *Archives historiques de la Gascogne*, fascicule xvii, p. 241. *Sceaux Gascons*.

(4) *Archives historiques de la Gironde*, xviii, pp. 85 et 207.

maines des consuls de Meilhan-sur-Garonne, dans le château du dit lieu, le 7 juin 1463, étaient présents, outre les quatre consuls Peyroton de Corèges, Guillot Neymon de Cous, Fortet Bouges et Menaut Cordel, *Peyroton de Grignols*, écuyer, seigneur de Calonges (1). On trouve encore ce personnage, avec le même titre, dans un arrentement du 31 octobre 1477 (2).

Mais cette nouvelle famille ne semble pas l'avoir possédé longtemps, attendu que, moins de vingt ans après, nous le voyons appartenir à la famille de Chaussade qui le gardera jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

LES DE CHAUSSADE. — La généalogie de la famille de Chaussade ou de la Chaussade n'a point été écrite. Seule, dans ses dossiers nobiliaires, la comtesse de Raymond a tenté de la dresser. Encore n'est-ce qu'avec une très grande circonspection qu'elle établit la filiation de ses plus anciens membres. Les premiers seigneurs de Chaussade, que l'on rencontre à la fin du XV^e et pendant le XVI^e siècle, portent tous en effet le prénom de Jacques. Il est donc fort difficile d'attribuer à chacun la part exacte qui lui revient. Nous ferons comme elle, cherchant le plus possible à éviter toute confusion.

Les Chaussade étaient seigneurs de Calonges, Lansau (3), Roquefère, Chandos, etc., terres situées en Condomois, en Bazadais, en Agenais, en Périgord. Ils portaient : Ecartelé au 1 et 4 d'azur, à la croix d'or ; au 2 et 3 d'argent, aux trois chevrons brisés de gueules.

Dès 1443, *Jarques de Chaussade* est qualifié seigneur de Calonges. Il est en procès avec Alain d'Albret, co-seigneur du Mas-d'Agenais, au sujet des délimitations des seigneuries du Mas et de Calonges (4). Peu après, il engage avec lui une

(1) *Archives historiques de la Gironde*, 1, p. 193.

(2) Archives du château de Grignols. Pièce communiquée par M. l'abbé Dubois.

(3) Et non Lavau, comme l'écrivit à tort Madame de Raymond.

(4) Archives départementales de Lot-et-Garonne, E, Suppl, 1^{re} édition.

nouvelle procédure devant le Parlement de Bordeaux, toujours au sujet de la perception des dîmes sur ses fiefs du Mas-d'Agenais (1).

Ces démarches devaient coûter d'autant moins au seigneur de Calonges qu'il était de robe, d'abord procureur général au Parlement de Bordeaux de 1483 à 1489, puis conseiller à la même Cour. C'est comme tel qu'il est désigné dans un autre long procès, intenté également par lui à Gaston de Foix, comte de Candale, de Bénauges, de Lavaur, captal de Buch, au sujet de la terre de Roquefère, en Agenais, qu'il lui avait achetée, dont la possession lui était contestée et qu'il finit par posséder intégralement. Dans les nombreux papiers relatifs à cette affaire, ainsi que dans la plupart des titres de la maison de Roquefère que nous avons eus sous les yeux (2), Jacques de Chaussade s'intitule, depuis 1489 jusque vers 1510, d'abord conseiller au Parlement de Bordeaux, puis seigneur de Calonges en Condomois et de Roquefère en Agenais. Il n'y est du reste que fort peu question de la seigneurie de Calonges, mais seulement de celle de Roquefère, des terres du Repayre de Boudou et autres, sises dans la juridiction de Montflanquin.

Jacques I^{er} de Chaussade épousa Lucrèce de Foix. Il eut un fils *Jacques II*, dont le nom revient souvent dans les actes de la première moitié du xvi^e siècle, et aussi une fille, Marie, qui épousa Pierre de Mercier et devint de ce chef dame de Balarin en Condomois (3).

Le 14 décembre 1501, Jacques II de Chaussade acquiert le péage de Meillan des tuteurs des enfants de Peyrotou de

(1) Archives des Basses-Pyrénées, E. 137. — Cf. : *Inventaire des titres de la maison d'Albret*, Bibl. nat., fonds Dupuy.

(2) La terre de Roquefère est située à trois kilomètres au nord-ouest de Montflanquin, arrondissement de Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne). La plus grande partie des archives de cette ancienne seigneurie appartient actuellement à M. Maurice Campagne, l'auteur du beau volume sur *l'Histoire de la Maison de Madaillan*, qui a bien voulu nous les communiquer. Qu'il veuille bien agréer ici l'expression de notre gratitude.

(3) Bibl. nat., fonds Dupuy, vol. 368, p. 137 : *Inventaire des titres de la maison d'Albret*.

Grignols, qui, on le sait, en 1463 était qualifié seigneur de Calonges.

Plus tard, il consent, en qualité de procureur d'Henri I^{er} d'Albret, roi de Navarre, de nombreux contrats d'acquisition, « de certains titres et domaines, à Fargues, Lavardac, Durance, etc., pour l'augmentation des parcs dudit sire d'Albret, roy de Navarre, lesdits contrats retenus par Davit, notaire royal de Nérac (1). »

Vers la même époque, nous trouvons une demoiselle Marie de Chaussade, épouse de Pierre de Mercier, seigneur de Balarin et de Luzanet, faisant son testament au château de Balarin, près de Montréal, diocèse de Condom (14 septembre 1517) (2). Elle était sœur de Jacque II.

Jacques II de Chaussade fut père de quatre enfants : 1^o Jean, qui suit ; 2^o Bernard, qui continua longtemps à exercer des droits sur la terre de Calonges ; 3^o Pierre ou Gaston ; 4^o Madeleine qui épousa Renée de Rostanh.

— *Jean de Chaussade*, baron de Calonges, Lanau, Roquefère et autres places, joua un rôle important en Agenais durant toutes les guerres de religion. Il embrassa de bonne heure la Réforme et devint l'un des chefs les plus autorisés du parti. Il fut condamné à mort, le 17 janvier 1570, par arrêt du Parlement de Bordeaux, avec son frère le capitaine Gaston de Castetja, seigneur de Ruats et soixante-quinze protestants (3). Mais cette condamnation ne fut point suivie d'effet. Trois ans avant, le 8 juin 1567, il avait rendu hommage au Roi pour son château de Calonges (4).

En 1573, le seigneur de Calonges ouvre les portes de son château à Langoiran, chef de l'armée protestante en Guienne,

(1) Pièce communiquée par M. l'abbé J. Dubois. — Voir également l'article de M. Mazeret : *Les Consuls de Montréal et les Mercier, seigneurs de Balarin* (*Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 1902, 3^e trimestre).

(2) Voir notre *Monographie du château de Balarin* (Auch, 1904, In-8^e avec plan et planches).

(3) *Archives historiques de la Gironde*, xiii, p. 423.

(4) Bayle, *Dictionnaire historique*, iv, p. 267 et suiv. (5^e édition).

qui y convoque les plus marquants des religionnaires. Dans une assemblée tenue le 7 juillet, Langoiran promet de s'emparer de Bordeaux, d'en chasser son frère Montferrand qui y commande et de mettre cette ville entre les mains des protestants. Mais son projet fut déjoué par un certain Pierre Gargas, de Clairac, qui prévint à temps les consuls d'Agen, et ceux-ci leurs collègues de Bordeaux (1).

C'est également à Calonges, mais dans le village seulement et non au château, trop protestant pour cela, que Monluc s'arrêta, onze ans auparavant, en 1562, alors qu'il se rendait à Bordeaux, où l'appelait Burie. Ne pouvant entrer au Mas, il y logea ses troupes ainsi qu'au village voisin de La Gruère. Il y reçut une lettre de la Reine de Navarre qui se trouvait à Duras. Cette princesse lui disait qu'elle était partie de France pour apaiser les troubles, que d'accord avec M. de Burie elle y avait réussi et que, par suite, il était inutile qu'il poussât plus loin. Monluc ne s'y fia pas. Il renvoya les capitaines Puig et Sendat auprès de Jeanne d'Albret pour vérifier le fait, tourna le château de Caumont qu'il jugea téméraire d'attaquer et continua sa route sur Bordeaux (2).

Bernard de Chaussade, frère cadet de Jean, se disait aussi seigneur de Calonges. En 1571, il passa avec les habitants de ce village une importante transaction au sujet des redevances qui lui sont dues par eux, de l'évaluation de la perche, de l'usage de la forêt. « La contenance des terres sera évaluée en
« journaux de neuf lattes et demie de larges sur vingt-quatre
« de long. Les redevances seront pour chaque journal de douze
« deniers tournois, une demi mesure de froment, autant de
« seigle ; en outre pour vingt journaux, un quarton d'avoine,
« deux poules et deux manœuvres. Pour chaque maison dans
« le bourg, le devoir est de trois sous. Les habitants déclarent
« reconnaître au seigneur les droits de justice, péage, bouche-

(1) *Archives historiques de la Gironde*, xxix, p. 90. — Cf. : *La ville d'Agen pendant les Guerres de Religion*, par G. Tholin (*Revue de l'Agenais*, xvi, p. 35).

(2) *Commentaires de Monluc*. — Cf. : Lagarde, *Chronique des Eglises réformées*, p. 81.

« ries, de mayade, de chasse et de pigeonier. Ils ont le droit
« de pacage le long du chemin de la forêt, depuis Pilhe
« jusqu'aux Bergades (1). »

Ce Bernard de Chaussade était mort en 1594. Sa succession donna lieu à de nombreux procès (2).

Dans un des rôles de la noblesse du Condomois de 1579, le seigneur de Calonges doit fournir un archer (3).

Jean de Chaussade testa le 18 mars 1581, faisant héritier son fils aîné Jacques, et lui substituant ses filles. Il avait épousé Françoise de Lanne, dont il eut plusieurs enfants : 1^o Jacques qui suit ; 2^o Anne, qui épousa Joseph de la Mothe, baron de Lherm, et qui devint propriétaire de la terre de Roquefère (4) ; 3^o Marie, épouse du sieur d'Incamps ; 4^o Léa, morte après son frère ; 5^o Judith, dont les droits furent assurés par une transaction postérieure ; 6^o Pierre, seigneur de La Nau, marié à Suzanne de Benquet de Combes et qui eut une fille Adrienne, qui, par acte du 20 octobre 1625 passé au Grézet en Albret, épousa Jérémie de Comarque (5).

Jean de Chaussade dut mourir peu de temps après avoir fait son testament. Car, à partir de 1584, sa veuve Françoise de Lanne reste seule désignée comme dame de Calonges. Elle s'efforce par tous les moyens en son pouvoir de maintenir ses droits, qui, à en juger par les nombreuses procédures encore existantes, devaient lui être opiniâtrement contestés.

(1) Archives départementales de Lot-et-Garonne, E, Suppl', 1746 (Mairie de Calonges).

(2) *Idem*, E, 36. Contredit pour demoiselle Adrienne de Raphaël, veuve de feu sieur de La Nau, contre Jean de Chaussade, seigneur de Roquefère.

(3) *Généalogie de la famille de Galard*, par Noulens, III, p. 53.

(4) Le 20 août 1598, noble Joseph de La Mothe, baron de Lherm, gendre de Jean de Chaussade, décédé, habitait avec sa femme le château de Calonges. Il y donna quittance à haute et puissante dame Catherine des Cars, femme de haut et puissant seigneur Honoré de Montpezat, seigneur de Laugnac, représentée par Claude Brethon, capitaine, habitant dudit lieu de Laugnac, d'une somme de 250 écus sol, valant 60 sous pièce, en déduction de 500 écus dus comme reste de 1.000 écus dont ladite dame lui était redevable en vertu d'une transaction du 21 septembre 1596. (Archives du château de Lafox, à M. H. de Brondeau ; pièce communiquée par M. l'abbé J. Dubois.)

(5) Courcelles, art. *Comarque*, p. 46.

Ce ne sont, en effet, dans les registres du Présidial ou de la Sénéchaussée criminelle, que sentences et arrêts rendus en sa faveur. En 1596, sentence du Présidial reconnaissant les droits de la dame de Calonges contre Marie Bessis (1) ; en 1597, autre sentence confirmant ses droits de cens et de rente contre Etienne et Antoine Bajoles (2) ; en 1599, arrêt contre cinq tenanciers (3) ; en 1605, autre sentence ordonnant la preuve des droits féodaux revendiqués par elle contre Arnaud de Pardaillan, seigneur de Montespan (4) ; en 1608, transaction passée entre Théodore de Sarberisse, chanoine de La Romieu et curé de la cure de N.-D. de Calonges, demandeur, contre « haute et puissante dame François de Lanne, dame de Calonges et de Roquefère, en qualité de mère tutrice légitime et administreresse de Jacques de La Chaussade, escuier, son fils, seigneur et baron desdits lieux, au sujet de la dime inféodée en ladite maison de Calonges, qu'elle aurait perçue l'année précédente, induement » (5). Etc., etc.

La terre de Roquefère, juridiction de Montflanquin, qui, depuis plus d'un siècle, appartenait aux Chaussade, avait été vendue, dans les dernières années du xvi^e siècle, à noble M^e Jean Sarrau, conseiller, notaire et secrétaire du Roi. D'accord avec sa mère, François de Lanne, Anne de Chaussade, dame de Lherm, veuve de feu messire Joseph de La Mothe, demanda et obtint du nouvel acquéreur qu'une rétrocession en fut faite en sa faveur ; à la suite de quoi, le 8 décembre 1608, « haute et puissante dame François de Lanne, veuve de messire Jean de Chaussade, écuyer, seigneur de Calonges et de Roquefère, racheta, par l'intermédiaire de Jean Bragerac, son procureur, la terre et seigneurie de Roquefère, la disjoignit de nouveau de celle de Calonges et la revendit ensuite à sa fille Anne de La Mothe, le 27 mars 1609, pour le

(1) Archives départementales de Lot-et-Garonne, B. 561.

(2) *Idem*, B. 573.

(3) *Idem*, B. 581.

(4) *Idem*, B. 633.

(5) *Idem*, E. 37.

prix de 60,000 livres, provenant de la constitution cy devant faite à ladite de Lherm par son contrat de mariage (1). »

Non contente d'assurer ainsi le sort de sa seconde fille, Francoise de Lanne régla également celui de ses autres enfants, notamment celui de sa troisième fille Judith par deux transactions passées les 23 et 24 janvier 1612, entre elle, sa fille Judith et son fils Jacques, héritier universel de son père par son testament du 18 mars 1584, retenu par Maître Dumons, notaire royal; transactions où les intéressés reviennent sur les droits seigneuriaux de la mère, et où il est dit que Bernard, frère de Jean, conserve des droits sur la terre de Calonges, « à la suite de différends intervenus entre lui et son frère et réglés par arrêt du Grand Conseil du Roi (2). »

Quant à son autre fille Marie, dont les droits furent également confirmés par cet acte, elle avait épousé, en 1608, messire Henri d'Incamps, seigneur de Corbères et d'Asson, le même qui, alors qu'il n'était que son fiancé, écrivit une fort curieuse relation de ses voyages du pays de Béarn au château de Calonges, de ses séjours chez ses futurs beaux-parents, et du voyage qu'il fit à Bordeaux, en décembre 1607, en compagnie de celle qui devait être sa femme et qu'il appelle « sa chère maîtresse (3). »

— *Jacques III de Chausade* prit, comme ses ancêtres, une part considérable aux menées du parti réformé.

On sait qu'à l'occasion du mariage du jeune roi Louis XIII, à Bordeaux, avec l'Infante d'Espagne Anne d'Autriche, les religionnaires de Guienne, et, à leur tête, le duc de Rohan et le duc de Laforce, résolurent de protester à main armée contre cette alliance avec l'Espagne qu'ils considéraient toujours

(1) Archives de Roquefère, à M. Campagne.

(2) Archives départementales de Lot-et-Garonne, B. 39, pp. 382-387. Acte retenu par Capdeville, notaire royal au château de Calonges, en Condomois, et insinué à Agen, le 5 février 1612.

(3) Extrait d'un livre de raison, à M. le comte Louis de Luppé (archives du château de Corbères), obligeamment communiqué par M. le vicomte Olivier de Luppé.

comme leur plus mortelle ennemie. Boisse-Pardaillan leva un corps de 2,000 hommes. Mais, ne pouvant s'emparer de Sainte-Foy, il se replia sur Tonneins. Louis XIII, inquiet, leur dépêcha un de ses gardes du corps, La Brosse, pour leur demander le motif de cet acte de rébellion. Il lui fut répondu par Rohan « que les Réformés s'étaient réunis pour leur propre défense et pour celle du saint Evangile. » Et, ouvrant eux-mêmes les hostilités, ils traversèrent la Garonne, surprirent Damazan et mirent le siège devant le Mas-d'Agenais.

Le château de cette ville s'élevait en dehors de son enceinte, là où se trouve actuellement la promenade. Partagés à peu près en deux fractions égales, les catholiques et les protestants du Mas avaient conclu, après la mort d'Henri IV, un pacte en vertu duquel les premiers resteraient maîtres de la ville, tandis que les Réformés occuperaient le château, promettant toutefois de se porter mutuellement secours et de continuer à vivre en bonne intelligence. Jacques de Chaussade, seigneur de Calonges et chef des religionnaires, signa le premier cet acte et fut nommé gouverneur du château.

Aux sommations du duc de Rohan d'avoir à rendre la ville, les Consuls répondirent d'abord par une sortie qui leur fut favorable ; puis, dirigés par le sieur du Duc, conseiller au Parlement de Bordeaux, envoyé tout exprès au Mas par le maréchal de Roquelaure pour sauvegarder cette ville, ils opposèrent la convention précédente. Le duc de Rohan s'inclina et passa à son tour, avec le sieur du Duc, le 7 novembre 1615, une nouvelle convention en vertu de laquelle il était déclaré que :
« Les habitans tant de l'une que de l'autre religion vivraient
« en bonne union et concorde et état de neutralité et sans
« guerroyer l'un ni l'autre parti de ladite ville, pouvant aller
« et venir en toute sécurité, sans préjudice des droits du sieur
« de Calonges sur ladite ville (1)... »

La mission du conseiller du Duc avait pleinement réussi. Louis XIII l'en félicita. Par lettre du 9 du même mois, il lui

(1) *Archives historiques de la Gironde*, II, p. 200.

disait : « J'ai veu comme vous vous estes, avec les habitans
« de la ville du Mas, si courageusement deffandus que vous
« avez contrainct le duc de Rohan qui vous avait assiégé avec
« les troupes de ceulx qui se sont eslevez contre mon aucto-
« rité, de se retirer honteusement avec dommage et perte de
« grand nombre de leurs gens ; en quoy vous avez bien faict
« paroistre que si vous m'avés cy-devant bien et fidèlement
« servy en vostre charge en ce Parlement, que vous ne l'avés
« pas moing bien sceu faire hors de votre profession en ceste
« action, ayant monstré la vailleure, courage et fidelité que
« ung bon serviteur et subject pouvoit faire paroistre à son
« Roy (1)... ».

Rohan parti, la mésintelligence continua de régner, malgré les conventions précédentes, entre le château et la ville du Mas. Dans la nuit du 22 au 23 décembre, le capitaine Isaac Dupré et plusieurs jurats, d'accord avec Calonges, gouverneur du château, ouvrent à ce dernier l'une des portes de la ville et lui en facilitent l'entrée avec sa troupe forte de cinq à six cents hommes. Le faubourg est pris et pillé. Puis, au moyen de trois pétards successifs, « ils font sauter le pont-levis, la
« barrière et la porte Neuve, dite de Philippe. Mais, au bruit
« qu'ils venaient de produire, M^e Gaspard de Tastes, sieur de
« Labarthe, premier consul du Mas, était accouru, suivi de
« ses collègues et de nombreux habitants. Le combat s'en-
« gage, les réformés reculent, les catholiques les suivent dans
« le château, et bon nombre de religionnaires tombent sous
« leurs coups ou sont faits prisonniers (2). »

A ces faits, M. l'abbé Méllingre, ancien curé du Mas, ajoute, dans ses notes inédites sur l'histoire du Mas, d'après les registres consulaires, les détails suivants :

« M^e Antoine de Jasse succéda à M. du Duc dans les fonc-
« tions de prieur. Pendant son administration et en l'année

(1) *Archives historiques de la Gironde*, II, p. 201. — Cf. : *Documents inédits relatifs à l'histoire de l'Agenais*, par Tamizey de Larroque, p. 214.

(2) *Histoire de l'Agenais, du Condomois et du Bazadais*, par Samazeuilh, t. II, p. 328.

« 1615, la ville fut exposée, de la part du seigneur de Calonges, à un coup de main qui aurait infailliblement réussi, sans la vigilance et le courage du prieur et de MM. Gaspard de Tastes, sieur de Labarthe et de Landeron, Pierre Pochet, Arnaud Laroche et Jean Barbe, consuls, qui sauvèrent la ville. Le Roi reconnut ce service par des lettres patentes données à Tours le 5 mai 1616, transcrites au cartulaire de la mairie. Une procession eut lieu chaque année dans la ville, en mémoire de cet événement, dont les détails sont consignés dans un procès-verbal écrit au même cartulaire (1). »

Louis XIII, en effet, ne se montra point ingrat envers les habitants du Mas. Le château ayant été en partie démoli par les catholiques après leur victoire, le roi permit aux consuls d'utiliser les matériaux à réparer les fortifications de la ville dont il leur confia désormais l'unique garde. Jacques de Chausade, expulsé, se vit enlever sa place de gouverneur. Quant aux traîtres qui avaient failli perdre la ville, ils furent, par délibération de la Jurade, assistée du prieur Antoine de Jasse, des chanoines et des principaux bourgeois, « déclarés indignes à jamais de toutes charges municipales, pour avoir, au mépris des traités de paix et d'union jurés avec leurs concitoyens catholiques, introduit dans la ville pendant la nuit du 22 au 23 décembre le seigneur de Calonges avec sa troupe (2). » Bien plus, les sieurs Dupré et Blanchard ayant été arrêtés comme complices, le Parlement de Bordeaux, malgré l'injonction du Roi d'avoir à les relacher, continua à les garder prisonniers « jusqu'à ce que, sur les plaintes redoublées de l'assemblée de La Rochelle, le Roi eut donné, en 1617, des lettres d'abolition particulières aux deux prévenus pour les faire remettre en liberté (3). »

(1) Archives départementales de Lot-et-Garonne. Fonds Magen.

(2) Idem. E. Supplément, 1824.

(3) *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Agenais*, par Tamizey de Larroque, p. 214. — Cf. : *La France protestante*, art. Dupré; *Mercurie Français* : *Discours de ce qui est advenu devant la ville du Mas d'Agenais en Gasconne au duché d'Albret*, t. IV, p. 370 et suivantes.

Le 26 août 1615, le comte de Saint-Paul, alors à Fronsac, écrit à M. de Calonges qu'il ait à venir le voir (1).

L'année suivante, toujours à la tête des Réformés, le seigneur de Calonges passe avec les catholiques de Bordeaux un accord que le sieur Jean de Lorman alla faire homologuer au Roi (2).

Puis, il suit l'armée des ducs de Laforce et de Rohan et prend part à tous ses engagements. Nous ignorons s'il se trouvait aux sièges de Clairac et de Monheurt (juillet et décembre 1621). Toujours est-il qu'il assistait, en 1622, à celui de Montpelier. « Il y eut, écrit Dupleix, des combats entre autres qui
« furent très sanglants et très horribles. L'un se fit le 30 août
« 1622 à l'attaque du tertre de Saint-Denis, détaché de la ville.
« Les troupes royales l'enlevèrent, mais, par négligence, le
« perdirent et voici comment. A cet effet donc, Calonges
« (gentilhomme du Condomois qui commandait les assiégés)
« et Argencourt tinrent hors 800 hommes de pied et cinquante
« gendarmes, l'élite de toute la garnison avec les meilleurs
« capitaines, donnèrent si furieusement sur les nôtres,
« qu'après une vigoureuse résistance ils firent lâcher le pied
« et quitter la place. Le Roi apercevant de son logis ce combat
« et ordonnant le secours, le duc de Montmorency, avec dix
« ou douze seigneurs qui se trouvèrent auprès de S. M. (et
« entre autres Léonor d'Orléans, duc de Fronsac, fils unique
« du comte de Saint-Paul), y accourut en pourpoint, montés
« sur des bidets et des haquenées, sans autres armes que
« l'épée, et, ayant mêlé, furent tués ou blessés pour avoir suivi
« trop légèrement le duc de Montmorency, très valeureux
« seigneur, en cela très mauvais capitaine » (3).

Parmi les morts, on releva le jeune duc de Fronsac, « qui
« n'était arrivé au camp que le jour précédent et n'était encore
« âgé que de dix-sept ans. » C'était le fils unique de la célèbre

(1) *Mémoires du duc de La Force.*

(2) *Licre de raison de Jean de Lorman.* (*Revue de l'Agenais*, xxiii. p. 173.

(3) Dupleix, *Histoire de Louis XIII.*

Anne de Caumont, mariée en dernier lieu, après deux enlèvements successifs, au comte de Saint-Paul (1).

« Calonges, écrit Bayle, était gouverneur de Montpellier « dans les guerres de M. le duc de Rohan, dont il était, « proche parent. Ce fut lui qui porta la parole pour les « Réformés, lorsque la paix fut conclue devant Mont-
« pellier (2). »

Six mois avant, après l'héroïque défense de Tonneins par le marquis de Montpouillan, le duc de La Force écrivait à la date du 6 mai : « Mon frère de Montpouillan vous aurait fait pitié, « tant il est défait. Il a la fièvre double, tierce. Il desiré de « vous voir et croirait être bientôt guéri s'il était auprès de « vous, et à cause de cela voulait aller à Sainte-Foy. Mais « Monsieur veut qu'on le porte à Calonges, où l'on était allé « chercher une literie (3). » Montpouillan ne put être transporté qu'à Clairac, où il mourut presque aussitôt des suites de ses blessures.

L'année précédente, lors de l'affaire de Damazan, le duc de Rohan s'était arrêté et avait logé au château de Calonges.

Justement blessé de l'attitude prise par Jacques de Chaus-sade, Louis XIII, à la paix, confisqua tous ses biens et en fit don au cardinal de La Valette (1622). Mais ce dernier ne les accepta que pour les retocéder presque immédiatement au seigneur de Calonges (4).

Jacques de Chaussade rentra donc, après 1622, dans ses domaines. Il profita du nouvel ordre social pour régler ses affaires et accroître aussi considérablement sa fortune.

En 1616, avait été dressé par Jean Garbay, juge dudit lieu, l'inventaire général des titres de la maison et seigneurie de Calonges (5). En 1618, tandis qu'il était aux armées, Jacques

(1) Voir sur Anne de Caumont, l'excellent travail du Père Chérot : *Une grande chrétienne au XVII^e siècle*. (Extrait des Etudes).

(2) Bayle : *Dictionnaire historique*. art. Révérend de Bougy, note 3.

(3) *Mémoires du duc de La Force*, III, p. 258.

(4) Archives départementales de Lot-et-Garonne, E. Supplément, 2293.

(5) *Idem*.

de Chaussade eut à soutenir un long procès contre les consuls du Mas pour avoir, « en violation de leurs droits, laissé « paître trois testes de bétail à corne dans la forêt du Mas. » Pour une telle bagatelle, les têtes s'échauffèrent si fort que le sieur Laroche, premier consul, fut tué par un domestique du château, « en hayne de ce qu'il avait fait prendre ledit « bétail (1). » Les souvenirs de 1615 n'étaient point effacés.

Puis ce sont des procédures à l'infini, de 1617 à 1633, contre les consuls du Mas, des tenanciers, des fermiers, et toujours en revendication de ses droits féodaux (2).

Jacques de Chaussade dut profiter de ces quelques moments de calme dont jouissait le royaume pour faire démolir de fond en comble la vieille demeure féodale de ses pères, et, sur son emplacement, édifier le grandiose château que nous voyons aujourd'hui. En même temps fut aménagée, « dans la cour du château » et sur la courtine, la chapelle évangélique, dont il sera plus d'une fois question dans la suite de ce récit.

Qu'advint-il de Jacques III de Chaussade après la pacification de 1622 ? L'oisiveté devait peser à un homme de guerre de cette trempe. Aussi n'est-il point étonnant qu'on le voie peu après guerroyer au loin.

Les lettres patentes que Louis XIV octroya plus tard pour l'érection en marquisat de la baronnie de Calonges nous apprennent que Jacques de Chaussade passa en Hollande où il fut mestre de camp d'un régiment d'infanterie pour le service du Roi, « qu'il s'était rendu considérable par sa valeur, son « expérience dans la guerre et par un grand nombre d'actions « glorieuses dans les mouvemens arrivés en Guienne sous le « gouvernement du duc d'Epéron. » A la bataille d'Avein, en Belgique, en 1635, « il prit le canon des Espagnols, après « les avoir enfoncés et rompus. Puis il suivit le duc de « Candale en Turquie, où il entra le premier dans la place « d'Agliman (3). »

(1) Archives municipales du Mas. Mémoire du sieur F. de Laroche, petit-fils de Laroche, premier consul. (Note communiquée par M. Maurice Jorret.)

(2) Archives départementales, B. 691, 738, 754, 770, 812, 866, 902, etc.

(3) Bayle : *Dictionnaire historique*, art. Le Révérend de Bougy. note 3.

S'agit-il toujours, comme nous le croyons, de Jacques III de Chaussade, dans cette lettre de d'Epernon à Mazarin, écrite le 27 mai 1649, à la suite du combat de Saint-Jean de Blagnac ? « *M. de Calonges* se rendit près de moi et donna à la tête des « volontaires, parmi lesquels étaient M. le comte de Loignac « et le sieur de Birac, qui fut tué d'un coup de mousquet. » Et plus loin dans une autre lettre du 25 août, du même au même : « M. de Biron me joindra demain avec une belle « troupe ; M. de Calonges se joindra encore avec une autre (1). » Son âge lui permettait-il encore, en 1649, de charger à la tête des volontaires ? En tous cas, Jacques III de Chaussade, n'ayant pas eu d'enfant mâle, est le seul qui put porter à cette époque le titre de baron de Calonges.

Trois ans avant, en 1646, J. de Costa, ministre protestant à Tonneins, fit imprimer un sermon sur la Science du Salut. Il le dédia « à Messire Jacques de Chaussade, seigneur de Calonges, « qui avait fondé une église protestante dans son château (2). » L'aurait-il fait s'il était mort, comme l'écrit à tort Madame de Raymond dans ses notes généalogiques, en 1634 ?

Tout semble donc faire croire que Jacques III de Chaussade vivait encore en 1649.

Jacques III de Chaussade épousa en 1620 Marguerite de Viçose. Il n'en eut que deux filles : 1^o Marie-Julie, qui fut son héritière et épousa, en 1654, le marquis de Bougy ; 2^o Suzanne-Judith, dite Mademoiselle de Calonges, qui ne se maria pas et dont nous aurons à raconter, après celle de sa sœur, la vie mouvementée.

PH. LAUZUN.

(A suivre.)

(1) *Archives historiques de la Gironde*, t. IV, pp. 346 et 392. (Arch. Nat. KK. 1217).

(2) *Chronique des Eglises réformées de l'Agenais*, par Alph. Lagarde. (Toulouse 1870, p. 184).

LES ARTISANS AGENAIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME
(1691-1791)

LA CORPORATION DES BARBIERS-CHIRURGIENS⁽¹⁾

I

Le métier de barbier chirurgien sous l'Ancien Régime était à la fois un « état et un art ». Non seulement le barbier-chirurgien s'occupait des « barbes et cheveux », mais il était également expert en la chirurgie « théorique et pratique et anatomie du corps humain » ; il savait réduire les fractures et les luxations, guérir les plaies et les ulcères ; il était également quelque peu apothicaire — bien que les deux professions furent séparées, — puisqu'il avait la connaissance des « simples » et celle de la composition des médicaments. Selon un chirurgien-juré d'Agen du xviii^e siècle, la maîtrise de la chirurgie était une des plus « considérables qui fût dans le corps politique », à cause, ajoutait-il, de la dignité de son objet « qu'y est le corps humain, qu'on peut appeler, aux termes des saintes lettres, le chef-d'œuvre de Dieu et de son sage et divin conseil. » Les rois de France eurent souvent en haute estime leur barbier-chirurgien. Quelques-uns d'entre eux comme Louis XI ne dédaignèrent point leurs conseils et les barbiers eurent parfois une influence politique dans l'Etat. D'ailleurs leur fonction était des plus estimées. La charge de premier

(1) D'après les Archives municipales d'Agen, HH. 31.

barbier du roi fut, surtout à partir du ^{xv}^e siècle, très enviée, car elle entraînait de nombreux privilèges et beaucoup de revenus.

D'abord le premier barbier du roi appelé aussi chirurgien « ordinaire du roy et de la reine » était comme le directeur de la corporation de tous les barbiers de France, qui étaient placés « sous son autorité. » Ses pouvoirs consistaient à dresser les statuts et les articles de police du corps entier des chirurgiens-barbiers « pour empêcher les abus qui se peuvent commettre audit art » dit l'ordonnance royale du 11 mai 1618. Son autorité se faisait sentir grâce à des lieutenants ou commis qu'il nommait dans toutes les villes, lieux et villages du royaume, où il y avait des communautés du même état. Ces lieutenants devaient « prendre lettres » signées de la main du premier barbier et scellées de ses armes et devaient en outre lui prêter serment. Leurs fonctions consistaient à faire assembler tous les maîtres barbiers et chirurgiens dans la chambre commune de leur corporation ; ils faisaient procéder à l'élection des « maîtres jurez. » Ils devaient aussi surveiller l'exercice de « l'état », veiller à la bonne pratique des « statuts, ordonnances et privilèges » et connaître des « abus et malversations. » Lorsque un cas punissable se présentait, les sergents royaux pouvaient être requis par le premier barbier ou ses lieutenants, qui devaient les payer de « leurs salaires. » Cet argent était sans doute prélevé sur les revenus de la charge. Ces revenus étaient importants. Le premier barbier ou ses lieutenants, en effet, prélevait cinq sols sur chaque aspirant à la maîtrise, cinq sols parisis pour le droit d'ouverture de boutique, quinze sols pour subvenir aux frais des procès et à « l'entretienement » de la police des statuts, par maître et « une fois seulement dans la vie. » A cela s'ajoutaient les amendes prononcées dans divers cas et perçues à leur profit.

Ainsi la corporation des barbiers-chirurgiens était centralisée. A la tête se trouvait le premier barbier-chirurgien ordinaire du roi ; au-dessous ses lieutenants appelés aussi commis et les maîtrises formant généralement des communautés, un peu partout, dans les « villes, villages, bourgs, bourgades, ports, ponts, châteaux et passages » du royaume. Ces corporations élisaient des chirurgiens jurés pour veiller à l'observation des règlements sous l'autorité du lieutenant du premier barbier. Elles formaient des confréries placées sous la protection de saint Côme et de saint Damien. Elles avaient le droit de s'assembler « pour faire le service divin. » Mais ce droit de réunion était restreint à ce seul but et les assemblées des maîtres devaient se

tenir devant un des principaux officiers du roi, ou un de ses lieutenants, c'est-à-dire devant le premier barbier à Paris, un de ses lieutenants en province et aussi devant deux jurés au moins de la communauté. Lorsqu'un maître mourait, chacun devait accompagner le défunt à sa dernière demeure, à peine de trois sols d'amende, qui devaient servir à l'entretien de la confrérie.

Telle était l'organisation générale du corps des maîtres barbiers chirurgiens. N'en faisait point partie qui voulait. L'obtention de la maîtrise était chose difficile et coûteuse. Les conditions nécessaires pour l'acquérir sont assez intéressantes. Elles sont relatées dans deux documents : le premier renferme les statuts, privilèges et ordonnances confirmés au premier barbier-chirurgien et à ses lieutenants par le roi Louis XIII, par l'arrêt du grand Conseil du 28 mars 1616 ; le deuxième est un état dressé par les Consuls d'Agen, en exécution de l'édit du roi du mois de mars 1691, concernant les corps des marchands et des arts et métiers. D'après ces deux pièces dont la première est imprimée, l'aspirant à la maîtrise devait d'abord : 1^o Etre de bonne vie, de bonne mœurs et d'« honnête conversation » ; 2^o avoir fait son apprentissage chez « un maître de chef-d'œuvre » et bien « et deument » achevé cet apprentissage ; 3^o avoir fait « prendre et lever lettre du premier barbier ou de ses lieutenants scellées de leurs sceaux » ; 4^o fait enregistrer ces dites lettres dans les papiers de la communauté.

Grâce à ces conditions, l'aspirant pouvait subir les divers examens qui devaient lui permettre de remplir sa profession. Le programme des matières, pourrait on dire, qu'il avait à travailler se subdivisait en trois parties : la première consistait dans l'étude de la connaissance du corps humain « sujet de chirurgie, maladies externes qui adviennent en iceluy, comme apostemes, ulcères, playes, fractures et dislocations » ; la deuxième faisait porter les interrogations sur la connaissance des remèdes et des médicaments, « tant simples que composés, comme unguents, emplastres, cerats, pultes, poudres, liniments, huilles, cerrouagnes et toutes espèces de perocitiques tant actuels que potentiels » ; la troisième s'appellerait de nos jours la médecine opératoire ; le futur barbier-chirurgien devait connaître « les opérations qui sont nécessaires pour la guérison des maladies » précédemment énumérées. Quand ces divers examens étaient terminés, le candidat devait encore faire le chef-d'œuvre, lequel serait « une démonstration anatomique du corps ou de quelque partie d'iceluy avec les opérations chirurgicales, comme bandages, seignées,

applications de cautères, trépan et autres », ainsi qu'il devait être ordonné par le premier barbier ou son commis. Cette exhibition du chef-d'œuvre — car c'en était une — était-elle faite sur de mannequins, de vrais cadavres ou de vrais malades ? C'est ce qu'il a été impossible de vérifier dans les archives. Il est probable que, dans les grandes villes, à Paris surtout, les cadavres au XVIII^e siècle étaient utilisés dans ces divers exercices ; dans les petites villes, au contraire, il est fort douteux que le chef-d'œuvre fut réalisé au pied de la lettre selon les statuts, et la « démonstration anatomique » laissait souvent à désirer. Quelques maîtres même ne faisaient point de chef-d'œuvre et ceux qui l'avaient accompli s'appelaient spécialement maîtres de chefs d'œuvre.

Chaque matière du programme donnait lieu à un examen qui était subi devant le lieutenant ou commis du premier barbier en la présence « des jurés du dit état, des maîtres de chefs-d'œuvre » et d'un ou deux docteurs en médecine. Le troisième examen n'était point subi par les fils de maître, qui, dans toutes les corporations, étaient privilégiés. Des droits assez élevés étaient perçus sur les candidats et au XVIII^e siècle la dépense totale était assez forte. Le lieutenant du premier barbier percevait au moins 35 livres en quatre reprises différentes. L'immatriculation coûtait 4 livres. Le candidat devait payer, en outre, 6 livres pour la convocation de l'assemblée destinée à lui faire subir le premier examen, 6 livres pour la réception du chef-d'œuvre, 6 livres pour la présence du lieutenant à chaque examen, 11 livres pour la même présence « lors du chef-d'œuvre », 4 livres pour le droit de requête ce même jour. Les syndics ou « bailes » de la communauté touchaient trois livres à chaque épreuve, soit en tout 12 livres chacun. Enfin le candidat donnait à chaque maître pour la présence dans l'assemblée, 2 livres, ce qui faisait une somme fort raisonnable lorsqu'ils y assistaient tous. A Agen, la communauté comptait seize maîtres en 1691. Quinze pouvaient donc assister aux séances et composer le jury. Cela faisait un total de 30 livres chaque fois et de 90 livres pour les trois séances. Une fois reçu, le nouveau maître devait encore verser entre les mains du lieutenant 6 livres pour la signature de ce qu'on appelait les « lettres ou expéditions » ; enfin une somme de 10 livres destinée au service divin de la confrérie de Saint-Côme était aussi exigible. Cela faisait un total de 55 livres pour le lieutenant, 24 livres pour les syndics, 90 livres pour les maîtres et 10 livres pour la confrérie, en tout 179 livres.

Quand l'aspirant avait satisfait à toutes ces exigences, il était reconnu « capable et suffisant » et pouvait désormais pratiquer son métier ; il pouvait tenir « ouvroir ou boutique », selon le langage du temps, mais seulement dans l'endroit où il avait été reçu. Les maîtres des arts ne pouvaient exercer leur profession que dans le lieu précis où ils avaient subi leurs épreuves. Une fois installés, leur vie était, pour ainsi dire, encore réglée par les statuts royaux. En effet, pour remplir leur devoir, les barbiers-chirurgiens étaient tenus à diverses obligations que, dans la pratique, il était fort difficile de contrôler. Leur vie devait être sans reproches ; leur conversation devait être « honnête » ; rien de répréhensible ne pouvait être toléré dans leur maison ; ils ne pouvaient expressément retirer chez eux une personne de mauvaise vie, ce qui était sans doute proscrire le concubinage. Ce qui pouvait porter atteinte à la profession même leur était également interdit. L'obéissance au premier barbier ou à ses lieutenants était de rigueur ; la comparution devant ces supérieurs était de toute nécessité ; l'obligation de suivre le convoi funèbre d'un confrère était absolue. Le chirurgien devait s'abstenir de « faire service » à un lépreux, à moins, disent les statuts, d'être particulièrement « destiné » pour cet effet. Il ne pouvait non plus « débaucher » à un confrère ni son serviteur, ni son apprenti.

Toutes ces prescriptions devaient être observées sous peine de punitions, dont la plus bénigne était l'amende et la confiscation des instruments et la plus dure la prison ou le retrait des privilèges, c'est-à-dire la suppression de la maîtrise. L'amende variait de 3 sols (quand on manquait à un enterrement) ; à 5 sols (lorsqu'on faisait défaut à une convocation du lieutenant) et à cent sols parisis dans les divers autres cas. Il est vrai de dire que la corporation était privilégiée au point de vue des procès. Lorsqu'il surgissait des contestations entre les simples maîtres et le lieutenant, qu'il y avait « procès, différents, oppositions ou appellations », toutes les causes étaient justiciables du grand Conseil du roi, et non des diverses cours de Parlement du royaume, ce qui était sans doute un bien, car on évitait ainsi « les jugements divers », les « arrêts contraires » et la justice était un peu plus expéditive.

II

L'histoire des barbiers-chirurgiens agenais nous est insuffisamment connue faute de documents. En 1691, lorsque le roi Louis XIV. par mesure fiscale, décida de diviser en catégories les marchands et les artisans, les chirurgiens furent placés dans la première classe, à côté des marchands qui formaient à Agen la confrérie de Saint-Michel. A cette même date, la ville d'Agen comptait 16 maîtres ou plus exactement 14 maîtres et 2 « privilégiés » qui tenaient boutique pour 2 veuves. Ils avaient seulement 5 apprentis. Ce petit nombre d'apprentis nous fait supposer que beaucoup d'entre eux n'étaient pas « maîtres de chefs d'œuvre », c'est-à-dire qu'ils n'avaient subi que trois examens (les statuts, en effet, en mentionnant expressément les maîtres de chef-d'œuvre comme seuls susceptibles d'avoir eu leur boutique des apprentis, semblent démontrer l'existence de maîtres qui n'avaient pas accompli le chef-d'œuvre). Chaque année, les membres de la corporation se réunissaient pour nommer leurs syndics ou « bailes » chargés de faire exécuter les règlements de la compagnie.

En 1692, à Agen, les artisans et les marchands furent frappés de nouvelles taxes et le roi supprima, comme nous l'avons vu, leurs jurés syndics ou prieurs électifs pour créer des charges et offices de gardes jurés que les communautés achetèrent. Les barbiers chirurgiens agenais, en qualité d'artisans de première classe, durent payer ensemble avec les 6 apothicaires de la ville la somme de 1.370 livres, ce qui faisait, à taxe égale, environ 62 livres 5 sols pour chacun. A cette même date, les bailes en charge étaient Jean Lalanne et Jean Géraud. Nous ne savons point comment fut exécutée la répartition de l'impôt nouveau, ni si la communauté fut assez riche pour s'exécuter.

Outre ces quelques détails, il nous est resté de la corporation des barbiers-chirurgiens l'histoire d'un procès. Jean Lalanne, en qualité de « baile » de la communauté, accusa les trois chirurgiens François Boé, Jean Martin et Pierre Cazabel d'avoir violé les statuts de la corporation en exigeant et en recevant de Jean Géraud, aspirant à la maîtrise de chirurgie, « une somme notable » pour lui faciliter ses examens et sa réception. Cette somme s'élevait à 60 livres. Grâce à cet argent, les trois inculpés promettaient leurs suffrages au candidat.

Lorsque les faits furent connus, la compagnie des chirurgiens se réunit dans la chambre commune des révérends pères carmes, le 8 février 1682. Elle ouvrit une enquête. Les maîtres présents étaient Antoine Bissière, Guillaume Léonard, Daniel Moynié, François Boé, Jean Lalanne, Jean Martin. Pierre Argenton, Pierre Cazabel, Pierre Bissière, Jean Laville, Jean Cadilhon. Le jeune Géraud fut appelé devant l'assemblée et il soutint en face des personnes incriminées qu'il avait donné 60 livres à Cazabel pour les distribuer à Boé et à Martin, et que ces derniers lui avaient demandé encore 40 livres de plus. Après cette confrontation, la compagnie, ne voulant point être trop sévère, pria le maître Cazabel de rendre l'argent à Géraud.

Ce dernier, après cette séance, d'accord avec ses deux confrères, ne tint nul compte de l'avertissement. Bientôt une nouvelle assemblée se réunit et prit une autre décision, dont la copie fut faite devant un notaire et signifiée aux corrupteurs par un acte du mois d'avril. Les accusés refusèrent encore de s'exécuter en déclarant que l'accusation était fausse. Cazabel, Martin et Boé avaient simplement reçu Géraud chez eux pour lui « bailler les instructions nécessaires » à tout candidat à la maîtrise ; l'argent reçu était une simple reconnaissance des « obligations » dues par l'élève.

Malgré cette interprétation, le « baile » de la communauté dut faire appel aux Consuls pour éclaircir l'affaire. Il désirait vivement faire rendre les 60 livres et profiter de l'occasion pour faire observer avec plus de soin les « ordonnances du roi concernant la maîtrise de chirurgie ». Avant de porter leur arrêt, les Consuls communiquèrent aux délinquants les plaintes portées contre eux. Ces derniers ne purent point faire reconnaître leur innocence. Reconnus coupables, ils furent condamnés à la restitution des 20 livres induement perçues par chacun d'eux sur ledit Géraud, à la privation de leurs droits d'examen pour la réception à la maîtrise de ce dernier. Le jugement consulaire leur défendit de ne rien recevoir désormais des aspirants et surtout de ne « faire aucun trouble » dans les assemblées ultérieures de la compagnie. Toutes ces décisions durent être enregistrées dans le livre de la corporation. C'est ainsi que se termina ce procès de corruption le 12 juin 1683 ; il avait duré dix-sept mois.

Il ne faudrait pas juger les chirurgiens agenais d'après ce procès. D'ailleurs, l'usage des dons et cadeaux dans les diverses corporations d'artisans était fréquent à l'époque des examens à la maîtrise. C'était sans doute un acte malhonnête et fort répréhensible, mais excusé souvent par les mœurs de l'époque. Il fallut la sévérité du « baile »

Lalanne et son amour ardent de la justice pour faire condamner ses confrères peu scrupuleux. Cet homme tenait, en effet, à l'honneur de la maîtrise des chirurgiens « une des plus considérables qui soit dans le corps politique », disait-il. Il avait doublement raison et de poursuivre les abus et d'empêcher le recrutement des maîtres ignorants, arrivés par l'argent et par l'intrigue. Il défendait par là même quelque peu les victimes innocentes du chirurgien de l'Ancien Régime que les « perocitiques tant artificiels que potentiels » ne guérissaient pas.

III

Nous retrouvons de nouveau les barbiers-chirurgiens dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. En 1775, la communauté de Saint-Côme et de Saint-Damien, désirant contribuer aux progrès de la science médicale, obtint « du gouvernement une tour des remparts pour y former une école publique (1). » Avec la jouissance de la tour, les chirurgiens eurent un « petit jardin du côté du midy » et un « petit pred » du côté du nord. C'est là que fut installé, ce qu'on pourrait appeler de nos jours un amphithéâtre d'école de médecine. Une inscription fut tracée sur les murailles avec ces mots : Collège de Saint-Côme. C'est là que se réunirent à partir de 1776 les maîtres désireux de s'instruire et de faire des expériences ; c'est là que les apprentis venaient préparer leurs examens et perfectionner leur instruction ; c'est là aussi sans doute que les aspirants à la maîtrise pouvaient confectionner leurs chefs-d'œuvres.

L'installation du Collège Saint-Côme ne fut pas tout d'abord chose facile. La tour était en fort mauvais état ; le toit « ne tenait plus », les pierres étaient descellées, la charpente était fort mauvaise. Il fallait faire de grandes réparations, et comme la communauté n'était pas riche, elle emprunta. Les œuvres de bienfaisance lui prêtèrent. Le bouillon des pauvres et l'hôpital Saint-Jacques fournirent des fonds à 5 0/0. Le premier donna 1,000 livres, le second 402. Ces deux sommes jointes aux ressources de la communauté permirent de solder les frais assez considérables occasionnés par les réparations. Nous

(1) La tour de Saint-Côme était située derrière le moulin de Saint-Caprais, non loin de l'emplacement actuel de la gare. Elle fut rasée en 1860.

connaissions le détail de ces dépenses; on peut dire que la tour fut refaite à neuf. La chambre haute fut « terrée » et carrelée, tapissée et plâtrée. Peinture et crépissage, rien n'y manqua. Les contrevents furent rétablis, les carreaux de vitres mis aux croisées, les portes peintes. Le serrurier Barthélémy toucha pour son travail et ses fournitures la somme de 210 livres. La charpente en outre fut refaite et la toiture rétablie. Bref, les dépenses s'élevèrent à 1,878 livres 14 sols (1). A ce prix, les chirurgiens eurent une belle chambre d'expériences en parfait état, pourvue de tous les comforts possibles pour l'époque « avec un tapis de prix de cinq livres qui y fut placé (2). »

Tous les barbiers-chirurgiens de la région furent intéressés à cette œuvre et 24 maîtres des bourgs ou villages voisins y contribuèrent pour la somme de 20 livres chacun ; ils purent, en échange, participer aux travaux de leurs collègues, soit directement, en venant de temps en temps à Agen, soit indirectement par correspondance. On ne saurait nier que ce « clamart provincial », comme l'appelait en 1874 M. Magen (3), ne fut utile aux chirurgiens du XVIII^e siècle. En somme, installés dans un quartier tranquille, ce qu'ils recherchèrent dans la Tour, ce ne fut ni la pierre philosophale, ni la vertu des perocliques potentiels ou autres, mais bien les études expérimentales. Ils voulurent en fondant cette sorte d'amphitéâtre où fut placée l'inscription : *Hic mors vitam tueri docet* (4), résolument suivre les progrès de la science qui commençait à cette époque à bouleverser les études médicales. Ils s'occupèrent surtout d'anatomie et leur premier soin fut d'acquérir les objets les plus indispensables aux travaux de dissection : une table pour placer les cadavres, un plat d'étain, des éponges, du linge, des seringues à injection, dont une seule coûta 18 livres, et des « drogues » pour le même usage (5). Ils se tinrent

(1) « Compte-rendu à la municipalité de la ville d'Agen par la cy-devant communauté de chirurgie de la même ville conformément à une lettre adressée au prévôt de la dite communauté par Messieurs les officiers municipaux en date du 26 juillet 1791, depuis 1775 jusques au 25 septembre 1791. » (Arch. mun. d'Agen, HH. 31.)

(2) Même document. — Outre les sommes empruntées, la municipalité donna une subvention de 250 livres.

(3) *Souvenirs d'un Agenais*, par Ad. Magen. (*Recue de l'Agenais*, année 1874, page 24.)

(4) Même article, page 27.

(5) « Compte-rendu » déjà cité. (Arch. mun. d'Agen, HH. 31.)

également au courant des travaux de leurs contemporains. Ils firent l'acquisition des livres récents, reçurent à la Tour un programme de l'Académie de chirurgie, rédigèrent force mémoires qui furent envoyés « au comité de Faculté (1). » Nous ignorons quel était ce comité, quelle était cette Faculté, et ce que renfermaient les mémoires. Était-ce le résultat de l'autopsie des rares cadavres qui leur étaient abandonnés par l'hôpital, ou d'études anatomiques faites sur ces mêmes cadavres que les chirurgiens consignaient dans leurs écrits ? Toutes les hypothèses sont permises. Avaient ils en outre de nombreux apprentis ou élèves ? Nous l'ignorons.

Parmi eux tous, un nom est à retenir, celui de Belloc (2). Il semble avoir été le principal maître du collège Saint-Côme. Il fut l'oncle de ce Belloc, sur lequel le docteur Pons a raconté une histoire assez macabre (3). C'est lui surtout qui écrivait les mémoires précités, qui tenait une correspondance assez suivie avec les chirurgiens de Mont-de Marsan, de Casteljaloux, de Monclar d'Agenais, qui écrivait une topographie médicale du département de Lot-et-Garonne et un cours de médecine légale (4). Ce fut certainement un des premiers médecins d'Agen qui, au XVIII^e siècle, rompirent avec la routine chère aux barbiers-chirurgiens de l'ancien régime dont Molière s'était moqué avec tant d'esprit. Il voulut, dans un siècle où les voies de communication étaient rares et les études difficiles, faire d'Agen un petit centre d'études médicales modernes, et il contribua, plus que personne, à préparer toute la série de médecins distingués qui ont laissé un nom dans Agen au commencement du XIX^e siècle, par leur zèle, leur dévouement et leur charité, et qui s'appelaient Belloc cadet, J. Fraychinet et Marcellin Bourrousse de Laffore.

(1) Même document. — Achat « de grand papier pour transcrire les réflexions qui étaient envoyées au comité de Faculté ». (Arch. mun. d'Agen, HH. 31.)

(2) J.-L. Belloc, né à Saint-Maurin en 1730, mort à Paris en 1807.

(3) Voir *Recue de l'Agenais*, année 1874 : article d'Ad. Magen, *Souvenirs d'un Agenais*, page 20 et suivantes.

(4) Même article, page 25, note 2.

LA CONFRÉRIE DE SAINT-ÉLOI⁽¹⁾

Les artisans agenais n'étaient pas tous avant 1789 réunis en corporations ; « il n'y a, dit l'état de 1691, en aucune manière, de maîtrise dans ladite ville » pour les arts et métiers suivants : menuisiers, serruriers, chaudronniers, vitriers, arquebusiers, selliers, fourbisseurs, maréchaux, éperonniers, fondeurs, épingliers, non plus que pour les autres professions, comme celles de cordiers, bouchers, corroyeurs et tanneurs, peigneurs et perruquiers. En revanche presque tous ces artisans formaient des confréries qui réunissaient les maîtres de métiers différents ; la plus connue de toutes ces confréries était celle de Saint-Eloi ; elle réunissait sous sa bannière au xvii^e siècle 1 maître éperonnier, 1 fondeur, 2 épingliers, 5 cloutiers, 6 maréchaux, 9 selliers, 3 armuriers, 8 serruriers, un nombre inconnu de couteliers et les « autres personnes travaillant du marteau et de la forge. »

La confrérie de Saint-Eloi avait, comme toutes les autres, ses statuts ou règlements approuvés par Monseigneur l'évêque comte d'Agen, et ordonnancés par les consuls « juges de l'entière police » de ladite ville. A la date de 1592, les statuts avaient été élaborés, sans doute d'après des dispositions anciennes, mais ils n'avaient point été autorisés, ni homologués. Ils renfermaient d'ailleurs, nous dit l'acte de délibération de l'assemblée de 1651, plusieurs articles inutiles tandis que beaucoup de points importants avaient été omis. Aussi furent-ils rétablis en cette même année.

La frérie avait pour patron saint Eloi, l'orfèvre par excellence ; c'était en l'honneur du saint que tous les ans, les maîtres compagnons et apprentis se réunissaient pour célébrer le « service divin. » L'assemblée des confrères se tenait dans une chambre commune où étaient réunis les armoires ou coffres renfermant les archives et la bannière, une « boete » ou boîte contenant l'argent de la compagnie, et aussi les cierges destinés à l'ornement de l'église le jour de la fête du saint ou de l'enterrement d'un confrère. Les réunions étaient présidées par deux mages, nommés par les confrères le lendemain de la fête du patron de la confrérie. Le premier mage était choisi parmi les

(1) D'après les Archives municipales d'Agen, III. 32.

« vieux » ayant déjà exercé cette charge à la « pluralité des voix ». Le deuxième était pris parmi les jeunes maîtres, non point à l'élection, mais par ordre de réception.

Les fonctions de mage consistaient dans la conservation des « livres de la frairie », des ornements, des coffres, des cierges et de la caisse. Ils avaient la clef des armoires et remplissaient les fonctions de trésorier. Ils devaient rendre compte de l'état pécuniaire de la société. Le premier mage gardait la caisse ; le second en possédait la clef et l'ouverture ne pouvait se faire qu'en présence de tous les deux. Le second mage devait avertir son collègue s'il arrivait « quelque affaire dans la compagnie » et aussi les confrères s'il était nécessaire de réunir l'assemblée pour prendre une décision à ce sujet. Il devait également s'informer de l'état de santé des confrères, avoir soin de les visiter avec son collègue et de leur distribuer des secours en cas de besoins. Quand la maladie de l'un des membres de la société était grave, les mages étaient obligés de le faire confesser et communier, et d'assister à la « réception du Saint Sacrement avec les chandelles de la frairie », sous peine de 3 sols d'amende. En cas de décès, ils devaient informer les membres de la communauté, leurs femmes et leurs enfants, du jour et de l'heure de la sépulture, afin que tous pussent y assister. Ils étaient aussi des agents de réconciliation, car ils s'informaient des « haines et inimitiés » qui pouvaient exister entre les confrères, leurs femmes et leurs enfants, et faisaient tous leurs efforts pour les bannir. Lorsque leurs tentatives échouaient, la compagnie devait se réunir et « tous ensemble », disent les statuts, s'efforçaient de les réconcilier. Si quelque récalcitrant refusait d'accepter la décision de l'assemblée, il était « rayé publiquement du livre des confrères ».

Enfin, la fête de saint Eloi était aussi leur affaire. Ils devaient la faire célébrer « ponctuellement » comme si ce jour-là était le « saint dimanche ». De nombreuses obligations religieuses leur incombaient : ils devaient se confesser et communier dans la chapelle où se célébrait le service en l'honneur du saint et encourager leurs confrères à faire de même. Ils étaient chargés de la police de la fête et ils devaient contrôler avec soin la présence de tous les membres de la frérie. Toute absence non justifiée était punissable et le délinquant pouvait être poursuivi devant la justice consulaire.

Quant aux ressources de la confrérie destinées au paiement du service divin, à l'entretien des ornements, à l'achat des cierges, aux secours donnés aux pauvres, elles consistaient dans les droits divers

perçus sur les maîtres. Chacun d'eux versait dans la caisse de la société, le lendemain du jour de saint Eloi, la somme de 12 sols. Pour l'enterrement d'un confrère, de sa femme ou d'un de ses enfants, il était levé 3 deniers. Les simples compagnons faisaient partie de la frérie et payaient une cotisation mensuelle d'un liard. Les plus fortes contributions frappaient surtout le maître, lors de l'ouverture de sa boutique. Ce jour-là, le nouveau patron versait dans la « boîte » un écu de 3 livres. Les apprentis eux mêmes avaient pour devoir de « contribuer à l'augmentation » de la frérie. Quand ils « entraient dans le métier », leurs parents payaient 30 sols, et, s'ils ne pouvaient acquitter ses droits, le maître devait les verser à leur place ; il se faisait rembourser plus tard la dépense. Grâce à ces diverses obligations, la société pouvait remplir son but.

Ce but était triple en réalité : suivre les préceptes de la religion catholique, apostolique et romaine, vivre et mourir chrétiennement, s'adonner avec soin à la prière — les confrères étaient invités, d'après les statuts, à dire, matin et soir, trois fois le *Pater* et l'*Ave Maria*, en l'honneur de la très sainte Trinité — tel était le premier. Organiser des secours en faveur des confrères nécessiteux suivant les principes de la mutualité, leur distribuer des secours en argent tirés de la « boîte », tel était le second. S'efforcer de faire vivre tout le monde en bonne intelligence, apaiser les querelles, faire disparaître les dissentiments entre les familles ou entre les confrères, tel était le troisième. Dans la pratique, sans doute, ce triple but n'était pas toujours atteint ; néanmoins, la confrérie de saint Eloi s'efforçait de réaliser les deux principes chrétiens par excellence : la charité et la fraternité.

GRANAT.



LA SOCIÉTÉ POPULAIRE DE MARMANDE

UN SCANDALE EN L'AN III

Les sociétés populaires furent, on le sait, l'un des organes les plus actifs du gouvernement révolutionnaire. Etablies un peu partout dès 1790, devenues bien vite les régulatrices de l'opinion et, suivant l'expression d'Ysabeau(1), les colonnes de la liberté, elles contribuèrent à provoquer, chez les républicains de 92 et de 93, ces courants d'audace puissante qui firent repousser l'invasion aux heures tourmentées où la Convention proclamait la Patrie en danger. L'histoire constate qu'elles furent aussi trop souvent les pourvoyeuses de la guillotine et les amis du bourreau.

Elles survécurent à Robespierre, mais ne furent plus alors que l'ombre d'elles-mêmes. Le 6 fructidor an III, Mailhe fit décréter leur arrêt de mort par ses collègues de la Convention nationale. « Il est, dit-il, des sociétés qui méditent encore les attentats et les crimes de la Terreur. Il en est d'autres qui aiguisent les poignards de la Royauté. » Et Mailhe ajoutait ces mots qui, dans les démocraties, menacent de rester éternellement vrais : « qu'on cite un républicain qui n'ait point succombé luttant contre un jacobin ! »

La *Société des Amis de la Constitution de 1793 (vieux style) strictement régénérée*, qui siégeait à Marmande, n'avait rien qui la dût rendre suspecte aux républicains de thermidor. Plus calme que sa

(1) Discours d'Ysabeau, représentant du peuple en mission, aux *Amis de la Constitution* de Marmande, 12 vendémiaire an III.

voisine de Tonneins-la-Montagne (1), qu'un instituteur, le ci-devant Jouan-le-Jeune, dénommé Marat (2), dirigeait au gré d'une fantaisie despotique, elle menait, comme les sociétés de Meilhan, de Duras ou Bazeille (3), ses autres voisines, une vie relativement paisible, exempte d'agitations et peu faite pour troubler l'ordre public.

Les patriotes qui la composaient, suivant le témoignage qu'ils s'en étaient rendus modestement (4), avaient toujours été « à la hauteur des circonstances ». Feuillants, puis Girondins, puis sans-culottes, ils étaient franchement..., en l'an III, les adversaires déclarés du régime terroriste de l'an II. Munis de la cocarde tricolore, emblème de la force chez les citoyens, et, chez les citoyennes, de la grâce républicaines, ils avaient acclamé, aux cris de *Viè la Convention Nationale* et au champ de l'hymne des Marseillais, le représentant du peuple Ysabeau qui, le 11 vendémiaire de l'an III, dans une de leurs séances les plus mouvementées, déblatéra longuement contre le « Catilina » révolutionnaire qui venait de disparaître, contre Robespierre, ce tyran coupeur de têtes, dont la fureur n'était plus à craindre (5). Au cri de « *Nous le jurons !* », ils avaient souscrit aux exhortations d'Ysabeau

(1) Dans le Lot-et-Garonne, c'est à Tonneins, à qui ses opinions politiques valurent le surnom de *la Montagne*, que les événements révolutionnaires se précipitèrent avec le plus d'imprévu et de variété. Tonneins n'est pas, d'ailleurs, la seule ville du département qui ait pris le nom du groupe avancé de la Convention nationale. Pendant la Révolution, Port-Sainte-Marie devint Port-de-La-Montagne ; Saint-Maurice, Anglas-La-Montagne ; Tournon, Tournon-La-Montagne ; Damazan, Damazan-Le-Républicain. — Voir *Recue de l'Agenais*, t. XXII, (1895), p. 380.

(2) Jouan-le-Jeune est un des types les plus originaux du Lot-et-Garonne révolutionnaire. Une monographie sur ce curieux personnage ne manquerait pas d'intérêt. C'est à Puch, chef-lieu de canton pendant la Révolution, « qu'il avait été baptisé du nom à jamais mémorable de Marat, le citoyen Gironnet jeune, notre frère, et la citoyenne Colisson, née Laffitte, de Puch, notre sœur, ayant été parrain et marraine. » A partir du jour (frimaire an II) où il fut l'objet de cette distinction, alors des plus flatteuses, il ne signa plus que *Marat, cy-devant Jouan-le-Jeune*. Voir dans la *Révolution française* du 11 octobre 1881, pp. 330 à 337, un article très intéressant de M. Louis Bresson : La fête de la Raison à Tonneins-La-Montagne (20 frimaire an II).

(3) Sainte-Bazille s'appela, pendant la Révolution, non seulement *Bazeille*, mais encore *Chalier*. Elle prit ainsi le nom du révolutionnaire d'origine piémontaise qui fut, à Lyon, le chef du parti montagnard et périt sur l'échafaud en 1793.

(4) Séance du 11 vendémiaire an III.

(5) Séance du 11 vendémiaire an III.

« de vivre désormais dans l'union, la concorde et la paix, d'éloigner toute haine, toute passion, tout ressentiment et toute personnalité » (1).

Ces ennemis de la Terreur, patriotes éprouvés, haïssaient également les aristocrates et la Royauté. Ils avaient accueilli par des transports de joie la nouvelle « de victoire éclatante sur les brigands de la Vendée et les esclaves de la tyrannie » (2), applaudi au triomphe des troupes françaises sur le Rhin, sur la Moselle et dans le Nord (3), salué d'acclamations enthousiastes les prises de Maëstricht et de Mayence (4), et, pour donner une preuve nouvelle de foi révolutionnaire, fermé rigoureusement leurs portes à ceux de leurs compatriotes dont le civisme ne paraissait pas démontré.

Ysabeau pouvait donc jeter un coup d'œil de contentement sur les *Amis de la Constitution de 1793* ; ils semblaient faits à son image et à sa ressemblance.

Après le départ pour la Réole du représentant en mission, la Société reprit doucement le cours de ses travaux ordinaires. Mais, pour qui parcourt la série de ses procès-verbaux (5), il est manifeste que sa vitalité va chaque jour s'affaiblissant. Il ne pouvait, d'ailleurs, en en être autrement avec les révolutionnaires tranquilles qu'étaient les Marmandais de 1795. Aussi bien, la Terreur avait disparu avec Robespierre ; le calme renaissait après les tempêtes de l'an II ; l'horizon politique, longtemps obscurci par la présence de l'Incorruptible, s'éclaircissait soudain après les chaudes journées de thermidor. Plus besoin, dès lors, de se livrer au jeu dangereux de la surenchère politique ou de s'assurer, par l'assiduité aux séances, ces brevets de sans-culotte qui conféraient parfois une sorte d'immunité contre la délation si fréquente. Peu à peu, la salle des délibérations fut abandonnée. Dès le commencement de l'an III, beaucoup de patriotes en avaient désappris le chemin (6). Les séances, d'ailleurs,

(1) Séance du 12 vendémiaire an III.

(2) Séances des 1 et 15 brumaire et du 19 vendémiaire an III.

(3) Séances des 10, 14, 18 brumaire an III.

(4) Séance du 27 brumaire an III.

(5) Les archives de Lot-et-Garonne sont peu riches en registres de Sociétés populaires. Les procès-verbaux des *Amis de la Constitution de Marmande*, les seuls que nous connaissions pour cet important chef-lieu de district, forment un registre in-folio de 105 pages et vont du 11 vendémiaire au 20 prairial an III.

(6) Pour que toute délibération fût valable, il fallait la présence de 60 membres. On réduisit ce nombre à 30. Très souvent le quorum ne fut pas atteint,

s'écoulaient monotones, toujours identiques à elles-mêmes, sans événements dignes d'être rapportées, et rien assurément ne faisait prévoir l'incident très vif qui marqua les derniers jours de la Société et réussit à la ranimer un instant.

C'était le 29 brumaire, l'an troisième de la République une et indivisible. Les *Amis de la Constitution* se trouvaient réunis sous la présidence du citoyen Mouran fils. L'ordre du jour était plus chargé que de coutume : il ne s'agissait pas seulement d'apprendre les nouvelles venues de Paris ou de commenter les décrets de la Convention, il fallait encore — chose grave — procéder au renouvellement du bureau.

Le vote eut lieu après la lecture du procès-verbal de la séance précédente. Les scrutateurs nommés, les citoyens Salles, juge de paix, Beylard jeune et Nérée Courrèges, en avaient à peine commencé le dépouillement qu'ils s'arrêtèrent tout-à-coup, indignés et surpris ; ils venaient de trouver dans l'urne ce bulletin dont la teneur extraordinaire frappa tous les assistants de stupeur et de colère :

Président : Louis XVII.

Secrétaires : Pitt et Cobourg.

Louis XVII ! le prisonnier du Temple, le fils de Capet et de l'Autrichienne guillotinés, le représentant de cette monarchie impopulaire, à jamais disparue ! Pitt ! Cobourg ! les pires soutiens des aristocrates émigrés ; ces odieux ministres étrangers que les patriotes associaient dans une même abhorration !

Il ne vint à l'esprit de personne qu'un vote semblable pût être l'œuvre d'un marmandais facétieux. Aussi bien, la plaisanterie n'eut pas été du goût des comités révolutionnaires. L'*Ami de la Constitution* le savait, qui rédigea le bulletin et ne se dénonça point malgré les objurgations et les menaces de ses collègues. « Un spectacle aussi frappant, dit le procès-verbal, a causé dans la Société l'indignation naturelle à des hommes libres ». Le citoyen juge de paix prit alors la parole et flétrit énergiquement l'audace du criminel qui avait voulu déshonorer une assemblée républicaine. Plusieurs membres parlèrent ensuite, au milieu d'un brouhaha que laisse deviner le procès-verbal.

surtout dans les derniers mois de l'an III. D'où protestations véhémentes et plaintes continuelles contre l'insouciance des sociétaires. Voir, entre autres, les séances du 28 vendémiaire et du 1^{er} brumaire.

On veut le coupable ; on l'invite à paraître ; mais il ne paraît point. Tous le cherchent des yeux dans la foule des patriotes massés dans la salle et dans les tribunes. Plusieurs motions sont présentées dans ce sens. Le tumulte s'apaise sur l'observation faite par un citoyen qu'il serait difficile de le découvrir.

Une nécessité, dit-il, apparaît évidente, c'est l'épuration d'une Société qui « compte dans son sein des scélérats et des monstres ». Quant au « bulletin infâme, il conviendrait de le laisser au comité révolutionnaire qui prendrait les mesures les plus propres à découvrir l'auteur d'un tel attentat ». Continuons le dépouillement ; nous verrons s'il n'existe qu'un seul coupable. Mais, dès maintenant, il faut annuler une élection « entachée par la scélératesse de quelque vil esclave de la tyrannie. »

Ainsi parla cet homme sage, au milieu des murmures flatteurs de l'assemblée. Ses avis prévalurent et le dépouillement fut continué. Les scrutateurs trouvèrent « encore quelques bulletins qui, dépeignant l'insouciance de quelques citoyens par les expressions de dérision qu'ils portoient avec eux, ont vivement blessé les vrais républicains. » L'épuration s'imposait doublement. Pour la faire, il fut décidé que le bureau choisirait « 25 citoyens dont le patriotisme fût reconnu depuis 1789 ; ce nombre choisi par le bureau en épurerait 25 autres », et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on eût entièrement séparé le bon grain de l'ivraie.

Et, satisfaits d'avoir ainsi rempli leur devoir, les *Amis de la Constitution* se séparèrent.

Le lendemain l'affaire revint sur le tapis. La Société avait à peine poussé en chœur les dernières notes du « couplet chéri de l'hymne :

« *Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs,* »

qui alternait dans ses préoccupations musicales avec le :

« *Tremblez tyrans et vous perfides,
Opprobes de la tyrannie,* »

qu'un membre demanda l'envoi du procès-verbal à la Convention Nationale. On refusa sous prétexte que la proposition était dangereuse : « Lorsqu'il s'agit d'une action scélérate comme celle rapportée dans le précédent procès-verbal, il faut la punir si on découvre le coupable, mais la taire et la couvrir d'un profond mépris. »

Le mépris fut délibéré. Le silence fut plus difficile à obtenir. Les

officiers municipaux, informés de l'incident, manifestèrent eux aussi le désir de connaître « l'auteur infâme » du fameux bulletin pour le faire « punir suivant la rigueur des lois (1). » A cet effet, ils proposèrent, naturellement, une vérification d'écriture.

Une délégation composée du président et des secrétaires, fut invitée à se rendre « auprès des autorités constituées nantie de cet infâme bulletin, ainsi que de deux autres. » Malgré bien des efforts, on ne put savoir, les experts aidant, quel était « le monstre auteur de l'infâme vote, ni le scélérat coupable de l'attentat contre la liberté » (2).

Un membre proposa, d'ailleurs sans succès, de rayer et de remplacer « par des mots différents les noms de Louis XVII, Pitt et Cobourg qu'un monstre avait eu la scélératesse de mettre dans un bulletin et qui se trouvent insérés dans la rédaction du procès-verbal de la séance du 29 brumaire, attendu que les noms de ces trois monstres ne devraient pas salir les registres de la Société » (3).

L'enquête menée par la municipalité aboutit au même résultat. Cinq commissaires furent délégués pour recueillir, au sein même de la Société, les renseignements relatifs à l'affaire dont parlait tout Marmande. Le 8 frimaire an III, les députés, ceints de leur écharpe, firent leur entrée dans la salle des délibérations, au milieu des applaudissements les plus vifs; c'étaient les citoyens Terme, maire de Marmande, Méric, Landau, Lhermitte, officiers municipaux, et Danois, agent national. Les acclamations cessèrent quand le citoyen maire prit la parole. Il court, dit-il, des bruits étranges, calomnieux, sur la façon dont la municipalité entend faire son devoir. C'en fut assez pour qu'un Ami de la Constitution demandât « que la Société se levât en masse et déclarât qu'elle n'avait jamais soupçonné les intentions du premier magistrat du peuple ». La levée en masse fut repoussée; mais le président, Antoine Roullaud, s'empessa d'octroyer au citoyen Terme le brevet civique qu'il réclamait; et comme le scélérat du 29 brumaire continuait à se complaire dans sa scélératesse et manquait décidément de courage et de franchise, on relut le fameux procès verbal; après quoi, tous se laissèrent aller à un nouvel accès d'indignation.

Il entra, dès lors, dans les préoccupations de la Société, non-

(1) Séances des 1^{er}, 2 et 5 frimaire an III.

(2) Séances des 2 et 5 frimaire an III.

(3) Séance du 5 frimaire an III.

seulement d'applaudir aux victoires des armées républicaines « sur les despotes coalisés, entre autres sur les pouilleux et sales esclaves de Madrid » (1), mais encore de manifester bruyamment contre « le scélérat qui avait osé souiller le temple de la Liberté. »

Pour empêcher le retour d'un pareil scandale, il fut décidé, après « un discours plein du plus ardent républicanisme », que les sociétés feraient leur bulletin sur le bureau, un par un. Quant à ceux qui ne savaient pas écrire, ils le feraient rédiger par un des secrétaires. Personne ne devait sortir pendant le dépouillement (2).

L'incident paraissait clos. La Société lui avait donné une importance qu'il ne méritait certes pas et l'on n'avait point manqué d'en rire à Marmande, le coupable, évidemment, tout le premier. Quatre mois s'écoulèrent, pendant lesquels la salle des délibérations devint de plus en plus déserte ; les séances, de plus en plus monotones. Le 21 germinal, les *Amis de la Constitution* apprirent que des troubles très graves avaient éclaté à Paris. « Au moment où la Société étoit consternée sur ces évènements fâcheux, quelques applaudissements réitérés, partis de dessous la tribune, interrompirent le lecteur ». Alors se produisit un tumulte effroyable. Le Président Proust-Charrier avait à peine rétabli l'ordre qu'une voix fit entendre, goguenarde, les noms de Pitt et Cobourg. Nouveau tumulte, violentes rumeurs. Le citoyen Proust Charrier somma l'interrupteur de s'expliquer. La même voix ricanna : *Pitt et Cobourg* ! Alors s'accrurent rumeurs et tumulte. Le président fit une troisième sommation et donna l'ordre à l'interrupteur de quitter la tribune du public et d'entrer dans la salle pour fournir à la Société les explications nécessaires. « *Pitt et Cobourg ! Pitt, Cobourg !* » répliqua la même voix de plus en plus ironique, sans égard pour l'invitation. La colère de la Société ne connut plus de bornes. Pour éviter des désordres graves, le citoyen maire vint au bas de la tribune et se fit désigner l'interrupteur, un imprimeur de Marmande, qui, d'ailleurs, n'était point le scélérat du 29 brumaire, puisqu'il ne faisait point partie de la Société. Le coupable avait un passif assez considérable de traits inciviques. Il fut conduit à la maison commune sous bonne escorte. Le maire l'accompagna et, comme on craignait pour la sûreté du magistrat municipal, plusieurs *Amis de la Constitution* firent la garde autour de sa personne.

(1) Séances des 11 et 15 frimaire an III.

(2) Séance du 22 frimaire an III.

Qu'advint-il du citoyen imprimeur ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que plus jamais ne retentirent aux oreilles agacées des républicains de Marmande les noms odieux de Pitt et Cobourg. La Société, d'ailleurs, n'allait pas tarder à disparaître. Elle était mortellement atteinte quand la Convention l'acheva. Ses membres actifs l'abandonnaient un à un, et, faute de chandelle, l'obscurité se faisait dans la salle des séances. Le dernier acte des Amis de la Constitution qui mérite d'être rapporté, c'est l'ordre de « pulvérisation » par la jeunesse marmandaise du buste de Marat l'infâme, acheté au temps de la splendeur de l'Ami du Peuple (1).

RENÉ BONNAT.

(1) Séance du 17 prairial an III.

LETTRES

DE BORY DE SAINT-VINCENT^(*)

XVIII

A Monsieur Léon Dufour.

Wels (1), 29 janvier (1806)

« MON CHER DUFOUR,

1^o Il paraît que vous n'avez pas reçu toutes mes lettres ; dans un tas que j'en reçois de vous, il n'est pas question de celle où je vous en envoyais une d'un aimable naturaliste M. Michel Rohde, et celle où en était une autre de M. Schniklein, autre jeune homme intéressant. Depuis deux mois je n'ai pu vous écrire, voici pourquoi. *Après Austerlitz*, j'ai un peu soufflé à Vienne ; dès que la paix a été faite, l'armée est partie de cette capitale ; conséquemment la poste d'armée a été supprimée sur ce point ; j'y suis demeuré indisposé des suites de nos fatigues ; de là, j'ai reçu l'ordre de repasser partout où l'armée avait cheminé, pour faire des plans, prendre des notes qui puissent servir à l'historique de l'armée. Pendant tout ce temps, je n'ai pas eu communication avec l'armée. Enfin j'arrive à Wels, je trouve des nouvelles de tout le monde. Jeme hate de vous écrire. Je suis enchanté de la tournée très dangereuse que je viens de faire. Après demain, j'en recommence une autre par les montagnes de Gmünden et serai probablement à Salzbourg dans huit jours. Ecrivez moi toujours au 3^e Corps d'Armée. Il paraît que nous sommes encore pour quinze ou vingt jours en Autriche et jusqu'à ce que l'artillerie, le trésor, enfin tout ce que

(*) Voir *Recue de l'Agénais*, t. xxx, p. 288.

(1) Wels, ville de la Haute-Autriche, sur la rive gauche de la Traun, à 26 kil. sud-ouest de Linz.

nous emmenons ait filé. Ensuite nous metrons un mois à traverser ou le Tyrol ou la Bavière, selon la route que nous tiendrons, afin d'être bientôt en France et à Paris, où pour me reposer je passerai le printemps.

Vous me mettez la mort dans le cœur, mon cher Dufour, quand vous me parlez de votre départ et que vous me menacez de n'être plus à Paris à mon retour. Au moins, mon ami, au moment de nous séparer pour longtemps que je vous voye encore. Si je le pouvais, je devancerais l'armée, mais je ne le puis. L'Empereur l'a refusé aux maréchaux, le ministre nous le refuse. Il voyage lui-même avec nous. Jugez donc s'il est possible de s'écarter. Si le spectacle magnifique des fêtes des braves ne vous tente pas, que le plaisir de me revoir vous touche.

Vous serez d'ailleurs bien aise d'ouvrir avec moi mon herbier et de prendre tous les lichens qui vous plairont. J'ai pensé à vous à cet égard. MM. Rohde et Schniklein vous enrichiront à cet égard. Répondez leur. Ils sont intéressants, actifs, généreux. Ils ont rapporté du Tyrol, du Salzbourg, de l'Istrie, de la Carinthie, de la Carniole et de la Croatie, des choses superbes. Ils m'ont donné beaucoup et je pense que vous voudrez encore partager avec moi. Je ne vois pas qu'un mois de plus dérange vos projets. Voici ceux que j'avais formés.

Je voulais, parlant d'économie, vous écrire de me retenir une petite chambre commode, avec un cabinet pour mon domestique et une petite écurie pour trois chevaux dans le voisinage ; le tout dans votre quartier, et s'il eut été possible dans la même maison que vous. Là, j'eusse passé un mois avec vous ; et puisque vous allez dans le Midi et que j'irai probablement en Italie, je vous eusse conduit à Montpellier dans ma voiture, à petite journée de dix lieues avec mes chevaux, le tout en herborisant. Cela ne vous tente-t-il pas ? Vous n'avez pas d'idée combien ce projet-là me souriait. Vous devriez vous y prêter pour moi. Je vous réponds que le voyage vous coûterait bien peu. Nous verrons un peu plus tard Dufau et Montpellier. Répondez-moi donc à cela courrier par courrier.

J'ai donc vu tout Vienne et en détail Schenbrun et ses serres. Le bon homme et excellent Jacquin m'a pris en amour. Il a lu et relu mon voyage. « Vous me rajeunissez de 40 ans, me disait-il, la larme à l'œil. La Martinique ressemble à Bourbon. Je crois y voyager. » Il m'a fait cadeau d'un de ses ouvrages fort rare : la monographie des Oxalis avec au moins cent planches superbement enluminées. Son fils, un garçon très instruit, m'a donné des plantes et m'en a promis

davantage. Je n'avais pas le temps de lui en demander plus, tant j'étais occupé de mon métier. M. Hoste, ce fameux graminologiste, m'a donné toutes les graminées qu'il a décrit, même les plus communes, pour que je fusse sûr de la (mot déchiré). J'ai aussi force *Cerambix alpinus Papilio Apollo*, etc. MM. Rohde et Schniklein sont bons entomologistes. Le docteur et professeur Schrebers m'a très bien reçu. C'est un helenentologiste ferré. Ses détails anatomiques sur le *Proteus anguinus* sont parfaits. Il en a disséqué plus de cent et un avec moi. J'ai donc vu en détail cet animal extraordinaire. Il en a six ou sept en vie. Je voulais en porter un, mais je n'aurais pu arriver avec lui en vie.

Je vous écrirai plus long dans trois ou quatre jours à Gmünden. Je vous chargerai d'un marché pour un ouvrage qui doit paraître dans deux mois.

Adieu, bien des choses à tout le monde.

XIX

A Monsieur Léon Dufour, naturaliste,
rue des Francs-Bourgeois, Place Saint-Michel, à Paris.

Ried, ce 17 février (1806)

J'atans la réponse à ma dernière avec une bien vive impatience. Depuis vos lettres, je crains toujours que vous n'ayez quitté Paris et cela me désole. Quoi ! vous ne m'attendrez pas ! Vous ne voudrez pas voir les *Vainqueurs d'Austerlitz* et les fêtes qu'on leur prépare ! Vous ne voudrez pas que je vous conduise à Montpellier et que nous herborisions en route. O, mon cher, on ne quitte pas si brusquement ses amis et la capitale. J'y serai dans un mois et demy ou deux mois, au plus trois (1). En attendant, je cours l'Allemagne et ramasse les matériaux d'un ouvrage qui est bien avancé ; ouvrage qui devra paraître bien vite. Et vos lichens, qu'en dites-vous ? Ne vous pressez pas ;

(1) Léon Dufour avait décidé qu'une fois reçu docteur il quitterait irrévocablement Paris au mois de mars, pour aller passer deux mois à Montpellier, par Lyon et la Provence, et s'enfermer à tout jamais dans Saint-Sever, sa ville natale, où il exercerait la médecine. Dans ses lettres à Bory du 29 novembre 1805, 10 janvier et 16 février 1806, il se désespère d'être obligé de quitter Paris, « cette « capitale des Beaux-Arts, ce foyer de toutes les sciences, ce centre de toutes « les jouissances humaines. » Il regrette surtout de ne point assister aux fêtes

attendez que je puisse vous communiquer tout ce que j'ai. Je vous l'offre de grand cœur ; c'est un faible dédommagement des peines que je vous ai donné. Avez vous reçu la lettre où je vous donnais des correspondants ?

Depuis ma dernière, je viens de faire un voyage superbe dans les monts de Stirie, dans les salières du *Commergüt*, aux lacs d'*Halls-tadt*, de *Traun*, etc. Que de beautés sauvages ? J'ai descendu dans les différentes mines de sel et de fer ; je vous montrerai mes échantillons, mes plans et mes vues. Pour ce soir, je suis trop pressé. Je pars dans quatre jours pour la tournée du *Tyrol* par *Salzbourg*, et rentre en *Bavière* par les gorges, pour déboucher sur *Munich*.

Déjà l'*Anemone hepatica*, *Helleborus niger* et *Chrysosplenium alternifolium* étaient en fleurs sous la neige. Par ci par là, l'*Asarum europeum*. J'ai desséché avec ses hieunnales, des cryptogames, parmi lesquelles les *Lichens islandicus*, *saccatus* et *glaucus* ; un beau *Bartramia* nouveau, un *Sphagnum* nouveau, un *Conferrea* nouveau que je nomme *Keratophylla*, les *Jungermannia ciliaris* et *viticulosa*, plusieurs mines et bris. Le *lichen islandicus* varie à expositions si larges qu'on les prendrait presque pour celles du *lichen pulmonarius*, si des rameaux ne conservaient leurs vrais caractères. J'ai encore acquis de belles plantes de Stirie. Mais ce sont mes échantillons de sel et de bois fossile qui surtout sont curieux.

Je suis fatigué et vais dormir. Répondez moi donc ; je suis bien embarrassé pour un logement à Paris. Pour moi, cela m'est égal ; mais ce sont mes gens et ma voiture ; à la rigueur, je partagerais bien votre lit, mais où nicher les chevaux et la chaise ? Informez-vous un peu de tout cela. Mes amitiés à tout le monde.

BORY.

XX

A Monsieur Léon Dufour.

Neubourg, le 12 mars (1806)

Il y a déjà cinq ou six jours, mon cher Dufour, que j'ai reçu votre dernière à *Ingolstadt*. Mais fort occupé, je ne puis y répondre que de

qui suivront le retour de la Grande Armée et de l'Empereur, « que la France entière va acclamer avec enthousiasme », et de ne point pouvoir embrasser son ami Bory. « Vous volez, lui dit-il, à la célébrité ; moi je vais végéter dans le département des Landes. » (Coll. Bornet.)

Neubourg où nous alons je crois demeurer huit ou dix jours pour reposer un peu nos soldats, nous préparer à rentrer en France et intimider les souverains du voisinage qui veulent faire les mutins. Il me tarde bien d'être dans la Capitale ; mais je vous dis dans la sincérité de mon cœur que la moitié de ma satisfaction m'est enlevée par votre départ. Avez-vous bien pu vous décider à quitter Paris avant mon retour, ne m'ayant pas vu depuis près de deux ans(1) ? Avez-vous pu renoncer au projet de voyage à Mont Pélrier que je vous proposais ? Mon cher Dufour, je voudrais pouvoir vous peindre mon attachement ; regardez en comme une des plus fortes preuves le pardon que je vous accorde pour le tour que vous me jouez. Vous eussiez dû me conserver votre grenier ; en vérité je ne sais comment je ferai pour me loger à Paris. Il va y avoir une affluence de tous les diables, et je suis obligé de trainer avec ma voiture, chevaux et domestiques.

Je ne renonce point du tout à l'espoir de vous voir bientôt. Je veux depuis longtemps visiter les Pyrénées et mon pays natal. Vous sentez bien que je vous en prévienrai à l'avance, pour venir un peu au devant de moi et accélérer le plaisir de nos embrassements. Vous verrez sans doute la famille *Draparnau* à Montpellier. Dites-leur ma surprise au sujet des Conferves. Vous verrez aussi *Broussonnet* (2). Rappelez-moi à son souvenir. Assurez-le de mon attachement et ayez le voir de ma part. Dites-lui que mon éloignement est cause qu'il n'a pas eu d'exemplaire de mon voyage ; mais que je lui en destine un et qu'il peut y compter.

A propos d'exemplaire, n'en aviez-vous pas encore un ou deux à moi, avec quelques fascicules de *La Billardière* et de *Du Petitthoirs*, ainsi

(1) Léon Dufour quitta en effet Paris le 25 mars 1806, et se dirigea d'abord par Lyon, Avignon et Beaucaire vers Montpellier, d'où il écrit le 20 avril à Bory pour lui détailler son voyage, tant au point de vue géographique qu'au point de vue botanique, et où il répond à toutes les questions qu'il lui pose dans ses lettres précédentes. On avait fait courir le bruit de sa mort à la bataille d'Austerlitz. Ses lettres sont arrivées à point pour le démentir. Ramond a été nommé préfet du Puy-de-Dôme ; etc. (Coll. Bornet). (Voir le chapitre iv de ses *Souvenirs*.)

(2) Broussonnet (Pierre-Marie-Auguste) médecin et naturaliste, né à Montpellier en 1761, mort en 1807, suppléa Daubenton au collège de France et fut membre de l'Académie des Sciences. Il fit partie de la Législative, s'attacha aux Girondins, et ne dut son salut qu'à sa fuite en Espagne. Il devint plus tard professeur de botanique à Montpellier. A laissé de nombreux ouvrages d'histoire naturelle.

que des échantillons de mes plantes et ce que m'avait donné *Richard*? (1) Je tiens à tout cela. Où l'avez-vous déposé? Où dois-je faire ma réclamation? Excepté Bosc, je ne vois personne digne de votre confiance. Je ne vous fais nullement un crime d'avoir donné mes exotiques pour un *Hoffman*. Eussé-je le dessin d'en publier les nouvelles espèces, j'en sacrifierais de grand cœur l'espoir pour vous procurer quelque satisfaction. En donnant ces plantes, vous n'en avez pas diminué votre herbier; car elles existent encore dans le mien, et y sont toutes à votre service. Ne renoncez pas aux exotiques, que 3 ou 400 de ces végétaux ne se croient pas isolés dans votre collection. Ne pensez-vous donc plus à vos voyages futurs qui doivent leur procurer des camarades? Avez-vous donc oublié les descriptions de la zone torride, des belles choses que la nature y produit? les ombrages épais, formés de fougères arborescentes, de mouces ligneuses, d'arbres singuliers, des fleurs pompeuses, ne remuent-ils plus votre cœur? Votre âme serait-elle donc fermée au doux espoir des jouissances auxquelles nous sommes appelez? Ne voyez-vous pas de Montpellier, ces beaux papillons, ces buprestes éclatans, ces charançons bizarres, ces diptères variés, se jouer autour de corolles plus variées encore? Ne sentez-vous pas le parfum qu'exhalent les lauriers, les myrthes et tant d'autres arbres ou arbrisseaux? Ah! mon cher Dufour, vous m'avez promis un grand voyage; vous devez en partager les fatigues, les plaisirs et la gloire avec moi. Si vous y renonciez, je serais, je crois, capable de me brouiller avec vous. Jugez si je tiens à vous voir partager mon bonheur et ma réputation. Vous n'êtes pas destiné seulement à tuer les pauvres malades des Landes, à gravir des Monts que tout le monde a vus, et à déchiffrer entre mille doubles emplois quelques centaines de lichens. Il faut aller à plus de gloire et à l'Institut. Notre voyage autour du monde vous assure ce double but.

Quand à vos lichens, je vois avec peine que vous bornez le plan de votre ouvrage pour l'accélérer. Il vaudrait mieux à mon sens ne publier qu'un an plus tard, mais décrire tout. Vous aviez tant de facilités à Paris.

Quand à moi, je vous offre tout ce que j'ai. Ne craignez pas d'abuser

(1) Richard (Louis-Claude-Marie) botaniste, né à Versailles en 1754, mort en 1821; explora les Antilles, devint, après 93, professeur de botanique à la faculté de médecine de Paris, puis membre de l'Institut. Léon Dufour en parle sévèrement, le traitant d'égoïste et d'avare en matière de collections de botanique.

de mes ressources : mais il faut faire un vrai *species*. Voici comme j'eusse traité cela :

1. *Un Discours Préliminaire*, contenant l'histoire de la Lichénographie et un Catalogue de tous les auteurs, mémoires, etc. qui ont parlé des lichens, en distinguant les Lichénographes des simples nomenclateurs et facteurs de flores; indiquer le mérite de chacun, etc.

2. *Un Discours* sur les généralités des Lichens, leur physiologie végétale, leur rôle dans l'histoire du globe, ce qu'on sait de leurs reproductions et de leur protéisme.

3. *Un Systema*, caractérisant les divers genres et ordres avec leurs caractères naturels, essentiels et distinctifs.

4. *Un Species* dans le genre tout bonnement du bon Linné, seul modèle en ce genre. Chaque article y serait traité sans phrases surabondantes et absolument dans l'excellent ordre du *Philosophica Botanica*, savoir :

Nom trivial entre deux parenthèses, phrase caractéristique.

Synonymie la plus complète possible.

Discussion sur la synonymie quand il y a lieu.

Description minutieuse de l'adulte.

Description de la plante en divers états, ces descriptions couvenant aux généralités de la plante quelques soient ses variétés.

Description de chaque variété et leur synonymie, l'une après l'autre comme si chacune était une espèce et l'espèce un genre. Donner par conséquent un nom trivial secondaire ajouté au spécifique qui devient nom de genre.

Différence de l'espèce avec les voisines.

Habitat et influence de l'habitat sur les variétés.

Propriétés et usages connus.

5. *Un tableau synoptique*.

6. *Un catalogue alphabétique*.

Voilà, mon cher, qui serait digne de vous et qui, bien muri, suffirait pour vous illustrer, en préparant l'Europe savante à vos succès dans notre fameux tour du monde.

Je ne sais si je vous ai parlé de mon beau voyage en *Stirie* par les lacs de *Cammersee* et *Traunsee*. Malgré le deuil de la nature et la neige qui la dérobait à mes regard, à force de faire grater ce voile éblouissant, j'ai trouvé quelques belles choses dont vous aurez votre part. Mettez-moi de côté des plantes partout où vous en trouverez, même du jardin de Paris. Je compte beaucoup sur vos doubles, la guerre m'ayant fait perdre bien du temps.

J'ai vu en *Bacière* le vieux professeur Schrank, auteur du *Flora Bararica*, ouvrage allemand qui a de la réputation et que je vois souvent cité. M. Schrank m'a accueilli d'une manière distinguée. L'Université de Landshut est venue me rendre visite avec lui... Entre nous soit dit, cet homme respectable à beaucoup perdu de sa réputation botanique dans mon esprit. C'est un M. Latapie. Il m'a montré son herbier, où, ce que j'ai eu le temps d'en voir, j'ai reconnu une foule d'erreurs, dont vous sentez bien, je ne l'ai pas heurté. La cryptogamie surtout était détestable à cet égard ; et j'ai senti le malheur des savans qui font des livres sur des livres et qui citent comme nouveauté qu'ils trouvent dans une Flore, sur la réputation de l'auteur. Je vous jure que si j'entreprenais jamais un *systema*, je voudrais voir les herbiers de tous ceux que je citerais. Je parie que sur les 100 ou 150 plantes nouvelles de Schrank, il n'y en a pas dix qui le soient ; et que sur les 500 cryptogames de sa Flore, depuis *Equisetum* jusqu'à *Mucor*, il n'y en a pas 100 de bien nommées. Tenez-vous cela pour dit pour vos lichens ; mais respectons la mémoire de ce pasteur respectable.

Le lichen *Vulpinus* est dans son herbier sous le nom de *citrocolorius* qui est une usnée. Le lichen *Floridus* y est sous cinq noms d'usnées voisines et différentes. Le lichen *Calicaris* est sous le nom de *farinaceus* ; le *farinaceus* de *nivalis*... etc. Pour les *Pizides*, ils sont d'un désordre ridicule et pas un lépreux ou tuberculeux n'est déterminé. Dans les mousses, cela est plus criant encore.

Je vais, en arrivant à Paris, publier quelque chose sur l'Autriche et sur la guerre. Vous sentez bien que vous ne serez pas oublié pour la distribution des exemplaires.

Adieu, mon cher ami ; si vous écrivez à Dufau et à Thore, dites-leur bien des choses. Je voudrais avoir un instant pour m'entretenir avec ce dernier. Je l'embrasse cordialement et suis à la vie et à la mort votre sincère.

. B. DE S. V.

P. S. — Vous saurez que je suis porté à mon corps d'armée pour la croix et que M. le maréchal m'a déclaré hier, à la cour de son Altesse, la belle-sœur de S. M. le roi de Bavière qui a sa résidence ici, que je la recevrais à Paris. Cela a fait ouvrir de grands yeux à toute la noblesse Bavaoise.

XXI

*A Monsieur Léon Dufour, docteur en médecine,
à Saint-Sever, Landes.*

Hall (1), ce 2 septembre (1806)

MON CHER DUFOUR,

Il y a un siècle que je n'ai reçu de vos nouvelles, et depuis l'intéressante analyse de votre voyage dans le Midi, vous ne m'avez plus rien dit. Je pance que vous ne comptez pas vos lettres avec moi et que vous me pardonneriez si je n'y avais pas répondu exactement, courrier par courrier. Vous êtes libre, et moi je porte le harnais; moyennant quelques visites de malades, vous pouvez consacrer vos instants à Flore et à vos amis; moi, misérable que l'on use comme une paire de souliers, je cours quelque tems qu'il fasse, je furète la *Suabe* et la *Franconie*, un graphomètre et des crayons à la main; comme le Juif-Errant, je passe partout et je ne m'arrête nulle part. C'est là, pour me reposer des fatigues d'une campagne la plus laborieuse qu'on aye fait, d'une campagne pendant laquelle je n'ai pas couché trois nuits dans un lit, dix dans une maison et pas une entièrement consacrée au sommeil. Il faut que j'aije le tempérament solide avec mon petit corps. Je n'ai point été malade et presque tout le monde l'a été de fatigue (2). Toutes ces peines sont passées. Il en reste un simple souvenir qui me prouve que je puis souffrir bien des choses, et mon goût pour les grands voyages se réveille. Une chose seulement pourrait l'attiédir, c'est que vous paraissiez y avoir renoncé.

Et quoi! Saint-Sever verra-t-il enterrer l'espoir de la botanique? Dufour se bornera-t-il à étudier les lichens et à parcourir les Pyrénées? Et ne voudra-t-il pas être un jour l'Esculape d'une belle expédition? Malgré vos protestations, mon cher Dufour, je ne sais quoi me dit qu'au moment où vous entendrez dire que les corvettes sont prêtes et que nous allons à la Nouvelle-Hollande, à Otaïti et au Pérou, vous voudrez être de la partie. Pour moi, c'est le seul but de mes travaux; je veux absolument faire un voyage pour moi, pour ma satisfaction et pour mon instruction. Au retour, je me reposerai au

(1) Hall, en Souabe, sur le Kocher, à 34 kil. nord-ouest d'Ellwangen.

(2) C'est le commencement de la campagne de 1806 contre la Prusse et la Russie, entraînées par l'Angleterre dans la quatrième coalition.

sein de mes collections et je me moquerai de tous les Instituts du monde.

Vous saurez, au reste, qu'en Allemagne on est bien plus au fait de ce qui s'imprime en France qu'en France même. J'ai trouvé mes *Essais sur les Fortunées*, traduits en entier, et un extrait de mon voyage annoncé en attendant que l'ouvrage, dont les épreuves, est il dit, sont considérables, soient terminées. Aussi le bruit s'étant répandu, dans ces derniers temps, que j'étais à l'armée, j'ai reçu plus de trente lettres de divers savants. Celle qui m'a le plus flatté est celle de *Wildenow* (1). On ne peut être plus poli et plus galant. Il a, dit-il, lu mes deux ouvrages et prié l'auteur de vouloir bien donner une place dans son amitié à celui qui en a donné une à son nom dans la *Diaecia*. Car *Wildenow*, sans me connaître, vient aussi de faire un *Borya* et me réserve dans les fougères un *Vinsentia*. Vous sentez que je n'ai pas manqué de concerver cette précieuse correspondance et que je veux cultiver les savans étrangers qui valent mieux que les notres. Je viens d'aller revoir M. Frœlich. Il me prépare tous ses lichens. Vous voyez que je pence à vous. Par quelle occasion faut-il vous les faire passer. Je demande aussi à *Bridel* et à *Wildenow* des lichens pour l'ami *Dufour*.

Je vous avais parlé dans le temps d'un ouvrage que j'avais fait sur la *Campagne*. Mais le retard de l'armée ayant ôté à ce livre le charme de la nouveauté, ayant, à par moi, résolu de ne plus rien imprimer de ma vie et me le jurant tous les jours, j'ai adressé au ministère mon texte et mes cartes. J'ai reçu une lettre très flatteuse à cet égard, où il m'est dit, de la main même de P. Berthier, que cet ouvrage sera un des matériaux les plus précieux de l'histoire de la guerre, etc.

Je suis tout à ma carte qui sera une chose curieuse. Ce sera un portrait de 20 lieues de pays sur chaque face, où le dernier parc à cochons, les buissons, les grosses pierres seront à leur place.

Dans peu de jours, il pleuvra. J'aurai du loisir; alors je vous parlerai botanique et vous décrirai ce que j'ai vu de la *Forêt Noire*.

B. DE SAINT VINCENT.

P.-S.— Bien des choses à Dufau et Thore, si vous lui écrivez, comme je n'en doute pas.

(1) *Wildenow*, botaniste allemand, résidant à Berlin, qui, ainsi qu'on le verra dans la suite, accueillit à bras ouverts *Bory de Saint-Vincent* chaque fois qu'il passa par Berlin, malgré qu'il fut officier français, c'est-à-dire, un ennemi.

XXII

A Monsieur Léon Dufour.

Frankfort sur l'Oder, le 7 novembre (1806)

(Répondu le 18 décembre).

Jetez les yeux sur une carte d'Europe, mon cher ami : voyez qu'il y a 40 jours j'étais à *Heilbron*, en Suabe, que toujours bivouaquant, manœuvrant, nous battant, je suis arrivé sur les bords de l'*Oder* ; que demain nous entrons en *Pologne*, et vous ne m'accuserez pas de négligence à votre égard. Je pense tous les jours à vous ; je voudrais vous écrire ; mais on part le matin à quatre heures, on arrive à dix dans les champs où l'on doit coucher ; on traverse les villes sans s'y arrêter ; on n'a que peu d'heures pour dormir. Il est difficile de se livrer à ses penchants les plus chers ; les miens seraient de m'entretenir avec vous, de vous décrire le pays que je parcours, nos opérations militaires, nos succès brillants, nos courses hardies, auprès desquelles la campagne dernière n'est que jeux d'enfants. J'ai vu *Ansbach*, *Nuremberg*, *Bamberg*, *Weimar*, *Gotha* où n'était pas *Bridel* et foule d'autres villes. J'ai vu surtout *Postdam* trois fois ; j'y ai passé un jour et vous sentez que *Sans Souci* et tout ce qui retrassent le grand Frédéric, *Voltaire*, *Maupertuit*, *D'Argens*, etc., ne m'a pas échappé. De là nous avons été nous battre encore sur les frontières de *Poméranie*, à *Prenslau* et avons ramené à Berlin les 16,000 prisonniers que notre cavalerie seule a faits (1). Le prince de *Hoenlohe*, qui m'a si bien reçu quand je faisais la carte de ce pays, commandait contre nous. Nous l'avons pris. *J'admire mon bonheur ; tout est frappé autour de moi ; je reste*. J'en conclus que le Ciel me destine au voyage du tour du monde et au miracle de vous dessider à le faire avec moi. Enfin nous arrivons à *Berlin* et nous nous y reposons deux jours (2). De là, nous avons fait seize lieues en un jour pour venir à *Frankfort*, où nous passons l'*Oder*. Demain nous traversons le *Neumark* pour entrer en *Pologne*.

(1) La capitulation du général prussien de *Hehenlohe*, à *Prenslow*, est du 26 octobre 1806, c'est-à-dire douze jours après les batailles d'*Iéna* et d'*Auerstaed* (14 octobre).

(2) Napoléon entra à Berlin à la tête de la Grande Armée le 28 octobre 1806, après être demeuré deux jours à *Postdam*, les 26 et 27 octobre.

Que j'aurai de choses à vous raconter ! Vous sentez qu'à Berlin j'ai vite été trouvé *Wildenow* qui, comme je crois vous l'avoir dit, m'avait écrit des lettres très aimables ; il m'a conduit partout, et par malheur nous n'avons pu joindre Humboldt qui me cherchait partout. Vous ne pouvez vous figurer ce bon *Wildenow*, homme excellent, sa femme fort aimable et encore passable, dans le genre de M^{me} Latapie : c'est, comme vous voyez, en faire l'éloge. *Wildenow* m'a fait l'accueil qu'il a fait à Linné ; j'en rougis : ces gens-là ont trop bonne opinion de moi. Il m'a donné ses ouvrages ; je n'ai eu que le temps de jeter un coup d'œil sur ses herbiers. Il a 19,000 espèces et m'a préparé un logement chez lui, pour me donner tout ce que je n'aurai pas dès que je repasserai par la capitale. Il ne conçoit pas comment je suis militaire et a failli se brouiller avec moi, quand son fils, tirant par hasard mon sabre, l'a vu encore sanglant ; mais j'ai réparé cette malheureuse impression, en l'assurant que je ne recherchais de l'avancement que pour pouvoir, par mon rang, obtenir d'être le chef d'une belle expédition dans laquelle j'irais lui chercher de belles plantes à La Nouvelle-Holande, à Otaïti, au Pérou, etc., etc. (1)

Berlin est une magnifique ville. C'est Palmire, Athènes, une cité antique par ses édifices, sa régularité, son étendue, etc. Mais, il n'y a que 160,000 âmes et beaucoup de misère, même en temps de paix. La Prusse étant généralement un pays affreux, le plus misérable que j'ai jamais vu et près duquel, sans exagération, les grandes Landes, depuis La Teste, Dax et le Muret sont un Paradis, entre l'Elbe et l'Oder, surtout, aux environs de la capitale, vous avez, sur 150 lieues carrées, un sol uni comme la main, où l'eau n'a pas de cours, plein de vastes étangs, de marais qu'on reconnaît aux maigres aulnes qui y croissent ; des canaux, des ruisseaux unissent tous ces cloaques et rendaient le pays facile à défendre. Le sol est un sable jaunâtre, mobile, sur lequel ne croît pas même une bruyère, que colorent par place des bouquets de *festuca ovina* et qu'ombragent en plusieurs endroits de *Statice armeria* (variétés *scape elongato, foliis brevioribus*) et *gnaphalium arnarium*, tristes forêts de pins, non le *Pinus* de nos Landes qui est bien

(1) Dans sa réponse du 18 décembre 1806, datée de Saint-Sever où il s'est définitivement installé comme médecin, Léon Dufour lui écrit que ses lettres trop rares sont régulièrement lues en famille, qu'il n'a que des amis parmi les savants et il est enchanté qu'il ait fait la connaissance de *Wildenow*. Il voudrait avec lui, « une correspondance lichenologique » s'étant exclusivement consacré à l'étude de ces cryptogames. » (Coll. Bornet.)

une espèce (*Pinus maritima vulgaris, longifolia des anciens*), mais le *Pinus rubra, strobis parioribus* de Miller. On a mal à propos confondu ces deux arbres. Linné n'eut pas dû les réunir. Quelques bouleaux sont jettés ça et là. Je gagerais que la Flore entre l'Elbe et l'Oder ne passe pas 170 plantes. Je ne vois même pas dans les eaux ces scirpes, ces potamogetons, ces conferves que le botaniste espérerait y rencontrer.

Mais en voilà bien long pour un homme qui est sur les dents, qui depuis cinq heures du matin a trotiné à cheval, crié après ses dragons et bu un verre de chenik pour toute nourriture. Il faut que ce soit vous en vérité. Je vous écrirai au reste dès que je le pourrai : probablement de Varsovie, puis de Pétersbourg.

Ambrassez Dufau pour moi ; si vous voyez Thore, ou si vous lui écrivez, justifiez lui mon silence et assurez-le d'une amitié inviolable. Pour vous, mon ami Dufour, croyez que ni le bruit du canon, ni le plaisir des belles sociétés, ne peuvent éloigner de moi le tendre souvenir de l'intime sympathie qui nous attache l'un à l'autre. Tout à vous.

Vous saurez comme une grande nouvelle pour moi que je couche ce soir à couvert, que je vais souper à table, c'est-à-dire avec un couvert, que nous avons une oie, des carotes, du fromage et du *Vin*.

XXIII

*A Monsieur Léon Dufour, docteur-médecin et naturaliste
à Saint-Serer, département des Landes.*

Varsovie, le 3 décembre (1806)
(Répondu le 4 février 1807).

MON CHER DUFOUR,

Si je ne consultais que mon cœur, je vous écrirais tous les jours ; mais en vérité, on n'en a pas le temps. J'ai si peu de loisir que je n'écris plus qu'à trois personnes, à ma femme, à mon frère et à vous ; et encore sont-ce des bouts de lettres. Je ne sais pas travailler sur le genouil ou sur un banc. Il me faut une table et j'en trouve si peu dans ce sauvage pays.

Vous voyez qu'après avoir voyagé par mer, je voyage par terre. Voilà l'Allemagne mieux connue pour moi que la France. Je cours maintenant la Pologne comme si j'y cherchais une Lodoïska. Car on me fait l'honneur d'employer beaucoup trop mon escadron qui a un peu souffert, mais qui a eu de brillants succès. Indigné de ne pas

trouver d'insectes à piquer pour vous, je passe quelquefois la journée à faire enfler des cosaques, et j'en enfile moi-même au besoin. Je ne comprends pas comment mon petit corps résiste à tout cela.

J'espère vous écrire plus au long de Saint-Petersbourg, car je n'ai guère le loisir de vous décrire cette grande Warsovie. Il n'y a que trois jours que nous y sommes entrés, après nous être escarmouchés tous les jours avec les cosaques et quelques débris de hussards prussiens. Ces malheureux, coupés partout, ne pouvaient se rallier, tant nous les serriions depuis soixante lieues. Nos chevaux tombaient morts avec les leurs dans les charges. Ils ont enfin jugé prudent de mettre la Vistulle entre eux et nous. Et ils ont brûlé le beau pont de Varsovie ; mais, tournés je ne sais encore où, ils ont abandonné leur position hier soir. Une division d'infanterie passe, dit-on, ce matin. Nous la suivrons sans doute cette nuit. Nous nous sommes reposés plus de 48 heures ; chose sans exemple.

Ne vous ai-je pas décrit Berlin ? Ne vous ai-je pas parlé du bon Wildenow ?

Adieu mon ami. Pardonnez-moi ma brièveté, et priez la déesse de la nature de me pardonner mes infidélités. Je me rappelle l'Empereur Julien le Sage que les imbéciles de chrétiens nomment l'Apostat, qui, faisant manœuvrer ses troupes, en apprenant lui-même sur un champ de bataille une danse, nommée la Phyrrique, qui entraînait dans l'école du soldat, s'écriait : « Oh Platon ! oh Aristote ! quelle occupation pour un de vos disciples ! » Je pourrais bien dire aussi : « Oh Linné, Linné, que fais-je ici ? »

Bien des choses à Dufau ; écrivez à Thore que je l'aime et l'embrasse. Embrassez son Franklin pour moi. Ecrivez à M. Senaux que ce printemps, à Paris, j'éditerai définitivement ses conferves posthumes.

XXIV

A Monsieur Léon Dufour.

Warsovie, le 15 février (1807).

(Répondu le 27 avril 1807).

MON CHER DUFOUR,

Il y a un siècle que je projette de vous donner de mes nouvelles, je n'en puis trouver l'instant. Que de choses j'aurais à vous dire ! Mais il faut savoir borner même ses plus grands plaisirs. J'espère cepen-

dant que vous aurez déjà reçu quelque chose de moi ; depuis l'exil de l'armée en Pologne, j'ai deux ou trois fois jeté pour vous quelques lignes sur le papier. Rien n'est comparable aux misères que nous avons éprouvées dans cet affreux climat. Jugez combien y devait souffrir l'adorateur du ciel des Tropiques. Lorsque nous passâmes la Naref il y avait à peine du jour ; c'était au solstice d'hiver et les brumes étaient continuelles, l'humidité pénétrante, une boue dont rien ne peut vous donner d'idée. Presque toute la Pologne est un pays très bas et a certainement été le fonds d'une mer qui unissait la Baltique au Pont-Euxin. Aucune chaîne même de monticules ne se rencontre dans une certaine direction du nord-ouest au sud-est, entre les deux méditerranées... Il a resté pour monument de ce séjour, de grands lacs et d'immenses marais. A peine les rivières ont-elles des rivages ; avant de prendre un cours réglé, elles errent longtemps au hasard dans de vastes plaines nues, dont je n'ai pu encore voir les végétaux, à cause de la neige. Des forêts de pins (*Pinus rubra* des auteurs) seules s'élèvent dans ces déserts. Il y en a d'immenses, peuplées d'*Urus* et d'*Elans*. J'ai déjà vu de ces derniers ; un de mes dragons en a même tué un ; mais je n'ai point vu les autres. J'eusse voulu les comparer en liberté avec le bel individu domestique que j'ai vu à Vienne. J'ai pu distinguer à terre dans les vastes bois les *Lycopodium selago*, *alpinum*, *clavatum*, qui a toujours ici, comme le dit Linné, les *épies géminés*. Il paraîtrait que cette plante prend définitivement ce caractère vers le nord où le législateur des botanistes l'avait vu, tandis que plus méridionale, dans nos contrées, je l'ai souvent vue à trois épies, et qu'à Bourbon elle en a presque toujours quatre. Il y a encore des *Sphagnum salcile* de deux à trois pieds de haut, les *Pyrola rotundifolia* et deux autres, une jolie *Andromeda* herbacée à feuilles un peu charnues et dentées qui avait des capsules qui me l'ont fait connaître, un *Arbutus* qui est peut-être *Uva Ursi* ; mais il me parut bien rampant et formant des gazons considérables ou plutôt de petits lits de verdure comme la pervenche.

Voilà, mon cher, tout ce que j'ai pu deviner d'histoire naturelle. Du reste, pas un homme instruit pour en causer. Que je regrette Berlin et le bon Wildenow ! Je crains bien que nous ne fassions le voyage de Pallas. Malgré ma passion pour les courses lointaines, le nord n'est pas du tout de mon goût. Je ne suis pas surpris que nos pères en aient déserté. Je vous avoue que lorsque j'écrivis mes *Essais sur les Fortunes*, c'était de toutes les vérités que j'ai étayées de preuves, celle à laquelle je croyais le moins ; c'est maintenant celle dont je suis le

mieux convaincu. Les peuples, tant qu'ils sont barbares ignorent qu'il est des peuples plus heureux qu'eux. Mais pour peu qu'ils acquièrent de civilisation, ils ne tardent pas à s'apercevoir que leur isolement est cause du triste état où ils ont jusqu'alors vécu. Ceux des contrées stériles ou malheureuses désirent bientôt en sortir et leur attribuent les rigueurs de leur sort. Quand les hommes du Nord quittèrent-ils leurs glaces pour venir fondre sur les belles provinces romaines ? C'est après que par de longues guerres le peuple-roi leur apprit qu'il existait. Quand de nos jours les Russes ont-ils songé à mettre le pied en Europe ? C'est quand Charles XII a été les provoquer et leur dire en quelque sorte : Jetez les yeux du côté d'où je viens. Vers le couchant, il est des contrées heureuses que je fais la sottise d'abandonner après les avoir bouleversées. Dans un temps plus reculé et à l'origine des sociétés connues, les sauvages du centre de l'Asie nous donnèrent le premier exemple de ces invasions. Ce temps est bien loin de nous, et nous le verrons nous-même renaître. C'est inévitable. La gloire de nos armes n'y peut rien. Croyez-en quelqu'un qui observe. La brave armée française suspendra le coup, mais n'en détruira pas la cause.

Je ne vous parlerai pas de nos faits militaires. Les journaux vous en rebattent. Sachez seulement pour ce qui m'est personnel que je me porte bien, que je relève d'une grave indisposition pour laquelle j'avais été obligé de m'arrêter après les dernières affaires. Je suis venu me rétablir à Varsovie, d'où je compte partir sous peu de jours pour retourner à mon poste.

Adieu, mon cher Dufour. Croyez-moi pour la vie, votre dévoué,

B. DE S. VINCENT.

Bien des choses à votre famille, puisqu'elle a la bonté de s'intéresser à moi. Ne m'oubliez pas auprès de Dufau. Vous ai-je dit que M. Draparnau m'a écrit, que je lui ai répondu que ses conferves sont à point et que je ne renonce pas à l'édition.

Si vous allez herboriser ce printemps avec Thore dans vos pompeuses Pyrénées, n'oubliez ni l'un ni l'autre mon herbier. En écrivant à cet ami, embrassez-le de ma part et qu'il embrasse Franklin son fils pour moi, ainsi que la petite Veturie qui doit être charmante et doit avoir, si je m'en souviens bien, quinze ans et une figure ravissante.

XXV

A Monsieur Léon Dufour, à Saint-Seter.

Warsovie, le 3 may (1807).

(Répondu le 1^{er} juin 1807).

MON CHER DUFOUR,

Vous vous plaignez, j'en suis sûr et vous accusez mon silence. Et bien oui, je suis coupable ; voilà bien, si je ne me trompe, trois mois que je ne vous ai écrit, et encore avez-vous reçu ma lettre ? Ce n'est pas que je ne pense sans cesse et que je ne fasse chaque jour le projet de vous écrire ; mais encore faut-il dire quelque chose quand on prend la plume, et je deviens tellement difficile dans ce pays que je ne trouve plus une idée, quand je vous ait dit une fois que je vous aimais toujours. Vous, au contraire, heureux au milieu d'une famille qui vous aime, vous soulagez l'humanité ; vous vous livrez à tous vos goûts ; vous trouvez à qui parler. La nature ne s'offre pas à vos yeux avec un front sévère ; vos campagnes à l'heure qu'il est se parent des fleurs les plus gracieuses. Vos voisines, les Pyrénées, vous préparent quelque belle moisson : que vous êtes heureux (1) !

Pour moi, jeté au milieu des barbares Sarmates, je serais tous les jours tenté de penser que la civilisation, à peine introduite chez ce peuple, n'a fait que le dégrader. Il n'a même plus les vertus féroces qui le firent un peu distinguer par les Romains. En vérité, je ne crois pas qu'il soit au monde une plus vile et plus plate canaille que ces Polonais. Voilà donc pour quelles gens nous nous battons. Au reste, le caractère de paresse, d'orgueil, de fausseté, d'ignorance est presque commun à tous les catholiques ; remarque sûre que je confirme en voyage. Depuis que j'ai quitté la Flandre pour venir ici, en traversant l'Allemagne où j'ai bien rôdé, que j'ai un peu vu la

(1) Léon Dufour lui écrivait en effet le 28 mars 1807 : « Tous les moments de « loisir que me laissent la pratique de la médecine, je les consacre à la « Botanique et à l'Entomologie. Quand je puis m'occuper de ces aimables « sciences, je me crois le plus heureux des mortels, et je le serais en effet si « l'idée de vous voir exposé à mille dangers ne venait empoisonner mes « jouissances... Aujourd'hui, je cultive l'histoire naturelle sans aucune ambi- « tion ; mon étude est pour ainsi dire toute contemplative. J'aime cette science « pour elle-même, pour ma propre satisfaction, pour celle de mes amis. » (Coll. Bornet).

Hollande, la Pologne, la Hongrie, la Prusse, etc., toutes les fois que j'ai aperçu des croix et des saints sur les routes, j'étais sûr de trouver des mendiants et des juifs. Observez que presque auprès de tous les Calvaires et les Bondieux (*sic*), il y a des roues et des potences. Dans les pays protestants, rien de tout cela ; chacun y travaille. L'industrie y est honorée ; celui qui a assez de superflu pour en soulager son semblable, ne va pas chercher un tiers qui s'approprierait les aumônes au nom de Jésus. Les ministres y prêchent la morale en une langue qui la met à la portée de tous ; l'oisiveté et la crainte du travail ne laissent pas à de sales circoncis le soin de toutes les affaires. Croiriez-vous qu'à Varsovie, qui est bien la plus sotte et lède villasse du monde, il y ait 22,000 juifs sur 70,000 habitants. Aux costumes bizarres et orientaux de ces israélites, à leur barbe, etc., je me crois toujours transporté en Palestine, du temps des Juges et des Rois. Au reste, ces enfants d'Abraham sont ici ce qu'il y a de moins gueux. Je me félicite de les quitter demain, car voilà les beaux jours ; je pars et quitte Varsovie où je me suis reposé trois mois pour retourner au régiment. Ecrivez-m'y ; et vous, dont rien ne racornit l'imagination, faites-moi de bien longues lettres. Vous n'avez pas d'idée du bien qu'elles me feront.

Adieu, mon cher Dufour ; je n'oublie pas notre voyage autour du monde. Bien des choses à Dufau.

Tout à vous,

BORY DE SAINT-VINCENT.

PH. LAUZUN.



LE FER A HOSTIES

de DOLMAYRAC, près de Sainte-Livrade

En 1842, Monsieur Tournier fut chargé par Monseigneur de Vezins, de dresser un questionnaire archéologique auquel devait répondre les curés du diocèse. Le travail terminé, Monsieur Tournier l'adressa à l'évêque en le faisant suivre d'une lettre, où, après quelques explications, il parle d'un projet de musée épiscopal.

« La mesure que je propose de prendre, dit-il à la fin de sa lettre, à votre Grandeur, aura encore l'avantage de faire connaître, au moyen de la 36^e question (1), les objets anciens qui peuvent exister dans les églises et d'en assurer la conservation. Peut-être même pourra-t-elle plus tard avoir pour effet la réalisation pour notre diocèse d'un projet semblable à celui que Monseigneur l'Evêque de Rennes a pris sous sa protection. Il consiste « dans la formation d'un musée archéologique, où pourraient être déposés bien des fragments ou objets jugés surannés par les fabriques de campagne, et qu'on regrette de voir mettre à l'écart pour faire place à des meubles modernes. La composition de ce musée serait d'abord, à la vérité, difficile et peu riche, mais une première impulsion pourrait donner l'espoir de voir par la suite prospérer cette pensée et sauver au moins de la destruction quelques objets remarquables (2).

(1) La 36^e question était celle-ci : « Enfin, a-t-on connaissance, soit dans l'église, soit dans les chapelles isolées, de quelque tableau, tapisserie, ancien meuble sculpté, titres ou archives, médailles, portraits de bienfaiteur, ornements d'autels, vases sacrés, et de tous autres objets remontant à une époque plus ou moins reculée. » *Eréché, Archives de la Commission diocésaine des monuments religieux.*

(2) *Bulletin monumental*, t. VIII, p. 589.

« De quelle utilité ne pourrait pas être un tel musée pour l'instruction du clergé (1). »

Ce vœu ne fut jamais réalisé. Il faut le regretter. Que de débris intéressants on aurait pu sauver, qui, vendus à vil prix par les fabriques ou les curés, sont allés enrichir les collections particulières. Citons entre autres, un superbe plat de Bernard Palissy représentant les douze Apôtres et servant de plat de quête dans l'église de Beauville, un calice en cuivre portant les armes du commandeur qui l'avait donné à l'église du Temple, des plats en cuivre repoussés, des encensoirs, etc. Les révolutions successives qui ont bouleversé la France ont peut-être détruit et dispersé moins d'objets d'art que le vandalisme ou l'ignorance dans la première moitié du siècle dernier.

Cependant tout n'a pas disparu. Il y a encore dans les campagnes des objets intéressants, dignes de fixer l'attention. Tel est le fer à hosties de Dolmayrac, près de Sainte-Livrade, qu'un heureux hasard m'a fait connaître (2).

Les fers à hosties n'ont pas été étudiés dans notre pays, à ma connaissance. Dans le Poitou, le Limousin, le Périgord et le Montalbanais au contraire, ils ont inspiré de curieuses études. Monseigneur Barbier de Montault surtout s'en est beaucoup occupé dans les divers recueils auxquels il collaborait.

« C'est chose connue, dit-il, que la solennité avec laquelle les religieux préparaient et bénissaient la farine, puis confectionnaient les hosties... La matière elle-même, l'argent indique avec quel respect pieux on y procédait. Le grain se bénissait, après avoir été minutieusement trié sur une grande écuelle. Broyé et recueilli dans une écuelle plus petite, on le jetait peu à peu dans la grande conque où il était délayé au fur et à mesure avec de l'eau. Une cuiller servait à prendre et à verser le liquide sur le fer que l'on mettait ensuite sur le feu pour la cuisson. Enfin, les hosties coupées étaient empilées dans un vase, qui se conservait dans une des armoires du réfectoire, lieu

(1) Lettre de M. Tournier, *Ecclésiaste*, *Archives de la Commission diocésaine des monuments religieux* n° 3.

(2) En savourant d'excellentes gauffres, à une table amie, je m'aperçus qu'elles portaient de curieuses empreintes. Elles avaient été faites avec des fers à hosties très anciens. Je demandai à les voir et immédiatement j'en pris une empreinte.

d'ordinaire sain et sec et où les espèces ne pouvaient moisir et se corrompre. De là on les tirait selon les besoins du culte» (1).

Le fer à hosties est d'un usage fort ancien. Déjà au XIII^e siècle, on en parlait comme d'un instrument liturgique très connu. On l'appelait « *Molle ferreum, cum quo feriuntur ostie* (2) — *Pro ferris ad panem faciendum pro cantare* (3) — *Ferra ad faciendum panem seu hostias pro celebrando* » (4).

Il se compose de deux plateaux de fer, dont l'un gravé, reliés par deux tiges formant une pince. Les plateaux sont rectangulaires et contiennent deux grandes hosties et deux petites disposées l'une sur l'autre. Quelquefois, mais rarement, leur forme est élliptique.

La plaque gravée du fer à hosties de Dolmayrac, mesure 0,14 en largeur et 0,07 en hauteur. Elle contient deux hosties de 0,055 de diamètre. Ces dimensions sont convenables. Elles ont été d'un usage général au Moyen âge. On a depuis exagéré ces proportions que Rome a gardées fidèlement.

Les sujets représentés sont la crucifixion et la majesté de Dieu, c'est-à-dire le Christ souffrant et le Christ triomphant.

Le champ des hosties est circonscrit par un triple cercle. Le premier, une simple ligne, indique le contour que l'on devra suivre pour découper l'hostie (5) et lui donner la rondeur requise par le symbolisme, dont Guillaume Durand nous donne l'explication dans son *Rational* (6). Les deux autres cercles servent d'ornements et sont for-

(1) Mgr Barbier de Montault. *Le fer à hosties de Châteauponsac*. (*Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. xxxv [1888], p. 253.)

(2) Inventaire des ornements conservés dans la trésorerie de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges rédigé au commencement du xiii^e siècle.

(3) Comptes l'abbaye de Saint-Denis (1290).

(4) Inventaire de la Sainte-Chapelle (1325).

(5) Pour découper les hosties on se servait d'un compas. — v. *Bulletin archéologique de Montauban*, t. v, p. 164. — *Mémoire de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. xv, p. 292.)

(6) « L'hostie est ronde, parce que la terre appartient au Seigneur avec tous les pays qu'elle renferme dans son cercle et avec tous ceux qui l'habitent. La forme même de l'hostie représente celui qui n'a ni commencement ni fin, puisqu'il est l'alpha et l'oméga, le commencement des commencements et la fin des fins, et, comme la figure ronde est formée point par point, cela veut dire que tout part de lui et que tout retourne à lui. » (Guillaume Durand, *Rational*, l. iv, c. xxx, n. 18.)

més par une série de perles. Plusieurs auteurs voient dans ces espèces de colliers de perles, un symbole de joie et d'union (1).

La croix, sur laquelle est attaché le Christ, est de forme latine c'est-à-dire que la tige principale dépasse le croisillon, formant ainsi quatre branches, qui correspondent au dire des écrivains mystiques aux quatre points cardinaux. Un simple trait, un peu fort, forme la croix. Les extrémités des trois branches supérieures paraissent se terminer par un fleuron.

La tête du Christ, trop grosse pour le corps, qu'elle surmonte est entourée d'un nimbe, selon l'habitude. A droite du croisillon central se trouve le soleil et à gauche la lune sous la forme d'un croissant. C'est là une allusion à l'éclipse momentanée qui accompagna la mort du Sauveur. Nous retrouvons cette reproduction sur presque tous les fers à hosties du Moyen âge, ainsi que sur les miniatures et autres monuments de cette époque.

Les bras sont tendus et semblent fléchir sous le poids. Le corps est maigre, mal dessiné. Un linge étroit ceint les reins et pend au côté gauche. Les jambes par un curieux effet de perspective sont vues de profil. Elles ont une sécheresse et une raideur que ne peut corriger leur fléchissement.

L'ensemble du Christ est peu artistique et pêche par le dessin. Mais n'oublions pas que nous sommes en présence d'une très ancienne manifestation d'art dans notre pays et que les ouvriers manquaient à ce moment de loupes et d'instruments délicats.

Au dessous de la poitrine, à droite et à gauche, dans le champ du médaillon sont inscrits les deux monogrammes du Christ I H S et X P S. C'est le monogramme grec qui commence à se latiniser. Déjà le sigma grec C fait place à l'S latin (2). Les caractères sont les majuscules romaines, telles qu'on les trouve sur les sceaux du XIII^e siècle. L'H et l'X diffèrent, cependant, par un prolongement de pur ornement, terminé, peut être, par un petit raisin à trois grains, selon l'usage de cette époque, ou par une petite feuille. La gravure est trop détériorée pour bien préciser. L'abréviation du mot Christus est indiquée, selon

(1) Barbier de Montault, loc. cit. p. 258.

(2) Sur la forme I H C et I H S, voir la *Revue de l'art chrétien*, 1885, p. 470, 474 — 1886, p. 497. Sur cette double orthographe nous possédons plusieurs textes en voici un du IX^e siècle « *Mihi cidetur, si tamen vobis non alias, oportere scribi per I et H et C sice S, quod legimus I H S.* » Jonas, épisc.— Barbier de Montault, loc. cit. p. 272

LE FER A HOSTIES DE DOLMAYRAC (PRÈS SAINTE-LIVRADE)



les règles admises, par un simple trait. Plus tard, elle prendra des formes plus compliquées.

La seconde hostie représente, nous l'avons déjà dit, la majesté de Dieu. On lit dans l'Evangile qu'à son dernier avènement, le Christ sera assis sur un trône de Majesté. De là, le nom de Majesté donné à cette représentation.

Ici, l'aspect du trône est celui d'une caisse rectangulaire ornée de cinq petites arcatures à cintre brisé. Les côtés sont surmontés de bâtons terminés en croix ou en fleurons. La partie supérieure est formée d'une traverse qui débord de chaque côté et dont les extrémités sont ornées d'anneaux. L'ensemble représente grossièrement un trône portatif.

On reconnaît le Christ, au large nimbe qui entoure la tête. Il est vêtu d'une tunique courte, serrée à la taille, dont les plis tombent droits sur les jambes. Il ne paraît pas assis. Ses jambes droites et rigides feraient croire à une résurrection, plutôt qu'à une Majesté. Mais le geste des bras est bien celui de cette dernière représentation. Les coudes serrés au corps, il bénit de la main droite, à trois doigts, à la romaine. A la gauche, il tient le globe du monde partagé en trois.

Dans le champ du médaillon, on voit d'autres signes que nous n'avons pu définir. Faut-il y voir des étoiles que l'on rencontre très souvent dans les fers à hosties du Moyen âge ?

A quelle époque faut-il attribuer ce fer à hosties ? Le style de la gravure, la raideur du dessin, la maigreur du corps, les petites arcatures du trône dénotent le *xiii^e* siècle avancé. L'inscription donne la même date. Et je suis persuadé que nous sommes, en effet, en présence d'une œuvre de la fin de ce siècle. Au point de vue de l'art, c'est plus que médiocre.

Ce fer a beaucoup de ressemblance avec ceux du Poitou, du Limousin et du Périgord. Le P. Ladislas, qui a fait une étude particulière sur ce sujet, prétend que ceux du type représenté ici, « se trouvent fréquemment dans les anciennes abbayes ou dans les prieurés de Bénédictins. Ils supposent un ordre donné dans quelque chapitre général : celui de rappeler aux fidèles qu'il a fallu que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire » (1).

Dolmayrac est situé à égale distance de l'abbaye de Pèrignac, ordre

(1) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. xxviii (1901), p. 533.

de Citeaux (l'abbé prétendait avoir la nomination à cette cure) et du prieuré de Sainte-Livrade, de l'ordre des Bénédictins. Ce fer viendrait-il de l'un ou de l'autre de ces monastères ?

Quoiqu'il en soit, ce fer à hosties est fort intéressant et je fais des vœux pour qu'il soit respecté et conservé à l'abri de toute dégradation.

J.-R. MARBOUTIN.

UNE EXÉCUTION CRIMINELLE A MONTAIGU, EN 1692

Feu Bladé a écrit dans le tome iv de cette *Revue* un article humoristique sur « les exécuteurs criminels d'Agen depuis la création jusqu'à la suppression de leur emploi », de 1792 à 1870. On pourrait certainement en écrire un aussi curieux sur les exécuteurs agenais avant 1792 ; il suffirait de réunir les notes, relatives aux bourreaux, éparses dans les livres de jurade de la ville d'Agen. Cette recherche, pour n'être pas difficile, serait fort longue ; notre intention n'est pas d'entreprendre ce travail. Cependant, nous croirons faire plaisir à nos lecteurs en consignant dans de courtes notes tous les documents de cette nature que le hasard des circonstances nous fera rencontrer.

Et, pour commencer, voici le résumé d'une quittance rédigée le 17 janvier 1692, par M^e Marie, notaire de Montaignu (1) :

En présence du tabellion royal, a comparu « le mestre des heuvres de l'exécution de l'aute justice, qu'a dit son nom estre Jean et son surnom Gastobois, habitant de la ville d'Agen ».

Ce Gastobois, accompagné de ses valets, s'était transporté à Montaignu pour procéder « à l'exécution du cadavre de Gaspard Donnat, marchand savoyard ».

Quel était le crime de ce savoyard ? La pièce ne le mentionne pas, mais elle dit fort bien que l'arrêt de mort, porté contre lui, fut rendu par la cour ordinaire de Montaignu, le 12 mars 1691, et confirmé par une sentence du Parlement de Bordeaux, en date du 6 août de la même année.

Entre l'arrêt du Parlement et son exécution, il dut s'écouler un certain temps ; aussi nous croyons que le bourreau d'Agen n'accomplit sa sinistre besogne, à Montaignu, que dans la première moitié du mois de janvier 1692.

Gastobois reçut, tant pour lui que pour ses valets, à titre de salaire et de frais de voyage, cinquante livres dix sols. Cette somme lui fut comptée par Jean Domergue Labonté, domestique du seigneur, vicomte de Montaignu.

Gastobois déclara ne savoir signer.

J. DUBOIS.

(1) Etude de M^e Tournayre, notaire à Montaignu.

PAYSAGES LOINTAINS

PORT-SAÏD

L'Albatros zigzague dès l'aurore, après s'être aperçu qu'il était sur le point de mettre son nez dans le sable où s'échouèrent les galères de Saint Louis. Enfin, voici le phare de Damiette ; nous mettons le cap sur Port-Saïd ; les rêves de croisades se sont évanouis devant la pensée du charbon qu'il faudra respirer tout à l'heure à pleins paniers. Quelle calamité que cette machine ! et n'est-ce pas profondément désillusionnant, qu'un demi siècle d'efforts n'ait pas réussi à mettre un peu de propreté dans l'alimentation de cette négresse ?

Nous voici dans le chenal, entre deux jetées longues et basses, comme la côte sablonneuse où la ville se développe. L'eau est jaune, jaune la terre, jaune la lumière du soleil voilé. Voici le port, c'est-à-dire l'évasement qui sert de bouche au canal. Une forêt de vergues obliques : tartanes, felouques, chebecs, se pressent le long du quai que bordent des maisons jaunes, rayées de balcons et de vérandahs. Des mouchoirs sympathiques nous y saluent. En face, contre la rive asiatique, des navires sont amarrés ; au milieu du chenal, d'autres font leur charbon. Nous passons près de l'un d'eux ; un chaland vient de l'accoster. Quatre-vingt fantômes noirs, gesticulant et hurlant, s'élancent à l'abordage. Ils soulèvent d'énormes poutres en rythmant leurs efforts et leur clameur. En un instant deux ponts volants sont établis ; et c'est une course fantastique de démons dans un tohu-bohu de chants, de cris et de poussière.

Nous sommes amarrés. On confère à l'égyptien Mahmoud le privilège de transport réservé à Alger au pieux Mohammed.

A terre nous suivons une sorte de boulevard au sol noir de charbon, bordé de maisons de bois sur lesquelles se détachent des écriteaux : Postes, Police, etc. Des fonctionnaires égyptiens s'encadrent aux fenêtres, et des policemen généralement noirs se promènent dans leur uniforme bleu. Aux obliques regards qu'ils vous jettent on se sent disposé à reconnaître l'absurdité égyptienne du refrain connu :

Les agents
Sont de braves gens.

Vérité sur les bords de la Seine, erreur sur les bords du Nil.

Voici une place ornée d'un square et entourée de cafés qui paraissent achalandés. C'est dimanche. On boit le dimanche à Port-Saïd, comme dans tout pays civilisé. C'est aussi le jour où l'on expose à l'admiration publique les toilettes de luxe et les chapeaux somptueux. Ici il y en a pour tous les goûts. Qu'on ne parle pas de cosmopolitisme après quelques mois de séjour entre Vintimille, Cannes, Nice et Monte-Carlo. Allez à Port-Saïd, voilà la vraie salade de tous les produits européens, africains, asiatiques, le cocktail le plus riche en alcools étranges, brûlés par tous les soleils, fortifiés par tous les poisons. C'est le fond, la lie même de toutes les sociétés, dans l'exposition sans mesure de leurs instincts, leurs passions et leurs vices, de la lèpre qui les ronge, du cloaque où s'enfoncent leurs pilotis. Toutes les races sont mêlées. Et les hommes ont des faces jaunes, émaciées par on ne sait quels labeurs, les femmes des visages minés ou impudents. Que d'aventuriers sont venus là pour essayer de découvrir la fortune au passage, dans cet immense courant d'hommes et de choses que le flot tour à tour apporte de l'Océan Indien à la Méditerranée, ou retire des mers d'Europe pour les jeter aux rivages de l'Extrême-Orient ! Le trop plein de notre vieux monde s'engouffre dans cet étroit chenal vers l'Afrique, l'Hindoustan, la Chine, l'Océanie ; et les mêmes navires ramènent, un jour, cette foule lasse d'avoir roulé de rivage en rivage, lasse des climats de fièvres, qui vient reprendre vie comme Antée au contact du sol natal, ou s'y coucher pour dormir dans la tombe des aïeux.

Parfois le flot laisse une épave, un peu d'écume ; c'est de cela qu'est faite la population de Port-Saïd. Elle n'a pas la beauté des races métisses ; il y a trop de mélange. Elle en a le goût du faux brillant, des parures et des étoffes éclatantes. Vraiment les têtes et les corps des jeunes filles endimanchées, qui passent sous nos yeux, ne justifient pas ces robes couleur d'arc-en-ciel, ni ces chapeaux à plumes d'autruches ou de serins. Des traits malingres, modelés dans une maquette

de cire jaune, des visages maladifs d'enfants qui expient les débâches paternelles, voilà ce qui représente l'Europe autour de nous. Les pères sont là dans les cafés et les brasseries, causant bruyamment, jetant parfois un regard indifférent sur leurs progénitures qui tournent avec persévérance autour du kiosque où s'époumonnent des musiciens galonnés, décorés d'aiguillettes vertes.

Quand on est las de considérer cette laideur, on se dirige vers la ville indigène. Elle n'a pas soixante ans d'existence. Avant l'ouverture des travaux du canal, quelques cabanes de pêcheurs peuplaient seules la rive du golfe de Péluse; et jusqu'à Damiette on pouvait suivre les bords du lac, sans rencontrer d'autre bourgade que celle de Gemileh. Un signe d'Ismail-Pacha jeta cinq, dix mille, puis vingt mille fellahs sur la tranchée ouverte entre la Méditerranée et la mer Rouge.

A travers les marécages du Menjaleh le travail fut difficile. Il fallait creuser sous l'eau, dans la vase, un premier chenal accessible aux dragues. Armés de leurs coiffes et de leurs mains, rangés en longues chaînes, les fellahs se mirent à l'œuvre. Ismaïl mort, quand son successeur, sous la pression de l'Angleterre, retira à la compagnie le concours de ces quarante mille bras, le travail était assez avancé pour que l'on put mettre en action les dragues à couloir et les excavateurs conneux. Les travaux de Port-Saïd commencèrent avec la première poignée de vase extraite du Menjaleh; mais ce n'est que plus tard que les fellahs songèrent à utiliser les matériaux entassés pour s'établir d'une manière définitive. Avec des débris de caisses on construisit une ville de bois. Plus tard, la ville européenne ne se différença de ces baraques primitives que par quelques perfectionnements de charpentage, une construction un peu plus soignée.

La ville est bâtie sur la flèche qui sépare le Menjaleh de la mer. Les rues sont droites et perpendiculaires. On retrouve souvent dans les habitants les types des anciens hypogées; les fellahs se sont peu croisés avec l'élément étranger; le plus souvent d'ailleurs ces unions restent stériles. Les costumes ont quelquefois des couleurs violentes; généralement ils sont sombres ou noirs. Jamais de burnous blanc; la fumée de charbon qui transforme en nègres la moitié de la population mâle suffit à expliquer cet ostracisme. Il y a de merveilleuses têtes d'enfants à teinte de brique, aux cheveux ébouriffés. Des anneaux d'argent cerclent les chevilles des petites filles; des colliers de corail ou de verroterie leur retombent sur la poitrine. Sur le sable où elles s'ébattent, elles ont l'air d'insectes multicolores qui dansent dans le soleil. Les femmes sont ensevelies sous de longs voiles noirs. Une

agrafe de cuivre rattache entre les deux yeux le voile du front à celui qui dissimule le bas du visage. Parfois des chaines de médailles pendent à leurs oreilles. Elles marchent pieds nus, leurs anneaux et leurs bracelets rythmant leur pas d'un bruit argentin.

Hors de la ville, sur la plage, nous avons découvert une foire. Douze ou quinze cents personnes, en particulier des enfants, rouges, verts, noirs, bleus ou jaunes, criaient, couraient, se bousculaient autour des tourniquets chargés de poteries, de balançoires, de buvettes et même de montagnes russes. En arrière, le soleil plongeait à travers un amas de vapeurs grises dans le Menjaleh stagnant; les déserts pressentis au-delà de cette nappe immobile achevaient de donner à la scène un caractère paradoxal. Il se dégageait de cette foule une odeur de nègres, de chenil et de ménagerie.

Nous sommes revenus au café. C'était l'heure de l'apéritif. Vingt gamins hideux nous ont obsédés. « Moussié, moi cirer tes souliers. » — « Non ! » — « Mais si, moi bon cirage. » Il faut les chasser à coups de pied ! — « Moussié, toi acheter allumettes » — Non — « Mais si, Moussié. » — « Toi, acheter souvenirs. » — « Toi, venir voir photographies. » — Ce sont des photographies obscènes — « Non ! » — « Mais si. » — « Toi, venir voir petites femmes. » — « Non, non, non ! » — « Des françaises, des grecques, des italiennes, des égyptiennes... » — Vas-tu me ficher la paix ! Un geste de canne traduit mieux ma pensée, et ils détalent; mais deux fois dans la journée, j'en ai payé pour qu'ils cessent de m'offrir leurs services en tout genre. Mahmoud nous ramène à bord un peu écœurés. Le soir, nouvelles pérégrinations à travers les rues louches et les magasins interlopes. Puis on s'échoue dans un café-concert, un « Eldorado » quelconque. Absorption de liquides variés aux sons d'une bastringue hongroise. L'orchestre se désaltère entre les morceaux. Irruption subite d'une foule d'officiers d'infanterie de marine. C'est le « Cachemire » qui vient de mouiller. Saluts et reconnaissances, aux accords de la Marseillaise aussi applaudie qu'écorchée.

Lundi. — Une matinée dans le charbon et les cris. Je m'échappe à midi avec Z... Nous prenons le chemin de la plage, dans la direction de Damiette. Une grande route, blanchie par une reverbération intense, s'allonge entre le Menjaleh et la mer. Nous croisons quelques Arabes et quelques chameaux. Voici un cimetière. On dirait un débarras de mille caisses. Les Egyptiens nouveaux ont un sens plus réaliste des choses de la tombe que les constructeurs d'hypogées et de

pyramides. Rien ne justifie mieux que les grands mausolées l'amère réflexion de Salomon : *Vanitas, vanitatum et omnia vanitas*. Seulement ce chaos n'est pas sain. Il s'en dégage une odeur de choléra. Les Ports-Saïdiens, qui ne sentent pas très bon moralement pendant leur vie, seraient excusables de se faire embaumer après leur mort.

Brusquement la route cesse. Le mince cordon de plage s'étend indéfiniment devant nous, bordé de dunes jaunâtres, vers Damiette, Alexandrie, pays de rêves. Nous franchissons la dune. Une vaste plage de vase desséchée apparaît tour à tour grise, noirâtre ou jaune, frangée d'écume par la nappe bleue du lac. Une colonne, sans doute un « Amer » s'élève dans cette solitude. Nous trouvons une machoire de chameau et des ossements. On se croirait en plein Sahara. Nous marchons encore. La plage flamboie de soleil. Partout du sable, encore du sable, toujours du sable, avec çà et là des coquilles et des trous d'insectes. Derrière un monticule surgissent les vergues de quelques loutres. Ce doit être Gemileh. Au loin passent des vols d'oiseaux.

Nous retournons vers Port-Saïd. Un effet de mirage soulève la ville au-dessus de l'horizon. Elle a l'air d'une île enchantée. Un bras de mer imaginaire la sépare de nous ; et dans ce bleu miroir se reflètent les mille nuances délicates de ses masures de bois transformées en palais de marbre et de granit rose. Un ciel mauve, où la lumière semble s'éteindre, dessine ses contours étincelants. On a l'impression d'une cité lointaine sur une planète aux horizons plus vastes. L'air autour de nous a comme un miroitement de chaleur.

Deux heures après, en attendant le bain qui doit laver la poussière de ce pays, je me promène dans la galerie vitrée d'un cinquième étage d'hôtel. Tout Port-Saïd est à mes pieds avec les terrasses de ses maisons de bois où plonge le regard indiscret. En face de moi, c'est le canal, puis le désert et la mer que sépare une frange d'écume, l'un brun l'autre grise, tous deux vides aussi loin que le regard peut atteindre. Là-bas, derrière cet horizon brumeux, c'est encore le désert, celui où, pendant quarante ans, les Hébreux ont erré ; puis la mer Morte, le Jourdain, la Terre Promise : mots magiques qui éveillent des croyances d'enfant, les visions d'idéal et de lumière de l'adolescence ignorante. Quels souffles ont passé depuis sur mes lèvres et sur mon âme ! Ah, la mer est immense, la brise ardente a tout balayé ; là-bas sur la colline sainte, la lampe brille dans le sanctuaire ; quelqu'un priera, ce soir, pour le marin.....

J'ai fait le tour de mon belvédère. Au nord, sortant lentement des jetées, les quatre mats du « Victoria » pointaient au-dessus des maisons.

C'est un transport militaire qui revient du Bengale. Je l'ai vu passer tout à l'heure chargé de soldats. Pour eux, c'est le retour... nous, nous partons.

Vers l'ouest, le soleil descend. Quelques voiles piquent le Menjahle tranquille. La ligne droite du canal le sépare, jusqu'à l'horizon, de l'immensité du désert. Cette terre est morne, couleur de vase sombre. Le soleil mourant y verse une lumière triste, comme s'il était désespéré de ne pouvoir vivifier jamais une telle désolation.

J. DE LA J.

Une bénédiction de cloche à Vayries en 1640

« La cloche de Nostre Dame de Beyries fut baptisée, le dimanche 12 aoust 1640, par M^r François Decornet, curé ; lequel eut pour assistant le Révérend Père Aymond Egreville, de l'ordre des Pères de la Mercy... Y eust sermon à la grand messe par le frère Nolasque, théologien, fils de M. Tillol, de Casteljaloux. Et la ditte cloche eust pour parrin Bourthoumieu Dubrana, consul ; lequel estrena la ditte cloche d'un carton et deux picotins de froment ; tout aultant que la ditte cloche en peut seulement contenir ; et s'en retourna le reste du sac.

« Et la mesme cloche eust pour marrine Berthomieu Balenton, femme à M. Benlebeigne ; laquelle estrena la ditte cloche de cinq aulnes de toille de maison, fort honeste. Et de laquelle toille nous en avons fait faire une albe, pour servir à l'autel, garnie de dentelle, tout à l'entour, par le bas, et les manches ; et le tout aux despans de la marrine.

« Et la ditte cloche ce monta au clocher, la veille de l'Assomption Nostre-Dame, 14 aoust 1640, par maistre Bernard de Labadie, faure ; lequel la ferra... (1) »

Notons, à ce propos, un usage landais, général autrefois, mais qui, de nos jours, tend de plus en plus à disparaître : les offrandes en nature faites à l'église.

Pour recevoir ces offrandes, il y avait, à l'entrée de chaque église, un coffre en bois, d'assez vulgaire apparence. On y déposait de la filasse, du linge, des œufs, etc..., surtout de la millade.

Toutes ces offrandes, mises en vente le dimanche après la messe paroissiale, étaient adjugées au plus offrant ; et le produit de cette vente était versé dans la caisse de la fabrique.

Pour préserver leurs brebis de la contagion, les bergers avaient coutume d'offrir, chaque année, un agneau pris au hasard parmi tous les autres.

La bête était vendue comme les autres offrandes et bien souvent le donateur la rachetait.

J. DUBOIS.

(1) Arch. de Casteljaloux, reg. par. de Vayries.

BIBLIOGRAPHIE RÉGIONALE

Notice sur Sainte-Marie d'Auch, par P. SENTETZ, 5^{me} édition illustrée, publiée par la Société Archéologique du Gers. — Auch, imp. Léonce Cocharaux, 1903, in-8°, x-70 pp. et 17 dessins ; prix : 1 fr. 50 cent.

La Société Archéologique du Gers, ou plutôt M. Alphonse Branet, l'un de ses secrétaires, vient de publier une cinquième édition de la *Notice descriptive et historique de Sainte-Marie d'Auch*, par Pierre Sentetz. Si ce brave homme revenait au monde, il serait bien heureux de voir ses pauvres livrets, sortis de l'imprimerie Duprat il y a plus de trois quarts de siècle, renaître charmants volumes enrichis de nombreuses illustrations, imprimés avec l'art et le soin dont M. Cocharaux ne se départ jamais.

Le nouvel éditeur ne s'est pas contenté de reproduire le texte primitif ; il l'a complété en profitant des heureuses investigations des archéologues modernes ; ainsi il nous a donné la *Notice* telle que Pierre Sentetz l'aurait écrite en 1903.

L'ouvrage que je signale aux lecteurs de la *Revue de l'Agenais* est un excellent guide pour visiter la cathédrale d'Auch, et un livre qu'on est heureux de relire chez soi pour fixer les impressions et les souvenirs. C'est l'étude d'un monument commencé à la fin de l'époque gothique et auquel on travaille encore de nos jours. L'architecture est gothique même dans les voûtes faites au xvii^e siècle ; la Renaissance aux fantaisies gracieuses se montre dans les détails, et l'on remarque dans les boiseries du chœur et dans les portes latérales un harmonieux mélange des deux styles. Le xvii^e siècle s'est affirmé dans un jubé qui

n'existe plus, dans des autels et des rétables de chapelles et surtout dans la façade occidentale lourde et massive, cependant fort imposante avec ses deux grosses tours carrées. A la description s'ajoutent l'histoire de chaque partie, une bibliographie bien complète, enfin un plan et des dessins qui en disent plus que les meilleurs écrits.

Par la science archéologique, par la sobriété et la précision du style, par sa beauté livresque, cette publication mérite une place, non seulement dans la poche du touriste, mais sur la table du salon et aux rayons d'une bibliothèque de choix.

A. LAVERGNE.



PROGRAMME

DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE

EN 1904

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE.

1° Indiquer les manuscrits exécutés au moyen-âge dans un établissement ou dans un groupe d'établissements d'une région déterminée. Rechercher les particularités d'écriture et d'enluminure qui caractérisent ces manuscrits.

2° Etudier les authentiques de reliques conservées dans les trésors de diverses églises.

3° Signaler les cartulaires, les obituaires et les pouillés conservés en dehors des dépôts publics.

4° Critiquer les actes apocryphes ou interpolés, publiés ou inédits. A quelle date et pour quels motifs les fraudes de ce genre ont-elles été commises ?

5° Rechercher, dans les chartes antérieures au milieu du ^{xiii}e siècle, les surnoms ou sobriquets qui peuvent accompagner les noms de personnes.

6° Relever dans les chartes antérieures au ^{xiii}e siècle, et pour une région déterminée, les noms des témoins ; les classer de manière à fournir des indications précises pour aider à la chronologie des documents qui ne sont pas datés. — Établir et justifier la chronologie des fonctionnaires ou dignitaires civils ou ecclésiastiques dont il n'existe pas de listes suffisamment exactes.

Ces listes seront utiles pour fixer la chronologie des documents dépourvus de date et pour identifier les personnages simplement désignés par le titre de leurs fonctions. Les documents financiers peuvent aider à les établir.

7° Signaler dans les archives et dans les bibliothèques les pièces

manuscrites ou les imprimés rares qui contiennent des textes inédits ou peu connus de chartes de communes ou de coutumes.

Mettre à la disposition du Comité une copie du document, collationnée et toute préparée pour l'impression selon les règles qui ont été prescrites aux correspondants, avec une courte notice indiquant la date certaine ou probable du document, les circonstances dans lesquelles il a été rédigé, les dispositions qui le différencient des textes analogues de la même région, les noms modernes et la situation des localités mentionnées, etc.

8° Étudier l'administration communale sous l'ancien régime, à l'aide des registres de délibérations et des comptes communaux. Définir les fonctions des officiers municipaux et déterminer le mode d'élection, la durée des fonctions, le traitement ou les privilèges qui y étaient attachés.

9° Établir à l'aide des anciens registres de comptes, des registres cadastraux et autres documents, et, pour une période déterminée antérieure à la Révolution, quelles étaient les sources de revenus d'une commune ou d'une communauté ?

10° Signaler, pour les ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles, les listes de vassaux ou les états de fiefs mouvant d'une seigneurie ou d'une église quelconque ; indiquer le parti qu'on en peut tirer pour l'histoire féodale et pour la géographie historique.

11° Registres paroissiaux antérieurs à l'établissement des registres de l'état civil ; mesures prises pour leur conservation ; services qu'ils peuvent rendre pour l'histoire des familles ou des pays, pour les statistiques et pour différentes questions économiques.

12° Chercher dans les registres de délibérations communales et dans les comptes communaux les mentions relatives à l'instruction publique : subventions, nominations, listes de régents, matières et objet de l'enseignement, méthodes employées.

13° Étudier les procédés employés dans les petites écoles, antérieurement au ^{xix}e siècle, pour enseigner aux enfants la lecture et l'écriture.

14° Origines et histoire des anciens ateliers typographiques en France.

Faire connaître les pièces d'archives, les mentions historiques et les anciens imprimés qui peuvent jeter un jour nouveau sur la date de l'établissement de l'imprimerie dans chaque localité, sur les migrations des premiers typographes et sur les productions sorties de chaque atelier.

15° Relever dans les privilèges accordés pour l'impression des livres les particularités utiles pour différentes études et surtout pour l'histoire littéraire.

16° Rechercher à quelle époque les administrations civiles ou religieuses ont commencé à faire imprimer les pièces dont elles devaient se procurer de nombreux exemplaires (affiches, circulaires, mandements, formules d'actes financiers, etc.).

17° Rechercher les questionnaires envoyés à diverses époques par les intendants, les évêques ou tous autres représentants de l'autorité publique, pour obtenir des renseignements statistiques, économiques et administratifs sur l'état des paroisses ; signaler les réponses qui ont été conservées.

18° Etudier les documents qui pourraient servir à l'histoire de la presse sous l'ancien régime (fraudes, contrefaçons françaises ou étrangères, impressions clandestines, imprimeries de famille, etc.).

19° Donner des renseignements sur les livres liturgiques (bréviaires, diurnaux, missels, antiphonaires, manuels, processionnaires, etc.) imprimés avant le xvii^e siècle, à l'usage d'un diocèse, d'une église ou d'un ordre religieux.

20° Recueillir les renseignements qui peuvent jeter la lumière sur l'état du théâtre, sur la production dramatique et sur la vie des comédiens en province depuis la Renaissance.

21° Exposer, d'après les registres versés récemment par l'Administration de l'Enregistrement aux archives départementales, comment était organisé et fonctionnait, à la fin de l'ancien régime, le service de la perception des droits domaniaux du Roi (contrôle des actes, insinuations laïques, centième denier, etc.).

Indiquer le parti qu'on peut tirer de ces registres pour les études historiques.

22° Etudier pour une région déterminée le rapport des mesures anciennes avec celles du système métrique.

23° Etudier la vie littéraire dans une ville ou une région de la France au xviii^e siècle, avant la Révolution.

Sans négliger les écrivains locaux, on recherchera les faits et documents qui peuvent faire connaître l'activité intellectuelle et les goûts du public, ainsi que le rôle de la littérature dans la vie nationale.

24° Organisation et fonctionnement d'une des assemblées municipales établies conformément à l'édit de juin 1787.

25° Dresser la liste des documents d'archives qui peuvent servir à faire connaître, dans un département, l'application de la Constitution civile du clergé.

26° Etudier les délibérations d'une ou de plusieurs municipalités rurales pendant la Révolution, en mettant particulièrement en lumière ce qui intéresse l'histoire générale.

27° Etudier, dans un département ou dans une commune, la levée, la composition et l'organisation des bataillons de volontaires pendant la Révolution.

28° Tracer l'histoire d'une société populaire pendant la Révolution.

29° Etudier les variations de l'esprit public dans un département sous le Consulat et l'Empire, d'après les procès verbaux d'opérations électorales et d'après les autres sources imprimées ou manuscrites.

30° Etudier, dans un département ou dans une commune, le fonctionnement de la conscription militaire de l'an vi à 1815.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

I. — ARCHÉOLOGIE PRÉROMAINE.

1° Faire, pour chaque département, un relevé des sépultures pré-romaines en les divisant en deux catégories : sépultures par inhumation, sépultures par incinération.

Etudier particulièrement cette question, en se référant, comme point de comparaison, aux ouvrages de M. le général Pothier : *Les populations primitives : essai d'interprétation de documents archéologiques par la géologie et les textes* ; — *Les Tumulus du plateau de Ger*. (Cf. aussi l'étude de M. G. Chauvet publiée dans le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, 1899, p. 491 et suiv., sous le titre de *Statistique et bibliographie des sépultures préromaines du département de la Charente*).

2° Signaler dans chaque arrondissement les monnaies gauloises que l'on y recueille habituellement dispersées sur le sol.

Cette question a pour but de préciser l'attribution des monnaies recueillies à tels ou tels peuples gaulois. Se référer, pour la traiter, à l'*Atlas des monnaies gauloises*, publié par M. H. de La Tour.

3° Signaler les stations préhistoriques nouvellement découvertes en décrivant systématiquement les outils et les armes qu'on y a trouvés.

Se référer à la publication intitulée *La société, l'école et le laboratoire*

d'anthropologie à l'Exposition universelle de 1889 (palais des Arts libéraux. Exposition du Ministère de l'Instruction publique, 1 vol. de 350 pages avec 248 figures).

II. — ARCHÉOLOGIE ROMAINE.

4° Etudier les divinités indigètes d'après les monuments figurés et les monuments épigraphiques. Signaler ceux de ces monuments qui seraient encore inédits ou imparfaitement publiés.

Signaler en particulier les autels portant les images de plusieurs divinités et étudier leur groupement. Pour l'épigraphie, se référer à la liste donnée par M. Allmer dans la *Revue épigraphique du midi de la France* (III, p. 298 et suiv.), sous le titre de *Les dieux de la Gaule*.

5° Etudier les monuments figurés votifs ou funéraires, relatifs à l'armée romaine.

6° Faire connaître ce que les textes et les monuments antiques de tout genre peuvent apprendre sur l'industrie et le commerce des différentes régions de la Gaule à l'époque romaine.

7° Décrire les mosaïques antiques non relevées jusqu'à présent en France et dans l'Afrique française et dont on possède les originaux. Relever aussi et étudier les anciens dessins conservés dans les collections publiques ou particulières et qui reproduisent des mosaïques aujourd'hui détruites.

8° Rechercher les centres de fabrication de la céramique dans la Gaule et dans l'Afrique ancienne ; voir si les anciens établissements de potiers n'ont pas survécu à l'époque antique et persisté à travers le moyen âge.

Dresser la liste des noms de potiers inscrits sur les vases ou fragments de vases, lampes et statuettes, conservés soit dans les musées, soit dans les collections privées.

9° Décrire les pièces de verrerie antique les plus importantes conservées dans les musées ou les collections particulières et en indiquer la provenance ; relever les inscriptions qu'elles portent.

10° Etudier les pierres gravées qui sont enchâssées dans les pièces d'orfèvrerie anciennes ; en faire connaître les sujets, les inscriptions, les dimensions et la matière.

Cette étude devra être accompagnée des empreintes des pierres gravées, de préférence à des dessins ou à des images quelconques.

11° Décrire et classer les plombs monétiiformes 'portant des sujets figurés ou des inscriptions ; en indiquer la provenance.

Se référer au *Catalogue des plombs de l'antiquité conservés au Département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale*, par MM. Michel Rostovtsew et Maurice Prou. — Voir aussi Michel Rostovtsew : *Tesserarum urbis Romæ et suburbi plumbeorum sylloge*. Saint-Pétersbourg, 1903, in-4° et 1 atlas in-fol.

12° Signaler les documents d'archives, les manuscrits anciens ou la correspondance des antiquaires des derniers siècles qui relatent une trouvaille ou peuvent servir à établir l'âge ou l'histoire d'un monument archéologique déterminé.

13° Décrire les monuments grecs qui se trouvent dans les musées de province et en préciser la provenance.

Un grand nombre de nos musées provinciaux renferment des inscriptions, des bas-reliefs, des vases peints, des terres cuites que des voyageurs ont rapportés des pays helléniques : il serait très utile de faire connaître ces monuments.

14° Rechercher le tracé des voies romaines ; étudier leur construction ; signaler les bornes milliaires.

III. — ARCHÉOLOGIE DU MOYEN AGE.

15° Donner, avec plans et dessins à l'appui, la description des édifices chrétiens, réputés antérieurs à la période romane.

16° Signaler les monuments chrétiens antérieurs au XI^e siècle ; rechercher en particulier les inscriptions, les sculptures, les verres gravés, les objets d'orfèvrerie et les pierres gravées.

17° Etudier les monnaies féodales de la France, surtout à l'aide des documents d'archives ; faire connaître ceux de ces documents qui seraient inédits et les commenter.

18° Relever les noms des chapitres, abbayes et prieurés ayant eu sur la fabrication de la monnaie des droits complets ou restreints ; déterminer la date de ces droits et leur origine.

19° Etudier les jetons des corporations et des Etats provinciaux.

Se référer, à titre de comparaison, au travail de M. E. Bonnet : *Les jetons des Etats généraux de Languedoc*, inséré dans le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, 1899, p. 241 à 329.

20° Décrire les sceaux conservés dans les archives publiques ou

privées ; accompagner cette description de moulages ou au moins de photographies.

21° Etudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.).

Cette question, pour la traiter dans son ensemble, suppose une connaissance générale des monuments de la France, qui ne peut s'acquérir que par de longues études et de nombreux voyages. Aussi n'est-ce point ainsi que le Comité la comprend. Ce qu'il désire, c'est provoquer des monographies embrassant une circonscription donnée, par exemple un département, un diocèse, un arrondissement, et dans lesquelles on passerait en revue les principaux monuments compris dans cette circonscription, non pas en donnant une description détaillée de chacun d'eux, mais en cherchant à dégager les éléments caractéristiques qui les distinguent et qui leur donnent un air de famille. Ainsi on s'attacherait à reconnaître quel est le plan le plus fréquemment adopté dans la région ; de quelle façon la nef est habituellement couverte (charpente apparente, voûte en berceau plein cintre ou brisé, croisées d'ogives, coupoles) ; comment les bas-côtés sont construits, s'ils sont ou non surmontés de tribunes, s'il y a des fenêtres éclairant directement la nef ou si le jour n'entre dans l'église que par les fenêtres des bas-côtés ; quelle est la forme et la position des clochers ; quelle est la nature des matériaux employés ; enfin s'il y a un style d'ornementation particulier, si certains détails d'ornement sont employés d'une façon caractéristique et constante, etc.

22° Rechercher, dans une contrée déterminée, les monuments de l'architecture militaire en France aux diverses époques du moyen-âge ; signaler les documents historiques qui peuvent servir à en déterminer la date ; accompagner les communications de dessins et de plans.

23° Signaler, dans chaque région de la France, les centres de fabrication de l'orfèvrerie pendant le moyen-âge ; indiquer les caractères et tout spécialement les marques et poinçons qui permettent d'en distinguer les produits.

Il existe dans un grand nombre d'églises des reliquaires, des croix et autres objets d'orfèvrerie qui n'ont pas encore été étudiés convenablement, qui, bien souvent même, n'ont jamais été signalés à l'attention des archéologues. Il convient de rechercher ces objets, d'en dresser des listes raisonnées, d'en retracer l'histoire, de découvrir où ils ont été fabriqués, et, en les rapprochant les uns des

autres, de reconnaître les caractères propres aux différents centres de production artistique au moyen-âge.

24° Décrire et photographier les anciens tissus, quelle que soit leur origine, conservés dans les églises, les musées ou les collections particulières.

25° Recueillir les documents écrits ou figurés intéressant l'histoire du costume pour les diverses classes de la société dans une région déterminée.

Au moyen âge, il y avait dans beaucoup de provinces des usages spéciaux qui influaient sur les modes. Ce sont ces particularités locales qu'on n'a guère étudiées jusqu'ici. Il serait intéressant d'en rechercher la trace sur les monuments.

26° Signaler les carrelages de terre vernissée, les documents relatifs à leur fabrication, et fournir des calques des sujets représentés et de leurs inscriptions.

27° Faire par région, par ville ou par édifice, le recueil des pierres tombales et inscriptions diverses, publiées ou non ; accompagner ce recueil, autant que possible, d'estampages ou de dessins.

Consulter, à titre comparatif : F. de Guilhermy et R. de Lasteyrie, *Inscriptions de la France du V^e au XVIII^e siècle ; ancien diocèse de Paris* ; — Quesvers et Stein, *Catalogue des Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*.

IV. — ARCHÉOLOGIE ORIENTALE.

28° Signaler, dans les collections particulières et les musées de France, les monuments de provenance africaine qui pourraient être rattachés à la civilisation punique.

39° Signaler dans les collections publiques ou privées de la France les monnaies arabes inédites, les objets d'art musulmans et, en particulier, les monuments céramiques provenant de nos possessions africaines.

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

1° Signaler les documents géographiques manuscrits les plus intéressants (textes et cartes) qui se trouvent dans les bibliothèques

publiques et les archives départementales, communales ou particulières. — Inventorier les cartes locales anciennes, manuscrites et imprimées ; cartes de généralités, de diocèses, de provinces, plans de villes, etc.

2° Dresser des cartes montrant la distribution géographique des dépôts alluviaux, cavernes, abris sous roches, etc., ayant renfermé des restes de l'homme à l'époque quaternaire ou des stations, ateliers, monuments funéraires, etc., de l'âge de la pierre polie, de l'âge du bronze ou de l'âge du fer.

3° Déterminer les limites des différents *pays* (*pagi*), en s'appuyant sur les documents écrits ou la tradition locale.

4° Déterminer les limites et dresser des cartes des anciennes circonscriptions diocésaines, féodales, administratives, etc., de l'Ile-de-France ou des provinces limitrophes.

5° Rechercher les formes originales des noms de lieux et les comparer à leurs orthographes officielles (cadastre, carte d'état-major, almanach des postes, cachets de mairie, etc.). — Compléter la nomenclature des noms de lieux en relevant les noms donnés par les habitants aux divers accidents du sol (montagnes, cols, vallées, etc.) et qui ne figurent pas sur les cartes.

S'attacher à la reconstitution des formes plutôt qu'à la recherche des étymologies.

6° Dresser la carte toponymique d'un *pays* de l'Ile-de-France ou des provinces limitrophes.

7° Histoire monographique des colonies étrangères à Paris ; leurs origines ; leur répartition par quartiers.

8° Étude particulière des régions de causses (avens, grottes, cours d'eau souterrains, etc.).

9° Recherches sur les glaciers, les moraines, les lacs et les étangs de montagnes. — Formation des cirques, des chutes, des cluses, etc.

10° Recherches sur les marées des côtes de France. — Courants littoraux ; leur force et leur direction pendant les périodes de calme et de coup de vent.

11° Modifications anciennes et actuelles des côtes. — Cordons littoraux, bancs, etc. — Formation des dunes et des étangs. — Landes, forêts sous-marines, etc.

12° Délimiter comparativement une forêt de France, au moyen âge et à l'époque actuelle. — Déboisements et reboisements.

13° Étude hydrographique du bassin de la Seine à travers les âges. — Tracé, aux diverses époques, du cours inférieur de ce fleuve.

14° Causes du tracé des cours d'eau ; variations, empiètements, captures.

15° Signaler les derniers progrès accomplis dans l'étude géographique des colonies françaises ou des pays de protectorat.

16° Biographies des anciens voyageurs et géographes français.

17° Documents inédits sur l'histoire des colonies françaises.

18° Missions scientifiques françaises à l'étranger, antérieures à la création des *Archives des missions scientifiques et littéraires*.



TABLE MÉTHODIQUE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME XXX

ARCHÉOLOGIE

Archéologie religieuse

Un fer à hosties, par J. Marboutin, 533.

Archéologie militaire

Le moulin de Barbaste, par Ph. Lauzun, 5.

Le château de Fauguerolles, par J. Marboutin, 185.

Le château de Calonges, par Ph. Lauzun, 467.

Archéologie agenaise

Inscriptions tumulaires des ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, 83 ; — La Vénus en bronze de la collection Saint-Amans, 84 ; — Inscriptions agennaises, 86 ; — Note sur le château d'Estillac, 87 ; — Iconographie de sainte Foy, 176 ; — Une vue de la ville de Duras et un portrait de Poton de Xaintrailles au ^{xv}e siècle, 176 ; — Le sous-sol romain à Agen, 458 ; — Vieilles demeures en bois empilés, 459 ; par J. Momméja.

Spéléologie

Les pertes de l'Avance et la grotte des Fées, par E. Malbec, 126.

BEAUX-ARTS

Lettre à M. Paul Maryllis. par J. Momméja, 281.

HISTOIRE

Histoire régionale

Le moulin de Barbaste, par Ph. Lauzun, 18.

Deux séditions à Laugnac, par J. Marboutin, 44.

Gracieusetés royales, par C. Chaux, 67.

Le château de Faugueroles, par J. Marboutin, 190.

Des rapports de l'Agenais et de l'Italie aux xv^e et xvi^e siècles, par le comte de Dienne, 244.

Deux documents sur Sainte-Bazeille, par C. Chaux, 340.

Henri de Barrailh, confident de M^{lle} de Montpensier et du duc de Lauzun, par J. Dubois, 343.

Le combat de Granges (1622), à propos du sieur de Poussou, par le docteur L. Couyba, 437.

Le château de Calonges, par Ph. Lauzun, 477.

La Société populaire de Marmande. — Un scandale en l'an III, par R. Bonnat, 507.

Histoire municipale

Un procès de sorcellerie à Agen au xiv^e siècle, par J. Brissaud, 119.

Une fête des vieillards à Agen en 1798, par Calvet, 253.

Histoire industrielle et commerciale

Statistique industrielle du département de Lot-et-Garonne pour l'année 1789 et l'an X par Claude Lamouroux, publiée par Ph. Lauzun (suite et fin), 69, 155.

Etude sur l'Industrie d'Agen avant 1789. — Les artisans sous l'ancien régime, par Granat, 288, 401, 494.

Bibliographie historique régionale

Catalogue des gravures et portraits du fonds Bellecombe, par G. Tholin (*J. Momméja*), 90.

Histoire de la seigneurie de Condom et de l'organisation de la justice dans cette ville, par J. Gardère (*Ph. Lauzun*), 179.

Blaise de Monluc et le cardinal Caraffa, par P. Courteault et Samaran (*R. Bonnat*), 366.

Bernard Palissy, agenais, par J. Momméja (*R. Bonnat*), 366.

L'Eglise d'Agen pendant la Révolution, par A. Durengues (*Ph. Lauzun*), 369.

Un siècle d'enseignement ou monographie du Collège de Miramont, par M. Maurel (*J. Dubois*), 462.

Cœuvres galantes des conteurs Italiens, par Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland (*R. Bonnat*), 464.

Notice sur Sainte-Marie d'Auch, par P. Sentetz (*Ad. Lavergne*) 546.

DOCUMENTS INÉDITS

Mémoires d'Antoine de Buard, par J. Marboutin, 136, 351

Correspondance de Bory de Saint-Vincent, par Ph. Lauzun, 315, 421, 515.

Deux documents sur Jean de Monluc, évêque de Condom, par le F. Othon de Pavie, 443.

VOYAGES

Journaux de mes voyages aux isles du vent et sous le vent de l'Amérique, par Saint-Amans (publiés par J. Momméja) (fin), 27.

En Corée : Promenades à Séoul, 56; — Fu-San, 148. — Paysages lointains : Alger, à la Kasbah, 448; — à la Trappe de Staouéli, 451; — Port-Saïd, 540, par J. de la J.

SCIENCES

Météorologie

Les Crépuscules rouges, par X..., 172.

POESIES

Poésies françaises

Tais-toi, par J. de la J., 256.

Le vieux Buveur, par Paul Maryllis, 283.

Poésies gasconnes

Darrè lou castel dé Mounbiel, par A. Denizot, 348.

BIOGRAPHIES

Bory de Saint-Vincent et sa Correspondance, par Ph. Lauzun, 93, 211.

Un maître d'armes agenais : Lafaugère, par V. Calvet, 375.

MÉLANGES

Le Congrès international d'Histoire, tenu à Rome en avril 1903, par le comte de Dienne, 241.

Le Congrès des Sociétés Savantes à Bordeaux en avril 1903, par Ph. Lauzun, 256.

Programme du Congrès des Sociétés Savantes pour 1904, 548.

NOTES DIVERSES

Louis XIV à Durance, par J. Dubois, 314.

Un sculpteur agenais : Gaillard Sentou, par J. Dubois, 339.

Distinctions honorifiques, 366.

Une exécution criminelle à Montaigu en 1692, par J. Dubois, 539.

Une bénédiction de cloches à Vayries en 1640, par J. Dubois, 545.

TABLE DES PLANCHES ET PLANS

Le moulin de Barbaste, 5.

Plans et coupes du moulin de Barbaste, 10, 12, 14, 16.

Bory de Saint-Vincent, 93.

Les pertes de l'Avance, (plan), 128.

Source de Neuffonds, 132.

Le château de Fauguerolles, 185.

Plan du château de Fauguerolles, 188.

Le vieux Buveur, eau forte, d'après le tableau de Crochepierre, 281.

Lafaugère, 375.

Assaut de Lafaugère et du comte de Bondy, d'après une aquarelle de Fr. Régamey, 387.

Le château de Calonges, 467.

Plan du château de Calonges, 475.

Un fer à hosties du xiii^e siècle, 537.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06847 2045

